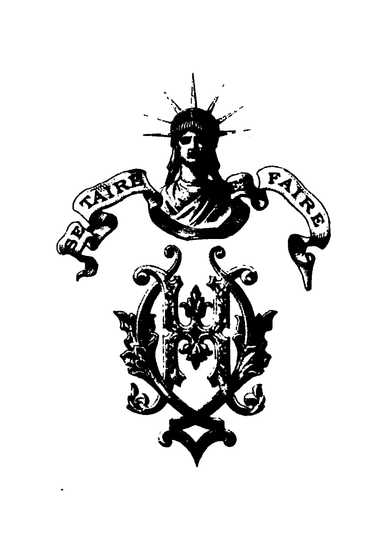

SE TAIRE ET FAIRE

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME VINGT-QUATRIEME.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

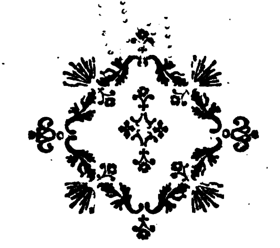
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE, ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, de l'Académie Étrusque de Cortone Professeur Émérite au College de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de cette derniere Ville.

TOME VINGT-QUATRIEME.



A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

1.° Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes ; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition.

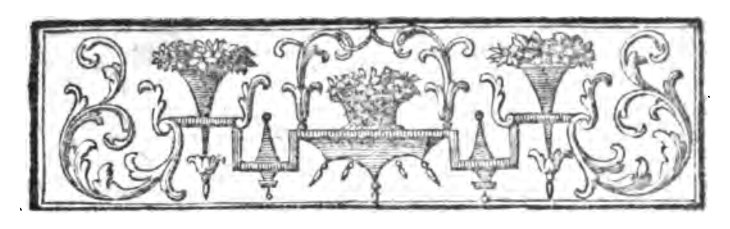
2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque. 1. *Vol. in*-12.

3.° Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France. 1. *Vol. in*-12.

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples. 3. *Vol. in*-12. & 1. *Vol. in*-4.°

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens. 2. *Vol. in*-12. & 2. *Vol. in*-8.°

6.° Recueil de Planches pour l'Intelligence de ce Dictionnaire. 1.^e, 2.^e, 3.^e, 4.^e, 5.^e, 6.e, 7.e & 8.e Livraison.



DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE DES AUTEURS CLASSIQUES, GRECS ET LATINS, TANT SACRÉS QUE PROFANES, CONTENANT LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.

ULE, *Julius*, Ἰούλιος, (*a*) centenier dans une cohorte de la légion appellée Auguste. Ce fut entre ses mains que Festus, gouverneur de Judée remit saint Paul, pour le conduire à Rome, où il avoit appellé. Jule eut toujours beaucoup de considération pour saint Paul. Étant arrivé à Alexandrie, il le remit sur un autre vaisseau qui alloit à Rome.

JULE AUSONE, *Julius Ausonius*, pere du Poëte de ce nom. Il ne mérite guère moins d'être connu que son fils. Il étoit né à Bazas, ville d'Aquitaine, aujourd'hui la Guienne, vers l'an de Jesus-Christ 287.

Il alla depuis s'établir à Bourdeaux, où il s'acquit une grande réputation. Il ne s'attacha point à l'éloquence, qui étoit fort à la mode de son tems. Sa maxime étoit qu'il valoit mieux suivre les maximes des Sages, & leur ressembler par les mœurs, que de sçavoir leur langue & d'exercer leur art. Comme il

(*a*) Actu. Apost. c. 27. v. 1. *& seq.*

s'étoit livré à la médecine pour l'exercer, sa profession l'obligea d'étudier plus particulièrement le Grec; & son fils nous apprend qu'il possédoit bien cette langue, mais qu'il étoit peu versé dans celle des Latins. C'est ce qu'il dit dans sa seconde idylle :

Sermone impromtus Latio, verùm Atticâ linguâ
Sufficit culti vocibus eloquii.

Nous avons cependant parmi les poësies de son fils un fragment de lettres en vers Latins, que son pere lui écrivit de Trèves, lorsqu'Ausone quitta cette ville, pendant les troubles, que causoit la révolte de Maxime; & la Latinité n'en est pas si mauvaise.

Sans s'arrêter à la médecine d'aucun médecin de l'Antiquité, Jule Ausone se fraya des routes nouvelles, qui eurent un heureux succès. Il fut l'inventeur de la médecine, qu'il exerça, & ne fit point apparemment de secte.

Ut nullum Ausonius quem sectaretur habebat;
Sic nullum, qui se nunc imitetur habet.

C'est le fils, qui parle, & qui dit en vers ce qu'on avoit dit en prose avant lui. Il ajoûte que son pere exerçoit gratuitement la médecine envers tout le monde; qu'aussi il n'amassa point de richesses dans cette profession; & qu'il demeura toujours dans une honnête médiocrité.

Il étoit encore jeune, lorsqu'il épousa Æmilia Æonia, fille de Cæcilius Argicius Arborius, d'Autun, qui s'étoit réfugié en Aquitaine, après un bannissement qui l'avoit privé des biens qu'il possédoit dans sa patrie. De ce mariage, où il vécut quarante-cinq ans dans une union parfaite, il eut deux fils & deux filles. Le poëte Ausone étoit l'aîné des premiers. Avitien fut le second. Il embrassa la profession de son pere; mais, il mourut à la fleur de son âge. Æmilia Mélania, l'une des deux filles & l'aînée des quatre enfans, mourut dès le berceau. Julia Dryadia, qui resta, épousa Pomponius Maximus, Senateur de Bourdeaux, qui la laissa veuve de bonne heure.

Suivant le portrait que le poëte Ausone fait de son pere dans l'idylle, que l'on a citée, & où il le fait parler, Jule Ausone n'étoit pas seulement un habile médecin; c'étoit de plus un véritable Sage, un homme sans désir & sans ambition, qui sçut jouir toute sa vie d'une prospérité inaltérable, moins par les bienfaits de la fortune, que par sa modération. En un mot, il étoit ce que Montagne appelle un philosophe pratique. Il étoit de plus très-secourable, très-humain, désintéressé & ennemi des procès. Placé dans cet heureux état de médiocrité, si désiré du Sage, il en avoit les vertus. Ce furent ces grandes qualités, jointes à sa science dans la médecine, qui porte-

rent l'empereur Valentinien I à le faire son premier médecin; & quelque tems après, il fut élevé à la dignité de préfet d'Illyrie. Il a été encore Sénateur honoraire dans deux différens Sénats à Rome & à Bourdeaux. Il n'avoit point recherché ces honneurs; mais, il n'avoit pas cru devoir les refuser, lorsqu'ils lui furent offerts. Enfin, sans s'être apperçu de sa vieillesse, il cessa de vivre, à l'âge de quatre-vingt-dix ans; heureux d'avoir un fils, dont la tendresse & la reconnoissance l'ont immortalisé dans ses ouvrages?

Nous avons perdu ses livres de médecine. Nous n'en avons d'autre connoissance, que ce que nous en apprend Marcel, surnommé l'Empyrique, qui écrivoit au commencement du cinquième siecle, & qui témoigne s'en être servi pour composer les siens. On peut lire touchant Jule Ausone, les deux éloges, que le Poëte son fils nous en a laissés; la vie de celui-ci écrite en Latin & publiée à la tête de la dernière édition de ses poësies, à Paris 1730, in-4.°

JULE [Flav.] CONSTANCE, *Flavius Julius Constantius*, (a) troisième fils de Constance Chlore & de Maximiana Théodora, que ce Prince avoit épousée, après avoir répudié Hélene sa première femme. Il fut créé Consul avec Rufius Albinus, l'an de Jesus-Christ 333. Dans la suite, Constantin le Grand son frere l'honora de la Préfecture de l'Orient, selon le témoignage de Libanius, dans son Oraison funebre de l'empereur Julien. Il établit pour lui la dignité de Patrice, qui étoit un simple titre d'honneur, mais qui donnoit rang au-dessus des Préfets du Prétoire, & immédiatement après les Consuls. Il établit aussi en sa faveur le titre de Nobilissime qui emportoit le droit d'user de la robe de pourpre brodée d'or.

On assure que Flav. Jule Constance étoit un prince doux & modéré qui vit sans jalousie le diadême sur la tête de son frere, & l'aima toujours sincerement. Il épousa d'abord Galla, dont il eut une fille & deux fils. On ignore le nom du premier; le second est le César Flav. Constance. Après la mort de Galla, Flav. Jule Constance se remaria à Basiline, fille du préfet Julien, que l'on croit être cet Anicius Julianus, qui fut Consul l'an de Jesus-Christ 322, dont la maison étoit la plus illustre de Rome dans le 4.e, 5.e & 6.e siecle, & dont la noblesse remontoit jusqu'au tems de la République. Julien fut le particulier de son siècle le plus illustre par sa naissance, par ses richesses & par son crédit, & peut-être le premier

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI pag. 218, 341, 342. Hist. du Bas-Emp par M. le Beau. Tom. I, p. 550, 551. Tom. II. pag. 8. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 549. & suiv.

Sénateur de Rome qui ait fait profession publique du Christianisme. Il avoit été engagé dans le parti du tyran Maxence; mais, Constantin, victorieux, respecta dans ce grand homme des talens supérieurs, & une vertu encore supérieure aux talens. Il le fit Consul, Préfet, & enfin son beau-frere. Du mariage de Basiline avec Flav. Jule Constance, naquit à Constantinople le 6 de Novembre de l'an de Jesus-Christ 331, Flavius Claudius Julianus, qui fut depuis Empereur; c'est Julien l'Apostat. Flav. Jule Constance fut dans la suite la victime de sa politique, ou du moins de la foiblesse de l'empereur Constance son neveu, qui avoit épousé sa fille.

Il y en a qui prétendent que ce Prince attira ce malheur sur lui & sur son frere Flav. Claude Constantin, en l'engageant dans la conspiration qu'il avoit formée. Car, Zonare & Cédrene rapportent que quelques Auteurs avoient écrit que ces deux Princes avoient fait empoisonner, dans un bain, l'empereur Constantin le Grand leur frere; & que ce Prince, s'en étant apperçu, avertit son fils Constance de se bien tenir sur ses gardes, & même de se défaire d'eux dès que l'occasion s'en présenteroit; ce qu'il ne manqua pas de mettre à exécution, presque aussi-tôt qu'il eut pris possession de l'Empire, enveloppant dans le même sort Delmatius César & Hannibalien, Roi de Pont, fils de Delmatius le censeur, qui n'avoit en aucune manière trempé dans la conjuration de leurs oncles, & dont tout le crime n'étoit que d'avoir de trop grandes qualités, & d'être un des plus proches héritiers de l'Empire. C'est ainsi que l'empereur Constance se défit presque tout à la fois des deux oncles qui lui restoient, & de deux de ses cousins germains.

On est fort tenté de croire que cette prétendue conjuration de Flav. Claudius Constantinus & de Constance le Patrice contre l'empereur Constance le Grand leur frere, est une charité que leur ont prêtée quelques Historiens zélés pour la gloire de l'empereur Constance. Car, s'il avoit été bien vrai qu'ils eussent commis cet attentat sur les jours du Grand Constantin, il paroît que ce Prince, sans remettre à son fils le soin de sa vengeance, n'auroit pas été assez scrupuleux pour n'oser tremper ses mains dans leur sang, lui qui n'avoit pas fait la moindre difficulté de répandre celui de son fils Crispus, sur un simple soupçon; non plus que de faire étrangler l'empereur Maximien Herculius son pere adoptif, & assassiner l'empereur Licinius son beau-frere.

Quelques-uns donnent à Constance le prénom de Claude, au lieu de celui de Jule.

JULE [Flav.] CONSTANCE, *Flavius Julius Constantius*,

(a) second fils de Constantin & de Maximiana Fausta sa seconde femme, naquit en Illyrie, l'an de Jesus-Christ 317, le treizième d'Août, comme il le dit lui-même dans une de ses loix. Témoignage plus authentique que celui de plusieurs calendriers qui mettent sa naissance au septième du même mois. Il épousa en premières noces l'an de Jesus-Christ 336, sa cousine germaine, fille de Jule Constance & de Galla.

Après la mort de Constantin, le testament de ce Prince fut remis, suivant ses ordres, entre les mains de Flav. Jule Constance. Il appelloit à la succession avec ses trois fils ses deux neveux, Delmatius & Hanniballien. Mais, les armées, les peuples & le Sénat de Rome ne vouloient reconnoître pour maître que ses enfans; Ils les proclamerent seuls Augustes. C'étoit donner l'exclusion à ses neveux. Ce zele bizarre, qui prétendoit honorer la mémoire de Constantin, en s'opposant à ses dernières volontés, se porta jusqu'à la fureur. Les soldats prirent les armes, & commencerent les massacres par celui du jeune Delmatius, le plus aimable de tous les Princes de cette famille. Son frere le suivit de près. Les meurtriers n'epargnerent pas deux freres de Constantin. On égorgea encore cinq neveux de ce Prince, dont on ignore les noms. On n'a jamais reproché ces meurtres à Constant ni à Constantin le jeune. Plusieurs Historiens les attribuent à Flav. Jule Constance, d'autres l'accusent seulement de ne s'y être pas opposé. Saint Grégoire de Nazianze paroît en rejetter toute l'horreur sur les soldats. Flav. Jule Constance lui-même s'en est reconnu coupable, s'il en faut croire Julien, qui rapporte sur le témoignage des courtisans de ce Prince, qu'il s'en repentit, & qu'il pensoit que la stérilité de ses femmes & les pertes qu'il essuya dans la guerre contre les Perses, en étoient la punition. Les trois Princes, délivrés de tous ceux dont ils pouvoient craindre la concurrence, prirent le titre d'Augustes, le neuvième de Septembre, l'an de Jesus-Christ 337.

La mort du jeune Delmatius & celle de son frere Hanniballien, troubloient l'ordre établi par Constantin dans sa succession. La Thrace, la Macédoine, l'Achaïe, c'est-à-dire, la Grece, qu'il avoit donnée à Delmatius, l'Arménie mineure, le Pont & la Cappadoce, qui composoient le royaume d'Hanniballien, restoient à distribuer entre les trois Empereurs. L'année suivante, sous le Consulat

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 190. Tom. VI. p. 308. Hist. du Bas-Emp. par M. le Beau Tom. I. p. 300, 549. Tom. II. pag. 7, 8, 9. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 196, 256, 257. T. II. 552. *& suiv.* T. IV. p. 220.

d'Urſus & de Polémius, ils ſe rendirent en Pannonie pour convenir d'un nouveau partage. M. de Tillemont ſuppoſe qu'il y eut deux entrevues entre ces Princes ; l'une à Conſtantinople, où la Thrace fut donnée à Conſtantin, qui, ſelon la chronique d'Alexandrie, regna un an à Conſtantinople ; l'autre en Pannonie, où ce partage fut changé. L'entrevue de Conſtantinople, fort embarraſſante pour l'Hiſtoire, n'eſt fondée que ſur le témoignage des nouveaux Grecs.

Les trois Princes s'étant donc aſſemblés vers le mois de Juillet en Pannonie, partagerent ainſi la nouvelle ſucceſſion. Flav. Jule Conſtance eut pour ſa part tout ce qui avoit été donné à Hanniballien, enſorte qu'il poſſéda ſans exception l'Aſie entière & l'Égypte. Des États de Delmatius il eut la Thrace & Conſtantinople, ſuppoſé que cette ville n'eût pas été dès auparant détachée de la Thrace & donnée à Flav. Jule Conſtance par Conſtantin même, comme il y a lieu de le croire. Conſtant qui poſſédoit déjà l'Italie, l'Illyrie & l'Afrique, y joignit la Macédoine & la Grece. Il paroît que Conſtantin fut celui qui gagna le moins dans ce partage. Il avoit déjà les Gaules, la grande-Bretagne, & l'Eſpagne, dont la Mauritanie Tingitane étoit alors conſidérée comme une dépendance ; il ne remporta que des prétentions ſur l'Italie, & des droits conteſtés ſur l'Afrique, dont Conſtant lui cédoit une partie & lui diſputoit l'autre. Ces différends entre les deux freres éclaterent bientôt par une rupture funeſte à l'un des deux.

Flav. Jule Conſtance, que la mort de ſon pere avoit rappellé de l'Orient, y retourna en diligence. Arrivé à Antioche, il ſe diſpoſoit à marcher contre les Perſes. Les circonſtances ne lui promettoient pas de grands avantages. Il n'avoit que le tiers des forces de ſon pere; ſes freres ne lui prêtoient aucun ſecours ; les vieilles troupes regrettoient Conſtantin ; elles mépriſoient ſon fils ; leur courage contre l'ennemi s'étoit tourné en mutinerie contre leur chef; elles prétendoient lui commander, parce qu'il ne ſçavoit pas s'en faire obéïr. Ce fut un des plus grands défauts de Flav. Jule Conſtance, & la principale ſource des mauvais ſuccès qui ont déshonoré ſon regne & affoibli l'Empire. En-vain pour gagner le cœur & la confiance des ſoldats, le Prince faiſoit avec eux les exercices militaires, dans leſquels il excelloit. La diſcipline ſembloit avoir été enſevelie avec Conſtantin, & Flav. Jule Conſtance ne fut vaincu par les ennemis, qu'après s'être laiſſé vaincre par ſes propres légions. Cette première campagne lui fut pourtant aſſez heureuſe. Les Goths alliés l'aiderent d'un renfort conſidérable, & continuerent de lui rendre de bons ſervices

dans toute la ſuite de cette guerre. Il forma un corps de cavalerie ſemblable à celle des Perſes, & dont les hommes & les chevaux étoient couverts de fer; il mit à la tête le brave Hormidas, qui en combattant pour les Romains, cherchoit à venger ſa propre querelle. Comme les fonds néceſſaires manquoient pour la guerre, il augmenta les impoſitions, mais de peu, & pour peu de tems; & afin de rendre cette ſurcharge moins onéreuſe en général, il ne voulut pas que ceux qui par leurs privileges étoient exempts des impoſitions extraordinaires, fuſſent diſpenſés de celle-ci.

Étant parti d'Antioche au mois d'Octobre, il arriva le 28 à Emeſe, paſſa par Laodicée & par Héliopolis. En approchant de l'Euphrate, il engagea au ſervice des Romains quelques tribus des Sarrazins. Les Perſes s'étoient déjà retirés. Flav. Jule Conſtance avança ſans coup férir juſque ſur leurs frontières. La ſeule crainte de ſes armes pacifia l'Arménie. Les rebelles rentrerent dans le devoir, renoncerent à l'alliance des Perſes, & reçurent leur Roi qu'ils avoient chaſſé. On ne ſçait ſi ce n'eſt pas à cette première expédition, qu'il faut rapporter ce que Libanius raconte d'une ville de Perſe. Elle fut priſe d'emblée. Flav. Jule Conſtance fit grace aux habitans; mais, il les obligea de quitter le païs, & les envoya en Thrace dans un lieu ſauvage & inhabité, où ils s'établirent. L'auteur ne marque le nom ni de la ville priſe, ni de celle qui fut fondée en Thrace. L'Empereur ramena ſon armée à Antioche vers la fin de décembre, & prit le Coſulat pour la ſeconde fois avec ſon frere Conſtance.

Le jeune Conſtantin étant mort deux ans après, Conſtant profita ſeul de la dépouille de ſon frere, il devint maître de tout l'Occident. Flav. Jule Conſtance, moins ambitieux ou plus timide, ſe contenta de ce qu'il avoit poſſédé juſqu'alors. Son empire ſe terminoit au pas de Sucques. C'étoit un paſſage étroit entre le mont Hæmus & le mont Rhodope, qui ſéparoit la Thrace de l'Illyrie.

Pendant le règne de Conſtantin, les trois Princes avoient tantôt ſéparément, tantôt de concert établi pluſieurs loix utiles. Nous allons en rapporter les principales, en y joignant celles qui ont été données ſur les mêmes objets, juſqu'à la fin du regne de Flav. Jule Conſtance. Conſtantin le Grand avoit réprimé l'ambition de ceux qui ſe procuroient par argent ou par brigue des titres honorables. Cet abus ſubſiſtoit; & ces titres avoient tellement multiplié les diſpenſes & les exemptions, que les fon[illegible]ns municipales couroient [illegible]que d'être abandonnées. Les Princes s'efforcerent de remédier à ce déſordre; ils réglerent la forme &

l'ordre de la nomination aux offices municipaux ; ils n'en déclarerent exempts que ceux qui ne possédoient pas vingt-cinq arpens de terre, ceux qui seroient entrés dans la Cléricature avec le consentement de l'ordre municipal, & un petit nombre d'autres personnes distinguées par leurs emplois ; ils enjoignirent aux Décurions & aux Magistrats sous certaines peines l'exactitude la plus scrupuleuse à s'acquitter de leurs obligations personnelles ; ils prirent des mesures pour prévenir l'anéantissement du Sénat des villes, & pour remplir les places vacantes ; afin d'encourager ces utiles citoyens, ils renouvellerent leurs privileges. Les donations du Prince prédécesseur, souvent attaquées sous un nouveau regne, furent confirmées ; mais, on soumit à l'examen les exemptions accordées par les Gouverneurs. Le massacre de la famille Impériale, & la confiscation des biens de ceux qu'on avoit massacrés, faisoient naître mille accusations contre les personnes, mille chicannes sur les biens ; les Empereurs en arrêterent le cours, par de sages loix ; ce ne fut que dans les dix dernières années de la vie de Flav. Jule Constance, que ce Prince prêta l'oreille aux Délateurs. Constantin avoit proscrit les libelles anonymes ; ses fils n'en témoignerent pas moins d'horreur ; ils défendirent aux Juges d'y avoir égard ; on doit, dit une loi de Flav. Jule Constance, » regarder comme inno» cent celui qui ayant des en» nemis, n'a point d'accusa» teurs. «

Pendant que Flav. Jule Constance, de concert avec les évêques Ariens, dont il avoit embrassé l'hérésie, employoit toute sa puissance pour la faire triompher, les Perses lui donnerent les plus vives alarmes. Sapor leur Roi enrôle tout ce qu'il y a de sujets propres à porter les armes ; les plus jeunes, pour peu qu'ils paroissent vigoureux, n'en sont pas dispensés. Les villes restent presque désertes. Il n'épargne pas mêmes les femmes, qu'il oblige de suivre l'armée, & de porter le bagage. Il épuise de soldats les nations voisines, qu'il engage par prieres, par argent, par force. Tout l'Orient s'ébranle & marche vers le Tigre. Flav. Jule Constance de son côté rassemble les forces Romaines, se met à leur tête & s'avance pour arrêter ce torrent. Il campe à six lieues du fleuve, & porte des corps de troupes jusque sur les rives. Bientôt la poussière qui s'éleve au-delà annonce l'approche des Perses ; on entend le bruit des armes & le hennissement des chevaux. Flav. Jule Constance averti par ses coureurs, va lui-même reconnoître l'ennemi ; il ordonne aux postes avancés de se replier, & de laisser le passage libre : » N'empêchez pas même » les Perses, leur dit-il, de

» prendre un terrein avantageux & de s'y retrancher ; » tout ce que je souhaite, » c'est de les attirer au combat ; & tout ce que je crains » c'est qu'ils ne prennent la » fuite avant que d'en venir » aux mains. « Les Perses profitent de cette confiance ; ils jettent trois ponts ; ils mettent plusieurs jours & plusieurs nuits à passer le fleuve sans aucune inquiétude, & se retranchent près de Singare.

Les deux armées se rangerent en bataille. Celle des Perses paroissoit innombrable. Elle étoit composée de soldats de toute espèce ; archers à pied & à cheval, frondeurs, fantassins & cavaliers armés de toutes pièces. Les rives, la plaine, la pente des montagnes n'offroit aux yeux qu'une forêt de lances & de javelots. Les gens de trait couvroient les côteaux & bordoient le retranchement. Audevant étoit rangée la cavalerie ; l'infanterie formoit l'avant-garde ; elle se mit en marche & fit halte hors de la portée du trait ; les deux armées resterent long-tems en présence. On étoit déjà à l'heure du midi, dans les plus grandes chaleurs du mois d'Août ; & les Romains, sous les armes dès le point du jour, n'étoient pas accoûtumés comme les Perses au soleil brûlant de ces climats. Enfin, Sapor s'étant fait élever sur un bouclier pour considérer l'armée ennemie, fut frappé du bel ordre de leur bataille ; elle lui parut invincible. C'étoit un reste de cette ancienne Tactique, qui jointe à la sévérité de la discipline, avoit rendu les Romains maîtres du monde. Sapor sçavoit assez la guerre pour admirer leur ordonnance, mais non pas pour la rompre de vive force, ni pour la rendre inutile par la disposition de ses troupes. Soit crainte, soit stratagême, il fait sonner la retraite, & fuyant lui-même à toute bride avec un gros de cavalerie, il repasse le Tigre & laisse la conduite de l'armée à son fils Narsès, & au plus habile de ses Généraux. Les Perses prennent la fuite vers leur camp, pour attirer l'ennemi à la portée des traits, prêts à partir de dessus la muraille & les côteaux. Les Romains, au désespoir de les voir échapper, demanderent à grands cris le signal du combat. Envain Flav. Jule Constance veut les arrêter; ils n'estimoient ni sa capacité ni sa valeur ; & malgré ses ordres, ils courent de toutes leurs forces, & arrivent au camp sur le soir, lorsque les Perses y rentroient en désordre. Flav. Jule Constance voyant les siens fatigués d'une course de quatre lieues, épuisés par la chaleur & par la soif, fait de nouveaux efforts pour les retenir. La nuit approchoit ; les archers sur les éminences d'alentour, les cavaliers au pied de la muraille faisoient bonne contenance. Rien n'arrête la fougue du soldat Romain ; il fond sur cette cavale-

rie, renverse hommes & chevaux, les assomme à coups de masse d'armes. En un moment le fossé est comblé, les palissades sont arrachées. Ils s'attachent ensuite à la muraille ; elle s'écroule jusqu'aux fondemens. Les uns pillent les tentes & massacrent tous ceux qui ne peuvent fuir, Narsès est fait prisonnier ; les autres courent vers les hauteurs ; mais à découvert de toutes parts, ils sont accablés d'une grêle de traits ; l'obscurité fait égaler leurs coups ; leurs épées déjà rompues dans le corps des ennemis refusent de les servir ; après avoir perdu leurs meilleurs soldats, ils se rejettent dans le camp ; là se croyant victorieux, ils allument des feux ; & accablés de fatigue, brûlant de soif, ils cherchent de l'eau & ne songent qu'à se désaltérer. Les vaincus, profitant du désordre & favorisés des ténebres de la nuit, fondent sur eux; ils les percent de traits à la lueur de leurs feux, & les chassent du camp. Dans cette affreuse confusion, quelques soldats furieux se jettent sur Narsès ; il est fouetté, percé d'aiguillons, & coupé en pièces. Flav. Jule Constance, fuyant avec quelques cavaliers, arriva à une méchante bourgade nommée Hibite ou Thébite, à six lieues de Nisibe, où mourant de faim il fut trop heureux de se rassasier d'un morceau de pain qu'il reçut d'une pauvre femme. Le lendemain, les Perses ne sentant que leur perte, repassent le fleuve & rompent les ponts. Sapor saisi de douleur & de rage quitta les bords du Tigre, s'arrachant les cheveux, se frappant la tête, & pleurant amerement son fils. Dans l'excès de son désespoir, il fit trancher la tête à plusieurs Seigneurs qui lui avoient conseillé la guerre. Telle fut la bataille de Singare, où les rives du Tigre furent tour à tour abreuvées du sang des Perses & des Romains, & où la mauvaise discipline fit perdre aux vainqueurs tout l'avantage que leur avoit procuré une bravoure téméraire.

Cependant, tandis que Constant, emporté par le plaisir de la chasse, passe son tems dans les forêts, Marcellin intendant des finances, & Chreste un des plus distingués entre les Commandans des troupes, se liguent avec Magnence, qui est proclamé Empereur. Malgré les précautions du nouvel Auguste, Constant fut instruit de la révolte. Il vouloit se sauver en Espagne ; mais, il fut atteint & massacré au pied des Pyrénées. L'usurpateur, afin d'assurer sa puissance, prit le parti de se défaire des plus considérables de ceux qui avoient servi Constant. En même-tems qu'il envoye à la poursuite de ce Prince, il dépêche des couriers pour les mander au nom de l'Empereur, & les fait assassiner sur la route. A la nouvelle de la mort de Constant, Vétranion, Général de l'infan-

terie dans la Pannonie, fut proclamé Auguste le premier de Mars à Sirmium ou à Murse, par les soldats qui le chérissoient. Dans cette agitation de tout l'Occident, il s'éleva un troisième parti. Népotien, neveu de Constantin, prit aussi le diadême, qu'il ne porta que vingt-huit jours, ayant été tué par ceux que Magnence avoit envoyés contre lui. Pour Vétranion, Magnence le méprisa comme un vieillard imbécille. Mais, voulant jouir de sa conquête, il fit d'immenses préparatifs pour soutenir la guerre contre Flav. Jule Constance.

Ce Prince étoit à Edesse, quand il apprit la mort de son frere & les désordres de l'Occident. Il prit aussi tôt le parti de revenir à Antioche, & d'abandonner la Mésopotamie. Il laissa des garnisons dans les places frontières, & les pourvut de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siege. Il employa près de dix mois à construire & à équipper une flotte, qui, selon Julien, surpassoit celle de Xerxès. Il rappella au drapeau tous les soldats qui avoient obtenu leur congé, sans avoir fourni le tems de leur service, & sans cause de maladie. Quand il eut rassemblé ses troupes, étant près de se mettre en marche, il exhorta tous ceux qui composoient son armée à recevoir le baptême : » Le terme de » la vie, leur dit-il, toujours » incertain, l'est sur-tout dans » la guerre. La mort vole sans » cesse autour de nous & sur » nos têtes ; elle nous menace » sous la forme de toutes sortes » d'armes. Que chacun de vous » ne differe donc pas de se re- » vêtir de la robe précieuse du » baptême, sans laquelle il n'a » point de droit au triomphe » céleste. Si quelqu'un refuse » de se faire baptiser, qu'il se » retire. Je ne veux point de » soldats qui ne soient enrôlés » sous les étendards de Jesus- » Christ. « On peut remarquer, sans en être surpris, que Flav. Jule Constance fit alors pratiquer à ses soldats ce qu'il se dispensa lui-même de pratiquer. Il ne demanda le baptême que lorsqu'il fut près de mourir.

L'Empereur, avant son départ d'Antioche, reçut les députés de Magnence, chargés de lui proposer un accommodement. Cette ambassade ne produisit aucun effet ; & Flav. Jule Constance se mit en marche pour passer en Europe. Alors, soit que Vétranion se défiant de la complaisance de l'Empereur, eût cherché à s'appuyer du secours de Magnence, soit que celui-ci, pour dérober à Flav. Jule Constance les forces de l'Illyrie, eut prévenu Vétranion, les deux usurpateurs se liguerent, & envoyerent de concert une nouvelle députation. L'Empereur traversa le Bosphore à Constantinople, qui trembloit déjà dans la crainte d'éprouver les mêmes désastres que Rome avoit deux fois es-

ſuyés. Il raſſura la ville par ſa préſence, & continua ſa marche vers l'Illyrie. Il étoit à Héraclée, lorſqu'il reçut l'embaſſade des deux tyrans. Elle étoit compoſée de Rufin, Préfet du Prétoire, de Marcellin, Général des troupes de Magnence, du Sénateur Nuneque, & de Maxime. Ils apportoient à Flav. Jule Conſtance des paroles de paix, à condition qu'il abandonneroit aux deux Empereurs les païs dont ils étoient en poſſeſſion, & qu'il ſe contenteroit du premier rang entre les trois Auguſtes. Ils lui repréſenterent le danger auquel il alloit s'expoſer, en combattant deux Capitaines pleins d'expérience, unis enſemble & ſuivis de deux armées invincibles; qu'un ſeul ſeroit déjà un ennemi trop redoutable; que la guerre civile alloit armer contre lui les mêmes bras auxquels ſon pere avoit été redevable de tous ſes triomphes; que pour eux ils ſouhaitoient qu'il ne voulût pas éprouver ſur lui-même ce que pouvoient contre l'Empereur des Généraux qui avoient ſi vaillamment ſervi l'Empire. Flav. Jule Conſtance venoit de perdre ſa première femme; Magnence offroit de cimenter la paix par une double alliance, en donnant ſa fille à Flav. Jule Conſtance, & en recevant de ſa main ſa ſœur Conſtantine. Ces propoſitions mêlées de menaces embarraſſoient l'Empereur, naturellement timide & irréſolu; il balançoit entre la crainte du péril & l'intérêt de ſa gloire. Rempli de ces inquiétudes il s'endormit, & crut voir en ſonge Conſtantantin ſon pere, qui lui préſentoit Conſtant, & lui diſoit: » Mon fils, voilà votre frere. » Vengez-le, & puniſſez le tyran. Songez à l'honneur ſans » vous effrayer du péril. Quelle » honte pour vous, de vous » laiſſer arracher une partie de » votre héritage! « C'eſt le caractère des ames foibles de réſiſter à la raiſon, & de céder ſans effort à tout le reſte; un ſonge fit ce qu'elle n'avoit pu faire. Flav. Jule Conſtance, à ſon réveil, commande qu'on arrête les députés comme des rebelles, & qu'on les charge de fers. Il ne renvoie que Rufin; mais bientôt après il relâche auſſi les autres; & ſans perdre de tems il arrive à Sardique.

Vétranion marchoit pour fermer le pas de Sucques. Prévenu par la diligence de l'Empereur, & ne ſe croyant pas en état de lui tenir tête, il prit le parti de conclure avec lui un traité. Il conſentit même à réunir les deux armées, & à tenir un conſeil de guerre en préſence des Officiers & des ſoldats pour délibérer ſur les meſures à prendre contre l'ennemi commun. Cependant, Flav. Jule Conſtance travaille ſourdement à débaucher les ſoldats de Vétranion; & il vient à bout d'en gagner une grande partie. Les autres bientôt après s'étant

auſſi déclarés pour lui, les deux armées comme de concert proclament Flav. Jule Conſtance ſeul Auguſte, ſeul Empereur. Elles s'écrient qu'il faut ſe défaire de tous ces Souverains illégitimes, qui déshonorent le diadême. On menace Vétranion. Les ſoldats étoient près de fondre ſur lui. Mais, ce fantôme d'Empereur ſe voyant trahi, ſe jette aux pieds de Flav. Jule Conſtance, qui arrête la fougue des ſoldats. Il deſcend du tribunal; il ſe dépouille lui même de la pourpre & du diadême, qu'il remet entre les mains de Flav. Jule Conſtance.

Ce Prince, devenu maître de l'Illyrie & de la Pannonie, s'arrêta à Sirmium, capitale de cette dernière province. Il y étoit dès le commencement de l'année ſuivante, de Jeſus-Chriſt 351, pour laquelle il ne créa point de Conſuls. Il s'agiſſoit de reconquérir la moitié de l'Empire plutôt que de lui donner des Magiſtrats. Mais, Magnence, empreſſé de mettre en uſage tous les droits de l'autorité ſouveraine, ſe nomma lui même Conſul avec Gaiſon, le meurtrier de Conſtant. La rigueur de la ſaiſon, qui rendoit les paſſages impratiquables, fermoit à Flav. Jule Conſtance l'entrée de l'Italie. D'un autre côté, l'Orient reſtoit expoſé aux incurſions des Perſes. Dans la crainte qu'ils ne profitaſſent de ſon éloignement, il crut ne pouvoir mieux faire que de donner le titre de Céſar à Gallus, ſon couſin-germain, alors âgé de 24 ans, & de lui confier la défenſe des provinces orientales.

Cependant, Magnence hâte ſa marche, réſolu d'aller chercher Flav. Jule Conſtance à Sirmium, & de lui préſenter la bataille. On prend les armes; on marche vers la Save. Flav. Jule Conſtance s'étoit rendu près de Siſcia, ſituée ſur le fleuve; c'étoit à la vue de cette ville, que Magnence entreprit de le paſſer. A la nouvelle de ſon approche, un détachement de l'armée Impériale borde la rive oppoſée; on accable de traits ceux qui traverſant à la nage s'efforçoient de franchir les bords; on repouſſe avec vivacité les autres qui paſſoient ſur un pont de bateaux fait à la hâte. La plûpart reſſerrés entre leurs camarades & les ennemis, ſont culbutés du pont dans le fleuve. On pourſuit les fuyards l'épée dans les reins. Magnence, déſeſpéré de la déroute de ſes troupes, a recours à un ſtratagême. Ayant planté ſa pique en terre, il fait ſigne de la main qu'il veut parler de paix; on s'arrête pour l'écouter; il déclare qu'il ne prétend paſſer la Save que du conſentement de l'Empereur, & qu'il ne s'avance en Pannonie que dans le deſſein d'y traiter d'un accord. Une ruſe ſi groſſière n'en pouvoit impoſer à Flav. Jule Conſtance. Cependant, comme il étoit toujours perſuadé que nul champ de ba-

taille ne lui étoit plus favorable que les vastes campagnes entre la Save & la Drave, il fit cesser la poursuite, & laissa à Magnence la liberté du passage. Pour lui, il alla se poster à son avantage près de Cibales, lieu déjà fameux par la victoire que son pere y avoit, trente-sept ans auparavant, remportée sur Licinius. Il établit son camp dans la plaine, entre la ville & la Save, s'étendant jusqu'au bord du fleuve, sur lequel il fit jetter un pont de bateaux, qu'il étoit aisé de détacher & de rassembler. Le reste fut environné d'un fossé profond & d'une forte palissade. Ce camp sembloit être une grande ville; au milieu s'élevoit la tente de l'Empereur, qui égaloit un palais en magnificence.

Flav. Jule Constance y donnoit un repas aux Officiers de son armée, lorsque Titien se présenta de la part de Magnence. Après une injurieuse invective contre Constantin & ses enfans, dont le mauvais gouvernement causoit, disoit-il, tous les malheurs de l'État, il signifia à Flav. Jule Constance qu'il eût à céder l'Empire à son rival, & qu'il devoit se tenir heureux qu'on voulût bien lui laisser la vie. L'Empereur ne montra jamais autant de fermeté d'ame que dans cette occasion; il répondit tranquillement que la justice divine vengeroit la mort de Constant, & qu'elle combattroit pour lui. Il ne voulut pas même retenir Titien par droit de représailles.

Magnence mit donc ses troupes en mouvement; & après bien des marches & des mouvemens divers, de part & d'autre, on en vint le vingt-huit de Septembre de l'an de Jesus-Christ 351, à la bataille qui devoit décider du sort de Magnence. Elle fut livrée près de Murse sur la Drave, où est aujourd'hui le pont d'Essek. Si l'on en croit Zonare, l'armée de Flav. Jule Constance étoit de quatre-vingt mille combattans, & Magnence n'en avoit que trente-six mille; ce qui ne s'accorde guère avec ce que les autres Auteurs disent des forces redoutables du tyran. Les deux chefs haranguerent leurs troupes, & les animerent par les motifs les plus puissans de l'intérêt, de l'honneur, du désespoir. Flav. Jule Constance avoit le fleuve à droite; ses troupes étoient rangées sur deux lignes, la cavalerie sur les aîles, l'infanterie au centre. La premiére ligne étoit formée par les cavaliers armés de toutes pièces à la manière des Perses, & par l'infanterie chargée d'armes pesantes. A la seconde étoient placés la cavalerie légere, & tous ceux qui se servoient d'armes de jet, & qui ne portoient ni boucliers ni cuirasses. L'Histoire ne nous apprend point la disposition de l'autre armée.

On resta en présence la plus grande partie du jour, sans en venir aux mains. Zonare ra-

conte que pendant cette inaction Magnence séduit par une magicienne, immola une jeune fille ; & qu'en ayant mêlé le sang avec du vin, tandis que la Prêtresse prononçoit une formule exécrable, & qu'elle invoquoit les démons, il en fit boire à ses soldats. Sur le déclin du jour, les armées s'ébranlerent, & le choc fut terrible. Flav. Jule Constance, pour ne pas exposer sa personne, s'étoit retiré dans une église voisine avec l'Arien Valens, évêque de Murse. A peine entendit-il le bruit des armes, que frissonnant d'horreur, il essaya de séparer les combattans, en faisant proposer une amnistie pour ceux qui se détacheroient du parti du tyran, avec ordre à ses Généraux de faire quartier à tous ceux qui mettroient bas les armes. Cette proclamation fut inutile. On n'entendoit plus que les conseils de la fureur. Dès le commencement de l'action, l'aîle gauche de Flav. Jule Constance avoit enfoncé l'aîle droite des ennemis, & les cavaliers se livroient déjà à la poursuite. Ce premier succès ne décida point la victoire. La nuit survient, & loin de séparer les deux partis, elle semble favoriser leur rage. Les vaincus se rallient ; on se bat par pelottons. Acharnés les uns sur les autres, ceux-ci ne veulent pas céder l'avantage ; ceux-là ne veulent pas le perdre. Les cris des blessés & des mourans, le hennissement des chevaux, le son des instrumens de guerre, le bruit des lances & des épées qui se brisent sur les casques & sur les boucliers, toutes ces horreurs enveloppées dans celles de la nuit, rendent le combat affreux. Ils se saisissent corps à corps ; ils jettent leurs boucliers, & s'abandonnent l'épée à la main, contens de mourir pourvu qu'ils tuent. Les cavaliers couverts de blessures, ayant rompu leurs armes, sautent à terre & combattent avec le tronçon de leurs lances. Les Officiers des deux armées ne se lassent point d'animer l'opiniâtreté des combattans, & de payer eux-mêmes de leur personne. On entend sans cesse répéter de toutes parts : *Vous êtes Romains ; souvenez-vous de la gloire & de la valeur Romaines*. Enfin, la cavalerie de Flav. Jule Constance fait un dernier effort ; les archers enveloppent l'armée de Magnence & l'accablent de traits ; les cavaliers armés de toutes pièces s'élancent & percent plusieurs fois les bataillons ennemis. Les uns périssent foulés aux pieds des chevaux ; les autres se débandent & prennent la fuite. On les pousse jusqu'à leur camp, dont on s'empare aussi-tôt. Magnence sur le point d'être pris, change d'habit & de cheval avec un simple soldat, & laissant sur le champ de bataille les marques de la dignité Impériale, pour faire croire qu'il y avoit péri, il se sauve à toute bride. Ses soldats

pourſuivis ſans relâche ſe jettent ſur la gauche & gagnent les bords de la Drave. Là ſe fit le plus grand carnage. En un moment, les rives furent couvertes d'un monceau d'hommes & de chevaux. Ceux qui accablés de fatigue & de bleſſures oſerent ſe jetter à la nage, furent emportés par la rapidité du fleuve.

Selon Zonare, la victoire coûta plus aux vainqueurs qu'aux vaincus. Flav. Jule Conſtance perdit trente mille hommes; il en périt vingt-quatre mille de l'armée de Magnence. Tous les Auteurs conviennent que cette déplorable journée fit une plaie mortelle à l'Empire, & que les plaines de Murſe furent le tombeau de cette ancienne milice, capable de triompher de tous les barbares.

Le lendemain matin, Flav. Jule Conſtance monta ſur une éminence, d'où il découvroit tout le champ de bataille. Plus de cinquante mille morts jonchoient la terre & combloient le lit du fleuve. L'empereur moins ſenſible à la joie d'un ſuccès ſi important, qu'affligé d'un ſi horrible ſpectacle, ne put retenir ſes larmes. Il ordonna d'enſevelir ſans diſtinction amis & ennemis, & de n'épargner aucun ſecours à ceux qui reſpiroient encore; il recommanda en particulier aux médecins le ſoin des ſoldats de Magnence. Il déclara qu'il pardonnoit à tous les partiſans du tyran, excepté à ceux qui avoient eu part à la mort de ſon frere. En conſéquence un grand nombre de bannis retournerent dans leur patrie, & rentrerent en poſſeſſion de leurs biens. Dans le même tems, la flotte de Flav. Jule Conſtance qui avoit couru les côtes d'Italie, ramena beaucoup de Sénateurs Romains & d'autres perſonnes, qui étoient venus s'y réfugier comme dans un azyle.

Magnence, fuyant à toute bride, regagna les Alpes; & comme les premiers froids de l'hiver qui commencent de bonne heure en ces contrées, & la perte que les vainqueurs avoient eſſuyée, empêchoient Flav. Jule Conſtance de le pourſuivre, il eut le tems de fermer les paſſages des montagnes en y élevant des forts qu'il pourvut de garniſons. Malgré cela, dès que la ſaiſon permit d'ouvrir la campagne, l'Empereur marcha vers les Alpes; & il en força le paſſage, ayant ſurpris pendant la nuit un château défendu par une forte garniſon. Magnence apprit cette nouvelle le jour même avant midi. Il prend auſſi-tôt la fuite, & ſe retire dans la Gaule. Flav. Jule Conſtance y envoya ſes Généraux pour terminer la guerre. Magnence fut défait auprès d'un lieu nommé Mont-Séleuque dans le Dauphiné. Cet uſurpateur, ſe jugeant alors ſans reſſource, ſe perça le ſein & expira ſur les corps ſanglans de ſes parens & de ſes amis, qu'il avoit égorgés auparavant. Cet évenement ſe

rapporte

rapporte à l'an de Jesus-Christ 353.

Flav. Jule Constance, qui avoit épousé depuis peu Eusébie, se rendit à Lyon après la mort de Magnence; mais, il n'y resta que peu de jours. Il alla passer l'hiver dans la ville d'Arles, où il s'arrêta jusqu'au printems de l'année suivante. Il y donna le dix d'Octobre des jeux magnifiques sur le théâtre & dans le cirque. C'étoit la fin de la trentième année depuis qu'il avoit été créé César. Il se voyoit enfin paisible possesseur de tout l'Empire. La prospérité porta dans cette ame foible tout ce qu'elle a de poison. Il devint superbe, vindicatif, sanguinaire. Bien-tôt les Délateurs se mirent en mouvement. C'étoit être convaincu, que d'être accusé. Livré aux soupçons, Flav. Jule Constance ne voyoit qu'attentats contre sa personne. On chargeoit de fers, on traînoit dans les prisons des personnages distingués par les dignités civiles & militaires, ou par leur noblesse; & sur des accusations sans preuves, ou mêmes sur des bruits incertains, sans accusateurs, on confisquoit leurs biens, on les reléguoit dans des isles désertes, on les condamnoit à la mort. Ces défiances étoient nourries par les flatteurs de Cour, qui se faisoient un mérite d'exagerer les moindres fautes, & d'envenimer les actions les plus indifférentes. Ils reprochoient sans cesse à l'Empereur son excessive indulgence, ils feignoient de trembler pour sa vie, & leurs larmes perfides & meurtrières en amollissant le cœur du Prince en leur faveur, le rendoient dur & inflexible pour tous les autres. C'étoit la coûtume de présenter à l'Empereur les sentences de condamnation, & les Princes les plus inexorables les avoient quelquefois révoquées. Jamais Flav. Jule Constance n'usa de cette modération à l'égard des partisans de Magnence vrais ou supposés; Eusébie n'osa jamais demander grace pour aucun d'eux; & cette implacable sévérité, que l'âge adoucit ordinairement, croissoit en lui de jour en jour.

L'Empereur partit d'Arles au printems, & vint à Valence dans le dessein de marcher contre les deux freres Gundomade & Vadomaire, Rois des Allemans, qui désoloient la frontière. Il fut long-tems arrêté dans cette ville par la nécessité d'y attendre les convois qu'il faisoit venir d'Aquitaine, & dont le transport étoit retardé par l'abondance des pluies & le débordement des rivières. L'armée étoit déjà assemblée à Chaalons-sur-Saone; & le soldat impatient de partir & manquant de vivres, s'étoit mutiné. On vint à bout à force d'argent distribué à propos, d'appaiser la sédition. Les convois se rendirent enfin à Chaalons, & l'armée se mit en campagne. Après une marche pénible, les chemins étant encore

couverts de neige, on arriva au bord du Rhin, près d'une ville considérable appellée Rauracum, on entreprit de jetter sur le fleuve un pont de bateaux. Mais, les Allemans, qui bordoient en grand nombre la rive opposée, faisant pleuvoir une grêle de traits, rendoient ce travail impossible; & Flav. Jule Constance ne sçavoit quel parti prendre. Enfin, un paysan vint pendant la nuit enseigner un gué.

On étoit sur le point d'y passer, pendant qu'on amusoit ailleurs les ennemis; & tout le païs d'au-delà alloit être à la discrétion des Romains, lors qu'on vit arriver des députés qui venoient faire satisfaction & demander la paix. Les propositions des Barbares paroissoient avantageuses; le Conseil les approuvoit unanimement; mais, il étoit question de les faire goûter aux soldats, dont la mutinerie récente donnoit lieu d'appréhender la mauvaise humeur. L'Empereur, esclave de ses troupes, dont il ne sçavoit pas être le maître, les assembla. Et se tenant debout sur son tribunal, environné des premiers Officiers, il parla en ces termes:

» Braves & fideles camarades, ne vous étonnez pas, si » après d'immenses préparatifs, » après de longues & pénibles » marches, arrivé dans les lieux » mêmes où m'attend la victoire dont m'assure votre courage, je parois disposé à la refuser pour écouter des propositions de paix. Le soldat, » vous le sçavez, n'a que son » honneur & sa vie à conserver » & à défendre. Mais, l'Empereur obligé de s'oublier lui-même pour ne s'occuper que » du salut des autres, doit, la » balance toujours à la main, » peser toutes les circonstances; il doit saisir toutes les » occasions favorables au bien » général. Ne vous attendez » pas à un long discours, la » vérité n'a besoin que d'être » énoncée. Les Rois & les peuples Allemans, redoutant votre valeur, dont la renommée » toujours croissante s'est répandue jusqu'aux extrêmités » du monde, demandent le » pardon & la paix par la » bouche de leurs Ambassadeurs, que vous voyez ici la » tête baissée. C'est de vous » qu'ils recevront leur réponse. Mais, chargé comme je » suis de veiller à vos intérêts, » je me crois en droit de vous » donner conseil; & je pense » que, si vous y consentez, on » doit leur accorder leur demande. Nous nous épargnerons des hazards, nous nous » ferons de nos ennemis des » troupes auxiliaires; c'est une » obligation à laquelle ils offrent de se soumettre. Ainsi, » sans verser une goutte de sang, » nous désarmerons cette férocité souvent funeste à nos » frontières. Songez que vaincre un ennemi, ce n'est pas » seulement le terrasser dans

» les batailles ; la victoire est » bien plus assurée, lorsqu'enchaîné par sa volonté même, » il a senti qu'on ne manquoit » ni de force pour l'abattre, » ni de clémence pour lui pardonner. Je vous le dis encore ; » soyez les arbitres de la paix. » J'attends de vous la décision. » Je vous conseille seulement » d'acheter au prix de la modération tous les avantages » que vous procureroit une » victoire, peut-être sanglante. » Ne craignez pas que votre » retenue soit soupçonnée de » foiblesse ; elle ne pourra que » faire honneur à votre prudence & à votre humanité.«

Toute l'armée applaudit à ce lâche discours, qui la rendoit arbitre de la paix & de la guerre ; & supérieure à l'Empereur même, elle approuva le projet de paix. Une raison, qui avoit sans doute échappé à Flav. Jule Constance, & qu'il n'auroit eu garde de faire valoir, contribua encore plus que tout le reste à déterminer les esprits. On étoit persuadé & l'expérience du passé ne l'avoit que trop appris, que la fortune toujours fidelle à Flav. Jule Constance dans les guerres civiles, l'abandonnoit dans les expéditions étrangères. Le traité fut juré suivant les formes qui étoient en usage dans les deux nations ; & l'Empereur se rendit à Milan.

Cependant, Gallus son cousin, qu'il avoit fait César, & à qui il avoit confié le département de l'Orient, se livroit à toutes sortes de cruautés. Flav. Jule Constance en fut instruit ; & persuadé que Gallus travailloit à se rendre indépendant, il ne crut pas avoir de tems à perdre pour le prévenir. Il le mande, & Gallus part pour se rendre auprès de l'Empereur. Mais, on ne lui donna pas le tems d'achever sa route ; il fut arrêté en chemin, & eut la tête tranchée par ordre de Flav. Jule Constance.

Julien, frere de Gallus, n'avoit eu aucune part à sa mausse conduite ; mais, ceux qui avoient contribué à la mort de son frere, n'osoient le laisser vivre. Ce jeune Prince, qui n'avoit de ressource qu'en lui-même, observé sans cesse par des regards malins, ne donna sur lui aucune prise. Il garda un profond silence, & n'eut ni la lâcheté de charger la mémoire de son frere pour flatter l'Empereur, ni l'imprudence d'aigrir l'Empereur en justifiant son frere. Cette sage conduite le sauva. Flav. Jule Constance lui donna la pourpre des Césars & le chargea en même-tems du gouvernement de la Gaule, de l'Espagne & de la grande Bretagne. Cependant, Gundomade & Vadomaire avoient rompu le traité fait deux ans auparavant. Ils s'étoient unis avec les Juthonges, autre peuplade d'Allemans qui habitoient vers la source du Danube, du côté de l'Italie. Flav. Jule Constance sortit de Milan & entra sur leurs

terres par la Rhétie. Julien, pour les resserrer du côté de la Gaule, remonta le Rhin jusqu'à Bâle. On fit le dégât dans leur païs. Ils s'étoient retirés au fond de leurs forêts, après avoir embarrassé les chemins par de grands abattis d'arbres. Mais, comme l'armée Romaine forçoit tous les passages, & que ces Barbares étoient en même-tems en guerre avec leurs voisins, ils eurent recours aux prieres, & obtinrent encore la paix. Flav. Jule Constance retourna à Milan ; & Julien, après une campagne qui donna de l'expérience à ce Prince, du courage à ses troupes, & de grandes espérances aux Gaulois, alla passer l'hiver à sens.

Peu de tems après, Flav. Jule Constance voulut aller recevoir les hommages de l'ancienne capitale de l'Empire. Son dessein étoit d'y entrer en triomphe pour la victoire qu'il avoit remportée sur Magnence. Cette vanité n'avoit point d'exemple chez les anciens Romains, qui ne voyoient dans les guerres civiles qu'un sujet de larmes, & non pas une matière de triomphe. Après avoir ordonné tout l'appareil capable d'éblouir les yeux par la pompe la plus brillante, il prit la route d'Ocricoli, escorté de toutes lés troupes de sa maison qui marchoient en ordre de bataille, repaissant de sa gloire les regards de ceux qui accouroient sur son passage, & se repaissant lui-même de leurs applaudissemens. A son approche de Rome, le Sénat étant allé à sa rencontre, le Prince enivré de pompeuses idées s'imaginoit voir ces anciens Sénateurs supérieurs aux Rois, mais dont ceux-ci n'étoient plus que l'ombre ; & cette immense multitude qui sortoit à grands flots des portes de Rome, sembloit lui annoncer tout l'univers rassemblé pour l'admirer. Précédé d'une partie de sa maison & des enseignes de pourpre qui flottoient au gré des vents, il entra assis seul sur un char rayonnant d'or & de pierreries. A droite & à gauche marchoient plusieurs files de soldats, couverts d'armes éclatantes. Chaque bande étoit séparée par des escadrons de cavaliers tous revêtus de lames d'un acier poli & luisant. L'Empereur, au milieu des cris de joie qui se joignoient au son des trompettes, gardoit une contenance roide & immobile ; il ne tournoit la tête d'aucun côté ; on remarqua seulement qu'il la baissoit au passage des portes, quoiqu'elles fussent fort élevées, & qu'il fût de fort petite taille. D'ailleurs, il n'avoit d'autre mouvement que celui de son char. C'étoit une gravité de maintien qu'il affecta toute sa vie. Jaloux de sa dignité, il l'attachoit toute entière à la fierté de l'extérieur. Jamais il ne fit monter personne avec lui dans son char ; jamais il ne partagea l'honneur du Consulat avec aucun particulier. Il fut reçu dans le palais

des Empereurs au bruit des acclamations d'un peuple innombrable ; & sa vanité ne fut jamais plus agréablement flattée.

Pendant un mois qu'il resta dans cette ville fameuse, elle fut pour lui un spectacle toujours ravissant. Chaque objet ne lui laissoit rien attendre de plus beau, & son admiration ne s'épuisa jamais. Il vit cette place digne, par sa magnificence, d'avoir servi de lieu d'assemblée à un peuple juge souverain des Rois & des Empires ; le temple de Jupiter Capitolin, le plus superbe séjour de l'idolâtrie ; ces thermes qui sembloient autant de vastes palais ; l'amphithéatre de Vespasien d'une élévation surprenante, & dont la solidité promettoit encore un grand nombre de siecles ; le Panthéon ; les colomnes qui portoient les statues colossales de ses prédécesseurs ; le théatre de Pompée, l'odéum, le grand cirque, & les autres monumens de cette ville qu'on appelloit la ville éternelle. Mais, quand on l'eut conduit à la place de Trajan, & qu'il se vit environné de tout ce que l'architecture avoit pu imaginer de plus noble & de plus sublime, ce fut alors que confondu & comme anéanti au milieu de tant de grandeur, il avoua qu'il ne pouvoit se flatter de faire rien de pareil. » Mais, je pourrois » bien, ajoûta-t-il, faire exé» cuter une statue équestre sem» blable à celle de Trajan, & » j'ai dessein de le tenter. « Sur quoi Hormidas qui se trouvoit à ses côtés, lui dit : » Prince, pour loger un cheval » tel que celui-là, songez au» paravant à lui bâtir une aussi » belle écurie. «

Flav. Jule Constance, frappé de tant de merveilles, accusoit la renommée d'injustice & de jalousie à l'égard de Rome, dont, disoit-il, elle diminuoit les beautés, tandis qu'elle se plaît à exagérer tout le reste. Il voulut payer à cette ville le plaisir qu'elle lui avoit procuré, & y ajoûter quelque nouvel ornement. Auguste y avoit fait transporter d'Héliopolis, ville de la basse Égypte, deux obélisques, dont l'un avoit été placé dans le grand Cirque, l'autre dans le champ de Mars. Il en étoit resté un troisième plus grand que les deux autres ; il avoit de hauteur cent vingt-deux pieds, & étoit chargé de caractères hiéroglyphiques qui contenoient des éloges de Ramessès. Les flatteurs, pour donner à Flav. Jule Constance quelque avantage sur Auguste, lui persuadoient que la difficulté du transport avoit empêché ce Prince de l'entreprendre. Mais, en effet, c'étoit par un sentiment de religion qu'Auguste avoit laissé cet obélisque dans le temple du Soleil, auquel il étoit consacré. Constantin, qui n'étoit pas retenu par le même scrupule, avoit donné ordre de l'enlever. Il le destinoit à l'embellissement de sa nouvelle ville.

On le transporta par le Nil à Alexandrie, où il resta couché sur terre en attendant qu'on eût construit un vaisseau propre à porter une masse si prodigieuse. Ce vaisseau devoit être monté de trois cens rameurs. Constantin étant mort avant que ce dessein fût exécuté, Flav. Jule Constance changea la destination de l'obélisque, & le fit venir à Rome par mer & par le Tibre. On ne put le faire remonter que jusqu'à trois mille de la ville. Delà il fallut le conduire sur des traînaux jusqu'au milieu du grand Cirque, où l'on vint à bout de le dresser à forces de machines. On plaça sur la pointe une boule de bronze doré ; & lorsqu'elle eut été peu après abattue d'un coup de foudre, on mit à la place des flammes de même métal. C'est le même obélisque que Sixte V a fait rétablir & dresser dans la place de saint Jean de Latran.

La splendeur de Rome inspira à Flav. Jule Constance des égards pour les habitans. Avant son entrée, il avoit fait enlever de la salle du Sénat l'autel de la victoire, que Magnence avoit permis d'y replacer. Mais, il ne porta aucune atteinte aux privileges des Vestales qui subsisterent jusques vers la fin du regne de Théodose le Grand, il conféra les Sacerdoces aux Payens les plus distingués par leur naissance. Il ne retrancha rien des fonds destinés aux frais des sacrifices. Précédé du Sénat qui triomphoit de joie, il parcourut toutes les rues de Rome, visita tous les Temples, lut les inscriptions gravées en l'honneur des Dieux, se fit raconter l'origine de ces édifices, & donna des louanges aux fondateurs. Il en fit assez pour plaire aux Payens; mais, il en fit trop au gré de la religion Chrétienne; cette vaine complaisance s'écartoit du plan de Constantin.

Dans les courses de chevaux qu'il donna plusieurs fois, loin de s'offenser de la liberté du peuple, qui dans ces occasions s'émancipoit souvent jusqu'à plaisanter aux dépens de ses maîtres, il parut lui-même s'en divertir. Il ne gêna point le spectacle, comme c'étoit sa coutume dans les autres villes en le faisant cesser à son gré; il ne voulut influer en rien sur la décision de la victoire. Il finissoit la vingtième année de son regne, & approchoit de la trente-cinquième depuis qu'il avoit été créé César. Ce fut pour solemniser l'une ou l'autre de ces deux époques qu'il fit, selon l'usage, célébrer des jeux dans tout l'Empire. Plusieurs villes lui envoyerent des couronnes d'or d'un grand poids. Constantinople lui rendit cet hommage par une députation de ses principaux Sénateurs, du nombre desquels devoit être Thémistius, dont l'éloquence étoit célebre. L'Empereur, pour honorer ses talens, lui avoit donné une place dans le Sénat. Thémistius, n'ayant pu venir à

Rome à cause d'une indiſpoſition, envoya à l'Empereur le diſcours qu'il avoit compoſé. Flav. Jule Conſtance l'en récompenſa en lui faiſant ériger à Conſtantinople une ſtatue d'airain; & l'Orateur, pour ne pas demeurer en reſte, prononça encore dans le Sénat dont il étoit membre, un autre diſcours, où il n'oublia pas de prodiguer les éloges qu'on n'épargne pas aux Princes les plus médiocres, lorſque la vanité de l'Orateur s'évertue à diſputer contre la ſtérilité de ſa matière.

L'Empereur auroit fort déſiré de s'arrêter plus long-tems dans une ville, où la majeſté Romaine reſpiroit encore, du moins dans les édifices. Mais, le bruit des incurſions des Barbares l'obligeoit de ſe rapprocher des frontières. Les Sueves couroient la Rhétie; les Quades, la Valérie; les Sarmates exercés aux brigandages ravageoient la Mœſie ſupérieure & la ſeconde Pannonie. En Orient, les Perſes envoyoient ſans ceſſe des partis, qui voltigeant çà & là, enlevoient les hommes & les troupeaux. Les garniſons Romaines étoient continuellement alertes, ſoit pour empêcher leurs pillages, ſoit pour leur enlever le butin. Muſonien préfet du Prétoire, de concert avec Caſſien Duc de la Méſopotamie, homme de ſervice & d'expérience, entretenoit des eſpions, qui lui donnoient avis de tous les projets des ennemis. Il apprit par leur moyen que Sapor étoit engagé dans une guerre difficile & ſanglante contre les Chionites, les Euſenes & les Gélanes, peuples Barbares voiſins de ſes États. Il crut la conjoncture favorable pour déterminer ce Prince à traiter avec l'Empereur. Dans cette penſée, il envoie à Tamſapor général des Perſes cantonnés ſur la frontière, des Officiers déguiſés, qui dans des entrevues ſecretes lui perſuaderent d'écrire à ſon maître, & de le porter à la paix. Tamſapor ſe chargea de la propoſition. Mais, comme Sapor étoit occupé à l'autre extrêmité de la Perſe, ſa réponſe ne vint que l'année ſuivante. Ces diverſes alarmes contraignirent Flav. Jule Conſtance de quitter Rome le vingt-neuf de Mai, de l'an de Jeſus-Chriſt 357, trente-un jours après ſon arrivée.

Il retourna à Milan, d'où étant allé en Illyrie vers le milieu de Juillet, il reſta trois ou quatre mois dans cette province, afin d'obſerver de plus près les mouvemens des Barbares. Cependant, Julien faiſoit la guerre avec beaucoup de ſuccès; ce qui ne fit qu'aigrir la jalouſie de Flav. Jule Conſtance. C'étoit le ton de la Cour de blâmer Julien ou de le tourner en ridicule. On l'appelloit par dériſion le Victorin; ce qui renfermoit une alluſion maligne au Tyran de ce nom, qui du tems de Gallien après avoir dompté

les Germains & les Francs, avoit usurpé le titre d'Auguste. D'autres plus méchans encore affectoient de le louer avec excès en presence du Prince. l'Empereur de son côté s'approprioit tout l'honneur des succès du César. Telle étoit sa vanité. Si tandis qu'il séjournoit en Italie, un de ses Généraux remportoit quelque avantage sur les Perses, aussi-tôt voloient dans tout l'Empire de longues & ennuyeuses lettres du Prince, remplies de ses propres éloges, mais où le Général vainqueur n'étoit pas même nommé, & ces annonces de victoires ruinoient en passant les villes & les provinces par les présens qu'il falloit prodiguer aux porteurs de ces lettres.

Sapor, comme on l'a déjà dit, étoit encore aux extrêmités de la Perse, où il venoit de terminer la guerre contre ses voisins, lorsqu'il reçut la lettre de son Général, qui pour flatter sa fierté, lui mandoit que le Prince Romain le prioit avec instance de lui accorder la paix. Le monarque Persan, prenant cette priere pour une marque de foiblesse, enfle ses prétentions, & veut vendre la paix à des conditions exorbitantes. Il écrit à Flav. Jule Constance une lettre pleine de faste & d'orgueil. Il s'y donnoit les titres de Roi des Rois, d'habitant des astres, de frere du soleil & de la lune. Il finissoit par menacer Flav. Jule Constance d'entrer au printems sur les terres de l'Empire avec toutes ses forces, & de se faire à main armée la justice qu'on lui auroit refusée. L'Empereur répondit au Roi de Perse avec fermeté. Il ne refusoit pas cependant de traiter de la paix, pourvu que les conditions pussent s'accorder avec la majesté Romaine. Mais, il protestoit qu'étant maître de tout l'Empire, il se garderoit bien d'abandonner ce qu'il avoit sçu conserver, lorsqu'il ne possédoit que l'Orient. Il rabaissoit la fierté de Sapor, en l'avertissant que si les Romains se tenoient pour l'ordinaire sur la défensive, c'étoit uniquement par esprit de modération; & il le renvoyoit aux témoignages de l'histoire pour y apprendre que la fortune avoit à la vérité trahi les Romains dans quelques combats, mais que jamais aucune guerre ne s'étoit terminée à leur désavantage.

Cette négociation, quoique sans succès, produisit cependant un effet avantageux. Ce fut de différer la guerre des Perses, qui auroit fait une diversion fâcheuse. Tout étoit en armes sur les bords du Danube. Les Juthonges ayant rompu le traité ravageoient la Rhétie; ils attaquoient même les villes contre leur coutume. Barbation marcha à leur rencontre avec de bonnes troupes; il réussit pour cette fois par la valeur de ses soldats. Il n'échappa qu'un petit nombre de Barbares, qui regagnerent avec peine leurs

forêts & leurs montagnes. Les Sarmates & les Quades, que le voisinage & la conformité de mœurs unissoient ensemble, s'étoient partagés en plusieurs bandes, & pilloient les deux Pannonies & la haute Mœsie. Flav. Jule Constance, étant parti de Sirmium avec une belle armée à la fin de Mars, passa le Danube sur un pont de bateaux, quoiqu'il fût extrêmement grossi par la fonte des neiges, & fit le dégât dans le païs des Sarmates. Les Barbares surpris de cette diligence, & hors d'état de résister à des troupes régulières, n'eurent d'autre parti à prendre que de se disperser par la fuite. On en massacra beaucoup; le reste se sauva dans les défilés des montagnes. L'armée Romaine, remontant vis-à-vis de la Valérie, mit tout à feu & à sang. Les Barbares désespérés sortent de leurs retraites; & s'étant divisés en trois corps, ils s'avancent comme pour demander la paix. Leur dessein étoit de tromper les Romains, de les envelopper, & de les tailler en pièces. Quand ils se sont approchés à la portée du Javelot, ils s'élancent comme des lions. Les Romains quoique surpris les reçoivent avec courage, en tuent un grand nombre, mettent les autres en fuite; & ne respirant que vengeance, ils marchent sans perdre de tems, mais en bon ordre, vers le païs des Quades. Ceux-ci, pour prévenir les mêmes désastres dont ils venoient d'être témoins sur les terres de leurs voisins, vont se jetter aux pieds de Flav. Jule Constance. Ce Prince, qui pardonnoit volontiers aux ennemis plutôt par paresse & par timidité que par grandeur d'ame, convint avec eux d'un jour pour régler les conditions de la paix.

Les Sarmates voulurent profiter de cette disposition pacifique de l'Empereur. Ce Prince se contenta de leur demander la restitution de tous les prisonniers, & de prendre des ôtages pour sûreté de leur foi. Charmés de la générosité Romaine, ils protesterent d'y répondre par l'obéissance la plus prompte & la plus fidelle. Ce trait de clémence attira plusieurs Rois barbares, entr'autres, Arahaire & Usafre, l'un chef d'une partie des Quades Ultramontains, l'autre d'un canton de Sarmates. Pour terminer cette heureuse campagne, on marcha contre les Limigantes, qui furent aussi soumis.

Flav. Jule Constance partit peu de tems après pour Constantinople, afin de se rapprocher de l'Orient, que Sapor menaçoit d'envahir. Jusques-là les Duumvirs, qui dans les villes municipales tenoient le même rang que les Consuls à Rome, avoient été à la tête du Sénat de Constantinople. C'étoient les Chefs de la magistrature. Flav. Jule Constance afin d'y établir le même gouvernement qu'à Rome, créa cette année

pour la première fois un Préfet de la ville. Ce fut Honorat qui avoit été Préfet des Gaules. L'Empereur distingua ce nouveau Magistrat des Préteurs dont il régla la jurisdiction. Il déclara que les appels des trois provinces de la Thrace nommées Europe, Rhodope & Hémimont, & ceux de la Bithynie, de la Paphlagonie, de la Lydie, de l'Hellespont, des Isles de la mer Égée & de la Phrygie salutaire, ressortiroient devant ce Préfet.

Cependant, Julien dont la conduite avoit été jusques-là irréprochable, ceignit le Diadême l'an de Jesus-Christ 360. Si Julien fut criminel, il sçut si bien s'envelopper, que l'œil critique & impartial de la postérité ne peut du moins avec évidence démêler l'artifice. Il paroît cependant que s'il ne fit rien pour se procurer le rang suprême, il ne fit pas tout ce qu'il auroit pu pour se défendre de l'accepter. Le nouvel Empereur n'étoit pas sans inquiétude. Il souhaitoit d'épargner à l'Empire les horreurs d'une guerre civile; mais, il n'espéroit aucun accommodement de la part d'un Prince jaloux, & accoutumé à le mépriser. Cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, il prit le parti de lui envoyer des députés chargés d'une lettre, dans laquelle il ne prenoit que le titre de César.

Les députés de Julien se rendirent auprès de Flav. Jule Constance à Césarée de Cappadoce. Ce Prince marchoit vers la Perse, & il étoit déja arrivé dans cette ville. En recevant la nouvelle de la révolte, il avoit d'abord balancé sur le parti qu'il devoit prendre. Mais, de l'avis de son conseil, il s'étoit déterminé à se débarrasser premièrement de la guerre des Perses, pour venir ensuite tomber sur Julien avec toutes ses forces. La vue des députés & la lecture de leurs dépêches ralumerent tout son courroux, & lançant sur eux des regards terribles & qui sembloient leur annoncer la mort, il les chassa de sa présence, leur défendit de reparoître devant lui, & ne tarda pas à les congédier, en les faisant cependant accompagner d'un Officier chargé de sa réponse, qui, comme on le pense bien, n'étoit rien moins que favorable. Il y eut encore de part & d'autre plusieurs lettres & plusieurs députations, qui furent également inutiles.

Cependant, Flav. Jule Constance fit venir à Césarée Arsace roi d'Arménie. Comme il étoit informé que les Perses s'efforçoient par toutes sortes d'artifices & même de menaces, de détacher ce Prince de l'alliance des Romains, il lui rendit de grands honneurs; & pour l'attacher par des nœuds plus étroits, il lui fit épouser Olympias fille d'Ablave, qui avoit autrefois été fiancée à Constant, & qui porta à Arsace en

mariage de grands Domaines qu'elle possédoit dans l'Empire. Ce mariage fut assez généralement désapprouvé. On pensoit que Flav. Jule Constance manquoit à la mémoire de son frere ; on le blâmoit d'avoir livré entre les bras d'un Prince barbare une épouse que Constant s'étoit destinée. Arsace, après avoir plusieurs fois protesté avec serment qu'il perdroit la vie plutôt que de renoncer à l'alliance des Romains, retourna dans ses États, comblé de présens pour lui & pour toute sa suite. Flav. Jule Constance continua sa route par Mélitine, ville de la petite Arménie. Ayant passé l'Euphrate à Samosate, il vint à Édesse. Il y resta long-tems pour attendre les divers corps de troupes qui s'y rendroient, & les provisions de vivres dont il faisoit grand amas. Il n'en partit qu'après l'équinoxe d'automne, & il prit le chemin d'Armide. A la vue de cette ville malheureuse, qui n'étoit plus qu'un monceau de pierres & de cendres, il ne put retenir ses larmes. Le trésorier de l'épargne, nommé Ursule, qui se trouvoit à ses côtés, attendri d'un si triste spectacle, s'écria : *Voilà donc avec quel courage nos soldats défendent nos villes, tandis que l'Empire s'épuise pour payer leurs services.* Cette parole piqua vivement les soldats ; elle fut dans la suite, sinon la vraie cause, du moins le prétexte du massacre d'Ursule.

L'Empereur arrivé près de Bézabde, entoura son camp d'une palissade & d'un fossé profond. Il trouva les breches réparées & la place en état de défense. Il fit d'abord proposer à la garnison le choix d'être renvoyée en Perse, ou de prendre parti dans ses troupes. Comme elle étoit composée de noblesse qui se piquoit de valeur, ces conditions furent rejettées avec mépris. Les Romains, partagés en différens corps, investirent la place. Après bien des efforts inutiles, l'Empereur se détermina à tenir la place bloquée, espérant de la prendre par famine. C'étoit s'exposer à souffrir lui-même plus de maux qu'il n'en pouvoit faire aux assiégés. Son armée auroit été détruite avant qu'elle eût pu réduire la place. Bien-tôt de violens orages, la terre détrempée par des pluies continuelles, le froid de l'hiver qui se faisoit sentir de plus en plus, les partis ennemis qui lui enlevoient ses convois, les murmures des soldats rebutés de tant de fatigues, l'obligerent à lever le siege. Couvert de honte, il revint passer l'hiver à Antioche. Il étoit le dix-septième de Décembre à Hiéraple en Syrie. Les Ariens attribuoient ces mauvais succès à l'exil de plusieurs de leurs Évêques ; les Catholiques, à la persécution suscitée contre les Orthodoxes ; les Payens, à la destruction de leurs Temples. Si l'on en croit Julien, Flav. Jule

Conſtance les regarda lui-même comme une punition du meurtre de ſes proches, & ſur-tout de Gallus, dont la fin tragique commençoit à lui donner des remords. Étrange condition de ce Prince, que tous les partis & ſa propre conſcience elle-même trouvaſſent dans ſa propre conduite de quoi l'accuſer d'avoir mérité ſes malheurs !

L'Impératrice Euſébie étoit morte quelque tems auparavant. Sa mort eſt diverſement racontée. Saint Jean Chryſoſtôme rapporte que cette Princeſſe fière & hautaine, déſolée de ſe voir ſtérile, s'adreſſa à une femme, dont elle reçut des remedes qui la conduiſirent au tombeau. Flav. Jule Conſtance, quoique foible & mal-ſain, ſe maria une troiſième fois. Il épouſa Fauſtine dont la famille eſt ignorée.

Ce Prince, ſe propoſant de combattre l'année ſuivante Sapor & Julien, faiſoit de très-grands préparatifs. Il levoit des milices dans toutes les provinces ; il obligeoit tous les ordres, toutes les conditions de contribuer pour la ſolde des troupes, & pour les fournitures d'habits, d'armes, de machines, de vivres & de chevaux. Il prodigua l'or & l'argent aux Rois & aux Satrapes d'au-delà du Tigre pour les gagner. Arſace roi d'Arménie, & Méribane roi d'Ibérie, étoient les plus à craindre, s'ils ſe fuſſent déclarés pour les Perſes. Flav. Jule Conſtance leur envoya des Ambaſſadeurs chargés de riches préſens.

Après une longue délibération, ce Prince s'en tint à ſon premier plan. C'étoit de terminer d'abord la guerre contre les Perſes pour ne laiſſer derriere lui aucun ſujet d'inquiétude. Il devoit enſuite revenir ſur ſes pas, traverſer rapidement l'Illyrie & l'Italie, & fondre tout à coup ſur Julien. Tels étoient les projets dont il ſe faiſoit illuſion & dont il amuſoit ſes Officiers. Cependant, pour s'aſſurer de l'Afrique, province importante dans une guerre civile, il y envoya Gaudence, qui lui avoit ſervi d'eſpion dans la Gaule. Gaudence, timide & intéreſſé ; avoit ſujet de craindre le reſſentiment de Julien ; & perſuadé que Flav. Jule Conſtance reſteroit victorieux, comme perſonne n'en doutoit alors, il ne pouvoit manquer de zele pour le ſervir. Auſſi s'acquitta-t-il parfaitement de ſa commiſſion. Dès qu'il fut arrivé, il inſtruiſit des ordres de l'Empereur le Comte Crétion & les autres Commandans ; il leva de bons ſoldats ; il fit venir des coureurs de la Mauritanie ; il garnit de camps volans les côtés oppoſés à la Gaule & à l'Italie, & tant que Flav. Jule Conſtance vécut, il ferma aux ennemis l'entrée du païs, quoique la côte de Sicile, depuis le cap de Lilybée juſqu'à celui de Pachyn, fût bordée des troupes de Julien, qui ne

cherchoit que l'occasion de débarquer en Afrique.

Pendant que Flav. Jule Constance s'occupoit de ces dispositions, il apprit que l'armée des Perses s'approchoit des bords du Tigre. Aussi-tôt il se mit en campagne au commencement de Mai, & ayant passé l'Euphrate sur un pont de bateaux, il se rendit à Édesse où il avoit formé ses magasins. De-là il envoya des coureurs pour observer la marche des ennemis. On ne sçavoit encore en quel endroit ils passeroient le Tigre; & Flav. Jule Constance ne pouvoit se fixer dans aucune résolution. Tantôt il vouloit partager son armée en divers corps pour s'étendre dans le païs, tantôt il songeoit à la conduire toute entière devant Bézabde pour attaquer de nouveau cette place. Mais, s'attacher ainsi à l'extrêmité de la Mésopotamie, c'étoit ouvrir le païs à Sapor & lui donner moyen de pénétrer sans résistance jusqu'à l'Euphrate. D'ailleurs, voulant conserver son armée pour l'employer contre Julien, il craignoit de la consumer dans un siege dont il avoit déjà éprouvé la difficulté. Cependant, pour avoir des nouvelles plus sûres, il fit partir à la tête d'un grand corps de troupes Arbétion & Agilon, avec ordre de s'étendre sur les bords du Tigre, & d'observer l'ennemi. Il leur recommanda de ne point hazarder de combat, mais de se retirer dès qu'ils verroient les Perses entrer dans le fleuve, & de lui en donner avis aussi-tôt. Sapor, arrêté par des présages peu favorables, différoit toujours le passage, & tenoit les Romains en échec. Les espions & les transfuges qui se rendoient au camp, ne faisoient qu'accroître l'incertitude par la diversité de leurs rapports. Chez les Perses le secret du Roi ne couroit jamais risque d'être éventé. Il n'étoit connu que d'un petit nombre de Seigneurs d'une fidélité éprouvée & d'une profonde discrétion. Le silence étoit même chez eux une Divinité adorée. D'ailleurs, les Perses étoient rusés & trompeurs. Les deux Généraux inquiétés par de fréquentes alarmes, dépêchoient sans cesse à l'Empereur pour le prier de les venir joindre; ils lui représentoient que malgré leur vigilance, ils risquoient à tout moment d'être surpris; & que si toutes les troupes n'étoient pas réunies, ils seroient infailliblement accablés. Telle étoit la situation de Flav. Jule Constance, quand il apprit que Julien ayant rapidement traversé l'Italie & l'Illyrie, étoit déjà maître du pas de Sucques.

Il en fut d'abord alarmé; mais, il ne perdit pas courage. Il se détermina de l'avis de son conseil, à détacher une partie de ses troupes & à les faire transporter en Thrace sur les voitures publiques pour arrêter les progrès du Rebelle. Elles étoient sur le point du départ, lorsqu'on vint l'avertir que le Roi

de Perse avoit pris le parti de retourner dans ses États. Flav. Jule Constance à cette nouvelle reprend le chemin d'Antioche. Étant arrivé à Hiéraple, il assemble ses soldats, & faisant un effort sur lui-même pour prendre un air d'assurance, il leur parla en ces termes :

» Depuis que je tiens le gou» vernail de l'Empire, j'ai sa» crifié tout jusqu'à mon auto» rité même à l'intérêt public, » & je me suis fait une étude » de me plier aux circonstan» ces. Le succès n'a pas répon» du à la droiture de mes in» tentions, & je me vois au» jourd'hui obligé à vous faire » l'aveu de mes fautes ; elles » ne sont, à dire vrai, que » les effets d'une bonté qui mé» ritoit bien d'être plus heu» reuse. Dans le tems que l'oc» cident étoit troublé par la » révolte de Magnence, qui a » succombé sous votre valeur, » j'ai conféré la puissance de » César à mon cousin Gallus, » & je l'ai chargé de la défen» se de l'Orient. Je ne rappelle » point ici ses excès. Les loix » qu'il avoit violées, ont été » forcées de le punir. C'étoit » pour nous un souvenir affli» geant ; & plût au Ciel que la » fortune jalouse de notre re» pos, se fût contentée de cet» te épreuve. Elle nous porte » aujourd'hui une atteinte en» core plus fâcheuse, mais » dont la Providence divine & » votre bravoure sçauront bien » nous défendre. Julien, à qui » j'ai confié le soin de la Gau» le, tandis que vous étiez oc» cupés avec moi à couvrir » l'Illyrie, enorgueilli de » quelques avantages rempor» tés sur des Barbares sans » discipline & presque sans ar» mes, & soutenu d'une poi» gnée de troupes étrangères, » dont la brutalité & l'aveugle » audace font toute la valeur, » a juré la perte de l'État. » Mais, la Majesté de l'Em» pire, & la justice qui en est » le plus ferme appui, tou» jours prête à punir de si » noirs forfaits, détruiront » bien-tôt ces projets d'une am» bition criminelle. C'est la » confiance que m'inspirent & » & ma propre expérience & » les exemples des siecles pas» sés. Prêtons nos bras à la » vengeance divine ; courons » étouffer le monstre de la » guerre civile, avant qu'il ait » eu le tems de s'accroître. Ne » doutez pas que l'Etre sou» verain, toujours ennemi des » ingrats, ne combatte à votre » tête & qu'il ne fasse retom» ber sur ces séditieux tous les » maux dont ils osent menacer » leurs bienfaiteurs. Déja vain» cus par leur propre conscien» ce, ils ne pourront soute» nir vos regards, ni le cri de » bataille, qui leur reproche» ra leur perfidie. »

Ce discours, animé par la colère, la fit passer dans tous les cœurs. Tous s'écrient qu'ils sont prêts à sacrifier leur vie ; qu'on les conduise promptement

contre les rebelles. L'Empereur fit auſſi-tôt partir Gumoaire avec une troupe d'auxiliaires, pour ſe joindre à Marcien, & fermer le paſſage de Sucques du côté de la Thrace. Il choiſiſſoit cet Officier par préférence, parce qu'il étoit ennemi perſonnel de Julien, qui l'avoit traité avec mépris. Il continua ſa marche vers Antioche avec le reſte de ſon armée.

Quelque aſſurance que témoignât Flav. Jule Conſtance, il n'étoit pas ſans alarmes. Un preſſentiment ſecret ſembloit l'avertir que ſa fin étoit prochaine. Il confia, dit-on, à ſes amis les plus intimes, qu'il ne voyoit plus auprès de lui, je ne ſçais quel fantôme qui avoit coutume de l'accompagner. C'étoit, ſelon Ammien Marcellin, ſon génie tutélaire, qui avoit pris congé de lui, ou plutôt c'étoit la chimère d'un eſprit naturellement foible, & troublé alors par de ſombres inquiétudes. A peine étoit-il rentré dans Antioche, qu'ayant fait à la hâte les préparatifs de ſon expédition, il ſe preſſa d'en ſortir. L'automne étoit fort avancée; les Officiers n'obéiſſoient qu'en murmurant. Il donna ordre à Arbétion de prendre le devant avec les troupes légères. A trois milles d'Antioche, près d'un bourg nommé Hippocéphale, il trouva ſur ſon chemin au point du jour le cadavre d'un homme qu'on avoit égorgé la nuit précédente. Ce préſage l'effraya. Etant arrivé à Tarſe, il ſentit les premiers accès d'une fievre légère qu'il crut pouvoir diſſiper par le mouvement du voyage; il gagna par des chemins montueux & difficiles une bourgarde nommée Mopſucrenes, au pied du mont Taurus, ſur les confins de la Cilicie & de la Cappadoce. Le lendemain il ſe trouva trop foible pour continuer ſa marche. La fievre devint ſi ardente, que tout ſon corps en étoit embraſé. Deſtitué de ſecours & de remedes, il s'abandonna aux larmes & au déſeſpoir. Ammien Marcellin prétend qu'ayant encore toute ſa raiſon, il déſigna Julien pour ſon ſucceſſeur. Quelques auteurs Chrétiens rapportent que dans ſes derniers momens, tremblant à la vue du jugement de Dieu, il ſe repentit de trois choſes; d'avoir verſé le ſang de ſes proches, d'avoir donné à Julien la qualité de Céſar, & de s'être livré à l'héréſie. Ces faits ſont fort incertains; on ſçait que la renommée ſe plaît à charger la mort des Princes de circonſtances extraordinaires. Saint Athanaſe dit qu'il mourut dans l'impénitence, & que ſe voyant près de ſa fin il ſe fit baptiſer par Euzoius, fameux Arien, alors Évêque d'Antioche. Selon d'autres Auteurs, il reçut le baptême à Antioche avant ſon départ. Après avoir rendu par la bouche une grande quantité de bile noire, il tomba dans une lon-

gue & douloureuse agonie, dans laquelle il expira le troisième de Novembre de l'an de Jesus-Christ 361, ayant vécu quarante quatre ans, deux mois vingt-deux jours, & regné depuis la mort de son pere, vingt-quatre ans, cinq mois & douze jours. Il laissoit enceinte sa femme Faustine. Elle accoucha d'une fille qui fut nommée Constantie, & mariée à l'empereur Gratien.

Julien eut soin de faire rendre les devoirs funebres à Flav. Jule Constance. Le corps de ce Prince, embaumé & enfermé dans un cercueil, étoit parti de Cilicie, suivi de toute l'armée. Jovien, capitaine des gardes, assis dans le char funebre représentoit l'Empereur. On lui adressoit les honneurs qu'on avoit coutume de rendre au Souverain, quand il traversoit les provinces. Les députés des villes se rendoient sur le passage. On lui offroit l'essai du blé déposé dans les magasins pour la subsistance des troupes ; on lui présentoit les animaux entretenus pour le service des postes & des voitures publiques. Le char étant arrivé au bord du Bosphore, fut placé sur un vaisseau pour être porté à Constantinople. Julien sans diadême, revêtu de la pourpre, mais dépouillé de tous les autres ornemens impériaux, l'attendoit sur le rivage, à la tête de ses soldats, sous les armes, & rangés en ordre de bataille, il le reçut avec respect ; il toucha le cercueil, & le conduisit en versant des larmes à l'église des saints Apôtres, où Flav. Jule Constance fut déposé dans le tombeau de son pere à côté de sa femme Eusébie. Saint Grégoire, dans le détail de cette pompe funebre, parle de prieres, de chants nocturnes & de cierges portés par les assistans, comme de choses dès-lors en usage dans les funérailles des Chrétiens. Mamertin, panégyriste de Julien & Payen comme lui, donne à Flav. Jule Constance le titre de Divus.

DIGRESSION sur le portrait de Flav. Jule Constance.

Ce Prince n'est mémorable que par la qualité de fils de Constantin. S'il est vrai qu'il ait été l'auteur du massacre de ses proches, cette action horrible est le seul trait de vigueur qui se rencontre dans toute sa vie. Le reste n'est que foiblesse. On n'y voit que vanité, jalousie, & une légereté, qui le rendoit l'esclave de ses femmes, de ses flatteurs, de ses eunuques & le jouet des Ariens ; indifférence pour le mérite, insensibilité à l'égard des provinces accablées, dont les plaintes ne le réveillerent jamais ; une timidité & une défiance qui le porterent souvent à la cruauté. Au travers de tant de défauts, on apperçoit quelques-unes de ces vertus qui peuvent s'assortir avec la médiocrité du génie. Il étoit sobre ;

aussi

aussi fut-il rarement malade; mais, toutes ses maladies furent dangereuses; il dormoit peu; sa chasteté fut irréprochable. Il maintenoit avec soin la subordination entre les Officiers, & la distinction entre les dignités civiles & militaires, dont il vouloit que les fonctions fussent exactement séparées. Il se faisoit une loi de ne donner les premières charges du Palais, qu'à ceux qui avoient passé par les grades inférieurs. Il récompensoit assez libéralement les services, & se ressentoit peu des injures personnelles. On dit que les habitans d'Édesse ayant dans une sédition abattu & traité avec outrage une de ses statues, en criant que celui dont la statue méritoit un tel affront, n'étoit pas digne de regner, il ne tira aucune vengeance de cette insolence criminelle. Naturellement porté à rendre justice, il commit des injustices sans nombre toujours trompé par ses courtisans, ou aveuglé par ses soupçons. Il avoit quelque teinture des Belles-Lettres, & on l'y auroit cru plus habile, s'il n'eût pas succombé à la tentation de faire de mauvais vers. Il établit à Constantinople une bibliotheque, dont il donna le soin à un intendant. Il acheva les murailles de cette grande ville, il rebâtit plusieurs édifices qui commençoient à tomber en ruine. Il décoroit les Églises avec magnificence; il y attachoit des revenus considérables, & traitoit les évêques Ariens avec beaucoup de respect. Mais, les prélats Catholiques n'éprouvoient de sa part que des rigueurs.

JULE [Flav.] CONSTANT, *Flavius Julius Constans*, (a) troisième fils de Constantin & de Maximiana Fausta sa seconde femme, naquit l'an de Jesus-Christ 320. Il étoit dans sa quatorzième année, lorsqu'il fut décoré du titre de César. On rapporte que la nuit suivante le Ciel parut tout en feu. On devina après l'évenement que ce phénomene avoit été un présage des malheurs que causeroit & qu'éprouveroit le nouveau César.

Quoique Constantin eût eu bien des occasions d'éprouver combien la multitude des Souverains étoit onéreuse à l'Empire, il ne put se résoudre à priver de la souveraineté aucun de ses fils. Il fit leur partage, l'an de Jesus-Christ 335, & donna à Flav. Jule Constant l'Italie, l'Illyrie & l'Afrique. Après la mort de Constantin, on y joignit la Macédoine & la Grece. Flav. Jule Constant eut quelques démélés avec Constantin le jeune son frere, au sujet des provinces qui leur étoient échues. Leur querelle

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 308. Hist. du Bas-Emp. par M. le Beau. T. I. p. 301, 540, 541, 548, 549. Tom. II. p. 14, 15. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 257. Tom. II. p. 252. *& suiv.*

s'aigriſſant de jour en jour, Conſtantin prit le parti de ſe faire juſtice par la voie des armes; mais, ſes troupes furent taillées en piéces, & Conſtantin lui-même tomba percé de coups, l'an de Jeſus-Chriſt 340. Flav. Jule Conſtant profita ſeul de la dépouille de ſon frere, & devint maître de tout l'Occident. Il déclara nulles les exemptions dont Conſtantin avoit gratifié pluſieurs perſonnes. La loi qu'il fit à ce ſujet, porte le caractère d'une haine dénaturée, qui ſurvivoit à ſon frere; il le qualifie ſon ennemi & celui de l'État.

Les Ariens tenterent inutilement de gagner ce Prince. Il chériſſoit Athanaſe & reſpectoit ſa vertu héroïque & ſon grand ſçavoir. Quoique peu réglé dans ſes mœurs, il aimoit la vérité; il la cherchoit dans les Livres ſaints, & il s'étoit adreſſé à l'Évêque d'Alexandrie pour les avoir dans une forme commode; parce que les Égyptiens s'entendoient mieux que les autres à copier & à relier les livres. Athanaſe lui écrivit; il lui fit une peinture touchante de la guerre cruelle des Ariens contre l'Égliſe; il lui rappella le grand concile de Nicée, & le zèle de ſon pere qui avoit formé cette ſainte aſſemblée. Cette lettre fit verſer des larmes au jeune Prince, & ralluma dans ſon ame la même ardeur dont Conſtantin avoit été embraſé pour la Religion. Il écrivit à Flav. Jule Conſtance ſon frere, empereur d'Orient, qui favoriſoit les Hérétiques; il l'exhortoit à imiter la piété de leur pere: » Conſervons-là, lui diſoit-il, » comme la plus précieuſe portion de ſon héritage; c'eſt ſur » ce fondement ſolide qu'il a » établi ſon Empire; c'eſt par » elle qu'il a terraſſé les Tyrans » & dompté tant de peuples » barbares. « Il le prioit de lui envoyer quelques Évêques du parti d'Euſebe, pour l'inſtruire des cauſes de la dépoſition de Paul & d'Athanaſe. Flav. Jule Conſtance n'oſa refuſer à ſon frere ce qu'il demandoit. Il fit partir l'année ſuivante [343], Narciſſe de Néroniade, Maris de Chalcédoine, Théodore d'Héraclée & Marc d'Aréthuſe. Pour ſe faire mieux écouter du jeune Empereur, ils lui porterent une formule de foi, qui ne pouvoit être ſuſpecte que par le ſoin qu'ils avoient eu d'y éviter le mot de conſubſtantiel. C'en fut aſſez à Flav. Jule Conſtant pour la rejetter; éclairé par les conſeils de Maximin, évêque de Treves, il les renvoya avec mépris, & continua de protéger la foi & les Évêques qui en étoient les défenſeurs & les martyrs.

Vers ce tems-là, les Francs s'étoient jettés dans la Gaule; & leur nom ſeul ne répandoit pas moins d'alarmes, que les fléaux les plus terribles. Flav. Jule Conſtant eſſaya ſes forces contre cette nation guerriere;

Il leur livra plusieurs combats, dont les succès furent balancés.

Il fut plus heureux l'année suivante, dans laquelle il fut Consul pour la seconde fois. Les Francs furent domptés, & obligés de repasser le Rhin, & de recevoir pour Rois des Princes attachés à l'Empereur, qui sçurent, tant qu'il vécut, contenir ces esprits inquiets. Une expression d'Idace donne cependant lieu de croire qu'on employa les négociations ou même l'argent plutôt que la force, & un panégyriste flatteur, & par conséquent digne de foi dans ce qui lui échappe de peu favorable, convient que les Francs ne furent pas réduits par les armes.

La paix rétablie dans la Gaule laissa à Flav. Jule Constant la liberté de passer dans la grande Bretagne, sous le consulat de Placidus & de Romulus. Les Calédoniens menaçoient la province. L'Empereur n'annonça son dessein que par un impôt extraordinaire, qu'il leva en ce tems-là pour armer une flotte. Voulant surprendre les ennemis, qui se croyoient en sûreté, du moins pendant l'hiver, il s'embarqua à Boulogne à la fin de Janvier, & prit les devans accompagné seulement de cent soldats. On ignore le détail de cette expédition. Si l'on s'en rapporte aux éloges donnés à Flav. Jule Constant sur ses médailles, il terrassa les Barbares. Mais, ces monumens sont sujets à donner de l'éclat aux moindres succès, & le métal même sçait flatter.

Quoi qu'il en soit, Flav. Jule Constant, tranquille du côté de ses frontières, dont il avoit écarté les Francs, s'en rapportoit sur les questions de doctrine à Maximin, évêque de Trèves, dont il connoissoit la sainteté éminente & la science consommée. Guidé par les sages conseils de ce Prélat, il se déclaroit hautement le défenseur de l'Orthodoxie; il réprimoit l'audace des Payens & des Hérétiques; il relevoit l'éclat du culte divin par de riches offrandes; il combloit les Ecclésiastiques d'honneurs & de privileges. Il reçut de bonne heure la grace du baptême. A l'exemple de son pere, il portoit de nouveaux coups à l'idolâtrie; il défendit les sacrifices. Il fit fermer les temples, sans permettre cependant qu'on les détruisît, ni dans Rome, dont ils faisoient un des principaux ornemens, ni hors de Rome, parce qu'il ne vouloit pas priver le peuple des jeux & des divertissemens établis à l'occasion de ces temples.

La chûte rapide de ce Prince, & la facilité qu'on eut à le détruire, montrent assez combien il étoit haï ou méprisé de ses sujets. Au premier signal de la révolte, il se vit abandonné sans ressource. Tandis qu'emporté par le plaisir de la chasse, il passe son tems dans les forêts, Marcellin, intendant des finances, & Chreste un des plus

distingués entre les commandans des troupes, se liguent avec Magnence, & le saluent Empereur. Dès que Flav. Jule Constant fut instruit de la révolte, il voulut se sauver en Espagne; mais, Gaïson envoyé par le Tyran avec une troupe d'élite, l'atteignit à Elne au pied des Pyrénées. L'infortuné Prince, abandonné de tous excepté d'un Franc nommé Laniogaise, fut massacré la treizième année de son regne, & la trentième de son âge, l'an de Jesus-Christ 350. Quelques Auteurs rapportent que se voyant sans secours, il quitta les ornemens de sa dignité, & qu'il se réfugia dans une chapelle, d'où on l'arracha pour l'égorger.

L'usurpateur, afin d'assurer sa puissance, pris le parti de se défaire des plus considérables de ceux qui avoient servi Flav. Jule Constant. En même-tems qu'il envoie à la poursuite de ce Prince, il dépêche des couriers pour les mander au nom de l'Empereur, & les fait assassiner sur la route. Il n'épargna pas même ceux de sa faction, dont il avoit quelque défiance.

DIGRESSION

sur le caractère de Flav. Jule Constant.

Ce Prince, placé entre les Catholiques qu'il protégeoit, les Hérétiques qu'il rejettoit, & les Payens dont il tâchoit d'anéantir le culte, a été regardé de son tems & montré à la postérité sous des aspects entiérement opposés; & jamais Souverain n'a laissé une réputation plus équivoque. Les écrivains Catholiques les plus respectables, & même des Peres de l'Église, l'ont comblé de ces louanges générales, que l'enthousiasme de la reconnoissance produit souvent, mais n'accrédite pas toujours. Ils ont été jusqu'à lui donner le titre de bienheureux. Si l'on en croit, au contraire, les auteurs Payens, c'étoit un Tyran cruel, d'une avarice insatiable, fier, imprudent, impétueux, exécrable par ses propres vices & par ceux de ses ministres; un ingrat, qui ne payoit que de mépris les services des gens de guerre. L'heureuse température de l'air, la fertilité des années, la tranquillité des Barbares auroient, pendant tout le cours de son regne, rendu ses sujets fortunés, s'il ne les eût affligés lui-même par des fléaux plus terribles que la peste, la famine & la guerre. C'étoient les Magistrats pervers, auxquels il vendoit à prix d'argent le gouvernement des Provinces. On lui reproche même ce vice honteux qui fait rougir la nature. Il étoit sans cesse environné de jeunes efféminés qu'il choisissoit entre les ôtages que lui envoyoient les Barbares, ou qu'il faisoit acheter dans les païs étrangers; & pour les récompenser de leur criminelle complaisance, il leur abandonnoit les biens & le sang

de ses sujets. Passionné pour la chasse, souvent elle lui servoit de prétexte pour aller cacher au fond des forêts l'horreur de ses débauches. Sa santé en fut altérée ; il perdit l'usage des mains & des pieds ; & les douleurs de la goutte, dont il étoit tourmenté, le punissoient sans le corriger.

Sur des mémoires si contradictoires, il est difficile de porter de Flav. Jule Constant un jugement assuré. Il est certain que la protection qu'il a accordée à l'Église, & son zele pour le progrès & pour la pureté de la Religion, méritent des éloges. Mais, si l'on considere ses qualités personnelles, on croiroit volontiers que son portrait a été chargé de part & d'autre, & que le mêlange de bonnes & de mauvaises qualités dans son caractère, s'est également prêté aux louanges de ses panégyristes & aux satyres de ses ennemis. Les uns & les autres n'ont vu dans sa personne que ce qu'ils y vouloient trouver. Pour approcher le plus de la vérité, le meilleur moyen seroit sans doute de consulter les Auteurs contemporains, & les plus voisins de son tems ; de recueillir ses vices dans les Chrétiens qui lui sont favorables, & ses vertus dans les Payens qui lui sont si contraires. Mais, les premiers ne lui donnent point de vices, & les autres point de vertus, si l'on en excepte un orateur mercénaire, qui faisant son éloge de son vivant, doit être compté pour rien. Le seul Eutrope adoucit un peu les traits odieux, dont les autres Payens le noircissent. Selon cet Auteur, il montra d'abord de l'activité & de la justice ; mais, le dérangement de sa santé le mit hors d'état de bien faire, & la corruption de ses courtisans l'entraîna à faire le mal. Cependant, ajoûte Eutrope, il se signala par ses exploits militaires, & il se fit toujours craindre de ses troupes par une sévérité de discipline qui n'avoit cependant rien de cruel.

JULE, *Julus*, (a) nom d'une pièce de vers ancienne, que les Grecs, & ensuite les Romains à leur imitation, chantoient pendant la moisson à l'honneur de Cérès & de Proserpine pour se les rendre propices.

Ce mot vient du Grec ὖυλος ou ἴουλος, qui signifie une gerbe.

On appelloit aussi cet hymne Démétrule ou Démétriole, c'est-à-dire, Iole de Cérès. On le nommoit encore Calliules, selon Didyme & Athénée.

JULES, *Julii*, (b) ceux de la famille Julia, ainsi nommés par Tite-Live. *Voyez* Julia.

JULIA, *Julia*, (c) nom d'un fleuve, selon Velleius Paterculus.

JULIA, *Julia*, Ἰουλία. Jule

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 3.

(b) Tit. Liv. L. I. c. 30.

(c) Vell. Paterc. L. II. c. 105.

César ayant détruit la liberté Romaine, & usurpé l'autorité des Consuls & du Sénat, on vit un grand nombre de villes, joindre son nom à celui qu'elles avoient déjà, soit parce qu'il y envoya des colonies pour les repeupler, soit parce qu'elles avoient reçu d'autres marques de sa bienveillance. Plusieurs ne furent nommées ainsi que sous Auguste, qui, étant fils adoptif de Jule César, fut charmé de donner à plusieurs villes le nom d'un Prince qui lui avoit frayé le chemin à l'Empire.

JULIA AUGUSTA VINDELICORUM. *Voyez* Augusta.

JULIA AUGUSTA TAURINORUM. *Voyez* Augusta.

JULIA FELICITAS, *Julia Felicitas*, un des noms qu'a portés Lisbonne. *Voyez* Lisbonne.

JULIA FIDENTIA, *Julia Fidentia. Voyez* Fidentia.

JULIA GADITANA AUGUSTA, *Julia Gaditana Augusta. Voyez* Gades.

JULIA UNDA. (*a*) Virgile dit :

Julia qua ponto longè sonat unda refuso.

C'est la même chose que Portus Julius. *Voyez* Portus Julius.

JULIA, *Julia*, (*b*) famille Romaine, qui se vantoit de descendre de Jupiter par Énée, fils de Vénus & d'Anchise.

Pendant les premiers siecles de la République, les Romains se mirent peu en peine de rechercher leur origine; mais, dès que le goût des lettres se répandit chez eux, & qu'ils purent consulter les livres des Grecs, ils furent flattés d'y lire qu'ils descendoient d'un peuple aussi illustre, que l'étoient les Troyens. Ils trouverent que cette opinion avoit déjà fait une espèce de fortune; un grand nombre de villes, des peuples entiers déposoient en faveur de cette tradition; les oracles la confirmoient; les prêtres montroient des statues, des coupes, des trépieds chargés d'inscriptions qui l'attestoient; ils en faisoient même un point de religion, qu'il eût été dangereux de révoquer en doute. Ainsi, il ne faut point être surpris que cette opinion ait été si généralement reçue. On voit le peuple & le Sénat Romains accorder en différens tems de grands privileges aux habitans de la nouvelle Ilium, en considération de leur parenté avec Rome.

Un grand nombre de particuliers étoient intéressés à la faire croire. On n'avoit pas manqué de donner des compagnons à Énée. Les familles considérables de Rome, qui avoient quelque conformité de nom avec les anciens Troyens, prétendirent en descendre. Iulus, fils d'Énée offroit une origine assez

(*a*) Virg. Georg. L. II. v. 163.

(*b*) Tacit. Annal. L. IV. c. 9. L. V. c. 1. L. XII. c. 58. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 148. T. XVI. p. 412. *& suiv.*

brillante, pour que la famille Julia voulût s'en faire honneur. Personne ne lui contesta cette illustration, parce que chacun vouloit jouir en paix de celle qu'il avoit usurpée. On croit que ces prétentions ne remontoient guère au-dessus de deux siecles avant Auguste ; ce ne fut que vers ce tems-là, que les Romains commencerent à se dépouiller de leur ancienne barbarie. Leur premier historien, Fabius Pictor, florissoit vers l'an de Rome 540. Denys d'Halicarnasse & Tite-Live nous avertissent qu'ils ont parlé d'après cet Historien, en racontant l'arrivée d'Énée en Italie, les guerres que ce Prince y eut à soutenir, son mariage avec Lavinie, la fondation d'Albe, & toute la suite des Rois descendans d'Énée, jusqu'à Rémus & Romulus. Il y a toute apparence que ces premiers Historiens avoient déjà dit que la famille Julia descendoit d'Iulus fils d'Énée, puisque Denys d'Halicarnasse & Tite-Live qui les copient, parlent de cette descendance, comme d'une chose avouée de tout le monde, & crue depuis longtems.

La famille Julia se trouve nommée la première de celles que Tullus Hostilius transporta à Rome, & qu'il agrégea au corps du Sénat, lorsqu'il détruisit Albe. On lit néanmoins que ce fut à un Sénateur qui étoit de cette maison, appellé Julius Proculeius, que Romulus apparut après sa mort, & ordonna de dire de sa part au peuple, qu'il cessât de s'inquiéter à son sujet, & qu'il étoit au nombre des Dieux ; ce qui prouve qu'il y avoit des Jules à Rome avant Tullus Hostilius, & qu'ils y jouoient un rôle considérable.

Il y a bien de la flatterie, dans la manière dont Denys d'Halicarnasse parle de la famille Julia. Le Sacerdoce accordé à Iulus, fils d'Ascanius, & que les Jules possédoient encore de son tems, est une pure chimère. Les Jules n'avoient d'autre Sacerdoce héréditaire que celui de Vénus, & par conséquent il ne pouvoit pas être fort ancien ; mais, ces sortes de prétentions excessives, quelque fausses qu'elles soient, sont toujours des marques de la grandeur & de l'ancienneté d'une maison. Si la famille Julia n'avoit été une des plus illustres de Rome, elle n'auroit jamais osé s'attribuer une si noble & si ancienne origine.

Elle en faisoit parade dans toutes les occasions; on la trouve marquée sur presque toutes les médailles de cette famille. Jule César la rappella, au rapport de Suétone, dans l'oraison funebre qu'il fit de sa tante Julia. Appien dit que, la veille de la bataille de Pharsales, le même César après avoir fait à minuit les sacrifices, invoquoit Vénus sa mere & le dieu Mars ; car, ajoûte cet Histoiren, on croyoit que la

famille des Jules venoit d'Énée par Iulus, à cause du nom. Au rapport de Dion Cassius, Jule César portoit toujours une image de Vénus armée, & la donnoit pour mot, dans les grandes occasions. C'est à la protection de cette Déesse, qu'il vouloit qu'on attribuât ses victoires; & c'est pour cette raison qu'il lui fit bâtir un temple. Ses ennemis même ne lui contestoient point cette descendance. Cicéron, dans une lettre où l'on voit assez qu'il ne l'aimoit pas, le désignoit par ces mots : *Florem ætatis à Venere orti in Bithynia Contaminatum.* On pourroit soupçonner que Cicéron s'exprimoit ainsi par ironie. Mais, que dira-t-on de Cn. Pompée, qui fut alarmé d'un songe qu'il eut la veille de la bataille de Pharsales, dans lequel il lui sembla qu'il paroit le temple de Vénus? Il craignit, dit Plutarque, que ce songe ne signifiât qu'il alloit, par sa défaite, augmenter la gloire & le lustre de la famille de César, qui appartenoit à Vénus. Que dira-t-on aussi de ce que raconte Suétone, qu'on trouva dans le tombeau de Capys Troyen, fondateur de Capoue, une table d'airain, sur laquelle on lisoit qu'un homme de la race d'Iulus seroit tué par ses proches, lorsqu'on découvriroit les os de Capys?

On remarque que depuis la conquête des Gaules, la famille des Jules, avoit de grands établissemens à Langres ou aux environs, & des maisons composées de toutes sortes d'Officiers, du nombre desquels étoient des œconomes & des contrôleurs.

JULIA, *Julia*, Ἰουλία, (a) dame Romaine, que quelques-uns croyent avoir été la femme de Philologue, dont Saint Paul parle dans son épître aux Romains, immédiatement avant que de parler de Julia.

JULIA [la Loi], *Lex Julia*, (b) loi qui fut portée par Jule César, & dont l'objet étoit que l'on partageât le territoire de Campanie entre vingt mille citoyens, sans le tirer au sort, & que l'on envoyât une colonie à Capoue.

JULIA, *Julia*, fameuse loi Romaine, faite par Auguste & non par Jule César, comme quelques-uns se le sont imaginés, trompés par le mot *Julia*; puisqu'il est constant qu'Octavien, qui fut surnommé Auguste, ayant été adopté par le testament de son grand-oncle, fut depuis appellé Jule César, suivant la coûtume dans les adoptions, de prendre le nom des peres adoptifs. Cette loi ordonnoit des peines très-rigoureuses contre les adultères, les condamnant à l'amende & au bannissement dans quelque isle

(a) Ad Roman. Epist. c. 16. v. 15.

(b) Cæs. de Bell. Civil. L. I. p. 451. Juven. Satyr. 2. v. 37. Satyr. 6. v. 38.

déserte, au fouet, & à être faits eunuques.

JULIA [la Loi], *Lex Julia*, (*a*) loi qui avoit pour objet les concussions.

JULIA [la Loi], *Lex Julia*, (*b*) loi, par laquelle le droit de Bourgeoisie Romaine fut accordé aux alliés & aux Latins qui ne faisoient point partie du peuple de Fundi.

Il y a eu plusieurs autres loix de ce nom. Juvénal en cite quelques-unes. On trouve les autres dans différens Auteurs. Rosinus en a recueilli la plus part dans son traité des antiquités Romaines.

JULIA, *Julia*, (*c*) nom d'une tribu Romaine. *Voyez* Tribu.

JULIA, *Julia*, surnom de Junon. Il y avoit à Rome une chapelle dédiée à Junon Julia.

JULIADE, *Julias*, Ἰουλίας, (*d*) ville de Palestine, située à l'embouchure du Jourdain dans le lac de Tibériade. Cette ville est la même que Bethzaïde, & on ne la nomme pas autrement dans l'Évangile. D. Calmet croit qu'elle étoit au-delà du Jourdain, dans la Gaulanite. Mais, le texte de Josephe, au second livre de la guerre des Juifs, la met dans la Pérée. Cet Auteur dit ailleurs, parlant de Philippe, fils d'Hérode le Grand: » Il augmenta aussi de telle sorte le » bourg de Bethzaïde situé sur » le bord du lac de Génézareth, qu'on l'auroit pris pour » une ville, le peupla d'habitans, l'enrichit, & le nomma » Juliade en l'honneur de Julie, » fille d'Auguste. «

JULIADE, *Julias*, Ἰουλίας, (*e*) autre ville de la Palestine, située à l'embouchure du Jourdain dans la mer morte. Elle fut bâtie au même lieu où étoit auparavant Bétharan, ou Bétharamphtha. Elle fut augmentée & nommée Juliade par Hérode, frere de Philippe dont il est parlé dans l'article précédent. Ce Prince lui donna ce nom en l'honneur de l'Impératrice Livie, femme d'Auguste, que Josephe, selon la remarque de D. Calmet, nomme ordinairement Julie.

JULIAI, terme, qui, sur les monumens, est mis pour Juliæ.

JULIANUS [CLAUDIUS], *Claudius Julianus*, (*f*) officier dans les troupes de Vitellius. La flotte de Misene s'étant révoltée, l'an de Jesus Christ 69, ce Prince pour adoucir l'esprit des soldats, leur envoya Claudius Julianus, qui avoit commandé quelque tems cette même flotte avec beaucoup de dou-

(*a*) Cicer. Orat. in L. Pison. c. 39.
(*b*) Cicer. Orat. pro L. Corn. Balb. c. 15.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom V. p. 81.
(*d*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 618. de Bell. Judaïc. pag. 789, 834. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag 276.
(*e*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 618.
(*f*) Tacit. Hist L. III. c. 57, 76, 77. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 220, 237, 238.

ceur, & lui donna pour l'aider dans ce dessein, une cohorte de la ville qu'il joignit aux Gladiateurs dont il avoit déjà la direction. Dès qu'il se fut approché du camp des rebelles, il passa lui-même dans le parti de Vespasien ; & tous ensemble allerent s'emparer de Terracine, où ils furent bien-tôt assiégés par L. Vitellius, frere de l'Empereur.

Claudius Apollinaire, qui commandoit les soldats de la flotte, & Claudius Julianus, étoient tous deux plus semblables par leur déréglemens & leur négligence, à des chefs de Gladiateurs, qu'à des Généraux d'armée. Sans se mettre en peine de faire garde dans la ville, ni d'en fortifier les endroits foibles, ils passoient le jour & la nuit dans le plaisir & la mollesse, faisant retentir les rivages agréables du voisinage, de leurs chants & du son des instrumens, & envoyant les soldats de divers côtés pour aller chercher tout ce que leur luxe & la cupidité leur faisoient désirer ; ils ne parloient de guerre qu'à table, & ne la faisoient qu'à coups de verre.

Dans cette situation, un esclave vint trouver L. Vitellius, & lui promit que s'il vouloit lui donner un corps de troupes, il se faisoit fort de lui livrer la citadelle, où il n'y avoit point de soldats pour la défendre. L. Vitellius lui donna quelques cohortes légerement armées, qu'il conduisit à la faveur de la nuit par le haut des montagnes, jusques sur la tête des ennemis. Delà elles fondirent sur la place, moins pour y combattre que pour égorger ceux qui auroient dû la défendre. Les Vitelliens les trouvant à peine sortis des bras du sommeil, sans armes, ou ne songeant encore qu'à les prendre, ils les tuent à leur aise, effrayés qu'ils étoient, au milieu des ténebres de la nuit, du son des trompettes, & des cris des ennemis qui les avoient surpris. Il n'y eut qu'un petit nombre de gladiateurs qui se mirent en défense, & qui furent tués, après avoir vendu cherement leur vie. Tout le reste des soldats s'enfuit en désordre, vers les vaisseaux, pêle-mêle, avec les bourgeois de la ville, que les Vitelliens tuoient, sans en faire aucune distinction. Six Liburniques échapperent à la faveur du premier tumulte, & avec elles Claudius Apollinaire leur commandant. Toutes les autres furent ou prises près du rivage, ou submergées par le poids de ceux qui s'y jetterent en trop grand nombre pour se sauver. Claudius Julianus, ayant été conduit à L. Vitellius, fut préalablement battu de verges, puis égorgé à ses yeux.

JULIANUS [TERTIUS], (a) *Tertius Julianus*, ancien Préteur,

(a) Tacit. Hist. L. II. c. 85. L. IV. c. 39, 40. Crév. Hist. des Emp. T. III. pag. 171, 285.

étoit commandant d'une légion dans la Mœsie, l'an de J. C. 69. Aponius Saturninus, qui le haïssoit, envoya un jour un Centurion pour le tuer, comme suspect d'attachement à Vitellius. Tertius Julianus fut averti du péril, & il passa le mont Hæmus, qui sépare la Mœsie de la Thrace. Delà il se mit en route, comme pour aller trouver Vespasien; mais, attentif à ne se point compromettre, il observoit les évenemens; &, selon les nouvelles qu'il en recevoit, il hâtoit ou ralentissoit sa marche, de manière qu'il ne prit aucune part à la guerre civile.

Cependant, l'année suivante, on priva de la préture Tertiùs Julianus, lui imputant d'avoir abandonné sa légion, lorsqu'elle passoit dans le parti de Vespasien. La Préture vacante fut conférée à Plotius Griphus, créature de Mucien. Peu de jours après, on sçut que Tertius Julianus s'étoit rendu auprès de l'Empereur, & on le rétablit dans sa charge, sans destituer Plotius Griphus, qui se trouva par cet arrangement Préteur surnuméraire.

JULIANUS, *Julianus*, (*a*) Ἰουλιανὸς, fut créé Préfet du Prétoire par l'empereur Commode; mais, ce Prince le fit mourir quelque tems après. Il lui avoit pourtant donné de grandes marques de considération. Il le baisoit à la bouche, au lieu de recevoir simplement ses respects, & il l'appelloit son pere. Mais, après l'avoir déshonoré, en le forçant de danser devant ses concubines comme un saltinbanque, en le faisant jetter par manière de jeu dans un vivier, il lui ôta la vie par le fer. En général aucun de ses Préfets du Prétoire ne jouit long-tems d'un poste aussi dangereux qu'élevé, aucun ne demeura en place plus de trois ans, & presque tous perdirent la vie avec leur charge.

JULIANUS, *Julianus*, (*b*) Ἰουλιανὸς, Sénateur, qui vivoit sous l'empire de Sévere, fut du nombre de ceux qu'on accusoit d'avoir favorisé Décimus Claudius Albinus. On lui promit la vie, à condition qu'il se rendroit dénonciateur des autres Sénateurs, qui étoient dans la même cause que lui. Il s'en chargea, & il ne fut point en effet mis à mort; mais, on lui fit souffrir, sans aucun égard pour sa dignité tous les supplices de la question.

JULIANUS NESTOR, (*c*) *Julianus Nestor*, fut nommé par Macrin, Préfet du Prétoire, quoique ce fût un homme sans mérite, sans aucune expérience dans la guerre, & même décrié pour ses mauvaises manœuvres sous le gouvernement précédent. Il est vrai qu'il avoit rendu service à Macrin, en lui don-

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 406, 407.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 89, 90.

(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 191, 212.

nant des avis utiles pour sa sûreté. Mais, les places ne sont pas des récompenses de faveur, ni même de reconnoissance; c'est une justice due aux talens; & le Prince y doit considérer le service de l'État, & non pas ses liaisons personnelles.

Héliogabale, aussi-tôt son avenement à l'Empire, ayant fait éprouver sa vengeance aux principaux amis de Macrin, Julianus Nestor ne fut point épargné. Mais, il fut mis à mort avec les autres, l'an de J. C. 218.

JULIANUS ÆGYPTIUS, *Julianus Ægyptius*, (*a*) poëte Grec, dont Vossius, n'a fait aucune mention.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (*b*) fut mariée à C. Marius. Plutarque dit que cette Dame étoit de la maison des Césars, & qu'elle devint tante de Jule César. Son mariage avec C. Marius se rapporte à l'année 108 avant la naissance de Jesus-Christ.

JULIE, *Julia*, Ἰουλια, (*c*) dame d'un très-grand mérite, étoit aussi de la maison des Césars, mais d'une autre branche que le Dictateur. Elle épousa d'abord M. Antoine, surnommé Créticus, de qui elle eut Marc-Antoine le Triumvir.

Cette Dame avoit d'autant plus d'attention à l'économie, qu'elle voyoit son mari plus prodigue. Elle avoit même pris de l'ascendant sur lui, & il la craignoit. Un jour, un de ses amis vint lui demander de l'argent, & il n'en avoit point. Il s'avisa de feindre de vouloir se raser; & s'étant fait apporter, par son esclave, son plat à barbe, qui étoit d'argent, il se lava le visage; puis, ayant renvoyé l'esclave sous quelque prétexte, il donna le plat à son ami, & lui dit de l'emporter. Cette pièce d'argenterie ne se trouvant plus dans la maison, Julie fit grand bruit, & vouloit interroger tous les esclaves. M. Antoine fut obligé de lui avouer le fait, & Julie de prendre patience.

Peu heureuse en maris, Julie épousa en secondes noces P. Cornélius Lentulus Sura, que Cicéron fit mourir comme complice de la conjuration de Catilina. S'il faut s'en rapporter aux plaintes de Marc-Antoine le Triumvir, on ne voulut jamais rendre le corps de son beau-pere pour le faire inhumer, que Julie ne fût allée se jetter aux pieds de la femme de Cicéron, pour la prier d'obtenir cette grace de son mari. Mais, c'est une calomnie très-manifeste, car de tous ceux qui furent exécutés par l'ordre de Cicéron, il n'y en eut pas un seul à qui l'on refusât la sépulture.

L. Julius César, frere de Julie,

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. p. 265.

(*b*) Plut. T. I. p. 408. Crév. Hist. Rom. Tom. V, p. 352.

(*c*) Dio. Cass. p. 365, 366. Plut. T. I. p. 916. Crév. Hist. Rom. T. VI. pag. 174. Tom. VII. p. 110, 111. T. VIII, p. 206, 298, 313, 319.

ayant été proscrit par les Triumvirs, cette Dame le reçut dans sa maison, & il y jouit pendant un tems de quelque tranquillité, parce que les Centurions respectoient la mere de Marc-Antoine leur général. Il s'en trouva pourtant un assez audacieux, pour venir avec des soldats, & se mettre en devoir de forcer l'entrée. Julie se présenta à la porte, & étendant les bras pour empêcher les assassins de passer: » Vous ne tuerez point, leur » dit-elle, L. César, que vous » n'ayiez auparavant tué celle » qui a donné la vie à votre » Général. « Quelque accoutumés que fussent les soldats à l'insolence & à toutes sortes de cruautés, ils furent arrêtés tout court par ces paroles si généreuses; ils n'oserent passer outre. Alors, Julie, pour délivrer une bonne fois son frere de tout péril, alla dans la place, où Marc-Antoine étoit assis sur son tribunal avec ses deux Collegues; & lui adressant la parole: » Je viens me dénoncer, dit-elle, comme recelant L. César. Ordonnez que » l'on me tue, puisque la peine » de mort est aussi prononcée » contre ceux qui sauvent les » proscrits. « Marc-Antoine lui répondit qu'elle étoit meilleure sœur qu'elle ne s'étoit montrée bonne mere, puisque n'ayant point empêché L. César de déclarer son fils ennemi public, elle vouloit maintenant le soustraire à une juste vengeance. Il ne put néanmoins refuser sa mere, & L. César jouit par elle d'une entière sûreté.

Cette Dame, plus respectable encore par sa vertu, que par son rang & par sa naissance, ne crut pas devoir demeurer en Italie, lorsque le parti de son fils y eut été détruit; & quoiqu'elle n'eût assurément rien à craindre de la part d'Octavien, elle aima mieux se fier à Sext. Pompée, & passa en Sicile. Sext. Pompée la reçut très-honorablement, & lui donna une escorte de plusieurs vaisseaux pour la conduire en Grece.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (a) sœur de Jule César, fut mere d'Attia, qu'elle eut de M. Actius Balbus son mari.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (b) fille de Jule César, fut d'abord fiancée à Servilius Cépion; mais, comme les noces étoient sur le point d'être célébrées, son pere changeant de sentiment, la fit épouser à Cn. Pompée.

On reprochoit à ce grand Capitaine, qu'abandonnant ses gouvernemens & ses armées à ses lieutenans qu'il affectionnoit le plus, il alloit se promener par toute l'Italie, dans les plus belles maisons de plaisance, & se divertir avec sa femme, soit qu'il fût amoureux d'elle, ou que, charmé de l'a-

(a) Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 547.
(b) Dio. Cass. pag. 120. Vell. Paterc. L. II. c. 47. Plut. T. I. p. 644, 647, 714, 719. Grév. Hist. Rom. T. VII. p. 104, 221, 222.

mour qu'elle avoit pour lui, il ne pût se résoudre à la quitter. Il est certain qu'on ne parloit par tout que de la grande passion que Julie avoit pour son mari, quoique Cn. Pompée ne fût plus en âge d'être fort aimé; mais, la cause du violent amour de cette jeune femme, c'étoit la grande sagesse de son mari qui n'avoit point de maîtresse & qui n'aimoit qu'elle, & les charmes de son entretien qui, malgré sa gravité naturelle, n'avoit rien que d'agréable & d'insinuant.

Cette grande passion de Julie pour Cn. Pompée parut sur-tout avec éclat un jour que le peuple étoit assemblé pour l'élection des Édiles; car, la dispute s'étant échauffée, on en vint aux mains; il y eut beaucoup de gens tués au tour de Cn. Pompée, & il fut tout couvert de sang, de sorte qu'il fut obligé de changer d'habit. Voilà donc une grande émeute & un grand concours de monde dans sa maison, quand ses domestiques y porterent ses habits pour en prendre d'autres; Julie qui étoit grosse, ayant vu malheureusement la robe de son mari toute ensanglantée, tomba en défaillance, & elle ne revint qu'avec beaucoup de peine; mais, le trouble & la frayeur où cette vue l'avoit jettée, lui causerent une si grande émotion qu'elle se blessa. Cela fit que ceux même qui étoient les plus acharnés à condamner l'amitié que Cn. Pompée avoit pour Jule César, ne pouvoient blâmer l'amour qu'il avoit pour sa femme. Elle devint grosse une seconde fois & accoucha d'une fille; mais, elle mourut en travail, & l'enfant ne survécut pas long-tems à la mere. Ainsi, il ne resta plus aucun vestige, ni aucun gage d'une affinité, qui n'empêchoit pas l'ambition de vivre au fond du cœur de Jule César & de Cn. Pompée, mais qui en suspendoit les effets.

Julie, au lieu d'être portée dans un tombeau domestique, fut enterrée dans le champ de Mars, le peuple ayant voulu rendre un honneur extraordinaire à la fille de Jule César. Cn. Pompée avoit fait les préparatifs de sa sépulture dans le voisinage de sa maison d'Albe, & les Tribuns s'opposerent au désir de la multitude. Mais, il fallut que tout cédât à un peuple accoutumé à donner la loi, & qui s'empressoit à témoigner son zèle, & pour le pere, & pour la fille. Ceci arriva sous le consulat de L. Domitius Ahénobardus & d'Appius Claudius Pulcher, l'an de Rome 698, & 54 avant J. C.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (a) fille de l'empereur Auguste & de Scribonia sa femme, fut d'abord mariée à Marcellus;

(a) Vell. Paterc. L. II. c. 93. Dio. Cass. pag. 515, 525, 546, 555. Tacit. Annal. L. I. c. 53. L. VI. c. 51. Crév. Hist. Rom. T. VIII. pag. 348. Hist. des Emp. T. I. p. 46, 69, 111, 179, 184. *& suiv.* T. II. p. 20.

ensuite à Agrippa, & en troisième lieu à Tibere.

Cette Princesse, par ses honteux déréglemens, couvrit d'opprobe toute sa famille. Auguste ne s'attendoit à rien moins, se fiant apparemment sur la bonne éducation qu'il lui avoit donnée; car, il avoit pris un très-grand soin de la bien élever, préposant à sa conduite des surveillantes fidelles & vertueuses, qui ne la quittoient point, &, ce qui paroîtra incroyable dans nos mœurs, qui tenoient jour par jour un regître exact de tout ce que disoit & faisoit leur jeune éleve. Il l'avoit accoûtumée à travailler en laine; usage ancien chez les dames Romaines, & qu'il conserva si soigneusement dans sa maison, que la plûpart des habits qu'il portoit, avoient été filés par sa fille, sa femme, & sa sœur. Il apporta une extrême attention pour éloigner Julie de toute compagnie des gens du dehors; jusques-là qu'ayant sçu qu'un jeune homme bienfait lui avoit rendu une visite à Baies, il en écrivit une lettre de reproches à ce jeune homme, le taxant d'indiscrétion & de peu de réserve.

Le caractère de Julie, porté au vice & à la dissolution, fut plus fort que tous les soins paternels. Affranchie de la contrainte par l'âge & par le changement d'état, dès le tems de son mariage avec Agrippa, elle se livra à toutes sortes de désordres; & elle continua d'autant plus librement le même genre de vie, lorsqu'elle fut devenue épouse de Tibere, qu'elle le méprisoit comme étant au-dessous d'elle.

Ce qui paroît bien remarquable, c'est que cette Princesse, qui donna dans la débauche la plus outrée, avoit d'ailleurs des qualités estimables, des graces, de la douceur, de la politesse, l'esprit orné par l'étude & la connoissance des beaux arts. Avantages destinés par leur nature à servir & à embellir la vertu, mais sujets trop souvent à devenir les attraits du vice.

Auguste, si bien instruit de ce qui se passoit aux extrêmités de l'Empire, ignora pendant très-long-tems la mauvaise conduite de sa fille. Cependant, la compagnie qu'il voyoit quelquefois autour d'elle, devoit lui faire naître des soupçons; & l'on rapporte qu'un jour qu'il étoit au théatre, Livie y étant entrée avec tout ce que Rome avoit de personnages plus graves & plus recommandables par leur vertu, & Julie avec un tas de petits maîtres, l'Empereur écrivit sur le champ un mot d'avis qu'il fit passer à sa fille, sur la différence de ces deux corteges, & sur l'indécence de celui dont elle étoit environnée. Ses manières enjouées & trop libres, l'affectation de sa parure, ses profusions, tout cela déplaisoit à Auguste. Mais, un pere se flatte aisément. Il ne pouvoit soupçonner du crime où il n'en voyoit point, & ex-

cusant une gaieté qu'il croyoit innocente, il disoit à ses amis, qu'il avoit deux filles délicates, auxquelles il étoit obligé de passer quelque chose, la République & Julie.

La coupable prit soin ellemême de lui ouvrir les yeux. Julie, qui ne trouvoit plus le vice assez piquant, à moins qu'elle n'y joignît l'éclat & le scandale, ayant poussé la licence jusqu'à choisir pour théatre de ses parties de plaisir pendant la nuit la place publique & la tribune aux harangues, fit si bien par cette impudence effrénée, qu'enfin son pere en fut averti.

Auguste fut pénétré de honte & de colere, & n'ayant plus alors ni Agrippa ni Mécène, qui l'auroient calmé par leurs salutaires remontrances, il s'abandonna à toute la force des sentimens qui le transportoient. Il se tint caché dans son palais pendant plusieurs jours, sans voir personne. Il délibéra s'il ne feroit point mourir une fille si criminelle; & s'étant déterminé pour l'exil, il dénonça luimême au Sénat les déréglemens de Julie, non pas cependant de vive voix, ce qu'il n'auroit pu faire sans rougir, mais par un mémoire que son Questeur lut en son nom & de sa part.

Le résultat fut qu'après lui avoir fait signifier un acte de divorce au nom de Tibère, qui ne le désavoua point, il la relégua dans la petite isle de Pandataire sur les côtes de Campanie; & là il lui interdit toute délicatesse, soit dans ses habillemens, soit pour sa nourriture, & même l'usage du vin. Il défendit que qui que ce fût, libre ou esclave, lui rendît visite sans sa permission expresse; & il se faisoit donner le signalement de ceux qui la demandoient. Il ne lui envia pourtant pas la consolation d'avoir avec elle Scribonia sa mere, qui l'accompagna dans son exil. Du reste, la sévérité d'Auguste à l'égard de Julie fut inexorable. Toute la grace qu'il lui fit après cinq ans, ce fut de lui permettre de se transporter en terre ferme dans la ville de Rhege. Mais, il ne voulut jamais entendre parler de la rappeller. Tibère l'en pria par lettres. C'étoient des prieres de bienséance, dont il n'étoit pas difficile de se défendre. Mais, le peuple le pressa sur cet article à diverses reprises & avec beaucoup d'instance sans pouvoir rien obtenir; & pour toute réponse Auguste leur souhaita des filles & des femmes telles que Julie. Ayant appris qu'une des affranchies de sa fille, ministre & complice des débauches de sa maîtresse, s'étoit pendue ellemême pour éviter le supplice, il dit qu'il eût mieux aimé être le pere de Phébé, c'étoit le nom de cette affranchie.

Cette rigueur étoit apparemment ce qui a donné lieu à un bruit atroce, par-lequel on a voulu faire passer la punition exercée par Auguste sur sa fille,

pour

pour l'effet d'une abominable & inceſtueuſe jalouſie ; ſoupçon qui fait horreur, & qu'on ne rapporte ici que pour montrer juſqu'où ſe porte, contre les Princes, la licence des écrits & des diſcours injurieux.

On conçoit bien qu'uſant d'une telle ſévérité à l'égard de ſa fille, il n'étoit pas diſpoſé à en traiter les corrupteurs avec indulgence. Le nombre en étoit très-grand, & renfermoit des gens de tous les ordres, mais particuliérement les noms les plus illuſtres de Rome, Jule Antoine, fils du triumvir Marc-Antoine & de Fulvie, T. Quintius Criſpinus, qui avoit été conſul quelques années auparavant, hypocrite parfait, cachant ſous une morgue auſtere des mœurs dépravées, Appius Claudius, C. Sempronius Gracchus, & Scipion, qui vraiſemblablement étoit frere utérin de Julie. Car, Scribonia avoit été mariée à un Scipion, perſonnage conſulaire, avant que d'épouſer Auguſte.

Ce fut l'an de Jeſus-Chriſt 14, que la malheureuſe Julie termina ſon exil qui avoit duré ſeize ans, par une mort que cauſa, ou du moins accéléra la miſere. Quelque juſtement irrité que ſon pere fût contr'elle, en lui laiſſant la vie, il avoit cru avec raiſon devoir lui fournir des alimens; & l'ayant transférée de l'iſle de Pandataria à Rhege, il lui avoit donné cette ville pour priſon. Tibère, qui autrefois avoit intercédé pour elle, ne fut pas plutôt ſeul maître, qu'il lui retrancha ſa penſion alimentaire, prétextant, par une indigne chicane, qu'il n'en étoit point fait mention dans le teſtament d'Auguſte ; & de plus il la fit garder étroitement dans ſa maiſon, ſans lui permettre d'en ſortir. Ainſi, Julie, fille & femme d'Empereur, manquant du néceſſaire, mourut preſque de faim ; & un ſi triſte ſort, quoiqu'elle l'eût bien mérité par ſes horribles déſordres, ne laiſſa pas d'exciter l'indignation contre celui qui violoit à ſon égard tous les droits de l'humanité.

Cette Princeſſe avoit eu d'Agrippa trois fils & deux filles, C. Céſar, L. Céſar, Agrippa Poſthume, Julie & Agrippine mere de Néron. Elle avoit eu auſſi de Tibère un fils qui ne vécut point.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (*a*) fille d'Agrippa & de Julie, étoit petite fille d'Auguſte. Elle fut mariée à L. Paulus ; & en imitant les déréglemens de ſa mere, elle força ſon ayeul de la traiter avec la même rigueur. Il la relégua dans l'iſle de Trémiti, non loin des côtes de l'Apulie, & il défendit que l'on élevât le fils dont elle étoit accouchée depuis ſa condamnation, & qu'il regardoit ſans

(*a*) Tacit. Annal. L. IV. c. 71. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 111, 199, 200, 234, 235, 436, 515.

doute comme illégitime.

Elle passa vingt ans dans cet exil, soulagée par les libéralités de Livie, qui, dit Tacite, après avoir ruiné par des machinations secretes toute la famille de son mari, affectoit publiquement de la sensibilité pour des malheurs dont elle étoit la cause. Mais, Julie elle-même ne fut-elle pas, par sa mauvaise conduite, la véritable cause de son infortune? Et s'il y avoit de la vanité & de l'ostentation dans les secours que lui fournissoit Livie, cette vanité même ne vaut-elle pas mieux qu'une dureté qui l'auroit laissé languir dans la misere? C'est apprendre aux hommes, & en particulier aux Princes, à faire mal, que de ne leur sçavoir pas gré de leurs bonnes actions, & d'aller chercher dans leurs intentions secretes de quoi les décrier.

L'exil de Julie avoit commencé l'an de Jesus-Christ 9. On croit qu'Ovide doit être compté au nombre des complices de ses débauches; il fut du moins exilé dans le même tems que cette Princesse.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (a) fille de Germanicus & d'Agrippine, naquit à Lesbos, dans le voyage que son pere alloit faire avec sa femme en Orient. Ce fut la dernière des enfans de Germanicus. Elle fut mariée par Tibere à M. Vinicius, l'an de Jesus-Christ. 33.

Caligula son frere, lorsqu'il fut parvenu à l'Empire, la combla de toutes sortes d'honneurs; & c'étoit sans doute parce qu'il l'aimoit autrement qu'il ne convenoit à un frere. Il ne s'en cachoit point. En plein repas, il lui faisoit prendre à côté de lui la place que les débauchés assignoient à leurs maîtresses. Mais, sa passion ne fut pas constante. On assure même qu'il traita sa sœur avec ignominie, jusqu'à la prostituer à ses compagnons de débauche; & que s'en étant enfin dégoûté tout-à-fait, il la bannit.

En effet, Julie fut soupçonnée, l'an de Jesus-Christ 39, d'avoir eu part à la conspiration de M. Lépidus, & la chose est très-probable. Ce qui est certain, c'est que Caligula la jugea coupable, & la traita comme telle. Il écrivit même contr'elle au Sénat dans les termes les plus outrageux; il divulgua tous ses désordres, & il la relégua dans l'isle de Ponce, il la menaça même de la mort, disant qu'il n'avoit pas seulement des isles en son pouvoir, mais des épées.

Il paroît que cette Princesse fut rappellée dans la suite. Mais, au commencement de l'empire de Claude son oncle, Julie peut-être fiere de sa naissance, ne fléchissoit point sous Messaline, & dédaignoit de lui faire la cour; d'ailleurs, elle étoit

(a) Dio. Cass. pag. 667, 670. Tacit. Annal. L. VI. c. 15. L. XIV. c. 63. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 401, 581. T. II. p. 7, 10, 11, 53, 108.

fort belle, & sa qualité de nièce lui donnant les entrées chez Claude, elle le voyoit très-souvent & à toutes les heures. Messaline, offensée & jalouse, jura sa perte, & elle y réussit aidée des affranchis. Elle lui imputa des désordres & des adulteres, accusation bien placée dans la bouche de Messaline; & sans que les crimes fussent prouvés, sans qu'une accusée de ce rang fût entendue dans ses défenses, elle fut d'abord exilée, & peu après mise à mort. Sénèque se trouva impliqué dans cette affaire, & comme coupable d'adultere avec Julie, il fut relégué dans l'isle de Corse.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (a) fille de Drusus, fils de Tibere, & de Liville sa femme, fut mariée en premières noces à Néron fils de Germanicus. Elle entra dans un noir complot formé par sa mere & par Séjan contre les jours de son mari. Pendant le jour, ce malheureux Prince étoit observé de près par ceux qu'on avoit chargés de cette commission; & la nuit, c'étoit Julie qui remarquoit s'il avoit dormi, si l'inquiétude l'avoit tenu éveillé, s'il avoit poussé des soupirs. Elle rendoit compte de tout à sa mere, & celle-ci à Séjan. Après que Néron fut mort de misere & de faim dans l'isle de Ponce, où l'on l'avoit relégué, Julie contracta par l'ordre de Tibère une seconde alliance avec Rubellius Blandus; personnage consulaire, mais dont plusieurs se souvenoient d'avoir vu l'ayeul chevalier Romain établi à Tibur.

Cette Princesse fut punie, l'an de Jesus-Christ 43, du crime dont elle s'étoit rendu coupable, en contribuant, autant qu'il avoit été en elle, à la mort de son premier mari. Dieu se servit pour cela de la méchanceté de Messaline & de la stupidité de Claude son oncle. Elle fut mise à mort, sans que nous puissions expliquer le détail de sa triste aventure. Tout ce que nous sçavons, c'est qu'elle périt par le fer, ou par la faim.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (b) surnommée Drusilla, fille de Caligula & de Milonia Césonia. Aussi-tôt après sa naissance, Caligula la porta dans tous les temples des déesses. Il la mit sur les genoux de Minerve, à qui il la recommanda pour la nourrir & pour l'élever. Selon Josephe, il la mit pareillement sur les genoux de Jupiter, prétendant que ce Dieu, aussi-bien que lui, en étoit le pere. Et il laissoit à juger duquel des deux elle tiroit une plus noble origine. Ce n'étoit pas pourtant qu'il eût aucun soupçon sur la naissance de sa fille. Il trouvoit la preuve de la légitimité de

(a) Dio. Cass. p. 634. Tacit. Annal. L. III. c. 29. L. VI. c. 27. L. XIII. c. 32, 43. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 438, 541, 561. T. II. p. 136.

(b) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 653. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 23, 90.

cet enfant dans sa férocité, qui étoit si grande, que dès-lors elle cherchoit à porter ses doigts & ses ongles sur le visage & dans les yeux des enfans qui jouoient avec elle.

Après que Caligula eut été mis à mort l'an de Jesus-Christ 41, Julie & sa mere furent aussi tuées, parce que l'on ne vouloit pas qu'il restât rien de la famille de ce Tyran, & qu'on auroit regardé l'œuvre qui en avoit délivré l'Empire, comme imparfaite, tant que sa femme & sa fille auroient été en vie.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (a) surnommée Procilla, fut mariée à Julius Grécinus, qui étoit un Sénateur illustre. Elle eut de lui Cn. Julius Agricola. Tacite nous représente Julie comme une femme d'une conduite respectable, qui prit un grand soin de l'éducation de son fils, & qui le fit instruire dans tous les beaux arts. Elle le conduisit tout enfant à Marseille, qui étoit l'Athènes des Gaules, & dont le séjour, plus favorable à l'innocence des mœurs que celui de Rome, offroit un heureux mêlange de la politesse Grecque & de la modestie de la province. L'esprit de simplicité antique, qui regnoit dans cette ville, vint heureusement à l'appui du bon naturel du jeune Cn. Julius Agricola, & le préserva des séductions & des pieges qui corrompent trop souvent cet âge facile, & avide de plaisir.

Il se livra à la Philosophie avec toute l'ardeur qu'une si belle étude peut inspirer à un esprit capable du grand, & à une ame élevée. Sa mere trouva qu'il prenoit un goût trop vif pour une science, qu'elle jugeoit plus convenable au loisir des Grecs, qu'à la vie active d'un Romain, destiné à être Sénateur. L'abus qu'en faisoient plusieurs qui la professoient & qui en outroient les maximes, alarmoit sans doute cette mere judicieuse. Elle retint son fils par ses remontrances. La raison & la réflexion tempérerent le grand feu de Cn. Julius Agricola; & de l'étude de la sagesse, il lui resta ce qui est le point le plus essentiel, & en même-tems le plus difficile, une modération ennemie de tout excès.

L'an de Jesus-Christ 69, la flotte d'Othon, courant les côtes de Ligurie, saccagea les environs d'Intémélium, où Julie vivoit dans ses terres. Attirés par les richesses qu'elle possédoit, ces brigands la massacrerent & pillerent une partie de son bien. Cn. Julius Agricola se mit aussi-tôt en route pour aller rendre les derniers devoirs à sa mere.

JULIE AGRIPPINE, *Julia Agrippina*. *Voyez* Agrippine.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, la

(a) Tacit. in Juli. Agric. c. 4, 7. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 93. T. IV. p. 39, 40.

même que Livie. Cette Princesse, ayant été adoptée dans la famille des Jules, en prit occasion de changer son nom de Livie en celui de Julie. *Voyez* Livie.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (*a*) fille de Tite & de Marcia furnilla. On voulut d'abord la marier à Domitius son oncle; mais, ce Prince prévenu d'un violent amour pour Domitia, refusa opiniâtrément d'y consentir. Cependant, depuis que Julie eut épousé Flavius Sabinus son cousin, il la corrompit pendant que Tite vivoit encore. Enfin, lorsqu'elle fut restée sans pere & sans époux, il ne cacha plus sa passion incestueuse pour sa nièce; ce qui ne l'empêcha pas de lui causer la mort, en la forçant de se procurer l'avortement.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (*b*) surnommée Domna, fille de Bassianus, prêtre du Soleil en Phénicie, naquit dans la ville d'Émese. Elle fut seconde femme de l'empereur Septime Sévere. Ce Prince n'épousa Julie que sur la foi d'un horoscope, qui promettoit à cette femme qu'elle deviendroit femme d'un Souverain. Elle fit grand tort à sa réputation, par la vie déréglée qu'elle mena, & elle s'attira à ce sujet une repartie bien vive de part d'une dame Bretonne, qu'elle railloit sur le peu de pudeur des femmes de son païs. » Vous autres Romaines, lui » dit cette Dame, vous n'avez » rien à nous reprocher sur » cet article. Nous recevons » sans honte la compagnie » d'hommes estimables par leur » courage, afin d'avoir des » enfans qui leur ressemblent. » Mais vous, c'est furtivement, » que vous vous laissez cor- » rompre par les plus lâches & » les plus méprisables des hom- » mes. «

Quoique déréglée dans ses mœurs, Julie étoit une femme de beaucoup d'esprit & d'un courage élevé. Elle souffroit impatiemment l'orgueil de Plautien. Ce ministre audacieux, loin de se ménager avec elle, lui déclara une guerre ouverte. Il travailloit sans cesse à la décrier auprès de l'Empereur. Il fit des informations contr'elle. Plusieurs Dames illustres, qui avoient part à son amitié, furent appliquées à la question. Elle n'eut d'autre parti à prendre, pour pouvoir jouir de quelque repos, que de se livrer à l'étude de la philosophie, passant son tems dans la compagnie des gens de Lettres, sans se mêler d'aucune affaire. Ce fut à sa priere que Philostrate écrivit la vie d'Apollonius de Tyanes. Si nous jugeons par

(*a*) Dio. Cass. pag. 760. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 529. Tom. IV. p. 27, 100.

(*b*) Herodian. p. 159. *& seq.* Dio. Cass. pag. 840, 885, 886. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 150. Tom. V. p. 42, 105, 119, 129. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. p. 441. Tom. XVIII. p. 229.

cet ouvrage du goût qui regnoit dans les doctes conversations de l'Impératrice, nous penserons qu'on y étoit bien plus occupé de l'élégance du style, & des recherches prétendues curieuses, que de la solidité des choses & de l'amour du vrai.

Julie fut mere de Caracalla & de Géta. Associée à la grandeur de son époux & de ses enfans, elle partagea leur infortune. Nous venons de voir que sous le regne de Sévere elle fut persécutée & rendue suspecte. Le premier fruit qu'elle recueillit de l'élévation de ses fils au trône, fut le meurtre cruel de celui des deux qu'elle aimoit le plus, du sang duquel elle fut teinte, & dont elle n'osa pas même pleurer la perte. Sous son fils parricide, elle jouit de quelque considération. Et c'étoit un soulagement pour une femme ambitieuse. Chargée d'une partie importante du ministère, elle voyoit les Grands lui faire leur cour. Caracalla mettoit le nom de sa mere avec le sien à la tête des lettres qu'il écrivoit au Sénat & au peuple. Elle avoit néanmoins le chagrin de n'être point écoutée de ce fils dans les représentations salutaires qu'elle lui faisoit de tems en tems pour l'empêcher de courir à sa ruine; & sa mort funeste la plongea dans la douleur la plus amere. Elle l'avoit haï vivant, elle le pleura mort, parce que destituée de ce soutien, elle craignit de retomber dans la condition privée. Elle se livra aux plus violens transports, elle se meurtrit le sein à coups redoublés, elle éclata en invectives contre Macrin. Mais, lorsqu'elle vit que ce nouvel Empereur la laissoit jouir des prérogatives & du rang d'Impératrice, qu'il ne lui ôtoit ni sa maison, ni ses gardes, qu'il lui écrivoit même en termes respectueux, elle se consola, elle reprit courage, elle sentit renaitre son ambition; & ne se croyant pas inférieure à Semiramis & à Nitocris, qui dans un païs éloigné de celui où elle étoit née, avoit autrefois regné avec gloire, elle conçut des espérances pareilles, & pour les réaliser, elle trama des intrigues avec les troupes. Macrin en fut averti, & il lui ordonna de sortir d'Antioche où elle étoit alors, & même, selon quelques-uns, de se donner la mort. Ce qui est certain, c'est que sa mort, suivit de près, & ne fut point naturelle; & que Julie, femme & mere d'Empereur, soit pour obéir aux ordres de Macrin, soit fatiguée par les douleurs d'un cancer qu'elle portoit au sein depuis long-tems, & qu'avoient irrité les coups dont elle s'étoit frappée, se laissa mourir de faim. Elle rendit ainsi complet le désastre de la maison de Sévere, & de tout ce qui lui avoit appartenu.

Spartien & Aurélius Victor prétendent que Julie n'étoit point mere de Caracalla, mais de Géta seulement; cependant, leur

témoignage ne doit point prévaloir contre celui de Dion Cassius, d'Appien, & sur-tout de Philostrate, qui étoit engagé trop avant dans la cour de cette Princesse, pour ignorer quels étoient ses enfans. Une inscription qui étoit à Rome dans l'amphithéatre, & qui doit s'entendre de cette Julie, appuie l'opinion de ces derniers Auteurs.

On trouve une autre médaille de Julie, ayant au revers la légende *Boni Eventus*, & la figure de cette Divinité. Patin, qui la rapporte dans son trésor, croit que c'est une erreur des monétaires, qui ont attribué à cette Princesse, un des revers des monnoies de Septime Sévere. Mais, pourquoi ne pas croire que ce fut avec dessein, & pour flatter Julie que l'on avoit représenté sur sa médaille la divinité de Bonus Eventus? On lui avoit prédit dans son horoscope qu'elle seroit femme d'un Souverain. L'accomplissement de cette prédiction ne put-il pas paroître un motif assez plausible, pour en consacrer la mémoire par un monument public en faveur de Julie, que l'on avoit flattée d'ailleurs sur d'autres monnoies des titres de mere des Dieux, du Sénat, de la patrie & des armées.

On connoit une troisième médaille de Julie, qui est de petit bronze. La tête de cette Princesse est voilée, tournée de droite à gauche, avec la légende ΙΟΥΛΙΑ ΔΟ:::::: Le revers représente Mercure nu, debout, la tête tournée à droite, tenant d'une main une bourse, de l'autre un caducée; pour légende on lit ΑΦΡΟΔΕΙ-CΕΩΝ, les habitans d'Aphrodisias, ville de l'Asie mineure dans la Carie.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία. *Voyez* Junie.

JULIENNE [ANNÉE]. *Voyez* Année.

JULIENS, *Julii*, (*a*) Prêtres Romains, qui formoient un des trois colleges des Luperces.

JULIES [les Alpes], *Alpes Juliæ*. *Voyez* Alpes.

JULIOBONA, *Juliobona*, Ἰουλιόβονα, (*b*) aujourd'hui Lillebone, ville de la Gaule Belgique, qui étoit la capitale du peuple Calete. Ptolémée est le plus ancien Auteur, qui ait nommé cette ville. Selon lui elle étoit située à 20 degrés 15 minutes de longitude, & à 51 degrés 20 minutes de latitude. D'une autre part, l'embouchure de la Seine est à 20 degrés de longitude, & à 51 degrés 30 minutes de latitude.

Nous n'examinerons point si la graduation donnée par Ptolémée est exacte & conforme aux observations astronomiques. Nous considérerons seulement ici le rapport qu'elle établit entre

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 37.

(*b*) Ptolem. L. II. c. 8. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. pag. 393, 304. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. p. 633. & *suiv.*

l'embouchure de la Seine & la ville de Juliobona ; or, suivant ce rapport, la ville de Juliobona étoit située à environ quatre lieues à l'Orient de l'embouchure de la Seine, & à peu près à la même latitude. A l'inspection de la carte, il est sensible que Lillebonne se trouve, à l'égard de l'embouchure de la Seine, dans les circonstances que décrit Ptolémée. Mais, comme ce Géographe n'est pas toujours exact dans le détail qu'il donne de la Gaule, il faut examiner les itinéraires Romains qui sont d'une plus grande précision.

L'itinéraire d'Antonin décrit une route ou voie Romaine qui conduisoit de Caracotinum, situé vers l'embouchure de la Seine, à Augustobona, Troies. Cette route passoit par Juliobona, par Rotomagus, Rouen, par Lutetia, Paris, Agendicum, Sens, & suivoit à peu près le cours de la Seine. On trouve des indications de cette voie entre Rouen & Lillebonne. La Paroisse de saint Thomas de la Chaussée, qui est située sur le grand chemin, a pris sans doute sa dénomination de la Chaussée, de l'*Agger publicus* du chemin Romain ; il passoit ensuite près de Fontenelle [ou de l'abbaye de saint Vandrille]. Il en est fait mention dans la vie de S. Ansbert évêque de Rouen, écrite par le moine Aigrade, vers l'an 700. En suivant la même direction, on trouve que la voie passoit par Lillebonne, & ensuite à Harfleur. On en voit des vestiges bien conservés dans l'espace de plus d'une lieue du côté de saint Romain de Collebosc. Richard I, roi d'Angleterre & duc de Normandie, dans une charte datée de la première année de son règne, en faveur de l'abbaye de Valace, assigne cette chaussée pour limites des terres qu'il donna à cette Abbaye.

La ville de Juliobona étoit placée suivant l'Itinéraire sur la voie Romaine, entre Rouen & l'embouchure de la Seine ; nous venons de voir que Lillebonne est située de même sur cette voie. On en peut conclure que l'ancienne ville n'est pas différente de la moderne ; mais, il faut encore fortifier cette preuve.

Juliobona étoit éloignée de Rouen de vingt lieues Gauloises. Nous disons lieues Gauloises, dont chacune étoit de mille cinq cens pas, & égaloit un mille & demi des Romains ; les *millia passuum* de l'Itinéraire expriment ici des lieues Gauloises & non pas des milles Romains. Le mille Romain est évalué environ sept cens soixante toises de Paris, la lieue Gauloise par conséquent est d'environ onze cens quarante toises ; les vingt lieues Gauloises, que l'Itinéraire donne entre Juliobona & Rotomagus, valent vingt-deux mille huit cens toises. Or, on mesure depuis Lillebonne jusqu'au centre de la ville de Rouen, suivant le

grand chemin, environ vingt-deux mille six cens toises. [Ces mesures sont prises sur une belle carte manuscrite du cours de la Seine, levée géométriquement par les freres Magin, depuis le Havre jusqu'au pont de l'Arche]; la différence de deux cens toises est peu considérable; elle peut être compensée par les sinuosités de la route & par l'inégalité du terrein, qui ne sont jamais exactement présentées sur un plan. La ville de Juliobona est donc fixée à Lillebonne par les distances itinéraires, comparées avec les espaces réels qui se trouvent entre Lillebonne & Rouen.

Cette détermination est encore mieux établie par la partie de la voie qui s'étendoit du côté de l'embouchure de la Seine. Juliobona, suivant l'Itinéraire, étoit éloignée de Caracotinum de dix lieues Gauloises, qui font environ onze mille quatre cens toises; ce dernier lieu est porté par les distances à Harfleur ou aux environs. En effet, on voit à une demi-lieue de Harfleur, & près de Graville, l'ancien château de Crétin qui est en ruine. On sent le rapport qui subsiste entre le Caracotinum de l'Itinéraire & le nom de Crétin. La carte des Magin donne douze mille toises entre Harfleur & Lillebonne, distance égale aux dix lieues Gauloises & une fraction; par cette combinaison le point de Juliobona est déterminé à Lillebonne d'une manière incontestable, puisqu'il est lié par les distances, d'un côté avec la ville de Rouen, & de l'autre avec le port de Harfleur.

L'itinéraire d'Antonin donne la distance de Juliobona à Médiolanum, qui étoit la capitale des peuples Éburovices, la ville d'Évreux; & cette distance est de trente-quatre lieues Gauloises. Elle se trouve précisément la même entre Lillebonne & Évreux, comme on peut le vérifier sur la carte de Normandie par M. de Lisle.

On connoît une autre voie Romaine, qui suivoit à peu près la côte de la mer depuis Boulogne jusqu'à Pontaudemer, & tomboit perpendiculairement sur la grande voie de Caracotinum à Troies, & la coupoit à Juliobona; elle est décrite dans la table Théodosienne.

Cette route depuis Boulogne jusqu'à Étrée-Cauchie près de Créci en Ponthieu, étoit la même que la voie ou chaussée d'Amiens; d'Étrée-Cauchie elle conduisoit au passage de la somme à Abbeville; d'Abbeville elle passoit à la ville d'Eu. Entre ces deux villes le nom de l'ancienne chaussée subsiste encore à saint Marc en Cauchie. De la ville d'Eu on la retrouve jusqu'auprès de Dieppe, ensuite à Grainville, & de Grainville jusqu'à Lillebonne, comme M. de Lisle l'a tracée sur la carte de Normandie.

Le Bréviodurum de la table Théodosienne étant ainsi fixé

inconteſtablement à Pontaudemer, il eſt facile, à l'inſpection des cartes, indépendamment des anciennes chauſſées dont les traces ſubſiſtent, de remarquer que la voie Romaine, qui paſſoit de Boulogne à la ville d'Eu, à Dieppe, & delà à Pontaudemer, devoit auſſi paſſer par Lillebonne, & par conſéquent que Juliobona de la table Théodoſienne eſt la même ville que Lillebonne.

Réuniſſons ſous un ſeul point de vue les preuves qui résultent de cette diſcuſſion.

1.° Lillebonne, comme Juliobona, eſt ſituée ſur la grande voie de Caracotinum à Auguſtobona, Troies. 2.° Ce lieu eſt à vingt lieues Gauloiſes de Rotomagus, Rouen, & à dix lieues de Harfleur, le port de Caracotinum. 3.° Il eſt à trente-quatre lieues Gauloiſes de Médiolanum, Évreux. 4.° Enfin, Juliobona étoit placée au point d'interſection de la voie Romaine de Caracotinum à Auguſtobona, & de la voie de Bononia à Bréviodurum. Lillebonne de même occupe un emplacement dans lequel l'ancienne chauſſée, qui conduit du port de Crétin à Troies, eſt coupée par la chauſſée qui paſſe de Boulogne à Pontaudemer. Cette dernière circonſtance démontre & conſtate l'identité du lieu ancien & du moderne.

Les Actes & les Écrivains du moyen âge fourniſſent auſſi quelques moyens.

L'auteur de la chronique de Fontenelle, qui écrivoit ſous Louis le Débonnaire, parle de Lillebonne comme d'un lieu voiſin de l'abbaye de ſaint Vandrille, & qui avoit été autrefois une place très-forte, & d'un ordre diſtingué. Il lui donne même la qualification de cité, qui conſervoit encore ſon nom primitif de Juliobona, ſans aucune altération.

La ville de Lillebonne eſt auſſi nommée Juliobona dans un Acte, par lequel Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre & duc de Normandie, confirme un concordat paſſé entre l'abbé de ſaint Vandrille & le comte d'Évreux. Ordéric Vital moine de ſaint Évroul, qui écrivoit en Normandie au commencement du douzième ſiècle, donne auſſi à Lillebonne le nom de Juliobona, & cela en pluſieurs endroits.

La ville de Lillebonne étoit donc encore nommée Juliobona au douzième ſiècle. Ordéric Vital obſerve que ſon nom étoit déjà corrompu. L'altération eſt encore plus marquée dans des chartres, où ce lieu eſt nommé *Inſulabona*, & même *Villabona*. Il eſt ſenſible que le nom de Lillebonne s'eſt formé de celui d'Inſulabona, auquel on a ajoûté l'article François.

Il résulte de toutes les preuves qu'on vient de développer, que la poſition de Juliobona à Lillebonne doit être regardée comme un point des plus conſtans de la Géographie. Elle eſt appuyée, ſur le témoignage

de Ptolémée, déterminée par le concours des voies Romaines, dont les vestiges subsistent encore aujourd'hui, & par sa distance à l'égard des lieux voisins, confirmée enfin par les Actes & par la tradition du moyen âge.

Malgré cela MM. de Valois & de Longuerue ont embrassé des opinions différentes. » Plusieurs veulent, dit M. l'abbé » de Longuerue, que Juliobona soit la même que Lillebonne, se fondant uniquement sur le rapport des noms, » & sur l'autorité d'Ordéric » Vital, qui est peu considérable, puisque ce moine, qui » vivoit dans le douzième siècle, étoit très-ignorant dans » l'ancienne Géographie. D'ailleurs, Adrien Valois, dans » sa Notice des Gaules, a » prouvé, par les distances » marquées dans l'itinéraire » d'Antonin, que cette ville » Juliobona ne peut être la » même que Lillebonne; mais, » il s'est trompé en voulant que » Juliobona soit la même que » Dieppe, célebre port de » mer; car, Dieppe n'est pas » une ancienne ville, & n'étoit » autrefois qu'un village. «

Mais 1.° le rapport des noms est en lui-même, il est vrai, peu considérable pour fixer la position d'un lieu ancien, si ce rapport est destitué de toute autre preuve; mais, ici la ressemblance des noms Juliobona & Lillebonne, qu'il plaît à M. de Valois d'appeller *qualiscumque similitudo*, est appuyée sur la graduation fournie par Ptolémée sur le local actuel qui donne à Lillebonne une intersection des voies Romaines, la même que les Itinéraires établissent à Juliobona. Nous avons vu que l'Auteur de la chronique de Fontenelle, qui vivoit au commencement du neuvième siècle, nomme Lillebonne Juliobona; que la même détermination est constatée par des Actes publics. Le moine Ordéric Vital ne l'a donc pas imaginée au douzième siècle; il a suivi une tradition établie dans le païs où il écrivoit. Mérite-t-il en ce point quelque censure?

2.° L'opinion de M. de Valois paroît uniquement fondée sur la supposition que le lieu Caracotinum des Itinéraires est le même que le Crotoi en Picardie sur la rivière de Somme; mais, il est constant que la direction de la voie Romaine de Troies à Paris, à Rouen, en suivant le cours de la Seine, conduisoit vers l'embouchure de cette rivière, & non en Picardie. Nous avons remarqué qu'on trouve près de Harfleur l'ancien château de Crétin, auquel le nom & la distance des lieux conviennent parfaitement; & ce qui renverse l'hypothèse de M. de Valois, c'est que les distances du Crotoi à Pontaudemer, Breviodurum, à Évreux, Mediolanum, sont totalement différentes des distances que les Itinéraires nous donnent de Caracotinum à ces deux villes.

3.° M. de Valois n'eſt pas plus autoriſé à fixer l'ancienne Juliobona à Dieppe. M. l'abbé de Longuerue dit nettement qu'il s'eſt trompé en ce point, & que Dieppe n'eſt pas une ville ancienne. L'Auteur de la deſcription de la haute Normandie, prouve que la ville de Dieppe n'exiſtoit pas au commencement du dixième ſiècle, & qu'elle n'eſt devenue conſidérable que dans le quatorzième.

Finiſſons cet article par quelques obſervations ſur l'antiquité & ſur les diverſes révolutions de Juliobona.

La plûpart des peuples de la Gaule, lorſque Jule Céſar en fit la conquête, avoient leur ville capitale, ou comme Strabon la nomme quelquefois, une métropole de chaque territoire. Les *Caleti* devoient auſſi avoir une ville, chef-lieu de toute la cité. Nous voyons dans les commentaires de Céſar, que les peuples *Eburovices*, d'Évreux, & *Lexovii*, de Liſieux leurs voiſins, avoient alors des villes où ſe tenoient les aſſemblées du Sénat ou des chefs de la cité. Juliobona aura été ſans doute l'ancienne capitale des *Caleti*. La terminaiſon du nom eſt purement Gauloiſe, comme celle d'Auguſtobona.

Suivant une tradition établie il y a plus de neuf cens ans, Calétus, l'ancienne ville des peuples *Caleti*, fut ruinée par Jule Céſar, qui l'ayant fait rebâtir & fortifier, lui donna le nom de Juliobona; mais, aucun ancien Écrivain ne l'a déſignée ſous le nom de Calétus. D'ailleurs, il eſt difficile de la conſidérer comme l'ouvrage de Jule Céſar. On ſçait que les guerres civiles, qui ſuivirent de près la conquête de la Gaule, ne permirent pas à ce Général d'y faire aucun établiſſement conſidérable. Il eſt plus probable que les peuples *Caleti* auront donné à leur ville capitale le nom de Juliobona en l'honneur de l'empereur Auguſte, [*Julius Cæſar Auguſtus*] qui établit dans la Gaule la forme du gouvernement Romain, & qui fut ſi chéri des Gaulois qu'ils lui éleverent un temple & un autel dans une de leurs métropoles.

La ville de Juliobona étoit encore célebre & capitale de peuple au ſecond ſiècle, au tems auquel écrivoit Ptolémée. Nous avons vu qu'il en eſt fait mention dans l'itinéraire d'Antonin, & dans la Table que l'on préſume avoir été dreſſée ſous Théodoſe. Mais, au tems d'Honorius, elle étoit déchue de ſon ancienne dignité; du moins elle ne ſe trouve point au rang des cités de la Gaule dans la Notice qui a été rédigée ſous l'empire de ce Prince. Cette ville aura été ruinée par quelque évenement, dont nous ignorons le tems & les circonſtances, mais certainement avant l'an 738. Il certain qu'au commencent du huitième ſiècle on tiroit du milieu de ſes ruines,

des pierres toutes taillées, & qu'on les employoit à la construction des plus beaux édifices du voisinage.

On voit dans les actes du concile de Challon-sur-Saône, tenu sous Clovis II vers le milieu du septième siècle, la souscription d'un évêque de Juliobona, nommé Betton. M. de Valois pense que ce Prélat étoit évêque ou d'Augustobona, Troies, ou de Juliomagus, Angers, parce qu'il n'assista à ce Concile aucun autre Évêque de ces deux sièges. En effet, il ne paroît pas que Juliobona, du païs de Caux, ait eu d'Évêque particulier, lorsque le Christianisme fut établi dans cette partie de la Gaule. Nous avons vu que cette ville fut ruinée au plus tard vers l'an 400, & peut-être un siècle auparavant; qu'elle perdit alors la dignité de cité ou de capitale. Juliobona & les peuples *Caleti* furent soumis à la jurisdiction civile de Rouen; il est certain qu'au tems du concile de Challon-sur-Saône, saint Ouen exerçoit toutes les fonctions épiscopales dans le païs de Caux.

La ville de Juliobona reprit quelque éclat sous les ducs de Normandie, rois d'Angleterre. Nous voyons que ces Princes y faisoient souvent leur résidence, & que les Écrivains la qualifient *Sedes Regia.* Elle est dans une situation agréable, près de la Seine, & dans un païs commode pour la chasse, n'étant éloignée que de trois lieues de la forêt de Brotone, connue dès le tems de nos premiers Rois sous le nom d'*Arelaunus Sylva.*

Lillebonne fut dans la suite décorée du titre de Comté qui a passé de la maison d'Harcourt en celle de Lorraine; cette ville n'est plus qu'un bourg, composé de deux paroisses & d'environ deux cens quarante feux.

Tel est l'état actuel de l'ancienne capitale des peuples *Caleti.* Elle a dû anciennement être d'une grande enceinte; on découvre encore tous les jours aux environs de Lillebonne des souterreins, des caves, des chaînes de murs, des tombeaux.... & parmi les ruines, d'anciennes monnoies Romaines. Il n'y a pas long-tems qu'on en déterra quelques-unes, dont les plus récentes étoient de l'empereur Philippe. On y a découvert une inscription que l'on présume être du haut Empire, & par conséquent avant l'empire de Gallien.

MEMORIA M. MAGNINI. SENICIONIS.

Le nom *Memoria* est pris ici pour *Monumentum*, *Sepulcrum*; Suétone l'emploie dans le même sens en parlant de l'empereur Othon. M. Galland a donné une longue explication de ce monument; & il observe que Sénèque le rhéteur parle d'un Sénécio, surnommé Grandio, qui

vivoit du tems de Néron ; mais, on ne peut point assurer que le Sénécio de l'inscription ait été de la même famille.

JULIOBONA, *Juliobona*, Ἰουλιόβονα, (*a*) ville de la haute Pannonie, sur le Danube, selon Ptolémée. On croit que c'est présentement la ville de Vienne.

JULIUS PROCULUS, (*b*) *Julius Proculus*, Ἰούλιος Πρόκλος, qui étoit venu d'Albe à Rome avec Romulus, eut le plus de part à l'amitié & à la familiarité de ce Prince. Il étoit un des plus nobles Patriciens, & connu pour un des plus hommes de bien de toute la ville.

Après la mort de Romulus, comme tout le peuple étoit dans un grand trouble, s'étant avancé au milieu de l'assemblée : » Messieurs, leur dit-il, Romulus, le fondateur & le » pere de cette ville, descendu » subitement du Ciel, s'est présenté aujourd'hui à moi. Comme pénétré d'une sainte horreur & d'une profonde vénération, je lui demandois » qu'il me fût permis de l'envisager librement : Va, m'a-t-il dit, annoncer aux Romains, que la volonté des » Dieux est que ma ville de » Rome devienne la capitale » de l'univers ; qu'ainsi ils aient » soin de s'appliquer, de tout » leur pouvoir, à l'art militaire, & qu'ils sçachent, & » le fassent sçavoir à leurs descendans, que nulle puissance » humaine ne pourra résister » aux armes des Romains. Après » m'avoir parlé ainsi, dit Julius » Proculus, il a disparu. «

C'est une chose étonnante, combien ce discours, qui faisoit foi de l'immortalité de Romulus, rassura & consola tout le peuple & toute l'armée. Il est à présumer que Julius Proculus fut bien payé de son témoignage, comme long-tems après Livie récompensa avantageusement un Sénateur, qui assura avec serment qu'il avoit vu monter dans le Ciel l'ame d'Auguste.

JULIUS [C.], *C. Julius*, Γ. Ἰούλιος, (*c*) fut créé Consul avec Q. Fabius, l'an de Rome 272. Pendant leur magistrature les Eques & les Veiens vinrent ravager les terres de la République.

C. Julius fut un de ceux qu'on choisit pour Décemvirs, l'an de Rome 302. Quoique ces Magistrats eussent été créés avec une souveraine autorité, cependant un homme du peuple ayant été tué & enterré dans la maison d'un Patricien nommé P. Sestius, & son cadavre ayant été tiré de la fosse, & produit dans l'assemblée, C. Julius appella P. Sestius devant le tribunal du peuple, & l'y accusa de ce meurtre, se retranchant volontairement une partie de ses droits, pour en

(*a*) Ptolem. L. II. c. 15.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 35. Tit. Liv. L. I. c. 16. Roll. Hist. Rom. Tom. I. pag. 52, 53, 61.

(*c*) Tit. Liv. L. II. c. 43. L. III. c. 33, 50.

faire honneur à la liberté de la multitude.

En général, les Décemvirs de cette année se comporterent avec toute la modération possible; mais, ceux qui leur succéderent ne marcherent pas sur leurs traces. Ils se continuerent dans leur magistrature, l'année suivante, & souleverent tout le monde contr'eux. Les soldats s'étant retirés alors sur le mont Aventin, on leur envoya trois députés consulaires, du nombre desquels fut C. Julius; mais, ces députés ne firent rien. Ceux qu'on envoya après eux réussirent mieux.

JULIUS [C.], *C. Julius*, Γ. Ἰούλιος, (a) fut élevé au consulat avec M. Géganius Macérinus, l'an de Rome 308. Ces deux Magistrats, s'étant apperçus de quelques secretes menées des Tribuns contre la jeunesse Patricienne, qui pouvoient allumer bien-tôt le feu de la sédition, si on n'y apportoit remede, trouverent le moyen de contenir le peuple dans le devoir en menaçant de faire des levées de troupes pour porter la guerre chez les Volsques & chez les Eques, mais tenant toujours la chose en suspens sans l'exécuter. Ainsi, sans s'élever contre la puissance des Tribuns, sans commettre la majesté du Sénat, ils firent jouir l'État d'une paix tranquille au-dedans & au-dehors, du moins pendant la plus grande partie de l'année.

Douze ans après, C. Julius fut élevé de nouveau au Consulat, & eut pour collegue L. Virginius. On leur continua la même dignité l'année suivante, suivant Macer Licinius cité par Tite-Live.

JULIUS [L.], *L. Julius*, Λ. Ἰούλιος, (b) fut créé tribun militaire l'an de Rome 317. Sept ans après, le dictateur A. Postumius Tubertus le choisit pour maître de la cavalerie. L. Julius fut élevé au Consulat avec L. Papirius Crassus, l'an de Rome 325. Cette année, les Tribuns se préparoient à établir une loi pour fixer le prix des amendes. Mais, nos deux Consuls, informés de ce dessein, par un des Tribuns qui révéla le secret de ses Collegues, les prévinrent, & s'en firent un mérite auprès du peuple à qui cette loi étoit très-agréable.

JULIUS [C.] MENTO, *C. Julius Mento*, (c) parvint au consulat avec T. Quintius Pennus Cincinnatus, l'an de Rome 324.

Les grands préparatifs de guerre, que faisoient alors les Eques & les Volsques, firent que le Sénat songea à nommer un Dictateur. Les Consuls, qui dans tout le reste étoient opposés l'un à l'autre, & toujours d'avis différent, ce qui alar-

(a) Tit. Liv. L. III. c. 65. L. IV. c. 21, 23.
(b) Tit. Liv. L. IV. c. 16, 26, 30.
(c) Tit. Liv. L. IV. c. 26. *& seq.* Roll. Hist. Rom. T. I. p. 499. *& suiv.*

moit fort le Sénat, se réunirent en cette occasion pour traverser une nomination qu'ils regardoient comme la ruine de leur autorité, sans que rien pût les séparer ni leur faire changer de sentiment. Alors, comme les nouvelles du puissant armement des ennemis jettoient une grande alarme dans les esprits, Q. Servilius Priscus, qui avoit passé par toutes les charges avec honneur, voyant les Consuls déterminés à ne point céder à l'autorité du Sénat, eut recours à un remede plus dangereux par ses suites que le mal même auquel on vouloit remédier. Il exhorta les Tribuns à faire intervenir l'autorité du peuple dont ils étoient dépositaires, pour obliger les Consuls à nommer un Dictateur. Les Tribuns saisirent avec joie cette occasion de faire valoir leur puissance; & ayant délibéré ensemble sur la demande de Q. Servilius Priscus, ils prononcerent d'un commun accord, que les Consuls eussent à obéir au Sénat, & que s'ils résistoient davantage au sentiment unanime d'une si auguste compagnie, ils les feroient mener en prison. Les Consuls aimerent mieux céder aux Tribuns qu'au Sénat. Ils se plaignirent fortement que les Sénateurs trahissoient leur propre intérêt & l'honneur du Consulat, en soumettant cette suprême Magistrature au joug de la puissance tribunitienne. Ils avoient raison en cela. Car, quoi de plus injurieux & de plus outrageant pour le Sénat, que cette menace insolente des Tribuns, de jetter en prison les Consuls? & ce qui n'étoit alors qu'une menace, fut réellement exécuté dans la suite.

C. Julius Mento eut ordre du nouveau Dictateur de rester à Rome pour garder la ville. Pendant ce tems-là, il fit vœu de bâtir un temple à l'honneur d'Apollon, sans communiquer ce dessein à son collegue absent. Celui-ci en fut indigné, & s'en plaignit, mais inutilement, quand il fut de retour à Rome.

JULIUS [SEXTUS] IULUS. *Sextus Julius Iulus*, (*a*) parvint au tribunat militaire l'an de Rome 331.

JULIUS [C.] IULUS, (*b*) *C. Julius Iulus*, étoit tribun militaire l'an de Rome 347, avec P. Cornélius Cossus & C. Servilius Ahala. Il le fut encore six ans après, mais avec d'autres collegues & en plus grand nombre que ceux de la première fois. Il parvint dans la suite à la censure, & mourut même dans l'exercice de cette charge, l'an de Rome 363.

JULIUS [L.] IULUS, (*c*) *L. Julius Iulus*, un des huit tribuns militaires que les Romains créerent l'an de Rome 352. Tite-Live remarque qu'on

(*a*) Tit. Liv. L. IV. c. 35.
(*b*) Tit. Liv. L. IV. c. 56, 61. L. V. c. 31.
(*c*) Tit. Liv. L. V. c. 1.

n'en

n'en avoit pas encore créé un aussi grand nombre.

JULIUS [L.] IULUS, (a) *L. Julius Iulus*, fut créé tribun militaire, l'an de Rome 354, & il le fut de nouveau quatre ans après. Les Tarquiniens étant venus faire des incursions sur les terres de la République, L. Julius Iulus & A. Postumius Régillensis son collegue marcherent contr'eux, non avec une armée dans les formes, [car les Tribuns du peuple ne leur avoient pas permis de faire des levées] mais avec une troupe de volontaires qu'ils avoient piqués d'honneur; & ayant traversé obliquement le païs des Cérites, ils surprirent & opprimerent ces pillards, qui s'en alloient chargés de butin. Ils en tuerent un grand nombre, dépouillerent tout le reste, & s'en retournerent à Rome, après avoir recouvré leurs biens, & enlevé celui des autres.

JULIUS [L.] IULUS, (b) *L. Julius Iulus*, étoit tribun militaire, l'an de Rome 367.

JULIUS [L.], *L. Julius*, Λ. Ἰούλιος, (c) fut nommé tribun militaire, l'an de Rome 376. Deux de ses collegues l'emporterent sur lui par leur crédit, & sur les autres par leur naissance, & obtinrent le commandement de l'armée qu'on envoyoit contre les Volsques, sans tirer au sort; mais, on eut lieu de se repentir de cette préférence.

JULIUS [C.], *C. Julius*, (d) Γ. Ἰούλιος, fut nommé dictateur, l'an de Rome 403, & choisit pour maître de la cavalerie L. Emilius. Ce Magistrat, ayant tenté inutilement de faire nommer deux Consuls Patriciens, sortit de charge, & laissa ce projet commencé à C. Sulpicius & à M. Fabius, créés successivement inter-Rois. Le dernier, trouvant le peuple plus traitable après le bienfait qu'il venoit de recevoir, fit créer Consul ce même C. Sulpicius, qui avoit été inter-Roi avant lui, & T. Quintius Pennus.

JULIUS [L.] SEQUESTRIS, *L. Julius Sequestris*, (e) en allant dans le païs des Sabins, fut tué lui & son cheval d'un coup de tonnerre; ce qui fut pris par les Romains pour un prodige qu'ils jugerent digne d'être expié.

JULIUS [L.], *L. Julius*, Λ. Ἰούλιος, (f) étoit Préteur l'an de Rome 569, & eut pour département la Gaule Citérieure par rapport aux Romains. Il lui fut enjoint de partir incessamment, parce que les Gaulois d'au-delà les Alpes étant passés en Italie, par des défilés inconnus jusqu'alors, bâtissoient dans le lieu qu'on appella depuis le territoire d'Aquilée. Le Préteur eut ordre d'empêcher

(a) Tit. Liv. L. V. c. 10, 16.
(b) Tite. Liv. L. VI. c. 4.
(c) Tit. Liv. L. VI. c. 30.

(d) Tit. Liv. L. VII. c. 21.
(e) Tit. Liv. L. XXXIII c. 26.
(f) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 45.

cette entreprise, autant qu'il le pourroit, sans employer la force des armes. Que s'il étoit contraint de leur déclarer la guerre, il en informât les Consuls, l'intention du Sénat étant que l'un des deux menât les légions contre ces Barbares.

JULIUS [Sextus] CÉSAR, *Sext. Julius Cæsar*, (*a*) étoit tribun des soldats, l'an de Rome 571, & commandoit avec L. Aurélius Cotta la troisième légion. Onze ans après, Sext. Julius César fut envoyé en qualité de Commissaire chez les Abdérites, pour faire rendre à ce peuple ses biens & sa liberté, dont il avoit été dépouillé par le consul Hostilius & le préteur Hortensius.

JULIUS, *Julius*, Ἰούλιος, (*b*) fut député par les Romains dans l'Achaïe avec quelques autres Commissaires, pour y appaiser des troubles qui s'y étoient excités l'an de Rome 605.

JULIUS [L.] CÉSAR, (*c*) *L. Julius Cæsar*, géra le Consulat avec P. Rutilius Lupus, l'an de Rome 662, & 90 avant Jesus-Christ.

Les Romains avoient alors sur les bras la guerre de alliés, & leurs affaires alloient même fort mal. L. Julius César eut le premier la gloire d'un succès important, qui commença à relever leurs espérances. Il étoit chargé de la guerre contre les Samnites, qui lui donnoient tant d'occupation, qu'il ne lui fut pas possible de trouver le tems d'aller à Rome pour se donner un collegue en la place de P. Rutilius Lupus qui avoit été tué dans un combat; ensorte que depuis le 12 Juin, jour de la défaite & de la mort de cet infortuné Consul, L. Julius César demeura seul jusqu'à la fin de l'année à la tête de la République.

Il avoit reçu d'abord un échec, qui contribua vraisemblablement à le rendre plus précautionné. Il vint donc se camper près de Papius, général des Samnites, qui assiégeoit la ville d'Acerres en Campanie; mais, content de lui donner de la jalousie, & de l'incommoder dans les opérations du siege, il évitoit d'en venir à une bataille. Il se vit même obligé d'affoiblir son armée par la ruse de l'ennemi. Les Romains avoient avec eux des Numides auxiliaires. Papius fit amener dans son camp Oxyntas fils de Jugurtha, qui avoit été mis en garde à Venouse; & lui ayant fait prendre tous les ornemens de la royauté, il le montroit souvent aux Numides. Ceux-ci déserterent en foule pour aller se rendre auprès de leur Roi; & L. Julius César n'eut d'autre parti à prendre que de renvoyer en Afrique tout ce qu'il avoit de Numides dans son armée.

(*a*) Tit. Liv. L. XL. c. 27. L. XLIII. c. 4.

(*b*) Roll. Hist. Rom. T. V. p. 128.

(*c*) Crév. Hist. Rom. T. V. p. 505. & suiv.

Papius, fier de ces avantages, résolut d'engager le combat avec le consul Romain ; & voyant qu'il ne sortoit point de son camp, il le méprisa assez pour entreprendre de forcer ses retranchemens. Les Romains se défendirent avec courage ; & pendant qu'ils arrêtoient les ennemis à l'endroit de l'attaque, le Consul fit sortir par une autre porte la cavalerie, qui prenant les Samnites en queue, les mit entiérement en désordre, ensorte qu'il en resta six mille sur la place. Cette victoire rendit la joie & l'espérance aux Romains. Le Consul fut proclamé *Imperator* par ses soldats ; & à Rome on quitta l'habit de guerre pour reprendre la toge.

Le bonheur n'accompagna pas L. Julius César jusqu'à la fin de la campagne. Il souffrit encore une perte considérable, mais à laquelle contribua peut-être une maladie qui le mettoit hors d'état d'agir, & qui l'obligeoit de se faire porter en litière au milieu de son armée.

Avant que de sortir de charge, de l'avis & par l'autorité du Sénat, il porta une loi pour donner le droit de bourgeoisie à ceux des alliés qui étoient jusques-là demeurés fideles. Par cette loi le Latium & partie de la Toscane & de l'Ombrie, acquirent le droit qui les égaloit aux Romains. Ils s'attacherent d'autant plus fortement à la République ; & les autres peuples d'Italie conçurent aussi l'espérance de partager avec eux ce privilege, au moins en posant les armes, & ce fut réellement par cette voie que la guerre fut terminée. Mais, pour amener les choses à ce point, il fallut encore qu'il y eût bien du sang répandu.

JULIUS, *Julius*, Ἰούλιος, (*a*) dont parle Cicéron dans son oraison pour le poëte Archias.

JULIUS [C.], *C. Julius*, Γ. Ἰούλιος, (*b*) dont Cicéron fait mention dans une de ses oraisons contre Verrès.

JULIUS [C.], *C. Julius*, Γ. Ἰούλιος, (*c*) qui, demandant le Consulat contre toutes les loix, fut arrêté par P. Sulpicius.

JULIUS [C.], *C. Julius*, Γ. Ἰούλιος, (*d*) fut Consul avec C. Figulus ; Cicéron parle de ces deux Magistrats dans son oraison pour P. Sylla. Ce C. Julius est peut-être le même dont il est fait mention dans l'article précédent.

JULIUS CELSUS, *Julius Celsus*, certain Auteur, à qui quelques-uns ont attribué les Commentaires de Jule César, parce qu'on lit dans quelques anciens livres, à la fin de ces Commentaires : *Julius Celsus Constantinus Commentarios Cæsaris*. Il y en a qui prétendent que tout ce que l'on peut con-

(*a*) Cicer. Orat. pro Arch. Poët. c. 8.
(*b*) Cicer. in Verr. L. I. c. 34.
(*c*) Cicer. de Arusp. Resp. c. 40.
(*d*) Cicer. Orat. pro P. Syll. c. 42.

clure delà, c'est que quelque Auteur du nom de Julius Celsus aura retouché les Commentaires de César, & y aura peut-être fait quelques additions, mais qu'il n'aura pas cependant changé cet ouvrage, comme Justin a fait celui de Trogue Pompée.

JULIUS [L.] PATIÉCUS, *L. Julius Patiecus*, (*a*) officier Espagnol, qui s'attacha au parti de César.

La ville d'Ulla étant assiégée par le jeune Pompée, les habitans députerent vers César pour le prier de les secourir au plutôt. César, qui sçavoit que cette ville avoit toujours été très-affectionnée au peuple Romain, fit partir en diligence six cohortes, & pareil nombre de cavalerie sous le commandement de L. Julius Patiécus, qui étoit un capitaine expérimenté, & qui connoissoit fort bien le païs. L. Julius Patiécus, étant arrivé au camp de Pompée, par un orage si grand, qu'on ne se reconnoissoit pas l'un l'autre, fit marcher deux à deux sa cavalerie; & comme on eut demandé assez haut, *qui va là?* Un cavalier répondit, *qu'on se tût*, & qu'ils vouloient surprendre la ville; ensorte qu'on les laissa passer librement.

Lorsqu'ils furent aux portes d'Ulla, étant entrés au premier signal, ils firent aussi-tôt une sortie, après avoir laissé une partie de leurs gens pour favoriser leur retraite, & mirent en si grand désordre le camp de Pompée, où l'on ne sçavoit rien de leur arrivée, qu'on crut que tout étoit perdu.

JULIUS [C.], *C. Julius*, Γ. Ἰούλιος, (*b*) l'un des complices de la conjuration de Catilina. Il fut envoyé dans l'Apulie pour y travailler à grossir le parti.

JULIUS [L.], *L. Julius*, Λ. Ἰούλιος, (*c*) ami de P. Cuspius. Cicéron recommandant les amis de ce P. Cuspius à Q. Valérius dans une de ses lettres, nomme spécialement L. Julius..

JULIUS [L.] MOCILLA, *L. Julius Mocilla*, (*d*) ancien Préteur, qui, après la bataille de Philippes, fut puissamment protégé, ainsi que son fils, par T. Pomponius Atticus.

JULIUS [L.] CALIDIUS, *L. Julius Calidius*, (*e*) contemporain de T. Pomponius Atticus, étoit sans contredit le meilleur & le plus agréable poëte qu'il y eût eu depuis Lucrece & Catulle, homme d'ailleurs encore plus estimable pour sa haute probité, recommandable par ses rares talens, & d'un esprit orné de la plus riche érudition. T. Pomponius Atticus vint à bout de le soustraire à l'avidité de P. Volumnius, in-

(*a*) Hirt. Pans. de Bell. Hisp. p. 829, 830.
(*b*) Sallust. in Catilin. c. 16.
(*c*) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 6.
(*d*) Corn. Nep. in T. Pomp. Attic. c. 11.
(*e*) Corn. Nep. in T. Pomp. Attic. c. 12.

tendant de l'artillerie de M. Antoine, qui avoit profité de son absence pour l'envelopper dans la proscription qui suivit celle des Chevaliers; car, les grands biens, que L. Julius Calidius avoit en Afrique, étoient d'une délicieuse amorce pour le délateur, & rendoit son absolution bien difficile.

JULIUS, *Julius*, Ἰούλιος, (a) commandant d'une légion Romaine, qui campoit hors de la ville de Jérusalem. Le bruit s'étant répandu qu'Hérode le Grand, qui étoit allé trouver Marc-Antoine, pour se justifier de la mort d'Aristobule, avoit été tué par ordre de ce Romain, Alexandra & Mariamne sa fille, qui étoit femme d'Hérode, résolurent de s'aller mettre sous la protection de Julius, afin d'y être en sûreté, s'il arrivoit quelque tumulte; mais, quand elles eurent appris que bien loin qu'Hérode eût été tué par ordre de M. Antoine, il en avoit été parfaitement bien reçu, elles changerent de sentiment.

JULIUS [Q.] POSTUMUS, *Q. Julius Postumus*, (b) personnage consulaire, ayant été fait gouverneur de la Dalmatie, mérita les ornemens du triomphe.

JULIUS FLORUS, *Julius Florus*, (c) né dans le païs de Treves, se joignit, l'an de Jesus-Christ 21, à Julius Sacrovir qui étoit du païs des Éduens, & ils souleverent ensemble les villes de la Gaule, profitant pour cela de l'occasion des dettes excessives dont elles étoient accablées. *Voyez* Sacrovir.

JULIUS SACROVIR, *Julius Sacrovir*, Gaulois, natif du païs des Éduens. *Voyez* Sacrovir.

JULIUS INDUS, *Julius Indus*, autre Gaulois, natif du païs de Treves. *Voyez* Sacrovir.

JULIUS AFRICANUS, (d) *Julius Africanus*, du païs des Santones, peuple des Gaules, fut accusé comme un des amis de Séjan, vers l'an de Jesus-Christ 32.

JULIUS POSTUMUS, (e) *Julius Postumus*, devint un des plus intimes confidens de Livie, par le moyen du commerce adultere qu'il entretenoit avec Mutilia Prisca.

JULIUS CELSUS, *Julius Celsus*, (f) chevalier Romain, fut condamné à mort vers l'an de Jesus-Christ 35, sous prétexte de conjuration. Étant lié en prison d'une chaîne assez longue, il la mit au tour de son cou, & à force de tirer, en s'éloignant du poteau où

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 516.
(b) Vell. Paterc. L. II. c. 116.
(c) Vell. Paterc. L. II. c. 129. Tacit. Annal. L. III. c. 40. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 446. *& suiv.*
(d) Tacit. Annal. L. VI. c. 7.
(e) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 529.
(f) Tacit. Annal. L. VI. c. 14.

elle étoit attachée, il s'étrangla lui-même.

JULIUS MARINUS, *Julius Marinus*, (*a*) fut livré à la mort par Tibere, quoiqu'il fût un des plus anciens amis de ce Prince, qu'il l'eût suivi dans sa retraite de Rhodes, & ne l'eût jamais quitté dans celle de Caprées. Julius Marinus avoit prêté son ministere à Séjan pour opprimer Curtius Atticus. Ainsi, l'on se réjouit d'autant plus de sa perte, qu'il avoit donné lui-même l'exemple dont on se servit contre lui.

JULIUS CANUS, *Julius Canus*. *Voyez* Canus.

JULIUS LUPUS, *Julius Lupus*, (*b*) accusa, sous l'empire de Claude, L. Vitellius du crime de lese-majesté. Claude prêtoit l'oreille à cette accusation, si Agrippine n'eût pris avec lui non le ton suppliant, mais celui des menaces, & ne l'eût ainsi forcé d'exiler Julius Lupus, l'an de Jesus-Christ. 51.

JULIUS AQUILA, *Julius Aquila*, (*c*) chevalier Romain, fut laissé à la tête de quelques cohortes avec Cotys, jeune prince sans expérience, qu'on avoit établi roi du Bosphore, vers l'an de Jesus-Christ 54. Julius Aquila obtint quelque tems après les ornemens de la Préture.

JULIUS AGRIPPA, *Julius Agrippa*, (*d*) fut exilé dans une isle de la mer Égée, sous l'empire de Néron.

JULIUS ALTINUS, *Julius Altinus*, (*e*) fut aussi exilé dans une isle de la mer Égee, dans le même tems que Julius Agrippa.

JULIUS PÉLIGNUS, *Julius Pelignus*, (*f*) gouverneur de la Cappadoce, vers l'an de Jesus-Christ 56. C'étoit un homme également méprisable par la bassesse de son esprit & la difformité de son corps, mais qui avoit gagné les bonnes graces de Claude, en lui servant de bouffon, lorsque n'étant encore que simple particulier, il passoit son tems dans la compagnie de ces sortes de gens auxquels on l'abandonnoit. Julius Pélignus, ayant ramassé les troupes auxiliaires de sa province, se mit en devoir de recouvrer l'Arménie. Mais, ayant été bien-tôt abandonné des alliés à qui il faisoit plus de mal par son avarice, qu'aux ennemis par ses armes, pour se mettre à couvert des incursions des Barbares à qui il n'avoit aucune défense à opposer, il vint trouver Rhadamiste ; & gagné par ses présens, il fut le premier à lui conseiller de prendre les ornemens de la royauté, & lui-même assista à son couronnement, où il fit tout à la fois le personnage de protecteur & de satellite. Dès que

(*a*) Tacit. Annal. L. VI. c. 10.
(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 199.
(*c*) Tacit. Annal. L. XII. c. 15, 21.
(*d*) Tacit. Annal. L. XV. c. 71.
(*e*) Tacit. Annal. L. XV. c. 71.
(*f*) Tacit. Annal. L. XII. c. 49. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 212.

Claude eut appris la conduite infâme de ce Commandant, pour ne pas paroître approuver un procédé capable de déshonorer le nom Romain, il envoya sur les lieux le lieutenant Helvidius Priscus à la tête d'une légion, qui appaisa la plûpart des troubles par sa prudence, plutôt que par la force des armes.

JULIUS PAULUS, *Julius Paulus*, (*a*) frere de Claudius Civilis, étoit des plus distingués d'entre les Bataves, étant de race royale. Ayant été faussement accusé de trahison, il fut mis à mort par ordre de Fonteius Capiton, commandant de la basse Germanie.

JULIUS DENSUS, *Julius Densus*, (*b*) chevalier Romain, à qui l'on voulut faire un crime de son attachement pour Britannicus. Mais, l'empereur Néron ne voulut point recevoir l'accusation qu'on formoit contre lui à cette occasion.

JULIUS POLLION, *Julius Pollio*, (*c*) tribun d'une cohorte Prétorienne. Néron, voulant se défaire de Britannicus, par la voie du poison, le lui fit préparer par le ministere de Julius Pollion, qui avoit en sa garde une empoisonneuse nommée Locusta, condamnée pour plusieurs tours de son métier qui l'avoient rendu fameuse.

JULIUS CLASSICIANUS, *Julius Classicianus*, (*d*) ayant été nommé intendant de la grande Bretagne, sous l'empire de Néron, vers l'an de Jesus-Christ 61, s'opposa au bien général de l'Empire, pour satisfaire la haine particulière qu'il portoit à Suétonius Paullinus commandant de la Province. Il ne cessoit de publier qu'il falloit attendre pour agir, qu'on lui eût envoyé un successeur, qui, sans irriter les Barbares par sa cruauté & son orgueil, les feroit peut-être rentrer dans le devoir par la douceur. En même-tems, il écrivoit à Rome qu'on ne verroit point la fin de la guerre, tant que Suétonius Paullinus commanderoit dans la province; car, il avoit soin d'attribuer ses prospérités au bonheur de la République, & ses défaites à sa mauvaise conduite.

JULIUS MONTANUS, (*e*) *Julius Montanus*, Sénateur Romain, qui périt avant que d'avoir passé par les charges, sous l'empire de Néron. Ce Prince, vers l'an de Jesus-Christ 61, s'étant avisé de faire dans la ville des courses nocturnes, attaqua une nuit Julius Montanus, qui se défendit avec tant de vigueur, qu'il obligea l'Empereur de prendre la fuite. Mais, s'étant avisé de lui en

(*a*) Tacit. Hist. L. IV. c. 13. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 252.

(*b*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 10. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 255.

(*c*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 15. Crév. Hist des Emp. T. II. p. 260, 261.

(*d*) Tacit. Annal. L. XIV. c. 38. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 344.

(*e*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 25.

demander pardon, après l'avoir reconnu, il eut ordre de quitter la vie, une telle soumission étant regardée comme un reproche qu'il faisoit à Néron de son infamie.

JULIUS TUGURINUS, (a) *Julius Tugurinus*, de l'ordre des chevaliers Romains, entra dans la conjuration qui se forma contre Néron, l'an de J. C. 65. On sçait que cette conjuration ayant été découverte, il en coûta la vie aux conjurés.

JULIUS VINDEX, *Julius Vindex*. *Voyez* Vindex.

JULIUS ATTICUS, *Julius Atticus*, (b) l'un des soldats du guet, qui étant venu à la rencontre de Galba, lui dit en lui montrant son épée toute sanglante, qu'il venoit de tuer Othon. A quoi ce Prince répondit : *Qui te l'a ordonné, camarade?*

JULIUS BURDON, *Julius Burdo*, (c) commandant de la flotte de Germanie, vers l'an de Jesus-Christ 69. Vitellius, voulant le sauver de la fureur des soldats qui demandoient qu'on le mît à mort, usa d'adresse pour cet effet. L'armée étoit irritée contre lui de ce qu'il avoit d'abord accusé, & ensuite fait périr par ses artifices Fonteius Capiton, dont le souvenir étoit cher aux soldats. Ayant affaire à des furieux, Vitellius pouvoit faire périr hautement, mais ne pouvoit sauver que par artifice ceux dont ils demandoient la mort. Julius Burdon fut donc gardé en prison ; & ce ne fut qu'après un certain tems qu'il fut mis en liberté, la colere des soldats étant entiérement assouvie.

JULIUS ALPINUS, *Julius Alpinus*, (d) l'un des chefs de la nation Helvétienne, eut la tête tranchée par ordre de Cécina, l'an de Jesus-Christ 69. Ce général Romain ne le condamna ainsi au dernier supplice, que parce qu'il le regardoit comme l'auteur d'une révolte qui s'étoit excitée parmi les Helvétiens.

JULIUS FRONTON, *Julius Fronto*, tribun dans l'armée d'Othon. *Voyez* l'article suivant.

JULIUS GRATUS, *Julius Gratus*, (e) préfet de Camp dans l'armée de Vitellius, l'an de Jesus-Christ 69, fut lié par ses propres soldats, qui l'accusoient de trahir les intérêts de leur Prince, pour faire plaisir à son frere Julius Fronton qui servoit dans les troupes d'Othon en qualité de tribun des soldats, & qui pour une raison semblable avoit aussi été lié par les Othoniens.

JULIUS FRONTON, (f) *Julius Fronto*, officier du guet,

(a) Tacit. Annal. L. XV. c. 50.

(b) Tacit. Hist. L. I. c. 35. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 42.

(c) Tacit. Hist. L. I. c. 58. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 78.

(d) Tacit. Hist. L. I. c. 68. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 84.

(e) Tacit. Hist. L. II. c. 26. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 100.

(f) Tacit. Hist. L. I. c. 20.

fut cassé par Galba, l'an de J. C. 69.

JULIUS MANSUÉTUS, (a) *Julius Mansuetus*, né en Espagne, en s'enrôlant dans la légion nommée la Ravissante, laissa dans sa maison un fils encore enfant. Étant devenu grand, Galba l'engagea dans la septième, & ce fut lui qui ayant renversé son pere d'un coup d'épée, à la bataille de Bédriac, le reconnut en le fouillant, & fut reconnu de lui. Alors, désespéré d'avoir ôté la vie à celui de qui il tenoit la sienne, il l'embrassoit les larmes aux yeux, conjurant d'une voix entrecoupée de sanglots, ses Manes de lui pardonner cette action involontaire, & de ne le pas avoir en exécration comme un patricide. En même-tems, il leva son corps de terre, & après lui avoir creusé une fosse, le mit dedans & lui rendit tous les devoirs qu'il pouvoit attendre de lui dans cette conjoncture. L'action fut remarquée de ceux qui étoient présens, & qui en répandirent aussi-tôt la nouvelle dans toute l'armée; les soldats effrayés déplorerent le sort de ces deux infortunés, & prirent delà occasion de détester la fureur des guerres civiles, dans lesquelles il se commettoit tant de crimes de cette nature; ce qui ne les empêcha pas de dépouiller leurs alliés, leurs parens, leurs freres morts, avec cette même inhumanité qu'ils venoient de condamner.

JULIUS PRISCUS, *Julius Priscus*, (b) fut nommé préfet du Prétoire par Vitellius, l'an de Jesus-Christ 69, & envoyé dans la suite pour fermer les passages de l'Appennin à Primus Antonius. Julius Priscus étoit accompagné d'Alphénus Varus, qui étoit aussi préfet du Prétoire. Ils avoient à leurs ordres quatorze cohortes Prétoriennes & toute la cavalerie; ils menerent en outre avec eux la légion de la marine. Mais, malgré toutes ces forces, ils ne purent résister à l'ennemi, & ils furent battus. Pendant que les tribuns & les centurions passoient à l'envi du côté des vainqueurs, les simples soldats s'opiniâtroient à défendre Vitellius, jusqu'à ce qu'enfin Julius Priscus & Alphénus Varus ayant abandonné le camp pour retourner auprès de ce Prince, laisserent à chacun la liberté de se rendre sans honte.

Après la mort de Vitellius, Julius Priscus se tua lui-même, sans qu'on l'y forçât, & seulement pour éviter la honte de ses crimes. Mais, Alphénus Varus survécut à sa lâcheté & à son infamie.

JULIUS CALÉNUS, *Julius Calenus*, (c) Éduen, fut d'abord dans le parti de Vitellius, & combattit pour ce Prince à la bataille de Crémone, où les

(a) Tacit. Hist. L. III. c. 25.

(b) Tacit. Hist. L. III. c. 55, 61. L. IV. c. 11. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 147, 217. & suiv.

(c) Tacit. Hist. L. III. c. 35. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 206.

Vitelliens furent taillés en pièces. Il fut ensuite choisi par le vainqueur pour aller avec Alpinus Montanus porter la nouvelle de cette victoire en Gaule & en Germanie. Ces deux Officiers étoient bien propres à servir de preuves du mauvais état des affaires de Vitellius; car, Alpinus Montanus, ainsi que nous l'avons dit de Julius Calénus, avoient suivi auparavant le parti de cet Empereur.

JULIUS AGRESTIS, *Julius Agrestis*, (*a*) centurion sous Vitellius. Après la défaite de Crémone, arrivée l'an de Jesus-Christ 69, Vitellius voulut en étouffer la nouvelle, & fit même tuer plusieurs personnes pour différer plus sûrement la connoissance de son désastre. Mais, Julius Agrestis, après avoir, avec une résolution & une constance admirables, tenté dans plusieurs entretiens, de réveiller la vigueur éteinte de Vitellius, ne pouvant rien gagner sur ce courage abattu, lui persuada au moins de l'envoyer sur les lieux, pour examiner les forces de l'ennemi, & sçavoir au juste ce qui s'étoit passé à Crémone. Quand il fut arrivé dans le camp d'Antonius Primus, il ne chercha point à découvrir ses secrets avec artifice; mais, lui ayant déclaré franchement les ordres de son Prince & le sujet de son voyage, il lui demanda la permission de tout examiner. Antonius Primus, bien loin de s'y opposer, envoya avec lui des gens à qui il ordonna de lui montrer le champ de bataille, les ruines de Crémone & les légions vaincues & prisonnières. Julius Agrestis alla retrouver Vitellius, & lui fit de tout un rapport fidele; & voyant que ce Prince refusoit d'y ajoûter foi, & lui reprochoit de s'être laissé corrompre : » Puisqu'il » vous faut, lui dit-il, des » preuves plus convaincantes, » & que ma vie & ma mort vous » sont également inutiles, je » vais vous donner un témoin » irréprochable de ma sincé» rité. « Et aussi-tôt s'étant retiré de devant les yeux de l'Empereur, il se donna la mort. Quelques-uns assurent qu'il fut tué par ordre de Vitellius sans rien diminuer des éloges que sa constance & sa fidélité méritoient.

JULIUS CORDUS, *Julius Cordus*, (*b*) ne nous est connu que pour avoir mis l'Aquitaine dans les intérêts d'Othon. Encore cette province ne tarda-t-elle pas à abandonner le parti de ce Prince pour suivre celui de Vitellius; car, ce n'étoient ni l'affection ni la fidélité, mais la nécessité & la crainte qui engageoient les peuples dans l'un ou dans l'autre parti.

JULIUS CLASSICUS, (*c*) *Julius Classicus*, né dans le païs

(*a*) Tacit. Hist. L. III. c. 54. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 217.

(*b*) Tacit. Hist. L. I. c. 76.

(*c*) Tacit. Hist. L. II. c. 14. L. IV. c. 55. *&* *seq.* Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 305. *&* *suiv.*

de Treves, & Colonel d'un régiment de cavalerie de sa nation au service des Romains. L'an de Jesus-Christ 70, la Gaule Narbonnoise qui avoit prêté serment à Vitellius, étant menacée par la flotte d'Othon, on y envoya deux cohortes de Tongres, quatre compagnies de cavaliers de la même nation, & le régiment entier de la cavalerie de Treves, le tout sous le commandement de Julius Classicus, qui eut ordre d'en mettre une partie dans la colonie de Fréjus, pour ne pas laisser la mer libre à la flotte ennemie, en lui opposant toutes ces troupes du côté de la terre. Ainsi, Julius Classicus alla audevant de l'ennemi avec douze compagnies de cavalerie, l'élite de deux cohortes, à quoi il ajoûta celle des Liguriens qui de tout tems étoit employée à garder le païs, & cinq cens Pannoniens qu'on n'avoit pas encore rangés par compagnies.

Aussi-tôt les deux partis se préparent au combat. Les chefs d'Othon rangerent une partie des soldats de la marine avec les gens du païs, sur les collines voisines de la mer, & les Prétoriens dans la plaine qui étoit entre les collines & le rivage, la flotte se tenant près du bord, la proue tournée du côté de la bataille, & menaçant delà les ennemis. Les Vitelliens, qui avoient moins d'infanterie, placerent les montagnards sur les hauteurs voisines, & leurs cohortes bien serrées derriere leur cavalerie qui faisoit leur principale force. La cavalerie de Treves, s'étant témérairement présentée à l'ennemi, fut reçue de front par les vétérans des cohortes Prétoriennes, & dans le même tems attaquée en flanc par les paysans qui l'accabloient de pierres, & qui se mêlant avec les soldats, combattoient avec autant d'ardeur & de courage qu'eux dans la victoire. Les Vitelliens étoient déjà fort ébranlés, lorsque ce qui étoit resté de soldats sur la flotte, les prit en queue & acheva leur défaite. Par-là ils se trouvoient enfermés de tous côtés, & auroient tous été taillés en pièces, si la nuit qui vint à propos pour eux, n'eût arrêté la fougue du vainqueur, & favorisé leur fuite.

Les Vitelliens, quoique vaincus, ne perdirent pas courage; mais, aidés d'un nouveau renfort, ils vinrent fondre sur l'ennemi, qui fier de l'avantage qu'il venoit de remporter, ne se tenoit aucunement sur ses gardes. Ils tuerent donc les sentinelles des vainqueurs, entrerent dans leur camp, & porterent l'effroi jusques dans leurs vaisseaux; mais, lorsque les Othoniens furent revenus de leur première frayeur, ils se retrancherent sur la hauteur, & après s'y être bravement défendus, ils tomberent à leur tour sur les Vitelliens & les firent reculer. Ce fut alors qu'ils en firent un grand carnage, & que

les chefs des cohortes Tongres furent percés de coups, après avoir long-tems soutenu le combat. Les Othoniens acheterent assez cher cette victoire, ceux des leurs, qui s'étoient attachés avec trop d'ardeur à poursuivre les fuyards, ayant été accablés par la cavalerie ennemie qui étoit revenue contr'eux. Depuis ce tems-là, comme si les deux partis eussent fait une treve, la flotte d'Othon se tint en repos, & la cavalerie de Vitellius ne fit aucun mouvement. Les vaincus se retirerent à Antibes, ville municipale de la Gaule Narbonnoise, & les Othoniens à Albingaune dans le fond de la Ligurie.

Julius Classicus quitta depuis le parti des Romains, pour se lier contr'eux avec Claudius Civilis. Il étoit distingué entre tous ses autres compatriotes par son crédit & par sa naissance, qu'il tiroit des anciens Rois de la contrée. Il comptoit une longue suite d'ançêtres qui s'étoient rendu illustres dans la paix & dans la guerre; mais, il se faisoit sur-tout honneur d'être, par son origine, plutôt ennemi des Romains que leur allié. *Voyez* Civilis [Claudius].

JULIUS SABINUS, *Julius Sabinus*. *Voyez* Sabinus.

JULIUS TUTOR, *Julius Tutor*. *Voyez* Tutor.

JULIUS CIVILIS, *Julius Civilis*, (a) officier que Vitellius eut bien de la peine à sauver de la fureur des soldats, qui demandoient sa mort, l'an de J. C. 70. Il ne dut sa grace qu'à l'autorité qu'il avoit parmi les Bataves, & à la crainte qu'on eut d'aliéner, par son supplice, une nation fiere & puissante; car, elle avoit huit cohortes, qui ayant été réunies à la huitième légion sur le pied de troupes auxiliaires, s'en étoient détachées à l'occasion des discordes qui regnoient en ce tems-là, pour se retirer dans le territoire de Langres, & devoient donner un grand avantage au parti pour lequel elles se déclareroient.

JULIUS BRIGANTICUS, *Julius Briganticus*, (b) Batave, fils d'une sœur de Civilis, haïssoit son oncle, & en étoit haï, avec cette animosité qui souvent, dit Tacite, est plus vive entre les proches qu'entre les étrangers. Julius Briganticus, ayant quitté le parti de ceux de son païs pour s'attacher aux Romains, fut constamment un de leurs plus fideles alliés, & périt dans un combat vers l'an de J. C. 70.

JULIUS CARUS, (c) *Julius Carus*, soldat légionnaire, fit tomber à ses pieds T. Vinius, lui ayant percé de son épée les deux flancs, vers l'an de Jesus-Christ 70.

JULIUS MARTIALIS, (d) *Julius Martialis*, tribun des

(a) Tacit. Hist. L. I. c. 59.
(b) Tacit. Hist. L. II. c. 22. L. IV. c. 70. L. V. c. 21. Crév. Hist des Emp. Tom. III. pag. 321.
(c) Tacit. Hist. L. I. c. 42.
(d) Tacit. Hist. L. I. c. 28. 82.

cohortes Prétoriennes, étoit actuellement en faction dans le camp, lorsqu'on y conduisit Othon pour le proclamer Empereur en la place de Galba, vers l'an de Jesus-Christ 70. Julius Martialis ne fit aucune résistance, soit que la grandeur du crime l'eût frappé d'étonnement, soit qu'il crût que la conspiration étant plus générale, les efforts qu'il feroit pour s'y opposer ne pouvoient tourner qu'à sa perte. Quoi qu'il en soit, son inaction fit que la plûpart le soupçonnerent de s'être laissé corrompre. A son exemple, les autres tribuns & centurions préférant le parti le plus sûr au plus honnête, se laisserent entraîner à une révolution si subite. Telle étoit la disposition des esprits; une poignée de séditieux osa entreprendre ce changement, un plus grand nombre le souhaitoient sans le dire, & tous en souffrirent l'exécution sans s'y opposer.

JULIUS MAXIMUS, *Julius Maximus*, (*a*) fut envoyé par Claudius Civilis, avec Claudius Victor son neveu, contre Vocula & son armée, vers l'an de Jesus-Christ 70. Ils avoient sous leur conduite les vieilles cohortes de l'élite des troupes Germaniques. Ils pillerent en passant la ville d'Asciburgium gardée par un régiment de cavalerie qui y étoit en quartier d'hiver, d'où ils tomberent sur le camp de Vocula avec tant de promptitude, que ce Général n'eut le tems ni d'exhorter ses soldats, ni de les ranger en bataille. Tout ce qu'il put faire étant surpris, ce fut d'ordonner aux enseignes des légions, de se placer dans le centre, & aux troupes auxiliaires de se répandre sur les aîles. Sa cavalerie alla à la charge: mais, les ennemis rangés en bon ordre l'ayant arrêtée tout court, elle tourna le dos, & se rabattit sur les Romains, qu'elle mit en désordre. Depuis ce moment, ce fut une tuerie, plutôt qu'un combat. D'ailleurs, les cohortes des Nerviens ayant plié ou par crainte ou par trahison, découvrirent les flancs de l'armée Romaine, ce qui donna aux ennemis la facilité de pénétrer jusqu'aux légions; & après leur avoir enlevé leurs drapeaux, ils les tailloient en pièces jusques dans leurs retranchemens, lorsque tout d'un coup il survint un incident qui changea la face du combat. Quelques cohortes de Gascons, que Galba avoit levées, & qui venoient alors au secours des Romains, ayant entendu les cris des combattans, doublerent le pas; & venant fondre par derriere sur les ennemis, occupés à combattre, en firent un carnage plus grand que leur nombre ne devoit le faire attendre. Car, s'étant imaginés que c'étoient

(*a*) Tacit. Hist. L. IV. c. 33.

les légions de Nuys & celles de Mayence, qui étoient accourues pour les opprimer, ils perdirent courage, tandis que la même erreur le rendit aux Romains, & qu'à la vue de ces forces étrangères, ils reprirent les leurs qui commençoient à leur manquer. Les plus braves de l'infanterie Batave furent tués ; mais, leur cavalerie se sauva avec les drapeaux & les prisonniers qu'elle avoit faits dans le commencement de l'action. La perte de Vocula fut plus considérable par le nombre, que par le mérite de ceux qui perdirent la vie. Julius Maximus & Claudius Victor perdirent moins de soldats, mais c'étoit l'élite de leurs troupes.

JULIUS PLACIDUS, *Julius Placidus*, (*a*) tribun d'une cohorte Prétorienne, l'an de J. C. 70. Vitellius, poursuivi par ses ennemis s'étant caché dans un lieu mal-propre, en fut tiré par Julius Placidus, qui après lui avoir lié les mains derriere le dos & déchiré ses habits, traînoit aux yeux du public cet objet déplorable, à qui la plûpart faisoient des reproches, sans que personne lui donnât des larmes, la difformité de sa vie ayant éteint dans tous les cœurs les sentimens de la compassion. Un des soldats de l'armée de Germanie, qui se rencontra sur sa route, leva le bras, & d'un coup d'épée dont on ne sçait pas bien s'il vouloit tuer ou le tribun ou Vitellius lui-même, soit par colere, soit par pitié, pour le délivrer plutôt des outrages du peuple, coupa l'oreille du premier, & fut aussitôt percé de coups lui-même.

JULIUS GRÉCINUS, *Julius Græcinus*. *Voyez* Grécinus.

JULIUS [CN.] AGRICOLA, *Cn. Julius Agricola*, (*b*) fils de Julius Grécinus & de Julia Procilla, naquit à Fréjus, ancienne & célebre colonie, l'an de Jesus-Christ 39. Sa mere, femme d'une conduite respectable, eut soin de son éducation. Il acquit sous ses yeux toutes les connoissances qui forment l'esprit & le cœur. Né vertueux, il fut préservé de la séduction du mauvais exemple par son propre caractère, & par l'avantage qu'il eut dès son enfance d'étudier dans la ville de Marseille, école des sciences & de mœurs, où regnoit la politesse des Grecs avec cet esprit d'économie qui ne se trouvoit plus que dans les provinces.

Dans sa première jeunesse, il se passionna pour l'étude de la Philosophie, & il se seroit abandonné sans réserve à la vivacité de son goût, si sa mere ne l'avoit retenu. Elle eut besoin de régler l'essor de ce génie élevé, qui fortement épris de la véritable grandeur, se jettoit avec plus d'impétuosité que de pru-

(*a*) Tacit. Hist. L. III. c. 85. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 345, 346.

(*b*) Tacit. in Cn. Jul. Agric. c. 4. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 344, 348. T. IV. p. 38. *& suiv.*

dence dans la première route où la gloire se montroit à lui. Bien-tôt l'âge & la réflexion modérerent son ardeur, & lui donnerent cette sobriété de sagesse si difficile & si rare, qui sçait éviter l'excès même dans le bien.

Ce fut dans la grande Bretagne, sous la conduite de Suétonius Paullinus, homme vigilant & de sang froid, qu'il commença à servir. Il fit honneur au choix de ce Général, qui l'avoit pris pour aide de camp afin d'être à portée de juger de lui. Les jeunes Romains regardoient le service comme un état de dissipation & de licence. Cn. Julius Agricola, bien loin de leur ressembler, n'abusa point du titre de Tribun pour obtenir des congés, pour se livrer aux plaisirs. Son peu d'expérience ne lui servit jamais de prétexte pour demeurer en repos. Il s'appliquoit à connoître la province, à se faire connoître de l'armée, à profiter des lumières des uns & de l'exemple des autres. Brave sans ostentation, il ne briguoit point les commissions hazardeuses, les acceptoit avec défiance, & s'en acquittoit avec honneur.

Jamais la Bretagne ne donna plus d'exercice aux Romains, ni ne fut si près de leur échapper. On combattit long-tems pour sa propre sûreté avant que de combattre pour la victoire. Un jeune volontaire ne devoit pas s'attendre à partager l'honneur du succès avec son Général. Mais, si Suétonius Paullinus eut la gloire d'avoir reconquis la province, Cn. Julius Agricola sous un tel maître acquit de l'habileté, de l'expérience, de l'émulation. Il conçut un désir ardent de se signaler dans la profession des armes; carrière glissante sous un regne où l'on prêtoit au mérite des vues criminelles, où l'estime du public exposoit aux mêmes dangers que la mauvaise réputation.

Il revint à Rome pour entrer dans les charges, & fit une alliance illustre en épousant Domitia Décidiana. La considération & le crédit que lui procura ce mariage faciliterent son avancement. Ils s'aimerent avec tendresse, & vécurent dans une union admirable, dont ils s'attribuerent l'honneur l'un à l'autre.

Cn. Julius Agricola fut nommé Questeur. Le sort lui donna l'Asie pour département, & Salvius Titianus pour Proconsul. La province étoit opulente, & sembloit s'offrir à l'avidité des magistrats Romains. Le Proconsul, homme à prendre de toutes mains, se seroit prêté volontiers aux malversations des autres, pourvu qu'ils n'éclairassent pas les siennes. C'étoit double tentation; mais, rien ne put entamer la vertu de Cn. Julius Agricola. Durant son séjour en Asie, il eut une fille, destinée à lui faire oublier la perte d'un fils qu'il avoit alors, & qui mourut bien-tôt après.

Au ſortir de la Queſture, en attendant qu'on le nommât tribun du peuple, il demeura dans l'inaction, & coula pareillement l'année de ſon tribunat; convaincu que l'oiſiveté tenoit lieu de ſageſſe ſous un Prince tel que Néron. Il ſuivit pendant ſa préture ce ſyſtême de politique; & le ſort parut le ſeconder en ne lui donnant aucune juriſdiction. Dans les jeux & dans les vaines cérémonies inſéparables de cette place, il fut honorable ſans être prodigue, & prit un ſage milieu qui tenoit moins de l'économie que de la magnificence. Galba le commit au recouvrement des effets précieux dont les temples avoient été dépouillés ſous Néron. Cn. Julius Agricola fit ſi bien, par ſes exactes recherches, que tous les ſacrileges furent réparés excepté ceux du Tyran.

L'année ſuivante fut une époque cruelle pour lui & fatale à ſes affaires domeſtiques. La flotte d'Othon, courant les côtes de Ligurie, ſaccagea les environs d'Intémélium, où la mere de Cn. Julius Agricola vivoit dans ſes terres. Attirés par les richeſſes qu'elle poſſédoit, ces brigands la maſſacrerent & pillerent une partie de ſon bien. Cn. Julius Agricola ſe mit auſſitôt en route pour aller rendre les derniers devoirs à ſa mere. Il apprit dans ce voyage que Veſpaſien prétendoit à l'Empire; & ſans balancer il ſe déclara pour lui.

Au commencement du nouveau regne, Mucien diſpoſoit de tout & commandoit dans Rome, où Domitien, très-jeune encore, ne ſe prévaloit de la fortune de ſon pere que pour être vicieux impunément. Mucien fit partir C. Julius Agricola pour lever des troupes, & fut ſi ſatisfait de ſon déſintéreſſement & du ſuccès de ſon zele, qu'il l'envoya dans la Bretagne commander la vingtième légion. Ce corps avoit été des derniers à reconnoître Veſpaſien; on diſoit tout haut que le Commandant l'entretenoit dans l'eſprit de ſédition & de révolte. Ce que l'on peut aſſurer, c'eſt que la légion devenue preſque indépendante faiſoit peur même aux Généraux, & que cet officier, par la faute des ſoldats ou par la ſienne, ne la pouvoit contenir. Cn. Julius Agricola, choiſi pour prendre ſa place & pour réduire les mutins, ſe conduiſit avec une modération ſingulière. Au lieu de ſe faire un mérite de leur ſoumiſſion, il laiſſa croire qu'il les avoit trouvés ſoumis.

La Bretagne étoit alors gouvernée par Vectius Bolanus, homme trop doux & trop pacifique pour des peuples ſi féroces. Cn. Julius Agricola, de peur d'effaroucher ſon Général, ne ſe montra pas tout entier, & comme il avoit pour principe d'allier toujours l'honnête à l'utile, il ne ſignala ſon zele qu'en prouvant qu'il ſçavoit obéir. Ses talens ſe déployerent dans toute leur étendue ſous

Pétilius Céréalis successeur de Vectius Bolanus. Souvent ce nouveau Général lui donnoit pour l'essayer, la conduite d'une partie de l'armée ; quelquefois décidé par le succès, il le chargeoit de commandemens plus considérables. En un mot, Pétilius Céréalis l'associa d'abord aux fatigues, aux dangers, & bien-tôt après aux opérations décisives. Cependant, on n'entendit jamais Cn. Julius Agricola faire trophée de ses exploits ni se les approprier. Il disoit au contraire qu'ils étoient l'ouvrage du Général, comme s'il n'eût fait lui-même que prêter son bras. Ainsi, joignant la subordination à la capacité, la modestie aux services, il échappoit à l'envie, & ne laissoit pas d'avoir part à la gloire.

A son retour, Vespasien le mit au nombre des Patriciens, & lui donna le gouvernement de l'Aquitaine, place très-brillante qui l'approchoit du Consulat que ce Prince lui destinoit.

Après avoir gouverné l'Aquitaine un peu moins de trois ans, il fut tout à coup rappellé pour le Consulat. Le bruit couroit aussi qu'il alloit être gouverneur de la Bretagne ; non qu'il parût souhaiter cet emploi, mais parce qu'on l'en jugeoit capable. La voix publique ne se trompe pas toujours ; elle décide même quelquefois. Il étoit Consul, lorsqu'il choisit Tacite pour gendre, quoiqu'il fût encore fort jeune, & que sa fille pût alors prétendre aux meilleurs partis. Le mariage ne se fit qu'après son Consulat. Dans le même-tems, il fut nommé gouverneur de Bretagne, & décoré d'une place dans le college des Pontifes.

Il se rendit dans son gouvernement au milieu de l'été. Les troupes Romaines, ne comptant plus entrer en campagne, songeoient à se tranquilliser, & les ennemis à profiter de l'occasion.

Les Ordovices venoient de massacrer un corps presque entier de cavalerie, qui avoit ses quartiers chez eux. Ce coup pouvoit avoir de grandes suites ; il avoit réveillé la province, qui ne demandoit pas mieux que de secouer le joug des Romains. Les uns disoient que c'étoit un exemple à suivre ; les autres, avant que de se déclarer, vouloient sçavoir quel étoit le caractère du nouveau Général.

Cn. Julius Agricola sentoit l'importance de prévenir le danger en châtiant cet attentat. Mais, diverses circonstances reculoient & traversoient l'ouverture de la campagne ; l'été près de finir ; les troupes encore dispersées dans la province ; leurs arrangemens déjà pris pour demeurer en repos cette année ; enfin, l'avis de la plûpart des officiers, qui vouloient que l'on se contentât de s'assurer des places suspectes & de garder les passages. Ces obstacles n'arrêterent point le Gé-

néral. Il forma des détachemens de chaque légion, joints à quelques auxiliaires, un petit corps d'armée avec lequel il marcha. Comme les Ordovices n'osoient descendre dans la plaine, il gagna les hauteurs toujours en ordre de bataille, lui-même à la tête, partageant le péril avec tous pour inspirer à tous son courage. Il battit les Ordovices, & ce peuple fut presque détruit.

Cn. Julius Agricola, persuadé qu'après une action d'éclat il faut aller en avant, & que ce premier succès décidoit de tout le reste, entreprit de soumettre l'isle de Mone. Mais, c'étoit un dessein formé brusquement. Cn. Julius Agricola manquoit de vaisseaux. Par son génie & par sa résolution il y suppléa. Entre les auxiliaires, il choisit ceux qui connoissoient les endroits guéables, & qui suivant l'usage de leur païs s'étoient exercés à traverser les rivières, nageant d'une main, & de l'autre conduisant leur cheval chargé de leurs armes. Il commande à cette troupe choisie de quitter son bagage & de passer. Les Barbares avoient cru ne pouvoir être attaqués dans leur isle qu'à la faveur d'une haute marée, qu'avec une flotte, qu'avec des barques du moins. Saisis d'étonnement, ils regardent comme invincibles des guerriers, qui pour aller à l'ennemi passoient les mers à la nage. Ils demandent la paix & reçoivent garnison.

Cn. Julius Agricola fut couvert de gloire, on conçut la plus haute estime pour un Gouverneur, qui faisoit ainsi son entrée, & qui dans un tems où les autres s'amusent à se donner en spectacle, & se repaissent de vains hommages, avoit préféré les fatigues & les dangers. Cependant, loin de tirer vanité de ses succès, il prétendoit que ses foibles efforts, pour contenir des peuples déjà subjugués, ne méritoient point le titre d'expédition ni de victoire. Il n'envoya pas même à Rome des dépêches ornées de laurier suivant la coûtume. Mais, en paroissant ignorer sa réputation, il ne fit que l'augmenter. Quels prodiges ne se promet-il pas, disoit-on, puisqu'il garde le silence sur de tels exploits !

Au reste, comme il avoit étudié le caractère de la nation, & qu'il s'étoit en même-tems convaincu par l'expérience de ses prédécesseurs, que les victoires ne servoient presque de rien, si l'on maltraitoit les peuples après les avoir soumis, Cn. Julius Agricola résolut d'aller à la racine du mal & de détruire les causes des soulévemens. Ainsi, commençant par lui-même & par-tout ce qui l'environnoit, il régla sa propre maison ; ouvrage aussi difficile à la plupart des Gouverneurs que le détail d'une province. Ses esclaves, ses affranchis furent absolument exclus de l'administration. Dans l'armée, les moin-

dres grades ne se donnerent plus à la faveur, aux prieres, aux recommandations des Officiers, mais aux mœurs. Selon lui, c'étoit toujours l'homme de bien sur qui l'on devoit le plus compter. Tout sçavoir & ne pas tout relever, pardonner les petites fautes, punir sévèrement les grandes, n'être pas toujours inflexible, & se laisser quelquefois désarmer par le repentir, aimer mieux prévenir que châtier les malversations, & pour cela donner les places & les emplois à des gens incapables d'en commettre, c'étoient les principes de Cn. Julius Agricola.

Quoique l'on eût augmenté les tributs, qui se payoient soit en bled, soit autrement, il les rendit supportables par une juste repartition, & par sa vigilance à supprimer les inventions de l'avarice, qui sont plus à charge que les tributs mêmes. Auparavant on poussoit la moquerie & l'insulte jusqu'à forcer les laboureurs d'attendre à la porte des greniers, que l'on voulût bien leur vendre leurs propres grains, qu'il leur falloit ensuite revendre à perte. Chaque Cité, qui naturellement auroit dû fournir à la subsistance des troupes établies dans son voisinage, avoit ordre d'approvisionner celles dont les quartiers se trouvoient le moins à sa portée, soit par la longueur, soit par la difficulté des chemins. Le résultat de cette vexation étoit de rendre lucratif pour quelques particuliers ce que les peuples auroient pu faire commodément & presque sans frais.

En réformant de tels abus dès sa première année, Cn. Julius Agricola remit la paix en honneur. L'inatention des Gouverneurs précédens ou leur connivence l'avoient tellement décriée, qu'on ne la redoutoit pas moins que la guerre. Au commencement de l'été, le Général se mit à la tête de son armée. Dans les marches, il se trouvoit par-tout, donnoit des louanges à ceux qui gardoient leurs rangs, prenoit le ton sévère contre ceux qu'il voyoit s'en écarter, alloit en personne choisir le lieu propre pour l'assiette du camp, reconnoître les bois, sonder les marais.

En même-tems, il tenoit de toutes parts les ennemis en échec, tombant à l'improviste tantôt sur un canton tantôt sur un autre. Après avoir semé l'épouvante, il paroissoit se radoucir, & ménageoit le païs, montrant aux Barbares un échantillon de la paix, pour leur en faire venir le goût. Cette conduite gagna plusieurs cités, ennemies jurées du nom Romain & jusqu'alors indépendantes. Elles donnerent des ôtages. Cn. Julius Agricola pour les tenir en bride construisit des forts, établit des garnisons avec tant de soin & d'intelligence, qu'aucun endroit de la Bretagne connu jusqu'alors ne fut à l'abri des hostilités des Romains.

Il s'occupa tout l'hiver d'un

projet très-avantageux. C'étoit d'accoûtumer les Bretons à la vie tranquille & sociable, d'apprivoiser par l'amorce des plaisirs cette nation dispersée, encore à demi-sauvage & par conséquent toujours prête à courir aux armes. Cn. Julius Agricola ne cessoit de les exhorter à bâtir des Temples, des places, des maisons, & les faisoit aider par l'État. Des éloges, des reproches distribués à propos, redoubloient l'activité des uns, & mettoient les autres en mouvement. Le point d'honneur tenoit lieu d'ordres absolus. Un de ses soins fut d'engager les principaux de la nation à faire étudier leurs enfans. Il disoit que le génie des Bretons l'emportoit déjà sur les talens acquis des Gaulois. On fut si flatté de la préférence, qu'on se piqua d'être éloquent dans la langue Latine qu'auparavant on dédaignoit de parler. Bien-tôt ils se firent un honneur de porter l'habit Romain. La Toge devint à la mode. Insensiblement ils adopterent le luxe des Romains, leurs bains, leurs portiques, la délicatesse de leurs festins & tout ce qui n'adoucit les mœurs qu'en les corrompant.

La troisième campagne ouvrit aux Romains une carriere nouvelle; ils ravagerent tout le païs jusqu'à l'embouchure du Taüs. Les Barbares consternés n'oserent harceler l'armée, quoiqu'elle eût beaucoup souffert du mauvais tems, & lui donnerent même le loisir d'élever des forts. Pendant la quatrième campagne, les contrées où l'on n'avoit fait que des courses l'été précédent, furent entièrement assujetties. La cinquième année, le Général, animé du même courage, passa les forts les plus avancés, pénétra dans le païs, combattit en diverses rencontres & toujours avec succès des peuples que l'on ne connoissoit point encore, & qu'il subjugua. Il établit des troupes du côté qui regardoit l'Hibernie; arrangement où l'espérance avoit plus de part que la crainte.

L'été suivant, où commençoit la sixième année du gouvernement de Cn. Julius Agricola, sur la nouvelle d'un mouvement général des peuples situés au-delà du golfe de Bodotrie, & pour n'être pas surpris dans sa marche, il fit reconnoître ces vastes régions par un détachement de sa flotte, qu'il n'avoit point employée jusqu'alors. Cependant, il partage lui-même son armée & marche sur trois colomnes. Les Bretons, dès qu'ils le sçavent, changent de plan, se réunissent tous & fondent sur la neuvième légion; c'étoit la plus foible de toutes. A la faveur de la nuit, du sommeil, du désordre que cause une surprise, ils égorgent les sentinelles & pénetrent dans le camp. Déjà l'intérieur des retranchemens devenoit un champ de bataille, lorsque Cn. Julius

Agricola, qui ſur l'avis de ſes Coureurs s'étoit mis aux trouſſes des Barbares, commande aux plus alertes de la cavalerie & de l'infanterie de les charger en queue, & bien-tôt après à toute l'armée de pouſſer un cri.

Le jour commençoit à poindre, & fit briller les drapeaux du Général. Les Bretons qui se trouvent entre deux ennemis, ſont épouvantés. La légion attaquée reprend courage, ne combat plus que pour la gloire, ne s'en tient pas à la défenſive, & charge vigoureuſement. Il y eût au paſſage des portes une action très-ſanglante. Les deux corps Romains piqués d'honneur s'efforçoient de montrer, l'un que ſon ſecours étoit néceſſaire, l'autre qu'on n'en avoit pas eu beſoin. L'ennemi fut mis en fuite; & la guerre étoit achevée, ſi les bois & les marais n'euſſent ſauvé les fuyards.

L'année ſuivante, Cn. Julius Agricola, près d'entrer en campagne, perdit un fils âgé d'un an. Ce malheur domeſtique le toucha vivement; il n'affecta point la faſtueuſe inſenſibilité de la plupart des Héros; mais, il ne ſe livra pas non plus à cet excès de foibleſſe que l'on reproche aux femmes. Les ſoins de la guerre faiſoient diverſion à ſa douleur. L'armée navale partit la première avec ordre de multiplier les deſcentes, afin que l'orage fondant tantôt ici, tantôt là, entretint par-tout la même incertitude & le même effroi. Le Général ſuivit bientôt avec ſon armée de terre, dont aucun bagage ne retardoit la marche, & qu'il avoit fortifiée des plus vaillans d'entre ces Bretons, qui par une longue & paiſible obéiſſance avoient fait preuve de fidélité. Il s'avança juſqu'au mont Grampius, où les ennemis s'étoient poſtés pour l'attendre. Déjà les troupes ſe formoient. On voyoit briller les armes des plus audacieux qui s'avançoient hors des rangs. Les Romains de leur côté ne montroient pas moins d'impatience. Cn. Julius Agricola, quoiqu'il eût peine à les retenir, ne laiſſa pas de leur adreſſer ce diſcours:

» Compagnons, voici la huitième année que ſous les auſpices de Rome & par l'impreſſion de ſon invincible génie, vous travaillez avec autant de fidélité que de vigueur à lui ſoumettre les Bretons. Tant de campagnes, tant de batailles demandoient plus que de la valeur. C'étoit peu de vaincre les hommes. Il falloit en quelque ſorte triompher de la nature par des prodiges de patience & de travaux. En toute rencontre, vous m'avez trouvé digne de vous; je vous ai trouvé dignes de moi. Auſſi ni vos devanciers ni les miens n'ont-ils jamais pénétré ſi loin. Ce ne ſont plus de faux bruits ni de nouvelles prématurées, qui nous

» mettent en possession des ex-
» trêmités de la Bretagne.
» Nous y sommes les armes à
» la main ; nous y avons assis
» notre camp. Un nouveau
» monde est enfin découvert &
» conquis.

» Dans ces marches terri-
» bles où vous passiez avec
» des peines infinies les mon-
» tagnes, les rivières, les ma-
» rais, souvent j'entendois di-
» re aux plus braves : Quand
» donnera-t-on bataille ? Quand
» paroîtront les ennemis ? Les
» voilà. Vous les avez forcés
» de sortir de leurs tanières.
» Le champ est ouvert à votre
» valeur. Encore une victoire,
» & tout s'applanira devant
» vous. Mais, songez que tout
» devient obstacle à des vain-
» cus. Tandis que nous allons
» en avant, la longueur & la
» difficulté de notre marche en
» augmentent sans doute la
» gloire. Il est beau de s'être
» tiré de ces forêts dangereuses
» & de ces terres inondées par
» l'Océan. Toutefois, dans une
» déroute, ce qui fait notre
» avantage aujourd'hui, feroit
» infailliblement notre perte.
» Ils connoissent mieux le païs,
» ils ont plus de provisions que
» nous. Mais, nous avons nos
» bras & nos armes, qui nous
» tiennent lieu de tout. Quant
» à moi, j'ai toujours eu pour
» maxime, qu'une armée, qu'un
» Général qui tourne le dos,
» s'expôsent aux plus grands
» dangers. Je ne vous dirai
» donc point que l'honneur est
» préférable à la vie. Ici la vie
» est inséparable de l'honneur ;
» & s'il falloit la perdre en
» combattant, toujours seroit-
» il honorable de périr où fi-
» nit l'univers.

» Si vous aviez affaire à des
» nations qui vous fussent in-
» connues, à des ennemis que
» vous n'eussiez pas éprouvés,
» je vous proposerois l'exemple
» des autres armées. Mais, je
» n'ai besoin que de vous pré-
» senter le vôtre. Ce que vous
» voyez ici, ce sont les débris
» de cette armée, qui la cam-
» pagne dernière ayant tenté
» de surprendre la nuit une de
» nos légions, fut défaite par
» vos seuls cris. C'est ce que
» la Bretagne avoit de plus lâ-
» che. Ils survivent à leurs
» compatriotes, parce qu'une
» fuite plus prompte les a dé-
» robés à la mort.

» Quand on pénetre dans un
» bois, les animaux courageux
» se font tuer en se défendant ;
» les autres, foibles, ou crain-
» tifs, prennent l'épouvante au
» seul bruit des chasseurs. Ainsi,
» l'élite des Bretons est depuis
» long-tems tombée sous vos
» coups. Il n'est échappé que
» cette populace vile & trem-
» blante. Si vous êtes parve-
» nus à les joindre, ne pen-
» sez pas qu'ils se soient ar-
» rêtés pour vous attendre.
» C'est que vous les avez dé-
» terrés ; c'est que dans l'éton-
» nement de se voir le reste de
» leur nation & sans aucune
» espérance, ils sont glacés

» d'effroi, & demeurent où ils » se trouvent, comme pour vous » livrer une victoire, qui fixera sur vous les regards du » monde entier. Finissez une » fois cette guerre. Couronnez » par une journée mémorable » les travaux de cinquante ans. » Montrez à la République, » que si la conquête de la Bretagne fut si lente, si les vaincus se révolterent tant de » fois, ce n'étoit pas l'armée » que l'on en devoit accuser. »

Pendant que Cn. Julius Agricola parloit encore, l'ardeur des soldats brilloit dans leurs yeux; & dès qu'il eut fini, pleins de confiance, ils courent aux armes. La disposition que le Général donna à son armée est remarquable, en ce qu'il forma sa première ligne uniquement de troupes Auxiliaires, huit mille hommes de pied au centre, trois mille chevaux sur les aîles. Les légions demeurerent en corps de réserve à la tête du retranchement. Cn. Julius Agricola envisageoit dans cet arrangement un double avantage. Ce devoit être une grande gloire de vaincre sans qu'il en coutât une seule goutte de sang Romain; & si la première ligne plioit, elle trouvoit dans la seconde une puissante ressource.

L'armée des Bretons, occupant un terrein élevé en pente, se rangea en amphithéatre, de façon que la première ligne placée en bas étoit soutenue & surmontée par les autres rangs qui croissoient en hauteur avec la colline. La cavalerie & les chariots armés en guerre battoient le milieu de la plaine, faisant grand bruit & grand fracas. Comme les Barbares avoient la supériorité du nombre, Cn. Julius Agricola craignit qu'ils ne s'étendissent & ne parvinssent à envelopper son armée. Pour prévenir cet inconvénient, plusieurs Officiers lui conseilloient de faire avancer les légions. Mais, il ne s'alarmoit pas aisément; & plus disposé à bien espérer, il s'en tint à son plan, & se contenta de donner un plus grand front à sa première ligne en élargissant les rangs.

Dabord, on se battit de loin; & les Bretons se défendoient sans peine. Joignant l'adresse au courage, ils paroient les traits des Romains, & en lançoient sur eux une grêle. Mais, les choses changerent de face, lorsque deux cohortes de Tongres & trois de Bataves, suivant l'ordre de Cn. Julius Agricola, se furent approchées des ennemis, & les eurent obligés d'en venir aux épées. Les Bretons avoient un grand désavantage dans ce genre de combat, parce que leurs boucliers étoient petits, & leurs épées énormément longues & sans pointe. Ainsi, lorsqu'ils étoient serrés de près par un ennemi qui les pointoit, ils ne pouvoient ni parer les coups, ni en rendre. Les Bataves au contraire étoient très-expérimentés & très-habi-

les dans cette façon d'attaquer, & ils eurent bon marché des Bretons. Les frappant à coups redoublés, les heurtant avec leurs larges boucliers, leur portant au visage la pointe de leurs épées, ils les mirent bientôt en désordre. Les autres cohortes, animées par leur exemple, secondent leurs efforts, & chacune à son poste taille en pièces ceux qui lui étoient opposés.

La cavalerie Bretonne & les chariots armés en guerre, suivirent le sort de l'infanterie. Après quelque résistance, ils furent rompus; & déjà les Romains avoient nettoyé toute la plaine.

En ce moment, ceux des Bretons qui postés sur la hauteur avoient été jusques-là simples spectateurs du combat, commencerent à descendre, & à envelopper les vainqueurs. Cn. Julius Agricola avoit réservé quatre régimens de cavalerie pour les besoins imprévus, & il leur donna ordre de partir, d'aller au-devant de cette nouvelle attaque, & d'en empêcher l'effet. Ce fut-là ce qui décida de la victoire. Les Bretons soutinrent d'autant moins le choc de la cavalerie Romaine, qu'ils venoient eux-mêmes avec plus de vivacité & d'ardeur. Ils ne purent garder leurs rangs, ils furent tout d'un coup dissipés; & la cavalerie victorieuse, tournant contre les Barbares leur propre stratagême, s'étendit pour prendre en queue ceux qui combattoient encore. Ainsi fut achevée la défaite entière de l'armée des Bretons. Personne ne songea plus à faire aucune résistance; & tous se débandant chercherent leur salut dans la fuite.

Les vainqueurs en firent un grand carnage, les poursuivant l'épée dans les reins. Néanmoins en certaines rencontres, l'indignation ranimoit le courage des vaincus. Sur-tout lorsqu'ils se virent près des bois, plusieurs pelottons se rallierent, & s'embusquant dans l'obscurité des forêts, ils surprirent & tuerent ceux qui couroient après eux avec trop d'avidité & peu de précaution. Cn. Julius Agricola, à la vigilance duquel rien n'échappoit, sentit le danger, & prit de sages mesures pour empêcher qu'une trop grande confiance ne devînt funeste à son armée victorieuse. Il forma autour de la forêt une enceinte de bonnes troupes d'infanterie; il envoya de la cavalerie dans les routes, & jetta dans le fort du bois quelques cavaliers, qui mirent pied à terre pour y pouvoir pénétrer. Moyennant ces secours, la poursuite s'acheva sans risque; & les Bretons, qui n'espéroient plus rien de la surprise, se disperserent de nouveau, s'évitant les uns les autres, & croyant qu'il y avoit plus de sûreté pour eux à fuir seuls qu'à se faire remarquer en marchant en bande. Les Romains, ayant poursuivi les vaincus jus-

qu'à la nuit, las de faire des prisonniers & de tuer, reprirent le chemin de leur camp. La perte des Bretons fut estimée à dix mille hommes; les Romains n'en perdirent que trois cens quarante, & un seul Officier de distinction.

Il est aisé de concevoir que la nuit qui suivit, fut une nuit de joie & de tranquillité pour les vainqueurs. Les Bretons l'employerent à se lamenter sur leur désastre, à se chercher mutuellement. On entendoit les pleurs des femmes, les cris furieux des hommes; ils traînoient les blessés qui avoient peine à suivre, ils appelloient ceux dont aucune blessure n'avoit diminué les forces; ils abandonnoient leurs maisons, & dans leur désespoir ils y mettoient eux-mêmes le feu; ils choisissoient des retraites qui leur paroissoient sûres, & le moment d'après ils les quittoient; ils se réunissoient pour prendre en commun quelque résolution, & ensuite ils se séparoient pour suivre chacun leurs vues particulières. Tantôt l'aspect des personnes les plus chères les attandrissoit, tantôt il les mettoit en fureur; & il demeura pour constant que quelques-uns tuerent leurs femmes & leurs enfans, prétendant leur donner une dernière marque de tendresse & de commisération.

Le lendemain, les Romains jouirent pleinement du spectacle de leur victoire. Un silence de solitude, les collines désertes, les maisons fumantes, tout leur annonçoit qu'il ne leur restoit plus d'ennemis. On envoya des partis à la découverte, ils ne rencontrent personne. Cn. Julius Agricola se tint donc pour bien assuré, que l'armée des Bretons étoit entièrement dissipée; que les vaincus avoient dirigé leur fuite vers différens côtés, & qu'ils ne songeoient point à se rassembler; & comme la saison étoit déjà fort avancée, & ne permettoit pas de s'enfoncer dans le païs, & de suivre les fuyards dans toutes leurs retraites pour achever de les subjuguer, il ramema ses troupes vers le midi dans le païs des Horestes. Ayant reçu des ôtages de ce peuple, il continua sa route, marchant lentement, pour donner le tems aux nations qu'il traversoit de mieux remarquer la force de son armée, & pour laisser dans leurs esprits une plus profonde impression de terreur. Il regagna ainsi ses quartiers d'hiver.

Il rendit compte à Domitien de cette suite d'évenemens par des lettres simples & modestes, que l'Empereur reçut comme il faisoit les heureuses nouvelles, la joie sur le visage & l'inquiétude dans l'ame. Ce Prince lui fit cependant décerner par le Sénat dans les termes les plus honorables les ornemens triomphaux, la statue couronnée de laurier, avec les autres distinctions qui tenoient lieu de triomphe. Il fit aussi

courir le bruit, qu'il ne le rappelloit que pour lui donner le gouvernement de Syrie. Cette place, affectée aux plus illustres Consulaires, vaquoit alors par la mort d'Atilius Rufus. On crut assez généralement, qu'un affranchi de confiance avoit été dépêché pour lui en remettre les provisions, au cas qu'il n'eût point encore quitté la Bretagne; mais que cet affranchi l'ayant rencontré dans le détroit, revint sans s'être présenté devant lui.

Quoi qu'il en soit de ce détail, imaginé peut-être d'après le caractère de Domitien, Cn. Julius Agricola venoit de prendre le chemin de Rome, & de laisser entre les mains de son successeur la province paisible au-dedans & au-dehors. De peur que son arrivée ne se fît trop remarquer, & n'eût un air de solemnité, s'il ne prévenoit le concours, s'il ne rompoit les mesures de ses amis qui vouloient sortir de Rome pour le recevoir, il entra de nuit dans la ville. Il alla de nuit au Palais; C'étoit le tems qu'on lui avoit fixé. Pour tout accueil, Domitien l'embrassa froidement sans lui dire un seul mot. Après quoi le vainqueur de la Bretagne se perdit dans la foule des autres esclaves.

La réputation d'un homme de guerre humilie & blesse les gens oisifs. Cn. Julius Agricola, pour tempérer l'éclat de la sienne par des vertus obscures, prit le parti de se concentrer entièrement dans une vie tranquille & retirée. Vêtu simplement, uni dans ses discours, s'il paroissoit en public, il n'avoit pour cortege qu'un ou deux amis. En voyant, en contemplant Cn. Julius Agricola, le grand nombre, qui ne juge du mérite que par les dehors imposans, cherchoit en lui l'homme célebre. Peu de gens le devinoient.

Dans les premiers tems qui suivirent son rappel, il fut plus d'une fois accusé devant l'Empereur sans le sçavoir, & sans le sçavoir jugé innocent. Aussi n'étoient-ce ni les accusations ni les plaintes, qui pouvoient le mettre en péril; mais, il avoit contre lui l'antipathie du Prince pour la vertu, sa propre gloire & les panégyristes, espèce d'ennemis alors la plus dangereuse. Il survint même des conjonctures qui forcerent de parler de Cn. Julius Agricola. Comment l'oublier, lorsque par l'imprudence des Généraux Romains, ou par leur lâcheté la République perdoit tant d'armées dans la Mœsie, dans la Dace, dans la Germanie, dans la Pannonie, lorsqu'on enlevoit aux Romains tant de forts & tant de garnisons?

Au milieu de tant de malheurs, la voix du peuple demandoit que l'on employât Cn. Julius Agricola. Tout le monde mettoit en parallele sa vigueur, sa fermeté, son expérience avec la foiblesse & la ti-

midité des ſujets qu'on lui préféroit. L'Empereur eut le chagrin d'entendre ſouvent de pareils diſcours, que lui répétoient & les plus fidèles de ſes affranchis par affection, par zèle pour ſon ſervice, & les plus pervers, par malignité, par noirceur, à deſſein de piquer un Prince qui n'avoit déjà que trop de penchant à faire le mal. C'eſt ainſi que les vertus de ce grand homme, & les vices des autres, concouroient à le pouſſer au comble de la gloire & ſur le bord du précipice.

Il touchoit au tems où le Proconſulat ſoit d'Aſie, ſoit d'Afrique, lui devoit échoir par le ſort. Mais, Civica venoit d'être tué dans ſon propre Gouvernement; & ce coup d'eſſai de Domitien étoit un avis pour Cn. Julius Agricola. D'ailleurs, certaines gens au fait des intentions de la cour vinrent lui demander comme d'eux-mêmes, s'il accepteroit un Gouvernement. Ils commencerent, ſans ſe découvrir, par appuyer ſur la douceur du repos, ſur le bonheur de la vie privée. Inſenſiblement ils lui offrirent leurs bons offices pour obtenir qu'on le laiſſât ſans emploi. Enfin, levant le maſque, ces émiſſaires joignirent les menaces aux conſeils, & firent ſi bien qu'ils le traînerent au Palais.

Domitien, qui avoit étudié ſon rôle & compoſé ſon viſage, écouta d'un air fier les prieres de Cn. Julius Agricola, daigna les exaucer, ſouffrit ſes remercîmens, & ne rougit point de faire valoir une faveur ſi odieuſe. En pareil cas, Domitien luimême avoit quelquefois donné les appointemens de Proconſul; mais, Cn. Julius Agricola fut privé de cette gratification.

Rien n'eſt ſi naturel que de haïr ceux qu'on a bleſſés. Domitien très-ſuſceptible de haine revenoit d'autant moins qu'il ſçavoit diſſimuler. Cependant, ce cœur implacable n'étoit pas tout à fait à l'épreuve de la conduite prudente & modérée de Cn. Julius Agricola, qu'on ne voyoit point chercher, par des airs de révolte & par un vain étalage de liberté, la renommée & la mort. Que les admirateurs de ce héroïſme qui brave les puiſſances, dit Tacite, apprennent ici, qu'il eſt poſſible d'être grand homme ſous un mauvais Prince, & qu'avec des ménagemens & de la ſoumiſſion, ſi l'on a de l'ame & des talens, on parvient au même degré de gloire où ſont arrivés par des coups d'éclat, & par une mort brillante mais inutile à la patrie, tant de victimes illuſtres de la vanité.

La fin de ſes jours, déſolente pour ſa famille, douloureuſe pour ſes amis, intéreſſa même les étrangers & les inconnus. Il n'y eut pas juſqu'à la populace, juſqu'à cette partie du public indifférente & diſtraite, qui ne vînt fréquemment demander des nouvelles de Cn.

Julius Agricola, qui dans les places, dans les maisons, ne s'occupât de la perte qu'on alloit faire. Personne ne se réjouit de sa mort, ni ne l'oublia sur le champ. Ce qui redoubloit la compassion, c'étoit le bruit universellement répandu qu'il mouroit empoisonné. L'on n'a cependant aucune certitude là-dessus. Ce qu'on peut assurer, c'est que pendant toute la maladie, Domitien trop souvent pour un Prince l'envoya visiter par des affranchis en faveur, par des Médecins de confiance. Étoit-ce intérêt ? Étoit-ce curiosité ?

Le jour qu'il mourut, on vit partir couriers sur couriers pour aller rendre compte à l'Empereur du progrès de l'agonie; & personne ne croyoit que Domitien eût cet empressement pour des nouvelles capables de l'affliger. Cependant, il joua la douleur à s'y méprendre peut-être lui-même. L'objet de sa haine ne l'inquiétoit plus; & Domitien cachoit mieux sa joie que sa crainte. A la lecture du Testament de Cn. Julius Agricola, qui malgré son affection pour la plus digne des femmes & pour la plus tendre des filles, nommoit l'Empereur son héritier conjointement avec elles, il se crut honoré de cette prétendue marque d'estime & s'en applaudit. La flatterie lui avoit tellement aveuglé l'esprit & gâté le cœur, qu'il ignoroit qu'un bon pere de famille n'appelle à sa succession qu'un mauvais Prince.

Cn. Julius Agricola étoit né le treizième de Juin sous le troisième consulat de l'Empereur Caïus. Il mourut dans sa cinquante-sixième année le vingt-trois d'août sous le consulat de Colléga & de Priscus vers l'an de Jesus-Christ 95. Il ne laissa d'autre postérité qu'une fille qui, comme nous l'avons déjà dit, avoit été mariée à Tacite.

Celui-ci étoit absent de Rome depuis quatre ans, lorsque Cn. Julius Agricola mourut. Sans doute quelque emploi le retenoit si long-tems dans la province. Il exprime ses regrets à ce sujet avec tant d'éloquence & de tendresse, que nous croirions faire tort au Lecteur, si nous les supprimions ici. Il adresse la parole à son beau-pere mourant.

» Vous êtes heureux, Agri-
» cola, non-seulement d'avoir
» paru dans le monde avec tant
» de gloire, mais encore d'en
» être sorti si à propos. Selon
» le témoignage de ceux qui
» furent présens à vos derniers
» entretiens, vous reçûtes l'ar-
» rêt de la destinée avec cons-
» tance, avec une sorte de
» plaisir. Il ne tenoit pas à
» vous que le Prince ne passât
» pour innocent. Mais, dans
» l'affliction où nous sommes,
» votre fille & moi, d'avoir
» perdu le meilleur des peres,
» c'est pour nous un surcroit
» de douleur de n'avoir pu
» vous assister dans votre mala-

» die, ranimer par nos soins » les restes de vos forces dé» faillantes, rassasier notre ten» dresse en vous voyant, en » vous embrassant. Nous euss» sions au moins recueilli vos » ordres & vos paroles, pour » les graver au fond de notre » ame. C'est-là notre malheur » personnel, & ce qui acheve » de nous percer le cœur. Dé» jà séparés de vous par une » longue absence, nous vous » avions perdu quatre ans plu» tôt. Sans doute une épouse » à qui vous étiez si cher, & » qui ne vous quittoit point, » a rempli dignement & ses de» voirs & les nôtres. Vos cen» dres ont reçu les honneurs » dont elles étoient dignes. » Elles ont été cependant ar» rosées de moins de larmes ; » & vos yeux, près de se fer» mer pour toujours, cher» cherent des objets qu'ils n'eu» rent pas la consolation de » trouver.

» S'il est un lieu destiné pour » les Mânes des gens de bien ; » si, comme le croit la saine » philosophie, les grandes ames » ne périssent pas avec le corps, » jouissez de votre félicité. » Daignez jetter un regard sur » votre famille ; & pour modé» rer nos regrets, pour tarir » ces pleurs dont notre foi» blesse est la source, rappel» lez-nous à la contemplation » de vos vertus. Il n'est permis » ni de les pleurer ni de les » plaindre. Les admirer, les » immortaliser par nos éloges, » & si nous en avons la force, » nous les approprier en les » imitant, voilà le tribut que » nous leur devons. Ce sont» là les vrais & les seuls hom» mages, par lesquels la piété » des vivans s'acquitte envers » les morts les plus chers. Que » pour honorer la mémoire » d'un pere, d'un époux, vo» tre fille, votre femme, s'oc» cupent sans cesse de votre » renommée, de vos actions, » de vos paroles, & s'attachent » à l'image de votre ame plu» tôt qu'à celle de votre » corps.

» Je ne désaprouve pas, » ajoute Tacite, que l'on em» ploie le bronze & le marbre » à conserver la figure des « grands hommes. Mais, ces » sortes de monumens sont des » copies fragiles & périssables » ainsi que l'original. L'ame » est éternelle, & ne peut » être représentée par une » main & par une substance » étrangères. Pour en saisir les » traits, il faut soi-même par » ses mœurs en devenir le ta» bleau : »

DIGRESSION sur le portrait de Cn. Julius Agricola.

Le portrait, que Tacite nous a tracé de son beau-pere, surpasse tout ce que le pinceau des plus grands Peintres, ou le ciseau des plus excellens Sculpteurs eussent pu faire pour perpétuer la mémoire de Cn. Julius Agricola. Il n'a pas même vou-

lu que nous ignorassions ce qui regarde l'extérieur de sa personne. Il nous apprend que sa taille étoit bien proportionnée sans être haute; que l'air de son visage n'avoit rien de rude ni d'effrayant, & plus de grace que l'on n'en exige d'un homme & d'un guerrier; que sa physionomie étoit heureuse, & annonçoit la probité & la candeur; en sorte qu'on ne pouvoit le voir sans l'aimer, sans être charmé de trouver en lui le grand homme réuni à l'homme de bien.

Cn. Julius Agricola fut enlevé dans un âge où il pouvoit se promettre encore plusieurs années de vie. Mais, que lui restoit-il à désirer, dit Tacite? Il avoit acquis en un haut degré les vrais biens, qui consistent dans les vertus. Consulaire, & décoré des ornemens du triomphe, la fortune n'avoit plus aucun nouveau titre d'honneur à lui ajouter. Il ne souhait point d'immenses richesses; il en avoit de suffisantes pour soutenir son rang. Il laissoit sa famille dans une situation tranquille & florissante. En de telles circonstances, sa mort fut d'autant plus heureuse, qu'elle lui épargna la vue des plus grands malheurs que Domitien ait fait souffrir à la patrie.

On refuse ordinairement aux guerriers une certaine finesse d'esprit dans les affaires, parce que leur justice accoûtumée aux voies de fait tranche hardiment sans y regarder de trop près, & ne donne point d'exercice aux subtilités du barreau. Avec une pénétration naturelle & de la droiture, Cn. Julius Agricola même parmi des gens attachés aux formes judiciaires, ne parut aucunement déplacé. Il avoit des heures réglées pour le travail & pour le délassement. Dans les assemblées de la province, & sur son tribunal, il montroit de la dignité, de l'application, quelquefois de la sévérité, plus souvent de l'indulgence. Avoit-il rempli ses fonctions? Il déposoit de bonne foi le personnage d'homme public. Jamais on n'apperçut en lui ni d'humeur ni de fierté ni d'avarice; & ce qui est infiniment rare, la bonté ne lui faisoit rien perdre du respect des peuples, & la sévérité rien de leur affection.

Dire qu'il étoit integre, qu'il eut toujours les mains pures, ce seroit un éloge injurieux au mérite d'un si grand homme. Il n'eut pas même le foible des honnêtes gens, cet amour excessif de la réputation, qui fait que l'on affiche les vertus, & que l'on se sert du manege & de l'intrigue pour leur donner du relief. Il n'avoit ni jalousie contre ses Collegues ni démêlés avec les Intendans. Selon lui, dans ces sortes de combats, le triomphe étoit sans gloire.

Il ne déroboit point aux Officiers la gloire de leurs exploits. Quiconque s'étoit distingué, trouvoit un témoin in-

corruptible dans la personne du Général. Quelques-uns lui reprochoient de mettre de l'aigreur dans ses réprimandes, de ne pas ménager les termes. En effet, toujours gracieux pour les gens de bien, il faisoit sentir désagréablement aux autres qu'il n'estimoit que la vertu. Mais, sa colère étoit sans fiel, & s'exhaloit toute entière. On n'avoit pas à craindre qu'il pensât plus qu'il ne disoit. Il croyoit plus honnête d'offenser que de haïr.

JULIUS SECUNDUS, (a) *Julius Secundus*, un des plus célebres Orateurs de son tems.

JULIUS BASSUS, (b) *Julius Bassus*, Proconsul des Bithyniens, fut accusé comme concussionnaire par ces peuples, sous l'empire de Trajan.

JULIUS ALEXANDER, (c) *Julius Alexander*, fut employé par Trajan dans la guerre contre les Parthes. Il contribua sur-tout à ramener Séleucie à l'obéissance.

JULIUS CELSUS, *Julius* (d) *Celsus*, un des plus habiles Jurisconsultes, du tems d'Adrien. Il étoit du nombre des assesseurs que ce Prince avoit soin de se donner, quand il rendoit la justice.

Les Sçavans pensent qu'il y a erreur dans le nom de ce Jurisconsulte, & qu'il faut lire Juventius Celsus, qui étoit en ce tems-là un très-célebre Jurisconsulte.

JULIUS SÉVÉRUS, *Julius Severus*, (e) étoit un grand Capitaine qu'Adrien tira de la grande-Bretagne, pour le charger du commandement général de la guerre contre les Juifs.

Les forces de ces derniers étoient si redoutables, & leur courage si furieux, que Julius Sévérus ne jugea pas qu'il fût prudent de leur livrer bataille. Il aima mieux aller moins vîte, & marcher plus sûrement. Il répandit ses troupes, qui étoient nombreuses dans tout le païs; & ayant ainsi obligé les ennemis de se partager eux-mêmes en plusieurs corps, il les attaquoit par pelottons, leur enlevoit des partis, leur coupoit les vivres, les enfermoit dans leurs châteaux, qu'il assiégeoit ensuite, & emportoit de vive force, ne faisant quartier à personne, & exterminant tout, hommes, femmes & enfans. Il prit ainsi sur eux & détruisit cinquante places fortifiées, & neuf cens quatre-vingt-cinq villes ou bourgades considérables. C'est un problême entre les Sçavans, si Jérusalem fut du nombre des villes prises alors, & si elle a subi une nouvelle & dernière catastrophe sous Adrien.

(a) Tacit. Dialog. de Orator. c. 2.

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 214.

(c) Dio. Cass. p. 785. Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 249.

(d) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 286.

(e) Dio. Cass. pag. 793, 794. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 315. & suiv.

L'exploit le plus renommé de toute cette guerre, fut le siege de Bitther, qu'Eusebe date de la dix-huitième année du règne d'Adrien. La prise de cette place mit fin à la guerre, ou du moins priva les Juifs de leur dernière ressource, & donna moyen aux Romains d'achever sans peine & sans efforts leur victoire par la désolation entière du païs.

Julius Sévérus n'étoit pas moins grand Magistrat que grand capitaine. Après avoir pacifié la Judée, il fut envoyé gouverner la Bithynie, & il y administra les affaires publiques & particulieres avec une équité & une sagesse, dont cette province plus de quatre-vingts ans après conservoit encore précieusement le souvenir. C'est le témoignage que lui rend Dion Cassius, qui étoit Bithynien de naissance.

JULIUS PAULUS, *Julius Paulus*, (*a*) Poëte sous l'empire de Tite-Antonin. C'est ce Poëte dont Aulu-Gelle fait mention en divers endroits, & qu'il loue beaucoup pour son sçavoir; genre de mérite qui n'est pas le premier dans un Poëte.

JULIUS POLLUX, *Julius Pollux*. *Voyez* Pollux.

JULIUS ALEXANDER, *Julius Alexander*. *Voyez* Alexandre [Jule.]

JULIUS FLAVIUS GÉNIALIS, *Julius Flavius Genialis*, (*b*) obtint de Didius Julianus une charge de Préfet du Prétoire, & il ne dut cette charge qu'aux suffrages du peuple.

JULIUS SOLON, *Julius Solon*, Ἰούλιος Σόλων, (*c*) acheta chérement de Cléandre la dignité de Sénateur, sous l'empire de Commode. C'étoit un homme inconnu, de qui l'on disoit que par la confiscation de ses biens il étoit parvenu à se faire reléguer dans le Sénat.

Sévère étant parvenu à l'Empire, Julius Solon lui persuada de faire rendre un arrêt, par lequel il fût dit qu'il n'étoit point permis à l'Empereur de mettre à mort un Sénateur sans le consentement de la Compagnie; & l'arrêt ajoûtoit qu'en cas de contravention, & l'Empereur, & ceux qui lui auroient prêté leur ministère, feroient traités, eux & leurs enfans, en ennemis publics. Malgré cet arrêt, nul Empereur n'a fait mourir un plus grand nombre de Sénateurs que Sévère. Julius Solon, en particulier, fut tué par les ordres de ce Prince.

JULIUS CRISPUS, *Julius Crispus*, (*d*) Tribun des cohortes Prétoriennes, servit en Asie sous l'empire de Sévère. Un jour, cet Officier dans l'ennui & l'impatience que lui causoit une guerre laborieuse sous un

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 368.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 23.

(*c*) Dio. Cass. pag. 822, 840. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 491. T. V. pag. 52.

(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 98, 99.

ciel

ciel étranger & brûlant, fit l'application de deux vers de Virgile aux circonstances où l'on se trouvoit actuellement. » Oui sans doute, il est bien » juste, dit-il, que pour éle- » ver & agrandir Turnus, nous, » vil peuple, troupe indigne » d'être regrettée, nous cou- » vrions les campagnes de nos » corps étendus sans sépulture.« Cette plainte fut regardée comme séditieuse par Sévère. Il en coûta la vie au Tribun, & sa place fut donnée à son délateur, simple soldat.

JULIUS, (*a*) ou JULIANUS ASPER, *Julius*, *Julianus Asper*, étoit un homme très-célebre & très-puissant sous l'empire de Sévère; il fut Proconsul d'Afrique, & ne servit qu'à regret de ministre à la persécution, que ce Prince y fit exercer contre les Chrétiens. Dion Cassius, qui loue sa science & son courage, dit que Caracalla le renvoya honteusement en son païs, sans se souvenir qu'il l'avoit comblé d'honneurs, lui & ses enfans.

JULIUS [C.] ASPER, &.... JULIUS ASPER, (*b*) *C. Julius Asper*, &.... *Julius Asper*, tous deux fils du précédent, furent Consuls ensemble, la première année de l'empire de Caracalla, & la 212.e après Jesus-Christ. Caïus avoit été Questeur en Afrique, & Julius est apparemment celui qui fut nommé Proconsul d'Asie par Caracalla, & qui fut révoqué par Macrin sur une fausse accusation. Il semble même qu'il ait été banni; car, on lit qu'Héliogabale le rétablit.

JULIUS, *Julius*, (*c*) Sénateur, un de ceux qui avoient poussé à l'excès l'impudence & la fureur des délations, sous l'empire de Caracalla, fut livré par Macrin au Sénat, qui rendit contre lui un arrêt qui le condamna à être enfermé dans une isle.

JUMEAUX, ou GEMEAUX. *Voyez* Gemeaux.

JUNCTUS [EMILIUS] (*d*) *Æmilius Junctus*, fut accusé comme complice d'une conspiration contre Commode, & en conséquence envoyé en exil. Il étoit alors Consul subrogé.

JUNIA, *Junia*, (*e*) nom d'une famille Romaine. T. Pomponius Atticus avoit dressé la généalogie de cette famille, & avoit marqué de chaque particulier tout ce qu'on peut désirer d'en sçavoir; sa naissance, son caractère, ses dignités, ses charges, observant toujours une exacte Chronologie.

Il y a apparence que T. Pomponius Atticus faisoit descendre

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag 148.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 132.

(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 192.

(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 483, 484.

(*e*) Corn. Nep. in Tit. Pomp. Attic. c. 18. Plut. T. I. pag. 984. Dio. Cass. p. 245, 246. Tit. Liv. L. II. c. 5. Tacit. Annal. L. III. c. 24, 69.

la famille Junia du fameux L. Junius Brutus, qui délivra le peuple Romain de la domination des Rois, en chassant Tarquin. Cicéron & Plutarque lui ont attribué cette origine; mais, de quelque poids que soit leur sentiment, celui de Denys d'Halicarnasse & de Dion Cassius, paroît appuyé sur de meilleures preuves, & a des raisons convaincantes; il seroit trop long de les déduire ici; une des plus fortes, c'est que les Junius & les Brutus qui ont paru depuis L. Junius Brutus, étoient de famille Plébeienne, comme il paroît par les Tribunats du peuple qu'ils ont exercés. Or, il est certain que les Junius du tems de Tarquin étoient de maison Patricienne, d'une famille dès plus nobles de celles qui se vantoient d'être issues d'Énée & des Troyens, de celle qui, s'étant venue établir à Rome avec Romulus, se signala dans tous les emplois de la guerre & de la paix sous la royauté. Dion Cassius déclare nettement que le premier Brutus fit mourir les deux seuls enfans qu'il avoit, & qui étoient encore en bas-âge, & que la maison Junia finit avec lui. Denys d'Halicarnasse l'assure aussi expressément dans son cinquième livre. Ces témoignages prévalent sans doute sur l'autorité de Plutarque. Cicéron, ayant parlé en Orateur & non pas en Historien dans ses Philippiques, ne peut guère les affoiblir. Mais, en tout cas; il est propre à faire voir que les Brutus de son tems se disoient issus de celui qui délivra Rome de la tyrannie de Tarquin; & Dion Cassius ne nie point qu'on n'abusât à Rome de la conformité des noms, pour animer Brutus à conspirer contre César, comme l'ancien Brutus, dont on vouloit bien croire qu'il tiroit son origine, avoit conspiré contre Tarquin le Superbe.

Les médailles de la famille Junia ne sont pas rares. Elles ont quelquefois pour inscription *Pietas*, quelquefois *Libertas*.

JUNIA, *Junia*, (*a*) Dame Romaine, très-illustre & très-vertueuse. Elle avoit épousé C. Marcellus, Collegue de Cicéron dans le Proconsulat. Elle fut mere d'un fils, qui porta comme son pere, le nom de C. Marcellus, & qui parvint dans la suite au Consulat.

JUNIA, *Junia*, (*b*) fut mariée à M. Émilius Lépidus, duquel elle eut un fils qui conspira contre Octavien. Le complot ayant été découvert, Junia fut impliquée dans le procès criminel fait à son fils, & Mécene vouloit l'envoyer à Octavien, pour être jugée par lui, ou dumoins il exigeoit qu'elle donnât caution comme elle se représenteroit toutes les fois

(*a*) Cicer. ad Amic. L. XV. Epist. 8.

(*b*) Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 522, 523.

qu'elle en seroit requise. Le Consul devant qui cet incident fut porté, & qui devoit en ordonner souverainement, étoit un proscrit, qu'Appien nomme Balbinus. Le vieux Lépidus, autrefois l'un des trois Auteurs de la proscription, se vit forcé d'implorer la protection de ce Consul, étant tombé dans un tel décri, dans un tel oubli, qu'il ne trouvoit personne qui voulût se rendre caution pour sa femme. Balbinus se laissa toucher, & exempta Junia de la nécessité de donner caution.

JUNIA, *Junia*, (*a*) fille de D. Junius Silanus & de Servilia, sœur de Caton, avoit épousé C. Cassius. Cette dame, sœur de M. Brutus, ne mourut que sous l'empire de Tibere, l'an de Jesus-Christ 22. Ainsi, elle avoit survécu soixante-quatre ans à la bataille de Philippes.

Le testament de Junia fit grand bruit dans le public, parce que cette Dame, qui étoit très-riche, & qui tenoit à toutes les premières familles de Rome, y faisoit une mention honorable de presque tous les Grands, sans dire un mot de l'Empereur. Il ne s'offensa point de ce dernier témoignage d'inimitié contre sa maison; & il permit qu'on prononçât l'éloge funebre de Junia dans la tribune aux harangues, & que l'on célébrât ses funérailles avec la pompe convenable. On y porta les images de vingt maisons illustres, les Manlius, les Quintius, & d'autres noms aussi fameux; mais, M. Brutus & C. Cassius effaçoient tous les autres, & occupoient seuls tous les esprits, précisément pour la raison que leur représentation n'y paroissoit point.

JUNIA, *Junia*, (*b*) femme de Furius Camillus Scribonianus, éprouva la clémence de l'Empereur Claude, après que son mari se fût révolté contre ce Prince. Mais, il paroît que Junia la mérita en se déclarant dénonciatrice de ceux qui avoient eu part à la révolte de son mari. Elle fut simplement reléguée. Son fils Furius Camillus Scribonianus fut déclaré exempt de toute peine. L'an de Jesus-Christ 52, Junia fut accusée d'avoir consulté les astrologues sur la mort de l'Empereur, & on prétendoit que l'impatience de voir finir la peine qu'elle souffroit depuis plusieurs années, l'avoit portée à ce crime. Tacite ne nous dit point quel traitement on lui fit. Il est probable qu'elle fut laissée dans son exil.

JUNIA CALVINA, *Junia Calvina*, (*c*) fille d'App. Silanus, fut injustement soupçonnée d'inceste avec L. Silanus son

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 987. Tacit. Annal. L. III. c. 76. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 474.

(*b*) Tacit. Annal. L. XII. c. 52. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 126, 230.

(*c*) Tacit. Annal. L. XIV. c. 12. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 190, 193, 318.

frere. Après que ce dernier se fut ôté lui-même la vie, l'an de Jesus-Christ 49, Junia Calvina fut exilée, & elle resta dans son exil jusqu'à la mort d'Agrippine, que Néron son fils fit assassiner, l'an de Jesus-Christ 59. Ce Prince ayant alors rappellé ceux qu'Agrippine avoit fait exiler, Junia Calvina fut de ce nombre.

JUNIA SILANA, *Junia Silana*, (a) fut mariée à C. Silius, le plus beau de toute la jeunesse Romaine. L'Impératrice Messaline, étant devenue éperdument amoureuse de ce Romain, & voulant le posséder sans rivale, l'obligea de répudier Junia Silana, quoiqu'elle fût également recommandable par sa naissance, sa beauté & son enjouement.

Cette dame fut long-tems liée intimement avec Agrippine, mere de Néron. Mais, cette union se tourna en une inimitié secrete, depuis qu'Agrippine avoit dissuadé Sextius Africanus, jeune homme d'une naissance illustre, d'épouser Junia Silana, en lui disant qu'elle étoit d'une mauvaise conduite, & déjà sur le déclin de l'âge. Agrippine en avoit usé ainsi par pure méchanceté; car, son intention n'étoit pas de garder pour elle Sextius Africanus, mais de l'empêcher de faire un mariage riche, & d'autant plus avantageux, que celle qu'il vouloit épouser n'avoit point d'enfans. Junia Silana s'étoit senti très-piquée, & ces sortes d'offenses entre femmes ne se pardonnent point; elle résolut de profiter de la disgrace d'Agrippine, arrivée l'an de Jesus-Christ 55, pour se venger en achevant de la perdre. Elle entreprit donc, non pas de renouveller contre elle de vieilles accusations, qui avoient fait leur effet, ni de lui reprocher ses regrets sur la mort de Britannicus, ses plaintes indiscretes sur les outrages qu'Octavie éprouvoit de la part d'un ingrat époux; elle lui imputa le dessein d'élever à l'empire Rubellius Plautus, qui par Julie sa mere, fille de Drusus, fils de Tibère, comptoit aussi-bien que Néron, Auguste pour trisayeul, & de remonter elle-même sur le trône en l'épousant. Mais, Agrippine se justifia, & fit exiler son accusatrice.

Junia Silana mourut à Tarente, où on lui avoit permis de revenir d'un exil plus éloigné, lorsque la puissance d'Agrippine avoit commencé à baisser, ou que la haine qui l'avoit portée à la bannir, s'étoit adoucie avec le tems.

JUNIA FADILLA, *Junia Fadilla*, (b) arrière-petite-fille de Tite-Antonin, avoit été destinée en mariage au jeune Maximin.

JUNIA [la Loi], *Lex Ju-*

(a) Tacit. Annal. L. XI. c. 12. L. XIII. c. 19. *& seq.* L. XIV. c. 12. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 163, 365. *& suiv.*

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 305.

nia, (*a*) Loi, dont Cicéron fait mention en plusieurs endroits, comme dans son Oraison pour P. Sestius & dans sa cinquième Philippique.

Il y a eu plusieurs autres loix de ce nom. On les trouvera recueillies dans le Traité des Antiquités Romaines de Rosinus. Cet Auteur fait mention des Loix Junia Licinia, Junia Narbona, Junia Pétronia, Junia Velleia, &c.

JUNIANI LATINI. *Voyez* Affranchissement.

JUNIE, *Junia*, Ἰουνία, (*b*) ou, comme lisent quelques exemplaires, JULIE, est jointe à Andronic, dans l'Épître aux Romains. Ils étoient parens de Saint Paul. *Salutate*, dit cet Apôtre, *Andronicum & Juniam*, *cognatos & concaptivos meos*, *qui sunt nobiles in Apostolis*. Ces dernières paroles, *qui sont distingués*, *considérables entre les Apôtres*, font croire à plusieurs Modernes que Junias est un homme, aussi-bien qu'Andronic. Mais, Saint Chrysostôme, Théophylacte & plusieurs autres, prennent Andronic pour un homme, & Junie pour une femme, & peut-être pour l'épouse d'Andronic. Les Grecs & les Latins font leur fête le dix-septième de Mai, & les distinguent comme le mari & la femme.

JUNIOR [FLAV. CLAUDE CONSTANTIN], (*c*) *Flav. Claudius Constantinus Junior*, fut l'aîné des trois fils que Constance Chlore eut de Maximiana Théodora sa seconde femme. Il dut obtenir la dignité de César, ou de Constance Chlore son pere, ou de Constantin le Grand son frere. En effet, ces Princes auroient-ils pu ne le pas revêtir d'une dignité à laquelle il étoit appellé par sa naissance, pendant qu'ils accordoient le même honneur à des familles étrangères, comme à Bassien. N'auroit-ce pas été faire le plus sensible des affronts au sang de ceux qui les avoient élevés sur le trône? Certainement une pareille démarche auroit révolté toute la terre contr'eux, & ils avoient trop de prudence pour la faire. C'étoit bien la moindre chose, que l'aîné des trois fils du second lit de Constance Chlore fût honoré du titre de César, pendant que les deux autres n'avoient presque rien qui les distinguât du reste des Grands de l'Empire, que l'honneur d'être les plus proches parens de la maison regnante.

Comme l'Histoire ne nous apprend aucune circonstance de la vie de ce Prince, il est à présumer qu'il périt par la politique damnable de l'Empereur Constance son neveu, qui ne se faisoit pas un grand scrupule de répandre inhumainement le sang de ses proches; péché originel dans sa famille, & qui obscur-

(*a*) Cicer. Orat. pro P. Sest. c. 118. Philipp. 5. c. 169.

(*b*) Ad Roman. Epist. c. 16. v. 7.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 551. *& suiv.*

cit terriblement les belles actions du grand Constantin, quoi qu'en disent ses panégyristes. Ce qui sert à confirmer dans l'opinion, que Flav. Claude Constantin Junior fut tué par l'ordre de l'Empereur Constance, c'est ce que Julien l'Apostat assure dans son Épître adressée aux peuples d'Athènes, que l'Empereur Constance, fils du grand Constantin, fit mourir ses deux oncles; fait qui est encore attesté par Saint Athanase, dans la lettre qu'il écrit à ceux qui embrassoient la vie solitaire. Or, il est certain que ces deux oncles, tués par l'ordre de l'Empereur Constance leur neveu, ne peuvent être que Flav. Claude Constantin Junior & le Patrice Constance.

JUNIOR [FLAV. CLAUDE CONSTANTIN] *Flav. Claudius Constantinus Junior*, (*a*) l'aîné des trois fils du second lit de l'Empereur Constantin, naquit le sept Août de l'an de Jesus-Christ 316. Sa mere se nommoit Maximiana Fausta.

Dès l'âge de trois ans & demi, Flav. Claude Constantin Junior, ou le Jeune, étoit décoré du titre de César, quoiqu'il ne le fût pas encore de celui de Consul. Son pere prit ce dernier pour la sixième fois en l'année 320, afin de le partager avec lui. Depuis que tout le pouvoir étoit concentré dans la personne des Empereurs, le Consulat n'étoit plus qu'un nom qui servoit de date aux actes publics. Celui du jeune Prince fut du-moins fécond en belles espérances. La conformité de nom avec son pere, foible motif sans doute, suffisoit cependant au peuple pour tirer les pronostics les plus heureux; & le pere y ajoûtoit un fondement plus raisonnable par l'éducation qu'il donnoit à son fils. Cet enfant sçavoit déjà écrire, & l'Empereur exerçoit sa main à signer des graces; il se plaisoit à faire passer par sa bouche toutes les faveurs qu'il accordoit. Noble apprentissage de la puissance souveraine, née pour faire du bien aux hommes.

Flav. Claude Constantin Junior fut marié environ l'an de Jesus-Christ 335; mais, on ignore le nom de sa femme. Son pere ayant voulu vers ce temslà diviser l'Empire entre ses enfans, il eut pour sa part tout ce qui étoit du côté de l'Occident au de-là des Alpes, sçavoir, la Gaule, l'Espagne & la grande-Bretagne. Après la mort de l'Empereur, il se fit un nouveau partage; & il paroît que Flav. Claude Constantin Junior fut celui qui gagna le moins dans ce nouveau partage. Il ne remporta que des prétentions sur l'Italie, & des droits contestés sur l'Afrique, dont Flav. Jule Constant lui cédoit une partie, & lui disputoit l'autre. Ces dif-

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 295, 307, 308. Hist. du Bas-Emp par M. le Beau. Tom. I. p. 294, 300, 301, 549, 550. Tom. II. p. 15. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 552. *& suiv.*

férends entre les deux freres éclaterent bien-tôt par une rupture funeste à Flav. Claude Constantin Junior.

Ce Prince se perdit par son imprudence. La querelle entre son frere & lui s'aigrissoit de jour en jour. Un tribun, nommé Amphilochius, de Paphlagonie, ne cessoit d'animer Flav. Jule Constant, & le détournoit de tout accommodement. Enfin, Flav. Claude Constantin Junior prit le parti de se faire justice par les armes, & passa les Alpes. Flav. Jule Constant étoit en Dace; il envoye ses Généraux à la tête d'une armée, & se dispose à les suivre avec de plus grandes forces. Ses capitaines, arrivés à la vue de l'ennemi près d'Aquilée à la fin de Mars ou au commencement d'Avril, dressent une embuscade, & ayant engagé le combat feignent de prendre la fuite. Les soldats de Flav. Claude Constantin Junior s'abandonnent à la poursuite; & bien-tôt enfermés entre les troupes qui sortent de l'embuscade & les fuyards qui tournent visage, ils sont taillés en pièces. Flav. Claude Constantin Junior lui-même, renversé de son cheval, meurt percé de coups. On lui coupe la tête; on jette son corps dans le fleuve d'Alsa, qui passe près d'Aquilée. Il en fut apparemment retiré, puisqu'on montroit long-tems après son tombeau de porphyre à Constantinople dans l'église des Saints Apôtres. Il avoit vécu près de 25 ans, & regné un peu plus de deux ans & demi depuis la mort de son pere. Ayant perdu sa femme, il venoit de contracter par députés un second mariage avec une Espagnole de noble origine, dont on ne dit ni le nom ni la famille. Flav. Jule Constant profita seul de la dépouille de son frere; il devint maître de tout l'Occident.

Flav. Claude Constantin Junior, à ce qu'il paroît, ne laissa point de postérité. Il est toujours représenté la tête nue sur les médailles. Quelques-uns lui donnent le prénom de Julius, au lieu de celui de Claudius.

N'étant encore que César, il avoit vaincu les Sarmates & les Goths, & dans les Gaules il avoit remporté de grandes victoires sur les Francs, qui n'oserent plus se présenter tant qu'il vécut.

Ce Prince étoit venu à bout de rendre aux églises les Évêques que la calomnie en avoit chassés. Il avoit adressé au peuple Catholique d'Alexandrie une lettre datée du 17 Juin, dans laquelle il supposoit que son pere n'avoit relégué Athanase en Gaule, que pour le soustraire à la fureur de ses ennemis; il déclaroit qu'il s'étoit efforcé d'adoucir l'exil de cet homme Apostolique, en lui rendant les mêmes honneurs que le Prélat auroit pu recevoir à Alexandrie; il admiroit sa vertu, soutenue de la grace divine, & supérieure à toutes les adversi-

tés. Puisque mon pere, ajoûtoit-il, avoit formé le pieux dessein de vous rendre votre Évêque, & qu'il ne lui a manqué que le tems de l'exécuter, j'ai cru qu'il étoit du devoir de son successeur de remplir ses intentions. Comme Alexandrie étoit dans le partage de Constance, Flav. Claude Constantin Junior, pour ne pas donner d'ombrage à son frere, ne prenoit dans cette lettre que le titre de César. Il mena avec lui Athanase en Pannonie. Flav. Jule Constant, animé du même zèle, le seconda par ses instances. Ils parlerent avec fermeté, & forcerent leur frere à consentir, malgré les favoris, au retour des exilés.

JUNIUS [M.], *M. Junius*, (*a*) M. Ἰούνιος, qui descendoit d'un des compagnons d'Énée, & qui, par sa vertu & son mérite singulier, passoit pour un des plus illustres de Rome. Il avoit épousé Tarquinia, seconde fille de Tarquin l'ancien, de laquelle il eut plusieurs enfans. Tarquin le Superbe, après avoir fait mourir Tullius avec quelques autres citoyens qui lui étoient suspects, résolut aussi de se défaire secrétement de M. Junius, non pour aucun crime qu'il eût commis, mais parce qu'étant héritier d'une famille anciennement riche, il possédoit de grands biens, dont le tyran vouloit s'emparer. Le fils aîné de M. Junius subit le même sort; son grand cœur donnoit de l'ombrage à Tarquin, & il paroissoit trop bien né pour laisser impunie la mort de son pere. Son cadet encore fort jeune, ne pouvant plus espérer aucun secours, depuis que la cruauté du tyran lui avoit enlevé toute sa famille, prit alors un parti qui fut l'effet de la plus rare prudence. Il contrefit le fou & continua toujours dans cette stupidité simulée, jusqu'à ce qu'il trouvât quelque occasion favorable pour revenir à son naturel, sans courir risque de sa vie. Voilà pourquoi on le surnomma Brutus. Ce fut par cette ruse qu'il se mit à couvert de la cruauté du Tyran, qui s'étendit sur un grand nombre de gens de bien & de mérite. *Voyez* Brutus.

JUNIUS [Q.], *Q. Junius*, (*b*) étoit Tribun du peuple, l'an de Rome 316, & avant Jesus-Christ 436.

JUNIUS [L.] PULLUS, *L. Junius Pullus*, (*c*) fut créé Consul avec P. Clodius Pulcher, l'an de Rome 503, & avant Jesus-Christ 249.

On chargea L. Junius Pullus de conduire à Lilybée des vivres & d'autres munitions pour l'armée qui assiégeoit cette ville, & on lui donna soixante vaisseaux pour les escorter. Junius Pullus, étant arrivé à Messine, & y ayant grossi sa flotte de tous

(*a*) Dionys. Halicarn. L. IV, c. 15.
(*b*) Tit. Liv. L. IV. c. 16.
(*c*) Cicer. de Natur. Deor. L. II. c. 8. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 182. Hist. Rom. Tom. II. p. 548. & suiv.

les bâtimens qui lui étoient venus de Lilybée & du reste de la Sicile, partit en diligence pour Syracuse, où il arriva sans courir aucun danger. Sa flotte étoit de cent vingt vaisseaux longs, & d'environ huit cens de charge. Il donna la moitié de ceux-ci avec quelques-uns des autres aux Questeurs, avec ordre de porter incessamment des provisions au camp; & pour lui, il resta à Syracuse dans le dessein d'y attendre les bâtimens qui n'avoient pu le suivre depuis Messine, & pour y recevoir les grains que les alliés du milieu des terres devoient lui fournir.

Cependant, Carthalon, Général des Carthaginois, s'éloigna un peu de Lilybée, & alla se poster sur la route d'Héraclée pour observer la nouvelle flotte des Romains, & l'empêcher d'arriver au camp. Informé ensuite par ceux qu'il avoit envoyés à la découverte, qu'une assez grande flotte approchoit, composée de vaisseaux de toute sorte, [c'étoit celle que le Consul avoit envoyée devant lui sous la conduite des Questeurs] il avance au-devant des Romains pour leur présenter la bataille, comptant qu'il n'auroit qu'à paroître pour vaincre. L'escadre qui venoit de Syracuse, apprit que les ennemis n'étoient pas loin. Les Questeurs, ne se croyant pas en état de hazarder une bataille, aborderent à une petite ville alliée, où il n'y avoit pas à la vérité de port, mais où des rochers s'élevant de terre formoient une espece de rade & un abri assez commodes. Ils y débarquerent, & y ayant disposé tout ce que la ville put leur fournir de catapultes & de balistes, ils attendirent les Carthaginois. Ceux-ci ne furent pas plutôt arrivés, qu'ils penserent à les attaquer. Ils s'imaginoient que dans la frayeur où étoient les Romains, ils ne manqueroient pas de se retirer dans cette bicoque, & de leur abandonner leurs vaisseaux. Mais, l'affaire ne tournant pas comme ils avoient espéré, & les Romains se défendant avec vigueur, ils se retirerenr de ce lieu, où d'ailleurs ils étoient fort mal à leur aise; & emmenant avec eux quelques vaisseaux de charge qu'ils avoient pris, ils allerent gagner le fleuve Halycus, où ils demeurerent pour observer quelle route prendroient les Romains.

L. Junius Pullus, ayant fini à Syracuse tout ce qu'il avoit à y faire, doubla le promontoire de Pachynum, & cingla vers Lilybée, ne sachant rien de ce qui étoit arrivé à ceux qu'il avoit envoyés devant. Cette nouvelle étant venue à Carthalon, il mit en diligence à la voile, dans le dessein de donner bataille au Consul pendant qu'il étoit éloigné des autres vaisseaux. L. Junius Pullus apperçut de loin la flotte nombreuse des Carthaginois. Mais, trop foible pour soutenir un combat, & trop proche de l'ennemi pour

prendre la fuite, il prit le parti d'aller jetter l'ancre près de Camarine dans des lieux escarpés, & absolument inabordables, aimant mieux s'exposer à périr au milieu des écueils que de tomber avec sa flotte au pouvoir des ennemis. Carthalon se garda bien de donner bataille aux Romains dans des lieux si difficiles. Il se saisit d'un promontoire, y mouilla l'ancre; & ainsi placé entre les deux flottes des Romains, il examinoit ce qui se passoit dans l'une & dans l'autre.

Une tempête affreuse commençant à menacer, les pilotes Carthaginois, fort experts sur ces sortes de cas, prévirent ce qui alloit arriver. Ils en avertirent Carthalon, & lui conseillerent de doubler au plutôt le promontoire de Pachynum & de s'y mettre à l'abri de l'orage. Le commandant se rendit prudemment à cet avis. La tempête éclate bien-tôt après. Les deux flottes Romaines, se trouvant dans des endroits exposés & découverts, en furent si cruellemant maltraitées, qu'il n'en resta pas même une planche dont on pût faire usage, excepté deux vaisseaux, dont le Consul se servit pour ramasser ceux qui avoient eu le bonheur d'échaper au naufrage, soit en se jettant sur les bords, ou y étant poussés par la tempête même, & ils étoient en assez grand nombre.

L. Junius Pullus, cherchant ensuite à couvrir ses fautes & son malheur par quelque exploit considérable, ménagea des intelligences secretes dans Eryx, & se fit livrer la ville. Sur le sommet de la montagne qui portoit le même nom, etoit le temple de Vénus Erycine, le plus beau sans contredit & le plus riche de tous les temples de la Sicile. La ville étoit située un peu audessous de ce sommet; & l'on n'y pouvoit monter que par un chemin très-long & très-escarpé. L. Junius Pullus plaça une partie de ses troupes sur le sommet, & le reste au pied de la montagne, près d'un petit bourg, qu'il fortifia, & où il laissa huit cens hommes en garnison. Après avoir pris ces précautions, il crut n'avoir rien à craindre; mais, Carthalon, y ayant débarqué ses troupes pendant la nuit, s'empara du petit bourg, une partie de la garnison fut tuée, l'autre se réfugia dans la ville d'Eryx.

L'Histoire ne nous apprend rien de certain depuis ce temslà, au sujet de L. Junius Pullus. Quelques Auteurs croyent qu'il fut pris par Carthalon dans l'expédition, dont nous venons de parler; d'autres, que prévoyant bien ce qu'il lui arriveroit à Rome s'il y retournoit, il prévint sa condamnation par une mort volontaire.

JUNIUS [M.] PÉRA, *M. Junius Pera*, (a) fut élevé

(a) Tit. Liv. L. XXII. c. 57. L. XXIII. c. 14, 32. Roll. Hist. Rom. T. III. pag. 17, 247, 248, 287, 288.

au Consulat avec M. Emilius Barbula, l'an de Rome 522, & avant Jesus-Christ 230. Quatorze ans après ayant été créé Dictateur, il nomma pour maître de la cavalerie T. Sempronius; & parmi les nouvelles troupes qu'il mit sur pied, il enrôla tous les jeunes gens qui avoient l'âge de dix-sept ans, & quelques-uns même qui avoient encore la robe prétexte. On en composa quatre légions, & un corps de mille cavaliers. Il envoya en même-tems demander aux alliés du nom Latin, le contingent qu'ils devoient fournir en vertu du traité. Il ordonna aussi de préparer des armes, tant offensives que défensives, sans compter celles qu'on avoit autrefois prises sur les ennemis, & qu'on tira des temples & des portiques pour armer les nouveaux soldats. On fit outre cela des levées d'une nouvelle forme; car, la République ne pouvant pas fournir assez de gens libres, on enrôla huit mille esclaves des plus robustes, en leur demandant auparavant s'ils étoient d'humeur à porter les armes; & on en paya la valeur à leurs maîtres, de l'argent qui fut tiré du trésor public. On préféra les soldats de cette espèce à ceux qui étoient prisonniers d'Annibal, & que ce Général offroit de rendre pour une rançon moins considérable que le prix qu'il en coûta.

M. Junius Péra, après avoir satisfait aux devoirs de la religion, demanda au peuple qu'il lui fût permis de monter à cheval; & aussi-tôt il fit prendre les armes aux deux légions que les Consuls avoient levées dès le commencement de l'année, aux huit mille esclaves dont on a parlé ci-dessus, & aux cohortes qu'on avoit tirées du Picénum & de la Gaule. Comme ces forces ne lui paroissoient pas suffisantes, il eut recours à un remede qu'on n'employoit que dans les conjonctures les plus extrêmes & les plus désespérées, & lorsque l'honneur étoit obligé de céder à l'intérêt. Il publia un édit, par lequel il mettoit en liberté tous ceux qui étoient retenus dans les prisons, ou pour les crimes capitaux qu'ils avoient commis, ou pour les dettes qu'ils avoient contractées. Il acquittoit les uns & les autres de ce qu'ils devoient, ou à la justice, ou à leurs créanciers, à condition qu'ils serviroient dans les troupes en qualité de soldats. Cette dernière espèce lui fournit six mille hommes, qu'il arma des dépouilles que C. Flaminius avoit prises sur les Gaulois, & qu'il avoit fait porter à Rome, pour honorer son triomphe. Après ces dispositions, il partit de la ville avec vingt-cinq mille hommes en état de combattre. Mais, il ne dut pas faire de grands exploits, puisque l'Histoire ne nous en dit rien.

JUNIUS [M.], *M. Junius*, M. Ἰούνιος, (*a*) l'un des princi-

(*a*) Tit. Liv. L. XXII. c. 59. *& seq.*

paux Romains, qui furent faits prisonniers à la bataille de Cannes, l'an de Rome 536., & 216 avant J. C. Ces prisonniers ayant obtenu des Carthaginois la permission d'envoyer à Rome pour demánder qu'on les rachetât, M. Junius fut choisi pour être le chef de la députation. On donna audience aux députés dans le Sénat, où M. Junius parla ainsi au nom de tous: » Il » n'y a personne parmi nous, » dit-il, qui ne sçache que la » république Romaine est de » tous les États, celui qui fait » le moins de cas des prisonniers. Mais, sans avoir trop » bonne opinion de notre cause, nous pouvons assurer, » qu'il n'en tomba jamais entre » les mains des ennemis, qui » méritassent moins que nous » votre indifférence, ou votre » mépris. Car, ce n'est pas sur » le champ de bataille que la » crainte nous a obligés de rendre nos armes à l'ennemi; » mais, après avoir combattu » jusqu'à la nuit, en marchant » sur des monceaux de corps » morts, nous nous sommes enfin retirés dans notre camp. » Pendant le reste du jour, & » la nuit suivante toute entière, » malgré la fatigue que nous » avions essuyée, malgré les » blessures dont nous étions » couverts, nous avons défendu » nos retranchemens. Le lendemain nous voyant investis » par une armée victorieuse, » sans avoir la liberté d'aller » puiser de l'eau, ni aucune » espérance de nous ouvrir un » passage à travers une multitude innombrable d'ennemis; » persuadés que ce n'étoit pas » un crime de conserver la vie » à quelques restes d'une armée, qui avoit laissé cinquante mille hommes sur le champ » de bataille, nous sommes enfin convenus de notre rançon, » & avons rendu à l'ennemi des » armes qui ne pouvoient plus » nous être d'aucun secours. » Nous sçavions que nos ancêtres avoient donné de l'or aux » Gaulois pour se racheter, & » que nos peres, ces Romains » si sévères sur les conditions » de paix, avoient cependant » envoyé des Ambassadeurs à » Tarente, pour traiter de la » rançon des prisonniers; & » cependant la bataille que » nous perdîmes à Allia contre » les Gaulois, & celle que Pyrrhus gagna contre nous auprès d'Héraclée, furent moins » pernicieuses à la République » par le carnage de nos soldats, que par leur épouvante » & leur fuite, au lieu que les » champs de Cannes sont jonchés de corps morts des Romains. Et si nous sommes » échappés à la fureur des ennemis, c'est que leurs armes » étoient émoussées, & leurs » forces épuisées, à force de » tuer. Il y en a même quelques-uns de nous à qui on ne » peut pas reprocher d'avoir » abandonné le champ de bataille, mais qui sont tombés » entre les mains des ennemis,

» quand on leur a livré le camp » dont on leur avoit confié la » garde. Je n'envie point le » sort ou la condition d'aucun » de mes concitoyens & de mes » compagnons de guerre ; & je » ne cherche point à me justi- » fier aux dépens d'aucun d'eux. » Mais, à moins qu'on ne croye » qu'il y a du mérite à mieux » courir & à fuir plus promp- » tement que les autres, je ne » pense pas qu'on nous doive » préférer ceux qui ont aban- » donné le champ de bataille, » la plûpart sans armes, & ne » se sont point arrêtés qu'ils » n'aient gagné Venouse ou » Canouse, ni qu'eux-mêmes » se vantent de pouvoir être » plus utiles à la République » que nous. Après tout, je con- » sens que vous les regardiez » comme de bons & de coura- » geux soldats, pourvu que » vous comptiez encore davan- » tage sur notre valeur & sur » notre zele, qui seront d'au- » tant plus ardens à vous ser- » vir, que nous n'oublierons » jamais que c'est par votre » bonté, que nous aurons été » rachetés & rétablis dans no- » tre patrie. Vous levez des » soldats de tout âge & de tou- » te condition. J'apprends que » vous armez huit mille escla- » ves. Nous sommes à peu près » un pareil nombre de citoyens ; » & notre rançon n'excédera » pas le prix qu'il vous en coû- » te pour les acheter. Car, je » ferois injure au nom Romain, » si je les comparois avec nous » d'une autre façon. Je ne crois » pas que nous ayons mérité » votre colere & votre indi- » gnation. Mais, si vous avez » de la peine à prendre à no- » tre égard le parti de la dou- » ceur & de l'humanité, songez » à quel ennemi vous nous allez » abandonner. Autrefois Pyr- » rhus traita nos prisonniers » comme ses amis & ses hôtes ; » mais, nous avons le malheur » d'être tombés entre les mains » d'un Barbare, d'un Carthagi- » nois, dont on auroit peine à » dire quel est le plus grand » vice, de son avarice, ou de » sa cruauté. Si vous voyiez » les chaînes dont vos citoyens » sont chargés, si vous étiez » témoins de la misere dans » laquelle on les fait languir, » vous ne seriez assurément pas » moins touchés d'un tel objet, » que si d'un autre côté vous » jettiez les yeux sur les cam- » pagnes de Cannes, couvertes » de monceaux de vos soldats. » Vous entendez les gémisse- » mens, & vous pouvez voir » les larmes de nos parens, qui » attendent votre réponse dans » le vestibule du Sénat. S'ils » ont tant d'inquiétude pour » notre vie & celle de nos » compagnons absens, quelles » croyez-vous que soient les » alarmes de ceux qui sont » eux-mêmes en danger de per- » dre la vie & la liberté ! Mais, » quand Annibal, contre son » naturel, voudroit nous trai- » ter avec douceur & avec » bonté, nous nous mettrions

» peu en peine de conserver la » vie, si vous nous jugiez in- » dignes d'être rachetés. Pyr- » rhus renvoya autrefois sans » rançon les prisonniers qu'il » avoit faits sur les Romains. » Mais, il les renvoya accom- » pagnés des premiers de Rome » qu'on avoit envoyés vers lui » pour traiter de leur rançon. » Moi, je reviendrois dans ma » patrie, si on ne daignoit pas » dépenser cinquante écus pour » me tirer des mains de l'en- » nemi ! Chacun a ses maximes » & sa façon de penser. Pour » moi, je sçais que je suis ex- » posé à perdre la vie ; mais, » je crainds beaucoup moins de » mourir, que de vivre sans » honneur ; ce qui arriveroit, » s'il paroissoit que vous nous » avez condamnés comme des » misérables qui ne méritent » pas votre compassion. Car, » on ne s'imaginera jamais, que » vous ayiez voulu ménager » votre argent. «

Dès qu'il eut cessé de parler, la foule de leurs parens, qui se tenoient assez près de l'assemblée, commença à pousser des cris douloureux. Ils tendoient les mains vers les Sénateurs, & les supplioient de leur rendre leurs enfans, leurs freres, leurs peres, ou leurs maris ; car, la nécessité avoit aussi engagé les femmes à se confondre, pour le même dessein, avec les hommes. Après qu'on eut un peu écarté le peuple, on commença à recueillir les voix. Les sentimens furent fort partagés. Les plus compatissans vouloient qu'on les rachetât des deniers du trésor public. D'autres soutenoient, que la République n'étoit pas en état de fournir à cette dépense ; qu'il suffisoit de leur permettre de se racheter de leur argent. Ils ajoûtoient que l'État pouvoit aider ceux qui n'avoient pas d'argent comptant, à condition qu'ils engageroient leurs terres ou leurs maisons pour la sûreté de la somme qu'on leur auroit prêtée. Alors, T. Manlius Torquatus, citoyen, d'une austérité digne des premiers tems de la République, voyant qu'on vouloit avoir son avis sur cette matière, fit un assez long discours pour prouver qu'on ne devoit point accorder aux prisonniers leur demande.

Quand T. Manlius Torquatus eut cessé de parler, tous les Sénateurs eurent beaucoup moins d'égard aux intérêts du sang qui les lioit à la plûpart des prisonniers, qu'aux conséquences fâcheuses que pourroit avoir une indulgence si peu conforme à la sévérité, dont leurs ancêtres avoient toujours usé envers les prisonniers. Ils ne croyoient pas non plus qu'il fût à propos de faire une dépense, qui en même-tems épuiseroit le trésor de la République, dont on avoit déjà tiré beaucoup d'argent pour acheter huit mille esclaves, & fourniroit à Annibal une ressource, dont on étoit sûr qu'il avoit un extrême besoin. Quand on eut

porté à ceux qui attendoient hors du Sénat, la triste réponse qu'on ne racheteroit point les prisonniers, & que la perte de tant de citoyens ajoûtés à ceux qui avoient été tués dans la bataille, eut excité dans leurs cœurs une nouvelle affliction, ils suivirent les députés jusqu'aux portes de la ville les larmes aux yeux, & en poussant des cris très-douloureux.

JUNIUS [M.] SILANUS, *M. Junius Silanus. Voyez* Silanus.

JUNIUS [D.], *D. Junius*, (*a*) officier Romain, qui servoit durant la seconde guerre Punique, l'an de Rome 540, & 212 avant J. C.

JUNIUS [M.] PENNUS, *M. Junius Pennus*, (*b*) fut créé Édile Plébeien avec T. Claudius Asellus, l'an de Rome 548, & 204 avant Jesus-Christ. Trois ans après, ayant été nommé Préteur, il fut chargé de rendre la justice à Rome.

JUNIUS [M.] SILANUS, *M. Junius Silanus*, (*c*) Préfet des alliés, fut tué dans un combat contre les Boiens, l'an de Rome 556, & 196 avant Jesus-Christ.

JUNIUS [P.] BRUTUS, *P. Junius Brutus*, (*d*) étant tribun du peuple, l'an de Rome 557, & 195 avant Jesus-Christ, défendit la loi Oppia, & déclara qu'il ne souffriroit pas qu'elle fût abrogée. Trois ans après, il fut Édile Curule avec M. Tuccius. Ces deux Magistrats appellerent en jugement plusieurs usuriers, & les firent condamner à de grosses amendes qu'on exigea à la rigueur, & dont on fit faire des chars dorés à quatre chevaux, qui furent mis dans la chapelle de Jupiter au Capitole, au-dessus de la châsse ou sacristie, & douze boucliers dorés. Ces mêmes Édiles firent bâtir un portique au-delà des trois portes, dans le lieu appellé *les Bûcherons*.

P. Junius Brutus fut nommé Préteur, l'an de Rome 562, & eut l'Étrurie pour département. Il continua de gouverner cette province l'année suivante, en qualité de Preteur. Mais, il ne la gouverna cependant qu'une partie de l'année, parce que le Sénat rendit un Arrêt, par lequel il lui ordonnoit de laisser sa province & son armée à celui de ses Lieutenans qu'il voudroit choisir, & d'aller prendre le gouvernement de l'Espagne ultérieure. Dès que P. Junius Brutus eut reçu cet Arrêt avec les lettres du Préteur Sp. Postumius, il partit pour aller en Espagne.

JUNIUS [M.] BRUTUS, *M. Junius Brutus*, (*e*) étoit Tribun du peuple l'an de Rome 557, & 195 avant Jesus-Christ.

(*a*) Tit. Liv. L. XXV. c. 22.
(*b*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 11. L. XXX. c. 40.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 36.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 1. L. XXXV. c. 41. L. XXXVI. c. 45. L. XXXVII. c. 1, 50, 57.
(*e*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 1. L.

Il s'oppoſa à ce que l'on abrogeât la loi Oppia, qui modéroit le luxe des dames. Quatre ans après, il fut nommé Préteur, & en cette qualité, chargé de rendre la juſtice à Rome aux deux Tribunaux. A l'un il jugeoit les procès que les Romains avoient entr'eux ; & à l'autre, ceux qu'ils avoient avec les étrangers. On lui ordonna en outre de faire radouber & armer les vieux vaiſſeaux qui étoient dans les arſenaux, & de lever parmi les affranchis les ſoldats qui les devoient monter. M. Junius Brutus conſacra auſſi cette même année le temple de la mere Idéenne, & fit célébrer à cette occaſion les grands jeux, auxquels on ajoûta pour la première fois des jeux de théatre, ſuivant le témoignage de Valérius Antias. C'étoient les cenſeurs, M. Livius & C. Claudius, qui avoient fait bâtir ce temple en vertu d'un arrêt du Sénat, ſous le conſulat de M. Cornélius & de Pub. Sempronius, treize ans avant que M. Junius Brutus fît la dédicace dont nous parlons.

M. Junius Brutus fut un des Commiſſaires que l'on fit partir pour l'Aſie, l'an de Rome 563, & à qui l'on laiſſa la liberté de décider par eux-mêmes les conteſtations, qui ne pourroient être remiſes à un autre tems. Onze ans après, il fut créé Conſul avec A. Manlius Vulſon, & eut la Ligurie pour département ; la Gaule échut à ſon Collegue. Mais, quelque tems après, il eut ordre de paſſer dans cette dernière province, & tira ſans différer des colonies & des autres villes du païs, tous les ſoldats & les autres ſecours qu'il put, & ſe rendit à Aquilée. Là ayant appris que l'armée d'A. Manlius Vulſon, qui avoit couru le plus grand riſque, étoit en ſûreté, il écrivit cette bonne nouvelle à Rome, pour y faire ceſſer les craintes & les alarmes ; & ayant renvoyé aux Gaulois les troupes qu'il avoit exigées d'eux, il alla trouver ſon Collegue. Les Iſtriens, qui s'étoient campés avec des troupes nombreuſes aſſez près du Conſul, n'eurent pas plutôt appris l'arrivée de ſon Collegue & de ſon armée, qu'ils ſe retirerent chacun dans leur païs. Alors, les Conſuls remenerent leurs légions à Aquilée pour y paſſer l'hiver. L'année ſuivante, étant entrés ſur les terres des Iſtriens, ils y mirent tout à feu & à ſang, & contraignirent ces barbares de leur demander la paix.

M. Junius Brutus, dans la ſuite, fut choiſi de nouveau pour être un des Commiſſaires qu'on envoya dans les iſles de l'Aſie. L'objet de cette commiſſion c'étoit d'exhorter les

XXXV. c. 24. L. XXXVI. c. 2, 36. L. XXXVII. c. 55. L. XL. c. 59. L. XLI. c. 5. *& ſeq.* L. XLII. c. 45. L. XLIII. c. 14.

alliés à faire la guerre à Persée de concert avec les Romains. M. Junius Brutus brigua la censure l'an de Rome 584, & 168 avant Jesus-Christ. Mais, il n'obtint point cette charge.

JUNIUS [D.] BRUTUS, *D. Junius Brutus*, (*a*) l'un des Triumvirs, qui conduisirent une colonie à Sipontum, dans un territoire des Arpiniens, l'an de Rome 558, & 194 avant Jesus-Christ.

JUNIUS [M.] PENNUS, *M. Junius Pennus*, (*b*) fut créé Préteur, l'an de Rome 580, & 172 avant Jesus-Christ, & eut pour département l'Espagne Citérieure. Cinq ans après, il parvint au Consulat avec Q. Élius Pétus. Le sort lui adjugea la province de Pises, & à son Collegue celle de la Gaule. Avant que de partir pour sa province, M. Junius Pennus eut ordre d'introduire dans le Sénat les Ambassadeurs, qui venoient alors de toutes parts à Rome pour féliciter les Romains de leurs victoires.

JUNIUS [L.], *L. Junius*, Λ. Ἰούνιος, (*c*) l'un des dix Commissaires qui furent envoyés en Macédoine, pour régler les affaires de cette province, l'an de Rome 585, & 167 avant Jesus-Christ.

JUNIUS, *Junius*, Ἰούνιος, (*d*) étoit Préteur en Asie du tems de Jule César. Ce dernier, ayant fait quelques Pirates prisonniers, & les ayant mis dans les prisons de Pergame, alla trouver Junius, à qui il appartenoit comme Préteur, d'ordonner la punition de ces prisonniers. Ce Préteur, qui avoit les yeux ouverts sur leur argent, qui étoit très-considérable, répondit qu'il aviseroit à loisir à ce qu'il faudroit faire de ces malfaiteurs. Mais, Jule César qui connut son but, le laissa-là, s'en retourna promptement à Pergame; & avant que Junius pût donner aucun ordre, il fit mettre en croix tous ces prisonniers.

JUNIUS [Q.], *Q. Junius*, Κ. Ἰούνιος, (*e*) Officier Espagnol, qui suivit le parti de Jule César, pendant la guerre des Gaules; il fut député plusieurs fois vers Ambiorix roi des Eburons. Cet Officier pourroit bien être le même qui suit.

JUNIUS, *Junius*, Ἰούνιος, (*f*) dont parle Hirtius dans son livre de la guerre d'Espagne. Pendant que Jule César faisoit le siege de Cordube qui étoit défendue par une garnison de Cn. Pompée, Junius qui faisoit travailler à une mine, voyant que les soldats de cette garnison massacroit les habitans, s'écria qu'on faisoit une très-méchante & très-détestable action, & que ces pauvres gens n'avoient point mérité d'être

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 45.
(*b*) Tit. Liv. L. XLII. c. 9, 10, L. XLV. Suppl. 1. c. 1.
(*c*) Tit. Liv. L. XLV. c. 17.
(*d*) Plut. T. I. p. 708.
(*e*) Cæs. de Bell. Gall. L. V. pag. 182, 183.
(*f*) Hirt. Pans. de Bell. Hisp. p. 839.

traités de la sorte, après les avoir reçus chez eux, de façon qu'il fit cesser le meurtre.

JUNIUS [C.], *C. Junius*, Γ. Ἰούνιος, (*a*) Juge, dont Cicéron fait mention dans son oraison pour A. Cluentius.

JUNIUS [M.], *M. Junius*, Μ. Ἰούνιος, (*b*) dont Cicéron fait mention dans une de ses oraisons contre Verrès.

JUNIUS [P.], *P. Junius*, Π. Ἰούνιος, (*c*) étoit chargé de la garde du temple de Castor, sous le consulat de L. Sylla & de Q. Métellus. Il laissa, en mourant, un fils en bas-âge.

JUNIUS [Q.], *Q. Junius*, Κ. Ἰούνιος, (*d*) dont il est parlé dans une des oraisons de Cicéron contre Verrès.

JUNIUS [M.], *M. Junius*, Μ. Ἰούνιος, (*e*) étoit un homme fort versé dans les affaires du barreau, selon Cicéron.

JUNIUS, *Junius*, Ἰούνιος, (*f*) ayant été sollicité par Libon Drusus, vers l'an de Jesus-Christ 16, d'évoquer les ombres infernales, en donna avis à Fulcinius Trio. Celui-ci étoit un accusateur de profession, & avide, dit Tacite, de mauvaise renommée. Aussi-tôt il intente son action; il va se présenter aux Consuls, & demande que le Sénat prenne connoissance de l'affaire. Les Consuls publient une ordonnance pour convoquer extraordinairement le Sénat, marquant qu'il s'agissoit d'un fait très-important & très-grave. Mais, Libon Drusus prévint son jugement par une mort volontaire.

JUNIUS, *Junius*, Ἰούνιος (*g*) Sénateur, qui vivoit comme le précédent, sous l'empire de Tibère, & qui avoit une maison située sur le mont Cœlius. Un incendie ayant consumé tous les édifices qui étoient sur cette montagne, la statue de Tibère placée dans la maison de Junius, fut la seule chose qui échappa à la fureur des flammes.

JUNIUS OTHON, *Junius Otho*, (*h*) étoit Préteur l'an de Jesus-Christ 22, & accusa cette année C. Silanus, Proconsul d'Asie. Tacite dit que Junius Othon avoit fait autrefois le métier de maître d'école; qu'ensuite étant devenu Sénateur par le crédit de Séjan, il formoit tous les jours des entreprises plus hardies & plus impudentes, pour couvrir la bassesse de son origine. Il fut créé depuis Tribun du peuple, & en cette qualité il s'opposa à la récompense qu'on décernoit à l'Élius Balbus, parce qu'il avoit accusé de lese-Majesté Acutia, autrefois femme de P. Vitel-

(*a*) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 59.
(*b*) Cicer. in Verr. L. III. c. 95.
(*c*) Cicer. in Verr. L. III. c. 92. & *seq.*
(*d*) Cicer in Verr. L. III. c. 12.
(*e*) Cicer. Orat. pro P. Quint. c. 2.
(*f*) Tacit. Annal. L. II. c. 28. & *seq.* Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 367. & *suiv.*
(*g*) Tacit. Annal. L. IV. c. 64.
(*h*) Tacit. Annal. L. III. c. 66.

lius. Cette opposition excita entre l'un & l'autre une haine, qui se termina par l'exil de Junius Othon.

JUNIUS RUSTICUS, *Junius Rusticus*, (*a*) Sénateur qui avoit été choisi par l'empereur Tibère pour tenir les registres de la compagnie, & qui pour cette raison passoit pour avoir part à la confiance de ce Prince.

L'an de Jesus-Christ 29, Tibère écrivit au Sénat dans les termes les plus durs contre Agrippine & contre Néron son fils. Le Sénat fut effrayé à la lecture de la lettre, & garda long-tems un morne silence. Enfin, un petit nombre de ces hommes tels qu'il s'en trouve toujours, qui n'ont aucune ressource par les voies d'honneur, & à qui les maux publics servent d'occasion de pousser leur fortune particulière, prirent la parole, & demanderent que la matière fût mise en délibération. Mais, les Chefs du Sénat, & sur-tout les Magistrats demeuroient incertains & flottans, parce que Tibère s'étoit contenté d'invectiver avec aigreur, sans autrement expliquer ses intentions. Junius Rusticus n'avoit jamais donné aucune preuve de fermeté. Néanmoins, dans la circonstance dont il s'agit, soit entraîné par le torrent, soit guidé par une prévoyance mal entendue, qui lui faisoit craindre un avenir incertain, pendant qu'il oublioit le danger présent, il se mêle parmi ceux qui balançoient; il détourne les Consuls de proposer l'affaire; il représente que les plus grands changemens dépendent souvent des causes les plus légères, & qu'à l'âge où étoit l'Empereur, il falloit lui donner le tems de revenir sur ses pas & de se repentir. En même-tems, le peuple s'attroupoit autour du Sénat; & les citoyens, portant entre leurs bras les images d'Agrippine & de Néron, invoquant le nom de Tibère avec des acclamations pleines de repect & de vœux pour sa prospérité, crioient que la lettre étoit fausse, & que le Prince ne vouloit pas la ruine de sa famille. Ainsi, ce jour-là, il ne fut pris aucune résolution fâcheuse. Cependant, ce délai ne fit point changer l'Empereur, puisque nous sçavons qu'Agrippine & Néron furent condamnés.

JUNIUS PRISCUS, *Junius Priscus*, Ἰούνιος Πρίσκος, (*b*) fut un des illustres personnages, que Caligula fit condamner à mort par le Sénat, pour s'enrichir de leurs biens. Il étoit actuellement Préteur. Ce Sénateur après avoir été mis à mort, ne s'étant pas trouvé fort riche, donna lieu à ce mot insultant de Caligula: *Celui-ci m'a trompé; il ne paye point sa mort, il pouvoit vivre.*

(*a*) Tacit. Annal. L. V. c. 3. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 548. *& suiv.*

(*b*) Dio. Cass. p. 654. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 35.

JUNIUS LUPUS, *Junius Lupus*, (*a*) accusa, l'an de Jesus-Christ 51, L. Vitellius d'avoir conspiré contre l'empereur Claude, dans le dessein de s'élever lui-même à l'Empire. Claude prêtoit l'oreille à ces calomnies, si Agrippine n'eût détourné le coup par ses menaces encore plus que par ses prieres; de façon que tout le mal retomba sur l'accusateur, que L. Vitellius se contenta de faire bannir de Rome, pouvant obtenir qu'il fût puni de mort.

JUNIUS [D.] SILANUS, *D. Junius Silanus*, (*b*) fut Consul avec Q. Hatérius, sous l'empire de Claude, l'an de J. C. 53.

JUNIUS MARULLUS, *Junius Marullus*, (*c*) fut Consul désigné pour quelque partie de l'année de Jesus-Christ 62. Antistius Sosianus, actuellement Préteur, ayant été accusé d'avoir composé des vers satyriques contre l'empereur Néron, Junius Marullus opina le premier, en sa qualité de Consul désigné, & condamna l'accusé à être dégradé de la Préture, & étranglé dans la prison. Tous ceux qui parlerent après lui, furent du même avis, à l'exception d'un seul; & la généreuse liberté de ce dernier sauva de la mort l'accusé, qui en fut quitte pour être confiné dans une isle.

JUNIUS MAURICUS, *Junicus Mauricus*, (*d*) Sénateur extrêmement estimé pour sa sagesse & sa vertu. Galba, au commencement de son regne, voulant s'attacher le peuple, en lui accordant une pleine licence, souffrit que la multitude traînât par les rues les statues de Néron, & qu'elle les fît passer sur le corps d'un gladiateur qui avoit été agréable à ce malheureux Prince. On étendit par terre Aponius, délateur de profession, sous une charrette chargée de pierres, qui l'écrasa; plusieurs autres furent mis en pièces, & même des innocens. Junius Mauricus, à la vue de cette licence effrénée, dit en plein Sénat: *Je crainds que nous ne soyons bien-tôt obligés de regretter Néron.*

Deux ans après, une espèce de signal ayant été donné contre les accusateurs, Junius Mauricus en prit occasion de prier Domitien de communiquer au Sénat les registres qui contenoient les actes des Empereurs, afin qu'on pût reconnoître les noms des accusateurs & des accusés; ce jeune Prince répondit qu'il consulteroit son pere sur cette requête.

Junius Mauricus fut dans la suite enveloppé dans la disgra-

(*a*) Tacit. Annal. L. XII. c. 42. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 199.
(*b*) Tacit. Annal. L XII. c. 58.
(*c*) Tacit. Annal. L. XIV. c. 48. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 352.
(*d*) Tacit. Hist. L. IV. c. 40. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 7, 288. Tom. IV. pag. 83, 155, 159, 168.

ce de son frere Arulénus Rusticus, & envoyé en exil. Mais, il en fut rappellé par Nervà, à qui il ne laissa pas de reprocher un jour sa facilité excessive, non pas durement, mais avec liberté. Ce grave Sénateur étoit à table avec l'Empereur, & il voyoit parmi les Convives Veiento, l'un des instrumens de la tyrannie de Domitien. On vint à parler de l'aveugle Catullus Messalinus, qui ne vivoit plus alors, & dont la mémoire étoit en exécration à cause de ses délations odieuses, & des avis sanguinaires qu'il avoit toujours été le premier à ouvrir dans le Sénat. Comme chacun en disoit beaucoup de mal, Nerva lui-même proposa cette question : *Que pensez-vous qu'il lui fût arrivé, s'il eût vécu jusqu'aujourd'hui ? Il souperoit avec nous*, répondit Junius Mauricus. Rien n'étoit mieux dit, ni plus vrai. Nerva eût été charmé que la vertu fût triomphante ; mais, il ne sçavoit arrêter ni le vice, ni l'abus du bien.

Sous l'empire de Trajan, le premier Magistrat de Vienne en Gaule supprima par une ordonnance, des combats Gymniques, qu'un Citoyen de la ville avoit fondés par son testament. L'affaire excita une contestation, & fut portée au tribunal de Trajan, qui la jugea assisté d'un Conseil choisi. Pline en étoit. Après que le Magistrat Gaulois eut plaidé lui-même sa cause, on alla aux voix, & Junius Mauricus opina pour confirmer la suppression ordonnée, & il ajouta : *Plût aux Dieux, que l'on pût aussi abolir les mêmes spectacles dans Rome* ! Son avis passa, & les combats Gymniques de Vienne demeurerent supprimés.

JUNIUS [M.], *M. Junius*, M. Ἰούνιος, (*a*) étoit Gouverneur de la Cappadoce, sous l'empire de Trajan. Pasthamasiris ayant demandé à ce Prince une conférence avec M. Junius, il ne voulut point y consentir. Il lui envoya seulement le fils de M. Junius.

JUNIUS RUSTICUS, (*b*) *Junius Rusticus*, joignoit à une illustre naissance un goût singulier pour la philosophie Stoïcienne. Il fut choisi pour être un des maîtres de Marc-Aurele, & il devint ainsi l'ami & le confidènt du Prince son éleve qui le consultoit sur les affaires publiques & particulières, qui le saluoit par le baiser avant même les premiers Officiers de sa cour, qui le fit deux fois Consul, & engagea le Sénat après sa mort à lui ériger des statues. On a peine à comprendre comment un Prince si sage, qui étoit plein d'estime & d'amitié pour Junius Rusticus, déclare s'être mis plusieurs fois en colère contre-lui, & se féli-

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 238.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 331, 332, 448.

cite de ne s'être permis à son égard aucun excès, dont il ait eu lieu de se repentir. Peut-être Junius Rusticus mêloit-il à ses bonnes qualités une rudesse, qui mettoit à l'épreuve la patience de l'Empereur.

JUNIUS PALMATUS, *Junius Palmatus*, (*a*) Général, qui remporta quelques avantages en Arménie, sous l'empire d'Alexandre Sévère.

JUNIUS SILANUS, *Junius Silanus*, (*b*) présida en qualité de Consul, à l'assemblée du Sénat où les Gordiens furent reconnus Empereurs. Avant que de convoquer le Sénat, il avoit commencé par tenir chez lui un petit conseil avec les Préteurs, les Édiles & les Tribuns du peuple.

JUNIUS BALBUS, *Junius Balbus*, (*c*) avoit épousé la fille de Gordien I, ou l'ancien, de laquelle il eut un fils, qui est connu sous le nom de Gordien III.

JUNIUS, *Junius*, Ἰούνιο·, (*d*) dont parle Juvénal dans une de ses satyres. Ce Poëte dit que Junius avoit été Consul depuis peu.

JUNIUS [F.] SÉVÉRIANUS, *F. Junius Severianus*, (*e*) enfant qui mourut à l'âge de deux ans, suivant un monument qui nous reste de lui.

JUNIUS, *Junius*, l'un des Auriges du Cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

JUNON, *Juno*, Ἥρα, (*f*) sœur & femme de Jupiter, devint par son mariage avec son frere, la première des Déesses du Paganisme.

Elle étoit fille de Saturne & de Rhéa, & sœur non-seulement de Jupiter, mais de Neptune, de Pluton, de Vesta & de Cérès. Les Grecs la nommoient Héra, la Dame ou la Maitresse, ou Mégalé, la grande; au lieu que chez les Romains le nom de Junon venoit du mot *Juvans*, secourable, & avoit par conséquent la même étymologie que celui de Jupiter, *Juvans Pater*; on la nommoit aussi la Reine.

Plusieurs païs se disputoient l'honneur de lui avoir donné le

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 268

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 321.

(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 33.

(*d*) Juven. Satyr. 15. v. 27.

(*e*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. V. pag. 102.

(*f*) Diod. Sicul. pag. 9, 62, 234, 235. Lucian. Tom. I. pag. 351. *& seq.* Pauf. p. 2, 108, 114. *& seq.* Tit. Liv. L. XXIII. c. 33. L. XXIV. c. 3. L. XXVII. c. 37. L. XXVIII. c. 46. L. XXX. c. 20. Virg. Georg. L. III. v. 153. Æneid. L. I. v. 19. *& seq.* L. II. v. 612. *& seq.* L. III v. 380. L. VI. v. 90. L. XII. v. 838. *& seq.* Ovid. Metam. L. I. c. 16. L. IV. c. 4, 5. L. XI. c. 15, 16. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 54. *& suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 180. 198. *& suiv.* Tom. II. p. 288. T. III. p. 388. *& suiv.* Tom. VII. pag. 230. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. I. p. 66, 203, 312. T. II. p. 146. *& suiv.* Tom. III. p. 10, 34, 94, 117. Tom. IV. pag. 110, 402, 526. Tom. V. pag. 27. *& suiv.* Tom. VI. p. 194. T. XVI. pag. 55. Tom. XVIII. p. 4, 9.

jour, sur-tout Samos & Argos, où véritablement elle étoit honorée d'un culte particulier. Si nous nous en rapportons à Homère, elle fut nourrie par l'Océan & par Téthys sa femme; mais, comme il y a toujours une variété infinie sur ces anciennes traditions, il y en avoit une qui portoit qu'elle avoit été élevée par Eubæa, Porcymna & Acræa, filles du fleuve Astérion. D'autres encore soutiennent que ce furent les Heures qui prirent soin de son éducation.

Du tems des Princes Titans, c'étoit une coûtume ordinaire d'épouser ses propres sœurs; & Jupiter en se mariant avec Junon, ne fit qu'imiter la conduite de son pere & de son ayeul. Son mariage même fut un effet de l'inclination la plus tendre; il avoit aimé cette jeune Princesse dès son enfance & avoit fait agir son confident, qui fit si bien son devoir, qu'il la rendit sensible, & c'est peut-être ce qui a donné lieu à la fable qui dit que Jupiter ayant rendu l'air extrêmement froid, se changea en coucou, & que Junon le reçut dans son sein; figure poëtique qui nous laisse aisément entrevoir le succès d'une intrigue. Le mont Thornax où cette aventure se passa, fut depuis ce tems-là appellé le mont du Coucou. Cette fable qui se lit dans l'ancien Scholiaste de Théocrite, étoit dans un livre d'Aristote, qui traitoit du temple d'Hermione, & qui n'existe plus. Ensuite, Jupiter l'épousa solemnellement, & les noces furent célébrées, au rapport de Diodore de Sicile, dans le territoire des Gnossiens, près du fleuve Thérène, où l'on voyoit encore de son tems un temple entretenu par des Prêtres du païs. On y solemnise, ajoute cet Auteur, tous les ans le souvenir de ces noces par une représentation fidelle de ce qui s'y passa, selon les traditions qui en restent; témoignage bien authentique, puisque rien ne prouve mieux la vérité d'un fait, que ces sortes de fêtes & de mémoriaux.

Servius raconte une fable à l'occasion de ces noces. Pour les rendre plus solemnelles, dit-il, Jupiter ordonna à Mercure d'y inviter tous les Dieux, tous les hommes & tous les animaux. Tout s'y rendit, excepté une nymphe nommée Chéloné, qui fut assez dédaigneuse pour se moquer de ce mariage, & chercher des prétextes pour n'y pas assister. Mais, en punition de son refus, elle fut changée en un animal, que nous nommons Tortue & les Grecs Chéloné.

Jupiter, qui étoit un Prince fort adonné aux femmes, comme le nom même de *Zan*, qu'il portoit, le signifie, eut selon la coûtume de ce tems-là plusieurs maîtresses, & Junon se brouilla souvent avec lui à ce sujet. Voilà l'origine de ce mauvais ménage dont les Poë-

tes parlent si fréquemment. C'étoient en effet des guerres & des querelles perpétuelles. Jupiter battoit Junon & la maltraitoit en toutes manières, jusqu'à la pendre une fois en l'air, une enclume à chaque pied. Junon, cherchant à se venger, conspira avec Neptune & Minerve pour charger Jupiter de liens. Mais, une Néréïde amena au secours de ce Dieu le formidable Briarée, géant à cent mains, dont la seule présence arrêta les pernicieux desseins de Junon & de ses adhérans. En général, les femmes de mauvaise vie étoient fort odieuses à la Déesse. Ce fut pour cela que Numa Pompilius leur défendit à toutes sans exception d'entrer dans le temple de Junon. La Mythologie dit aussi qu'il y avoit auprès d'Argos une fontaine nommée Canathos, où Junon se lavoit tous les ans, & y redevenoit vierge.

Quoique l'on ne puisse pas regarder comme de véritables histoires tout ce que les Poëtes débitent au sujet de ses brouilleries avec son mari, nous ne sçaurions cependant nous dispenser d'en rapporter quelques traits. On sçait le manege qu'Homère & Virgile lui font jouer pendant le siege de Troie. Apollodore dit que cette Déesse avoit envoyé deux dragons pour dévorer Hercule, au berceau; qu'elle l'avoit rendu furieux; qu'en un mot elle l'avoit persécuté toute sa vie; qu'elle avoit pris la figure d'une Amazone pour le persécuter; qu'elle avoit envoyé un taon aux bœufs de Géryon que ce Héros emmenoit, pour augmenter la peine qu'il avoit de les conduire; enfin qu'elle avoit fait devenir Bacchus furieux. Nous ne parlerons pas ici des persécutions qu'elle fit souffrir à Io, à Callisto, & à ses autres Rivales.

Junon, dit Pausanias, se fâcha un jour contre Jupiter, on ne sçait pas pourquoi; mais, on assure que de dépit elle se retira en Eubée. Jupiter, n'ayant pu venir à bout de la fléchir, vint trouver Cithéron, qui regnoit alors à Platées. Cithéron étoit l'homme le plus sage de son tems. Il conseilla à Jupiter de faire faire une statue de bois, de l'habiller en femme, de la mettre sur un chariot, attelé d'une paire de bœufs, que l'on traîneroit par la ville, & de répandre dans le public que c'étoit Platéa, la fille d'Asopus, qu'il alloit épouser. Son conseil fut suivi. Aussi tôt la nouvelle en vint à Junon, qui part dans le moment, se rend à Platées, s'approche du chariot, & dans sa colère voulant déchirer les habits de la mariée, trouve que c'est une statue. Charmée de l'aventure, elle pardonna à Jupiter sa tromperie, & se réconcilia de bonne foi avec lui. En mémoire de cet évenement, on célébra une certaine fête, qui fut nommée les Dédales,

parce qu'anciennement toutes les statues de bois étoient appellées des Dédales.

Mais, ce ne fut pas la seule fois que ces divins époux furent brouillés. La mauvaise humeur de Junon contre Jupiter engagea Porphyre à ne la placer que parmi les mauvais génies; ces génies malfaisans, que cet Auteur peint avec des couleurs si vives, que les Apologistes de la religion Chrétienne n'en auroient pas fait des portraits plus hideux.

Les Anciens ne sont pas d'accord au sujet des enfans de Junon. Hésiode, après avoir dit qu'elle étoit la dernière des femmes que Jupiter avoit épousées, car effectivement il s'étoit marié auparavant avec Métis, avec Thémis, &c., cet Auteur lui donne quatre enfans, Hébé, Vénus, Lucine & Vulcain; ces quatre enfans même, selon les Mythologues postérieurs, n'ont pas tous Jupiter pour pere. Apollodore ne donne à cette Déesse que trois enfans, Hébé, Illithyie & Argé; d'autres y joignent Mars & Typhon, sur l'autorité de l'hymne attribué à Homère. Encore paroît-il que ces Mythologues ont allégorisé ces générations, puisqu'ils disent que cette Déesse étoit devenue mere d'Hébé, en mangeant des laitues, de Mars en touchant une fleur, & de Typhon en faisant sortir de terre des vapeurs qu'elle reçut dans son sein; mystère de Physique, qu'il seroit impossible & très-inutile d'approfondir. Les Mythologues débitent même que les emportemens de Jupiter contre elle n'étoient pas sans fondement, puisque sans parler de sa mauvaise humeur, on l'accusoit de quelque intrigue avec le géant Eurymédon & avec quelques autres.

Comme on donnoit à chaque Dieu quelque attribut particulier, Junon avoit en partage les Royaumes, les Empires & les Richesses; c'est aussi ce qu'elle offrit à Pâris, s'il vouloit lui adjuger le prix de la beauté. On croyoit aussi qu'elle prenoit un soin particulier des parures & des ornemens des femmes; & c'est pour cela que dans ses statues ses chevaux paroissoient élégamment ajustés. on disoit, comme une espèce de proverbe, que les coëffeuses présentoient le miroir à Junon.

De toutes les Divinités du Paganisme, il n'y en avoit point dont le culte fût plus solemnel, & plus généralement répandu que celui de Junon. L'histoire des prodiges qu'elle avoit opérés, & des vengeances qu'elle avoit tirées des personnes qui l'avoient méprisée, ou qui s'étoient comparées à elle, avoit tellement frappé, & inspiré tant de crainte & tant de respect, qu'on n'oublioit rien pour l'appaiser & la fléchir, quand on croyoit l'avoir offensée; ensorte qu'on ne manque

nées de pièces fort anciennes. C'est sans doute parmi ces pièces, qu'on avoit exposé le fameux tableau qui peignoit les premieres amours de Jupiter & de Junon, d'une manière si naturelle qu'Origène ne put se dispenser de le reprocher aux Gentils.

Il y avoit outre cela dans le temple de Junon à Samos, une cour destinée pour les statues, parmi lesquelles on en voyoit trois Colossales de la main de Myron, portées sur la même base. Marc-Antoine les avoit fait enlever; mais, Auguste rendit aux Samiens celles de Minerve & d'Hercule, & se contenta d'envoyer celle de Jupiter au Capitole, pour être placée dans une Basilique qu'il fit bâtir.

De tant de belles choses du temple de Junon Samienne, M. de Tournefort ne trouva sur la fin du dernier siecle, que deux morceaux de colomnes, & quelques bases d'un marbre exquis. Peu d'années auparavant, les Turcs s'imaginant que la plus haute étoit pleine d'or & d'argent, tenterent de l'abattre à coups de canon qu'ils tiroient de leurs galères. Les boulets firent éclater quelques tambours, dérangerent les autres, & en mirent une moitié hors de leur situation.

On ne peut plus reconnoître le plan de cet édifice qui, selon Hérodote, étoit la seconde merveille de Samos, le temple le plus spacieux qu'il eût vu; nous ignorerions sans lui, le nom de l'architecte; c'étoit un Samien appellé Rhœcus.

Il ne faut pas s'en tenir au dessein de ce temple, qui se trouve sur les médailles antiques, parce qu'on y représentoit souvent différens temples sous la même forme, comme par exemple, le temple dont nous parlons, & celui d'Ephèse, qui vraisemblablement n'étoit pas du même dessein.

Carthage, fameuse capitale d'un vaste Empire, passoit pour être la ville favorite de Junon. Virgile ne s'est point servi des privileges de son art, quand il a dit, en parlant de cette ancienne ville d'Afrique; la rivale de Samos dans cette occasion :

Quam Juno fertur, terris magis omnibus unam,
Posthabita coluisse Samo.

Son témoignage, fondé sur la tradition, est appuyé par Hérodote, Ovide, Apulée & Silius Italicus. Ce dernier, peignant l'attachement de Junon pour la ville de Carthage, déclare en trois beaux vers, qu'elle la préféroit à Argos & à Mycènes.

Hic Juno ante Argos, [sic credidit alta vetustas]
Ante Agamemnoniam, gratissima tecta, Mycenem,
Optavit profugis æternam condere sedem.

Si nous passons en Italie,

nous trouverons qu'avant l'existence de Rome, Junon jouissoit déjà d'un temple à Falères en Toscane. Il ressembloit à celui d'Argos, & selon Denys d'Halicarnasse, on y suivoit le rit des Argiens.

Cependant, les Conquérans de l'Univers sortoient à peine d'une retraite de voleurs. A peine leur ville naissante étoit élevée au-dessus de ses fondemens, que Tatius, Collegue de Romulus, y établit le culte de la Reine du Ciel. Numa Pompilius, voulant à son tour gagner les bonnes graces de cette Divinité suprême, lui fit ériger un nouveau temple, & défendit, par une loi expresse, à toute femme débauchée d'y entrer, ni même de le toucher.

Sous le regne de Tullus Hostilius, les Pontifes consultés sur l'expiation des meurtres involontaires, dresserent deux autels, & y pratiquerent les cérémonies qu'ils jugerent propres à purifier le jeune Horace, qui venoit de tuer sa sœur. L'un de ces autels fut consacré à Junon, & l'autre à Janus.

Tarquin le superbe lui voua le temple du Capitole en commun avec Jupiter & Minerve; & d'abord, après la prise de Veies, Camille lui en bâtit un particulier sur le mont Aventin. En un mot, la fille de Saturne & de Rhéa, voyoit tant de temples érigés uniquement en sa faveur, dans tous les quartiers de Rome, qu'elle ne put plus douter de la vénération extraordinaire que lui portoient les Romains.

Aussi Virgile introduit ingénieusement Jupiter, annonçant à son épouse qu'il arriveroit que les descendans d'Énée la serviroient plus dévotement que tous les autres peuples du monde, pourvu qu'elle voulût se désister de ses persécutions; à quoi la Déesse ambitieuse consentit avec plaisir.

Les honneurs, que Junon recevoit dans d'autres villes d'Italie, n'étoient pas moins capables de la contenter. Elle étoit servie sous le titre de Sospita, conservatrice, avec une dévotion singulière à Lanuvium, sur le chemin d'Appius. Il falloit même que les Consuls de Rome, à l'entrée de leur Consulat, allassent rendre leurs hommages à Junon Lanuvienne. Il y avoit un grand trésor dans son temple, dont Auguste tira de grosses sommes, en promettant d'en payer l'intérêt, & s'assurant bien qu'il ne tiendroit jamais sa parole. On croit que ce temple avoit été fondé par les Pélasges, originaires du Péloponnese; & l'on appuie ce sentiment, sur ce que la Junon de Lanuvium est nommée par Élien, Juno Argolica.

Quoi qu'il en soit, nous devons à Cicéron, dans ses écrits de la nature des Dieux, le plaisir de connoître l'équipage de cette Déesse. Cotta dit à Velleius: » Votre Junon tutélaire de Lanuvium ne se pré

» sente jamais à vous, pas même en songe, qu'avec sa peau de chevre, sa javeline, son petit bouclier, & ses escarpins recourbés en pointe sur le devant. «

Mais, le temple de Junon Lacinia, qu'on voyoit à six milles de Crotone, est encore plus fameux dans l'histoire. Ne nous étonnons pas de la variété de sentimens qui regne touchant son fondateur & l'occasion de sa fondation. De tout tems, les hommes ont inventé mille fables en ce genre; on convient, & c'est assez, qu'il surpassoit une fois, par son étendue, le plus grand temple de Rome. Il étoit couvert de tuiles de marbre, dont une partie fut transférée dans la capitale, l'an de sa fondation 579, pour couvrir le temple de la Fortune équestre, que Q. Fulvius Flaccus faisoit bâtir.

Comme ce Censeur périt misérablement, le Sénat, par une action de piété & de justice, fit reporter les tuiles au même lieu d'où on les avoit ôtées. Annibal n'exécuta pas le dessein qu'il avoit d'enlever une colomne d'or de ce beau temple. Servius, Pline & Tite-Live racontent plusieurs choses miraculeuses, qu'on disoit arriver dans cet endroit; mais, Tite-Live n'en croyoit rien, car il ajoûté: » On attribue toujours quelques miracles à ces sortes de lieux, sur-tout lorsqu'ils sont célebres par leurs richesses & leur sainteté. « Cette remarque est d'un Historien qui pense.

Au reste, on ne sçauroit réfléchir sur le culte qu'on rendoit à Junon en tant de païs & avec tant d'appareil, sans en attribuer quelque chose à l'avantage de son sexe. Toute femme, qui gouverne un État avec distinction, est généralement plus honorée & plus respectée que ne l'est un homme de pareille autorité. Les peuples ont transporté dans le Ciel cet usage de la terre. Jupiter étoit considéré comme un Roi, & Junon comme une Reine ambitieuse, fiere, jalouse, vindicative, implacable dans sa colere, d'ailleurs partageant le gouvernement du monde avec son époux, & assistant à tous ses conseils.

Un homme de génie du siècle passé, pensoit que c'étoit de la même source que provenoient les excès d'adorations où des Chrétiens sont tombés envers les Saints & la Sainte Vierge Marie, tant en Angleterre qu'ailleurs. Érasme lui-même prétendoit que la coûtume de saluer la Sainte Vierge en chaire après l'exorde du sermon, étoit contre l'exemple des anciens; & qu'il vaudroit mieux les imiter.

Ce seroit une chose curieuse de sçavoir la manière dont on représentoit l'auguste déesse du Ciel dans tous les divers rôles qu'on lui faisoit jouer. En effet, en la considérant seulement sous les titres de *Pronuba*, d'*Opige-*

na, de *Februa*, de *Fluonia*, ou comme présidant tantôt aux mariages, tantôt aux accouchemens, tantôt aux accidens naturels du beau sexe, il semble qu'elle devoit être vêtue différemment dans chacune de ces diverses cérémonies.

Une matrone majestueuse, tenant la pique ou le sceptre à la main, avec une couronne radiale sur la tête, & son oiseau favori couché à ses pieds, désignoit bien la sœur & la femme de Jupiter; mais, par exemple, le croissant qu'on lui mettoit sur la tête, marquoit vraisemblablement la déesse Mêna, c'est-à-dire, l'empire que Junon avoit tous les mois sur le sexe.

C'est peut-être pour la même raison qu'on la représentoit sur les médailles de Samos avec des especes de brasselets, qui pendoient des bras jusqu'aux pieds, & qui soutenoient un croissant; peut-être aussi que ces brasselets ne sont point un des attributs de Junon, mais un ornement de mode imaginé sous son nom, parce que cette déesse avoit inventé la manière de s'habiller & de se coëffer.

Tristan, dans ses observations sur Callimaque, a donné le type d'une médaille des Samiens, représentant Junon ayant la gorge passablement découverte. Elle est vêtue d'une robe qui descend sur ses pieds, avec une ceinture assez serrée; & le replis que la robe fait sur elle-même, forme une espece de tablier. Le voile pend du haut de la tête, & tombe jusqu'au bas de la robe, comme faisoient les écharpes que nos Dames portoient au commencement de ce siècle.

Le revers d'une médaile qui est dans le cabinet du Roi de France, & que M. Spanheim a gravée, représente ce voile tout déployé, qui fait deux angles sur les mains, un angle sur la tête, & un autre angle sur les talons.

Sur une des médailles du même cabinet, cette Déesse est coëffée d'un bonnet assez pointu, terminé par un croissant. On voit sur d'autres médailles de M. Spanheim, une espece de panier qui sert de coëffure à Junon, vêtue du reste à peu près comme nos religieux Bénédictins. La coëffure des femmes Turques approche fort de celle de Junon, & les fait paroître de belle taille. Cette Déesse avoit sans doute inventé ces ornemens de tête avantageux, & que les fontanges ont depuis mal-imités.

Junon nuptiale, Gamélienne, ou présidente aux noces, portoit une couronne de souchet, & de ces fleurs que nous appellons immortelles. On en couvroit une petite corbeille fort légere, que l'on arrêtoit sur le haut de sa tête; c'est peut-être de-là que sont venues les couronnes, que l'on met encore dans le Levant sur la tête des nouvelles épouses; & la mode n'en est pas entiérement passée

parmi nous, quand on marie les jeunes filles.

Il y a des médailles de Maximin, au revers desquelles est le temple de Samos, avec une Junon en habit de noces, assez semblable à ceux dont on vient de parler, & ayant à ses pieds deux Paons, oiseaux qui, comme l'on sçait, lui étoient consacrés, & qu'on élevoit autour du temple de cette Déesse.

Parmi les oiseaux, l'épervier, les oisons, & le Paon surtout, lui étoient consacrés. Ce dernier oiseau l'accompagne souvent sur ses statues, & ce fut par prédilection pour lui, qu'elle plaça dans sa queue les yeux d'Argus, après que Mercure lui eut ôté la vie. Si nous en croyons Élien, les Égyptiens lui avoient consacré le vautour. Le dictame & le pavot étoient les plantes que les Grecs lui offroient, lorsqu'ils la regardoient comme Junon Lucine. Enfin, parmi les animaux, il n'y en avoit point qui lui fût plus spécialement consacré que l'agneau femelle, qui étoit la victime la plus ordinaire qu'on lui offroit dans les sacrifices; cependant, au premier jour de chaque mois, on lui immoloit aussi une truie. C'étoit ordinairement la femme du souverain Prêtre de cette Déesse, qui lui offroit ces sacrifices. Pausanias observe que les Éléens, lorsqu'ils sacrifioient à la Déesse qu'ils nommoient la Maîtresse, c'est-à-dire, à Junon, n'usoient point de vin dans les libations.

Stace, parlant de la Junon d'Argos, dit qu'elle lançoit le tonnerre; mais, il est le seul des Anciens, qui ait donné la foudre à cette Déesse, puisque Servius assure sur l'autorité des livres Étrusques, où tout le cérémonial des Dieux étoit réglé, qu'il n'y avoit que Jupiter, Vulcain & Minerve qui pussent la lancer.

M. Bayle, dans son Dictionnaire, traite un sujet particulier touchant Junon; c'est la considération de l'état des malheurs du cœur, qui tyrannisoient sans cesse cette Divinité, selon le systême populaire de la théologie Payenne. Les Poëtes, les théatres, les statues, les tableaux, les monumens des temples offroient mille preuves des amertumes de son ame, en peignant aux yeux de tout le monde son humeur altière, impérieuse, jalouse, toujours occupée de vengeances, & ne goûtant jamais une pleine satisfaction de ses succès. Le titre pompeux de Reine du Ciel, le droit de s'asseoir sur le trône de l'univers, le sceptre à la main, le diadême sur la tête, tout cela ne pouvoit adoucir ses peines & ses tourmens. L'immortalité même y mettoit le sceau; car, l'espérance de voir finir un jour ses chagrins par la mort, est une consolation que nous avons ici bas.

Pour venir maintenant aux divers noms qu'on donnoit à Junon, outre ceux dont nous avons parlé, on l'appelloit Natalis,

talis, parce qu'elle présidoit au jour de la naissance, Juga, Jugalis, Jugatine, quand on la prenoit pour la Déesse qui préside au mariage. On l'appelloit aussi Pronuba pour la même raison. Elle étoit nommée Domiduca, parce qu'elle avoit soin de conduire les époux dans leur maison; Calendaris, parce que les Calendes de chaque mois lui étoient consacrées, & qu'on lui offroit alors des sacrifices; Novella ou Février, parce que les Pontifes l'honoroient d'un culte particulier au premier jour de Février; Quirita, Denys d'Halicarnasse nous apprend qu'on lui préparoit sous ce nom un repas public dans chaque Curie. Pline dit qu'elle avoit un temple orné de peintures sous le nom de Junon Ardia, & un autel sous celui de Lucinia, où les cendres qui restoient du sacrifice, demeuroient immobiles, quelque vent qu'il fît.

On l'appelloit Populania, à cause des prieres que lui offroit le peuple. Celui de Matuta, sous lequel elle avoit un temple à Rome, est connu des Antiquaires; celui de Junon conservatrice est désigné par un cerf, dans une médaille de Salonine, parce que de cinq biches aux cornes d'or, que Diane poursuivit un jour dans les plaines de la Thessalie, elle n'en prit que quatre; & la cinquième, qui fut sauvée par Junon, devint le symbole de cette Déesse sous le nom de Conservatrice.

Celui de Tropæa, que lui donne Lycophron, vient de ce qu'elle présidoit aux Triomphes. Les Sabins l'honoroient sous celui de Curis, & la représentoient une lance à la main. Nous avons dans Boissard un beau monument dédié par Claudia Sabbatis à Junon la Gracieuse ou la Bienfaisante, *Junoni Placidæ*, où cette Déesse paroît assise au milieu de Vesta qui tient une torche allumée à la main, & de Mercure qui porte une branche de laurier.

On donnoit à cette Déesse encore plusieurs autres noms & surnoms, dont les uns étoient pris des lieux où elle étoit honorée, & les autres de quelques attributs qui lui étoient propres. Nous rangeons dans la classe des premiers, ceux de Samia, parce que la ville de Samos se distinguoit dans le culte qu'elle lui rendoit, comme on l'a vu ci-dessus, d'Imbrasia, à cause du fleuve Imbrasus, qui étoit dans la même isle. On peut ranger dans la même classe ceux de Candréna, d'une ville de Paphlagonie; de Cithéronia, du mont Cithéron; de Rescinthis, d'une montagne de Thrace de ce nom; d'Albana, parce qu'elle étoit honorée à Albe; de Candaréna, de Candara, ville de Paphlogonie; de Cypra, elle avoit ce nom sur la côte d'Italie; de Dirphya, de la montagne Dirphy; de Gabia, de Gabium ville d'Italie; de Pélasgia, des Pélasges; de Pharygéa, de Pharygis; de

Profymma, d'une ville Argolique ; de Telchinia, de Telchine ; de Tethla, de la ville de Platées.

Les noms de la feconde efpece font ceux d'Aërienne, parce qu'on la prenoit pour l'air ; de Boopis, à caufe de fes grands yeux ; de Caprotina, à caufe de la peau & des cornes de chevre qu'elle portoit fur la tête ; d'Equeftre dans l'Élide ; d'Opigéna, parce qu'elle étoit fille d'Ops ou Rhéa ; de Parthenos, ou Vierge. On croyoit, comme nous l'avons déjà obfervé, que cette Déeffe, en fe baignant tous les ans dans la fontaine appellée Canathos, qui étoit à Nauplia, recouvroit fa virginité ; fable fondée, felon Paufanias, fur les myftères fecrets qu'on y célébroit en l'honneur de cette Déeffe. L'épithete de Téléa défignoit le tems où elle étoit devenue nubile.

Nous trouvons dans Paufanias quelques autres noms de Junon, que nous allons placer ici, en fuivant l'ordre alphabétique.

JUNON AÇRÉE, *Juno acræa*, Ἥρα Ἀκραία. *Voyez* Acrée.

JUNON ADULTE, *Juno Adulta*, Ἥρα Τελεία, (*a*) étoit honorée chez les Platéens. » Ils » ont, dit Paufanias, un tem» ple de Junon qui eft à voir, » tant pour fa grandeur que » pour les ftatues dont il eft » orné. En entrant, on voit une » Rhéa qui préfente à Saturne » une pierre enveloppée de » langes, comme fi c'étoit un » enfant qu'elle eût mis au » monde. La Divinité du Tem» ple, c'eft une Junon Adulte ; » elle eft repréfentée toute » droite ; c'eft une ftatue d'une » grandeur extraordinaire. L'u» ne & l'autre font de marbre » du mont Pentelique, & de la » façon de Praxitele. Il y a » dans le même temple une au» tre Junon qui eft couchée ; » celle-ci eft un ouvrage de » Callimachus. Ils la nomment » Junon l'époufée. « Paufanias ajoûte qu'ils nommerent ainfi cette dernière, à caufe de l'aventure qui donna lieu à l'établiffement de la fête des Dédales.

JUNON AMMONIA, *ou* AMMONIENNE, *Juno Ammonia*, Ἥρα Ἀμμωνία, (*b*) dont nous avons parlé fous le nom d'Ammonienne. Nous ajoûterons ici que, felon Paufanias, les Éléens faifoient des libations à Junon Ammonia.

JUNON ANTHÉE, *Juno Anthea*, Ἥρα Ἀνθεία, (*c*) c'eft-à-dire, Junon la fleurie. Cette Junon avoit un temple à Argos. Devant la porte de ce temple, on voyoit le tombeau de ces femmes qui vinrent avec Bacchus des ifles de la mer Égée, & qui périrent en combattant contre les Argiens, qui étoient

(*a*) Pauf. pag. 546.
(*b*) Pauf. pag. 317.
(*c*) Pauf. pag. 124.

alors commandés par Persée ; aussi n'appelloient-ils point autrement ce tombeau que *la sépulture des Marines*.

JUNON ARGIVA, *Juno Argiva*, Ἥρα Ἀργεία, (*a*) avoit un temple à Lacédémone. C'étoit Eurydice, fille de Lacédémon & femme d'Acrisius, qui avoit consacré ce temple.

JUNON BUNÉA, (*b*) *Juno Bunæa*, Ἥρα Βουναία, étoit honorée à Corinthe, où elle avoit un temple. Bunus, fils de Mercure, l'avoit fait bâtir, & la Déesse avoit pris delà son surnom.

JUNON ÉGOPHAGE, (*c*) *Juno Ægophaga*, Ἥρα Αἰγοφάγος, c'est-à-dire, Junon qui mange de la chair de chevre. Les Lacédémoniens étoient les seuls Grecs qui réverassent Junon sous le nom de la déesse Égophage, & qui lui immolassent une chevre ; ils prétendoient qu'Hercule lui bâtit un temple, parce que dans son combat contre Hippocoon & contre ses enfans, elle ne l'avoit point traversé, comme il s'attendoit qu'elle le feroit, & comme elle avoit fait dans toutes ses autres entreprises ; & faute d'une autre victime, il lui sacrifia une chevre, coûtume qui se perpétua depuis ce tems-là.

JUNON ENFANT, *Juno Puella*, Ἥρα Παῖς, (*d*) étoit honorée par les habitans de Stymphale. » Ces peuples, lit-» on dans Pausanias, préten-» dent que Téménus, fils de » Pélasgus, habitoit l'ancienne » Stymphale ; qu'il y éleva Ju-» non, & qu'il lui bâtit ensuite » trois temples sous divers » noms, suivant les trois états » où il l'avoit vue, l'un à Ju-» non Enfant, l'autre à Junon » Femme de Jupiter, & le troi-» sième à Junon Veuve, après » qu'elle eut fait divorce avec » Jupiter, & qu'elle se fut re-» tirée à Stymphale. «

JUNON L'ÉPOUSÉE, (*e*) *Juno Desponsata*, Ἥρα Νυμφευομένη. *Voyez* Junon adulte.

JUNON ÉQUESTRE, (*f*) *Juno Equestris*, Ἥρα Ἱππία, avoit à Olympie un autel tout découvert, vers le milieu de cet espace que l'on nommoit les Barrieres. La Déesse étoit représentée à cheval, d'où lui venoit le surnom d'Équestre.

JUNON, Femme de Jupiter, est la même que Junon Adulte & Junon Téléa. Cette Junon étoit honorée en plus d'un endroit. *Voyez* Junon Adulte & Junon Enfant.

JUNON HENIOCHA, (*g*) *Juno Heniocha*, Ἥρα Ἡνιόχη ; étoit honorée dans la Béotie. Ceux, qui vouloient consulter l'oracle de Trophonius, étoient obligés de sacrifier auparavant à Junon Héniocha

(*a*) Pauf. pag. 185.
(*b*) Pauf. pag. 93.
(*c*) Pauf. pag. 190.
(*d*) Pauf. pag. 487.
(*e*) Pauf. pag. 546.
(*f*) Pauf. pag. 316.
(*g*) Pauf. pag. 602.

& à quelques autres Divinités.

JUNON HYPERCHIRIA, *Juno Hyperchiria*, Ἥρα Ὑπερχειρία (*a*) avoit un temple à Lacédémone. Ce temple fût bâti par le conseil de l'Oracle, dans le tems que le fleuve Eurotas inondoit toute la campagne. On voyoit dans ce temple une statue de bois d'un goût fort ancien, & qui représentoit Vénus Junon; toutes les femmes, qui avoient des filles à marier, faisoient des sacrifices à cette Déesse.

JUNON LACÉDÉMONIENNE, *Juno Lacedæmonia*, Ἥρα Λακεδαιμονία, (*b*) étoit honorée à Crotone. Elle y avoit un temple où l'on avoit placé la statue de l'athlete Astylus. Les Crotoniates, offensés de ce que cet athlete, pour faire sa cour à Hiéron, s'étoit dit de Syracuse, abattirent ce monument.

JUNON OLYMPIENNE, *Juno Olympia*, Ἥρα Ὀλυμπία, (*c*) ainsi nommée à cause du culte qu'on lui rendoit à Olympie. Le temple que la Déesse avoit dans cette ville, étoit remarquable à plusieurs égards.

Les Éléens disoient que c'étoient les Scilluntiens, peuple de Triphylie, qui avoient bâti ce temple la huitième année du regne d'Oxylus. L'architecture en étoit dorique, une colomnade regnoit tout alentour, & des deux colomnes qui soutenoient la partie de derrière; il y en avoit une qui étoit de bois de chêne. Ce temple avoit soixante-trois pieds de longueur; on ne sçait point qui en a été l'architecte. Seize Matrones étoient commises pour broder un voile que l'on consacroit à Junon tous les cinq ans; & c'étoient elles aussi qui faisoient célébrer des jeux en l'honneur de la Déesse. Ces jeux consistoient à voir les filles disputer le prix de la course entr'elles. Pour cela on les distribuoit toutes en trois classes; la première étoit composée des plus jeunes, la seconde de celles d'un âge au-dessus, la troisième des plus âgées; & il y avoit un prix pour chaque classe. Quand elles couroient, elles avoient les cheveux flottans, la tunique abaissée jusqu'au-dessous du genoux, l'épaule droite toute nue & débarrassée jusqu'au sein. Elles faisoient aussi preuve de leur légereté dans le stade d'Olympie; seulement on abrégeoit la carrière de la sixième partie pour l'amour d'elles. Les victorieuses remportoient une couronne d'olivier, & recevoient une portion de la génisse qui avoit été immolée à Junon; même il étoit permis d'appendre leurs portraits pour éternifer leur nom & leur gloire. Les seize Matrones présidoient à ces jeux avec un pareil nombre d'associées,

(*a*) Pauf. pag. 185.
(*b*) Pauf. pag. 366.
(*c*) Pauf. pag. 314. & *seq.*

qui jugeoient avec elles. Les Eléens prétendoient que cette institution étoit fort ancienne ; ils l'attribuoient à Hippodamie, qui voulant remercier Junon du bonheur qu'elle avoit eu d'épouser Pélops, choisit seize de ses compagnes, & de concert avec elles institua ces jeux en l'honneur de la Déesse.

Quant aux seize Matrones qui jugeoient du prix de la course, on en racontoit encore une autre origine. On disoit que Démophon, Tyran de Pise, fit des maux infinis aux Éléens, & qu'après sa mort, comme les Piséens n'avoient point été complices de sa méchanceté, les Éléens voulurent bien s'en rapporter à eux du dédommagement qu'ils demandoient. Il y avoit alors seize villes dans toute l'Élide. Les deux peuples pour terminer leur différend à l'amiable, convinrent de choisir dans chaque ville une femme respectable par son âge, par sa naissance & par sa vertu. On nomma donc seize graves Matrones qui par leur prudence réglerent les prétentions des Éléens, & rétablirent la bonne intelligence entre les deux peuples. Dans la suite, on leur confia la direction des jeux qui se célébroient en l'honneur de Junon, & le soin de faire le voile de la Déesse. Elles furent aussi chargées de l'entretien de deux chœurs de musique, dont l'un étoit nommé le chœur de Physcoa, l'autre le chœur d'Hippodamie. Elles n'entroient point en fonctions, qu'elles ne se fussent purifiées par le sacrifice d'un porc & avec de l'eau de la fontaine Piéra.

Dans le temple de Junon Olympienne, la Déesse étoit assise sur un trône. Jupiter étoit auprès ; il étoit représenté de bout la tête dans un casque, avec de la barbe au menton. Le trône & les statues étoient d'un goût fort ancien, pour ne pas dire grossier ; les Heures étoient aussi assises sur des trônes, leur mere Thémis auprès. C'étoit Émilus d'Égine qui avoit fait les Heures. Pour la statue de Thémis, c'étoit un ouvrage de Doryclidas Lacédémonien, disciple de Dipœne & de Scyllis. Les cinq Hespérides que l'on voyoit ensuite, étoient de Théoclès aussi Lacédémonien, fils d'Hégylus, & éleve des mêmes maîtres. La Minerve qui suivoit, armée d'un casque, d'une pique & d'un bouclier, passoit pour être de Médón autre Lacédémonien, qui étoit, dit-on, frere de Doryclidas, & sorti de la même école. Cérès & Proserpine étoient couchées vis-à-vis l'une de l'autre. Apollon & Diane étoient aussi l'un d'un côté, l'autre de l'autre, mais de bout. On voyoit ensuite une Latone, une Fortune, un Bacchus, & une Victoire avec des aîles. On ne sçait point de qui étoient ces statues ; elles paroissoient fort anciennes. Toutes celles dont nous avons parlé jusqu'ici, étoient d'or & d'ivoire. Mais, il y en

avoit plusieurs d'un goût plus moderne, entr'autres un Mercure de marbre, qui portoit le petit Bacchus entre ses bras; une Fortune de Praxitele, une Vénus de bronze faite par Cléon, Sicyonien, disciple d'Antiphane, qui avoit eu pour maître Périclete, éleve de Praxitele d'Argos. Aux pieds de la Vénus étoit assis un enfant nu; c'étoit une petite statue de bronze doré, que l'on attribuoit à Boëthus de Carthage. Pour les statues d'Olympias & d'Eurydice que l'on voyoit ensuite, & qui étoient d'or & d'ivoire, elles avoient été tranférées de la rotonde de Philippe dans le temple de Junon.

Mais, une des raretés les plus considérables du temple, c'étoit un grand coffre de bois de cedre, dont le dessus étoit orné de figures d'animaux, les unes d'or, les autres d'ivoire, & les autres gravées sur le cedre même. On dit que la mere de Cypsélus ayant accouché de lui, & sçachant que les Bacchiades cherchoient cet enfant pour le faire périr, s'avisa de le cacher dans ce coffre. C'est le même Cypsélus qui depuis fut le Tyran de Corinthe. Les Cypsélides ses descendans consacrerent ce coffre à Junon Olympienne en action de graces de ce que l'auteur de leur nom avoit été si heureusement sauvé.

Le temple de Junon Olympienne contenoit bien d'autres offrandes faites à la Déesse, & dignes de curiosité. On voyoit entr'autres un petit lit garni d'ivoire, le palet d'Iphitus, & une table sur laquelle on mettoit les couronnes réservées aux vainqueurs. On voyoit aussi plusieurs statues de Divinités, un Jupiter, une Junon, une mere des Dieux, un Apollon, & une Diane. Dans la partie la plus reculée du temple, il y avoit une description des jeux Olympiques. A l'un des côtés on trouvoit un Esculape & une Hygeia, une statue de Mars avec la représentation d'un combat; de l'autre côté on voyoit Pluton, Proserpine, Bacchus & deux Nymphes, dont l'une tenoit une boule, l'autre une clef; car, la clef, dit Pausanias, est le symbole du Dieu des enfers, & lui-même ferme si bien la porte de ces lieux souterreins que nul de ceux qui y sont une fois entrés, n'en peut sortir. On ne doit pas omettre ici un fait assez singulier que cet Auteur raconte, comme étant arrivé à peu près de son tems. Lorsque les Éléens firent réparer le temple de Junon, dont la voûte menaçoit ruine, on trouva entre la voûte & la couverture le cadavre d'un homme armé en guerre & mort de ses blessures; c'étoit apparemment un de ces Éléens qui soutinrent le siège contre les Lacédémoniens dans l'Altis, car ils se retirerent dans les temples pour combattre l'ennemi de plus haut & avec avantage. Cet homme, percé de coups,

s'étoit traîné là, & y avoit rendu l'ame. Quoi qu'il en soit, depuis tant d'années son corps s'étoit conservé entier, par la raison, comme on croit, que dans cette cache n'étant exposé ni au chaud, ni au froid, il avoit peu souffert de l'impression de l'air.

JUNON PRODOMIE, *Juno Prodomia*, Ἥρα Προδομία, (a) avoit un temple dans le territoire de Sicyone. On en attribuoit la fondation à Phalcès fils de Téménus, qui le consacra pour avoir la Déesse favorable dans son entreprise contre la ville de Sicyone. Il n'en restoit plus du tems de Pausanias que quelques colomnes; les murs & le toit en avoient été détruits par le tems.

JUNON DE SAMOS, *ou* SAMIENNE, *Juno Samia.* (b) Il a été parlé ci-dessus de cette Junon & de son temple, dans l'article de Junon. *Voyez* Junon.

JUNON TÉLÉA, *Juno Telea*, Ἥρα Τελεία, est la même que Junon Adulte. *Voyez* Junon Adulte.

JUNON VEUVE, *Juno vidua*, Ἥρα Χήρα. *Voyez* Junon Enfant.

JUNONALES *ou* JUNONIES, *Junonalia*, (c) fête Romaine en l'honneur de Junon, dont Ovide ne parle point dans ses Fastes, & qui est cependant décrite fort particuliérement par Tite-Live.

(a) Pauf. pag. 104.
(b) Pauf. pag. 403.

Cette fête fut instituée à l'occasion de certains prodiges qui parurent en Italie; ce qui fit que les Pontifes ordonnerent que vingt-sept jeunes filles, divisées en trois bandes, iroient par la ville en chantant un Cantique composé par le Poëte Livius; mais, il arriva que comme elles l'apprenoient par cœur, dans le temple de Jupiter Stator, la foudre tomba sur celui de Junon Reine, au mont Aventin.

A la nouvelle de cet événement, les devins ayant été consultés, répondirent que ce dernier prodige regardoit les Dames Romaines, qui devoient appaiser la sœur de Jupiter par des offrandes & par des sacrifices. Elles acheterent donc un bassin d'or, qu'elles allerent offrir à Junon sur le mont Aventin; ensuite, les Décemvirs assignerent un jour pour un service solemnel, qui fut ainsi ordonné : » On conduisit deux » vaches blanches du temple » d'Apollon dans la ville, par » la porte Carmentale; on porta » deux images de Junon Reine, » faites de bois de Cyprès; ensuite marchoient vingt jeunes » filles, vêtues de robes traînantes, & chantant une hymne en l'honneur de la Déesse. » Les Décemvirs suivoient couronnés de laurier, & ayant » la robe bordée de pourpre. » Cette pompe ayant fait une

(c) Tit. Liv. L. XXVII. c. 37. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 533.

» pause dans la grande place de » Rome, où les vingt-sept jeunes » filles exécuterent la danse de » leur hymne, la procession » continua sa route, & se ren- » dit sans s'arrêter au temple » de Junon Reine; les victimes » furent immolées par les Dé- » cemvirs, & les images de » Cyprès furent placées dans » le temple de la Divinité. »

JUNONIUS, *Junonius*, (*a*) un des surnoms de Janus.

JUNONS, *Junones*. (*b*) On appelloit ainsi les génies particuliers des femmes, par respect pour la déesse Junon. Chaque femme avoit sa Junon, comme chaque homme avoit son génie.

Nous trouvons plusieurs exemples de ces Junons, génies des femmes, dans les inscriptions anciennes qu'on a recueillies; & pour n'en citer qu'un exemple dans un monument consacré à la Vestale Junia Torquata, dont la vertu digne des anciens tems, dit Tacite, fût honorée après sa mort d'un monument public, l'inscription porte : *A la Junon de Junia Torquata, céleste patrone*. Enfin, les femmes juroient par leurs Junons, comme les hommes par leurs génies.

JUNUS, *Junus*, étoit un surnom du Dieu Pan.

JUPITER, *Jupiter*, Ζεὺς, (*c*) le plus puissant des Dieux que l'antiquité Payenne a reconnus. C'est, disent les Poëtes, le Pere, le Roi des Dieux & des hommes, qui de son tonnerre, ou même d'un signe de sa tête, ébranle l'Univers, quand il lui plaît.

L'on est justement effrayé, lorsqu'on approfondit l'idée que les Payens s'étoient formée de ce Dieu.

Les Philosophes, comme on le voit en plusieurs endroits des entretiens de Cicéron sur la nature des Dieux, ne le prennent que pour l'air le plus pur,

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 27.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 317. T. II. p. 250. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 359. Tom. II. p. 255. T. III. p. 408.

(*c*) Hesiod. deor. Generat. v. 25. *& seq.* Pauf. p. 115, 129, 153, 154, 278. *& seq.* Lucian. Tom. I. pag. 57. *& seq.* Tom. II. p. 57, 173. *& seq.* Ovid. Metam. L. I. c. 5. L. II. c. 19. Tit. Liv. L. I. c. 2. *& seq.* L. IV. c. 2, 20. L. V. c. 50. L. VI. c. 4, 29. L. VIII. c. 24. L. X. c. 29, 36, 42. Just. L. XI. c. 11. L. XII. c. 2. L. XVI. c. 5. L. XVII. c. 3. L. XXXII. c. 2. L. XLIII. c. 1. Strab. pag. 221, 319, 387, 440, 648. *& seq.* Diod. Sicul. p 8, 9, 16, 62, 136, 145, 155, 183, 231. *& seq.* Xenoph. pag. 425, 492. Herod. L. I. c. 44, 89, 171, 181, 182. L. II. c. 7, 29, 42, 54, 56. L. III. c. 25, 142, 158. L. IV. c. 59, 181, 203. L. V. c. 46, 66, 119. L. VI. c. 56. L. VII. c. 40, 197. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 28, 77, 163, 180. *& suiv.* T. II. pag. 8, 9, 10. *& suiv.* Tom. III. pag. 265. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 31, 32, 33. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 54. *& suiv.* Tom. II. pag. 11. *& suiv.* pag. 297. *& suiv.* Tom. III. pag. 9, 10. *& suiv.* Tom. IV. p. 7, 190. Tom. V. p. 24, 283. T. VI. p. 319, 529, 530. T. VII. p. 16. *& suiv.* Tom. X. p. 496. *& suiv.* Tom. XII. pag. 36. Tom. XVI. pag. 28, 102 *& suiv.* Tom. XVIII. pag. 5. *& suiv.*

ou l'Æther ; & Junon son épouse, pour l'air grossier qui nous environne. Ceux, qui le regardoient comme un Dieu animé, ou comme un de ces hommes à qui des actions brillantes & des inventions utiles avoient mérité les honneurs divins, après l'avoir considéré comme le maître absolu des hommes & des Dieux, comme un Dieu tout puissant, qui du seul mouvement d'un de ses sourcils faisoit trembler l'Olympe, le dégradent ensuite en lui attribuant les actions les plus indignes & les crimes les plus énormes ; c'est, selon eux, un adultère, un incestueux, un fils ingrat, un mari infidèle ; il est colère, emporté, vindicatif. Quelle idée avoient donc de la Divinité les Grecs & les Romains, si vantés pour la délicatesse de leur esprit ? Ce n'étoit dira-t-on, que les Poëtes qui ont donné cette idée de leur Jupiter ; mais, où l'avoient-ils prise, eux, si ce n'est dans la Théologie de leur tems ? Ce qui répand encore une grande obscurité sur l'histoire de ce Dieu, c'est qu'il y en a eu plusieurs du même nom, & qu'on a chargé l'histoire du plus connu, c'est-à-dire, de celui qui avoit été Roi de Crete, des aventures des autres.

Les Anciens même ne conviennent pas du nombre de ceux qui avoient porté le nom de Jupiter. Diodore de Sicile n'en reconnoît que deux. L'un, & en même tems le plus ancien, étoit Prince des Atlantes. L'autre, qui étoit son neveu, & qui devint beaucoup plus célebre que son oncle, étoit Roi de Crete & étendit les limites de son Empire jusqu'aux extrêmités de l'Europe & de l'Afrique.

Cicéron en admet trois. » » Ceux qu'on appelle Théologiens, dit-il, comptent trois » Jupiters. Il y en a deux d'Arcadie, l'un fils de l'Æther, » & pere de Proserpine & de » Bacchus ; l'autre fils du Ciel, » & pere de Minerve, laquelle, dit-on, a inventé la guerre, & y préside ; un troisième né de Saturne, dans l'isle » de Crete, où l'on fait voir » son tombeau. »

Sur quoi nous devons remarquer en passant, que parmi les deux Jupiter d'Arcadie, il y en avoit un qui étoit très-ancien. né de parens obscurs, il s'éleva, se fit connoître par ses talens, & par le soin qu'il prit de polir l'esprit des Arcadiens qui menoient une vie sauvage, vivant dans leurs forêts, uniquement occupés de la chasse. Ce Jupiter leur donna des loix, régla l'état des mariages, leur apprit à honorer les Dieux, & établit des Prêtres pour avoir soin de leur culte. Les Arcadiens, pleins de reconnoissance pour les bienfaits qu'ils venoient de recevoir, le mirent lui-même au nombre des Dieux ; & pour cacher autant qu'ils pourroient son origine, ils publirent qu'il étoit fils de l'Æ-

ther, c'est-à-dire, du Ciel.

Mais, ce n'étoient pas-là les plus anciens de ceux qui avoient porté le nom de Jupiter; le premier de tous est sans doute le Jupiter Ammon des Libyens, puisque vraisemblablement c'étoit Cham que son fils Misraïm ou Mesraïm mit au rang des Dieux. On sçait que ce Patriarche & sa famille allerent s'établir en Égypte, que l'Écriture Sainte nomme la terre de Mesraïm, ou d'Ammon, *No-Ammon*. Le Jupiter Sérapis, adoré dans le même païs, est aussi très-ancien, comme l'a prouvé M. l'Abbé Banier contre ceux qui prétendoient qu'il n'y avoit été connu que du tems des Ptolémées.

On peut mettre dans le même rang Jupiter Bélus, qui, selon Hérodote, étoit le Jupiter des Assyriens. Le Ciel, suivant le même Auteur, étoit le Jupiter des anciens Perses; en quoi ils ne s'accordoient pas avec les Grecs, qui reconnoissoient le Ciel ou Uranus, pour le grand-pere de leur Jupiter.

Le Jupiter de Thebes en Égypte, peut encore être mis au nombre des plus anciens, puisqu'au rapport du même Historien, ce fut une Prêtresse de ce Dieu qui établit le premier oracle de la Grece. Mais, quel étoit ce Jupiter? Étoit-ce Ammon dont l'une des Prêtresses établit aussi l'oracle dans la Libye, ou Osiris? c'est ce que l'histoire ne dit pas.

Les Scythes avoient aussi leur Jupiter, qu'ils appelloient Papée, & dont la Terre étoit la femme; & dès-là il paroît qu'ils en avoient pris l'idée des Perses, & qu'il étoit le même que le Ciel.

Les Éthiopiens nommoient ce Dieu Assabinus, & les Gaulois, sans parler des autres peuples, Taranus. Nous avons un passage de Nonnus qui nous apprend la plûpart de ces différens noms de Jupiter. » Ce Dieu, » dit-il, est appellé Bélus sur » l'Euphrate, Ammon dans les » sables de la Libye; on le surnomme Apis au bas du Nil, » Chronos chez les Arabes, & » Zeus chez les Assyriens. »

Nous ne prétendons pas donner une liste complette de tous ceux qui ont porté ce nom, puisque, selon Varron, & Eusebe après lui, on pourroit en compter jusqu'à trois cens; ce qui n'est pas difficile à croire, les Anciens nous apprenant que dans les premiers tems la plûpart des Rois prenoient cet auguste nom; en sorte qu'on ne connoît point de siecle avant la prise de Troie, tems auquel cet usage cessa, où l'on ne trouve un ou plusieurs Jupiters. Delà vient que tant de peuples, différens se vantoient que c'étoit parmi eux que Jupiter étoit né, & qu'on montroit plusieurs monumens qui l'attestoient.

Mais, ce qui prouve encore la pluralité des personnes qui ont porté le nom de Jupiter, c'est que les galanteries qu'on met sur le compte de celui de

Crete ne ſçauroient convenir à la même perſonne. Les Poëtes les font durer quatre cens ans; car, il n'y a pas moins d'intervalle entre la première & la dernière des aventures amoureuſes qu'ils en racontent, après quoi ils les font diſparoître abſolument; ſur-quoi Séneque raille agréablement. Diodore de Sicile fait durer ces galanteries ſeize générations, qui font plus de cinq cens ans. Il eſt vrai que nous ne ſçavons pas aſſez l'hiſtoire de ces vieilles aventures pour pouvoir exactement les rapporter à chacun de ces Jupiters; mais, ce que nous en ſçavons ſuffit pour prouver qu'elles ne regardent pas la même perſonne. En effet, l'aventure de Niobé fille de Phoronée, doit regarder Jupiter Apis roi d'Argos, petit-fils d'Inachus, qui vivoit près de 1800 ans avant Jeſus-Chriſt. Celui qui enleva Europe, eſt Jupiter Aſtérius roi de Crete, qui regnoit vers le tems de Cadmus, environ 1400 ans avant la même Ere; il fut pere de Minos premier du nom. Celui qui, ſelon Diodore de Sicile, eut d'Electre fille d'Atlas, Dardanus, Jaſion & Harmonie, devoit vivre environ 150 ans avant la guerre de Troie. Celui qui entra dans la tour de Danaé, qui devint mere de Perſée, c'eſt le Jupiter Prœtus, oncle de cette Princeſſe, qui vivoit 50 ou 60 ans après Aſtérius. Celui qui enleva Ganymède, eſt Jupiter Tantale, qui regnoit l'an 1320 avant Jeſus-Chriſt. Celui qui fut pere d'Hercule, quel qu'il ſoit vivoit 60 ou 80 ans avant la priſe de Troie. Enfin, celui qui eut de Léda, femme de Tyndare roi de Sparte, les deux Dioſcures, Caſtor & Pollux, n'étoit pas fort éloigné de cette époque. Souvent même c'étoient les Prêtres de ce Dieu, qui ſéduiſoient les femmes dont ils étoient amoureux; ainſi, quoique le vrai Jupiter eût eu un grand nombre d'enfans, ayant eu plusieurs femmes & pluſieurs maîtreſſes, comme on le dira dans la ſuite, on ne doit pas mettre ſur ſon compte tous les enfans dont on dit qu'il étoit le pere.

Cela ſuppoſé, nous partagerons en quatre ou cinq articles, tout ce qui regarde l'hiſtoire de Jupiter.

I.

Hiſtoire de Jupiter, ſuivant l'opinion la plus ordinaire.

Preſque toute l'Antiquité convient que Jupiter étoit fils de Saturne & de Rhéa. Un oracle que le Ciel & la terre avoient rendu, ſelon Apollodore, ayant prédit à ſon pere qu'un de ſes enfans lui raviroit la vie & la couronne; ou, ſelon d'autres Auteurs, en conſéquence d'une convention faite avec Titan ſon frere aîné, qui lui avoit cédé l'Empire, mais à condition qu'il feroit périr tous ſes enfans mâles, afin

que la succession pût revenir un jour à la branche aînée ; il les dévoroit, c'est-à-dire, qu'il leur ôtoit la vie à mesure qu'ils venoient au monde. Déjà Vesta sa fille aînée, Cérès, Junon, Pluton & Neptune, avoient été dévorés, lorsque Rhéa se sentant grosse, & voulant sauver son enfant, alla faire un voyage dans l'isle de Crete, où s'étant cachée dans un antre qu'on appelloit Dicté, elle accoucha de Jupiter qu'elle fit nourrir par deux Nymphes du païs, nommées Adrasté & Ida, qu'on apppelloit les Mélisses

Apollodore ajoute que Rhéa recommanda l'enfance de Jupiter aux Curetes, lesquels dansant autour de l'antre Dicté, faisoient en frappant leurs boucliers avec leurs lances un assez grand bruit, pour qu'on ne pût point entendre les cris de l'enfant. Cependant, cette Déesse pour tromper son mari qui avoit appris qu'elle étoit accouchée, lui fit avaler une pierre qu'elle avoit emmaillotée comme si c'eût été son enfant. Quand il fut devenu grand, il s'associa, dit Apollodore, avec Métis, dont le nom veut dire la providence, ce qui signifie qu'il marqua beaucoup de prudence dans le reste des actions de sa vie. Ce fut d'abord par le conseil de cette Métis, qu'il fit prendre à son pere Saturne un breuvage qui lui fit vomir, premièrement la pierre qu'il avoit avalée, & ensuite tous ses enfans qu'il avoit dévorés.

Comme parmi ses enfans étoient Pluton & Neptune, Jupiter se joignit à eux, déclara la guerre à son pere & aux Titans ses parens. Après que cette guerre eut duré dix ans, la terre prédit à Jupiter qu'il remporteroit une victoire complette sur ses ennemis, s'il pouvoit délivrer ceux des Titans que son pere tenoit enfermés dans le Tartare, & les engager à combattre pour lui. Il l'entreprit, & ayant tué celui qui les gardoit, les délivra de leur prison. Cependant, les Cyclopes donnerent à Jupiter la foudre, qui a été depuis ce tems-là son symbole le plus ordinaire, à Pluton un casque, & à Neptune le Trident. Avec ces armes, ils vainquirent Saturne, & après que Jupiter l'eut traité précisément de la même manière qu'il avoit traité lui-même son pere Uranus, il le précipita avec les Titans dans le fond du Tartare, sous la garde des Hécatonchires, c'est-à-dire, des Géans qui avoient cent mains. Ce fut après cette victoire que les trois freres, se voyant maîtres du monde, le partagerent entre eux. Jupiter eut pour sa part le Ciel, Neptune la Mer, & Pluton les Enfers.

Cependant, les Gé[illegible], qu'il faut bien distinguer d[illegible]itans, résolus de détrôner Jupiter, entreprirent de l'assiéger jusques dans le Ciel, ou l'Olympe,

& entasserent pour cela le mont Offa sur le Pélion. Jupiter, effrayé à la vue de ces ennemis, appella tous les Dieux & toutes les Déesses à son secours; & comme la déesse Styx, fille de l'Océan & de Téthys, fut la première qui y arriva avec ses enfans, la Victoire, la Puissance, l'Émulation & la Force, Jupiter lui en sçut si bon gré, qu'il ordonna dès-lors que le serment qu'on feroit en son nom, feroit de tous les sermens le plus inviolable.

Ce qui effrayoit le plus Jupiter, c'est qu'il y avoit une tradition qui portoit que les Géans étoient invincibles, & qu'aucun des Dieux ne pouvoit leur ôter la vie, à moins qu'ils n'appellassent quelque mortel à leur secours. Jupiter ayant défendu à l'Aurore, à la Lune, & au Soleil de découvrir ses desseins, devança la terre qui cherchoit à secourir ses enfans; & par l'avis de Pallas, il fit venir Hercule pour combattre avec lui. Ce Héros à coups de fleche terrassa plusieurs fois le redoutable Alcyonée; mais, comme un autre Antée, dès qu'il touchoit la terre, il prenoit de nouvelles forces, & se relevoit. Pallas, le saisissant au milieu du corps, le porta au-dessus du cercle de la Lune, où il expira.

Cependant, Porphyrion attaquoit en même tems Hercule & Junon, lorsque pour le vaincre avec plus de facilité, Jupiter usa d'un stratagème, dont peu de maris s'aviseroient. Il lui inspira de tendres sentimens pour la Déesse, & il en devint dans l'instant si éperdument amoureux, qu'il alloit lui faire violence, lorsqu'Hercle à coups de fleche, & Jupiter avec sa foudre, lui ôterent la vie.

Ephialte & Otus son frere, fils de Neptune & d'Iphimédie femme du géant Aloéus, & qui pour cela sont nommés les Aloïdes, étoient deux Géans redoutables. Ils en vouloient surtout au Dieu de la guerre; mais, le premier eut l'œil gauche crevé par les traits d'Apollon, & l'œil droit, par les fleches d'Hercule, & fut ainsi mis hors de combat. Euryte qui attaqua ce Héros, fut tué avec une branche de chêne, pendant qu'Hécate, ou plutôt Vulcain terrassa Clytius avec une masse de fer rouge. Encélade, voyant les Dieux victorieux, prenoit la fuite; mais, Minerve l'arrêta en lui opposant l'isle de Sicile. Polybote, poursuivi par Neptune, fuyant à travers les flots de la mer, arriva à l'isle de Cos; mais, ce Dieu ayant arraché une partie de cette isle, en couvrit le corps de ce Géant, d'où fut formée l'isle de Nisyros. Minerve de son côté ayant vaincu le géant Pallas, l'écorcha, & s'arma de sa peau. Mercure, qui avoit pris le casque de Pluton, tua le géant Hippolyte, & Diane celui qui s'appelloit Gration. Les Parques ôterent

la vie à Agrius & à Thaon. La Terre, irritée de cette victoire, fit un dernier effort, & fit sortir de son sein le redoutable Typhon, qui seul donna plus de peine aux Dieux que tous les autres Géans ensemble.

Après la défaite des Titans & des Géans, Jupiter ne songea plus qu'à rendre ses sujets heureux. Suivant Hérodote, il fut marié sept fois, & il épousa successivement Métis, Thémis, Eurynomé, Cérès, Mnémosyne, Latone, & Junon qui paroît avoir été la dernière de ses femmes. Ce n'est pas que les Mythologues soient d'accord sur cet article, puisqu'il y en a qui soutiennent qu'il n'épousa Métis que parce que Junon étoit stérile. Quoi qu'il en soit, il eut de ses femmes & de ses maîtresses un grand nombre d'enfans. Nous nous dispenserions volontiers de les nommer, puisque, comme nous l'avons déjà dit, ils n'appartenoient pas tous au même Jupiter; mais, comme ils ont été tous, ou presque tous, mis au rang des Dieux ou des demi Dieux, il est à propos de faire connoître d'un coup d'œil leur origine. On sçait que pour réussir dans ses galanteries, il fit jouer plusieurs intrigues, & c'est ce qui a donné lieu à tant de Métamorphoses dont parlent les Poëtes.

Métamorphosé en Cygne, il eut Castor & Pollux de Léda femme de Tyndare Roi de Sparte. Changé en Taureau, il eut Minos & Rhadamanthe d'Europe fille d'Agénor; de Callisto, Arcas; de Niobé, Pélasgus; de Lardane, Sarpédon & Argus; d'Alcmène femme d'Amphitryon, Hercule; d'Antiope, Amphion & Zétès; de Danaé, Persée; d'Iodame, Deucalion; de Carné fille d'Eubulus, Britomarte; de la Nymphe Schytinide, Mégare; de Protogénie, Æthilie, pere d'Endymion, & Memphis qui dans la suite épousa Lydie; de Torédie, Arcésilaüs; d'Ora, Colax; de Cyrno, Cyrné; d'Electre, Dardanus; de Thalie, les dieux Palices; de Garamantis, Hiarbas, Philée & Pilumnus; de Cérès, Proserpine; de Mnémosyne, pour laquelle il s'étoit métamorphosé en Berger, les neuf Muses; de Junon, Mars; de Maia fille d'Atlas, Mercure; de Latone, Apollon & Diane; de Dione, Vénus; de Métis, Minerve; de Semelé fille de Cadmus, Bacchus.

Telle étoit la tradition que la plûpart des auteurs Grecs avoient suivie au sujet de Jupiter & de sa famille; mais, il y en avoit une autre, non moins ancienne peut-être, & du moins aussi autorisée, qu'il est nécessaire de rapporter. Cette tradition, qui présentoit les Princes de la famille de Jupiter, c'est-à-dire, les Titans, comme les Maîtres d'un grand Empire, nous a été conservée par Diodore de Sicile, qui l'avoit prise lui-même dans Evhémère; & se trouvant conforme à Sanchoniaton, elle a été mise dans

un beau jour par le pere D. Pezron qui a sçu rapprocher pour la soutenir, des passages épars dans les Anciens.

I I.

Histoire de Jupiter & des Princes Titans, suivant une autre tradition.

Uranus, autrement le Ciel, fils & successeur d'Acmon, épousa Titée ou la Terre sa sœur; il en eut plusieurs enfans, qui prirent de leur mere le nom de Titans. Uranus surpassa tellement tout ce que son pere avoit fait de remarquable, qu'il semble avoir presque effacé dans le souvenir de la postérité les noms de ceux dont il descendoit. Ce Prince passa le Bosphore, porta ses armes dans la Thrace, & conquit plusieurs isles, entr'autres celle de Crete, dont il donna le gouvernement à un de ses freres, qui eut des enfans mâles qu'on nomma Curetes. Peu content de tant de conquêtes, Uranus se jetta rapidement sur les autres provinces de l'Europe, pénétra jusqu'en Espagne, & passant le détroit qui la sépare de l'Afrique, il parcourut la côte de cette partie du monde; d'où revenant sur ses pas, il alla du côté du nord de l'Europe, dont il soumit tout le païs à sa puissance.

Ce Prince eut plusieurs enfans, qui devenus grands cabalerent contre leur pere, & déférerent l'Empire à Saturne leur frere. Saturne, parvenu à un si haut degré de puissance, épousa Rhéa sa sœur, & prit avec le nom de Roi la couronne & le diadême. Dans une de ces imprécations que la colère dicte aux peres & aux meres contre un fils ingrat, Uranus & Titée annoncerent à Saturne que ses enfans le traiteroient comme il les avoit traités lui-même; & ce Prince, qui regarda cette menace comme une prédiction, les fit tous enfermer sans aucune distinction de sexe. Rhéa, indignée de cette cruauté, eut l'adresse de sauver Jupiter, & de l'envoyer secrétement de l'Arcadie où elle étoit alors, dans l'isle de Crete, où les Curetes ses oncles l'éleverent dans les antres du mont Ida. Les Poëtes, qui ont parlé de cet évenement, l'ont enveloppé sous une fiction, & ont dit que Saturne dévoroit ses enfans à mesure qu'ils naissoient, & que Rhéa étant accouchée de Jupiter, avoit présenté à sa place une pierre à son époux qui l'avoit avalée.

Cependant, les Titans qui ne voyoient qu'avec chagrin la grandeur de Saturne, se révolterent contre lui, & s'étant saisis de sa personne, le renfermerent dans une étroite prison. Jupiter jeune alors & plein de courage, ayant appris cette nouvelle, sortit de l'isle de Crete, défit les Titans, délivra son pere, & l'ayant rétabli sur le trône, s'en retourna victorieux dans le lieu de sa retraite. Saturne regna ensuite pendant plusieurs années, sans que

rien troublât sa tranquillité ; mais, l'âge l'ayant rendu soupçonneux & défiant, il consulta un Oracle qui lui annonça qu'il avoit tout à craindre du plus jeune de ses enfans. Il n'en fallut pas davantage à ce Prince pour l'engager à chercher tous les moyens de se défaire de Jupiter. Il lui fit dresser des embûches qu'il évita heureusement ; mais, se voyant chaque jour exposé à de nouveaux dangers, il se prépara à une vigoureuse défense, supposé qu'il fût attaqué ouvertement. Saturne vint en effet dans l'isle de Crete, mais il fut trahi par ceux qui la gouvernoient de sa part, & obligé de se retirer avec précipitation dans cette partie de la Grece, qui depuis porta le nom de Péloponnèse.

Jupiter l'y suivit, & après l'avoir battu une seconde fois, il l'obligea d'aller chercher un asyle en Italie, où il fut reçu par Janus. Les Titans, répandus alors dans diverses contrées de la Grece, Jaloux de la puissance du nouveau Conquérant, comme ils l'avoient été de celle de son pere, ou sollicités par Saturne même, assemblerent des troupes, & lui présenterent le combat ; mais, ayant été défaits, ils allerent se cacher jusqu'au fond de l'Espagne, où Saturne les suivit. Jupiter, après avoir délivré de prison ses freres & ses sœurs, alla chercher les Titans dans le lieu de leur retraite, & les battit enfin pour la dernière fois aux environs de Tartesse, & ce fut par cette bataille qu'il termina cette guerre, qui avoit duré dix ans. Saturne, ne se voyant plus en sûreté dans un païs où son fils étoit le maître, passa en Sicile, où il mourut de chagrin, ou de la suite d'une opération cruelle, qu'il avoit lui-même fait souffrir à son pere Uranus.

C'est à cette dernière victoire, & à la mort de Saturne que commença le regne de Jupiter. Son véritable nom étoit Jou, c'est-à-dire, jeune, pour marquer non-seulement qu'il étoit le dernier des enfans de Saturne, mais aussi qu'il s'étoit extrêmement distingué par ses exploits dans sa jeunesse. On ajouta dans la suite la qualité de Pere, *Pater*, ce qui le fit appeller Joupater, & avec un petit adoucissement, Jupiter. On donne plusieurs autres étymologies du nom de Jupiter ; mais, on ne finiroit pas si on vouloit s'arrêter à toutes ces minuties. On dira seulement que Varron dérive ce nom de *Juvan*, ou *Juvans Pater*. Les Grecs nomment ce dieu Zeus, & souvent on l'appelle *Jovis*, qui est le génitif de Jou. Par la qualité de pere, qu'on lui donnoit, on vouloit marquer sa supériorité sur les autres Dieux, de même que par les épithetes d'*Optimus Maximus*, qui étoient devenues une formule ajoutée à son nom.

Devenu le Maître d'un vaste Empire, Jupiter épousa sa sœur,

que

que les Latins nomment Junon, & les Grecs Héra, ou la Maîtresse, & il ne fit que suivre en cela l'exemple de son grand-pere & de son pere.

Comme il étoit difficile de gouverner seul des États qui avoient une si vaste étendue, Jupiter les distribua en différens gouvernemens. Aussi apprenons-nous de Diodore de Sicile, qu'Atlas gouvernoit les frontières de l'Afrique. Nous trouvons dans les Anciens, que Pluton fut établi Gouverneur des parties Occidentales de l'empire des Titans, des Gaules & de l'Espagne. Après la mort de Pluton, son Gouvernement fut donné à Mercure, qui s'y rendit très-célebre, & devint la grande Divinité des Celtes. On ignore l'histoire des autres Gouverneurs d'un si vaste Empire; on sçait seulement que Jupiter s'étoit réservé tout l'Orient, c'est-à-dire, la Grece, les Isles, & cette partie de l'Asie d'où venoient ses ancêtres.

Ceux des Anciens qui avoient écrit l'histoire de l'isle de Crete, louoient beaucoup Jupiter pour son courage, sa prudence, sa justice, & pour ses autres vertus civiles & militaires; & c'étoit de ces Historiens, dont les ouvrages ne subsistent plus, que les auteurs Grecs avoient tiré ce qu'ils nous apprennent de ce Prince. Peu content de passer pour conquérant, nous dit-on, il voulut encore être législateur; il fit en effet des loix justes & équitables, qu'il eut soin de faire observer pendant sa vie, en punissant ceux qui ne les suivoient pas. Il extermina les brigands qui s'étoient cantonnés dans la Thessalie & dans d'autres provinces de la Grece; & outre la tranquillité qu'il procura par leur défaite à ses sujets, il travailla à sa propre sûreté, puisqu'il avoit établi sa principale demeure sur le mont Olympe, qui est dans la Thessalie. C'étoit là principalement qu'il tenoit sa Cour, lorsque les affaires ne l'obligeoient pas à s'éloigner. Il alloit aussi très-souvent dans l'isle de Crete où il avoit été élevé; heureux s'il n'avoit pas terni ses belles actions par le trop grand penchant qu'il avoit pour le plaisir. Delà tant d'intrigues amoureuses, dont on nous a transmis l'histoire sous l'image de ses métamorphoses. Nous avons déja expliqué ce qu'on doit penser de ces changemens imaginaires; mais, toujours est-il vrai qu'il n'oublia rien pour réussir dans ses amours.

Comme il y a eu plusieurs Princes qui ont porté le nom de Jupiter, ainsi que nous l'avons dit, il est sûr que l'on a chargé son histoire de toutes les aventures arrivées à ceux qui l'avoient usurpé; mais, il n'est pas moins vrai qu'il se livra entièrement au plaisir, & que la pudeur des femmes les plus vertueuses ne fut pas à l'abri de ses poursuites. Ces ga-

lanteries trop fréquentes indisposerent si fort Junon, qu'elle entra volontiers dans une conjuration qu'on forma contre lui. Il la dissipa dès qu'il en fut informé; & ce fut-là le dernier de ses exploits. Accablé de vieillesse, il mourut dans l'isle de Crete, où son tombeau s'est vu long-tems près de Gnosse, l'une des principales villes de cette isle, avec cette Epitaphe. *Ci gît Zan, que l'on nommoit Jupiter.* Il vécut cent vingt-ans, & en regna soixante-deux depuis la défaite des Titans & la mort de Saturne. Les Curetes, qu'Ennius dans son histoire sacrée, appelle ses fils, quoiqu'ils fussent ses oncles, prirent soin de ses funérailles.

L'empire de Jupiter eut le sort des grandes Monarchies, & ne put se soutenir dans l'éclat que lui avoient donné les Princes Titans. Après sa mort, ses États furent divisés en un grand nombre de petits royaumes, où regnerent quelques-uns de ses successeurs, mais qui la plûpart nous sont inconnus. Ce que nous sçavons de la suite de cette histoire est peu considérable, & ne mérite pas d'être rapporté. L'isle de Crete fut la portion de l'Empire des Titans, qui subsista le plus long-tems. Crès fils de Jupiter y regna après la mort de son pere, & les Curetes s'y distinguerent sur-tout par le soin qu'ils prirent des affaires de la religion.

Telle est l'histoire des Princes Titans, & de Jupiter le plus grand des Dieux des Grecs & des Romains; histoire fondée sur d'anciennes traditions, autorisée par Hésiode, qui décrit au long les générations de cette famille, par Callimaque par Diodore de Sicile, par Evhémère, dont Ennius traduisit l'ouvrage en Latin, par Sanchoniaton, par Eusebe, par Lactance. On peut ajouter encore que l'Écriture-Sainte donne une grande idée des Titans, puisque Judith remerciant le Seigneur de la mort d'Holoferne, dit: » Ce n'est point un » de ces hommes puissans qui » lui a ôté la vie; ce ne sont » point les fils des Titans, ni » les Géans, mais une femme, » &c. »

Cette seconde tradition est, comme on voit, beaucoup plus vraisemblable, & mieux soutenue que la première. Le pere D. Pezron, qui l'a tant fait valoir, n'a fait en cela que suivre & lier ensemble les différentes autorités des Anciens qui parlent de la puissance des Titans; & s'il est tombé dans quelque méprise, ce n'est pas pour avoir si fort exalté la puissance de ces Princes, mais pour s'être persuadé que les anciens Celtes en descendoient en droite ligne, & qu'on parle encore aujourd'hui la même langue qu'eux dans la basse-Bretagne, & dans quelques provinces d'Angleterre.

Nous n'avons pas prétendu au reste renfermer dans ces

deux récits toutes les traditions qui s'étoient répandues dans la Grece au sujet de Jupiter & des Princes de sa famille; mais, nous avons rapporté celles qui nous ont paru avoir le plus de vogue. Car, il paroît qu'il y en avoit plusieurs autres, & Pausanias remarque judicieusement qu'on ne finiroit point, si on vouloit nommer tous les lieux qui se vantoient d'avoir vu naître ce Dieu. Les Messéniens sur-tout disputoient cet honneur à tous les autres peuples; ils nommoient même les nourrices qui l'avoient élevé, & dont l'une avoit donné son nom au fleuve Nédis, & l'autre au mont Ithome. Si on les en croit, dit l'Auteur que nous venons de citer, les Curetes, ayant dérobé le jeune Jupiter à la cruauté de Saturne, le confierent à ces deux Nymphes qui prirent soin de son enfance. Elles avoient coûtume de le laver dans une fontaine, dont le nom rappelle le souvenir de la précaution qu'on avoit eue de le cacher. C'est en mémoire de cet évenement, dit le même Pausanias, que l'on porte encore tous les jours de l'eau de cette fontaine dans le temple de Jupiter Ithome.

III.

Explication de quelques fables mêlées à l'histoire de Jupiter.

On a dit qu'il avoit été nourri par une chevre, nommée Amalthée. Lactance prétend que ce qui donna lieu à cette fable, c'est que la Princesse Amalthée, fille de Mélissus, Roi de Crete, eut soin de faire nourrir Jupiter, & lui fit donner du lait de chevre. Surquoi on peut consulter l'article d'Amalthée.

Cette fable n'est pas la seule qu'on ait debitée sur les nourrices de Jupiter, puisqu'on a dit que des colombes avoient pris le soin de pourvoir à sa nourriture, comme on le voit dans Homère. Le sçavant Bochart dit que ce qui a donné lieu à cette fable, c'est la ressemblance de deux mots Phéniciens ou Arabes, *Himam* & *Hemam*, dont le premier veut dire un Prêtre, & l'autre une colombe. Ainsi, parce que quelques Prêtres, Curetes ou Dactyles, qui présidoient aux choses sacrées, prenoient soin de la nourriture de Jupiter, on imagina que des colombes le nourrissoient. C'est delà, suivant le même Auteur, que tiroit son origine la fable de Sémiramis, nourrie par des colombes.

On a ajouté à la fable des colombes, celle de l'aigle qui avoit soin de lui fournir de l'ambroisie, comme le dit Athénée, parce que cet oiseau étoit consacré à Jupiter depuis le jour qu'ayant consulté les augures dans l'isle de Naxos, avant que d'entreprendre la guerre contre les Titans, un aigle lui apparut, qui lui fut d'un heureux présage; il le porta toujours dans ses enseignes; & c'est celui-là même, si nous en croyons Hygin, après

quelques Anciens, qui fut placé parmi les astres; quoique d'autres prétendent que ce fut celui dont il se servit pour enlever Ganymede, ce qui revient au même, puisqu'on ne publia que ce Dieu s'étoit changé en aigle pour ravir ce jeune Prince, que parce qu'il portoit cet oiseau dans ses drapeaux.

On a prétendu que Jupiter fut aussi nourri par des abeilles, comme le rapporte Virgile, & nous pensons que cette fable est fondée sur ce qu'on trouva des ruches d'abeilles dans l'antre où Jupiter avoit été élevé. Antonius Libéralis raconte à ce sujet une aventure tragique. Quatre hommes étant entrés dans cette caverne, & ayant apperçu les ruches de ces abeilles, ce Dieu fit entendre le bruit du tonnerre; & ayant lancé ses foudres, il les fit périr misérablement. Autre fiction, qui nous apprend qu'on punit la témérité de quelques scélérats qui avoient violé la sainteté de ce lieu, que les Payens avoient en grande vénération.

De toutes les autres fables qu'on a vues dans l'histoire de Jupiter, nous nous bornerons à expliquer ici celle du partage du monde entre les trois freres. L'empire des Titans, comme nous l'avons dit, étoit extrêmement étendu; ces Princes possédoient la Phrygie, la Thrace, une partie de la Grece, l'isle de Crete, & plusieurs autres provinces. Sanchoniaton semble même y joindre la Syrie; Diodore de Sicile y ajoute une partie de l'Afrique & les Mauritanies. Jupiter l'augmenta de beaucoup; & après avoir défait le parti des Titans, il songea à partager ses États avec ses freres. Il garda pour lui les païs Orientaux, ainsi que la Thessalie & l'Olympe. Pluton eut les provinces de l'Occident, jusqu'au fond de l'Espagne, qui est un païs fort bas par rapport à la Grece, & Neptune fut établi Amiral des vaisseaux de Jupiter, & commanda sur toute la Méditerranée. Voilà sans doute ce qui a donné lieu à la fable de ce partage du monde, & ce qui fait regarder ces trois freres comme trois Divinités souveraines dans leurs départemens. Dès-lors, on prit l'Olympe, où demeuroit Jupiter, pour le Ciel; & l'on ne parla plus de l'Espagne, où Pluton faisoit travailler aux mines, que comme d'un royaume sombre, & couvert des plus épaisses ténebres, & on en fit le séjour ordinaire des morts.

Plusieurs Sçavans sont persuadés que c'est le partage entre les trois fils de Noé, qui a donné lieu à la fable d'un semblable partage entre Jupiter, Neptune & Pluton; mais, quand on leur accorderoit que les Payens avoient appris cette tradition, qui véritablement devoit être fort répandue, puisqu'elle étoit connue même dans le Pérou, si nous en croyons Garcilasso de la Véga, il n'en seroit pas moins vrai que ces

Princes Titans partagerent leurs conquêtes de la manière que nous venons de le dire.

Le sçavant pere Tournemine dit que les Payens, sur la tradition du partage des enfans de Noé, imaginerent celui du monde entier entre trois divinités, dont l'une gouvernoit le ciel & la terre, à qui ils donnerent le nom de *Zeus*, qui est un abrégé du nom ineffable de Jévo ou Jéova ; la seconde, l'Enfer, & c'est pour cela qu'ils lui donnerent le nom d'*Adès*, qui veut dire perte, ou *Orcus*, ténébreux, ou *Pluton*, dieu des richesses, à cause des mines qui sont dans la terre ; & la troisième regnoit sur la mer, & ils l'appellerent pour cela, ou *Poseidon*, qui veut dire brise vaisseau, ou *Napha*, couler.

Cependant, nous croyons dans le fond & dans la bonne mythologie, que c'étoit Jupiter qui représentoit le Dieu souverain, qui gouvernoit en même-tems le ciel, la terre & l'enfer, sous trois différens noms ; c'est ce que pensoit Pausanias, à l'occasion d'une statue de Jupiter, qui étoit à Argos dans un temple de Minerve. » Cette statue, » dit-il, avoit deux yeux, » comme la nature les a placés » aux hommes, & un troisième » au milieu du front. On assure » que c'est le Jupiter Patroüs, » qui étoit dans le palais de » Priam en un lieu découvert, » & que ce fut à son autel que » cet infortuné Roi se réfugia » après la prise d'Ilium...... » On peut raisonnablement » conjecturer, que Jupiter a » été ainsi représenté avec trois » yeux, pour signifier qu'il re- » gna premièrement dans le » ciel, comme tout le monde » en convient ; secondement » dans les enfers, car le Dieu » qui, suivant la fable, tient » son Empire dans ces lieux » souterreins, est aussi appellé » Jupiter par Homère, suivant » ce vers :

» *Jupiter infernal & sa terrible épouse.*

» Troisièmement enfin sur les » mers, comme le témoigne » Eschyle, fils d'Euphorion. » Qui que ce soit donc qui ait » fait cette statue, nous croyons » qu'il lui a donné trois yeux, » pour faire entendre qu'un » seul & même Dieu gouverne » les trois parties du monde, » que les autres disent être » tombées en partage à trois » divinités différentes. «

IV.

De quelle manière on représentoit Jupiter & quel culte on lui rendoit.

1.° On trouve dans les Anciens, & l'on voit sur les monumens que le tems a respecté, & sur les médailles en particulier, plusieurs représentations de Jupiter ; mais, la manière la plus ordinaire dont on le peignoit, étoit sous la figure d'un homme majestueux, & avec de la barbe, assis sur un trône, tenant de la main droite la foudre, &

de l'autre une victoire, ayant à ses pieds un aigle, les aîles éployées qui enleve Ganymede; ce Dieu ayant la partie supérieure du corps nue, & la partie inférieure couverte.

Les Mythologues rendent de cette attitude des raisons que nous ne devons pas omettre. Le trône, disent-ils, par sa stabilité, marque la sûreté de son Empire. La nudité de la partie supérieure de son corps, montroit qu'il étoit visible aux intelligences & aux parties célestes de l'univers, comme la partie inférieure couverte faisoit voir qu'il étoit caché à ce bas monde. Le sceptre, ou la foudre qu'il tenoit de la main droite, annonçoit sa puissance sur les Dieux & sur les hommes. La Victoire, qu'il tenoit à la main gauche, annonçoit qu'il étoit toujours victorieux; & l'aigle, qu'il étoit le maître du Ciel, comme cet oiseau l'est de tous les autres. C'est ainsi qu'expliquent ces symboles Porphyre, Phurnutus, Eusebe & Suidas.

Mais, cette manière de représenter ce Dieu n'étoit pas uniforme, quoique la plus ordinaire. Pausanias, parlant de la statue de Jupiter Olympien, dit, » que ce Dieu est représenté assis sur un trône; il est » d'or & d'ivoire, & il a sur » la tête une couronne qui » imite la feuille d'olivier. De » la main droite il tient une » Victoire, qui est elle-même » d'or & d'ivoire, ornée de » bandelettes & couronnée; de » la gauche un sceptre d'une » extrême délicatesse, & où » reluisent toutes sortes de » métaux. L'oiseau qui repose » sur le bout de son sceptre est » un aigle. La chaussure & le » manteau du Dieu, sont aussi » d'or; sur le manteau sont » gravés toutes sortes d'ani- » maux, toutes sortes de fleurs, » & particuliérement des Lys. » Le trône du Dieu est tout » brillant d'or & de pierres » précieuses; l'ivoire & l'é- » bène y font par leur mélan- » ge une agréable variété; la » peinture y a mêlé aussi divers » animaux & d'autres orne- » mens. «

La foudre, symbole le plus ordinaire de Jupiter, est figurée de deux manières sur les médailles & sur les anciens monumens; l'une est une espèce de tison flamboyant par les deux bouts, qui en certaines images ne montre qu'un bout enflammé; l'autre, une machine pointue des deux côtés, armée de deux flèches. La légion, qu'on nomme fulminatrice, avoit cette dernière marque sur les boucliers des soldats. Lucien, qui dit que la foudre de Jupiter avoit dix coudées de long, semble aussi lui donner cette forme, lorsqu'il introduit fort plaisamment Jupiter, se plaignant de ce qu'ayant depuis peu lancé la foudre contre Anaxagore, qui nioit l'existence des Dieux, il l'avoit manqué, parce que Périclès avoit dé-

tourné le coup, qui avoit porté sur le temple de Castor & Pollux, & l'avoit réduit en cendres; que la foudre avoit été presque brisée contre la pierre, & que les deux principales pointes en étoient si émoussées, qu'il ne pouvoit plus s'en servir sans la racommoder.

Pour l'aigle, autre symbole ordinaire de Jupiter, Lactantius Firmicus assure que la raison en est que Jupiter partant de l'isle de Naxos pour aller combattre les Titans, & offrant un sacrifice sur le rivage, un aigle avoit volé jusqu'à lui, ce qui lui avoit été d'un augure favorable. Selon d'autres, cet aigle s'étoit arrêté sur sa tête. Servius ajoûte que dans le combat contre ces Titans, l'aigle lui avoit mis la foudre en main.

Les habitans de l'isle de Crete représentoient Jupiter sans oreilles, pour marquer que le maître du monde ne devoit écouter personne en particulier, mais être également propice à tous. Les Lacédémoniens au contraire lui en donnoient quatre, afin qu'il fût plus en état d'entendre les prieres, de quelque part qu'elles vinssent. Les habitans d'Héliopolis, si nous en croyons Macrobe, représentoient Jupiter tenant la main droite élevée, avec un fouet à la main, comme cocher, & de la gauche la foudre & des épis. Arrien rapporte après le Sophiste Anaxarque, que la figure de la Justice accompagnoit toujours celle de Jupiter, & la raison en est assez sensible. On joignoit quelquefois à la Justice, les Graces & les Heures, pour marquer que ce Dieu devoit toujours écouter les vœux des hommes gracieusement. Martianus représente ainsi Jupiter dans l'assemblée des Dieux. Il a, dit-il, sur la tête une couronne enflammée, & sur les épaules un manteau, ouvrage de Minerve, & par-dessus une robe blanche parsemée d'étoiles, tenant de la main droite deux globes, l'un d'or, & l'autre d'ambre, pendant qu'il s'appuyoit de la gauche sur une tortue. Il avoit à ses pieds des souliers verts, dont il pressoit un rossignol; on voit que cet équipage annonce le maître de toute la nature, sans qu'il soit besoin d'expliquer plus particuliérement ces symboles; souvent sa couronne étoit de chêne ou d'olivier. Lorsqu'au lieu d'une couronne il avoit un boisseau sur la tête, c'étoit alors Jupiter Sérapis, ce Dieu si respecté en Égypte; & quand il paroissoit avec des cornes, il représentoit ce Jupiter Ammon, si célebre par l'oracle qu'il avoit dans la Libye.

Ne dissimulons pas que la plûpart de ces symboles venoient, ou du caprice des ouvriers, ou de la fantaisie de ceux qui en faisoient faire des statues, comme on va le voir dans le détail des monumens qui nous restent. N'oublions pas à ce sujet un beau passage de

Cicéron. Cotta un de ses interlocuteurs, parlant de l'idée qu'on s'étoit formée des Dieux : » Mais s'il n'est pas vrai, dit-il, » qu'un Dieu se présente toujours à nous sous une forme » humaine, vous obstinerez-» vous encore, Velleius, à » défendre ces sortes d'absur-» dités ? Pour nous, nous pou-» vons avoir quelquefois cette » idée, parce que nous con-» noissons Jupiter, Junon, » Minerve, Neptune, Vulcain, » Apollon, & les autres Dieux, » aux traits que leur a donnés » le caprice des peintres & des » sculpteurs, & non-seulement » aux traits, mais encore à l'âge, » à l'habillement, & à d'autres » marques. «

On trouve dans les cabinets des Curieux, un Jupiter avec la foudre aux deux mains ; dans Tristan, un Jupiter enfant monté sur une chevre, avec la légende, *Jovi Crescenti*. Dans Bonanni, ce Dieu porte une couronne flamboyante, une patere à la main, & un rouleau à l'autre. Le revers d'une médaille de Béger présente un aigle qui tient au bec une couronne, & qui foule la foudre des deux pieds. Une figure de ce Dieu, dans Boissard, a cela de singulier, que Jupiter y est assis, ayant au-dessus de lui le pétase & le caducée de Mercure, pour marquer que la prudence doit toujours accompagner la force & la puissance ; & dans une autre du même Auteur, il a deux sphinx au bas de son trône, par où l'on voit que l'on a voulu joindre à la force & à la prudence la sagacité & la pénétration. Dans une médaille donnée par du Choul, Jupiter est assis sur un bélier. Il tient un sceptre de la main droite, c'est Jupiter Sérapis, comme le marque le boisseau qu'il a sur la tête. Sur une autre du même Antiquaire, Jupiter paroît assis sur un trône avec l'aigle & la pique ; par-dessus sa tête le soleil, marqué d'une grande étoile, est dans un char à quatre chevaux ; & la lune signifiée par le croissant, dans un char à deux taureaux. Du moins, cela devroit être ainsi ; cependant, le revers de la médaille donnée par du Choul, met l'étoile du côté du char à deux taureaux, & le croissant du côté du char à quatre chevaux ; nous ne sçavons si c'est une erreur du monétaire. Aux pieds de Jupiter sont deux hommes étendus tenant des faisceaux, à la manière dont on marque les fleuves dans plusieurs médailles ; ce pourroit être pour signifier les deux élémens inférieurs, la terre & l'eau ; ensorte que les quatre élémens seroient aussi représentés, l'air & le feu par les deux chars, l'eau & la terre par les deux hommes d'en bas ; c'est ainsi que l'a expliqué du Choul ; nous ne sçavons si sa conjecture plaira à bien des gens. Tout le contour de la médaille représente les douze signes du zodiaque. Le tout signifie apparemment que Jupiter est le maître du ciel,

des astres, de la terre, & des élémens.

Jupiter foudroyant est gravé sur plusieurs médailles de Béger, foudroyant les géans, dont l'un qui est terrassé, a des jambes de serpent. Un autre Jupiter sur une médaille des Bruttiens, peuple d'Italie, a derrière lui le croissant de la lune ; & dans une autre des Athéniens, sept étoiles désignent apparemment les sept planetes. Sur un médaillon d'Antonin le Pieux, on voit Atlas un genoux en terre, qui soutient le monde sur ses épaules ; ce qui signifie que Jupiter étoit le maître du monde.

Jupiter tonnant se voit dans un monument consacré par Poplius, & rapporté par Boissart, avec cette inscription, *Bono Deo Brotonti*, pour *Brontonti*, au bon Dieu tonnant. Les figures nous représentent un jeune homme assis sur une roche, à demi-nu, un bonnet sur la tête, tenant entre ses bras une lyre posée sur ses genoux; deux nymphes lui présentent, l'une un vase, l'autre une patere, & au-dessous du jeune homme est une louve.

Nous avons dit que Jupiter étoit représenté sous la figure d'un homme majestueux, & dans l'âge de la force; cependant, on le voit souvent sur les monumens représenté sans barbe. Tel est *Vejovis*, ou *Vejupiter*, qui se voit sur les médailles des familles Fonteia & Lucinia ; & le Jupiter Axur, ou Anxur, sur les médailles Consulaires, & sur plusieurs autres, & sur quelques-unes mêmes avec l'inscription *Jovi Juveni*, au jeune Jupiter.

Jupiter paroît sur une médaille de M. de la Chausse, avec des cornes de bélier à la tête, & dans une de Maffei, avec une couronne rayonnante & le boisseau, marques de Jupiter Ammon & de Jupiter Sérapis. Mais, l'image la plus singulière de Jupiter, est celle qui se voit dans Béger. Sur une base est une tête de bélier, qui porte une colombe ; ce qui marque sans doute l'oracle de Jupiter Ammon.

Les Antiquaires croyent que le Jupiter Capitolin est distingué des autres par le bandeau royal, ou le diadême qu'il porte ; cependant, sur les médailles Consulaires, où il est nommé Capitolinus, il n'a point ce bandeau royal, tant il y a sur cela de variétés. Le Jupiter Axur est toujours représenté jeune & sans barbe ; c'est même, selon Servius, ce qui lui a fait donner ce nom. Quelquefois par l'aigle seul, tenant la foudre sous les pieds, on a voulu nous représenter Jupiter, comme il paroît dans un monument rapporté par Boissart.

2.° On ne doit pas douter que de tous les Dieux du paganisme, Jupiter n'ait été celui dont le culte a été le plus solemnel. Il devoit même y avoir une variété infinie dans les cérémonies de ce culte, puisque chaque peuple recevant ce Dieu

comme le maître des autres, ajoutoit ou retranchoit à son gré aux cérémonies de son culte, ou l'ajustoit à celui de ses Dieux, dont il prenoit la place. On peut ajouter encore qu'à chacune des occasions qui lui firent donner tant de noms différens, on joignoit quelques céremonies aux anciennes, sur lesquelles l'Histoire ne nous apprend rien. Mais, pour s'arrêter à quelque chose de plus sûr & de plus précis, nous pouvons dire d'abord qu'on ne lui sacrifioit point de victimes humaines, comme à Saturne son pere. L'exemple seul de Lycaon, qui, selon Pausanias, lui immola un enfant, ou selon Ovide un prisonnier de guerre, ne fut point suivi. Ce Prince même s'attira l'indignation de toute la terre. Enfin, il eut des imitateurs; Mais, Cécrops étant arrivé à Athènes, abolit cette cruelle superstition.

Les victimes les plus ordinaires qu'on immoloit à ce Dieu, étoient la chevre, la brebis, & le taureau blanc, dont on avoit soin de dorer les cornes. Souvent sans aucune victime on lui offroit de la farine, du sel & de l'encens, sur-tout à Rome; car à Athènes, c'étoit toujours par le sacrifice d'un bœuf, qu'on se le rendoit propice; & quand il représentoit *Vejovis*, ou le Jupiter vengeur, on l'appaisoit par le sacrifice d'une chevre. Ce Dieu avoit un temple à Rome sous ce nom près du Capitole, où il étoit représenté avec des fleches à la main, pour marquer qu'il étoit prêt à venger les crimes. Parmi les arbres, le chêne & l'olivier lui étoient consacrés. Personne, au reste, si nous en croyons Cicéron, ne l'honoroit plus particuliérement que les dames Romaines.

Nous ne dirons rien ici de ses trois oracles, celui de Dodone, celui de Trophonius & celui qu'il avoit dans la Libye. On pourra consulter l'article particulier de chacun de ces oracles.

V.

Des différens noms de Jupiter.

Comme Jupiter étoit la grande divinité du Paganisme, & qu'il étoit généralement adoré depuis l'Égypte jusqu'au fond de l'Espagne, on ne sera pas surpris du grand nombre de noms & de surnoms que lui avoient donnés les peuples différens qui avoient reçu son culte, la plûpart de ces noms étant tirés des lieux où il étoit honoré, ou de ce qui avoit donné lieu aux temples, aux chapelles & aux autels qui lui étoient consacrés. Nous nous serions volontiers dispensés de les rapporter tous; mais, comme ils se trouvent sur d'anciens monumens, dans les inscriptions, & dans la plûpart des Auteurs, sur-tout dans les Poëtes, nous avons cru qu'il falloit les faire connoître le plus succinctement qu'il étoit possible.

L'épithete la plus ordinaire qui servoit à désigner Jupiter,

étoit celle d'*Optimus Maximus*; on lui donnoit aussi parmi les Grecs & les Romains, celle de *Pater* ou de Pere, parce qu'il étoit regardé comme le pere des Dieux & des hommes. Celle de Roi lui est donnée par Homère, & par Virgile; & les sacrifices, qu'on faisoit à Lebadie, lui étoient offerts comme à Jupiter Roi. Cette même qualité lui est donnée deux fois par Xénophon dans sa Cyropédie.

On l'appelloit aussi Tout Puissant, comme on le voit dans Virgile & dans les autres Auteurs. L'épithete de *Victor*, ou de Victorieux, lui étoit donnée, ou parce qu'il avoit vaincu les Titans & les Géans, ou parce qu'on croyoit que rien ne pouvoit lui résister. Nous lisons dans Tite-Live, que Papyrius près de combattre, lui voua un temple sous ce nom. Les Romains lui avoient institué sous ce même nom une fête qui se célébroit au mois d'Avril, comme nous l'apprenons d'Ovide. Saint Augustin dit que les Romains célébroient en son honneur aux Ides de Juin, une fête sous le titre de Jupiter Invincible.

Toutes les fois qu'on croyoit avoir reçu quelque bienfait de ce Dieu, on lui destinoit quelque cérémonie, & on lui donnoit un nouveau nom; ainsi, on l'appella *Stator*, parce qu'il avoit arrêté l'armée des Romains dans sa fuite; *Férétrius* ou *Férétrien*, *quasi à ferendo*, parce qu'il avoit secouru les Romains, *vel à feriendo*, à cause qu'il avoit défait leurs ennemis, ce qui revient au même; *Pistor*, parce qu'on publia que pendant que les Gaulois assiégeoient le Capitole, il avoit averti la garnison de faire du pain de tout le bled qui leur restoit, & de le jetter dans le camp ennemi, pour faire croire qu'ils ne seroient de long-tems réduits à manquer de vivres; ce qui réussit si bien que les ennemis leverent le siege; *Lapis*, à cause de la pierre que Saturne avoit dévorée à la place de Jupiter lui-même, & alors il étoit confondu avec le dieu Terme. Le serment, que l'on faisoit par ce nom mystérieux, étoit très-respectable, comme nous l'apprend Apulée. C'est ce que Cicéron appelle *Jovem lapidem Jurare*. On le nommoit *Lucerius*, ou *Diespiter*, à cause qu'il etoit le Dieu de la lumière, comme Aulu-Gelle nous l'apprend, & c'est pour cette raison que l'on prenoit souvent ce Dieu pour l'air; *Pluvius*, parce que dans les grandes sécheresses on lui demandoit la pluie; *Prædator*, parce qu'on lui consacroit une partie des dépouilles; *Tropæuchus*, parce qu'il présidoit au triomphes; *Lycæus*, parce qu'on croyoit qu'il avoit changé Lycaon en loup.

On lui donnoit les noms de Pere des Dieux, de très-Bon, de très-Grand, de Modérateur, de Recteur, & plusieurs autres, qui marquoient sa souveraineté sur les autres Dieux. Le nom

de Maître des tempêtes & des vents, *ventorum Potens*, qui se trouve sur quelques inscriptions, aussi-bien que *Jupiter Serenus*, convient à ce Dieu en tant qu'il étoit physiquement l'æther. *Jupiter Dolichenius* se trouve sur un beau marbre, rapporté par Spon.

Nous avons parlé des noms de Jupiter Ammon, de Jupiter Sérapis, & de Jupiter Bélus. Celui de Jupiter Stygius lui étoit donné, lorsqu'il représentoit Pluton, & on le trouve sur des Inscriptions. Un des noms des plus respectables étoit celui de Sébasius.

Il y en avoit un grand nombre d'autres qui étoient tirés des lieux où il étoit honoré; ainsi, il étoit nommé Capitolinus, à cause du temple qu'il avoit sur le Capitole; Olympien, Atabyrius; Dictæus, Idæus, parce que deux montagnes qui portoient ces noms, lui étoient consacrées; Dodonæus, à cause de l'oracle de Dodone; Trophonius, pour une semblable raison; Molossus, parce que le peuple qui portoit ce nom, l'honoroit d'une manière particulière; Cenæus, parce qu'Hercule après avoir ravagé l'Œchalie, lui éleva un temple sur le promontoire de Cenée dans l'Eubée; Cithæronius, du mont Cithéron dans la Béotie, qui lui étoit consacré; Casius, à cause des montagnes de ce nom, où il étoit honoré.

Une Inscription, trouvée près d'Alep en Syrie il y a environ quatre-vingts ans, nous a appris deux des surnoms que les Syriens donnoient à Jupiter, après que les Grecs leur en eurent communiqué le culte. Cette inscription qui est Grecque, contient un vœu que Cratéus, fils d'Andronicus, accomplit pour son pere en l'honneur de Jupiter Madbachus & Sélamanès.

Le titre de Tonnant & de Foudroyant étoit celui qui convenoit le mieux à Jupiter, puisqu'il étoit regardé comme le maître de la foudre, depuis que les Cyclopes la lui avoient donnée, comme nous l'avons dit. Il seroit inutile de citer des autorités pour prouver que ce titre lui étoit donné, puisqu'on le trouve fréquemment dans les Auteurs, dans les Poëtes, & dans les Inscriptions. Nos anciens Gaulois l'honoroient sous le même nom, & c'étoit leur Jupiter Taranus, comme l'a très-bien prouvé M. Prideaux. A ce surnom nous joindrons celui de Καταιβάτης ou *Descensor*, comme qui diroit celui qui descend. Ce nom lui étoit moins donné pour marquer qu'on croyoit qu'il descendoit sur la terre, afin d'y voir ses maîtresses, que pour marquer qu'il y faisoit sentir sa présence ou par le bruit du tonnerre, & par la foudre & ses éclairs, ou par de véritables apparitions. De-là le surnom d'Épiphane, c'est-à-dire, qui est présent, qui apparoit, surnom qui étoit commun à la vérité aux autres Dieux, mais qui

appartenoit plus spécialement à Jupiter.

Chez les Romains, Jupiter étoit honoré sous le nom d'Invincible, de même que sous celui de Custos, ou de Gardien, parce que, comme dit Séneque, on le regardoit comme le gardien de l'univers, nous avons des médailles de Néron, avec cette légende, Jupiter Custos; sous celui de Latialis, ce qui fait dire à Lucain : *Et residens celsa Latialis Juppiter Alba;* sous celui d'Inventor, auquel Hercule éleva un autel, selon Denys d'Halicarnasse, lorsqu'il eut trouvé ses bœufs que Cacus lui avoit dérobés; sous celui de Jupiter Fidius, ou Sponsor, Sp. Postumius lui avoit dédié un temple sous ce nom.

Il étoit aussi honoré sous le nom de Pixius, comme nous l'apprenons de Denys d'Halicarnasse, & ce nom répondoit à celui de Sanctus, ou de Sangus, qui lui étoit donné par les Sabins; sous celui d'Alitéus, parce que dans une famine, il avoit pris un soin particulier des meûniers, pour que la farine ne manquât pas; sous celui de Lucétius qui lui étoit donné, comme à celui qui procuroit la lumière; sous celui de Viminalis, d'où une montagne avoit pris son nom. On l'honoroit à Tusculum sous le nom de Majus, pour marquer sa supériorité sur tous les autres Dieux, dont il étoit regardé comme le plus grand & le plus puissant.

Arbitrator étoit un nom sous lequel il étoit encore honoré à Rome, & en l'honneur duquel P. Victor dit qu'il y avoit un portique de cinq colomnes qui lui étoit consacré. Assabinus étoit le nom qu'il portoit parmi les Arabes; Ammon, celui que lui donnoient les Libyens. Les Romains l'honoroient aussi sous le nom de Dapalis, parce qu'il présidoit aux mets qu'on servoit dans les repas; d'Ultor, parce qu'il vengeoit les crimes dans les personnes des coupables; d'Ægiuchus, parce qu'il avoit été nourri par une chèvre, de Sténius, comme qui diroit puissant & robuste.

Les Grecs lui donnoient aussi le nom d'Ægyptius & de Nilus, & alors on le confondoit avec Osiris, dont le Nil avoit porté le nom; celui de Tarsus de la ville de Tarse en Cilicie, où il étoit spécialement honoré; celui de Plusios, c'est-à-dire, riche; celui de Physicus, & alors il étoit pris physiquement pour l'air ou l'æther, suivant le témoignage des Anciens; celui de Panomphæus, parce que ses louanges étoient dans la bouche de tout le monde; celui de Caræus, comme qui diroit élevé, ainsi que l'explique Hésychius; celui d'Hécatombæus, d'où le premier mois Attique a pris son nom, quoique quelques Mythologues disent que ce nom appartenoit plus particuliérement à Apollon; celui de Mæmactes, comme qui diroit furieux; celui de Labradæus, & alors on le représentoit sous la figure d'une

hache, au lieu de la foudre ou du sceptre.

On lui donnoit le nom d'Expiator, parce qu'il étoit censé expier les hommes des crimes qu'ils avoient commis; celui de Martius, parce que les guerriers l'invoquoient au commencement des combats; celui de Palæstes, parce que, comme nous l'apprend Lycophron, Hercule s'étant présenté au combat de la lutte, & personne n'ayant osé se mesurer avec lui, ce Dieu avoit accepté le combat, & lutté contre son fils; celui de Melissæus, du nom d'une de ses nourrices; celui de Xénius, c'est-à-dire, Hospitalier, Virgile l'invoque sous ce nom; celui d'Hersæus, parce que ses autels, sur-tout dans les maisons des Princes, étoient à découvert dans un lieu enfermé de murailles; celui de Mæragetes, parce qu'on croyoit que les Parques étoient sous sa conduite, quoiqu'à dire vrai, cette qualité convenoit mieux au destin, dont elles exécutoient irrémissiblement les ordres.

Il y a encore bien d'autres noms qu'on a donnés à Jupiter, mais en voilà assez sur cette matière. Nous ajouterons seulement ici par ordre alphabétique, les noms de Jupiter, que Pausanias nous a conservés.

JUPITER ADULTE, *Jupiter Adultus*, Ζεὺς Τελειος, (*a*) recevoit les honneurs divins à Tégée. Il y avoit dans cette ville un autel dédié à Jupiter Adulte, avec une statue du Dieu, de figure quarrée.

JUPITER AGORÉUS, (*b*) *Jupiter Agoræus*, Ζεὺς Ἀγοραῖος, étoit honoré à Sparte & à Olympie. Les Spartiates lui avoient consacré un temple, & les Éléens un autel. Le mot *Agoreus* désigne un lieu public. C'est pour cela que quelques-uns disent Jupiter Forensis, au lieu de Jupiter Agoréus.

JUPITER AMBULIUS, (*c*) *Jupiter Ambulius*, Ζεὺς Ἀμβουλιος, recevoit les honneurs divins à Sparte, où l'on lui avoit dédié un autel.

Il y en a qui croyent que le mot *Ambulius* ne peut guere venir que du mot Grec αμβολη, qui signifie *mora*, *procrastinatio*. Jupiter Ambulius, comme qui diroit Jupiter qui prolonge la vie des hommes.

JUPITER AMMON, (*d*) *Jupiter Ammon*, Ζεὺς Ἄμμων; on honoroit ce Dieu en plusieurs endroits de la Grece, & particuliérement à Lacédémone, dont les habitans lui avoient consacré un temple. Il paroît qu'anciennement ces peuples étoient de tous les Grecs ceux qui recouroient le plus volontiers à l'oracle de la Libye. On dit même que Lysandre, assiégeant la ville d'Aphytis près de Pallene, eut durant la nuit une

(*a*) Pauſ. pag. 532.
(*b*) Pauſ. pag. 181, 315.
(*c*) Pauſ. pag. 185.
(*d*) Pauſ. pag. 261, 565.

apparition du dieu Ammon, qui lui conseilla, comme une chose également avantageuse à lui & à Lacédémone, de laisser les assiégés en paix; conseil auquel il déféra si bien, qu'il leva le siege, & qu'il porta ensuite les Lacédémoniens à honorer Ammon encore plus qu'ils ne faisoient; ce qui est certain, c'est que les Aphytéens révéroient ce Dieu comme les Libyens mêmes.

JUPITER ANCHESMIEN, *Jupiter Anchesmius*, Ζεὺς Αγχεσμιος. *Voyez* Anchesme.

JUPITER APÉMIUS, *autrement* JUPITER BIENFAISANT. *Voyez* Jupiter Bienfaisant.

JUPITER APÉSANTIUS, *Jupiter Apesantius*, Ζεὺς Απεσαντίος. *Voyez* Apésas.

JUPITER APHÉSIUS, (*a*) *Jupiter Aphesius*, Ζεὺς Αφεσίος. On avoit bâti un temple à Jupiter Aphésius sur le sommet d'une montagne qui commandoit le chemin de Sciron. La raison, que l'on donne de ce surnom, est que durant une sécheresse extraordinaire Éacus, après avoir sacrifié à Jupiter Pallénien dans Égine, fit porter une partie de la victime au haut de cette montagne, & la jetta dans la mer pour appaiser la colere du Dieu. Le mot ἀφέσιος vient de celui d'ἀφεῖναι, *injicere*, jetter.

JUPITER APOMYUS, (*b*) *Jupiter Apomyus*, Ζεὺς Απομύιος, c'est-à-dire, Jupiter qui chasse les mouches, du mot Grec μυῖ, *musca*, mouche. Le mot *Beelzebub*, qui étoit le nom d'une idole chez les Juifs, signifie le maître, le seigneur des mouches.

Pour lire conformément au texte Grec, il faudroit dire Apomyius. C'est sans doute pour éviter la rencontre de deux voyelles qui ont le même son, que l'on prononce communément Apomyus plutôt qu'Apomyius. Cette observation pourroit avoir lieu à l'égard d'autres noms Grecs. *Voyez* Apomyus.

JUPITER ARÉUS, *Jupiter Areus*, Ζεὺς Αρεῖος, (*c*) comme qui diroit Jupiter Martial. Il y avoit à Olympie un Autel, que quelques Éléens disoient être celui de Jupiter Aréus; & ils prétendoient qu'Œnomaüs avoit coûtume de sacrifier sur cet autel à Jupiter Aréus, toutes les fois qu'il entreprenoit un combat contre ceux qui recherchoient sa fille Hippodamie en mariage.

JUPITER BIENFAISANT, *Jupiter Innoxius*, Ζεὺς Απήμιος, (*d*) étoit honoré sur le mont Parnès ou Parnethe, où il avoit un autel. Le nom Grec Απήμιος signifie proprement incapable de nuire.

JUPITER BON, (*e*) *Jupiter Bonus*, Ζεὺς Αγαθὸς. » On va, » dit Pausanias, de Mégalo- » polis à Ménale par un défilé

(*a*) Pauf. pag. 84.
(*b*) Pauf. pag. 313.
(*c*) Pauf. pag. 314.
(*d*) Pauf. pag. 60.
(*e*) Pauf. pag. 513.

» qui se nomme les portes
» d'Hélos, & que l'on trouve
» au de-là de l'Hélisson. Sur
» le chemin à la gauche est le
» temple du Bon Dieu. Ainsi
» l'appelle-t-on. Si nous tenons
» des Dieux tout le bien qui
» nous arrive, Jupiter étant au-
» dessus de tous, il y a lieu de
» croire que c'est lui que l'on
» a voulu surnommer ainsi. «

JUPITER BULÉUS, *Jupiter Bulæus*, Ζεὺς Βουλαῖος, (*a*) c'est-à-dire, Jupiter le conseiller. Ce Dieu avoit à Athènes une statue de la façon de Pisias, dans le lieu où s'assembloit le Sénat des cinq cens.

JUPITER CAPPAUTAS, *Jupiter Cappautas*, (*b*) Ζεὺς Καππαῦτα. Il y avoit à trois stades de Gythéum une grosse pierre toute brute, sur laquelle Oreste s'étant, dit-on, assis, recouvra son bon sens, & à cause de cela on nomma cette roche en langue Dorienne Jupiter Cappautas.

Ce surnom a donné la torture à tous les interpretes, même à Méziriac. Sylburge, au lieu de Ζεὺς Καππώτας, lisoit λᾶς παυσωλᾶς, la pierre d'allégement & de repos. Mais, cette correction qui paroît d'abord si heureuse, est inutile. Il faut seulement lire Καππαύτας, du verbe καππαύω pour καταπαυω, *cessare facio*, je fais cesser. Cette pierre étoit appellée Jupiter Cappautas, parce qu'Oreste s'y étant assis, Jupiter le délivra de sa phrénésie.

JUPITER CATÉBATÈS, *Jupiter Catæbates*, Ζεὺς Καταιβάτης, (*c*) étoit honoré à Olympie, où il avoit un autel, environné d'un mur. Jupiter Catébatès signifie Jupiter qui descend du ciel au milieu des éclairs & du tonnerre.

JUPITER CATHARSIUS, *Jupiter Catharsius*, Ζεὺς Καθάρσιος, (*d*) comme qui diroit Jupiter l'Expiateur, du verbe καθαίρω, *expio*, j'expie. Jupiter Catharsius avoit un autel à Olympie.

JUPITER CÉRAUNIUS, *Jupiter Ceraunius*, Ζεὺς Κεραύνιος, (*e*) avoit aussi un autel à Olympie. Cet autel fut érigé après la mort d'Œnomaüs, lorsque sa maison eut été frappée de la foudre. Ce surnom est pris de κεραυνὸς, *fulmen*, foudre.

JUPITER CHARMON, *Jupiter Charmon*, (*f*) Ζεὺς Χάρμων. *Voyez* Charmon.

JUPITER CHTHONIUS, *Jupiter Chthonius*, Ζεὺς Χθόνιος, (*g*) avoit un autel à Olympie, & une statue à Corinthe. *Voyez* Chthonius.

JUPITER CITHÉRONIUS, *Jupiter Citheronius*, Ζεὺς Κιθαιρώνιος. *Voyez* Cithéronius.

JUPITER CLARIUS, (*h*) *Jupiter Clarius*, Ζεὺς Κλάριος. Il

(*a*) Pauf. pag. 6.
(*b*) Pauf. pag. 205.
(*c*) Pauf. pag. 314.
(*d*) Pauf. pag. 314.
(*e*) Pauf. pag. 314.
(*f*) Pauf. p. 475.
(*g*) Pauf. pag. 89, 314.
(*h*) Pauf. p. 541.

y avoit près de Tégée une éminence, où l'on voyoit plusieurs autels, & qu'on nommoit le mont de Jupiter Clarius, sans doute; dit Pausanias, parce que les fils d'Arcas tirerent là au sort leurs héritages. Ainsi, Jupiter Clarius doit avoir été mis pour Jupiter Clérius, du mot Grec κλῆρος *sors*, partage.

Les Tégéates célébroient une fête en ce lieu tous les ans, & ils racontoient qu'un jour pendant la solemnité de cette fête, les Lacédémoniens entrerent dans leur païs avec une armée; mais qu'il tomba une si grande quantité de neige que les ennemis transis de froid ne purent rien entreprendre; ils disoient que pour eux ils allumerent des feux, & qu'après s'être réchauffés, ils allerent surprendre les Lacédémoniens, & les taillerent en pièces.

JUPITER CONIUS, *Jupiter Conius*, Ζεὺς Κονιος, (*a*) c'est-à-dire, Jupiter le poudreux, étoit honoré à Mégare. Le temple de ce Dieu étoit sans couverture, du tems de Pausanias. Il étoit dit le poudreux, apparemment parce que son temple n'ayant plus de toit, la statue du Dieu devoit être fort poudreuse. C'est la conjecture de M. l'abbé Gédoyn.

JUPITER LE CONSEILLER, *Voyez* Jupiter Buléus.

JUPITER CORYPHÉE, (*b*) *Jupiter Coryphæus*, Ζεὺς Κορυφαῖος, avoit à Corinthe un temple audessus du théâtre. Les Grecs, dit Pausanias, le nommoient Jupiter Coryphée; mais, les Romains l'auroient dit Capitolin.

JUPITER COSMETE, (*c*) *Jupiter Cosmetes*, Ζεὺς Κοσμητὴς, c'est-à-dire, Jupiter le grand ordonnateur. Il avoit une chapelle à Lacédémone.

JUPITER CROCÉATES, *Jupiter Croceates*, Ζεὺς Κροκεάτης, (*d*) avoit une statuë de pierre à l'entrée d'un village nommé Crocées; & c'est de-là que le Dieu prenoit son surnom.

JUPITER CTÉSIUS, (*e*) *Jupiter Ctesius*, Ζεὺς Κτήσιος, étoit honoré chez les Myrrhinusiens. Le mot *Ctesius* veut dire *fortunator*, qui favorise l'industrie des hommes. C'étoit aussi un surnom de Mercure.

JUPITER ELEUTHÉRIUS, *Jupiter Eleutherius*, Ζεὺς Ἐλευθέριος. *Voyez* Eleuthere.

* JUPITER ENFANT, (*f*) *Jupiter Puer*, Ζεὺς Παῖς, recevoit les honneurs divins à Égium, où l'on voyoit la statue du Dieu, qui étoit de bronze.

JUPITER ÉPIDOTE, (*g*) *Jupiter Epidotus*, Ζεὺς Ἐπιδώτης, à qui les Mantinéens avoient consacré un temple. Jupiter Épidote, c'est comme qui di-

(*a*) Pauf. pag. 75.
(*b*) Pauf. p. 92.
(*c*) Pauf. p. 193.
(*d*) Pauf. pag. 203.

(*e*) Pauf. p. 59.
(*f*) Pauf. p. 445.
(*g*) Pauf. p. 469.

roit une divinité dont les hommes tiennent tous leurs biens.

JUPITER ÉVANÉMUS, (*a*) *Jupiter Evanemus*, Ζεὺς Εὐάνεμος, c'est-à-dire, Jupiter qui donne un vent favorable. Ce Dieu avoit un temple à Sparte.

JUPITER FORENSIS. *Voyez* Jupiter Agoréus.

JUPITER HERCÉUS, (*b*) *Jupiter Herceus*, Ζεὺς Ἑρκεῖος, avoit un autel à Troie. Priam tenoit cet autel embrassé, lorsqu'il fut tué par Néoptoleme, fils d'Achille.

JUPITER HOMAGYRIUS, *Jupiter Homagyrius*, (*c*) Ζεὺς Ὁμαγύριος, étoit honoré à Egium, où il avoit un temple situé sur le bord de la mer. Il y avoit dans ce temple une statue de Vénus & une de Minerve.

Le surnom d'Homagyrius vient de ce qu'Agammemnon assembla dans ce lieu-là les troupes dont il avoit besoin pour son expédition de Troie; & qu'il prit si bien ses mesures, que l'armée qu'il mit alors sur pied, lui suffit pour prendre Troie & toutes les villes voisines, sans qu'il fût obligé de faire de nouvelles levées en Grece. Après le temple de Jupiter Homagyrius étoit celui de Cérès Panachéenne.

Le mot *Homagyrius* est composé des mots Grecs ὁμῶς, *pariter*, ensemble, & ἀγείρω, *congrego*, j'assemble, ou plutôt, ἄγυρις, *cœtus*, assemblée.

(*a*) Pauf. pag. 185.
(*b*) Pauf. p. 248.
(*c*) Pauf. p. 444, 445.

JUPITER HORCIUS, (*d*) *Jupiter Horcius*, Ζεὺς Ὅρκιος; c'est Jupiter qui préside aux fermens, ἀπὸ τοῦ ὅρκου, *à jurejurando*. Les Éléens honoroient Jupiter Horcius. Pausanias, dans sa description des curiosités d'Olympie, dit, » que dans » le Sénat il y a un Jupiter » Horcius qui a un air terrible, » & tout propre à donner de la » crainte aux perfides & aux » méchans; qu'il tient la fou» dre de l'une & de l'autre » main. C'étoit en sa présence » que tous les Athletes, leurs » peres, leurs freres & leurs » maîtres d'exercices juroient » solemnellement qu'ils n'a» voient commis aucune fraude » dans la poursuite du prix des » jeux Olympiques. On immo» loit un porc, on le mettoit » en pièces, & c'étoit sur les » membres de la victime que » l'on faisoit prêter ce fer» ment. «

JUPITER HOSPITALIER, *Jupiter Hospitalis*, Ζεὺς Ξένιος, (*e*) avoit une statue à Lacédémone. Elle étoit près de Minerve Hospitalière.

JUPITER HYÉTIUS, (*f*) *Jupiter Hyetius*, Ζεὺς Ὑέτιος, c'est-à-dire, Jupiter le Pluvieux; il étoit honoré en plusieurs endroits. On sacrifioit à Jupiter Hyétius sur le mont Parnès. Il y avoit une statue de ce Dieu, exposée aux injures du tems, dans le bois sacré de Tropho-

(*d*) Pauf. p. 336.
(*e*) Pauf. p. 181.
(*f*) Pauf. p. 60, 119, 602.

nius. Les Argiens avoient consacré au même Dieu un autel, devant lequel ces braves chefs qui vouloient remettre Polynice sur le trône des Thébains, firent serment de [illegible] tous, ou de prendre la ville de Thèbes.

JUPITER HYMETTIEN, *Jupiter Hymettius*, Ζεὺς Ὑμηττίος, (*a*) avoit une statue sur le mont Hymette. C'étoit de-là qu'il prenoit son surnom.

JUPITER HYPATUS, (*b*) *Jupiter Hypatus*, Ζεὺς Ὕπατος, autrement Jupiter le Souverain. Jupiter Hypatus avoit un temple & une statue sur une montagne de Béotie. Il avoit aussi un autel à Athènes; & cet autel avoit cela de particulier que l'on n'y sacrifioit rien d'animé. On se contentoit d'y faire des offrandes, & l'on ne se servoit pas même de vin dans les libations.

JUPITER HYPSISTUS, ou JUPITER TRÈS-HAUT. *Voyez* Jupiter très-haut.

JUPITER INFERNAL, (*c*) *Jupiter Infernus*, Ζεὺς Καταχθόνιος. Pausanias, parlant d'un temple de Minerve, qui étoit à Argos, assure qu'il étoit bien digne de curiosité. « Vous y » verrez, dit-il, plusieurs sta- » tues, & entre autres un Jupi- » ter en bois qui a deux yeux » comme la nature les a placés » aux hommes, & un troisième » au milieu du front; on dit » que c'est le Jupiter Patroüs, » qui étoit dans le palais de » Priam, fils de Laomédon, en » un lieu découvert, & que ce » fut à son autel que cet infor- » tuné Roi se réfugia après la » prise d'Ilium; ils assurent que » dans le partage du butin » cette statue échut à Sthélénus » fils de Capanée, qui ensuite » la déposa dans ce temple. On » peut raisonnablement conjec- » turer que Jupiter a été re- » présenté avec trois yeux, pour » signifier qu'il regne premiè- » rement dans le ciel comme » tout le monde en convient; » secondement dans les enfers, » car le Dieu, qui suivant la » fable tient son empire dans » ces lieux souterreins, est aussi » appellé Jupiter par Homère, » suivant ce vers:

» *Jupiter Infernal & sa terrible Épouse.*

» troisièmement enfin sur les » mers, comme le témoigne » Eschyle, fils d'Euphorion. » Quiconque a donc fait cette » statue lui a donné trois yeux » pour faire entendre qu'un » seul & même Dieu gouverne » les trois parties du monde, » que les autres disent être » tombées en partage à trois » Dieux différens. « Nous avons déjà eu occasion de citer ce beau passage.

JUPITER ITHOMATE, (*d*) *Jupiter Ithomatus*, Ζεὺς Ἰθωμάτης,

(*a*) Pauf. pag. 60.
(*b*) Pauf. p. 47, 479, 570.
(*c*) Pauf. p. 129.
(*d*) Pauf. p. 214, 221, 278.

étoit honoré par les Messéniens, & avoit pris son surnom d'un temple qu'ils lui avoient bâti au mont Ithome. Ces peuples, qui se vantoient que le Maître des Dieux avoit été élevé sur cette montagne de leur païs, lui consacrerent un culte particulier, & une fête annuelle, qu'on appelloit Ithomées.

La statue du Dieu étoit un ouvrage d'Agéladès; elle fut faite dans le tems que les Messéniens occupoient Naupacte. Un Prêtre, dont le sacerdoce ne duroit qu'un an, la gardoit chez lui.

On attribue à Glaucus, fils d'Épytus, la fondation du temple que Jupiter avoit sur le mont Ithome, & ce Prince établit depuis le culte de Jupiter Ithomate parmi les Doriens.

Du tems de Pausanias, le feu ayant pris à une forêt qui étoit dans une plaine de Leuctres, il y eut beaucoup d'arbres de brûlés; à l'endroit du bois qui avoit été le plus dépouillé on trouva une statue de Jupiter Ithomate en pied; d'où les Messéniens concluoient que Leuctres leur avoit autrefois appartenu; mais, il se peut fort bien faire que dans le tems que Leuctres étoit aux Lacédémoniens, Jupiter Ithomate fût aussi en honneur chez eux.

JUPITER ITONIUS, (a) *Jupiter Itonius*, Ζεὺς Ἰτώνιος, avoit une statue dans le temple de Minerve Itonia, ainsi appellée du nom d'Itonus, fils d'Amphictyon. Cette statue étoit de bronze & de la façon d'Agoracrite.

JUPITER LAŒTAS, (b) *Jupiter Laœtas*, Ζεὺς Λαοίτας, c'est la même chose que Jupiter Plébeien, ou l'ami du peuple. Il y avoit à Olympie un autel consacré à Jupiter Laœtas; Neptune du même surnom en partageoit les honneurs. Près de cet autel étoit un Jupiter de bronze sur un piédestal de même matière. C'étoit une offrande du peuple de Corinthe & un ouvrage de Musus.

JUPITER LAPHYSTIUS, *Jupiter Laphystius*, Ζεὺς Λαφύστιος, (c) avoit pris ce nom du mont Laphystius, où il y avoit une enceinte qui lui étoit consacrée. Le Dieu y étoit en marbre.

JUPITER LARISSÉUS, (d) *Jupiter Larissæus*, Ζεὺς Λαρισσαῖος. Au bout de la citadelle d'Argos, on trouvoit un temple dédié à Jupiter Larisséus. Ce temple, du tems de Pausanias, n'avoit plus de toit. La statue du Dieu étoit de bois, & ne tenoit plus sur son piédestal.

JUPITER LÉCHÉATE. *Voyez* Jupiter Lochéate.

JUPITER LEUCÉUS, (e) *Jupiter Leucæus*, Ζεὺς Λευκαῖος, avoit eu anciennement un temple chez les Lépréates.

JUPITER LOCHÉATE, (f)

(a) Pauf. pag. 593.
(b) Pauf. p. 334.
(c) Pauf. p. 394.
(d) Pauf. pag. 128.
(e) Pauf. p. 295.
(f) Pauf. p. 497.

Jupiter Locheatas, Ζεὺς Λοχέατας, ainsi doit-on lire, & non pas Léchéate comme il y a dans le texte de Pausanias ; car, ce mot vient de λοχεία, *partus*, enfantement. On ne peut s'empêcher d'adopter cette correction, quand on considere que les habitans d'Aliphere, qui avoient érigé un autel à Jupiter Lochéate, ne l'avoient fait que parce qu'ils regardoient ce Dieu comme le pere de Minerve, qu'ils croyoient être née chez eux, & y avoir été nourrie.

JUPITER LYCÉUS, (*a*) *Jupiter Lycæus*, Ζεὺς Λυκαῖος, étoit honoré sur le mont Lycée d'où lui venoit le surnom de Lycéus. On attribue à Lycaon, fils de Pélasgus, l'établissement du culte de ce Dieu.

Il n'étoit pas, dit-on, permis aux hommes d'entrer dans l'enceinte consacrée à Jupiter Lycéus. Si quelqu'un, au mépris de la loi, étoit assez hardi pour y mettre le pied, il mouroit infailliblement dans l'année. On dit aussi que tout ce qui entroit dans cette enceinte, hommes & animaux, n'y faisoit point d'ombre.

Sur la croupe la plus haute de la montagne, on avoit fait à Jupiter Lycéus un autel de terres rapportées, d'où l'on découvroit presque tout le Péloponnèse. Devant cet autel on avoit posé deux colonnes au soleil levant, sur lesquelles il y avoit deux aigles dorés d'un goût fort ancien. C'étoit sur cet autel qu'on sacrifioit à Jupiter Lycéus avec un grand mystère. « Il ne m'est pas permis, dit » Pausanias, de divulguer les » cérémonies de ce sacrifice, » ainsi laissons les choses com- » me elles sont, & comme elles » ont toujours été. »

Les habitans de Mégalopolis avoient adopté le culte de Jupiter Lycéus, & lui avoient consacré un temple, qui n'étoit précédé d'aucun vestibule. Tout ce qu'il contenoit étoit exposé aux yeux des regardans. On y remarquoit deux autels, deux tables, deux aigles de même matière que les tables, & une statue du dieu Pan, surnommé le Sinoïs, du nom de la nymphe Sinoé qui, soit en particulier, soit de concert avec ses compagnes, prit soin de l'éducation de ce Dieu. Devant le frontispice du temple il y avoit un Apollon en bronze qui étoit une très-belle statue. Elle étoit haute de douze pieds ; c'étoient les Phigaliens qui l'avoient fait faire à leurs dépens, & elle avoit été transportée là pour servir d'ornement à la ville de Mégalopolis.

JUPITER MARINUS, *Jupiter Marinus*, c'est Jupiter qui regne sur les mers. *Voyez* Jupiter infernal.

JUPITER MARTIAL, *Jupiter Martius*. *Voyez* Jupiter Aréus.

(*a*) Pauf. p. 259, 456, 504, 517. 518.

JUPITER MÉCHANÉUS, *Jupiter Mechaneus*, (*a*) Ζεὺς Μηχανεὺς. Il y avoit à Argos un cippe de bronze, qui soutenoit plusieurs statues, & entr'autres une de Jupiter ; & suivant le poëte Leucéas, le Jupiter qu'on avoit voulu représenter là, étoit Jupiter Méchanéus. Ce fut, selon le même, devant sa statue que les Argiens, avant que d'aller au siège de Troie, s'engagerent par serment à périr plutôt que d'abandonner leur entreprise.

Le mot *Mechaneus* vient du verbe *μηχανέομαι*, *molior*, *struo*, je médite, je machine, comme qui diroit, le Jupiter qui bénit les entreprises des hommes.

JUPITER MESSAPÉE, (*b*) Ζεὺ Μεσσαπεὺς ainsi dit, à ce que l'on prétend, du nom de ses Prêtres, avoit un temple dans la plaine qui étoit au bas du mont Taigete.

JUPITER MILICHIUS, (*c*) *Jupiter Milichius*, Ζεὺς Μειλίχιος, c'est-à-dire, le bon, le débonnaire, du verbe *μειλίσσω*, *gratificor*, je gratifie.

Il y avoit un autel de Jupiter Milichius sur le bord du Céphise. Ce fut à cet autel que Thésée se fit purifier par les descendans de Phytalus, après qu'il eut souillé ses mains dans le sang de quantité de brigands, & entr'autres de Sinis son propre parent, qui descendoit comme lui de Pithée.

Les Argiens avoient chez eux une statue de Jupiter Milichius, qui étoit de marbre blanc & de la façon de Polyclete. Voici à quelle occasion cette statue fut consacrée. Les Lacédémoniens, ayant déclaré la guerre aux Argiens, les poursuivirent à outrance & sans relâche, jusqu'à ce que Philippe, fils d'Amyntas, se mêlant de la querelle, eût enfin obligé les premiers à se renfermer dans leurs anciennes limites ; car, il y avoit long-tems que les Lacédémoniens, sans se soucier de ce qui se passoit au dehors du Péloponnèse, ne songeoient qu'à s'agrandir aux dépens des Argiens, qui de leur côté, quand il survenoit à ceux-ci quelque guerre étrangère, ne manquoient pas de profiter de l'occasion & d'entrer dans leur païs. Ces peuples devenant tous les jours plus irréconciliables, les Argiens résolurent d'entretenir pour leur défense mille hommes bien choisis, dont ils donnerent le commandement à Bryas leur compatriote ; mais, Bryas abusant de son autorité, maltraita le peuple, commit toute sorte d'insolences ; & un jour qu'une jeune personne que l'on venoit de marier étoit conduite par ses parens chez son mari, il eut la hardiesse de l'arracher de leurs mains, & de la violer. Elle, résolue de se venger ou de mourir, trouva le moyen

(*a*) Pauf. pag. 124.
(*b*) Pauf. p. 201.
(*c*) Pauf. p. 69, 102, 119, 120.

d'entrer la nuit suivante chez Bryas, & lui creva les yeux pendant qu'il dormoit. On la prit aussi-tôt ; mais, le jour venant à paroître, elle eut le bonheur de se sauver, & alla implorer la miséricorde du peuple, qui en effet la prit sous sa protection, & ne la voulut point abandonner, quelque instance que fissent les Mille pour la ravoir. Les esprits s'aigrissant de plus en plus, on en vint aux mains de part & d'autre, & le peuple demeura victorieux, & poursuivit les Mille avec tant d'acharnement, qu'ils furent tous massacrés, sans qu'il s'en pût sauver un seul. Quelque tems après, on songea à expier les crimes de cette guerre Civile, & entr'autres choses, on s'avisa de consacrer à Jupiter Milichius la statue dont il s'agit.

JUPITER MŒRAGETE, *Jupiter Mœragetes*, Ζεὺς Μοιραγέτης, (*a*) comme qui diroit Jupiter le conducteur des Parques, de ἄγω *duco*, je conduis, & Μοῖρα, *Parca*, *Fatum*, la Parque, le Destin. On donnoit ce surnom à Jupiter, parce que lui seul commandoit aux Parques, & sçavoit ce que le destin réservoit aux hommes. Jupirer Mœragete étoit honoré en plusieurs païs. Il l'étoit en Arcadie, en Élide, &c.

JUPITER NÉMÉEN, (*b*) *Jupiter Nemeus*, Ζεὺς Νεμεῖος, ainsi nommé du culte qu'on lui rendoit à Némée, où il avoit un temple d'une grande beauté, quoique du tems de Pausanias la voûte en fût tombée, & qu'il n'y fût pas resté une seule statue. Il étoit entouré d'un bois de cyprès, où l'on disoit que la nourrice d'Ophelte l'ayant laissé quelque tems sur l'herbe, le trouva mort de la piquure d'un serpent. Les Argiens faisoient des sacrifices à Jupiter Néméen, dans la ville même de Némée ; & c'étoit à eux qu'appartenoit le droit d'élire un Prêtre. Ils y avoient aussi institué des jeux, où l'on disputoit le prix de la course tout armé ; & ces jeux se célébroient vers le solstice d'hiver.

JUPITER OLYMPIEN, (*c*) *Jupiter Olympius*, Ζεὺς Ὀλύμπιος, étoit honoré en plusieurs endroits, & sur-tout à Olympie, d'où il avoit pris son surnom, suivant la plus commune opinion.

Le bois sacré du Dieu étoit appellé Altis. Le temple & la statue étoient le fruit des dépouilles, que les Éléens remporterent sur les Pisans & leurs alliés ; car, ils vainquirent ces peuples & saccagerent Pise. La statue du Dieu étoit un ouvrage de Phidias, comme en faisoit foi l'inscription que l'on voyoit aux pieds de Jupiter & qui étoit telle : *Phidias fils de Charmidas Athénien m'a fait.* Le temple étoit d'une architecture dorique ; il étoit tout environné

(*a*) Pauf. p. 315, 514, 656.
(*b*) Pauf. p. 111, 120, 128.
(*c*) Pauf. p. 31, 32, 75, 134, 163, 186, 303. *& seq.*

de colomnes par dehors, ensorte que la place où il étoit bâti, formoit un beau péristyle. On avoit employé à cet édifice des pierres du païs, mais qui étoient d'une nature & d'une beauté singulières. La hauteur du temple depuis le rez-de-chaussée usqu'à la couverture étoit de soixante-huit pieds ; sa largeur étoit de quatre-vingt-quinze, & sa longueur de deux cens trente. Libon, originaire & natif du païs, en avoit été l'architecte. Ce temple étoit couvert, non de tuiles, mais d'un beau marbre tiré des carrières du mont Pentélique, & taillé en forme de tuiles.

Deux chaudières dorées étoient suspendues à la voûte, l'une à un bout, l'autre à l'autre. Du milieu de la voûte pendoit une Victoire de bronze doré, & au-dessous de la Victoire un bouclier d'or, sur lequel étoit une tête de la Gorgone Méduse. L'inscription du bouclier portoit que c'étoit les Tanagréens alliés de Sparte qui avoient fait ces riches présens à Jupiter, en lui consacrant la dixme des dépouilles qu'ils avoient remportées sur les Athéniens, les Argiens, & les Ioniens auprès de Tanagre.

Par dehors au-dessus des colomnes, il regnoit un cordon tout autour du temple. A ce cordon étoit attaché vingt-un boucliers dorés qui furent autrefois consacrés à Jupiter par Mummius, général des Romains, après qu'il eut défait l'armée des Achéens, pris Corinthe, & chassé tous les habitans qui avoient embrassé le parti des Doriens. Sur le fronton de devant, on avoit représenté le combat de Pélops & d'Œnomaüs. Il sembloit que ces deux Héros étoient tout prêts à entrer dans la lice pour se disputer l'honneur de cette fameuse course de chevaux. Jupiter occupoit le milieu du fronton ; à la droite du Dieu étoit Œnomaüs, qui avoit la tête dans un casque ; auprès de lui étoit sa femme Stérope, une des filles d'Atlas. Au-devant du char & à la tête des chevaux qui étoient au nombre de quatre on voyoit Myrtile, l'écuyer d'Œnomaüs; derrière lui étoient deux autres hommes, dont on ne sçait point le nom, mais qui paroissoient être là pour avoir soin des chevaux. Dans le coin on voyoit le fleuve Cladée, qui après l'Alphée étoit celui que les Éléens honoroient le plus. A la gauche de Jupiter, Pélops & Hippodamie tenoient le premier rang. L'écuyer de Pélops étoit auprès de ses chevaux, accompagné de deux palefreniers. En cet endroit le fronton se retrécissoit, & c'étoit là que l'on avoit placé le fleuve Alphée. Toutes ces figures étoient l'ouvrage d'un Péonien, originaire de Mende ville de Thrace. Le fronton de derrière avoit été sculpté par Alcamène, contemporain de Phidias, & le meilleur statuaire qu'il y eût après lui. Ce fronton représen-

toit le combat des Centaures & des Lapithes à l'occasion des noces de Pirithoüs. Ce Prince occupoit tout l'espace du milieu. Près de lui étoit Eurytion, qui enlevoit la nouvelle épouse, malgré Cénéus qui faisoit ses efforts pour l'en empêcher. De l'autre côté, étoit Théfée qui faisoit un horrible carnage des Centaures avec sa hache. Parmi les Centaures, qui avoient échappé à ses coups, l'un vouloit ravir une jeune vierge, l'autre un beau garçon qu'il trouvoit à son gré.

Au-dedans du temple on avoit représenté une bonne partie des travaux d'Hercule. Sur les portes, on voyoit la chasse du sanglier d'Érymanthe, & les exploits d'Hercule, soit contre Diomede, roi de Thrace, soit contre Géryon dans l'isle Érythée. Dans un autre endroit, ce Héros s'apprêtoit à soulager Atlas de son fardeau; dans un autre, il nettoyoit les étables d'Augée & les champs des Éléens. Sur les portes de derrière, Hercule combattoit une Amazone & lui arrachoit son bouclier. Tout ce que l'on racontoit de la biche & du taureau de Gnosse, de l'hydre de Lerna, des oiseaux du fleuve Stymphale, & du lion de la forêt de Némée, étoit là gravé sur l'airain, car les portes du temple etoient d'airain. En entrant on voyoit à droite une colomne, contre laquelle Iphitus étoit adossé avec sa femme Écéchiria, qui lui mettoit une couronne sur la tête; les noms de l'un & de l'autre étoient marqués dans une inscription en vers Élégiaques. Dans le temple, il y avoit deux rangs de colomnes qui soutenoient des galeries fort exaucées, sous lesquelles on passoit pour aller au trône de Jupiter. On avoit aussi pratiqué un escalier en coquille, par où l'on pouvoit monter jusqu'au toit.

Le Dieu étoit représenté assis sur un trône; il étoit d'or & d'ivoire; il avoit sur la têtê une couronne qui imitoit la feuille d'olivier. De la main droite, il tenoit une Victoire, qui étoit elle-même d'or & d'ivoire, ornée de bandelettes & couronnée, de la gauche un sceptre d'une extrême délicatesse, & où reluisoient toutes sortes de métaux. L'oiseau, qui reposoit sur le bout de son sceptre, étoit un aigle. La chaussure & le manteau du Dieu étoit aussi d'or; sur le manteau étoient gravés toutes sortes d'animaux, toutes sortes de fleurs, & particuliérement des lys. Le trône du Dieu étoit tout brillant d'or & de pierres précieuses; l'ivoire & l'ébène y faisoient par leur mêlange une agréable variété; la peinture y avoit mêlé aussi divers animaux & d'autres ornemens. Aux quatre coins, il y avoit quatre Victoires qui sembloient se donner la main pour danser, & deux autres aux pieds de Jupiter. Les pieds du trône par-devant étoient ornés de Sphinx, qui arrachoient de

tendres enfans du sein des Thébaines; & au-dessous des Sphinx c'étoient Apollon & Diane qui tuoient à coups de flèche les enfans de Niobé. Entre les pieds du trône, il y avoit quatre traverses qui alloient d'un bout à l'autre. La première & celle que l'on voyoit en entrant, étoit chargée de sept figures ; il y en avoit une huitième, mais on ne sçait, dit Pausanias, ce qu'elle est devenue. Ces figures étoient un monument des anciens jeux Olympiques, avant que les jeunes gens y fussent admis; mais, du tems de Phidias, on les y admettoit. C'est pourquoi, on voyoit aussi la figure d'un jeune homme, qui avoit la tête ceinte d'un ruban, & qui à sa beauté paroissoit être Pantarcès, jeune Éléen que Phidias aimoit. Ce Pantarcès en la 86.e Olympiade remporta le prix de la lutte dans la classe des jeunes gens. Sur les autres traverses, on voyoit Hercule avec sa troupe, prêt à combattre contre les Amazones. Le nombre des combattans de part & d'autre étoit de vingt-neuf, & Théfée se faisoit remarquer parmi les compagnons d'Hercule. Ce n'étoient pas seulement les pieds du trône qui le soutenoient, on y avoit ajouté de distance en distance des colomnes de pareille hauteur, & le trône portoit aussi dessus.

Ce trône étoit entouré de balustrades en manière de petits murs qui en défendoient l'entrée. Le balustre de devant, vis-à-vis la porte, étoit seulement peint en couleur de bleu céleste ; pour les autres, ils étoient enrichis d'excellentes peintures faites par Panénus. On voyoit sur le premier, Atlas qui soutenoit le ciel & la terre, & auprès de lui Hercule qui alloit, ce sembloit, porter le même fardeau; ensuite c'étoit Théfée avec Pirithoüs. Dans un autre endroit, le peintre avoit représenté la Grece, & en particulier la ville de Salamine, qui d'une main tenoit un de ces ornemens que l'on mettoit à la pouppe des vaisseaux. Le second balustre représentoit le combat d'Hercule contre le lion de Némée, l'attentat d'Ajax sur Cassandre, ensuite Hippodamie avec sa mere, en dernier lieu Prométhée enchaîné, & Hercule qui le regardoit, car on dit que la délivrance de Prométhée attaché au mont Caucase, & sans cesse dévoré par un aigle, étoit aussi l'un des travaux d'Hercule. Dans le premier tableau du dernier balustre, c'étoient Penthésilée mourante, & Achille qui la soutenoit. Dans le second, c'étoient deux Hespérides qui apportoient les pommes d'or confiées à leurs soins. Panénus, qui avoit fait ces belles peintures, étoit frere de Phidias.

A l'endroit le plus élevé du trône, au-dessus de la tête du Dieu, Phidias avoit placé d'un côté les Graces, & de l'autre les Heures, les unes & les autres au nombre de trois. Sur la

base qui étoit au-dessous des pieds de Jupiter, on voyoit des lions dorés, & le combat de Théfée contre les Amazones, cette expédition célebre où les Athéniens signalerent, pour la première fois leur courage contre des troupes étrangeres. Le piédestal ou scabelon qui soutenoit toute cette masse, étoit enrichi de divers ornemens, qui donnoient encore de l'éclat à la statue. Phidias y avoit gravé sur l'or d'un côté le Soleil conduisant son char, de l'autre Jupiter & Junon ; à côté de Jupiter étoit une des Graces ; après elle c'étoit Mercure, & Vesta ensuite. Vénus paroissoit sortir du sein de la mer; elle étoit reçue par l'Amour, & couronnée par la déesse Pitho. Apollon & Diane n'avoient pas été oubliés sur ce bas-relief, non plus que Minerve & Hercule. Au bas du piédestal dans un coin on voyoit Amphitrite & Neptune ; dans un autre la Lune paroissoit galoper à cheval ; les Éléens disoient, sur un mulet, à cause de je ne sçais quelle fable d'un mulet, qui avoit cours parmi le peuple.

» Je sçais, dit Pausanias, » que plusieurs ont donné les » dimensions de la statue de » Jupiter ; mais, il ne faut pas » s'en rapporter à eux, car » on trouve la hauteur & la » largeur bien au-dessus de leur » estimation, quand on en juge » par ses propres yeux. Pour » moi, je dirai seulement que » l'habileté de l'ouvrier eut Ju» piter même pour approba» teur ; car, Phidias, après » avoir mis la dernière main à » sa statue, pria le Dieu de » marquer par quelque signe si » cet ouvrage lui étoit agréa» ble ; & l'on dit qu'aussi-tôt » le pavé du temple fut frappé » de la foudre, à l'endroit où » l'on voit encore une urne de » bronze avec son couvercle. «

Devant la statue, le temple étoit pavé de marbre noir avec un rebord de marbre de Pâros, qui faisoit un cercle tout alentour. Ce rebord servoit à contenir l'huile, dont on arrosoit continuellement le pavé du temple auprès de la statue, pour défendre l'ivoire contre l'humidité de la terre ; car, & l'Altis & le temple de Jupiter à Olympie étoient dans un lieu fort marécageux.

Le voile de laine que l'on voyoit dans le temple de Jupiter à Olympie, étoit teint en pourpre de Phénicie, & magnifiquement brodé à la mode des Assyriens ; c'étoit un présent du roi Antiochus, qui avoit aussi donné l'Égide d'or qui se voyoit au-dessus du théatre à Athènes, & où il y avoit une tête de Gorgone. Mais, les Éléens, au lieu de relever le voile jusqu'à la voûte comme dans le temple de Diane d'Éphese, le tenoient toujours abaissé jusqu'à terre. A l'égard des autres présens que l'on conservoit dans le vestibule, ou dans le temple, on voyoit en premier lieu le trône d'Arim-

nus, roi des Étrusques, qui le premier entre les étrangers s'étoit distingué par cette offrande à Jupiter Olympien; ensuite des chevaux de bronze consacrés par Cynisca, comme un monument de la victoire qu'elle remporta aux jeux Olympiques. Ces chevaux plus petits que nature étoient placés à l'entrée du temple à main droite. Là étoit aussi un trépied de bronze, sur lequel on mettoit les couronnes destinées aux vainqueurs, avant que l'on eût fait faire exprès une table pour cela. On voyoit encore plusieurs statues de marbre de Pâros, dont les unes avoient été érigées à l'empereur Adrien par ces villes qui composoient l'État d'Achaïe, & les autres à Trajan par toute la nation Grecque.

On montroit encore dans le temple de Jupiter plusieurs couronnes qui avoient été données par Néron; il y avoit sur-tout la troisième & la quatrième qui imitoient parfaitement, l'une la feuille d'olivier, l'autre la feuille de chêne. Au même endroit, on voyoit vingt-cinq boucliers d'airain pour ceux qui couroient tout armés dans la carrière. Nous ne parlerons point d'un grand nombre de colonnes qui étoient dans ce temple; mais, il y en avoit sur tout une où étoit gravé le serment, par lequel les Éléens confirmerent le traité d'alliance qu'ils avoient fait avec les Athéniens, les Argiens & ceux de Mantinée pour cent ans.

L'autel de Jupiter à Olympie étoit placé à une égale distance du temple de Pélops & de celui de Junon, en face de l'un & de l'autre. Les uns disent qu'il avoit été élevé par Hercule-Idéen, les autres par des Héros du païs, environ deux générations après Hercule. Quoi qu'il en soit, cet autel étoit fait de la cendre des victimes offertes à Jupiter. L'Enceinte, où l'on présentoit les victimes, étoit fermée par une balustrade qui avoit au moins cent vingt-cinq pied de circuit. Depuis cette balustrade jusqu'à l'autel, il y avoit trente-deux marches; l'autel avoit vingt-deux pieds de hauteur. On amenoit les victimes jusqu'à la balustrade; là on les égorgeoit. On en prenoit les cuisses, & on les portoit en haut pour les faire rôtir sur l'autel. On arrivoit à cette balustrade par des marches de pierres qui étoient aux deux côtés. Delà jusqu'au haut de l'autel, c'étoient des marches faites avec la cendre des victimes. Les femmes & les filles pouvoient approcher jusqu'à la balustrade, aux jours qu'il leur étoit permis d'être à Olympie. Mais, il n'y avoit que les hommes qui pussent monter jusqu'à l'autel.

Les étrangers étoient reçus tous les jours à faire des sacrifices, sans qu'il fût besoin d'attendre des jours plus solemnels, comme les tems de foire. Pour les Éléens, il ne se passoit point de jour qu'ils ne sacrifiassent à

Jupiter Olympien. Chaque année le dix-neuf de Mars, les devins apportoient de la cendre du Prytanée ; ils la délayoient dans de l'eau du fleuve Alphée, & en faisoient une espèce de mortier, dont ils enduisoient l'autel ; ce mortier ne se pouvoit faire avec d'autre eau. C'est pourquoi, l'Alphée passoit pour être de tous les fleuves le plus agréable à Jupiter.

Une autre merveille que l'on raconte de l'autel de Jupiter à Olympie, c'est que les Milans, qui de tous les oiseaux de proie sont les plus carnaciers, respectoient le tems du sacrifice. Si par hazard un Milan se jettoit sur les entrailles ou sur la chair des victimes, on en tiroit un mauvais augure.

JUPITER PANELLÉNIEN, *Jupiter Panellenius*, (*a*) Ζεὺς Πανελλήνιος c'est-à-dire, Jupiter le protecteur de tous les hommes de la Grece, de πᾶν, tout, & ἕλλην, Grec. Il y avoit à Athènes un temple de Jupiter Panellénien ; c'étoit l'empereur Adrien qui l'avoit fait bâtir.

JUPITER PARNÉTHIEN, *Jupiter Parnethius*, Ζεὺς Παρνήθιος, (*b*) avoit une statue de bronze au mont Parnès ; & c'étoit delà que le Dieu tiroit son surnom.

JUPITER PATROUS, *Jupiter Patrous*, Ζεὺς Πατρῷος. *Voyez* Jupiter Infernal.

JUPITER PHILIUS, *Jupiter Philius*, Ζεὺς Φίλιος, (*c*) comme qui diroit le Dieu qui préside à l'amitié. Il y avoit à Mégalopolis un temple de Jupiter Philius. La statue du Dieu étoit un ouvrage de Polyclete d'Argos, & on l'eût prise pour une statue de Bacchus. Car, le Dieu étoit représenté avec des cothurnes pour chaussure ; il tenoit un thyrse d'une main, & un gobelet de l'autre. Mais, un aigle étoit perché sur son thyrse, & ce dernier symbole ne convient point à Bacchus. Derriere le temple étoit un bois sacré de médiocre étendue, fermé par un petit mur, & où les hommes n'entroient point.

JUPITER PHYXIUS, (*d*) *Jupiter Phyxius*, Ζεὺς Φύξιος, étoit honoré à Argos, où l'on lui avoit dédié un autel. Jupiter Phyxius est la même chose que Jupiter Libérateur.

JUPITER PLÉBEIEN. *Voyez* Jupiter Laœtas.

JUPITER PLUVIEUX. *Voyez* Jupiter Hyétius.

JUPITER POLIÉUS, *Jupiter Polieus*, Ζεὺς Πολιεὺς, de πόλις, *urbs*, (*e*) ville ; ainsi, Jupiter Poliéus veut dire Jupiter le protecteur de la ville. Ce Dieu avoit à Athènes un autel, & une statue qui étoit de la façon de Léocharès. » Je vais raconter » dit Pausanias, comment les » Athéniens sacrifient à Jupiter Poliéus, mais sans rendre » raison de leur culte. Ils mettent sur son autel de l'orge

(*a*) Pauf. pag. 32, 84.
(*b*) Pauf. p. 60.
(*c*) Pauf. p. 506.

(*d*) Pauf. p. 122, 194.
(*e*) Pauf. p. 43, 53.

» mêlée avec du froment, & » ne laiſſent perſonne auprès; » le Bœuf, qui doit ſervir de » victime, mange un peu de » ce grain en s'approchant de » l'autel; le prêtre deſtiné à » l'immoler, l'aſſome d'un coup » de hache, puis s'enfuit, & » les aſſiſtans, comme s'ils n'a- » voient pas vu cette action, » appellent la hache en juge- » ment; voilà comment ſe paſſe » la cérémonie. «

JUPITER LE POUDREUX, *Jupiter Pulvereus*. *Voyez* Jupiter Conius.

JUPITER LE RICHE, (*a*) *Jupiter Dives*, Ζεὺς Πλούσιος, avoit un temple dans la Laconie, à quelque diſtance des bords de l'Eurotas, ſur le chemin qui alloit d'Amycles à Thérapné.

JUPITER ROI, *Jupiter Rex*, Ζεὺς Βασιλεὺς, (*b*) avoit un temple dans le bois ſacré de Trophonius; mais, ce temple étoit demeuré imparfait, ſoit à cauſe de ſon exceſſive grandeur, ſoit à cauſe des guerres qui étoient ſurvenues, & qui n'avoient pas permis de l'achever.

Jupiter Roi étoit du nombre des Divinités, auxquelles il falloit ſacrifier, avant que de pouvoir conſulter l'oracle de Trophonius.

JUPITER SAOTER, le même que Jupiter Sauveur. *Voyez* Jupiter Sauveur.

JUPITER SAUVEUR, (*c*) *Jupiter Servator*, Ζεὺς Σαωτὴρ, Σωτὴρ, recevoit les honneurs divins en bien des endroits.

On voyoit à Theſpie une ſtatue de bronze de Jupiter Sauveur. La tradition des habitans etoit que leur ville étant déſolée par un horrible dragon, Jupiter leur ordonna de faire tirer au ſort chaque année tous les jeunes gens de la ville, & d'expoſer au monſtre celui ſur qui le ſort tomberoit. Il en périt ainſi pluſieurs, dont les noms ſont ignorés. Enfin, le ſort étant tombé ſur Cléoſtrate, Méneſtrate qui l'aimoit paſſionnément ſongea à le ſauver; il lui fit faire une cuiraſſe d'airain garnie de crocs en dehors. Le jeune homme, ayant endoſſé la cuiraſſe, ſe livra de bonne grace au danger, & véritablement il y périt comme les autres, mais le monſtre périt auſſi. Voilà ce qui avoit donné lieu au ſurnom de Jupiter Sauveur.

Ce Dieu avoit un temple à Argos, un autre à Trœzène bâti, dit-on, par Aëtius, lorſqu'il prit poſſeſſion du Royaume après la mort de ſon pere Antha; un autre à Épidaure; une ſtatue à Ithome; un autre temple à Mantinée; un autre enfin à Mégalopolis. Une belle colonnade, qui regnoit tout à l'entour de ce dernier, en faiſoit l'ornement & le ſoutien. On y voyoit Jupiter aſſis ſur un trône, la ville de Mégalopolis à ſa

(*a*) Pauſ. pag. 199.
(*b*) Pauſ. pag. 602.

(*c*) Pauſ. pag. 121, 145, 208, 275, 469, 505, 506, 580.

droite, & Diane Conservatrice à sa gauche; ces deux statues étoient de marbre du mont Pentélique, & de la façon de Céphisidore & de Xénophon, tous deux Athéniens.

JUPITER SCOTITAS, (*a*) *Jupiter Scotitas*, Ζεὺς Σκοτιτας, étoit honoré dans un petit canton de la Laconie, où l'on lui avoit bâti un temple. On avoit donné à Jupiter le surnom de Scotitas ou le ténébreux, apparemment pour signifier que l'homme ne sçauroit pénétrer dans les profondeurs de l'Être suprême.

JUPITER SÉMALÉEN, (*b*) *Jupiter Semaleus*, Ζεὺς Σημαλεος, avoit un autel sur le mont Parnès.

JUPITER TÉLÉUS, le même que Jupiter Adulte. *Voyez* Jupiter Adulte.

JUPITER LE TÉNÉBREUX. *Voyez* Jupiter Scotitas.

JUPITER STHÉNIUS, (*c*) *Jupiter Sthenius*, Ζεὺς Σθένιος. » Le chemin, qui conduit de » Trœzène à Hermione, dit » Pausanias, passe auprès de » cette roche qui s'appelloit » autrefois l'autel de Jupiter » Sthénius, & que l'on nomme » la roche de Théſée, depuis » que ce Héros y trouva les » marques, auxquelles il se fit » reconnoître pour le fils d'É» gée. «

JUPITER SOTER, autrement Jupiter Sauveur. *Voyez* Jupiter Sauveur.

JUPITER TRÈS-HAUT, *Jupiter Altissimus*, Ζεὺς Ὕψιστος, (*d*) avoit deux autels à Olympie. Il étoit aussi honoré à Thebes, où on lui avoit bâti un temple. La porte, auprès de laquelle ce temple étoit situé, en avoit pris le nom de porte du Très-haut.

JUPITER TRIOCULUS, ou Jupiter aux trois yeux. *Voyez* Jupiter Infernal.

JUPITER TROPÉUS, *Jupiter Tropæus*, Ζεὺς Τροπαῖος, (*e*) du verbe *τρέπω*, *verto*, je change, comme qui diroit, de Jupiter qui change, qui renverse les États comme il lui plaît.

Il y avoit à Sparte un temple de Jupiter Tropéus, qui fut bâti par les Doriens, après qu'ils eurent subjugué les Achéens, qui étoient alors en possession de la Laconie, & nommément les Amycléens.

JUPITER, *Jupiter*, Ζεὺς, (*f*) interlocuteur de plusieurs dialogues de Lucien.

JURA [Le mont], *Mons Jura*, (*g*) montagne, qui, selon César, faisoit la séparation des Helvétiens d'avec les Séquanois. Cet Auteur reconnoît très-bien que la chaîne de cette montagne s'étendoit jusqu'au bord du Rhône. Le

(*a*) Pauf. pag. 178.
(*b*) Pauf. p. 60.
(*c*) Pauf. p. 147, 150.
(*d*) Pauf. p. 316, 555.
(*e*) Pauf. p. 183.

(*f*) Lucian. T. II. p. 173. *& seq.*
(*g*) Cæf. de Bell. Gall. L. I. pag. 5. *& seq.* Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

nom est Jurassus dans Strabon & dans Ptolémée. Mais, Ptolémée, qui place les Helvétiens au-delà de cette montagne, est mal informé de sa situation, en la faisant contigue aux Lingones; car, ce qui pourroit se dire du Vogésus, que ce Géographe n'a point connu, ne convient point au Jurassus. Le nom de Jura est proprement attaché à ce qui s'éleve depuis le Rhône jusqu'à la source du Doux & au-delà; mais, ce qui se prolonge ensuite jusqu'au Rhin près de l'embouchure de l'Aar, & sur les limites des Rauraces, prend des noms différens.

Quelques-uns donnent aujourd'hui à cette montagne le nom de montagne saint Claude. Elle traverse la Suisse entre Basle & Soleure; d'où passant par une partie des États du prince Porentruy, elle sépare les comtés de Neufchâtel & de Vallengin, le païs de Vaud, le territoire de Genève & le bailliage de Gex, de la Franche-Comté; elle parcourt ensuite le Valromey, & va enfin se rendre dans le Bugey, vis-à-vis saint Genis d'Hoste, qu'il laisse au midi, à ce grand coude que fait le Rhône dans l'évêché de Belley. Quelques Géographes ne terminent le mont Jura, qu'à quelques lieues de Lyon.

JUS NIGRUM *Voyez* Brouet.

JUS POSTLIMINII. (*a*) Ceux qui, ayant été pris par les ennemis, revenoient ensuite dans leur patrie, rentroient dans tous les droits que la captivité leur avoit fait perdre; & c'est ce que l'on appelloit Jus Postliminii.

JUS HONORARIUM; (*b*) c'est ainsi qu'on appelloit la justice que rendoit à Rome le Préteur de la ville, *Prætor urbanus*, parce que sa charge étoit réputée plus honorable que celle du Préteur nommé *peregrinus*, étranger.

JUS TRIUM LIBERORUM. (*c*) Les Romains assignoient à une mere qui avoit trois enfans, une pension qu'on appelloit *Jus Trium Liberorum*; les vierges Vestales jouissoient du même droit.

JUSJURANDUM IN ACTA, serment particulier au Sénat de Rome, par lequel il promettoit d'observer les ordonnances de l'Empereur regnant & de ses prédécesseurs, excepté de ceux que lui Sénat avoit déclarés tyrans, tels que Néron, Domitien, Maximin; ou de ceux encore dont la mémoire, sans avoir été flétrie par une condamnation juridique, n'en étoit pas moins odieuse, telle que celle de Tibère & Caligula. Il faut bien distinguer ce serment, du serment de fidélité que faisoient à l'Empereur les militaires, & même

(*a*) Roll. Hist. Rom. T. V. p. 142.
(*b*) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 67.
(*c*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 214.

ceux

ceux qui ne portoient pas les armes. Ce dernier serment se nommoit *Jusjurandum in verba*, & quelquefois *in nomen.* La plûpart des Sçavans, entr'autres Juste-Lipse, Gronovius, & M. de Tillemont, confondent le serment d'observer les statuts, nommé *Jusjurandum in acta*, avec le serment de fidélité, appellé *Jusjurandum in verba.*

JUSTE, *Justus*, Ἰοῦστος, surnom de Josephe ou Barsabas. *Voyez Barsabas.*

C'étoit aussi le surnom d'un des compagnons de saint Paul appellé Jesus. *Voyez* Jesus.

JUSTE [TITE], *Titus Justus*, (*a*) logea saint Paul à Corinthe vers l'an de Jesus-Christ 53. Il étoit Gentil, mais craignant Dieu. Saint Chrysostôme & Grotius ont cru que ce Tite Juste étoit le même Tite à qui saint Paul a écrit une lettre; mais, l'opinion contraire est plus suivie.

JUSTICE, *Justitia*, (*b*) Δίκη, Δικαιοσύνη, Déesse allégorique du Paganisme. Les Grecs ont divinisé la Justice sous le nom de Dicé & d'Astrée; les Romains en ont fait une divinité distinguée de Thémis, & l'empereur Auguste lui bâtit un temple dans Rome.

On la peignoit, ainsi qu'Astrée, en vierge, d'un regard sévère, joint à un certain air de fierté & de dignité, qui inspiroit le respect & la crainte.

Les Grecs du moyen-âge la représenterent en jeune fille, assise sur une pierre quarrée, tenant une balance à la main, & de l'autre une épée nue, ou un faisceau de haches entourées de verges, pour marquer que la Justice pese les actions des hommes, & qu'elle punit de même qu'elle récompense.

Elle étoit aussi représentée le bandeau sur les yeux, pour montrer qu'elle ne voit & n'envisage ni le rang, ni la qualité des personnes. Les Égyptiens faisoient ses statues sans tête, voulant signifier par ce symbole, que les Juges devoient se dépouiller de leur propre sentiment, pour suivre la décision des loix.

Hésiode assure que la Justice, fille de Jupiter, est attachée à son trône dans le Ciel, & lui demande vengeance, toutes les fois qu'on blesse les loix & l'équité.

Aratus, dans ses Phénomènes, peint d'un style mâle la Justice déesse, se trouvant pendant l'âge d'or dans la compagnie des mortels de tout sexe & de toute condition. Déjà pendant l'âge d'argent, elle ne parut que la nuit & comme en secret, reprochant aux hommes leur honteuse dégénération; mais, l'âge d'airain la contraignit par la multitude des crimes à se retirer dans le Ciel;

(*a*) Actu. Apost. c. 18. v. 7.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 349. Tom. V. p. 237, 238. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 353.

par un échec qui les avoit à peine entamés, mais parce qu'ils étoient persuadés que la paix & l'alliance entr'eux & les Romains leur feroient utiles aux uns & aux autres. Ils vanterent leurs forces, dont les Romains disoient-ils, avoient fait l'épreuve sous Gallien; & ils prétendirent que si on les forçoit à combattre de nouveau, le même succès accompagneroit leurs armes. Ils avertirent Aurélien de ne se pas fier à la fortune, & de ne pas trop compter sur un léger avantage, dû aux circonstances, & qui pouvoit être suivi de revers. Enfin, ils déclarerent qu'en offrant leur alliance aux Romains, qui en tireroient de grandes utilités, ils demandoient qu'on rétablît leurs pensions; sans quoi ils deviendroient aussi irréconciliables qu'invincibles ennemis.

Aurélien étoit très-déterminé à ne rien accorder aux Juthonges, & il pouvoit leur notifier sa résolution en peu de mots. L'Historien lui prête une réponse très-longue, contenant sur-tout de grands éloges de la prudence qui dirige toutes les opérations des Romains, à la différence des Barbares, toujours impétueux dans leurs attaques, toujours s'affoiblissant à la premiere disgrace. Il reproche aux Juthonges d'avoir violé les traités, & il en conclut qu'ils ont bien mauvaise grace à venir demander comme tribut ce qui n'étoit qu'une gratification volontaire, ou une récompense de leurs services précédens. Il leur déclare qu'il est résolu de tirer vengeance de leurs insultes, en portant dans leur païs le fer & le feu; & pour leur annoncer l'évenement qu'ils doivent se promettre, il leur cite l'exemple des trois cens mille Goths vaincus & exterminés depuis peu par les Romains.

L'Ambassade des Juthonges ayant été infructueuse, il fallut reprendre la guerre & les armes. Aurélien, fier de l'avantage, qui avoit engagé les Juthonges à demander le renouvellement des anciens traités, forma le projet, non de rechasser les Barbares dans leur païs, mais de les détruire, comme avoit fait Claude, & pour cela de leur couper la retraite. Il se posta donc derriere eux, les mettant entre lui & l'Italie. Son plan étoit sagement arrangé, si les barrieres de l'Italie eussent été bien gardées. Mais, elles ne l'étoient point suffisamment; les Barbares les forcerent, & pénétrerent du côté de Milan. Aussi-tôt l'alarme fut extrême dans Rome, & on crut voir renaître les maux que l'Italie avoit soufferts sous Gallien. Les craintes produisirent même quelques séditions, qu'Aurélien vengea dans la suite suivant la rigueur de son caractère.

Il s'étoit mis à la poursuite des Barbares, & il les atteignit près de Plaisance. Mais, toujours plus attentif à attaquer qu'à se défendre, il se laissa

ſurprendre par les ennemis, qui s'étant cachés dans d'épaiſſes forêts, vinrent vers le ſoir tomber ſur ſon armée. Il fut défait entiérement, & la perte fut ſi grande de la part des Romains, que l'on appréhenda qu'elle n'entraînât la chûte de l'Empire.

Vopiſcus attribue à de miſérables & criminelles ſuperſtitions le retour de la bonne fortune d'Aurélien. Ce qui eſt vrai, c'eſt que ce Prince, guerrier habile, & averti par ſes défaites de proceder avec plus de circonſpection, reprit la ſupériorité ſur les Barbares. Ils s'étoient avancés juſqu'à Fano près du fleuve Métaure. Il les battit en cet endroit, & les força de retourner en arriere vers le païs d'où ils venoient. Il remporta ſur eux une ſeconde victoire près de Plaiſance, & une troiſième dans les plaines de Ticinum, aujourd'hui Pavie. Il réuſſit ainſi à les chaſſer hors des limites de l'Italie. Il les pourſuivit même au-delà des Alpes.

JUTURNE, *Juturna*, (*a*) déeſſe des Payens, étoit particuliérement révérée des filles & des femmes Romaines, parce que les unes & les autres croyoient en être beaucoup aidées, ſuivant l'étymologie de ſon nom Juturne, du mot *juvare*, aider. Les filles croyoient obtenir d'elle un prompt & heureux mariage, & les femmes en attendoient un accouchement favorable.

On croyoit à Rome que Juturne avoit été une fille d'une rare beauté; que Jupiter l'avoit aimée, & s'en étoit fait aimer, & que pour récompenſe, il lui avoit donné l'immortalité, & l'avoit métamorphoſée en fontaine. Cette fontaine de Juturne étoit dans le Latium, païs auprès de Rome; & ſon eau étoit celle dont on ſe ſervoit dans tous les ſacrifices, ſur-tout dans ceux de la déeſſe Veſta, pour leſquels il étoit défendu d'employer d'autre eau que celle de cette fontaine, qu'on nommoit communément eau virginale. Cette fontaine étoit un reſte du petit fleuve Numicius qui couloit dans le Latium, & qui étoit deſſéché. La fontaine ſe deſſécha auſſi dans la ſuite des tems.

Virgile dans ſon Énéïde parle de Juturne, & à la manière de Poëtes, il en fait une hiſtoire particulière, que nous rapportons dans l'article ſuivant.

JUTURNE, *Juturna*, (*b*) fille de Daunus & ſœur de Turnus Roi des Rutules. Le ſublime Roi des cieux lui avoit accordé l'empire ſur les étangs & ſur les rivières, pour prix des faveurs qu'il en avoit obtenues.

Junon, ayant appris que Turnus avoit conſenti à un combat ſingulier contre Énée, voulut tâcher de rompre ce projet,

(*a*) Ovid. Faſt. L. II. v. 585. & ſeq. Myth par. M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 333. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 41.

(*b*) Virg. Æneid. L. XII. v. 138. & ſeq.

ainsi que le traité en vertu duquel le vainqueur devoit être gendre & successeur du Roi Latinus. Dans ce dessein, elle s'adressa à Juturne. » Nymphe, » la gloire des fleuves, lui dit » Junon, vous sçavez que je » vous ai toujours distinguée » des filles de ce païs, qui sont » entrées dans le lit de mon » ingrat époux. Quoique ma » rivale, je vous aime tendre» ment, & j'ai consenti que » vous fussiez mise au rang des » Déesses. Aprenez le malheur » qui vous menace, & ne me » l'imputez point. Jusqu'ici j'ai » protégé Turnus votre frere, » par-tout où la fortune a paru » le souffrir, & autant que les » Parques m'ont permis de » soutenir les intérêts du La» tium. Mais, je vois aujour» d'hui que ce Prince s'apprête » à combattre sous de malheu» reux auspices; que son jour » fatal approche; & qu'il est » près de succomber sous une » force ennemie. Je ne puis » voir sans frémir le traité » qu'on va conclure, & le » combat dont il sera suivi. Si » vous pouvez servir votre » frere, osez l'entreprendre; » c'est votre devoir; peut être » que la tentative sera heureu» se, & que nos malheurs ces» seront. »

Juturne ne répondit qu'en versant un torrent de larmes, & en frappant son beau sein. » Il ne s'agit pas de répandre » des pleurs, continua Junon, » mais de sauver un frere, s'il » est possible; il n'y a point de » tems à perdre. Rompez ce » funeste traité, & faites en » sorte que la guerre continue. » C'est Junon qui vous donne » ce conseil. » En achevant ces mots, elle quitte la Nymphe, & la laisse plongée dans l'incertitude, dans le trouble & la douleur.

Cependant, les Rutules sont agités de divers mouvemens au sujet du combat. Plus ils observent les deux rivaux, moins ils jugent leurs forces égales; sur-tout, lorsqu'on voit le fier Turnus s'approcher de l'autel, d'un air pieux, humble triste, les yeux baissés, le visage pâle. Juturne, voyant que cette idée se fortifie, & que le peuple chancelant n'a plus la même confiance, se mêle parmi les soldats, sous la figure de Camerte, guerrier illustre par sa haute naissance, par les grands exploits de son pere & par sa propre valeur. Après avoir semé dans l'armée des bruits divers: » Rutules, dit » le faux Camerte, ne rougis» sez-vous pas de voir ainsi » un seul homme, exposer sa » vie pour tous tant que vous » êtes? Notre armée est-elle » donc plus foible que celle » des ennemis? Vous voyez » toutes leurs forces. Les » Troyens, les Arcadiens, & » cette malheureuse poignée » d'Etrusques armés contre » Turnus, sont ici rassemblés; » à peine sont-ils un contre » deux. L'héroïque générosité

» de ce Prince, qui se dévoue » ainsi pour son peuple, le » comblera de gloire, & ren- » dra son nom immortel. Mais, » nous, spectateurs oisifs du » combat, nous serons, après » la ruine de notre patrie, » asservis à de superbes maî- » tres. »

Ce discours fit une vive impression sur les troupes. Le trouble augmente, & le murmure se glisse de rang en rang. Le peuple de Laurente, & tous les Latins, qui quelques momens auparavant se faisoient une agréable idée de voir bientôt la guerre heureusement finie, & leur patrie enfin délivrée de tous ses maux, veulent maintenant combattre, & touchés de l'injuste sort de Turnus, demandent la rupture du traité. Juturne fait alors jouer un nouveau ressort. On voit tout à coup paroître dans les airs un prodige, qui acheve de troubler & de séduire les esprits. On court à la vengeance, on prend les armes, on renverse les autels, & on commence un combat général.

Énée paroît sur le champ de bataille, où il appelle Turnus, & le défie au combat. Turnus se mettoit en devoir de répondre au défi; mais, la généreuse Juturne alarmée du péril de son frere, court à son char, renverse sous le timon & au milieu des harnois Métisque son conducteur, prend sa figure, sa voix, ses armes, & saisit les rênes flottantes des coursiers. Semblable à l'hirondelle qui cherchant un peu de nourriture pour ses petits qui l'appellent dans leur nid, vole tantôt le long des salles d'un superbe palais, ou sous ses vastes portiques, tantôt sur les bords d'un étang; telle Juturne conduit son frere au milieu des bataillons ennemis, & le fait voler de tous côtés, le montrant aux deux armées comme dans une espèce de char de triomphe. Elle ne lui permet point de combattre, & l'éloigne sans cesse de la rencontre d'Énée, de sorte que ce Prince ne peut l'atteindre.

Cependant, Jupiter résolut de rappeller Juturne, & de l'empêcher de secourir davantage son frere. Il ordonna donc à l'une des Furies de descendre du Ciel, & d'effrayer Juturne par un triste présage, elle vole, & un rapide tourbillon la porte en un instant sur la terre. Lorsqu'elle fut arrivée dans les champs de Laurente, & qu'elle eut considéré les troupes Troyennes & celles de Turnus, elle changea de forme & prit la figure de cet oiseau, qui se perche sur les tombeaux ou sur les toits des maisons abandonnées, d'où il fait entendre ses cris importuns & lugubres. La Furie, sous cette forme, passe plusieurs fois devant les yeux de Turnus, & même de ses aîles touche son bouclier. Le Guerrier est effrayé de ce présage, ses cheveux se dressent, sa voix l'abandonne, & tout son corps frémit.

Juturne apperçut de loin le vol, & entendit le cri du funeste oiseau. A cette vue elle s'arrache les cheveux, se déchire le visage, & se meurtrit le sein. » Ah! mon frere, s'é-» crie-t-elle, que peut mainte-» nant votre sœur pour vous? » Par quel moyen retardera-t-» elle votre mort? Comment » m'opposer à ce monstre qui » vous environne? C'en est » fait, j'abandonne ce champ » de bataille. Cesse, oiseau si-» nistre, cesse de vouloir m'ef-» frayer. Je connois le mouve-» ment de tes aîles & tes fune-» bres cris. Me voilà instruite » des ordres tyranniques du » Maître de l'univers; voilà » comme il paye les faveurs » qu'on lui accorde? Pourquoi » m'a-t-il rendue immortelle? » Hélas! si je pouvois mourir, » mes malheurs cesseroient, & » je suivrois mon frere dans » l'empire des Ombres. O mon » frere, rien peut-il consoler » de ta perte ton immortelle » sœur? Que la terre m'en-» gloutisse dans ses abîmes! » Puissé-je, toute Déesse que » je suis, descendre dans l'em-» pire des Morts! « A ces mots elle se couvre la tête d'un voile bleu, & se plonge en gémissant dans le sein d'un fleuve profond.

Le combat entre Énée & Turnus s'engagea bien-tôt après. On sçait que Turnus y perdit la vie, & qu'Énée, par sa victoire, devint paisible possesseur de Lavinie, & héritier du trône de Latinus.

JUVÉNAL [Décius Junius], *Decius Junius Juvenalis*, (a) célebre poëte Latin, étoit natif d'Aquin, ville d'Italie, quoique quelques Auteurs, comme Pierre Pithou, aient cru qu'il étoit Gaulois. On a prétendu que sa vie, qui est au commencement de ses Satyres, est un ouvrage de Suétone; mais, cela est aussi incertain que ce qu'on dit, qu'il étoit fils d'un affranchi, ou du moins qu'il fut affranchi, car ses trois noms Décius Junius Juvénal font voir que sa naissance étoit assez illustre. Juvénal vint à Rome étant encore fort jeune, & y étudia sous le grammairien Fronton & sous Quintilien.

Il s'est rendu très-célebre par ses Satyres. Nous en avons seize de lui. Il avoit passé une grande partie de sa vie dans les exercices scholastiques, où il avoit acquis la réputation de déclamateur véhément.

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Jule Scaliger, qui est toujours singulier dans ses sentimens, préfere la force de Juvénal à la simplicité d'Horace. Mais, tous les gens de bon goût

(a) Quintil. L. X. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. p. 200, 201. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 224. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 140. *& suiv.*

jugent que le génie déclamateur & mordant de Juvénal est beaucoup au dessous de cette naïveté fine, délicate, & naturelle d'Horace.

Il avoit osé attaquer dans sa septième Satyre le comédien Pâris, dont le pouvoir étoit énorme à la Cour, & qui donnoit généralement toutes les charges de la robe & de l'épée. Le fier Comédien ne souffrit pas patiemment une entreprise si criminelle. Il fit bannir Juvénal en Égypte, en l'envoyant commander un régiment campé à l'extrêmité de ce païs. Il revint à Rome après la mort de Domitien, & y demeura, comme on le juge par quelques-unes de ses Satyres, jusqu'au regne d'Adrien.

On croit que Quintilien, qui s'étoit fait une regle de ne nommer aucun des Auteurs vivans, marque Juvénal lorsqu'il dit qu'il y avoit des son tems des Poëtes satyriques dignes d'estime, & qui seroient un jour fort célebres.

Il seroit à souhaiter qu'en reprenant les mœurs des autres avec tant de sévérité, il ne nous eût pas fait voir qu'il étoit lui-même sans pudeur, & qu'il n'eût pas combattu les crimes d'une manière qui enseigne plus à les commettre, qu'elle n'en inspire de l'horreur.

JUVÉNAL, *Juvenalis*, (*a*) préfet du Prétoire sous Sévere, excita ce Prince à la cruauté, parce qu'il souhaitoit de s'enrichir de la condamnation des proscrits.

JUVÉNALIS, *Juvenalis*, l'un des principaux des Tongres. *Voyez* Campanus.

JUVENAUX [Jeux], (*b*) *Juvenales Ludi*, Jeux mêlés d'exercices & de danses, institués par Néron, lorsqu'il se fit faire la barbe pour la première fois. On les célébra d'abord dans des maisons particulières, & il paroît que les femmes y avoient part ; car, Xiphilin rapporte qu'une dame de la première qualité, nommée Æolia Catula, y dansa à l'âge de 80 ans ; mais, Néron rendit bien-tôt après les jeux Juvénaux publics & solemnels, & on les nomma Néroniens.

JUVÉNIS, *Juvenis*, nom d'un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

JUVENCUS [AQUILINUS CAIUS VETTIUS], *Aquilinus Caius Vettius Juvencus*, (*c*) d'une famille illustre d'Espagne, fleurit dans le quatrième siecle, sous l'empire de Constantin. Juvencus est un des premiers poëtes Chrétiens. Il avoit écrit en vers hexametres quelques ouvrages sur les Mystères ; & on croit qu'il avoit aussi écrit des hymnes. Nous n'avons de lui que son poëme de la vie de Jesus-Christ, plus recommandable par la fidélité avec la-

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 90.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. p. 100.

(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 365.

quelle il a rendu en vers, presque mot pour mot, le texte des Évangélistes, que par la beauté des vers & de la latinité. Il est en quatre livres, & on croit qu'il fut composé vers l'an de Jesus-Christ 329.

Il y a un très-grand nombre d'éditions de ce poëme, qui se trouve aussi dans la bibliotheque des Peres. Saint Jérôme, dans ses Commentaires sur saint Matthieu, en cite ce vers, au sujet des trois Rois qui vinrent adorer le fils de Dieu à Bethléem :

Aurum, thus, myrrham, Regique, Hominique, Deoque,
Dona ferunt.

Dans un ancien manuscrit du monastère de Monstier-Ramei en Champagne, on voit ce titre : *Gai vetti Aquilini Juvenci presbyteri, Evangeliorum l. IV.*

JUVENTAS, *Juventas*, (*a*) déesse de la jeunesse chez les Romains. Elle présidoit à la Jeunesse, depuis que les enfans avoient pris la robe prétexte. Cette Divinité fut honorée longtems dans le Capitole, où Servius Tullius fit mettre sa statue. Auprès de la chapelle de Minerve, étoit l'autel de Juventas, & sur cet autel étoit un tableau de Proserpine. Lorsque Tarquin l'ancien voua le temple de Jupiter Capitolin, pour lequel il fallut démolir ceux des autres Divinités, le dieu Terme & la déesse Juventas, au rapport de Tite-Live, déclarerent, par plusieurs signes, qu'ils ne vouloient pas quitter le lieu où ils étoient honorés.

M. Livius Salinator étant censeur voua un temple à Juventas, & le lui fit élever après une victoire qu'il remporta sur Asdrubal. A la dédicace de ce temple on institua les jeux de la Jeunesse, qui sont différens des jeux Juvénaux, & qui ne furent pas répétés dans la suite, autant du moins qu'on en peut juger par le silence de l'Histoire.

Les Grecs appelloient Hébé la déesse de la Jeunesse; mais, la Juventas des Romains n'étoit pas positivement l'Hébé des Grecs, à ce que pense Vossius.

JUVENTIUS [T.], (*b*) *T. Juventius*, tribun des soldats, fut tué dans un combat donné dans la Gaule Cisalpine par rapport aux Romains, vers l'an 197 avant J. C.

JUVENTIUS [T.] THALNA, *T. Juventius Thalna*, (*c*) fut créé Préteur l'an 194 avant l'ere Chrétienne, & en cette qualité chargé de rendre la justice aux étrangers.

JUVENTIUS [T.], *T. Juventius*, (*d*) un des Commissaires qui furent envoyés dans l'A-

(*a*) Tit. Liv. L. V. c. 54. L. XXI. c. 62. L. XXXVI. c. 36. Horat. L. I. Ode 25. v. 7. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 343, 345. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 54, 55.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. c. 22.

(*c*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 42, 43.

(*d*) Tit. Liv. L. XLII. c. 27.

pulie & dans la Calabre, l'an 172 avant Jesus-Christ, pour y acheter les bleds, dont on avoit besoin pour la nourriture des troupes de terre & de mer.

JUVENTIUS [M.] THALNA, *M. Juventius Thalna*, (*a*) étoit Tribun du peuple, l'an 170 avant Jesus-Christ. Ce Magistrat se rangea au nombre des accusateurs de C. Lucrétius Gallus. Non content de le déchirer en plein Sénat, il le traîna devant le peuple; & après l'avoir accablé de reproches, il lui donna jour pour comparoître devant son tribunal, & répondre à ses accusations.

Trois ans après, M. Juventius Thalna fut créé Préteur, & en cette qualité chargé de juger les contestations entre les citoyens & les étrangers. Comme les Rhodiens avoient envoyé en ce tems-là des députés à Rome, il ne travailloit qu'à animer la multitude contr'eux. Il avoit proposé une loi, en vertu de laquelle le peuple leur déclareroit la guerre, & choisiroit entre les Magistrats de cette année, celui à qui il en conferoit le soin. Il espéroit sans doute que ce seroit lui qu'on chargeroit de cet emploi. Les Tribuns du peuple, M. Antonius & M. Pomponius, s'opposoient fortement à cette loi. Mais, en cette occasion, le Préteur & les Tribuns firent une entreprise nouvelle, dont les conséquences étoient dangereuses pour l'avenir; le premier en proposant de son chef au peuple d'ordonner la guerre contre les Rhodiens, avant que d'avoir consulté le Sénat, & d'en avoir averti les Consuls, comme il s'étoit toujours pratiqué; & les Tribuns en se déclarant contre cette loi, avant que les particuliers eussent eu la liberté de la contredire ou de la défendre, suivant une coûtume à laquelle on n'avoit jamais manqué; d'où il étoit souvent arrivé que ceux qui n'avoient pas paru d'abord disposés à s'opposer à la loi, le faisoient après avoir reconnu ses abus & ses vices, par le discours de ceux qui la combattoient; & qu'au contraire ceux qui avoient déclaré qu'ils s'y opposeroient, changeoient de sentiment, quand ils avoient jugé meilleures les raisons de ceux qui l'appuyoient. Mais alors, il sembloit que le Préteur & les Tribuns disputoient à l'envi à qui agiroit le plus à contre-tems. Les Tribuns condamnoient l'empressement du Préteur, & l'imitoient eux-mêmes, en formant avant le tems une opposition dont ils ne donnoient d'autre raison, sinon qu'il falloit différer l'affaire des Rhodiens jusqu'au retour des Généraux & des Commissaires, qu'on avoit envoyés sur les lieux. Mais, comme le Préteur poussoit sa pointe avec

(*a*) Tit. Liv. L. XLIII. c. 8. L. XLV. c. 14, 21.

la même chaleur, la dispute alla si loin que le tribun M. Antonius amena les députés des Rhodiens devant le peuple, & leur fit donner audience, après avoir arraché de la tribune aux harangues M. Juventius Thalna, dans le tems qu'il prenoit la parole pour parler contr'eux.

JUVENTIUS [M.] THALNA, *M. Juventius Thalna*, (*a*) fut Consul avec T. Sempronius Gracchus, l'an de Rome 589, & 163 avant Jesus-Christ. Ce fut sous leur Consulat que l'on joua pour la troisième fois l'Heautontimorumenos de Térence.

JUVENTIUS [P.] THALNA, *P. Julentius Thalna*, (*b*) Préteur l'an 149 avant Jesus-Christ, ayant reçu ordre de marcher au secours de la Macédoine contre Andriscus, se rendit dans cette Province sans perdre de tems. Mais, ne regardant Andriscus que comme un roi de théatre, il ne crut pas devoir prendre de grandes précautions contre lui, & il s'engagea témérairement dans un combat, où il perdit la vie avec une partie de son armée; le reste ne se sauva qu'à la faveur de la nuit.

JUVENTIUS [M.] LATÉRENSIS, *M. Juventius Laterensis*. (*c*) homme distingué par sa naissance, & encore plus par son mérite, aima mieux renoncer à ses prétentions sur la charge de Tribun du peuple, que de prêter le serment que César avoit ajoûté à sa loi Agraire; & on remarque qu'il fut le seul qui montra dans cette circonstance un courage si généreux.

Quelques années après, M. Juventius Latérensis brigua la charge d'Édile Curule, & eut pour compétiteur dans la poursuite de cette charge, Cn. Plancius, qui l'emporta sur lui, quoique fils d'un simple Chevalier Romain. M. Juventius Latérensis, qui des deux côtés, paternel & maternel, comptoit des Consuls parmi ses ancêtres, & qui de plus se sentoit personnellement supérieur par toutes sortes d'endroits à son rival, fut très-piqué de cette préférence, & il accusa Cn. Plancius comme l'ayant supplanté par cabales & par largesses. On sçait que Cicéron prit chaudement la défense de l'accusé; & il y a même lieu de croire qu'il fut absous.

M. Juventius Latérensis étoit plein de zele pour la cause de la liberté. Aussi fit-il tous ses efforts pour ménager une réconciliation entre M. Lépidus & L. Plancus qui étoient brouillés; afin que ces deux Généraux agissent de concert contre M. Antoine. Mais, lorsque ce zélé citoyen vit que malgré la droiture & la pureté de ses intentions, il avoit été la dupe de

(*a*) Crév. Hist. Rom. T. V. p. 33.
(*b*) Roll. Hist. Anc T. V p. 115
(*c*) Vell. Paterc. L. II. c. 63. Crév. Hist. Rom Tom. VI. pag. 573. T. VII. p. 222. & suiv. T. VIII. p. 159. & suiv.

M. Lépidus, honteux & désespérant d'ailleurs de la République, il se tua lui-même, l'an 43 avant J. C.

JUVENTIUS [M.] PÉDON, *M. Juventius Pædo*, (a) étoit un homme fort versé dans l'ancienne Jurisprudence.

JUVENTIUS, *Juventius*, (b) fut le premier plébeien qui parvint à la charge d'Édile Curule.

JUVENTIUS, *Juventius*, Poëte comique, cité par Varron. Mais, on ne sçait pas bien en quel tems il a vécu.

JUVENTIUS CELSUS, *Juventius Celsus*. *Voyez* Celsus.

JUVENTUS, *Juventus*, l'un des agitateurs du Cirque. *Voyez* Aurigarii.

JUVERNE, *Juverna*. *Voyez* Hibernie.

(a) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 36.

(b) Cicer. Orat. pro Cn. Planc. c. 58.



K



K. CETTE LETTRE, si l'on confond à l'ordinaire l'*i* voyelle avec l'*j* consonne, est la dixième lettre de notre alphabet; mais, si l'on distingue la voyelle *i* & la consonne *j*, le K ne doit être compté que pour la onzième lettre & la huitième consonne de notre alphabet.

Cette lettre est dans son origine le *Kappa* des Grecs, & c'étoit chez eux la seule consonne représentative de l'articulation forte, dont la foible étoit γ, telle que nous la faisons étendre dans le mot *gaut*.

Les Latins représentoient la même articulation forte par la lettre C; cependant, un je ne sçais quel Salvius, si l'on en croit Salluste, introduisit le K dans l'orthographe Latine, où il étoit inconnu anciennement, & où il fut vu dans la suite de mauvais œil. Voici comme en parle Priscien. *K & Q, quamvis figura & nomine videantur aliquam habere differentiam cum C, tamen eandem tam in sono quàm in metro continent potestatem; & K quidem penitus supervacua est.*

Scaurus nous apprend un des usages que les Anciens faisoient de cette lettre. C'étoit de l'employer sans voyelle, lorsque la voyelle suivante devoit être un A, en sorte qu'ils écrivoient *Krus* pour *Carus*. *J.* Scaliger, qui argumente contre le fait par des raisons, allegue entr'autres contre le témoignage de Scaurus, que si on en avoit usé ainsi à l'égard du K, il auroit fallu de même employer le C sans voyelle, quand il auroit dû être suivi d'un E, puisque le nom de cette consonne renferme la voyelle E; mais, en vérité, c'étoit parler pour faire le Censeur. Scaurus, loin d'ignorer cette conséquence, l'avoit également mise en fait. *Quoties id verbum scribendum erat, in quo retinere hæ litteræ nomen suum possent, singulæ pro syllaba scribebantur, tanquam satis eam ipso nomine explerent*; & il y joint des exemples, *Dcimus* pour *Dicimus*, *Cra* pour *Cera*, *Bnè* pour *Benè*. Quintilien lui-même assure que quelques-uns autrefois avoient été dans cet usage, quoiqu'il le trouve erroné.

Cette lettre inutile en Latin, ne sert pas davantage en François. » La lettre K, dit l'abbé » Regnier, n'est pas proprement un caractère de l'alpha- » bet François, n'y ayant au- » cun mot François où elle » soit employée que celui de » *Kirielle*, qui sert dans le style » familier à signifier une lon-

» gue & fâcheuse suite de cho-
» ses, & qui a été formée abu-
» sivement de ceux de *Kyrie*
» *eleison* ». On écrit plutôt Quimper que Kimper ; & si quelques Bretons conservent le K dans l'orthographe de leurs noms propres, c'est qu'ils sont dérivés du langage Breton plutôt que du François. Sur quoi il faut remarquer en passant, que quand ils ont la syllabe *Ker*, ils écrivent seulement un K barré en cette manière K. Anciennement on usoit plus communément du K en François. » J'ai
» lu quelques vieux romans
» François, esquels les Auteurs
» plus hardiment, au lieu de
» *Q*, à la suite duquel nous
» employons l'*U* sans le profé-
» rer, usoient de K disant *Ka*,
» *Ke*, *Ki*, *Ko*, *Ku*. »

On ne se sert plus dans la langue Françoise de la lettre K qu'en quelques termes d'art, & quelques noms pris des langues étrangères, où le C n'auroit pas la même prononciation, s'il y étoit. Par exemple, on écrit *Kent*, nom d'une province d'Angleterre, & jamais Cent, parce que C n'a pas avant l'*E* la même prononciation que le K ; mais, on écrit *Danemarck*, & indifféremment Konisberg, & Conisberg, parce que le C après l'*R* ou avant l'*O*, a la même prononciation que le K dans les mêmes places.

K chez quelques Auteurs est une lettre numérale qui signifie deux cens cinquante, suivant ce vers :

K quoque ducentos & quinquaginta tenebit.

La même lettre avec une barre horisontale au-dessus acquéroit une valeur mille fois plus grande ; $\overline{K}$ vaut 250000.

Le nom de Carthage est écrit par un K sur les Médailles, SALVIS AUGG. ET CAES. FEL. KART. dans Dioclétien, Maximien, Constantius &c. Quelques fois même un K seul est pris pour *Karthago* sur les Médailles. Selon M. Béger, un grand K qui se voit au revers des Médailles des Empereurs de Constantinople, signifie *Konstantinus ;* & sur les Médailles Grecques, il veut que ce soit ΚΟΙΛΗΣΥΡΙΑ, la Cœlésyrie. Juste Lipse dit qu'on avoit autrefois coûtume de marquer les Calomniateurs au front, d'un K qu'on leur imprimoit avec un fer rouge.

K seul étoit pour *Cæso*, *Caius*, *Caia*, *Cœlius*, *Carolus*, noms propres ; *Calendæ*, les Calendes; *Calumnia*, Chicane, Calomnie ; *Candidatus*, Candidat, *Caput*, la tête; *Cardo*, Gond; *Carissimus*, très-cher ; *Clarissimus*, très-illustre ; *Castra*, Camp; *Cohors*, Cohorte. Ka, *Carissima*, très-chere. Kal. ou Kl. ou Kld. ou KLEND. *Calendæ*, Calendes. KARC. *Carcer*, prison. KK. *Carissimi*, très-chers. KM. *Carissimus*, très cher. K. S. *Carus suis*, cher aux siens. KR. *Chorus*, Chœur. KR. AM. N. *Carus Amicus noster*, notre cher ami. KS. *Chaos*.

Chaos. KRM. *Carmen*, Poëme, vers.

Trois K à côté l'un de l'autre, K. K. K. étoient nommés les *trois très-méchans*, & désignoient les Cappadociens, les Crétois & les Ciliciens.

Le K se mettoit sur les vêtemens, qui avoient été frappés du tonnerre, & qui pour cela étoient regardés comme impurs & funestes. Le mot Grec qui signifie la foudre, commence par un K. On y mettoit aussi le Θ qui est la lettre initiale d'un autre mot Grec qui signifie la mort.

K A

KALATEURS, nom que l'on donnoit à une espèce de Hérauts, qui étoient aux ordres des Prêtres Romains.

KALENDES. *Voy*. Calendes.

KANE, (*a*) astronome Chinois, qui vivoit sur la fin des Tcheon, pendant les guerres civiles. Il fit des Cartes du Ciel qui sont perdues depuis longtems.

KARDARIQUE, *Kardarichas*, nom d'un office, d'une dignité chez les Perses. Ce nom se trouve dans Cédrene, dans Anastase le Bibliothécaire, & dans l'historien Théophane; mais, on n'y apprend rien du Kardarique, sinon que c'étoit une dignité très-considérable.

K E

KENNE, nom d'une pierre fabuleuse qu'on a prétendu se former dans l'œil d'un cerf, & à laquelle on a attribué des vertus contre les venins; il y a lieu de croire que c'est ce qu'on appelle communément *Lacryma Cervi*.

KÉRAUNOSCOPIE, *Keraunoscopia*, sorte de divination chez les Anciens. C'est l'art de deviner par l'observation de la foudre. Il faut écrire Kéraunoscopie; car, ce mot est Grec & vient de Κεραυνὸς, foudre, & non pas Κερανὸς, & de σκέπτομαι, j'observe, je considere.

K H

KHEMIA, (*b*) nom que donnoient les Grecs au païs, appellé dans l'Écriture terre de Cham.

K I

KI, *ou* TIÈNE-KI, (*c*) c'est-à dire, la poule du Ciel, nom que les Chinois donnent à une Constellation. Elle est dans la pélisse du Sagittaire.

KIATZE-HOAY-KI, (*d*) titre sous lequel le lettré Sié publia un abrégé Chronologique de l'histoire Chinoise. Il en est parlé à l'article des Chinois sur la fin du troisième Paragraphe.

KIN-GIN-KAN, (*e*) l'un des

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 271.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 266.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 270.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XV. p. 512, 513.

(*e*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIII. p. 511.

Auteurs les plus célebres de l'hiſtoire Chinoiſe.

KISTE, *Kiſtus*, nom d'une meſure dont il eſt parlé dans les auteurs Arabes & les Rabbins. C'eſt une meſure pour les choſes liquides, que quelques-uns comparent, non pour la figure, mais par rapport aux choſes qu'elle contient, à une bouteille, à un flacon, à un verre, à un ſetier.

K N

ΚΝΟΥΦΕΙC. (*a*) terme qui ſe rencontre ſouvent ſur les Abraxas. Ce nom de Knoupheic ou Knoupheis, ou Kneph étoit celui du grand Dieu des Égyptiens.

K O

KOÈS, *ou* Koiès, *Koes*, *Koies*, (*b*) nom du Prêtre des Cabires, ſelon Héſychius. C'étoit, dit-il, ce Prêtre qui expioit les meurtres.

KOINA, (*c*) nom que les Grecs donnoient à leurs aſſemblées générales.

KOREIA. (*d*) Les fêtes de Proſerpine ſont appellées Koreia par le Scholiaſte de Pindare, par Plutarque & par Héſychius, dont Meurſius cite les témoignages.

K R

KRODO, *ou* Krodon, nom d'un Dieu, ou d'une Idole que les Saxons honoroient. Depuis qu'ils eurent embraſſé la religion Chrétienne, le nom de Krodo devint un terme d'exécration, dont ils ſe ſervoient pour marquer qu'ils avoient quelque choſe en horreur. Crantzius dit que Krodo étoit le Saturne des Saxons.

KRUTSANAM, *Krutſanam*, (*e*) c'eſt-à-dire, un vaillant homme, divinité qui étoit autrefois adorée par les peuples qui habitoient ſur les bords du Rhin, près de Strasbourg. Il y a tout lieu de croire que ſous ce nom ils rendoient un culte à Hercule, que les Romains leur avoient fait connoître; c'eſt ce qu'on peut juger par la figure de Krutſanam, repréſentée avec une maſſue & un bouclier, qui s'eſt conſervée dans une chapelle de l'égliſe de ſaint Michel, juſqu'en 1525. On ne ſçait ce que cette ſtatue eſt devenue depuis ce tems; on prétend que le Conſeil de la ville en fit préſent à M. de Louvois, miniſtre de la guerre ſous Louis XIV.

KRUZMANN, ou ſelon d'autres, Krutſanam. *Voyez* Krutſanam.

K U

KUON-IN-PU-SA, nom d'une fauſſe divinité de la Chine.

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. VI. p. 64.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 304.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 130.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 142.

(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 359.

Quelques-uns disent que Kuon-in-pu-sa fut la fille d'un Roi des Indes; d'autres, que c'étoit une fille Chinoise, qui vécut dans les montagnes près de Macao. Un Chinois Chrétien, nommé le docteur Paul, a prétendu que c'étoit la sainte Vierge; que les Syriens qui porterent le Christianisme à la Chine au VII siecle, y introduisirent le culte de la sainte Vierge; qu'ils y laisserent une de ses images; mais que dans la suite tous ces Missionaires Syriens étant morts, & le Christianisme s'étant éteint, les Chinois prirent cette image pour une Idole, & firent de la sainte Vierge une Déesse. Mais, ce n'est pas le sentiment d'autres habiles Missionnaires, qui disent que cela peut-être, mais qui en doutent. Cette Idole est une des plus célebres de la Chine. On la représente avec plusieurs mains. Les mains signifient le grand nombre de bienfaits qu'elle répand, & sont un symbole de sa libéralité. Les Chinois ont beaucoup de vénération pour cette Idole monstrueuse.



L



. CETTE LETTRE est comptée ordinairement pour la onzième de notre alphabet. les Grecs l'appelloient *Lambda*, & les Hébreux *Lamed*. Pour nous nous l'appellons *Ele*, en quoi nous nous méprenons. Une consonne représente une articulation ; & toute articulation étant une modification du son, suppose nécessairement un son, parce qu'elle ne peut pas plus exister sans le son, qu'une couleur sans un corps coloré. Une consonne ne peut donc être nommée par elle-même, il faut lui prêter un son ; mais, ce doit être le moins sensible & le plus propre à l'épellation, ainsi *L* doit se nommer *le*.

Le caractère majuscule L nous vient des Latins qui l'avoient reçu des Grecs ; Ceux-ci le tenoient des Phéniciens ou des Hébreux, dont l'ancien Lamed est semblable à notre L, si ce n'est que l'angle y est plus aigu, comme on peut le voir dans la dissertation du P. Soucier, & sur les médailles Hébraïques.

L'articulation, représentée par L, est linguale, parce qu'elle est produite par un mouvement particulier de la langue, dont la pointe frappe alors contre le palais, vers la racine des dents supérieures. On donne aussi à cette articulation le nom de liquide, sans doute parce que comme deux liqueurs s'incorporent pour n'en plus faire qu'une seule résultée de leur mélange, de même cette articulation s'allie si bien avec d'autres, qu'elles ne paroissent plus faire ensemble qu'une seule modification instantanée du même son, comme dans *blâme*, *clef*, *pli*, *glose*, *flûte*, *plaine*, *bleu*, *clou*, *gloire*, *&c.*

L triplicem, ut Plinio videtur, sonum habet; exilem, quando geminatur secundo loco posita, ut ille, Metellus ; *plenum, quando finit nomina vel syllabas, & quando habet ante se in eadem syllaba aliquam consonantem, ut* sol, sylva, flavus, clarus ; *medium in aliis, ut* lectus, lecta, lectum. Prisc. Lib. I. *De accidentibus litterarum.*

Si cette remarque est fondée sur un usage réel, elle est perdue aujourd'hui pour nos organes, & il ne nous est pas possible d'imaginer les différences qui faisoient prononcer la lettre L, ou foible, ou pleine, ou moyenne. Mais, il pourroit bien en être de cette observation de Pline, répétée assez modestement par Priscien, comme de tant d'autres que font quel-

ques-uns de nos Grammairiens ſur certaines lettres de notre alphabet, & qui, pour paſſer par pluſieurs bouches, n'en acquierent pas plus de vérité.

Nous diſtinguons une *L* mouillée, comme dans le mot *conſeil*. Cette articulation mouillée eſt repréſentée par la ſeule lettre *L*, quand elle eſt finale & précédée d'un *i*, ſoit prononcé, ſoit muet, comme dans *babil*, *péril*, *bail*, *vermeil*, *écueil*, &c. Il faut en excepter les ſubſtantifs, *fil*, *Nil*, &c., & les adjectifs, *vil*, *civil*, *ſubtil*, &c., où la lettre *L* garde ſa prononciation naturelle.

Nous repréſentons l'articulation mouillée par *LL* dans les mots où il y a avant *LL* un *i* prononcé, comme dans *fille*, *anguille*, &c. Il faut excepter *Gilles*, *mille*, *ville*, & tous les mots commençant par *ill*, comme *illégitime*, *illuminé*, *illuſtre*, &c.

Nous repréſentons la même articulation par *ill*, de maniere que l'*i* eſt réputé muet, lorſque la voyelle, prononcée avant l'articulation, eſt autre que *i* ou *u*; comme dans *paillaſſe*, *oreille*, *feuille*, *rouille*, &c.

Enfin, nous employons quelquefois *lh* pour la même fin, comme dans *Milhaut*, ville du Rouergue.

» L'articulation, dit M. Hardouin, ſecrétaire perpétuel » de la Société Littéraire d'Arras, frappe toujours le commencement & jamais la fin » du ſon; car, il n'eſt pas poſſible de prononcer *al* ou *il*, » ſans faire entendre un *e* » féminin après *L*; & c'eſt ſur » cet *e* féminin, & non ſur » l'*a* que tombe l'articulation » déſignée par *L*; d'où il s'en- » ſuit que ce mot *tel*, quoique » cenſé monoſyllabe, eſt réellement diſſyllabe dans la » prononciation; il ſe prononce en effet comme *telle*, avec » cette ſeule différence qu'on » appuie un peu moins ſur l'*e* » féminin, qui, ſans être » écrit, termine le premier de » ces mots. »

Rien n'eſt plus déſagréable que la prononciation vicieuſe, que l'on ſubſtitue très-communément à celle de l'*L* mouillée, que l'on prononce dans *fille*, *oreille*, *feuille*, *paille*, *Verſailles*, &c., comme s'il y avoit *fye*, *oreye*, *feuye*, *paye*, *Verſayes*, &c. Ce défaut n'eſt pas moins ordinaire à Paris que dans les Provinces; & il ne paroît pas que l'on ait beaucoup d'attention à rompre de bonne-heure dans les enfans une habitude dont ils ont honte, quand ils entrent dans le monde, & dont il eſt rare qu'ils ſe défaſſent entiérement.

Dans le paſſage des mots d'une langue à l'autre, ou même d'une dialecte de la même langue à une autre, ou dans les formations des dérivés ou des compoſés, les trois lettres *L*, *R*, *N*, ſont commuables entre elles, parce que les articulations qu'elles repréſentent ſont toutes trois produites par le mouvement de la pointe de la

langue. Dans la production de l'*n*, la pointe de la langue s'appuie contre les dents supérieures, afin de forcer l'air à passer par le nez; dans la production de l'*L*, la pointe de la langue s'éleve plus haut vers le palais; dans la production de l'*r*, elle s'éleve dans ses trémoussemens brusqués, vers la même partie du palais. Voilà le fondement des permutations de ces lettres. *Pulmo* de l'Attique πλεύμων, au lieu du commun πνευμων; *illiberalis*, *illecebræ*, *colligo*, au lieu de *inliberalis*, *inlecebræ*, *conligo*; pareillement *lilium* vient de λείριον, par le changement de ρ en *L*; & au contraire *varius* vient de βαλιός par le changement de Λ en *r*.

Un Auteur moderne dit qu'*L* s'est mise pour un *b*, *Sillybæ* pour *Sibyllæ*; pour un *d*, *alipe*, pour *adipe*, *rallus*, *rallum*, *ralla*, de *radere*; pour un *c*, *mutica spica*, pour *mutila*; pour une *n* comme *arbilla* d'*arvina*, *bellè* de *benè*, *colliga* de *conligo*; pour une *r*, comme *fratellus* de *frater*, *baratrones*, pour *balatrones*; pour une *s*, comme *ancile* de *am* & *cæsum*, *equilio* pour *equisio*; pour un *t*, comme *equiselis*, pour *equisetis*, *Thelis* pour *Thetis*. Mais, *Sillybæ* est une transposition plutôt qu'un changement, ou peut-être une faute dans Festus, qu'il faut corriger par Varron, qui dit *Sibylla*, de Ling. Lat. L. IV. *mutica* peut être aussi une faute.

Anciennement, on ne mettoit jamais une double *LL* en aucun mot, on l'a ajoutée depuis; *alium*, & non pas *allium*, *macelum*, & non pas *macellum*, *polucere*, & non pas *pollucere*. Deux *LL* ont été changées en *li*, ἄλλομαι, *salio*, ἄλλος, *alius*, φύλλον, *folium*; l'*r* en deux *LL*, comme *hira*, *hilla*, *saturare*, *satullare*, &c. Et l'*L* en *x*, ou en *xill*, comme *ala*, *axilla*, *mala*, *maxilla*, *palus*, *paxillus*, *paulum*, *pauxillum*, *velum*, *vexillum*. Le *d* s'est mis pour une *L*; l'*n*, pour deux *LL*; l'*r*, pour une *L*. Ce sont encore des remarques du même Auteur. *L* est souvent à la place d'un *d*, comme dans *Ulysse* du Grec Ὀδυσσεὺς, & dans le dialecte Eolien Υ'δύσσης, d'où s'est fait *Ulysse*. De même *dautia* de *lautia*, *lacrymæ* de *dacrumæ*, *meditari* de μελετᾶν.

L étoit une lettre numérale chez les Anciens, qui signifioit cinquante, & qui le signifie encore en chiffre Romain, suivant ce vers:

Quinquies L denos numero designat habendos.

Quand on y ajoute une barre horisontale au-dessus, en cette manière L̄, elle signifie cinquante mille. L a été prise pour signifier cinquante, parce que c'est la moitié d'un C, qui signifioit cent, & qui autrefois se marquoit ainsi E. Ce sont deux LL, l'une droite, & l'autre renversée.

Les époques se marquent presque toujours sur les médailles Grecques par le lambda Atti-

nes de Moab. Il en est fait mention au premier chapitre du Deutéronome.

LABAN, *Laban*, Λάβαν, (*a*) frere de Rebecca, & pere de Rachel & de Lia, étoit fils de Bathuel, & petit-fils de Nachor. Il n'eut pas plutôt appris l'arrivée de Jacob son neveu en Mésopotamie, qu'il courut au-devant de lui, l'embrassa, le baisa & le mena en sa maison; & Jacob lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé. Laban lui dit: » Vous êtes ma chair & mon » sang. « Et ils passerent ensemble un mois tout entier. Alors, Laban dit à Jacob: » Faut-il que vous me serviez » gratuitement, parce que vous » êtes mon frere? Dites-moi » donc quelle récompense vous » désirez. «

Or, Laban avoit deux filles, dont l'aînée s'appelloit Lia & la plus jeune Rachel. Mais, Lia étoit incommodée des yeux, au lieu que Rachel étoit bienfaite & très-belle. Jacob, ayant donc pris de l'affection pour elle, dit à Laban qu'il le serviroit sept ans pour Rachel sa seconde fille. » Il vaut mieux, répondit » Laban, que je vous la donne » que si je la donnois à un au- » tre; demeurez avec moi. « Jacob le servit donc sept ans pour Rachel; & ce tems ne lui paroissoit que peu de jours, parce qu'il l'aimoit extrêmement.

Après cela, il dit à Laban: » Donnez-moi ma femme, puis- » que le tems auquel je dois » l'épouser est accompli. « Alors, Laban invita tous les gens du lieu, & fit le festin des noces. Le soir étant venu, il fit entrer Lia sa fille dans la chambre de Jacob qui s'approcha d'elle. Laban donna Zelpha une de ses servantes à Lia pour la servir. Le matin étant venu Jacob reconnut que c'étoit Lia, & il dit à Laban: » Pourquoi » m'avez-vous traité de cette » sorte? Ne vous ai-je pas servi » pour Rachel? Pourquoi m'a- » vez-vous trompé. Laban ré- » pondit: Ce n'est pas la coû- » tume de ce païs-ci de marier » les cadettes avant les aînées. » Passez la semaine avec celle- » ci, & je vous donnerai l'au- » tre ensuite, pour le tems de » sept années que vous me ser- » virez de nouveau. «

Jacob consentit à ce qu'il vouloit, & il passa sept jours avec Lia; & Laban lui donna ensuite pour femme Rachel sa fille. Laban donna aussi Bala, une de ses servantes, à sa fille Rachel pour la servir. Jacob s'approcha de Rachel, il l'aima plus que Lia, & servit encore chez Laban sept autres années.

Ce tems expiré, Jacob dit à Laban: » Laissez-moi aller, » afin que je retourne en mon » païs, & au lieu de ma nais- » sance. Donnez-moi mes en- » fans & mes femmes, pour » lesquels je vous ai servi, afin

(*a*) Genes. c. 28. v. 2. *& seq.* c. 29. v. 5. *& seq.* c. 30. v. 85. *& seq.* c. 31. v. 1. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 29. *& seq.*

» que je m'en aille ; car, vous » sçavez le service que je vous » ai rendu. Laban lui répondit : » Demeurez avec moi, je vous » prie, si j'ai trouvé grace de- » vant vous ; car, j'ai reconnu » par expérience, que le Sei- » gneur m'a béni à cause de » vous. Marquez-moi, ajoûta- » t-il, quelle récompense vous » voulez, & je vous la donne- » rai. Jacob lui répondit : Vous » sçavez de quelle manière je » vous ai servi, & comment » votre bien s'est accru entre » mes mains. Ce que vous aviez » avant que je vinsse chez vous » étoit peu de chose ; mais, il » s'est fort accru, & le Sei- » gneur vous a béni à mon » arrivée. Et quand sera-ce » que je ferai enfin quelque » chose pour mon propre éta- » blissement ? Laban lui dit : » Que vous donnerai-je ? Ne » me donnez rien, repartit » Jacob. Si vous faites pour » moi ce que je vais vous dire, » je continuerai à paître vos » troupeaux & à les garder. Je » visiterai aujourd'hui tous vos » troupeaux de menu bétail, » afin d'en séparer toutes les » brebis qui ont de petites ou » de grandes taches, les agneaux » tout noirs, & les chevres qui » ont de grandes ou de petites » taches ; & ce qui naîtra de » cette sorte sera ma récom- » pense. Ainsi, à l'avenir, » lorsque vous viendrez visiter » ce que j'aurai pour récom- » pense, mon innocence me » rendra témoignage devant » vous. Tout ce que j'aurai qui » ne sera point marqueté de » petites ou de grandes taches » parmi les brebis & les che- » vres, ou qui ne sera point » noir parmi les agneaux, me » convaincra de larcin. Laban » répondit : A la bonne heure, » qu'il vous soit fait selon vo- » tre parole. « Et en ce jour-là il sépara des troupeaux qu'il laissa à Jacob, les boucs & les béliers qui étoient marquetés sur le corps & aux jambes, toutes les chevres & les brebis qui avoient de petites ou de grandes taches, avec tout ce qui en avoit de blanches, & tout ce qui étoit noir parmi les agneaux ; & il mit ces bêtes entre les mains de ses enfans. Puis, il mit l'espace de trois journées de chemin entr'eux & Jacob, qui paissoit le reste de ses troupeaux.

Cependant, Jacob prit des branches vertes de peuplier, d'amandier, & de plâne ; & il en ôta une partie de l'écorce pour découvrir ce que les branches avoient de blanc. Il exposa ensuite ces branches, dont il avoit ôté l'écorce à la vue des troupeaux, & les mit dans les canaux & dans les auges où on les abreuvoit. Il les y mettoit, quand les brebis & les chevres y venoient boire ; & elles entroient en chaleur dans le tems qu'elles venoient s'y abreuver. Ainsi, les brebis & les chevres conçurent à la vue de ces branches ; & elles eurent des petits qui avoient des bandes aux jambes,

» ſes menaces. « Laban répondit, à Jacob en ces termes : » Ces femmes ſont mes filles, » & leurs fils ſont mes fils ; ces » troupeaux & tout ce que » vous voyez eſt à moi. Que » puis-je faire aujourd'hui con- » tre ces filles qui ſont à moi, » & contre ces enfans qu'elles » ont mis au monde ? mainte- » nant donc venez, & faiſons » une alliance qui ſerve de » témoignage entre vous & » moi. « Alors, Jacob prit une pierre, qu'il dreſſa pour en faire un monument. Puis il dit à ſes freres : Apportez des pierres, & en ayant ramaſſé pluſieurs enſemble, ils en firent un lieu élevé, ſur lequel ils mangerent. Laban le nomma en langue Syriaque Jegar-Sahadutha, & Jacob en Hébreu Galaad, c'eſt-à-dire, le monceau du témoignage. Laban dit : *Ce lieu élevé ſera témoin aujourd'hui entre vous & moi.* C'eſt pourquoi, ce lieu fut nommé Galaad. On le nomma auſſi Maſpha, ou guérite, Laban ayant dit : » Que le Seigneur conſidere ce » qui ſe paſſera entre vous & » moi, & qu'il nous juge, » quand nous ſerons hors de » la vue l'un de l'autre. Si vous » maltraitez mes filles, & ſi » vous prenez encore d'autres » femmes qu'elles, ce ne ſera » pas un homme qui ſera té- » moin entre nous ; prenez-y » bien garde ; c'eſt Dieu qui » ſera témoin entre vous & » moi. Laban dit encore à Ja- » cob : Conſidérez ce monceau » & ce monument que j'ai dreſ- » ſés entre vous & moi. Ce » monceau & ce monument ſont » témoins que je ne paſſerai » point au-delà pour aller à » vous, & que vous ne paſſe- » rez point non plus en-deçà » dans le deſſein de me venir » faire quelque mal. Que le » Dieu d'Abraham, que le Dieu » de Nachor, que le Dieu de » leurs peres, ſoit notre juge. « Or, Jacob jura par le Dieu que craignoit Iſaac ſon pere. Il fit tuer des animaux ſur la montagne ; il invita ſes parens pour manger enſemble ; & ayant mangé ils paſſerent la nuit ſur cette hauteur. Mais, Laban ſe levant de grand matin, embraſſa ſes fils & ſes filles, les bénit, & s'en allant retourna chez lui. Voilà tout ce que l'Écriture Sainte nous apprend de Laban.

LABANA, *Labana*, Λεβνὰ. (*a*) ville de la tribu de Juda. On croit que c'eſt la même que Labna, Lebna, Lobna, dans la partie méridionale de cette tribu. Euſebe dit que de ſon tems il y avoit un lieu nommé Lebna, dans le canton d'Éleuthéropolis. D. Calmet croit que c'eſt près de cette ville de Lebna, que camperent les Iſraëlites, durant leur voyage du déſert.

LABANATH, *Labanath*, (*b*) Λαβανάθ, lieu de la Paleſtine, dans la tribu d'Aſer. D. Calmet

(*a*) Joſu. c. 15. v. 42.

(*b*) Joſu. c. 19. v. 26. Plin. Tom. I. p. 263.

croit que c'eſt le Promontoire blanc, ſitué entre Ecdippe & Tyr. L'Hébreu lit *Sihor Lebanath*, au lieu de *Sihor* & *Labanath* de la Vulgate; ce qui fait croire que ces deux mots ne marquent qu'un même lieu, & que Sihor eſt le nom d'un ruiſſeau, comme qui diroit : » Et » le ruiſſeau d'eau trouble, qui » eſt ſur le Promontoire blanc.«

LABARUM, *Labarum*, (*a*) enſeigne, étendard, qu'on portoit à la guerre devant les empereurs Romains. C'étoit une longue lance, traverſée par le haut d'un bâton, duquel pendoit un riche voile de couleur de pourpre, ornée de pierreries & d'une frange à l'entour.

Les Romains avoient pris cet étendard des Daces, des Sarmates, des Pannoniens, & autres peuples barbares qu'ils avoient vaincus. Il y eut une aigle peinte, ou tiſſue d'or ſur le voile, juſqu'au regne de Conſtantin, qui y fit mettre une croix avec un chiffre, ou monogramme, marquant le nom de Jeſus-Chriſt.

Ce Prince, dit-on, venoit attaquer le tyran Maxence, qui avoit de plus fortes troupes que lui; mais, Dieu, pour l'aſſurer de la protection particulière qu'il vouloit lui donner, fit paroître dans le Ciel une Croix lumineuſe, formée de la lettre X, renverſée en forme de croix quarrée, & de la lettre P. qui ſurmontoit la lettre X, au tour de laquelle on voyoit cette inſcription : *Vaincs par ceci.* Conſtantin n'entendit pas d'abord ce que ſignifioit cette apparition; mais, la nuit ſuivante, Jeſus-Chriſt lui apparut, & lui commanda de faire faire un étendard militaire de la même forme qu'il l'avoit vu le jour précédent, & de le porter déſormais dans ſes armées le jour du combat, s'il vouloit être victorieux. Le lendemain, il dit à ſes confidens ce qu'il avoit vû, & fit venir des orfevres pour travailler à cette Croix, & en faire une d'or & de pierreries de la manière qu'il la leur dépeignoit. Euſebe qui l'avoit vue, en fait une deſcription fort exacte, mais qui a été entendue de peu de gens. On peut la voir ſur les médailles de Conſtantin, avec la note qu'on en a faite dans le recueil des médailles du P. Banduri.

Conſtantin ſe ſervit toujours de ce Labarum, comme d'un rempart qui le mettoit à couvert contre toutes ſortes d'ennemis. Socrate ſemble dire que de ſon tems, c'eſt-à-dire, vers l'an 430, on le gardoit dans le palais de Conſtantinople. Il s'y voyoit encore au neuvième ſiècle, ſelon Théophane. Conſtantin en fit faire encore pluſieurs ſemblables, pour être toujours portés à la tête de ſes armées; car, c'en étoit le principal

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 266. & *ſuiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 90. & *ſuiv.*

étendard, qui tenoit seul la place de toutes les idoles d'or qu'on y portoit auparavant ; mais, il n'étoit pas toujours fait de la même manière ; & assez souvent le nom de Christ n'étoit pas au haut de la pique, mais sur le drapeau. Constantin le faisoit porter par tout où il voyoit que quelques troupes fléchissoient, & aussi tôt Dieu récompensant sa foi, faisoit pencher la victoire de ce côté-là, & mettoit les ennemis en fuite. Il choisit entre ses gardes cinquante des plus forts & des plus courageux, & qui avoient le plus de crainte de Dieu, pour être autour de cet étendard, & le porter tour à tour. Eusebe assure que ceux qui le portoient, n'étoient jamais blessés dans le combat; il rapporte que dans une occasion fort périlleuse, celui qui le tenoit s'étant effrayé, & l'ayant donné à un autre pour s'enfuir, fut aussi-tôt percé d'un dard qui le tua, & que l'autre ne reçut pas un seul coup, quoique plusieurs traits donnassent dans le bois qui portoit la Croix, & s'y attachassent. C'est ce qu'Eusebe dit avoir appris de Constantin même.

Théodose le jeune donna de grands privileges, en 416, à ceux qui étoient chargés du Labarum ou Laborum ; car, c'est ainsi que saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise, saint Prudence & d'autres ensuite, appellent cet étendard consacré par le nom de Jesus-Christ, selon les termes de saint Ambroise. Les soldats le saluoient avec un profond respect ; & on croit que Claudien marque la même chose des Empereurs mêmes. Constantin fit mettre aussi la Croix sur les armes des soldats, sur leurs boucliers, sur leurs casques, comme on le voit encore par divers monumens qui nous restent de ses successeurs & de lui-même. Sozomène dit que Constantin fit mettre exprès la Croix & le nom de Jesus-Christ sur le Labarum, afin que les soldats accoûtumés de tout tems à rendre de grands respects à cet étendard, se portassent insensiblement à étendre ce respect à Jesus-Christ même, dont ils avoient sans cesse le signe & le nom devant les yeux ; & qu'ils oubliassent ainsi peu à peu leurs idoles, pour embrasser le culte du vrai Dieu à l'imitation de leur Empereur.

Dans quelques médailles de ce Prince, on voyoit d'autres formes du Labarum, signe militaire, avec ces mots : *La gloire de l'armée, la vertu de l'armée, l'union des soldats.* Julien l'Apostat supprima ce signe sacré. Saint Grégoire de Nazianze, dans sa première oraison contre ce Prince, assure qu'on avoit donné le nom de Labarum ou Laborum à cet étendard, pour dire que par son secours on finissoit les travaux. D'autres ajoutent que Constantin l'appella ainsi, afin qu'on connût que par la Croix qu'il avoit reçue, il finiroit les per-

ſécutions que l'Égliſe ſouffroit depuis deux ou trois ſiècles, ou qu'il feroit ceſſer les maux que le tyran Maxence avoit cauſés à la ville de Rome.

On nous permettra d'obſerver que puiſque le regne de Conſtantin eſt une époque glorieuſe pour la religion Chrétienne, qu'il rendit triomphante, on n'avoit pas beſoin d'y joindre des prodiges ; comme l'apparition du Labarum dans les nues, ſans qu'on diſe ſeulement en quel païs cet étendard apparut. Il ne falloit pas écrire que les gardes du Labarum ne pouvoient être bleſſés, & que les coups qu'on tiroit ſur eux, portoient tous ſur le bois de l'étendard. Le bouclier tombé du Ciel dans l'ancienne Rome, l'oriflamme apporté à ſaint Denys par un ange, toutes ces imitations du Palladium de Troie, ne ſervent qu'à donner à la vérité, l'air de la fable. De ſçavans Antiquaires ont ſuffiſamment réfuté ces erreurs, que la philoſophie déſavoue, & que la critique détruit.

LABATHA, *Labatha*, (*a*) Λαϐαθὰ, ville de Judée, dans la tribu de Siméon, ſelon Joſephe. Le ſecond livre des Rois l'appelle Lodabar. *Voyez* Lodabar.

LABDA, *Labda*, Λάϐδα, (*b*) fille d'Amphion, de la famille des Bacchiades, étoit boiteuſe, & ne trouva perſonne de ſa famille qui voulût l'épouſer ; de ſorte qu'elle fut mariée à Éétion fils d'Échécrate, & en eut Cypſele, qui fut tyran de Corinthe, & pere de Périandre. On dit que les Corinthiens ayant ſçu, par les prédictions de l'oracle, que le fils de Labda s'empareroit un jour de la tyrannie de leur ville, les Magiſtrats envoyerent des gens pour le tuer ; mais que l'enfant livré par la mere à un d'eux, s'étant mis à ſourire, cet homme en eut pitié, & qu'aucun de ceux qui étoient envoyés pour le faire mourir, n'ayant eu le cœur d'exécuter cet ordre, il avoit été rendu à ſa mere qui le cacha dans une meſure de bled, que les Grecs appellent Cypſele.

LABDACUS, *Labdacus*, (*c*) Λάϐδακος, place, dont il eſt fait mention dans Diodore de Sicile. Palmérius, au lieu de Labdacus, lit *Lampſacus*, Lampſaque.

LABDACUS, *Labdacus*, (*d*) Λάϐδακος, fils de Phœnix, ou, ſelon d'autres de Polydore, roi de Thebes. Polydore, ſe ſentant près de ſa fin, recommanda le Royaume & ſon fils à Nyctée. Celui-ci étant venu à mourir, Lycus ſon frere eut la tutele du jeune Prince avec l'adminiſtration du Royaume. Quand Labdacus fut en état de gouverner

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 823.

(*b*) Herod. L. V. c. 92.

(*c*) Diod. Sicul. pag. 366.

(*d*) Pauſ. pag. 95, 549. Herod. L. V. c. 59. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 133.

par lui-même. Lycus lui remit le timon de l'État ; mais, il ne le garda pas long-tems, car il mourut quelque années après, de sorte que Lycus se vit encore une fois tuteur d'un jeune Roi, qui étoit Laius, fils de Labdacus.

LABDALE, *Labdalum*, (a) Λάβδαλον, lieu particulier de la ville de Syracuse. On croit que c'est la même chose que l'Hexapyle de Tite-Live. Quoi qu'il ne soit, ce lieu fut environné d'une enceinte par les Athéniens, l'an 414 avant l'ere Chrétienne, & ils entreprirent en même-tems d'environner toute la ville d'une muraille.

LABÉATES, *Labeatæ*, (b) *Labeates*, peuple d'Illyrie. Pline en parle comme d'un peuple qui ne subsistoit plus de son tems. Les Labéates étoient aux environs de Scodra. Tite-Live dit qu'ils étoient soumis au roi Gentius, & nomme leur païs *Labeatis terra*. Scodra étoit leur plus forte place.

Les Romains ayant divisé l'Illyrie en trois parties, l'an de Rome 585, & 167 avant l'ere Chrétienne, les Labéates seuls en formerent une ; ce qui prouve que ce peuple ne laissoit pas d'être fort considérable.

LABÉATIS, *Labeatis*, (c) marais ou lac aux environs de Scodra. Tite-Live, faisant la description de cette ville, dit qu'elle est entre deux rivières, dont l'une est la Barbana qui vient la baigner au couchant, & a sa source dans le lac de Labéatis. Ortélius dit avec Niger que si ce lac de Labéatis n'est pas le même que le lac de Scodra, il faut dire que ce dernier n'avoit point de nom chez les Anciens.

LABEATIS TERRA. *Voyez* Labéates.

LABÉCIE, *Labetia*, (d) ville de l'Arabie heureuse. Elle fut une des places que détruisit Gallus dans son expédition, selon Pline.

LABÉON, *Labeo*, Λαβεών, surnom de quelques familles Romaines, comme des Antistius, des Asconius, des Atinius, des Fabius, des Pacuvius, des Pomponius, &c. On dit que ce surnom fut donné originairement à ceux qui avoient de grosses levres.

LABÉON [Cn.], (e) *Cn. Labeo*, Tribun des soldats, fut tué dans un combat qui se donna dans la Gaule Cisalpine. T. Juventius son frere, qui étoit aussi tribun des soldats, fut tué dans le même combat avec plusieurs braves gens, tant citoyens qu'alliés.

LABÉON [Q. FABIUS], *Q. Fabius Labeo*, Κ. Φάβιος Λαβεών, (f) dont nous avons parlé au mot

(a) Diod. Sicul. p. 334. Thucyd. p. 482, 491.
(b) Plin. T. I. p. 179. Tit. Liv. L. XLIV. c. 22, 31. L. XLV. c. 26.
(c) Tit. Liv. L. XLIV. c. 31.
(d) Plin. Tom. I. p. 340.
(e) Tit Liv. L. XXXIII. c. 22.
(f) Valer. Max. L. VII. c. 3. Corn. Nep. in Annib. c. 13.

mot Fabius. *Voyez* Fabius.

Nous ajoûterons ici deux traits de ce Romain, qui ne font pas honneur à la bonne foi dont se piquoient ses compatriotes.

Élu arbitre par le Sénat, au sujet des limites de la ville de Nole & de celle de Naples, il tira à part les citoyens de l'une & de l'autre, & leur proposa en particulier, de se contenter de ce que chaque peuple avoit pour lors, & d'en céder plutôt quelque partie que d'en demander davantage. Ce personnage parloit si gravement, que tout lui fut accordé de part & d'autre. Les bornes furent donc solemnellement plantées. Mais, s'étant trouvé quelques terres entre deux, que l'une & l'autre ville ne devoit point occuper, il les adjugea au peuple Romain, sans que les citoyens de Nole, ni ceux de Naples osassent se plaindre, parce qu'ils en avoient signé le compromis.

On dit aussi qu'ayant vaincu le roi Antiochus, & fait un traité avec lui, par lequel ce Prince devoit lui céder la moitié de ses navires, il les fit tous partager en deux, afin d'ôter à ce Roi universellement tous ses vaisseaux.

Q. Fabius Labéon se mêloit de poësie, & il y en a qui assurent que si Térence avoit été aidé dans la composition de ses comédies, ce n'avoit pas été par Scipion & par Lélius, qui n'étoient encore que de jeunes gens, mais par Sulpicius Gallus ou bien par Q. Fabius Labéon, & M. Popilius qui étoient tous deux Consulaires & Poëtes.

LABÉON [C. ATINIUS], *C. Atinius Labeo*, (*a*) Tribun du peuple l'an de Rome 622 & avant J. C. 130.

Il fut chassé du Sénat par le censeur Métellus ; ce qui le remplit d'un désir forcené de s'en venger. C'est pourquoi, ayant observé le Censeur, qui revenoit du champ de Mars à Midi, par la plus grande chaleur du jour, pendant que la place publique étoit déserte, aussi-bien que le Capitole, il le fit saisir pour le mener au haut du roc Tarpeien, & delà le précipiter. Les fils de Métellus, qui étoient au nombre de quatre, & tous des premiers du Sénat, ayant appris le péril, où étoit leur pere, volent à son secours. Mais, ils ne pouvoient pas grand'chose contre un Magistrat, dont la personne étoit sacrée & inviolable. Il fallut que le Censeur se fît traîner pour gagner du tems par cette résistance. Il lui en coûta de mauvais traitemens, qui allerent jusqu'à lui faire sortir le sang par les oreilles. Mais enfin, on trouva un Tribun, qui vint le prendre sous sa protection, & le sauver des fureurs de son collegue. » Est-ce un » éloge pour les mœurs de ces

(*a*) Plin. L. VII. c. 44. Roll. Hist. Rom. Tom. V. pag. 224, 225.

» tems, dit Pline, qui nous a » conservé le détail de cet évé» nement, ou bien n'est-ce pas » un nouveau sujet d'indigna» tion, qu'au milieu de tant » de Métellus, l'audace crimi» nelle d'Atinius soit toujours » demeurée impunie? «

LABÉON [Q. ANTISTIUS], *Q. Antistius Labeo*, (*a*) lieutenant de M. Brutus. Celui-ci, voulant faire entrer dans sa conspiration contre César, deux de ses amis, Statilius & Favonius, les sonda un jour de loin, en jettant quelques propos sur le gouvernement. Mais, ni l'un ni l'autre ne s'étant expliqués d'une manière qui le satisfît, il ne poussa pas plus loin la conversation, feignant de trouver cette matière trop difficile, & il les laissa. Fovonius avoit avancé qu'une guerre civile étoit un plus grand mal que l'assujettissement même injuste à la puissance d'un seul; & Statilius, selon les principes de la secte Épicurienne, dont il faisoit profession, pensoit qu'il convenoit peu à un homme sensé de souffrir bien des fatigues, & de s'exposer à mille dangers pour des sots & des vicieux. Q. Antistius Labéon, qui étoit présent, se déclara d'un avis contraire, & les réfuta. Sur quoi M. Brutus le jugea digne de sa confiance, & s'étant ouvert à lui en particulier, il le trouva disposé à se joindre aux vengeurs de la liberté.

Ce fut Q. Antistius Labéon qui instruisit D. Brutus du complot, & qui l'invita à y prendre part. Il fut si attaché aux intérêts de sa patrie, que voyant son parti opprimé par la perte de la bataille de Philippes, il ne voulut pas survivre à la perte de la liberté de Rome. C'est pourquoi, il se fit tuer dans sa propre tente, par celui de ses esclaves, auquel il se fioit le plus, & qu'il venoit d'affranchir, l'an de Rome 710, & 42 avant Jesus-Christ. Selon d'autres, il fut tué dans le combat même, & l'on dit que M. Brutus, se rappellant avec douleur ceux qu'il avoit vu périr, témoigna en particulier regretter beaucoup Q. Antistius Labéon.

C'étoit un excellent Jurisconsulte Romain. Il avoit pris les leçons du célebre Sulpicius. Il laissa un fils qui fut encore un plus grand Jurisconsulte que lui. C'est celui dont il est parlé dans l'article suivant.

LABÉON [Q. ANTISTIUS], *Q. Antistius Labeo*, (*b*) fils du précédent, & disciple du sçavant Trébatius, vivoit du tems d'Auguste, & fut un des plus sçavans Jurisconsultes de Rome. D'ailleurs, il étoit d'une profonde littérature & d'une inté-

(*a*) Appian. pag. 669. Plut. Tom. I. pag. 989. 1008 Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 44, 45, 266.

(*b*) Aul. Gell. L. I. c. 12. L. VII. c. 15. L. XIII. c. 10, 12. L. XX. c. 21. Sueton. in Aug. c. 54 Tacit. Annal. L. III. c. 75. Plin. Tom. I. p. 552. T. II. p. 682, 683. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 83, 84, 473.

grité inflexible, bien éloigné de cet esprit flatteur & complaisant, que presque tous les Romains de ce tems-là témoignerent pour s'accommoder à l'esprit de l'Empereur; car, Q. Antistius Labéon persista toujours dans les manières anciennes, & ne voulut jamais consentir à rien qui ne fût conforme aux loix. Aulu-Gelle & Suétone nous rapportent plusieurs traits de cette conduite.

Auguste, s'étant proposé de réduire le nombre des Sénateurs, commença par en nommer trente, choisis par lui sous la loi du serment entre les plus dignes. Ces trente, après s'être liés par un semblable serment, devoient en choisir chacun cinq, dont aucun ne fût de leurs parens; & entre ces cinq le sort décidoit de celui qui resteroit Sénateur. Les trente nouvellement élus devoient ensuite recommencer la même opération, jusqu'à la concurrence du nombre de six cens. Q. Antistius Labéon mit M. Lépidus l'ancien Triumvir à la tête des cinq qu'il choisissoit. Auguste s'emporta à ce sujet jusqu'à accuser Q. Antistius Labéon de parjure, & il lui demanda avec colere, si, conformément au serment qu'il avoit fait, il n'en connoissoit pas de plus digne. Q. Antistius Labéon lui répondit tranquillement que chacun avoit sa façon de penser. » Et après tout, » ajoûta-t-il, quel reproche » pouvez-vous me faire de re» garder comme digne de la » place de Sénateur, celui que » vous laissez jouir du souve» rain Pontificat ? » Cette réponse ferma la bouche à Auguste; mais, il est aisé de juger qu'elle ne le satisfit pas.

Héritier des sentimens de son pere, & nourri dans les mêmes principes, Q. Antistius Labéon conserva toujours beaucoup de fierté. Auguste ayant témoigné quelque inquiétude, à cause du grand nombre de mécontens que faisoit la revue du Sénat, quelqu'un proposa que les Sénateurs fissent la garde autour de sa personne. *Je suis dormeur*, reprit brusquement Q. Antistius Labéon, *je ferois mal ma charge.*

On conçoit que de pareils traits, soutenus dans tout le reste de la conduite, n'étoient pas propres à lui attirer les bonnes graces du Prince. Aussi, quoiqu'il fût homme d'un grand mérite, & qu'il excellât dans la Jurisprudence, il ne put parvenir au Consulat. Auguste au contraire prit à tâche de combler d'honneurs Ateius Capito, rival de Q. Antistius Labéon dans la profession de Jurisconsulte, mais qui sçavoit mieux s'accommoder aux tems.

On prétend même qu'il ne put aller au-delà de la dignité de Préteur, ce qui ne servit qu'à le rendre plus illustre. Il y en a qui assurent qu'il refusa d'être fait Consul substitué, lorsque Auguste le lui proposa. Mais, selon Pomponius,

la raiſon de Q. Antiſtius Labéon fut qu'il craignoit d'être détourné de ſes études. Il n'eſt pas tout à fait certain que celui dont nous parlons dans cet article, ſoit le même dont parle Pline, comme étant mort depuis peu extrêmement vieux, & ayant fait gloire de ſçavoir peindre en miniature; vanité de laquelle on ſe moquoit.

Q. Antiſtius Labéon compoſa un fort grand nombre de livres, dans leſquels donnant trop à ſon eſprit & à ſon imagination, il débita beaucoup de nouveautés. Il partageoit l'année, en ſorte qu'il étoit ſix mois à Rome à répondre à ceux qui le conſultoient ſur le droit, & ſix mois à la campagne pour compoſer des livres. On veut qu'il en ait publié juſqu'à quatre cens. On voit le titre de quelques-uns dans l'indice des Pandectes. Il avoit compoſé quelques ouvrages ſur le droit Pontifical & ſur les divinations, qui ſont peut-être ceux dont ſaint Auguſtin a cité quelque choſe dans le II livre de la Cité de Dieu. Nous diſons peut-être, parce qu'il auroit pu citer d'après un Cornélius Labéon, auteur de quelques livres de Faſtes, des dieux Pénates, & de l'oracle de Claros, cité pluſieurs fois par Macrobe. On dit que Q. Antiſtius Labéon avoit auſſi compoſé des Commentaires ſur les douze Tables.

LABÉON [Claudius], (a) *Claudius Labeo*, commandant de la cavalerie Batave, fut fait priſonnier par Civilis, l'an de Jeſus-Chriſt 69. Il y avoit entr'eux une rivalité ancienne; ils étoient dans le païs chefs de factions oppoſées. Civilis appréhenda donc, s'il le faiſoit mourir, de ſe rendre odieux auprès de ſes compatriotes; s'il lui laiſſoit la vie, d'avoir en lui un auteur éternel de troubles & de diſcordes. Il prit un parti mitoyen, & le tranſporta dans la Friſe au-delà du Rhin. Mais, Claudius Labéon trouva le moyen de corrompre ſes gardes, & il ſe rendit l'année ſuivante à Cologne auprès de Dillius Vocula.

Plein de reſſentiment, il ſe faiſoit fort, ſi on lui donnoit un petit corps de troupes, de ramener à l'alliance Romaine la plus grande partie de la nation des Bataves. Il promettoit plus qu'il ne pouvoit tenir. Quoique Dillius Vocula lui eût accordé le détachement qu'il demandoit, il ne réuſſit qu'à ſe faire ſuivre d'un petit nombre de Nerviens & de Bétaſiens; & ſes exploits ſe réduiſirent à des courſes furtives ſur les Caninéfates. Quelque tems après, ſuivi de troupes levées tumultuairement parmi ces deux mêmes peuples & les

(a) Tacit. Hiſt. L. IV. c. 18, 56, 66, 70. Crév. Hiſt. des Emp. T. III. p. 258, 307, 316. & *ſuiv.*

Tongres, il vint à la rencontre de Civilis, & l'arrêta au pont de la Meuse. Par l'avantage de ce poste, il soutint fiérement le combat, jusqu'à ce que les Germains ayant passé le fleuve à la nage, vinrent le prendre en queue. Mais, Claudius Labéon se sauva, avant que d'être enveloppé. Civilis, avide de satisfaire son animosité particulière contre le fugitif, le poursuivit long-tems dans les recoins de la Belgique.

LABÉON [ATTIUS], *Attius Labeo*. *Voyez* Attius.

LABÉRIUS [DÉCIMUS], *Decimus Laberius*, (*a*) chevalier Romain, s'attacha à composer de ces sortes de pièces de théatre, ou farces, qu'on appelloit Mimes. Il excella dans ce genre de composition, à cause du penchant naturel qu'il avoit à la médisance & à la raillerie.

Il étoit âgé de soixante ans, lorsque César, non content qu'il fournît des pièces au Théatre, exigea encore de sa complaisance qu'il y jouât lui-même un rôle. Décimus Labérius obéit, mais à regret, comme il le témoigna dans un beau prologue que Macrobe nous a conservé. Cette pièce Latine est d'une délicatesse extrême.

Necessitas, cujus cursus transversi impetum
Voluerunt multi effugere, potuerunt,
Quò me detrusit penè extremis sensibus?
Quem nulla ambitio, nulla unquam largitio,
Nullus timor, vis nulla, nulla auctoritas
Movere potuit in juventa de statu;
Ecce in senecta ut facilè labefecit loco
Viri excellentis mente clemente edita
Submissa placidè blandiloquens oratio!
Etenim ipsi dî negare cui nihil potuerunt,
Hominem me denegare quis posset pati?
Ergo bis tricenis annis actis sine nota,
Eques Romanus è lare egressus meo,
Domum revertar mimus. Nimirum hoc die
Uno plus vixi mihi quàm vivendum fuit.
Fortuna immoderata in bono æquè atque in malo,
Si tibi erat libitum litterarum laudibus
Floris cacumen nostræ famæ frangere,

(*a*) Cicer. ad Amic. L. VII. Epist. 11. Horat. L. I. Satyr. 10. v. 6. Macrob. Saturn. L. II. c. 7. Aul. Gell. L. III. c. 7. L. X. c. 17. Roll. Trait. des Etud. Tom. I. pag. 219. & suiv. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 170, 171. Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 641, 642.

Cur, cùm vigebam membris præviridantibus,

Satisfacere populo & tali cùm poteram viro,

Non flexibilem me concurvasti ut caperes?

Nunc me quò dejicis? Quid ad scenam affero?

Decorem formæ an dignitatem corporis,

Animi virtutem, an vocis jucundæ sonum?

Ut hedera serpens vires arboreas necat,

Ita me vetustas amplexu annorum enecat.

Sepulcri similis, nihil nisi nomen retineo.

» Où m'a réduit, presque sur » la fin de mes jours, la dure » nécessité qui traverse nos » desseins, dont tant de mortels ont voulu, & si peu ont » pu éviter les coups violens » & imprévus. Moi, qui dans » la fleur de l'âge, avois tenu » contre toute sollicitation, » toute largesse, toute crainte, » toute force, tout crédit; me » voilà, dans ma vieillesse, » renversé en un moment par » les douces insinuations de ce » grand homme, si plein de » bonté pour moi, & qui a » bien voulu s'abaisser à mon » égard jusqu'à d'instantes prieres. Après tout, si les Dieux » mêmes ne lui ont pu rien refuser, souffriroit-on, moi qui » ne suis qu'un homme, que » j'eusse osé lui refuser quelque chose. Il faudra donc » qu'après avoir vécu sans reproche jusqu'à soixante ans, » sorti chevalier Romain de » ma maison, j'y rentre Comédien. Ah! J'ai vécu trop d'un » jour. O fortune, excessive » dans les biens comme dans » les maux, si tu avois résolu » de flétrir ma réputation, & » de m'enlever cruellement » la gloire que je m'étois acquise par les lettres, pourquoi ne m'as-tu pas produit » sur le Théatre, lorsque je » pouvois céder avec moins de » confusion, & que la vigueur » de l'âge me mettoit en état de » plaire au peuple & à César? » Mais maintenant qu'apporté-je sur la scene? La bonne » grace du corps? L'avantage » de la taille? La vivacité de » l'action? L'agrément de la » voix? Rien de tout cela. » De même que le lierre, embrassant un arbre, l'épuise » insensiblement & le tue; ainsi » la vieillesse, par les années » dont elle me charge, me laisse sans force & presque sans » vie. Semblable à un sépulcre, je ne conserve de moi » que le nom. »

Décimus Labérius voulut se venger de l'espèce de violence que César lui avoit faite, par des vers qu'il inséra dans ses Mimes, & qui faisoient une allusion visible à la situation actuelle des affaires. Ainsi, il introduisit sur la scene un personnage qui crioit : *Romains, nous perdons notre liberté.* On remarqua enco-

re extrêmement un autre vers, dont le sens est : *Celui que plusieurs craignent, en craint nécessairement lui-même plusieurs.* Toute l'assemblée fit l'application de cette maxime à César, & tourna ses regards sur lui.

Le Dictateur fut offensé de cette liberté du Poëte ; & le dépit qu'il en conçut influa beaucoup sur le jugement par lequel il attribua le prix à Publius Syrus, rival de Décimus Labérius. Cependant, il ne laissa pas de récompenser celui qu'il avoit forcé de s'avilir. Il lui donna sur le champ un anneau d'or, comme pour le réhabiliter dans l'ordre des Chevaliers, avec une gratification de cinq cens mille sesterces.

Décimus Labérius, au sortir de la scene, se disposa donc à aller prendre place parmi les chevaliers Romains. Ceux-ci, qui regardoient comme un double deshonneur pour eux, qu'un homme de leur ordre eût été obligé de monter sur la scene, & qu'après y avoir joué il revînt s'asseoir au milieu d'eux, s'arrangerent de façon à ne lui point laisser de place. Décimus Labérius passoit à travers les bancs des Sénateurs pour gagner ceux des Chevaliers. Cicéron, près duquel il se trouva, le voyant un peu embarrassé, lui dit : *Je vous recevrois, si je n'étois assis trop à l'étroit.* Il vouloit, & se moquer de Décimus Labérius, & plaisanter sur la multitude des nouveaux Sénateurs créés par César sans choix & sans aucune attention aux regles ni aux bienséances. Le Poëte piqué fit à Cicéron une repartie bien sanglante. *Vous m'étonnez*, lui dit-il, *car vous êtes accoutumé à vous asseoir toujours sur deux sieges à la fois.* C'étoit une expression proverbiale, qui signifioit chez les Romains ce que nous appellons *nager entre deux eaux*, flotter entre deux partis. Ainsi, Décimus Labérius reprochoit à Cicéron, que se ménageant entre César & Pompée, il n'avoit été ainsi ami fidele ni de l'un ni de l'autre.

Décimus Labérius mourut à Putéoles, quelque tems après l'assassinat de César, vers l'an 44 avant J. C.

LABÉRIUS MAXIMUS, *Laberius Maximus*, (*a*) suspect de vues ambitieuses, fut pour cette raison relégué dans une isle. On voulut engager Adrien, au commencement de son regne, à se défaire de ce Labérius Maximus ; mais, Adrien ne voulut pas se prêter à ce Conseil sanguinaire.

LABERNIS. *Voyez* Laverne.

LABICI. *Voyez* Labicum.

LABICUM, *Labicum*, (*b*) Λαβικον, ville d'Italie, dans le Latium, aux environs de Tus-

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 274.

(*b*) Strab. p. 237. Tit. Liv. L. II. c. 39. L. IV. c. 45. *& seq.* L. VI. c. 21. L. XXVI. c. 9. Plin. Tom. I. pag. 155. Sili. Ital. L. VIII. v. 368. Cicer. in Rull. c. 94. Virg. Æneid. L. VII. v. 796.

ver, suivant le sentiment de tous les Sçavans.

LABIÉNUS [Q.], *Q. Labienus*, (*a*) K. Λαβιηνός, fut tué à Rome dans la sédition qu'excita le tribun Apuleius Saturninus, son ami.

LABIÉNUS [Tit.], *Tit. Labienus*, (*b*) frere du précédent, & pere de celui qui suit.

LABIÉNUS [Tit.], *Tit. Labienus*, T. Λαβιηνὸς, (*c*) fils du précédent, naquit sur la fin de l'an de Rome 654, ou au commencement de l'année suivante. Sa famille étoit du nombre de celles, qui étoient fort attachées au parti Républicain. Il en suça avec le lait tous les sentimens, & devint le plus ardent défenseur de sa patrie.

L'éducation qu'il reçut, fut celle qu'on donnoit aux jeunes Romains qui aspiroient aux grands emplois. L'art de parler en public & l'art de la guerre étoient ceux auxquels ils s'attachoient le plus. Les maîtres, qui l'instruisirent dans l'art de parler, nous sont inconnus; il falloit bien que Tit. Labiénus possédât cet art, au moins dans un certain degré, puisqu'il fut Tribun du peuple avec grande réputation. Il fut du nombre de ceux qui sçavoient émouvoir les esprits de la multitude contre les Grands; & il fut obligé de parler contre Hortensius & Cicéron pour soutenir les prérogatives de l'ordre Plébeien.

Pour l'art militaire, il en acquit une grande connoissance, & il y joignit une grande expérience. L'empressement que Jule César eut d'en faire le premier de ses Lieutenans, & la confiance qu'il eut en lui, en sont des marques bien certaines. Suivant Cicéron, Tit. Labiénus fit ses premieres campagnes dans l'Asie mineure. On appelloit premieres campagnes les années que les jeunes Romains avoient coûtume d'employer au métier de la guerre, après avoir pris la robe virile, jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de pouvoir être admis à demander les Magistratures. Il servit dans les armées qui furent envoyées contre les peuples de Cilicie sous le proconsul P. Servilius. Ces peuples, habitant un païs montueux & voisin de la mer, voyant l'embarras où étoient les Romains par la longueur de la guerre contre Mithridate, prirent la résolution de faire dès

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. X. p. 100.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. X. p. 100.

(*c*) Dio. Cass. pag. 41. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 653. *& seq.* pag. 716. *& seq.* Cæs. de Bell. Gall. L. I. pag. 11. L. II. pag. 85. L. IV. pag. 155. L. V. p. 153, 179, 208, 209. L. VI. pag. 216. *& seq.* L. VII. p. 324. *& seq.* L. VIII. p. 404, 405. de Bell. Civil. L. III. pag. 591, 645. *& seq.* Hirt. Pans. de Bell. Afric. pag. 760. *& seq.* de Bell. Hisp. pag. 854. Lucan. L. V. v. 345. *& seq.* Valer. Max. L. VIII. c. 15. Crév. Hist. Tom. VI. pag. 435. *& suiv.* Tom. VII. pag. 52. *& suiv.* Tom. VIII. p. 6, 12. Mem. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. X. p. 98. *& suiv.* T. XIII. p. 62, 63. *& suiv.*

courſes ſur terre & ſur mer dans leur voiſinage ; ils firent fortifier des places pour leur ſervir de retraite. Leurs courſes maritimes s'étendoient dans la mer Égée, autour de l'iſle de Crete & du Péloponnèſe, dans la mer Ionienne, & dans la mer de Cyrène le long de l'Afrique ; leurs courſes de terre s'étendoient dans la Pamphylie, dans la Carie & dans la Lycie. Ils avoient amaſſé de grandes richeſſes par leurs pillages, ils les avoient retirées dans leurs villes. P. Servilius les défit premiérement ſur la mer, & les renferma dans la Cilicie. Enſuite, il les aſſiégea dans leurs villes. Les plus fortes de ces villes étoient Oricum, Phaſélis, Olympe & Iſaure. P. Servilius prit & démolit ces places. La priſe d'Iſaure lui parut une ſi belle conquête, qu'il en prit le ſurnom d'Iſauricus ; le Sénat lui confirma ce ſurnom, en lui accordant les honneurs du triomphe.

Tit. Labiénus ſervant ſous ce Général eut part à ſes grandes actions ; Cicéron l'en fait ſouvenir dans ſon oraiſon pour C. Rabirius. Une guerre, auſſi vive ſur terre & ſur mer, fut une excellente leçon pour un jeune Guerrier ; ces batailles avec des peuples ſi belliqueux & ſi opiniâtres, ces combats dans des païs montueux & ferrés, ces ſieges de villes que la nature & l'art rendoient fortes, l'inſtruiſirent de toutes les ruſes & de toutes les fineſſes de la guerre. Après une telle étude des choſes militaires & tant d'expérience dans la guerre, Tit. Labiénus retourna à Rome pour entrer dans la Magiſtrature. On ne ſçait pas l'année de ſa Queſture ni des premiers emplois qu'il obtint.

L'année que Tit. Labiénus fut tribun du peuple, eſt plus certaine ; elle concourt avec celle du conſulat de Cicéron & de C. Antonius, qui commença le premier jour de Janvier de l'an de Rome 691. Cela étant, Tit. Labiénus & ſes collegues avoient pris poſſeſſion de leurs charges de Tribuns du peuple le dix Décembre de l'année précédente, ſuivant l'uſage ordinaire de la République. Les Tribuns du peuple étoient au nombre de dix ; les Auteurs anciens ne nous ont conſervé les noms que de quatre collegues de Tit. Labiénus, ſçavoir, Serv. Rullus, T. Ampius, L. Beſtia, & L. Cécilius. Le nom de ces quatre Tribuns n'eſt pas moins connu dans l'hiſtoire Romaine, que celui de Tit. Labiénus.

Tit. Labiénus rendit ſon Tribunat célebre par trois actions principales. La première fut l'accuſation du ſénateur C. Rabirius ; la ſeconde, la loi Attia des Sacerdoces ; & la troiſième, les honneurs qu'il procura au grand Pompée vainqueur de Mithridate.

L'accuſation formée par Tit. Labiénus contre C. Rabirius fit un grand bruit à Rome. Suétone prétend que ce fut

Jule César qui sous main avoit invité Tit. Labiénus à se rendre accusateur de C. Rabirius. Le titre de l'accusation étoit le crime de haute trahison commis par C. Rabirius, pour avoir tué dans une sédition arrivée l'an de Rome 654, le tribun Apuleius Saturninus. Tout le monde sçait que la personne des Tribuns du peuple étoit sacrée & inviolable. Tit. Labiénus avoit un intérêt particulier dans cette affaire; son oncle paternel Q. Labiénus avoit été tué dans cette sédition avec le Tribun dont il étoit ami & partisan. Tit. Labiénus soutenoit que C. Rabirius étoit digne de mort, suivant les Loix.

On nomma d'abord pour Duumvirs ou Commissaires pour informer de cette affaire, deux hommes ennemis de C. Rabirius, sçavoir Jule César & Lucius César son parent. Ces Duumvirs déclarerent C. Rabirius duement atteint & convaincu du crime dont il étoit accusé, & le firent juger digne de mort. C. Rabirius appella de ce premier jugement au peuple. Le peuple étant assemblé, Tit. Labiénus, en qualité de Tribun du peuple, fit une harangue pour soutenir son accusation; il s'étendit sur la noirceur du crime commis par C. Rabirius. Il exagéra les privileges attachés à la personne des Tribuns; il soutint qu'ils se communiquoient à tous ceux qui les accompagnoient dans la fonction de leur emploi, qui étoit le principal appui de la liberté des citoyens; il fut écouté très-favorablement.

C. Rabirius fut défendu par les plus éloquens personnages, Hortensius & Cicéron. Hortensius renferma sa défense dans des preuves particulières, il fit voir que C. Rabirius n'étoit point coupable des crimes dont Tit. Labiénus l'accusoit, & qu'on lui imputoit. Cicéron parla dans cette affaire en qualité de Consul, il soutint que le tribun Apuleius Saturninus, & toutes les personnes qui l'avoient accompagné, y compris l'oncle paternel de Tit. Labiénus, étoient tous des séditieux qui avoient alors troublé la paix publique par les loix injustes, qu'ils proposoient; que le Sénat, pour éviter leurs violences, avoit ordonné aux consuls C. Marius & Valérius Flaccus, de faire prendre les armes à tous les bons Citoyens, & d'agir ainsi qu'ils le jugeroient à propos pour le salut de l'État. Cet arrêt ayant été mis à exécution, tous les honnêtes gens suivirent les Consuls; le tribun Apuleius Saturninus & le préteur Serv. Glaucia avec leurs complices, s'emparerent du Capitole; les Consuls les y assiégerent & les forcerent d'en sortir; ils périrent avec tous leurs associés dans le tumulte qui arriva, & dont ils étoient eux-mêmes la cause.

Cette accusation, capable de réveiller les animosités entre les Nobles & les Plébeiens,

auroit tourné à l'avantage de Tit. Labiénus, nonobstant l'éloquence des défenseurs de C. Rabirius; mais, elle fut assoupie, si nous en croyons Dion Cassius, par l'adresse & la prudence de Q. Métellus Céler Préteur & Augure. Il fit enlever l'étendard Romain que l'on mettoit sur le haut de la tour du Janicule pendant les Comices; ainsi, l'assemblée du peuple étant interrompue & remise à une autrefois, les Patriciens sauverent C. Rabirius; & le tribun Tit. Labiénus ne trouva pas à propos de poursuivre une accusation, qui excitoit de si grands troubles dans la République. Il sacrifia au bien général de sa patrie, la vengeance de son oncle paternel Q. Labiénus.

A l'égard de la loi touchant les Sacerdoces, dont Tit. Labiénus fut l'Auteur, on sçait que l'objet de cette loi étoit de rendre au peuple le droit de nommer aux Sacerdoces vacans comme avoit fait la loi Domitia.

Pour les honneurs que Tit. Labiénus, étant Tribun du peuple, procura à Cn. Pompée, l'histoire Romaine nous apprend qu'après la fin de la guerre contre Mithridate, qu'il termina si avantageusement pour la République & si glorieusement pour lui, Tit. Labiénus & T. Ampius, Tribuns du peuple, n'attendirent pas le retour de Cn. Pompée à Rome, pour les lui faire accorder. Sur les premières nouvelles qu'ils reçurent des avantages que ce Général avoit remportés, & pendant son abscence, ils firent passer une loi, par laquelle il étoit permis à Cn. Pompée de porter une couronne de laurier, avec tous les ornemens du triomphe dans les jeux du Cirque, & aux jeux Scéniques une pareille couronne de laurier avec la robe bordée de pourpre. Cn. Pompée ne voulut user de cet honneur extraordinaire qu'une seule fois, & ce fut encore trop; car, cette distinction ne manqua pas de lui attirer l'envie de plusieurs des principaux Romains jaloux de ses grandes prospérités. C'est Velleius Paterculus qui nous instruit de ce détail. Charles Pascal, dans son traité des Couronnes, dit qu'on accorda à Cn. Pompée par ce décret, des couronnes d'or, parce qu'il lit dans le passage de Velleius Paterculus, au lieu des mots de *corona laurea*, ceux de *corona aurea*. Mais, Charles Pascal se trompe, suivant Lipse, qui a fait le premier cette heureuse correction dans le texte de cet Auteur. Il n'y a pas d'apparence que les Tribuns du peuple permissent à personne l'usage des couronnes d'or, depuis l'abolition de la Royauté après l'exil des Tarquins. D'ailleurs, cette manière de lire ce passage de Velleius Paterculus est confirmée par un passage de Dion Cassius, qui, dans son livre trente-septième, dit qu'on accorda à Cn. Pompée

le droit de porter une couronne de laurier dans toutes les assemblées, ce que Dion Cassius explique par le mot Grec δαφνηφορεῖν ; or, ce mot δαφνηφορεῖν ôte toute l'équivoque qu'on pourroit faire sur la matière de la couronne, dont Cn. Pompée avoit droit d'orner sa tête dans les assemblées publiques.

Cette bonne volonté des Tribuns du peuple envers Cn. Pompée, ne doit pas être regardée comme un empressement flatteur pour faire leur cour à ce Conquérant dans une occasion illustre ; elle étoit fondée sur deux raisons très-pertinentes. La première étoit leur reconnoissance pour les beinfaits qu'ils avoient reçus de Cn. Pompée ; c'étoit lui qui, dans son premier Consulat qu'il avoit exercé avec M. Crassus, l'an de Rome 684, avoit rétabli en son entier la puissance des Tribuns du peuple que le dictateur L. Sylla avoit si fort diminuée, qu'il n'en avoit laissé que le nom & l'image sans aucun effet. La seconde raison étoit que les Tribuns du peuple étoient en quelque façon les auteurs de la gloire de Cn. Pompée, parce qu'ils lui avoient procuré les grands emplois qui lui avoient donnné occasion de l'acquérir.

Le tems du tribunat de Tit. Labiénus étant fini, il monta par degrés aux Magistratures suivantes, qui étoient l'Édilité & la Préture ; il fut Préteur l'an de Rome 695. Cette année est célebre par le consulat de Jule César & de Bibulus. Le premier de ces Consuls, ayant été gendre de L. Cinna & étant neveu de C. Marius par sa tante Julie, étoit regardé depuis long-tems comme chef du parti populaire. Il y avoit long-tems que L. Sylla avoit prédit qu'il y avoit dans Jule César, plusieurs Marius. Tit. Labiénus lui étoit fort attaché par cette raison. On nommoit en ce tems-là à Rome, tous les ans, huit Préteurs, suivant les loix de L. Sylla ; chacun de ces Préteurs avoit un département particulier ; on ignore celui qu'eut Tit. Labiénus. Au sortir de cette Magistrature, il n'obtint pas de Province à gouverner ; il auroit pu prétendre à la Gaule Narbonnoise ou Transalpine, alors composée de l'étendue du païs qu'occupent aujourd'hui la Savoie, le Dauphiné, la Provence & le Languedoc ; ce gouvernement de la gaule Transalpine étoit souvent donné à des Préteurs. L'ambition de Jule César lui ôta cette ressource ; ce Consul s'étant fait donner le gouvernement de la gaule Cisalpine & de l'Illyrie, par la loi publiée en sa faveur par le tribun Vatinius, le Sénat y ajouta celui de la gaule Transalpine, & Tit. Labiénus fut obligé de se contenter d'être lieutenant de Jule César dans son gouvernement. La durée de la guerre que Jule César fit pour la conquête des Gaules, fut de huit années ; nulle de ces années ne se passa

ſans être marquée par quelque action remarquable de Tit. Labiénus.

Dès la première campagne, Jule Céſar, voulant empêcher les Suiſſes de ſortir de leur païs, & ayant fait faire un retranchement depuis le lac de Geneve jusqu'au mont Jura, commit la défenſe de ce retranchement à Tit. Labiénus. Dans la ſeconde campagne, Tit. Labiénus donna avis à Jule Céſar des mouvemens des peuples de la Gaule Belgique, & il eut beaucoup de part à la victoire que Jule Céſar remporta ſur les Nerviens, les plus belliqueux d'entre ces peuples. Dans la troiſième campagne, Jule Céſar détacha Tit. Labiénus avec un corps de cavalerie, pour aller dans le païs de Treves empêcher les Germains de paſſer le Rhin. Dans la quatrième campagne, Jule Céſar envoya Tit. Labiénus avec les légions revenues d'Angleterre, contre ceux de Thérouanne, qui avoient inſulté les ſoldats Romains. Dans la cinquième campagne, Jule Céſar s'étant embarqué pour l'Angleterre, laiſſa Tit. Labiénus dans les Gaules avec trois légions, & deux mille chevaux; Jule Céſar, à ſon retour, envoya Tit. Labiénus du côté de Treves avec une légion, avec laquelle il combattit & tua Indutiomarus qui étoit venu pour l'attaquer avec une armée de Gaulois & de Germains. Dans la ſixième campagne, Tit. Labiénus, ſçachant que ceux de Treves attendoient un ſecours des Germains, trouva le moyen de les ſurprendre avant l'arrivée de ce ſecours, & de ſe rendre maître de la cité de Treves. Dans la ſeptième campagne, les principaux peuples de la Gaule s'étant unis contre les Romains, & ayant élu pour chef Vercingétorix Seigneur Auvergnat, à qui ils fournirent des troupes très-nombreuſes, Jule Céſar détacha Tit. Labiénus avec quatre légions. Tit. Labiénus marche avec ce corps d'armée le long de la Seine, & vient camper près de la ville des Pariſiens, dont il ne peut ſe rendre maître. Il remonte à Melun, où il paſſe la Seine, & défait une armée de Gaulois commandée par Camulogène; enſuite, ayant appris que Céſar avoit levé le ſiege de Gergovie, & qu'il venoit du côté de Sens après avoir paſſé la Loire, Tit. Labiénus alla au-devant de lui, & joignit ſes troupes à celles de Jule Céſar. Alors, Jule Céſar ayant défait les Gaulois dans pluſieurs combats de cavalerie, obligea Vercingétorix leur général, de ſe renfermer dans Alexia; Tit. Labiénus rendit de grands ſervices pendant le ſiege de cette ville. Dans la huitième campagne, Jule Céſar envoya encore Tit. Labiénus contre ceux de Treves avec deux légions; Tit. Labiénus les défit dans un combat de cavalerie, eux & les Germains qui leur avoient amené du ſecours; il prit priſonniers tous leurs chefs.

Cette victoire de Tit. Labiénus termina la guerre que Jule César faisoit au peuple de la Gaule, qui; par ce moyen, se trouva entièrement soumise au joug des Romains.

Si les actions de Tit. Labiénus, pendant cette guerre des Gaules, lui furent glorieuses, on peut dire aussi qu'elles lui furent très-utiles, & qu'elles lui fournirent l'occasion d'amasser de grandes richesses.

Les Romains ne faisoient pas seulement la guerre pour y acquérir de la gloire; ordinairement ils dépouilloient les peuples vaincus de leurs biens & de leur liberté, ou ils les condamnoient à leur payer de grosses contributions & de grandes taxes. Ce qu'ils acquéroient par la guerre, étoit regardé chez eux comme légitimement acquis par le droit des gens. Dans les premiers tems de la République, les Généraux rendoient un compte exact de tout le butin; mais, dans les derniers tems, le luxe s'étant introduit, & les guerres se faisant dans des païs éloignés de Rome, ils abuserent de leur pouvoir, & se rendirent les maîtres des biens dont on dépouilloit les nations vaincues.

Jule César fut un des Généraux qui abusa le plus de l'autorité qui lui étoit confiée dans les guerres qu'il fit, en commandant les armées de la République Romaine. Suétone nous assure que dans tous les commandemens qu'il eut, & dans toutes les Magistratures qu'il exerça, il fut toujours fort empressé d'y amasser de grandes richesses. Il en distribua une partie aux officiers & aux soldats qui servoient sous lui; il employa l'autre partie à se faire des créatures dans le Sénat & parmi le peuple, & pour parvenir plus aisément à ses fins ambitieuses. Entre ceux qui servant sous les ordres de Jule César dans la guerre des Gaules, amasserent de grandes richesses, ou qui les obtinrent de ses excessives libéralités, on compte Tit. Labiénus; mais, il en fit un noble usage. Toujours plein de grandes idées, il employa une partie de ses richesses à faire rebâtir à ses dépens la ville de Cingulum, de laquelle il étoit originaire.

Paul Mérula, dans sa description topographique de l'Italie, assure qu'il a vu une médaille d'argent de Tit. Labiénus, frappée à l'occasion de la fondation de cette ville de Cingulum, parmi celles qui composoient le riche trésor de médailles de Gorlæus son ami. Les bons connoisseurs en fait de médailles regardent cette médaille de Gorlæus comme fausse & supposée.

Tit. Labiénus employa le surplus de ses grandes richesses, à ses affaires domestiques, comme un sage pere de famille; & certes ses richesses lui furent bien nécessaires pour soutenir les grandes dépenses qu'il fut obligé de faire pendant les guerres civiles qui suivirent de

près

près la fin des guerres des Gaules. Le parti qu'il prit dans ces guerres civiles, fit bien changer les ſentimens que Cicéron avoit de lui, & le fit regarder par ce grand Orateur, comme un citoyen diſtingué par ſa vertu héroïque & par ſon attachement à la liberté de la République.

Après les huit années employées à la guerre des Gaules, Tit. Labiénus demeura encore une année Lieutenant de Céſar. Cette neuvième année du Conſulat de Céſar dans les Gaules, eſt la ſept cent quatrième année depuis la fondation de Rome. Céſar ne fit aucune guerre pendant le cours de cette année; il ſe contenta de faire différens voyages dans les diverſes parties de ſon Gouvernement; il y régla toutes choſes, & ſur-tout les impôts & les finances. On ne peut pas dire poſitivement en quel endroit des Gaules Tit. Labiénus commandoit pendant cette neuvième année. Le Continuateur des Commentaires de Céſar, qui a écrit le huitième livre de la guerre des Gaules, n'a pas été exact à faire mention des Lieutenans de Céſar, qui commandoient ſes légions dans les différentes cités où elles furent diſtribuées dans les derniers mois de la huitième année, pour y prendre leurs quartiers d'hiver. Il nous a conſervé les noms de ceux qui commandoient les quatre légions qui avoient leurs quartiers dans la Gaule Belgique. A légard des autres légions de Céſar, diſtribuées dans la Gaule Celtique, deux furent miſes ſur les terres de ceux d'Autun, deux autres dans la Touraine, près de l'État de Chartres, les deux dernières dans le Limoſin, près de l'Auvergne. Il ne nomme pas les ſix Lieutenans de Céſar qui commandoient dans les quartiers ces ſix légions.

Il y a lieu de croire que Tit. Labiénus, dans cette diſtribution, eut le commandement des deux légions qui étoient dans le Limoſin, près de l'Auvergne; & cet avis ſe peut fonder ſur trois raiſons, la première, parce qu'il y a apparence que Céſar regardant Tit. Labiénus comme ſon premier Lieutenant & le principal inſtrument de ſes victoires, il lui donna le poſte le plus éloigné du ſien; or, Céſar ayant trouvé à propos de prendre ſon quartier dans la Belgique, & de paſſer cet hiver à Némétocenne, il y a tout lieu de croire qu'il mit Tit. Labiénus dans le Limoſin, qui en étoit fort éloigné. La ſeconde raiſon eſt qu'il y a apparence que Tit. Labiénus eut ce poſte, parce qu'il étoit le plus difficile; les mouvemens qui avoient été pendant la huitième année dans le Quercy, & le ſiege d'Oxellodunum que Céſar avoit été obligé de faire dans cette province, demandoient un homme d'une auſſi grande autorité que Tit. Labiénus, pour calmer ces

peuples belliqueux, & les contenir dans l'obéissance. La troisieme raison est tirée d'un marbre qui se trouve dans l'hôtel de ville de Clermont en Auvergne, qui fait mention de Tit. Labiénus ; ce marbre antique dénote que Tit. Labiénus étoit dans le païs, ou aumoins dans le voisinage. La paix devoit alors être bien assurée dans les Gaules, puisqu'il y fit venir sa femme, ce qu'il n'auroit pas pu faire dans un tems moins pacifique. Cette inscription se trouve dans le recueil de Gruter, & dans le recueil des familles Romaines de Charles Patin; elle est conçue en ces termes :

. . . . . VL. PAVLINI T. F.
ALLIA T. LABIENI VXOR
BELENO D. D.

Elle nous apprend le nom de la femme de Tit. Labiénus, qu'elle appelle Allia.

Il seroit difficile de marquer le tems de leur mariage; mais, il y a apparence qu'on doit le placer avant le tems où Tit. Labiénus vint servir sous César dans les Gaules, & qu'il fut contracté avant son entrée dans les premières Magistratures, qu'il exerça dans Rome, puisque les enfans qui en naquirent, eurent part aux guerres civiles qui arriverent après la mort de Jule César, qu'ils étoient contemporain de Mécène, d'Agrippa, de Messala & d'Asinius Pollion, & qu'ils étoient alors majeurs.

Au commencement de cette neuvième année, César passa les Alpes, & visita toutes les villes de la Gaule Cisalpine. Toutes le reçurent avec de grands honneurs, & témoignerent beaucoup de joie de le revoir & lui en donnerent bien des assurances. Ce voyage fut de peu de jours, il repassa promptement les Alpes, & retourna à son quartier de Némétocenne dans la Gaule Belgique ; delà il envoya ses ordres dans tous les quartiers de ses légions, à Tit. Labiénus & à tous ses Officiers généraux, & leur ordonna d'amener toutes les troupes qu'ils commandoient, dans le territoire de Treves. Ce fut-là que César fit la revue de son armée. Cette revue, à laquelle Tit. Labiénus assista, fut du nombre de celles que les Généraux Romains faisoient, lorsqu'après avoir terminé une guerre ils étoient près de quitter leurs Gouvernemens.

Après cette revue générale de l'armée, César envoya Tit. Labiénus dans la Gaule Cisalpine, dont il lui donna le commandement. L'intention de César étoit de mettre Tit. Labiénus plus à portée de demander le Consulat. Plusieurs villes de la Gaule Cisalpine avoient le droit de bourgeoisie Romaine. Leurs habitans donnoient leurs suffrages dans les Comices qui se tenoient à Rome pour l'élection des Magistrats. Tit. Labiénus, étant commandant dans la province, pouvoit plus

aisément obtenir ces suffrages. L'emploi que César donna à Tit. Labiénus, étoit un poste qui lui donnoit presque toutes les prérogatives du Proconsulat dans cette province, pendant l'absence de César. Il étoit bien difficile alors de pouvoir parvenir au Consulat par la recommandation de César. La plus grande partie du Sénat étoit indisposée contre lui. On vouloit qu'il quittât ses Gouvernemens & le commandement de son armée. Pompée, jaloux de la gloire militaire que César s'étoit acquise, appuya de son autorité les Sénateurs qui lui étoient contraires.

Cependant, Tit. Labiénus étoit paisible spectateur de tous ces mouvemens, avant-coureurs d'une guerre civile. Il étoit puissamment sollicité par les Sénateurs ennemis de César, de se déclarer contre lui. Leur intention étoit de dépouiller César par son moyen, d'une partie de ses troupes. César n'ignoroit pas ces sollicitations & ces menées souterreines, que ses ennemis faisoient contre lui, mais il n'en vouloit rien croire. Il considéroit Tit. Labiénus comme un homme qui lui étoit entiérement attaché. Les grands emplois qu'il lui avoit donnés, & les grandes richesses qu'il lui avoit procurées, lui sembloient des gages suffisans de sa fidélité.

En effet, Tit. Labiénus fut toujours fidele & obéissant à César, tant qu'il crut que César ne s'éloigneroit pas de la soumission qu'il devoit aux ordres du Sénat; mais, César ne fut pas long-tems sans franchir les bornes du respect qu'il devoit à cet auguste corps. Il quitta la Gaule Transalpine, passa les Alpes avec une partie de son armée, & établit son quartier général à Ravenne dans la Gaule Cisalpine. L'arrivée de César dans cette province fit perdre à Tit. Labiénus le commandement qu'il y avoit.

César écrivit de-là au Sénat une dernière lettre, qui fut rejettée. La guerre civile éclata alors ouvertement; & Tit. Labiénus, jugeant à propos d'abandonner César, alla offrir ses services à Pompée. Les Consuls & le Sénat avoient confié à ce dernier le soin de leur défense comme au plus ancien Proconsul qui fût alors en Italie. Tit. Labiénus ne balança pas à prendre dans cette guerre civile naissante, le parti le plus juste contre le parti le plus fort, mais destitué de toute justice. L'amour de sa patrie fut le motif qui le détermina à cette démarche, qu'une prudence plus circonspecte & plus intéressée l'auroit empêché de faire, si son caractere eût été moins Romain; au moins c'est la justice que Cicéron lui rend dans le septième livre de ses Épîtres à T. Pomponius Atticus, lorsqu'il parle de lui & de la manière dont il quitta César.

L'on n'ignore pas que Dion Cassius allegue d'autres raisons

de l'abandonnement que fit Tit. Labiénus du parti de César. Cet Auteur dit qu'il doit paroître étrange qu'il soit venu dans l'esprit de Tit. Labiénus de quitter César, dont il avoit reçu tant d'honneurs & tant de bienfaits, & qui souvent lui avoit confié le commandement de toutes les troupes qu'il laissoit dans la Gaule Transalpine, lorsqu'il venoit passer quelque tems en Italie à Ravenne, pour être plus près de Rome. Il ajoute que la cause de ce changement fut que Tit. Labiénus ayant acquis de grandes richesses & beaucoup de gloire pendant la guerre des Gaules, se comportoit à l'égard de César, avec plus de faste & d'orgueil qu'il ne convenoit à un homme qui lui étoit inférieur; & que d'un autre côté, César voyant que l'on égaloit les actions de Tit. Labiénus aux siennes, commençoit à lui témoigner moins d'amitié, & à avoir en lui moins de confiance; d'où il arriva que Tit. Labiénus, voyant que la bonne volonté que César avoit eue jusques-là pour lui, étoit changée en défiance & en jalousie, quitta César & s'attacha à Pompée.

Ces sentimens que Dion Cassius attribue à César & à Tit. Labiénus, ne paroissent pas probables; ils supposent dans César une basse jalousie, & dans Tit. Labiénus une sotte vanité, qui sont des foiblesses qui ne convenoient nullement à la grandeur d'ame, & à la fermeté naturelle à ces deux grands hommes; ainsi, le sentiment de Cicéron semble devoir être préferé dans cette occasion à celui de Dion Cassius. Cicéron étoit contemporain de Tit. Labiénus & de César; cette action s'étoit passée dans le tems que Cicéron étoit en Italie, & presque sous ses yeux; au lieu que Dion Cassius a écrit son Histoire plus de deux cens cinquante ans après le tems auquel Tit. Labiénus & César ont vécu. L'histoire de Dion Cassius a été écrite par cet Auteur, dans un esprit favorable à la mémoire de Jule César & à celle d'Auguste son successeur, destructeurs de la république Romaine. Elle est peu propre à nous exprimer les grands sentimens qui animoient Tit. Labiénus, & tous ceux qui suivirent par choix le parti de Pompée & du Sénat Romain, dans les derniers tems de la République.

Le départ de Tit. Labiénus mortifia beaucoup César; il en eut une grande douleur; *dedit illi dolorem*, dit Cicéron dans l'Épître XIII.[e] du septième livre à T. Pomponius Atticus. Cependant, suivant Plutarque, il n'en témoigna rien, & fit semblant de ne s'en pas soucier, puisque, lorsqu'on lui en apprit la nouvelle, il lui renvoya ses équipages & son argent. Cette douleur, quoique secrete, fut néanmoins fort vive, & lui tint long-tems sur le cœur. Lucain, dans le cinquième livre de son Poëme historique de la Pharsa-

le, nous assure que César parla de Tit. Labiénus en termes fort méprisans dans la harangue qu'il fit à ses soldats, qui lui demandoient leur congé d'une manière séditieuse après son retour d'Espagne, où il avoit défait les trois Lieutenans de Pompée, Afranius, Pétreius, & Varron. Dans cette harangue militaire, César qualifie Tit. Labiénus de lâche déserteur, depuis qu'il a abandonné son parti, & dit qu'il est errant sur terre & sur mer avec Pompée, dont il a préféré l'amitié à la sienne.

A ce jugement de César, dicté par le dépit & par la colere, on peut opposer le jugement que Cicéron faisoit alors de Tit. Labiénus, qu'il qualifie grand personnage dans une lettre à T. Pomponius Atticus, & ce sentiment de Cicéron paroît plus sensé & plus équitable. Dans une lettre que Cicéron a écrite à Tiron en ce tems-là, il loue le procédé de Tit. Labiénus, & il espere qu'il sera imité par plusieurs, qui abandonneront le parti de César.

Cicéron prétend qu'il auroit été à souhaiter que, lorsque Tit. Labiénus abandonna César, les Consuls & le Sénat eussent encore été dans Rome; il auroit pu dans ce cas-là être plus utile à la République; mais, ils n'y étoient plus alors. La ville avoit été abandonnée par les Consuls le quatorzième jour avant les Calendes de Février, c'est-à-dire, le 19 de Janvier de l'an de Rome 705. La plûpart des Magistrats, plus de deux cens Sénateurs, & un grand nombre de Chevaliers les avoient suivis dans leur fuite. Pompée conduisit d'abord tous ces fugitifs à Capoue; de-là ils allerent à Théanum, où Tit. Labiénus les joignit. Il y arriva le neuvième jour avant les Calendes du mois de Février, c'est-à-dire, le vingt-quatrième jour de Janvier. Il fut bien reçu par les Consuls & par Pompée. Ils auroient bien souhaité qu'il leur eût pu amener quelques troupes de l'armée de César, mais César étoit si fort aimé des Officiers & des soldats qui servoient sous lui, qu'il étoit presque impossible de les detacher de son parti.

Pompée donna à Tit. Labiénus l'emploi de Lieutenant Proconsulaire, qu'il exerça auprès de lui de la même manière qu'il l'avoit exercé depuis longtems auprès de César dans les Gaules. Dion Cassius nous apprend que Tit. Labiénus découvrit à Pompée plusieurs secrets de César. Cet Auteur ne s'explique pas sur ce sujet, il est assez difficile de deviner ce qu'il appelle secrets de César. Nous croyons que Dion Cassius en cet endroit veut dire deux choses; la première, que Tit. Labiénus fit connoître à Pompée le dessein que César avoit de se rendre maître de la République, & les mesures qu'il prenoit pour y parvenir; la seconde, qu'il lui expliqua la ma-

nière dont César faisoit la guerre, & les regles qu'il observoit dans la conduite de son armée. L'ambition de César étoit une chose si marquée, qu'il falloit être aveugle pour ne la pas voir, quelque popularité qu'il affectât d'ailleurs. A l'égard de la manière dont César faisoit la guerre, & des maximes qu'il y pratiquoit, les avis de Tit. Labiénus pouvoient être très-utiles à Pompée.

Ce dernier, voyant César maître de plusieurs villes d'Italie, résolut de passer dans la Grece. Pour exécuter cette entreprise, il alla à Brundusium avec les Consuls & avec ses troupes. Il y fut bien-tôt assiégé par César; mais, toute son activité ne put empêcher Pompée d'exécuter son dessein. Il fit d'abord passer la mer aux Consuls, aux Sénateurs & à tous les chevaliers Romains, & à la plus grande partie de ses troupes, sur la flotte qui étoit à Brundusium; & dans la suite il la passa lui-même avec ses Lieutenans, dont Tit. Labiénus n'étoit pas le moins estimé.

César les suivit de près, & il y eut d'abord quelques propositions d'accommodement. Si nous nous en rapportons au récit de César, on ne consentit du côté des adversaires à une entrevue, que pour ménager une perfidie; car, lorsque le lendemain les députés des deux partis se furent assemblés au lieu & au tems convenus, pendant que Tit. Labiénus contestoit avec Vatinius, tout d'un coup ceux du parti de Pompée lancerent des traits, dont plusieurs des gens de César furent blessés, & auxquels Vatinius lui-même n'échappa qu'avec peine, couvert des boucliers de ses soldats. Alors, Tit. Labiénus éleva la voix, & cria: » Cessez donc de » nous parler d'accommode- » ment; car, vous n'avez point » de paix à attendre, qu'en nous » apportant la tête de César. « Déclaration tout-à-fait brutale de la part d'un homme qui devoit aumoins respecter la mémoire des bienfaits de son ancien Général. Il est pourtant bon d'observer que nous n'avons d'autre garant de ce fait, que César même, & qu'il n'est pas juste de l'en croire aveuglément, sur ce qui charge ses ennemis.

Après deux combats où les troupes de César avoient eu du dessous & beaucoup souffert, les prisonniers furent livrés à Tit. Labiénus sur sa requête, & il se donna le plaisir inhumain de les insulter dans leur infortune, & de leur demander avec une ironie piquante, si de vieux soldats comme ils étoient, devoient prendre la fuite. Après quoi il les fit égorger. Nous remarquerons en passant que Tit. Labiénus s'étoit montré un excellent Officier, tant qu'il avoit servi sous César, mais que depuis qu'il s'en fut séparé, il ne fit plus rien qui fût digne de sa réputation.

Avant la bataille de Pharsale,

Pompée s'étoit vanté dans le conseil de guerre, qu'il mettroit en fuite les légions de César, avant que l'on en vînt à la portée du trait. Ce qui lui donnoit la hardiesse de faire cette promesse, c'est qu'il comptoit que sa belle & nombreuse cavalerie, dès que les armées seroient en ordre, tomberoit sur l'aîle droite des ennemis, s'étendroit vers leurs flancs, & les prendroit même par derrière; ce qui emporteroit infailliblement & tout d'un coup la déroute de cette aîle, & conséquemment celle de tout le reste des troupes de César.

Tit. Labiénus applaudit fort à ce plan, & afin qu'il ne fût pas permis de douter de la victoire, il ajouta tout de suite un portrait très-désavantageux des troupes que César avoit actuellement avec lui, prétendant que ce n'étoit plus que l'ombre de ces anciennes légions qui avoient subjugué les Gaules & la Germanie; que les vieux soldats avoient péri par mille accidens, & se trouvoient remplacés par de nouvelles levées faites à la hâte dans la Gaule Cisalpine; enfin que si César avoit amené en Grece quelques restes de ses vieilles bandes, ils avoient été détruits dans les combats de Dyrrachium. En finissant ce beau discours, il jura qu'il ne reviendroit que victorieux au camp; & il invita tous ceux qui étoient présens à faire le même serment après lui. Pompée commença, & tous les autres le suivirent; ce qui répandit une grande allégresse dans tous les esprits, comme s'il étoit aussi aisé de vaincre, que de jurer que l'on vaincra. Ce fut avec ces dispositions, toujours avantageuses, que les troupes de Pompée allerent au combat; mais, elles n'en furent pas moins vaincues. Tit. Labiénus, entr'autres, s'enfuit de la bataille droit à Dyrrachium. Pompée, comme on sçait, ne survécut pas long-tems à la perte de cette bataille.

Pour Tit. Labiénus, il passa depuis en Afrique. Un jour que César étoit parti de son camp pour aller au fourrage, avec trente cohortes, quatre cens chevaux, & quelques archers en assez petit nombre, il fut averti par ses coureurs que l'ennemi approchoit. C'étoit Tit. Labiénus, à la tête d'un très-grand corps de cavalerie & d'infanterie. Sa cavalerie consistoit en seize cens chevaux Gaulois & Germains, qu'il avoit amenés de Thessalie, & huit mille chevaux Numides, auxquels pendant le combat se joignirent encore onze cens cavaliers d'élite conduits par Pétreius. L'infanterie tant pesamment que légerement armée, étoit quatre fois aussi nombreuse, & soutenue de frondeurs & d'archers à pied & à cheval. Tit. Labiénus se comptoit sûr de vaincre; & il s'étoit vanté de lasser les soldats de César par la multitude de troupes Africaines qu'il leur opposeroit; en-

forte que quand même ils auroient d'abord tout l'avantage, épuisés enfin par la fatigue de tuer, il faudroit qu'ils succombassent.

En effet, César eut besoin de toute son habileté & de tout son courage pour résister à une si grande supériorité. Il paya de sa personne; & voyant un soldat qui portoit l'aigle d'une légion, prendre la fuite, il le saisit au corps, lui fit faire un demi-tour sur lui-même, & lui dit: *Tu te trompes; c'est de ce côté-là que sont les ennemis.* Il ne put cependant empêcher que ses gens ne fussent enveloppés, & obligés pendant quelque tems de combattre en rond. Mais, en les étendant en longueur sur une seule file, il vint à bout de couper & de rompre cette multitude qui l'environnoit. Les troupes légeres, dont l'armée de Tit. Labiénus étoit presque toute composée, ne pouvoient pas soutenir le poids de l'attaque du soldat légionnaire, lorsqu'il les joignoit & les serroit de près. César sçut si bien profiter de cet avantage, qu'après quelques alternatives de combats & de retraites, enfin il repoussa les ennemis jusqu'au delà d'une colline, sur laquelle il se posta pour faire halte, & d'où il se remit ensuite en marche paisiblement vers son camp.

Dans cette action, qui dura près de sept heures, Pétreius fut blessé, & Tit. Labiénus courut un grand risque par une aventure qui mérite d'être rapportée. Il se montroit aux premiers rangs, à cheval, sans casque, exhortant les siens & apostrophant quelquefois avec insulte les soldats de César. » Milices de nouvelles levées, » leur crioit-il, il vous sied bien » mal d'affecter tant de fierté. » Est-ce que César vous a déjà » ensorcelés? Il vous jette dans » un péril extrême. J'ai grande » compassion de vous. « Alors, un soldat, de ceux à qui il s'adressoit, élevant la voix, lui répondit: » Tit. Labiénus, je » ne suis point un apprentif » dans le métier de la guerre. » Je suis un soldat vétéran de » la dixième légion. Tu m'en » imposes, reprit Tit. Labié» nus. Je ne reconnois point » les enseignes dont tu parles. » Eh bien, repliqua le soldat, » je vais me faire connoître. « En même-tems, il ôte son casque, pour se découvrir le visage, & lance de toutes ses forces sa demi-pique contre Tit. Labiénus. Il le manqua, mais il blessa son cheval.

Nous avons suivi dans le récit de ce combat l'ancien Auteur des mémoires sur la guerre d'Afrique. Les Écrivains Grecs ne sont pas si favorables à César, & disent nettement qu'il eut du dessous. Ce qui est évident par les faits, c'est que s'il y fit quelque perte, au moins il ne fut point battu, ni rompu, & qu'il sauva le gros de ses troupes; objet unique qu'il se proposoit en cette circonstance.

Il n'en falloit pas davantage à

Tit. Labiénus pour chanter victoire; & peu de jours après Scipion étant arrivé avec de grandes forces, huit légions & quatre mille chevaux, ce Général, qui n'étoit pas moins fastueux que son Lieutenant, crut devoir donner de magnifiques louanges aux troupes prétendues victorieuses, & distribuer des récompenses militaires à ceux qui s'étoient distingués par quelque action de valeur. Tit. Labiénus lui présenta entr'autres un cavalier, pour lequel il lui demanda des brasselets d'or. Scipion, qui sçavoit que ce soldat sortoit tout récemment d'esclavage, craignit d'avilir le prix de la bravoure par la bassesse d'un tel sujet, & il le refusa. Pour le consoler, Tit. Labiénus lui donna de l'or. Il n'en manquoit pas, en ayant beaucoup emporté de Gaule, pendant qu'il y servoit sous César. Mais, Scipion, suivant toujours son idée, dit au soldat: *Tu reçois là le présent d'un homme riche.* Ce nouveau libre, presque encore flétri des fers de la servitude, sentit toute la différence de la récompense qui lui étoit refusée, à celle qu'on lui donnoit. Il jetta l'or de Tit. Labiénus, & demeura immobile les yeux fixés en terre, d'un air triste & mécontent. Une telle noblesse d'ame réparoit bien la bassesse de sa première condition. Scipion en jugea ainsi, & lui dit alors : » Ton général te donne des » brasselets d'argent. » A ces mots, le soldat transporté de joie, court tout triomphant, recevoir son prix.

Quelque tems après, Tit. Labiénus prit honteusement la fuite à la bataille de Thapsus. Il passa depuis en Espagne, où il amena quelques vaisseaux à Cn. Pompée. César, toujours ardent à poursuivre ses ennemis, ne tarda pas à paroître dans le païs; & dans un combat qui se donna bien-tôt après, il resta sur la place trente mille hommes du côté de Pompée. Tit. Labiénus fut de ce nombre. César en usa à son égard avec sa générosité ordinaire; car, il fit rendre à son corps les honneurs funebres. La mort de Tit. Labiénus arriva l'an de Rome 707, & 45 avant J. C.

LABIÉNUS [Tit.], (a) *Tit. Labienus*, Τ. Λαβιηνος, fils du précédent, hérita de son pere la haine contre le parti de César. Ayant perdu ses dernières espérances par la ruine de M. Brutus & de C. Cassius, il aima mieux demeurer sous la domination des Parthes, auprès desquels il étoit allé solliciter du secours, que d'aller chercher une mort inévitable dans sa patrie. D'abord, il fut assez peu considéré de ceux sous la protection desquels il vivoit. Mais, ayant toujours l'œil sur

(a) Strab. pag. 574, 660. Dio. Cass. p. 371. & seq. Plut. T. I. p. 929, 930. Just. L. XLII. c. 4. Vell. Paterc. L. II c. 78. Crév. Hist. des Emp. T. VIII. p. 338. & suiv.

le train que prenoient les affaires dans l'Empire Romain, aux premiers troubles qui naquirent entre M. Antoine & Octavien, il fit observer aux Parthes que l'occasion étoit très-favorable pour eux ; & que pendant que les principales forces des vainqueurs se détruisoient mutuellement en Italie par la guerre de Pérouse, & que M. Antoine en Égypte s'amollissoit auprès de Cléopâtre, ils pouvoient se venger de la guerre injuste que M. Crassus leur avoit faite, & même envahir les provinces Romaines qui étoient dans leur voisinage & à leur bienséance.

Ses avis furent écoutés ; & Orode, roi des Parthes, leva une puissante armée pour faire une invasion en Syrie. Il établit Général de cette armée son fils Pacorus, & lui donna pour conseil Barzapharnès, l'un de ses premiers Satrapes, & Tit. Labiénus sur les intelligences duquel il comptoit principalement pour le succès. Il ne fut pas trompé dans son espérance. M. Antoine avoit laissé pour commander en Syrie Décidius Saxa, qui lui étoit anciennement & fortement attaché. Mais, les troupes qu'il donna à ce Lieutenant, avoient servi sous C. Cassius. Tit. Labiénus trouvoit donc parmi elles des amis & des connoissances ; & il sçut si bien s'en prévaloir, si bien leur rappeller le serment qu'elles avoient autrefois prêté aux défenseurs de la liberté Romaine, que la défection fut générale. Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes ; Apamée & Antioche même le reçurent. Et Décidius Saxa abandonné de son armée fut réduit à se tuer de sa propre main pour ne pas tomber au pouvoir du vainqueur. Il n'y eut que Tyr qui arrêta les Parthes conduits par Tit. Labiénus. La garnison étoit fidelle, & elle se trouva fortifiée par le concours de tous ceux qui avoient quitté la Syrie pour ne pas subir le nouveau joug.

De la Syrie ainsi soumise, Tit. Labiénus conduisit les Parthes dans la Judée, où les appelloit Antigonus, neveu & rival d'Hyrcan. Ce Prince, possédé de l'aveugle manie de regner, n'eut pas honte de leur promettre, pour obtenir leur secours, non seulement mille talens d'argent, mais cinq cens femmes. Les Parthes inonderent la Judée, & secondés du parti d'Antigonus, ils se rendirent maîtres sans peine de tout le païs, & pénétrerent dans Jérusalem. Hérode & ses freres, qui défendoient ou plutôt qui gouvernoient Hyrcan, firent néanmoins une belle résistance dans le palais. Mais, les Parthes joignant, selon leur pratique, la perfidie à la force, persuaderent à l'imbécille Hyrcan, & même à Phazaël, frere d'Hérode, de venir négocier la paix avec eux ; & lorsqu'ils les eurent en leur pouvoir, ils les enchaînerent contre la foi ju-

rée, & les livrerent à leur ennemi.

Tit. Labiénus, poussant en avant ses victoires entra dans la Cilicie. L. Munatius Plancus étoit chargé par M. Antoine de défendre les provinces de l'Asie. Mais, guerrier de peu de vertu, il s'enfuit à l'approche de l'ennemi, & passa dans quelqu'une des isles voisines, où il trouva un asyle sûr, parce que les Parthes n'avoient point de vaisseaux. Le païs ainsi abandonné demeura à la merci des vainqueurs, & Tit. Labiénus perça jusqu'en Carie, où il prit & détruisit les villes de Mylasa & d'Alabande, mais il échoua devant Stratonicée.

L'orateur Hybréas fit dans cette occasion le devoir de bon citoyen, & anima les Cariens ses compatriotes à se défendre avec courage. Comme c'étoit un homme d'un esprit agréable, il insultoit même à la ridicule vanité de Tit. Labiénus ; & pour contraster avec le titre de Parthique que prenoit ce Général, il se faisoit appeller Carique. La plaisanterie étoit bien fondée. Car, Tit. Labiénus prenoit à contre-sens la pratique des Généraux Romains, qui empruntoient de nouveaux surnoms des nations qu'ils avoient vaincues, & non pas de celles qu'ils menoient faire la guerre à leurs concitoyens. Le succès au reste ne fut pas favorable à Hybréas. Sa patrie, la ville de Mylasa, fut ruinée, l'an 38 avant Jesus-Christ.

Telle étoit la situation des choses, lorsque Ventidius arriva en Asie, envoyé par M. Antoine, qui venoit de conclure le traité de Brundusium avec Octavien. Dès qu'il parut, tout changea de face. Tit. Labiénus recula sur le champ jusqu'au mont Taurus, pour s'appuyer des forces des Parthes, dont le gros étoit resté en Syrie. Ventidius le suivit; & à l'approche de l'armée des Parthes, sçachant la supériorité qu'avoit la cavalerie de cette nation pour combattre en plaine, il se campa sur une hauteur, affectant des dehors de timidité. Les ennemis, fiers de leur multitude & de leurs victoires passées, vinrent imprudemment l'attaquer sur cette hauteur. Dans un genre de combat où l'agilité des mouvemens, où les fleches étoient de peu d'usage, tout l'avantage se trouvoit du côté des Romains. Ils eurent donc bon marché des Parthes, & sans peine ni risque, ils les taillerent en pièces, ou les mirent en déroute. Tit. Labiénus se sauva par la fuite ; mais, après avoir erré quelque tems en Cilicie, il fut reconnu. Démétrius, affranchi du Dictateur César, & préposé par M. Antoine au Gouvernement de l'isle de Chypre, le fit prisonnier, & vraisemblablement le mit à mort. Ce qui nous porte à penser ainsi, c'est que l'Histoire n'en fait plus depuis le tems de sa prise aucune mention. Selon Plutarque, Tit. Labiénus

fut tué par Ventidius, même dans le combat où ce Général vainquit les Parthes.

LABIÉNUS [TIT.], *Tit. Labienus*, Τ. Λαβιηνὸς. (a) Orateur & Historien, vivoit du tems d'Auguste. « C'étoit, dit » Séneque le pere, un grand » orateur, qui par la force de » son génie avoit percé à tra- » vers mille obstacles, & qui » jouissoit du côté de l'esprit » d'une estime d'autant mieux » fondée, qu'on auroit voulu » la lui refuser. Il faut avoir » un mérite bien supérieur, » pour se faire admirer du pu- » blic malgré qu'il en ait. Tit. » Labiénus étoit sans biens, sans » honneur, généralement dé- » testé. Cependant, après avoir » dit de lui toutes les horrreurs » imaginables, on étoit forcé » de convenir qu'il avoit beau- » coup de talens. Il écrivoit » noblement comme les An- » ciens, & pensoit vivement » comme les Modernes. Paré » sans afféterie, il gardoit le » milieu entre son siecle & le » nôtre, qui tous les deux peu- » vent le revendiquer; mais, la » licence effrénée de sa langue » & de sa plume ne respectoit » rien. Il déchiroit & les par- » ticuliers & tous les ordres de » l'État avec une telle rage, » qu'on ne le nommoit que Ra- » biénus. La violence de ses » passions lui donnoit une sorte » de magnanimité fougueuse » comme son génie, & l'au- » dace de montrer dans le » sein d'une paix profonde la » fierté d'un partisan de Pom- » pée. «

Quoiqu'il réussît parfaitement dans les exercices qu'on appelloit déclamation, il ne déclamoit jamais qu'en présence d'auditeurs choisis; car, Tit. Labiénus se piquoit de mépriser les applaudissemens du vulgaire. Il faisoit le Philosophe & n'en avoit que l'orgueil.

Non content d'être orateur, il étoit historien, mais historien si hardi, qu'il s'effrayoit quelquefois lui même de sa hardiesse. Un jour qu'il lisoit quelque morceau d'Histoire dans une nombreuse assemblée il en sauta tout d'un coup une grande partie en disant: *Ce que je passe sera lu de la postérité.* Il se trompoit. On l'accusa devant le Sénat, qui fit saisir & brûler tous ses papiers. Tit. Labiénus, ne pouvant souffrir cette flétrissure ni survivre aux productions de son esprit, ordonna qu'on le portât dans le tombeau de sa famille & s'y tua ou s'y laissa mourir. A l'occasion du décret du Sénat contre les ouvrages de Tit. Labiénus, un de ses amis intimes, Cassius Sévérus, fameux comme lui par l'abus de l'esprit & de la littérature, dit plaisamment: *On n'a qu'à me brûler vif, car je les sçais tous par cœur.*

Séneque le pere déclame aussi avec plus de véhémence que

(a) M. Senec. Rhetor. Controv. L. V. in Præfat. Sueton. in Caligul. c. 16.

de justesse contre ce genre d'exécution. « C'est, dit-il, porter des coups mortels aux » études, c'est déclarer la guerre au génie. Quel bonheur » s'écrie-t-il, que ces proscriptions soient postérieures à » celles où Cicéron perdit la » vie ! Il seroit mort tout entier. «

Séneque confond la chose avec les inconvéniens & l'usage avec l'abus. A l'aide d'un sophisme pareil, il seroit facile d'invectiver contre l'art de l'imprimerie & de le ranger au nombre des fléaux du genre humain. C'est cet art, pourroit-on dire, qui mit le prétendu génie à portée de multiplier à l'infini, malgré la vigilance des Magistrats, ses détestables productions, & d'infecter les races futures. Quel avantage pour la religion, pour les mœurs, pour le bon sens, si la Providence en avoit différé l'invention jusqu'après la mort de tant d'écrivains du dix-huitième siecle ! C'est ainsi qu'en ne considérant les objets que de profil, nous en portons de faux jugemens. On doit laisser aux esprits une juste & honnête liberté. La contrainte les rétrecit, les abâtardit, ou bien elle les jette dans la licence. Mais, seroit-ce un crime de lèse-liberté littéraire que d'étouffer, quand on le peut, de monstres dans leur naissance, de supprimer des ouvrages pernicieux, & de punir ainsi par l'endroit le plus sensible les Écrivains qui abusent de leurs talens ?

LABITH HORCHIA, *Labith Horchia*, nom sous lequel les Tyrrhéniens adoroient Vesta. Les Scythes lui rendoient aussi un culte particulier sous le même nom, qu'ils défiguroient tant soit peu, en disant Labiti au lieu de Labith.

LABITI, *Labiti*. *Voyez* Labith.

LABNA, *Labna*, (*a*) selon quelques-uns, LOBNA, *Lobna*, selon d'autres. *Voyez* Lobna.

LABOCLA, *Labocla*, (*b*) ville de l'Inde, en de-çà du Gange, selon Ptolémée.

LABOCOLASSAR, *Labocolassar*, (*c*) le même que Nabuchodonosor II, selon quelques-uns.

LABOPOLASSAR, *Labopolassar*, (*d*) le même que Nabuchodonosor I, selon quelques-uns.

LABORIES, *Laboriæ*, (*e*) contrée d'Italie, dans la Campanie. Pline dit : » Autant que » la Campanie surpasse en » bonté les autres païs, autant » elle est elle-même surpassée » par le canton qui en fait » partie, que l'on appelle Labories, & que les Grecs appellent Phlegræum. Ce canton de Labories est borné

(*a*) Paral. L. I. c. 6. v. 57.
(*b*) Ptolem. L. VII. c. 1.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 66.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. II. p. 66.
(*e*) Plin. T. I. p. 153, 154. T. II. p. 51, 113, 114.

» par deux voies Consulaires, » sçavoir, celle qui vient de » Putéoles, & celle qui vient » de Cumes, & toutes les » deux aboutissent à Capoue.« Cluvier chicanne Pline sur ce passage, & l'explique mal.

Pline nomme ailleurs ce même canton *Laborini campi*, & *Phlegræi campi*; & c'est la même chose, selon le P. Hardouin. Cluvier les distingue. Il veut que l'on dise *Leboriæ*, & non pas *Laboriæ*, & se moque de ceux qui croient que de-là est venu le nom moderne que porte la Campanie, que l'on appelle aujourd'hui la terre de Labour, *Terra di Lavoro*. Il s'appuie de l'autorité de la Chronique du mont Cassin, où il en est souvent parlé, & où ce canton est constamment nommé *Liburia*, mot qui, dans l'histoire mêlée, est corrompu & changé en *Liguria*. *Cumanos, Puteolanos, & alios plurimos in Liguria degentes.*

Sanfélice, cité par Baudrand, dit que c'est présentement territorio di Gaudo; mais, Cumille Pérégrinus prétend que c'est Campo quarto.

LABOROSOARCHOD, (a) *Laborosoarchodus*, fils de Nériglissor, succéda à son pere au Royaume d'Assyrie, vers l'an 556 avant Jesus-Christ. C'étoit un très-mauvais Prince. Né avec les inclinations les plus vicieuses, il s'y abandonna sans retenue, lorsqu'il fut sur le trône, comme s'il n'eût été revêtu de l'autorité souveraine que pour avoir le privilege de commettre impunément les actions les plus infâmes & les plus barbares. Il ne regna que neuf mois. Ses sujets conspirerent contre lui & le mirent à mort.

LABOTAS, *Labotas*, (b) Λαβώτας, fils d'Echestrate, succéda à son pere au royaume de Lacédémone. Hérodote, dans l'histoire de Crœsus, dit que Lycurgue qui a donné des loix aux Lacédémoniens, avoit été tuteur de ce jeune Prince, qu'il nomme Léobotas & non pas Labotas. Durant son regne, les Lacédémoniens déclarerent la guerre aux Argiens pour la première fois. Le sujet de cette guerre étoit que les Lacédémoniens ayant conquis Cynure & les terres qui en dépendoient, les Argiens ne cessoient d'en usurper quelque coin, & de solliciter les peuples voisins & amis de Sparte à quitter son alliance; cependant, cette guerre n'eut pas de suite, & il ne s'y passa rien de remarquable. Ceux de la même famille qui regnerent ensuite, sçavoir, Dorysfus, fils de Labotas, & Agésilaüs, fils de Doryssus, vécurent fort peu de tems.

Nous observerons que Meursius, dans ses antiquités de Lacédémone, prouve qu'Hérodote s'est trompé en faisant Lycurgue tuteur de Labotas. Ly-

(a) Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 364, 421.

(b) Pauf. pag. 160, 161. Herod. L. I. c. 65. L. VII. c. 204.

curgue n'étoit pas né alors ; il fut tuteur de Charillus, & non pas de Labotas. Charillus étoit fils de Polydecte & neveu de Lycurgue. Cette méprise d'Hérodote est évidente. Si Lycurgue avoit été tuteur de Labotas, comme Pausanias le dit d'après Hérodote, comment auroit-il pu fleurir sous Agésilaüs, qui étoit petit-fils de Labotas. D'ailleurs, Labotas regnoit en même-tems que Prytanis de l'autre branche royale. Prytanis étoit le quatrième depuis Proclès, & le neuvième depuis Hercule. Or, suivant Strabon, Lycurgue a été le sixième depuis Proclès, & le onzième depuis Hercule.

LABOURAGE. *Voyez* Agriculture.

LABRADÉUS, LABRADIUS, LABRANDÉUS, (*a*) *Labradeus, Labradius, Labrandeus*, un des surnoms de Jupiter. On représentoit Jupiter Labradéus sous la figure d'une hache, que les Cariens adoroient. Plutarque dit que ce Dieu porta la hache, au lieu de la foudre ou du sceptre, pour la raison qui suit. Après qu'Hercule eut tué l'amazone Hippolyte, il donna sa hache à Omphale. Les Rois de Lydie la porterent ensuite, & elle passa à leurs successeurs, jusqu'à ce que Candaule, croyant que cela n'étoit pas de sa dignité, la donna à un des courtisans pour la porter. Elle tomba depuis la défaite de Candaule entre les mains des Cariens, qui firent une statue à Jupiter, & lui mirent cette hache entre les mains. Delà le temple où l'on posa sa statue, fut surnommé le temple de Jupiter Labradéus ; la raison en est, que le mot λαβρὺς, en Carien, signifie une hache. Cependant, Élien prétend que le Jupiter dont nous parlons tenoit une épée dans sa main, & que l'épithete de Labradéus ne lui avoit été donnée que par rapport à la violence des pluies qui tomboient dans ce canton-là. Dès-lors, Jupiter Labradéus sera autre chose, selon lui, que Jupiter le pluvieux.

Ne vaudroit-il pas mieux dériver ce nom du bourg même où l'on adoroit cette divinité ; il s'appelloit Labranda ou Labrada. Cet Auteur le place à soixante-dix stades de Mylasa. Il étoit très-ancien, à ce que dit Strabon, & situé sur une montagne. Si l'on en croit Hérodote, cet édifice ne le cédoit en grandeur à aucun des plus superbes bâtimens de l'Asie. Cet Historien assure que dans un bois de planes, au milieu duquel étoit le temple, couloit une fontaine remplie de poissons familiers, ornés de colliers & de boucles d'oreilles. C'étoit des anguilles, suivant le témoignage de Pline. Le Ju-

(*a*) Plin. T. II. p. 574. Strab. p. 659. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 373, 374. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 41. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IX. pag. 125, 126.

piter, honoré dans ce temple, portoit le surnom de Στρατιος, ou Jupiter le Guerrier. Les passages de Strabon & d'Hérodote sont clairs & précis & ils doivent être écoutés l'un & l'autre préférablement à Élien, qui soutient que ce même Jupiter étoit connu sous la dénomination de Jupiter Carien. Il se trompe. Strabon le distingue formellement du Guerrier; & de plus Hérodote, très au fait de l'Histoire de ce royaume, insinue que le temple de Jupiter Carien faisoit un des plus beaux ornemens de Mylasa. On ne doit pas oublier ici que dans Lactance il est fait mention d'un certain Labradus, qui reçut Jupiter dans sa maison, & l'accompagna dans toutes ses expéditions militaires; Ataby-rius son frere & lui bâtirent un temple à ce Dieu, qui du nom de son fondateur, fut surnommé Labradée.

LABRADUS, *Labradus. Voyez* Labradéus.

LABRANDA, *Labranda*, (*a*) Λάβρανδα, lieu de l'Asie mineure, quelque part dans la Carie, selon Hérodote. « Les » Perses, dit-il, traverserent » le Méandre, & parurent sur » les bords du fleuve Marsyas, » où les Cariens donnerent un » combat, qui fut rude & long-» tems opiniâtre; mais, enfin » les Cariens furent contraints » de céder au grand nombre » de leurs ennemis. Il périt dans » cette bataille deux mille Per-» ses & dix mille Cariens, dont » ceux qui se purent sauver, se » retirerent à Labranda, au » temple de Jupiter Guer-» rier, qui est dans un grand » bois consacré & planté de » planes. Nous dirons en pas-» sant que les Cariens sont les » seuls de tous les peuples que » nous connoissons, qui fassent » des sacrifices à Jupiter sur-» nommé Guerrier. Quand ils » s'y furent donc réfugiés, ils » tinrent conseil pour sçavoir » par quels moyens ils assure-» roient leur salut, & lequel » étoit le plus avantageux pour » eux, ou de se donner aux » Perses, ou d'abandonner en-» tiérement l'Asie. Comme ils » délibéroient sur ce sujet, les » Miléliens vinrent à leur se-» cours, accompagnés de leurs » alliés; de sorte que les Ca-» riens ayant changé de dessein, » se préparerent à la guerre & » donnerent bataille aux Per-» ses. Mais, quoique ce com-» bat eût duré plus long-tems » que le premier, enfin les » Cariens furent mis en fuite, » & il en resta beaucoup sur » la place, & principalement » des Miléliens. «

LABRONIE, *Labronia*, (*b*) nom d'une coupe à boire en usage parmi les Perses.

LABROS, *Labros*, (*c*) nom d'un

(*a*) Herod. L. V. c. 119, 120.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 148.
(*c*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.

d'un des chiens d'Actéon, au rapport d'Ovide.

LABYNET, ou LABYNIT, *Labynetus*, *Labynitus*, Λαβύνητος, Λαβύνιτος, (a) nom qu'Hérodote donne au Roi, sous lequel Babylone fut prise par Cyrus. *Voyez* Balthasar.

LABYRINTHE, *Labyrinthus*; Λαβύρινθος, grand édifice, dont il est difficile de trouver l'issue. Les Anciens font mention de cinq fameux Labyrinthes, dont nous parlerons séparément.

I

Labyrinthe d'Égypte.

(b) Ce Labyrinthe est le plus ancien de tous. Pline dit qu'il étoit dans le lac Mœris, & bâti sans aucun bois. Pomponius-Méla avoit dit beaucoup mieux: » Le Labyrinthe contient trois » mille appartemens & douze » palais dans une seule en» ceinte de murailles. Il est » bâti & couvert de marbre. » Il n'y a qu'une seule descen» te; mais au dedans il y a une » infinité de routes par où l'on » passe & repasse, en faisant » mille détours, & qui jette » dans l'incertitude, parce » qu'on se trouve souvent au » même endroit. » Ce nombre d'appartemens paroît incroyable; mais, Hérodote, qui avoit vu ce Labyrinthe, dit qu'une moitié de ces appartemens étoit sous terre, & l'autre au-dessus, & que ce Labyrinthe n'étoit pas dans le lac Mœris, mais un peu plus loin, près de la ville des Crocodiles, aujourd'hui Arsinoé, dont on voit encore les ruines, où ces animaux étoient en grande vénération.

Voici ce qu'en dit Paul Lucas, dans son voyage. » Le Laby» rinthe est presque à l'extrê» mité méridionale du lac Mœ» ris, un peu du côté du le» vant, & à dix lieues des rui» nes de la ville des Crocodi» les. Cet édifice, auprès du» quel on trouve une grande » quantité de pierres & plu» sieurs décombres, conserve » encore de grandes marques » de son ancienne splendeur; » on voit d'abord un grand » portique de marbre soutenu » par quatre grosses colomnes » aussi de marbre de plusieurs » pièces. Trois de ces colom» nes sont encore sur pied. Au » milieu est une porte, dont » les montans & l'entablement » sont fort massifs, & au-des» sus une frise sur laquelle est » représentée une tête avec » des aîles déployées, le long » de la frise, & plusieurs Hié» roglyphes au-dessous. Cette » tête est couverte d'une es» pèce de voile, & on remar» que encore quatre pointes de

(a) Herod. L. I. c. 74, 77, 188.
(b) Virg. Æneid. L. V. v. 588. & seq. Plin. Tom. I. p. 258. Pomp. Mel. pag. 58. Herod. L. II. c. 148, 149. Diod. Sicul. pag. 39, 61. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 309. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 391. Tom. V. pag. 245. & suiv. Tom. IX. p. 181, 182.

» marbre, qui font comme des » rayons qui l'environnent. Sur » ce premier entablement re- » gne une frise, dont les pier- » res représentent des serpens » fort gros, au-dessous de la » tête, mais dont le corps va » en diminuant jusqu'en bas. » On voit sur cette frise les » ruines de plusieurs portes » dans différens étages, qui » servoient apparemment d'en- » trée aux appartemens qui » étoient au-dessus, & qui sont » à présent entiérement dé- » truits. On rêmarque encore, » dans la porte du milieu, deux » Anubis chargés d'Hiérogly- » phes. L'architecture de cet » édifice ne ressemble à aucun » des quatre ordres que nous » avons appris des Anciens. Ce » portique est tourné du côté » du levant. Lorsqu'on entre » par ce portique, on trouve » d'abord une grande & belle » salle, toute de marbre, ainsi » que le plafond qui est fait de » douze tables de marbre, unies » les unes aux autres, & qui ont » chacune vingt-cinq pieds de » long sur trois de large, & » traversent la chambre d'un » bout à l'autre. Le plafond » n'étant point fait en voûte, » mais plat comme les nôtres, » saisit d'admiration par sa » hardiesse. On ne sçauroit » comprendre comment il a pu, » dans cette forme si peu natu- » relle à un si grand poids, » subsister depuis tant de sie- » cles. Cette salle a à présent » quarante pieds de haut, sans » compter que la poussière & » les débris, dont le parquet » est couvert, dérobent encore » une partie de son exhausse- » ment.

» On trouve au bout de » cette salle, vis-à-vis de la pre- » mière porte, un second por- » tique semblable au premier » dans tous les ornemens, ex- » cepté qu'il est plus petit ; on » entre par-là dans une secon- » de salle moins grande que la » première, dont le plafond » n'a que huit pierres. On » trouve au bout de cette » chambre, sur la même ligne, » un troisième portique plus » petit encore que le second, » aussi-bien que la salle qui est » après, quoiqu'on ait employé » treize pierres a son plafond, » mais qui sont beaucoup moins » grandes que les autres. Au » fond de cette troisième salle » est un quatrième portique, » adossé contre la muraille, » & qui n'est là que pour faire » symmétrie avec les autres. » Cet édifice, tel qu'il est à » présent, n'a de profondeur » que la longueur de ces trois » salles. C'étoit sur les deux » côtés, & sur-tout sous terre, » qu'étoit ce nombre prodi- » gieux de chambres & d'ave- » nues. En effet, les salles, » que nous venons de décrire, » sont percées en plusieurs en- » droits, par où l'on entre dans » d'autres chambres qui sont au » même niveau, d'où l'on mon- » te dans celles qui sont plus » élevées, & on descend dans

» celles qui sont sous terre. J'en-
» trai dans plus de cent cin-
» quante de ces chambres, tan-
» tôt en me traînant sur le ven-
» tre par des ouvertures à de-
» mi-bouchées; tantôt en reti-
» rant quelques matériaux qui
» en ferment le passage; mais,
» avec toutes ces précautions,
» il ne me fut pas possible d'al-
» ler plus avant.

» Pour bien entendre la cons-
» truction de cet édifice, il
» faut se figurer qu'on entre
» d'une chambre dans une au-
» tre, quelquefois dans une al-
» lée percée en différens lieux
» qui répondent à d'autres
» avenues, d'où souvent sans
» s'en appercevoir, on revient
» au même endroit, d'où l'on
» est parti, & voilà l'artifice
» de ce Labyrinthe. Toutes ces
» chambres & ces allées où
» régnoit une parfaite obscu-
» rité, ne sont ni d'égale gran-
» deur, ni de même forme. Il
» y en a de longues, de quar-
» rées, de triangulaires. J'a-
» vois pris la précaution qu'A-
» riadne fit prendre à Thésée,
» lorsqu'il fut obligé d'aller
» combattre le Minotaure dans
» le Labyrinthe de Crete, qui
» n'étoit ni si grand ni si vaste
» que celui-ci. J'avois en effet
» pris plus de deux mille brass-
» ses de ficelle, de la paille
» hachée pour répandre sur
» ma route, & un grand nom-
» bre de flambeaux.

Janua difficilis filo est inventa relicto.

» Un Arabe, d'environ qua-
» tre-vingts ans, qui étoit avec
» moi, m'assura qu'étant entré
» autrefois dans ce Labyrinthe,
» il avoit marché dans les cham-
» bres souterreines, jusqu'en
» un lieu où il y avoit une
» grande place, environnée de
» plusieurs niches qui ressem-
» bloient à de petites bouti-
» ques, d'où l'on entroit dans
» de petites allées & dans des
» chambres, sans en pouvoir
» trouver la fin; d'où il con-
» clut qu'il falloit que depuis
» ce tems-là la plûpart des ave-
» nues qui y conduisoient, se
» fussent bouchées par les dé-
» bris qui s'y étoient amassés.
» C'étoit à ce Labyrinthe, bien
» bien mieux qu'à celui de
» Crete, qu'on pouvoit appli-
» quer ces beaux vers de Vir-
» gile:

» *Parietibus textum cæcis iter, ancipitemque*
» *Mille viis habuisse dolum, quà signa sequendi*
» *Falleret indeprensus & irremeabilis error.* «

A cette description faite, depuis le commencement de ce siecle, il sera bon de joindre celle qu'à faite, il y a plus de deux mille ans, Hérodote qui avoit vu cet édifice entier.

» J'ai eu, dit cet Auteur,
» le plaisir de voir ce Labyrin-
» the, plus grand que sa re-
» nommée. En effet, on ne
» concevra jamais rien qui ré-
» ponde au travail & à la dé-

» pense de cet ouvrage. Il y a » douze salles voûtées, qui » ont leurs portes à l'opposite » les unes des autres; six regardent le septentrion, & six » le midi, toutes contigues & » enfermées en dehors d'un même mur. Il y a dans ce Labyrinthe deux étages, l'un » sous terre, & l'autre dessus; » & tous les deux contiennent » trois mille chambres, mille » cinq cens chacun. J'ai vu & » considéré celui d'en haut, » mais j'ai seulement ouï parler de celui qui est sous terre; car, les Égyptiens, qui » le gardent, ne voulurent » jamais me permettre de le » voir, parce que c'étoit, disoient-ils, la sépulture des » Rois qui avoient bâti cet » édifice, & celle des Crocodiles sacrés; c'est pourquoi, » je ne parle du souterrein que » sur le rapport d'autrui; mais, » j'ai vu celui d'en haut qui surpasse la croyance & tous les » ouvrages des hommes. Je ne » puis me représenter les tours » & détours qui menent & ramenent dans les salles, sans » entrer dans une profonde » admiration. D'une salle on » passe dans des cabinets, des » cabinets dans des chambres, » des chambres dans d'autres » salles, & encore des cabinets » dans d'autres chambres. Le » plancher de tous ces lieux » est de pierres, comme les » murailles; mais, il est enrichi » de divers ouvrages de sculpture de tous côtés. Chaque » salle est presqu'environnée de » colonnes faites de pierres » blanches bien polies. Il y a » au coin où finit le Labyrinthe » une pyramide de quarante » toises de haut, où l'on voit » de grands animaux gravés; » & le chemin, pour y entrer, » est sous terre. «

A ce récit d'Hérodote, que rapporte notre Voyageur moderne, il joint quelques réflexions, qui mettent sous les yeux du Lecteur l'état présent de cet édifice.

» 1.° Hérodote dit qu'il y » avoit, de son tems, dans le Labyrinthe douze salles voûtées » qui avoient leurs portes à l'opposite les unes des autres. Pline assure qu'il y en avoit seize, » pour marquer les seize gouvernemens de l'Égypte; mais, » comme cet Auteur ne parle » que sur le rapport d'autrui, » sa relation est fort imparfaite. » Tenons-nous-en à Hérodote, » & disons qu'il y a bien de » l'apparence que l'extérieur » de ce bâtiment avoit quatre » faces, & douze salles qui » répondoient aux frontispices, mais qu'elles ont été » détruites par le tems, comme il paroît par le grand » nombre de ruines qui sont » à l'entour; en sorte qu'il ne » reste plus à présent, que la » quatrième partie de cet ouvrage, c'est-à-dire, un seul » portique à moitié, trois salles & les chambres qui sont » aux côtés.

» 2.° Hérodote dit que ces

» salles étoient voûtées. Cette » expression est impropre ; ce » sont des plafonds faits de » grandes pièces de marbre, » qui vont d'un bout à l'autre » des salles ; en quoi Strabon » a été exact, assurant que ces » plafonds étoient faits de » grandes pierres qui les tra-» versoient d'un bout à l'au-» tre ; ce qui est très-vrai. Ce » judicieux Auteur se conten-» te de dire que ces marbres » étoient d'une grandeur énor-» me, sans la déterminer. Il » dit aussi que les chambres » souterreines étoient cons-» truites de grosses & longues » pièces de marbre ; ce qui est » encore vrai. Il ne paroît pas » au reste, comme l'assure Hé-» rodote, qu'il y ait eu dans » cet endroit aucuns bas-re-» liefs ni des Hiéroglyphes ; » mais, on doit appliquer cette » remarque aux portiques, aux » colomnes & aux murailles » qui en étoient remplies, & » où l'on en distingue encore » plusieurs. Je vis même, pour-» suit Paul Lucas, dans une des » chambres que je visitai, une » niche dans le fond, & aux » deux côtés des bas-reliefs, » qui représentoient des Anu-» bis grands comme nature, » quoiqu'on ne pût pas bien » distinguer si c'étoient les fi-» gures d'Anubis, d'Osiris ou » quelqu'autre Divinité. Je crus » cependant que c'étoient cel-» les du premier, parce qu'il » est très-bien représenté sur » les frontispices.

» 3.° Il y en avoit, dit Hé-» rodote, double étage, l'un » sous terre, & l'autre des-» sus. Je crois, pour moi, » qu'il étoit triple, & qu'il y » avoit sur celui qui est au » rez-de-chaussée un autre » étage, comme il paroît par le » frontispice, dont la partie » supérieure est presqu'entiére-» ment renversée ; peut-être » étoit-elle en cet état, dès » le tems de cet Historien.

» 4.° Pour le nombre des » chambres qu'il contenoit, » Hérodote n'a pu le sçavoir » que par la relation des Prê-» tres & de ceux qui gardoient » le Labyrinthe, puisqu'il ne » lui fut pas permis de les visi-» ter, comme il l'avoue lui-» même. Il n'est pas possible à » présent de dire au juste le » nombre de ces chambres, la » plûpart des avenues qui y » conduisent, étant bouchées.

» 5.° De sçavoir maintenant » à quel usage avoit été cons-» truit cet édifice, si c'étoit » pour servir de sépulture aux » Rois qui l'avoient fait bâtir, » & pour celle des Crocodiles » sacrés, comme ledit Héro-» dote, c'est ce que je n'ose-» rois assurer. Je dirai seule-» ment qu'il est bien constant » qu'aucun peuple n'a jamais » eu autant de soin que les » anciens Égyptiens, d'avoir » de superbes tombeaux & » d'embaumer les cadavres ; » & si les pyramides, comme » on le croit communément, » avoient été construites pour

» cet usage, rien n'empêche » de croire la même chose du » Labyrinthe.

» 6.° Hérodote ne s'est pas » bien exprimé au gré de notre » Voyageur, en disant que » dans les salles, les planchers » & les colomnes sont d'une » belle pierre blanche & polie; » il devoit dire qu'elles étoient » d'un très-beau marbre blanc; » car, quoiqu'il soit un peu » rembruni aujourd'hui par la » longueur du tems, cependant » il est aisé de se convaincre » de ce que je dis. Cet Histo- » rien est plus exact en ce qu'il » dit des bas-reliefs, & des » Hiéroglyphes qu'on voyoit » de son tems, & qu'on voit » encore aujourd'hui sur les » portiques.

» 7.° Ce n'est pas seulement » le tems qui a détruit ce La- » byrinthe; la malice des ha- » bitans d'Héracléopolis, qui, » au rapport de Pline, por- » toient une haine mortelle à » ce monument, & les Arabes » qui ont cru y trouver des » trésors, en ont démoli la » plus grande partie, & ont » renversé en différens tems » quantité d'autres bâtimens » qui étoient aux environs & » qui composoient apparem- » ment ces vastes édifices qu'il » falloit parcourir, avant que » d'être à l'endroit qui sub- » siste encore aujourd'hui.

» 8.° Pline assure qu'on » croyoit communément que » le Labyrinthe étoit un ou- » vrage consacré au Soleil. » Pour justifier cette remarque, » je dois dire que la tête, que » l'on voit sur le frontispice, » est sans doute celle du Soleil; » les pointes de marbre, qui » l'environnent, marquent ses » rayons, & les aîles déployées » la rapidité du cours de cet » astre.

» 9.° On ne peut décider ni » par quel Prince, ni dans » quel tems ce Labyrinthe a été » construit. Strabon dit qu'au- » près du Labyrinthe étoit le » tombeau du Roi qui l'avoit » fait bâtir; mais, il ne nous » apprend point le nom de ce » Prince. Pomponius-Méla en » donne la gloire à Psamméti- » chus. Pline dit qu'on en fai- » soit honneur à plusieurs Rois, » & qu'il avoit été construit » trois mille six cens ans avant » lui; ce qui ne sçauroit être » vrai. Hérodote assure qu'il » étoit l'ouvrage des douze » Rois qui avoient régné en- » semble, & partagé l'Égypte » en autant de parties après la » mort d'un Prêtre de Vulcain, » qui l'avoit gouvernée seul » pendant sa vie, & que ces » Princes avoient voulu laisser » de concert ce monument à » la postérité. Il y a bien de » l'apparence que c'est l'ouvra- » ge du même Roi qui avoit » fait creuser le lac Mœris, & » lui avoit donné son nom.

» 10.° Pline assure qu'on » voyoit dans le Labyrinthe » plusieurs temples des Dieux » d'Égypte, & quinze chapel- » les dédiées à la déesse Némésis,

» Tout cela est détruit présentement, à moins qu'on ne prenne pour ces chapelles les chambres qui sont remplies d'Hiéroglyphes. Ce même Auteur assure qu'il y avoit plusieurs pyramides; mais, Hérodote ne parle que d'une seule, dont il marque la hauteur. C'étoient apparemment les tombeaux de quelques Princes qui sont présentement détruits. Je n'y ai vu non plus aucune de ces colomnes de Porphyre, dont parle le même Pline, qui avoit un peu trop ajouté foi aux relations qu'on lui avoit faites à ce sujet, comme il paroît par ce qu'il dit de ce bruit épouvantable qu'on entendoit dans les chambres souterreines, comme si c'eût été le tonnerre; hyperbole fondée sur ce qu'il y avoit sans doute plusieurs échos dans ces caves, qui faisoient retentir la voix qui se communiquoit d'une voûte à l'autre, & formoit un grand bruit. Ce qu'il y a de plus raisonnable dans sa relation, est ce qu'il dit de ces grosses colomnes & de la maçonnerie solide des frontispices, qui effectivement est telle

» 11.° Il ne faut pas confondre le Labyrinthe auprès du lac Mœris, avec le tombeau d'Ismendas ou Osymandyas, dont Hécatée fait la description dans Diodore de Sicile, quoique quelques Auteurs y aient été trompés. Cet édifice étoit dans la Thébaïde, bien loin du Labyrinthe & du lac Mœris. D'ailleurs, la relation qu'il en fait, est trop différente de celle d'Hérodote & des autres Auteurs, pour s'y laisser surprendre, quoique l'ouvrage ne fût guère inférieur à celui que l'on vient de décrire.

» 12.° On ne doit pas être surpris de la diversité des relations que les anciens Auteurs ont faites du Labyrinthe, puisqu'il y avoit tant de choses à considérer, tant de détours & de chambres, à parcourir, tant d'édifices différens par lesquels il falloit passer, que chacun s'attachoit à ce qui lui paroissoit de plus admirable, & négligeoit ou oublioit dans son récit ce qui l'avoit le moins frappé.

» 13.° Ma dernière conjecture est que le Labyrinthe étoit un temple immense, dans lequel étoient enfermées des chapelles à l'honneur de toutes les Divinités de l'Égypte. Ce sentiment est parfaitement conforme à ce que disent les Anciens, de ce nombre prodigieux d'Idoles qu'on y avoit renfermées, & dont les figures de différentes grandeurs s'y voyoient de tous côtés & s'y voyent encore aujourd'hui dans ce qui reste d'entier. Quoique le Labyrinthe fût une espèce de Panthéon, consacré à tous

» les Dieux d'Égypte, il étoit » cependant dédié plus particuliérement au Soleil qui » étoit la grande Divinité des » Égyptiens ; ce qui n'empê» che pas qu'on n'y ait pu en» terrer des crocodiles & au» tres animaux consacrés à ces » mêmes Divinités dont ils » étoient les symboles. «

Les habitans du païs, très-ignorans, nomment ces restes le palais de Charon, & ils sont persuadés que c'est l'ouvrage de ce même Charon si connu dans tout ce canton, & qui après avoir gagné des sommes immenses par le tribut qu'il exigeoit pour le passage des morts, qu'on portoit au-delà du lac Mœris, avoit fait construire cet édifice pour y renfermer ses trésors, que de puissans Talismans garantissoient contre les voleurs. Cette opinion est si généralement répandue, que c'est la crainte qu'on a que les voyageurs ne viennent enlever ces trésors, qui fait qu'on ne les y mene qu'avec de grandes précautions.

II.

Labyrinthe de l'isle de Crete.

(*a*) Le Labyrinthe de l'isle de Crete fut bâti sur le modele de celui d'Égypte. Dédale en fut l'architecte par l'ordre de Minos, qui vouloit enfermer le le Minotaure, monstre né du libertinage de Pasiphaé, femme de ce Roi, & de la passion infâme qu'elle avoit eue pour un taureau. Dédale y fut enfermé lui-même, avec son fils; & ils ne s'en sauverent que par ces fameuses aîles dont les Poëtes ont tant parlé. C'est de ce Labyrinthe que Virgile parle dans les vers déjà rapportés. Ovide, dans ses Métamorphoses, le décrit aussi à l'occasion du Minotaure :

Creverat opprobrium generis, fœdumque patebat
Matris adulterium, monstri novitate biformis.
Destinat hunc Minos thalami removere pudorem,
Multiplicique domo cæcisque includere tectis.
Dædalus ingenio fabræ celeberrimus artis,
Ponit opus, turbatque notas, & limina flexu
Ducit in errorem variarum ambage viarum.
Non secus ac liquidis Phrygius Mæander in undis
Ludit, & ambiguo lapsu refluitque fluitque,
Occurensque sibi venturas aspicit undas;
Et nunc ad fontes, nunc ad mare versus apertum,
Incertas exercet aquas. Ita Dædalus implet

(*a*) Plut. T. I. p. 6. Ovid. Metam. L. VIII. c. 3. Plin. T. II. p. 739, 740. Diod. Sicul. p. 61. Pauf. p. 51. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 168. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IV. p. 391.

Innumeras errore vias, vixque ipse reverti
Ad limen potuit; tanta est fallacia tecti.

C'est-à-dire, comme traduit Corneille [Thomas],

Il voit avec horreur l'opprobre de sa race
Augmenter chaque jour sa furieuse audace.
Elle n'a plus de borne; &, pour la réprimer,
Confus d'un pareil monstre, il le veut enfermer.
Dédale, à qui le Ciel sur tous ceux de son âge,
Dans l'art de bien bâtir donna tant d'avantage,
D'une vaste prison inventant les détours,
Des malheurs qu'il causoit, rompit le triste cours.
Mille chemins divers avec tant d'artifice,
Coupoient de tous côtés ce fameux édifice,
Que qui, pour en sortir, croyoit les éviter,
Rentroit dans les sentiers qu'il venoit de quitter.
Ainsi, comme incertain du chemin qu'il faut prendre,
Serpente avec ses eaux le sinueux Méandre;
On diroit, à le voir descendre & retourner,
Qu'au devant de lui-même il cherche à les mener.
A peine a-t-il coulé vers la mer qui l'appelle,
Qu'amoureux de sa source il remonte vers elle,
Et rompt en tant de lieux son cours mal assuré,
Qu'il semble en tournoyant qu'il se soit égaré.
L'ingénieux Dédale eut ce modele en vue,
Lorsque du Labyrinthe embarrassant l'issue,
Il fit tant de sentiers, qu'en cessant de bâtir,
De leurs détours lui-même il eut peine à sortir.

Pline dit que ce Labyrinthe de Crete fut bâti par Dédale, sur le modèle de celui d'Égypte; qu'il n'en imita pas la centième partie, & que cependant il contenoit des tours & des détours, dont il n'étoit pas possible de se démêler. Il n'en restoit plus aucun vestige de son tems, non plus que de celui d'Italie, duquel nous parlerons ensuite. Ce Labyrinthe étoit auprès de Gnosse, selon Pausanias & quelques autres. Il paroît qu'il étoit découvert, par l'étrange manière dont la fable a supposé que Dédale & son fils Icare s'en tirerent; au lieu que celui d'Égypte étoit couvert & obscur.

III.

Autre Labyrinthe de l'isle de Crete.

Un autre Labyrinthe de l'isle de Crete se trouve décrit dans

les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences par M. de Tournefort, qui l'a examiné à loisir. Voici comment il en parle. » Le Labyrinthe de Candie est un conduit souterrein, » en manière de rue, qui, par » mille tours & détours pris en » tous sens sans aucune régula- » rité, parcourt tout l'inté- » rieur d'une colline située au » pied du mont Ida, du côté » du midi, à trois milles de » l'ancienne ville de Gortyne. » On entre dans ce Labyrinthe » par une ouverture de sept ou » huit pas de large, où à peine » un homme de médiocre taille » pourroit passer sans se cour- » ber. Le bas de l'entrée est » fort inégal; mais, le haut est » assez plat & terminé naturel- » lement par plusieurs lits ou » couches de pierres posées ho- » rizontalement les unes sur les » autres. On trouve d'abord une » espèce de caverne fort rusti- » que, dont la pente est douce; » mais, à mesure qu'on avance, » ce lieu paroît tout à fait sur- » prenant. Parmi tous ces dé- » tours, il y a une allée bien » moins embarrassante que les » autres, laquelle, par un che- » min d'environ douze cens pas » qui se fourche à son extrêmi- » té, conduit à une grande & » belle salle au fond du Laby- » rinthe. Pour trouver cette al- » lée, il faut se détourner à » gauche, environ à trente pas » de l'entrée. Si l'on enfile » quelqu'autre rue, on s'enga- » ge, après avoir fait bien du » chemin, dans une infinité de » de recoins & de culs de sacs, » d'où on ne sçauroit se tirer » sans danger.

» Nous fîmes, dit l'Auteur » cité, en demi-heure de tems, » onze cens soixante pas dans » cette principale allée, sans » nous écarter ni à droite ni à » gauche. Elle est haute de sept » ou huit pieds, lambrissée » d'une couche de rochers ho- » rizantale & toute plate, com- » me le sont la plûpart des lits » de pierre de ce quartier-là. » Il y a pourtant quelques en- » droits où il faut un peu bais- » ser la tête, & un, entre les au- » tres, que l'on rencontre vers » le milieu du chemin, où l'on » est obligé de marcher, com- » me l'on dit, à quatre pattes. » Cette allée est ordinairement » assez large pour laisser passer » deux ou trois personnes de » front. Le pavé en est uni; il ne » faut ni monter ni descendre » considérablement. Les murail- » les sont taillées à plomb, ou » faites de pierres que l'on à » pris la peine de ranger, com- » me l'on fait celles des murail- » les où l'on n'emploie point de » mortier; mais, il se présen- » te tant de chemins de tous » côtés, que l'on s'y perdroit » indubitablement, sans les pré- » cautions nécessaires. Après » avoir bien examiné ce lieu, » nous convînmes tous, qu'il » n'y avoit aucune apparence » que ce fût une ancienne car- » rière, dont on eût tiré les » pierres pour bâtir les villes

» de Gortyne & de Gnosse, » ainsi que Bellon & quelques » Auteurs modernes l'ont pen- » sé.

» Il y a beaucoup plus d'ap- » parence que ce Labyrinthe » n'est qu'un conduit naturel, » que d'habiles gens ont pris » plaisir, il y a plusieurs sie- » cles, de rendre pratiquable, » en faisant agrandir la plûpart » des endroits qui étoient trop » resserrés. Pour en exhausser » le plancher, on ne fit que » détacher quelques lits de » pierres, qui ordinairement » sont par couches horizonta- » les dans toute l'épaisseur de » la montagne. On tailla les » murailles à plomb dans cer- » tains endroits, & on prit » soin de ranger la plûpart des » pierres qui embarrassoient » les chemins. Peut-être que » l'on ne toucha pas à l'endroit » où il faut marcher à quatre » pattes, pour faire connoître » à la postérité, comment le » reste étoit fait naturellement; » car, au-delà de cet endroit, » l'allée est aussi belle qu'en » deçà. Comme tout ce qui avoit » apparence de grandeur frap- » poit les anciens Grecs, & » sur-tout en matière de bâti- » mens, il y a apparence qu'ils » perfectionnerent ce que la » nature n'avoit fait qu'ébau- » cher. Quelques Bergers, » peut-être, ayant découvert » ces conduits souterreins, » donnerent lieu aux grands » hommes de ce tems-là de les » agrandir & d'en faire ce mer- » veilleux Labyrinthe, qui ne » donne aujourd'hui retraite » qu'à des chauves-souris, & » qui peut avoir servi d'asyle à » plusieurs familles, pendant » les guerres civiles, ou sous » les regnes des Tyrans; car, » ce lieu est extrêmement sec, » & l'on n'y voit ni égoût ni » congélations, comme dans les » caves gouttières. On peut » ajouter à cette conjecture, » qu'il y a deux ou trois autres » conduits naturels fort pro- » fonds dans les collines voi- » sines du Labyrinthe, dont on » pourroit faire de semblables » merveilles. Les cavernes sont » fort fréquentes dans toute » l'isle de Candie. La plûpart » des rochers, & sur-tout ceux » du mont Ida, sont percés à » jour par des trous à y four- » rer les deux poings ou la tê- » te. On y voit plusieurs abî- » mes profonds & perpendicu- » laires; pourquoi n'y auroit- » il pas des conduits souter- » reins horizontaux dans les » lieux où les bancs de pier- » re sont aussi horizontalement » les uns sur les autres?

» Ce n'est pas le fameux La- » byrinthe dont les Anciens » ont parlé. Celui-ci avoit été » fait par Dédale, sur le mo- » dèle du Labyrinthe d'Égypte, » cent fois plus grand que ce- » lui de Candie, ainsi que le » rapporte Pline, qui assure » que de son tems il ne restoit » plus aucun vestige de ce der- » nier. Je ne connois personne » qui en ait fait mention, que

» l'Auteur du grand Dictionn» naire étymologique Grec. «

M. de Tournefort emploie le reste de son Mémoire à tirer de ce Labyrinthe des preuves en faveur de son opinion touchant la végétation des pierres ; & ce qu'il en dit, ne regarde que la Physique.

IV.

Labyrinthe de l'isle de Lemnos.

(*a*) Ce Labyrinthe, selon Pline, étoit semblable à ceux dont on vient de parler ; ce qui doit s'entendre de l'embarras des routes. Ce qui le distinguoit, c'étoient cent cinquante colomnes, qui, pendant qu'on les tournoit, étoient si également ajustées dans leurs pivots, qu'un enfant suffisoit pour les mouvoir, pendant que l'ouvrier les travailloit. Ce Labyrinthe étoit l'ouvrage des architectes Zmilus, Rholus, & Théodore de Lemnos. On en voyoit encore des vestiges du tems de Pline.

V.

Labyrinthe d'Italie.

(*b*) Le Labyrinthe d'Italie fut bâti par Porsenna roi d'Étrurie, qui voulut se faire un magnifique tombeau, & procurer à l'Italie la gloire d'avoir surpassé la vanité des Rois étrangers. Ce que l'on en disoit étoit si peu croyable, que Pline n'a osé prendre sur soi ce récit, il aime mieux employer les propres termes de Varron. Ce Roi, dit ce dernier, fut enterré au-dessous de la ville de Clusium, où il laissa un monumeut de pierres de taille. Chaque côté avoit trois cens pieds de largeur, & cinquante de hauteur. Dans la base qui étoit quarrée, il y avoit un Labyrinthe d'où l'on ne pouvoit se tirer ; quiconque avoit l'imprudence de s'y engager, sans un peloton de fil, n'en retrouvoit plus la sortie. Au-dessus, il y avoit cinq pyramides, quatre aux quatre coins, & une au milieu ; elles avoient soixante-quinze pieds de largeur à leur base, & cent cinquante de haut, &c. ; il n'en restoit plus rien du tems de Pline.

Cet Auteur parle d'un autre Labyrinthe, qui étoit à Samos. Il avoit été fait par Théodore.

LABYRINTHE, *Labyrinthus*, Λαβύρινθος. (*c*) surnom que Lucien donne au philosophe Diphile.

LACANITIDE, *Lacanitis*, (*d*) contrée de l'Asie mineure, dans la Cilicie, selon Ptolémée. Ce Géographe y met une ville unique, sçavoir, Irénopolis.

LACCOPLUTES, *Laccopluti*, Λακκοπλοῦτοι, (*e*) nom que l'on donna aux descendans de Callias, porte-torche des mystères à Athènes. *Voyez* Callias.

(*a*) Plin. Tom. II. p. 740.
(*b*) Plin. Tom. II. p. 637, 740.
(*c*) Lucian. Tom. II. pag. 847.
(*d*) Ptolem. L. V. c. 8.
(*e*) Plut. Tom. I. pag. 321.

LACÉDÉMON, *Lacedæmon*, Λακεδαίμων, (*a*) fils de Jupiter & de Taygete, eſt compté pour le quatrième Roi de Sparte ou Lacédémone. *Voyez* Lacédémone.

Nous ajouterons ici que les Lacédémoniens attribuoient à ce Prince la gloire d'avoir introduit le premier dans la Grece le culte des Graces, prétendant que le temple qu'il leur avoit bâti ſur les bords du fleuve Tiaſe, étoit le plus ancien du païs.

LACÉDÉMONE, *Lacedæmon*, Λακεδαίμων, (*b*) ville dont le nom a fait tant de bruit dans le monde & dans les écrits des plus célebres Hiſtoriens, étoit la capitale de la Laconie, païs du Péloponnèſe en Grece. Elle prit le nom de Sparte dès ſa fondation, qu'on attribue à Lacédémon, qui l'appella ainſi du nom de ſa femme Sparté ; mais, dans la ſuite, elle eut auſſi le nom de Lacédémone, parce que c'étoit le nom du païs.

Les Auteurs anciens n'emploient guère ce dernier nom, ſans y ajouter en même-tems le mot *Ville* ; encore font-ils une diſtinction. Ils donnent le nom de Spartiates aux habitans de la ville, & celui de Lacédémoniens aux habitans de la campagne. Hérodote, Xénophon & Diodore de Sicile l'ont preſque toujours ainſi obſervé, quand ils ont fait le dénombrement des troupes de la République, pour diſtinguer celles de la ville d'avec celles du païs. C'eſt Homère qui diſtingue très-bien les deux noms. » Ceux, dit-il, qui habitoient » la baſſe & la vaſte Lacédémone, Phare, Sparte, & » Meſſé, ſéjour ſi aimé des

(*a*) Pauſ. pag. 158, 196. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 96. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. I. p. 230, 231. Tom. III. pag. 20.

(*b*) Cæſ. de Bell. Civil. L. III. p. 679. Pauſ. p. 158, 159, 160. *& ſeq.* Strab. pag. 103, 278, 279, 355, 358. *& ſeq.* Ptolem. L. III. c. 16. Solin. p. 37, 90. Pomp. Mel. pag. 111. Plin. Tom. I. p. 111, 193, 194, 391. Corn. Nep. in Alcib. c. 11. in Timoth. c. 1, 2. in Pelop. c. 1, 4. in Ageſil. c. 1. *& ſeq.* Plut. T. I. p. 39, 40, 41, 42. *& ſeq.* Juſt. L. II. c. 11. *& ſeq.* L. III. c. 2. *& ſeq.* L. IV. c. 4, 5. L. V. c. 1. *& ſeq.* L. V. c. 1. *& ſeq.* L. VIII. c. 1. L. IX. c. 1. *& ſeq.* L. XII. c. 1. L. XIV. c. 5. L. XX. c. 1. L. XXVIII. c. 4. Q. Curt. L. VI. c. 1, 5. Tit. Liv. L. XXXIV. c. 26. *& ſeq.* L. XXXVIII. c. 30. *& ſeq.* L. XXXIX. c. 35. *& ſeq.* L. XLV. c. 23, 28. Xenoph. pag. 428. *& ſeq.* Diod. Sicul. p. 257. *& ſeq.* Herod. L. I. c. 51. *& ſeq.* L. III. c. 44. *& ſeq.* L. IV. c. 146. L. VI. c. 52. *& ſeq.* L. VII. c. 102. *& ſeq.* L. VIII. c. 141, 142. L. IX. c. 84. Maccab. L. I. c. 12. v. 1, 2. *& ſeq.* L. II. c. 5. v. 6. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 407. Tacit. Annal. L. IV. c. 43. L. XI. c. 24. Thucyd. pag. 5, 8, 13. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. p. 13, 14, 20, 21. *& ſuiv.* Tom. III. pag. 3, 4. *& ſuiv.* T. IV. p. 233. *& ſuiv.* T. V. p. 719, 801. Hiſt. Rom. Tom. IV. pag. 170. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 227. *& ſuiv.* Tom. II. pag. 80. *& ſuiv.* Tom. III. pag. 13, 20, 400. *& ſuiv.* Tom. IV. pag. 583. Tom. V. pag 405. *& ſuiv.* Tom. VI. p. 106, 107. Tom. VII. pag. 307. Tom. VIII. p. 268. *& ſuiv.* Tom. IX. p. 97. *& ſuiv.* Tom. X. pag. 235, 236. Tom. 12. p. 159. *& ſuiv* T. XIV. pag. 118. *& ſuiv.* Tom. XIX. p. 166. *& ſuiv.*

» colombes, &c. « Par Lacédémone il entend le païs nommé la Laconie ; & par Sparte, la ville même qui étoit la capitale de ce païs. Le Scholiaste dit, en expliquant ces vers d'Homère : » Lacédémone est le nom du païs, & » Sparte celui de la ville ; d'au» tres donnent à la ville les » deux noms indifféremment. » Les Modernes sur-tout en usent ainsi. Le surnom de basse, κοίλη, creuse, donné au païs, a rapport au mont Taygete, & autres montagnes dont il est environné.

Cette ville étoit située à quelques six lieues de la mer, sur le bord de l'Eurotas. Son circuit étoit de figure ronde, selon que le décrit Polybe, qui ajoute que son terrein étoit inégal, & coupé par des collines ; ce qui est confirmé par Strabon. Le premier de ces deux Auteurs nous en trace le plan dans son quatrième livre ; & dans le neuvième, il lui donne 48 stades de tour. Ces 48 stades revenoient, suivant l'opinion commune, à 5440 pas géométriques ou à 4533 toises & deux pieds, donnant à chaque stade 600 pieds Athéniens, qui reviennent à 566 pieds 8 pouces de nos pieds de roi. Ainsi, le circuit de Lacédémone pouvoit être suivant ce calcul d'un peu plus de deux lieues de France, posant la lieue de 2000 toises, comme les nouveaux géomètres l'ont déterminée à Paris. Ce circuit étoit bien différent de celui d'Athènes, qui approchoit de 200 stades. C'est là-dessus que Thucydide fait une si belle remarque sur la fortune de ces deux fameuses villes, qui ont autrefois partagé toute la Grece pour leurs intérêts, quand il les compare ensemble dans le livre premier de la guerre du Péloponnèse. » Imaginons» nous, dit-il, que la ville de » Lacédémone soit rasée, & » qu'il en reste seulement les » temples & le plan de ses édifi» cès ; en cet état la postérité » ne pourroit jamais se figurer » que sa puissance & sa gloire » fussent montées au point où » elles sont ; mais, au contraire, » si nous supposons que la ville » d'Athènes ne soit plus qu'une » esplanade, son aspect nous » devroit toujours persuader » que sa puissance aura été deux » fois plus grande qu'elle n'est. »

Dans les premiers tems, la ville de Lacédémone n'avoit point de murailles ; d'où Xénophon & Cornélius Népos prennent sujet de louer Agésilaüs de ce qu'étant ainsi ouverte, il ne laissa pas de la défendre, contre Epaminondas après la bataille de Leuctres. Elle demeura de la sorte près de 800 ans comme Lycortas de Mégalopolis en fait souvenir les Lacédémoniens dans le 39 livre de Tite-Live. Ils consulterent s'il étoit à propos de la fermer, lorsque les Perses envahirent la Grece. Le même Tite-Live remarque en un autre endroit que sous la domination des derniers Tyrans,

on plaça des corps de garde dans les postes élevés de la ville, & que le terrein plat fut fortifié de murailles. Justin écrit qu'ils commencerent à lui donner cette enceinte pendant la guerre que leur fit Cassandre roi de Macédoine. Pausanias assure que ce fut lorsque Lacédémone fut attaquée par Démétrius & par Pyrrhus, & que ce fut le tyran Nabis qui mit ses murailles dans un état de défense très-avantageux; ce qui est confirmé par Tite-Live. Plutarque témoigne qu'ensuite Philopœmen, les fit abattre; & Pausanias rapporte que le Général Romain Appius Claudius les fit rétablir bientôt après

I.

Histoire abrégée des principales révolutions du royaume de Lacédémone.

Les Lacédémoniens assuroient eux-mêmes que Lélex, fils de la Terre, fut le premier qui régna dans le païs, & que de son nom ses peuples furent nommés Léleges. Ce Prince eut deux fils, Milès & Polycaon. Ce dernier alla s'établir ailleurs. Milès étant mort, son fils Eurotas lui succéda. Celui-ci, voyant que son païs étoit inondé, & que les eaux séjournoient sur la terre, fit ouvrir un canal par où une partie des eaux s'écoula dans la mer; l'autre partie forma un fleuve qu'il appella de son nom Eurotas. Comme il n'avoit point d'enfans mâle, quand il fut près de sa fin, il laissa le royaume à Lacédémon; ce Lacédémon avoit pour mere Taygete qui donna son nom à une montagne, & pour pere, suivant la commune opinion, Jupiter même. Il avoit épousé Sparté fille d'Eurotas; & dès qu'il eut pris possession du royaume, il voulut que tout le païs & les habitans s'appellassent de son nom; ensuite, il bâtit une ville qu'il appella Sparte du nom de sa femme.

Son fils Amyclas, voulant aussi laisser quelques monumens après lui, bâtit à l'exemple de son pere une ville qu'il nomma Amycles. Il fut pere de plusieurs enfans, mais il eut le déplaisir de perdre le plus jeune de tous, qui s'appelloit Hyacinthe. Après la mort d'Amyclas, la Couronne passa à Argalus l'aîné de ses enfans, & d'Argalus à son frere Cynortas, qui eut pour fils Œbalus. Celui-ci épousa Gorgophone Argienne & fille de Persée, de laquelle il eut Tyndare qui devoit naturellement succéder à son pere; mais, Hippocoon lui disputa l'Empire, & fut préféré à cause de son âge. Ensuite, soutenu d'Icarius & de ses troupes, il se trouva fort supérieur à Tyndare. Les Lacédémoniens prétendoient que celui-ci, voyant la partie inégale, fut obligé de se retirer à Pellane, pour mettre sa vie en sûreté. Mais, les Messéniens disoient qu'il se réfugia chez eux auprès d'Apharéus, qui étoit son frere utérin, & qu'il fut depuis rétabli sur le

trône par Hercule. A Tyndare ſucéderent ſes enfans, qui eurent pour ſucceſſeurs premiérement Ménélaüs fils d'Atrée, & gendre de Tyndare, puis Oreſte qui avoit épouſé Hermione fille de Ménélaüs. Les Héraclides rentrerent dans le Péloponnèſe ſous le regne de Tiſamène fils d'Oreſte ; ce fut alors que les Argiens & les Meſſéniens, ſe partageant entre les deux freres, eurent pour Roi les uns Téménus, les autres Creſphonte.

D'un autre côté, Ariſtodeme avoit laiſſé deux fils jumeaux. Delà ces deux familles qui regnerent à Sparte en même-tems, ce que la Pythie, dit-on, ne déſapprouva pas. Pour Ariſtodeme, il étoit mort à Delphes, avant que les Doriens fuſſent revenus dans le Péloponnèſe ; & les Lacédémoniens qui tournoient tout à leur avantage, diſoient qu'Apollon l'avoit percé de ſes fleches, parce qu'il étoit venu à Delphes, non pour conſulter l'oracle, mais pour prendre avec Hercule qui s'y étoit rencontré, des meſures ſur le retour des Doriens dans le Pélpponnèſe. Cependant, il eſt plus vraiſemblable qu'Ariſtodeme fut tué par les fils de Pylade & d'Electre, qui étoient couſins-germains de Tiſamène fils d'Oreſte. Quant aux deux jumeaux qu'il laiſſa, ils ſe nommoient Proclès & Euryſthène ; mais, pour être nés jumeaux, ils ne s'en accordoient pas mieux enſemble. Cependant, leur antipathie ne les empêcha pas d'aſſiſter de toutes leurs forces Théras frere d'Argia leur mere, fils d'Autéſion, & d'ailleurs leur tuteur, qui vouloit mener une colonie dans cette iſle que l'on appelloit alors Calliſte. En général, ils agiſſoient toujours de concert, quand il falloit obéir à leur oncle. En tout le reſte, leur diviſion & leur incompatibilité étoient extrêmes. Mais, quand ils auroient été plus unis, on ne pourroit pas pour cela comprendre dans un même récit leur hiſtoire & celle de leurs deſcendans ; car, les familles venant à ſe multiplier avec les années, il n'eſt pas poſſible que les oncles, les neveux, les couſins-germains & les enfans des uns & des autres n'entraînent des différences de tems, d'âge, de durée qui demandent des narrations différentes. Il faut donc s'attacher d'abord à une branche pour venir enſuite à une autre.

La tradition du païs étoit qu'Euryſthène, fils aîné d'Ariſtodeme, eut un fils nommé Agis ; delà vient que tous les deſcendans d'Euryſthène furent nommés Agides. Sous le regne d'Agis, Patrius fils de Preugènes, voulant peupler une ville qu'il avoit bâtie en Achaïe, & qui de ſon nom s'appella Patra, les Lacédémoniens le ſeconderent dans ce deſſein ; ils entrerent auſſi dans les vues de Gras fils d'Echélatus, petit-fils de Penthile, & arriere-petit-fils

tit-fils d'Oreste, lequel Gras vouloit s'embarquer & mener une peuplade en quelque lieu où il pût faire un nouvel établissement. Il choisit le païs de l'Asie mineure, appellé depuis l'Éolie. Après Agis, son fils Echestrate regna à Sparte. De son tems, les Lacédémoniens chasserent de Cynure tout ce qu'il y avoit d'habitans en âge de porter les armes. Quelques années après, Labotas fils d'Echestrate lui succéda. Durant son regne, les Lacédémoniens, déclarerent la guerre aux Argiens pour la première fois. Le sujet de cette guerre étoit que les Lacédémoniens ayant conquis Cynure & les terres qui en dépendoient, les Argiens ne cessoient d'en usurper quelque coin, & de solliciter les peuples voisins de Sparte à quitter son alliance; cependant, cette guerre n'eut pas de suite, & il ne s'y passa rien de remarquable. Ceux de la même famille qui regnerent ensuite, sçavoir, Doryssus fils de Labotas & Agésilaüs fils de Doryssus, vécurent fort peu, selon Pausanias, mais c'est une erreur. Doryssus régna 29 ans, & Agésilaüs son fils en régna 44. Eusebe & saint Jérôme, cités par Meursius, le disent formellement.

Agésilaüs eut pour successeur son fils Archélaüs; pendant son regne, les Lacédémoniens assiégerent Égys, ville voisine de leur frontière, & l'ayant prise ils la détruisirent entiérement, de crainte qu'elle ne se liguât avec les Arcadiens. Archélaüs fut secondé dans cette entreprise par Charillus qui étoit aussi Roi de Sparte, mais de l'autre famille. A Archélaüs succéda son fils Téléclus, sous lequel les Lacédémoniens prirent sur les confins de la Laconie trois villes, dont les Achéens étoient en possession, Amycles, Pharis & Géranthres; les habitans de Pharis & de Géranthres ayant pris l'alarme de l'arrivée des Doriens, étoient déjà sortis du Péloponnèse sous de certaines conditions; mais, pour ceux d'Amycles, non-seulement ils n'eurent point de peur des Doriens, mais ils firent une vigoureuse défense, & donnerent une grande preuve de valeur; c'est ce que les Doriens témoignerent eux-mêmes par le trophée qu'ils érigerent, lorsqu'ils furent enfin maîtres de la place; car, c'étoit déclarer qu'ils regardoient cette conquête comme fort glorieuse. Quelque tems après, Téléclus fut tué par les Messéniens dans un temple de Diane qui étoit sur la frontière de la Laconie & de la Messénie au bourg de Limné. Téléclus étant mort, son fils Alcamène lui succéda; ce fut sous son regne que les Lacédémoniens envoyerent en Crete Charmidas fils d'Euthys & l'un des plus considérables de Sparte, pour appaiser des séditions qui s'étoient élevées parmi les Crétois, & pour engager ces peuples à abandonner les places qui étoient sur

la côte les plus exposées, ou qui étoient sans défense, & à se contenter de garder celles qui avoient de bons ports, en quoi il avoit ordre de les aider. Pendant ce tems-là, ils prirent & raserent Hélos ville maritime, dont les Achéens s'étoient rendu maîtres & défirent en bataille rangée les Argiens qui alloient secourir les Hilotes.

Après Alcamène, son fils Polydore monta sur le trône; durant le regne de ce Prince, les Lacédémoniens envoyerent deux colonies, l'une à Crotone ville d'Italie, l'autre à Locres près du cap Zéphirius; ce fut aussi en ce tems-là que la guerre de Messene se ralluma. La première guerre Messéniaque se fit pour la plus grande partie sous la conduite de Théopompe fils de Nicandre, & l'aîné de l'autre famille Royale. Cette guerre opiniâtre étant enfin terminée, & les Messéniens ayant succombé, Polydore dont le regne prospéroit à Sparte, & qui étoit adoré des Lacédémoniens, sur-tout du peuple, parce qu'il ne s'étoit jamais porté à aucune violence, ni n'avoit jamais rien dit d'offensant à qui que ce fût, qu'au contraire la justice & l'humanité présidoient à tous ses jugemens & à toutes ses actions; Polydore, dis-je, dont le nom étoit déjà célebre dans toute la Grece, est tué par Polémarchus, Spartiate d'une naissance assez illustre, mais d'une audace encore plus grande, comme cet évenement tragique ne le fait que trop voir. Les Lacedémoniens rendirent à la mémoire de ce Prince des honneurs extraordinaires.

Sous Eurycrate fils de Polydore, les Messéniens demeurerent soumis, & le peuple d'Argos ne remua pas non plus; mais, sous Anaxandre fils d'Eurycrate, les Messéniens furent enfin chassés du Péloponnèse par leurs destinées; car, s'étant révoltés contre les Lacédémoniens, ils soutinrent la guerre pendant quelque tems. Mais, contraints de céder à la force, ils mirent les armes bas & s'obligerent par un traité à quitter le Péloponnèse; tout ce qui en resta fut fait esclave, à la réserve de ceux qui tenoient encore dans les places maritimes.

Anaxandre eut pour fils Eurycrate second du nom, & cet Eurycrate fut pere de Léon. Sous leurs regnes, les Lacédémoniens souffrirent de grandes pertes dans la guerre qu'ils firent contre les Tégéates; mais, sous Anaxandride fils de Léon, la fortune changea & les Tégéates furent battus à leur tour. Ce Prince, par un abus dont il n'y avoit point encore d'exemple à Sparte, eut deux femmes à la fois, & contre son attente laissa une double postérité; car, après avoir long-tems résisté aux Ephores qui lui ordonnoient de répudier sa première femme, Princesse à la vérité vertueuse, mais qui ne lui donnoit point d'enfans, enfin pour leur obéir il en prit une seconde,

& eut d'elle un fils nommé Cléomène ; mais, la première qui jusques-là avoit paru stérile, se trouva grosse & accoucha peu de tems après de Doriéüs, ensuite de Léonidas, & enfin Cléombrote. Après la mort d'Anaxandride, quoique Doriéüs eût beaucoup plus de réputation dans le Conseil & à la guerre, les Lacédémoniens contre leur inclination ne laisserent pas de lui préférer Cléomène, en quoi pourtant ils ne firent que suivre les loix du Royaume qui donnoient la Couronne à l'aîné. Doriéüs ne put se résoudre à voir son frere au-dessus de lui ; il aima mieux quitter le païs, & se mettant à la tête d'une colonie, il alla chercher fortune ailleurs.

Cléomène ne fut pas plutôt sur le Trône, qu'il leva une grosse armée composée de Lacédémoniens & de leurs alliés, & entra dans l'Argolide ; les Argiens de leur côté marcherent à lui en ordre de bataille, mais ils furent défaits ; cinq mille d'entr'eux se réfugierent dans un bois voisin, consacré à Argus fils de Niobé. Cléomène, qui souvent devenoit furieux & ne se possédoit plus, commanda aux Hilotes d'y mettre le feu, de sorte que ce bois sacré fut brûlé avec ces misérables qui imploroient en vain la clémence du vainqueur ; delà il mena son armée triomphante à Athènes, délivra les Athéniens de la domination tyrannique des enfans de Pisistrate, & par de si beaux commencemens rendit son nom & celui des Lacédémoniens célebres dans toute la Grece. Mais, quelque tems après, par complaisance pour un certain Athénien nommé Isagoras, il se mit en tête de le faire Roi d'Athènes. Les Athéniens, indignés d'un pareil dessein, prirent les armes pour défendre leur liberté, & Cléomène, déchu de son espérance, ne put faire autre chose que de se venger en ravageant l'Attique, particuliérement un canton nommé l'Orgade & consacré aux Divinités que l'on honoroit à Eleusis. Ensuite, il passa dans l'isle d'Egine, dont il fit emprisonner les principaux habitans, parce qu'ils favorisoient les Perses, & qu'ils avoient persuadé à leurs concitoyens de reconnoître Darius fils d'Hystaspe pour leur Souverain, en lui accordant la terre & l'eau.

Pendant qu'il étoit à Egine, Démarate roi de Sparte, mais de l'autre famille, le noircissoit dans l'esprit du peuple ; Cléomène, piqué de cette infidélité, ne fut pas plutôt de retour, qu'il prit des mesures pour dépouiller Démarate de la Royauté. En quoi il ne réussit que trop bien, ayant gagné pour cet effet la Pythie par des libéralités. Peu de tems après, Cléomène mourut, ayant tourné ses propres mains contre lui ; car, dans un de ces accès de fureur auxquels il étoit sujet, il prit son épée & se la passa au travers du corps. Les

Argiens regarderent ce genre de mort, comme une juste punition de la cruauté qu'il avoit exercée contre ces malheureux supplians qui s'étoient réfugiés dans le bois d'Argus ; les Athéniens, comme le châtiment de l'impiété qui lui avoit fait profaner l'Orgade ; & ceux de Delphes, comme un effet de la colere d'Apollon qui vouloit le punir d'avoir corrompu sa Prêtresse, pour ôter la Couronne à Démarate.

Cléomène n'ayant point laissé d'enfans mâles, le royaume passa à Léonidas, fils d'Anaxandride & propre frere de Doriéüs. Vers ce tems-là, Xerxès avec une multitude innombrable d'hommes fit une irruption en Grece, & Léonidas avec trois cens Lacédémoniens alla l'attendre au pas des Thermopyles. On sçait que les Grecs ont eu plusieurs guerres avec les Barbares, & que les Barbares en ont eu encore entre eux ; mais, il est aisé de compter celles dont la gloire & le succès ne sont dûs qu'à la valeur d'un seul homme, comme la guerre de Troie heureusement terminée par le courage d'Achille, & la fameuse journée de Marathon qui rendit le nom de Miltiade célebre à jamais. Après tout, je ne sçais, dit Pausanias, si dans les siecles passés il y a eu rien de comparable au merveilleux exploit de Léonidas ; car, Xerxès fut le plus puissant & le plus ambitieux roi que les Medes & les Perses ayent jamais eu, il couvroit la terre de ses bataillons ; & Léonidas avec ce peu d'hommes qu'il menoit, l'arrêta tout court, de maniere que Xerxès, bien loin de brûler Athènes comme il fit, n'auroit pas seulement vu la Grece sans un malheureux Trachynien qui conduisit Hydarnès par un sentier du mont Œta. Ainsi, Léonidas à la fin se vit enveloppé de tous côtés, & ce ne fut qu'après l'avoir tué lui-même & tous les siens, que les Barbares pénétrerent en Grece. Après lui, Pausanias fils de Cléombrote ne regna pas à la vérité ; mais, en qualité de tuteur du jeune Plistarque fils de Léonidas, il commanda les Lacédémoniens au combat de Platées, & ensuite les embarqua pour les mener sur l'Hellespont.

Plistarque fils de Léonidas fut à peine sur le Trône qu'il mourut. Plistoanax lui succéda ; il étoit fils de ce Pausanias dont on vient de parler, & qui acquit tant d'honneur au combat de Platées. Plistoanax eût un fils, qui fut aussi appellé Pausanias, & ce fut lui qui mena une armée dans l'Attique, sous prétexte de se joindre à Thrasybule & aux Athéniens, mais en effet pour affermir la domination des trente tyrans que Lysandre avoit établis à Athenes ; cependant, après s'être rendu maître du Pirée, il ramena ses troupes à Sparte, n'ayant pas jugé à propos d'imprimer au nom Lacédémonien une tache aussi honteuse que celle de confirmer la tyrannie de trente scélérats qui renver-

ſoient toutes les loix. Il revint donc ſans avoir rien fait de ce qu'on attendoit de lui ; mais auſſi-tot ſes ennemis le citerent en juſtice, & l'obligerent à rendre compte de ſa conduite. Quatorze Sénateurs avec Agis le déclarerent coupable, tous les autres furent pour lui & le renvoyerent abſous.

A quelque tems delà, les Lacédémoniens réſolurent de faire la guerre aux Thébains. La guerre étant réſolue, ils ne ſongerent qu'à lever des troupes ; Lyſandre, qui devoit avoir le commandement de l'armée, alla dans la Phocide, enrôla tout ce qu'il put trouver de gens de bonne volonté, puis ſans perdre de tems entra dans la Béotie, & vint mettre le ſiege devant Haliàrte qui vouloit demeurer fidelle aux Thébains. La garniſon venoit d'être renforcée par quelques détachemens d'Athéniens & de Thébains que l'on avoit fait filer ſecrétement dans la ville. Se voyant donc aſſez nombreuſe, elle fit une vigoureuſe ſortie & ſe rangea en bataille ſous les murs de la ville. Lyſandre la vint attaquer, mais il fut entiérement défait & reſta ſur la place avec un grand nombre des ſiens. Cependant arrive Pauſanias qui, de ſon côté, étoit allé faire des levées chez les Tégéates & en Arcadie. Il ne fut pas plutôt en Béotie, qu'il apprit le déſaſtre de Lyſandre & de ſon armée, ce qui pourtant ne l'empêcha pas de marcher droit à Thèbes, dans le deſſein de l'aſſiéger. Mais, quand il vit que les Thébains étoient bien réſolus de ſe défendre, que d'ailleurs Thraſybule étoit ſur le point d'arriver avec un ſecours d'Athéniens, & que ce Général n'attendoit que le moment du combat pour venir prendre les Lacédémoniens en queue ; alors craignant d'être enveloppé & d'avoir tout à la fois deux armées ſur les bras, il changea d'avis, & empêcha les troupes de donner, & ſe contenta de faire avec les Thébains un traité, par lequel il lui étoit permis de donner la ſépulture aux Lacédémoniens qui avoient péri ſous les murs d'Haliarte. Sa conduite fut encore déſapprouvée à Sparte ; mais, il ne crut pas devoir s'expoſer à ſubir un ſecond jugement, il chercha donc un aſyle chez les Tégéates dans le temple de Minerve, ſurnommée Aléa.

Durant l'exil de Pauſanias, ſes enfans Agéſipolis & Cléombrote, tous deux en bas-âge, furent ſous la tutele d'Ariſtodème leur plus proche parent. Les Lacédémoniens, ſous la conduite de ce tuteur, combattirent heureuſement près de Corinthe. Dès qu'Agéſipolis put gouverner par lui même, les Argiens furent de tous les peuples du Péloponnèſe les premiers à qui il déclara la guerre. Déja même il marchoit au travers du païs des Tégéates pour entrer dans celui d'Argos, lorſque les Argiens lui envoyerent un Héraut pour le prier d'accorder une ſuſpenſion d'armes, en vertu d'un

ancien usage que tous les Doriens observoient réciproquement entr'eux ; mais, bien loin d'accorder au héraut ce qu'il demandoit, il permit à ses soldats de se débander & de faire le dégât dans la campagne. Un tremblement de terre se fit sentir en ce tems-là, sans qu'il en changeât de résolution, ni qu'il eût envie de rebrousser chemin, quoique jusques-là dans ces occasions, les Lacédémoniens & les Athéniens fussent plus susceptibles de peur, que tous les autres Grecs. Il campoit déja devant les murs d'Argos, que le tremblement de terre continuoit toujours ; même quelques-uns de ses soldats furent frappés de la foudre, & le bruit épouvantable du tonnerre dans cette circonstance en effraya si fort quelques autres, qu'ils étoient comme hors d'eux-mêmes. Il fut donc obligé de décamper malgré lui, & il tourna ses armes contre les Olynthiens ; dans cette expédition, il eut la fortune assez favorable, car il prit plusieurs villes de la Chalcide, & il espéroit de se rendre maître d'Olynthe, lorsqu'étant tombé malade il finit ses jours.

Agésipolis étant mort sans enfans, Cléombrote lui succéda. Ce fut sous lui que les Lacédémoniens combattirent contre les Béotiens à Leuctres, combat malheureux où Cléombrote fut tué des premiers, en faisant tout-à-la fois le devoir de général & de soldat. Ce prince laissa deux enfans, dont l'aîné Agésipolis ne fit rien de remarquable. Après lui, son cadet Cléomène prit possession du royaume. Ce prince eut deux fils, Acrotate & Cléonyme ; mais, Acrotate mourut jeune, & son pere étant venu à mourir après lui, la Couronne fut disputée entre Cléonyme fils de Cléomène, & Aréus fils d'Acrotate. Le Sénat se fit juge de leur différend, & conservant à Aréus son droit d'aînesse, le reconnut pour Roi légitime. Cléonyme fut si piqué de cette préférence, que les Éphores ne purent jamais l'appaiser par quelque dédommagement que ce fût, pas même en lui donnant le commandement des armées, ni l'empêcher de faire éclater son ressentiment contre sa patrie. Il en chercha toujours les occasions, mais sur-tout en attirant Pyrrhus fils d'Eacidas dans le royaume.

Sous le regne d'Aréus, fils d'Acrotate, Antigonus, fils de Démétrius, assiégea Athènes par mer & par terre. Patrocle parti d'Egypte, vint au secours des Athéniens avec une flotte, & les Lacédémoniens y volerent aussi ayant Aréus à leur tête. Mais, Antigonus avoit tellement bloqué la ville, que nul secours n'y pouvoit entrer. Patrocle, qui avoit d'abord remarqué cette disposition, dépêcha aussi-tôt un courier à Aréus & aux Lacédémoniens, pour leur dire de livrer combat à Antigonus ; & que dès que le combat seroit engagé, il ne manqueroit pas de prendre en queue les Macédoniens ; qu'autrement il ne s'exposeroit pas à combattre

contre l'infanterie Macédonienne avec ses troupes qui étoient des Egyptiens & gens de mer pour la plûpart. Les Lacédémoniens, brûlant du désir de se signaler, & pleins aussi de bonne volonté pour les Athéniens, souhaitoient passionnément d'en venir aux mains ; mais, Aréus voyant que les munitions & les vivres commençoient à lui manquer, s'en retourna, & ne jugea pas à propos de faire un coup de désespéré dans une occasion où il s'agissoit, non de sauver l'État, mais de secourir ses alliés. Quant aux Athéniens, ils firent une si belle défense, qu'Antigonus fut obligé de traiter avec eux ; il se contenta de mettre garnison dans le Musée, encore la retira-t-il de lui-même quelque tems après.

Aréus laissa un fils qui fut nommé Acrotate, & qui fut pere d'Aréus second ; celui-ci mourut de maladie âgé de huit ans, de sorte qu'il ne restoit de la postérité masculine d'Eurysthène que Léonidas fils de Cléonyme, qui même étoit encore dans un âge fort avancé ; mais, les Lacédémoniens ne laisserent pas de lui déférer la Couronne. Léonidas eut un ennemi mortel en la personne de Lysandre petit fils de ce Lysandre qui eut pour pere Aristocrate ; ce dangeseux ennemi gagna Cléombrote qui avoit épousé la fille de Léonidas, & s'étant lié d'amitié avec lui, il l'engagea à accuser son beau-pere de plusieurs crimes, mais entr'autres d'avoir juré, dès sa jeunesse à Cléonyme son pere, que s'il venoit jamais à regner il perdroit l'État. Léonidas, ayant succombé à cette accusation, fut contraint d'abdiquer, & Cléombrote occupa le Trône en sa place. Il faut avouer que si ce Prince se fût laissé emporter à son ressentiment, & qu'à l'exemple de Démarate fils d'Ariston il se fût retiré en Macédoine ou en Egypte, les Lacédémoniens venant à se repentir de leur légereté, n'auroient pu rien faire en sa faveur. Mais, chassé du Trône & de ses États par ses propres citoyens, il alla passer le tems de son exil en Arcadie, & sa bonne conduite fut cause que ses mêmes citoyens, non-seulement le rappellerent en sa patrie, mais lui remirent la Couronne sur la tête. Il eut pour fils & pour successeur Cléomène, dont on pourra voir l'article. Ce Cléomène fut le dernier de la branche royale d'Eurysthène, & le dernier aussi de ces Rois que l'on nommoit Agides.

A l'égard des Rois de l'autre branche, voici à peu-près ce que l'on en sçait. Patrocle fils d'Aristodème eut un fils que l'on nomma Soüs, & qui fut pere d'Eurypon. Cet Eurypon se rendit si illustre, que les Rois de cette maison qui auparavant s'appelloient Proclides, furent appellés de son nom Eurypontides. Prytanis fut fils & successeur d'Eurypon ; sous son regne, les Lacédémoniens se brouillerent avec les Argiens, & avant même que d'avoir aucun grief con-

tr'eux, ils avoient déja fait la guerre aux Cynuréens, situés sur les confins des États d'Argos. Sous les regnes suivans, c'est-à-dire, sous celui d'Eunomus fils de Prytanis, & sous celui de Polydecte fils d'Eunomus, Sparte fut toujours en paix; mais, Charillus fils de Polydecte entra sur les terres des Argiens, y mit tout à feu & à sang, & quelques années après sous la conduite du même Prince, les Lacédémoniens tournerent leurs armes contre les Tégéates, persuadés par un oracle assez captieux, qu'ils se rendroient maitres de leur païs & qu'ils l'enleveroient aux Arcadiens. Charillus étant mort, Nicandre son fils lui succéda; ce fut de son tems que Téléclus, roi de l'autre branche, fut tué par les Messéniens dans le temple de Minerve surnommée Limnade. Ce même Nicandre ravagea aussi les terres des Argiens, & leur causa des maux infinis. Les Asinéens, qui avoient eu part à cette expédition, payerent dans la suite aux Argiens la peine de leur infidélité par l'entiere destruction de leur ville, & par l'abandon qu'ils en firent. Théopompe fils de Nicandre fut son successeur. Le nom de ce Prince est fort connu dans l'histoire des Messéniens. Il y eut sous son regne un combat entre les Lacédémoniens & les Argiens, au sujet des limites du canton de Thyrée. Théopompe, accablé de vieillesse & de chagrin, ne se trouva pas à ce combat; il venoit de perdre son fils Archidame qui heureusement en laissoit un, nommé Zeuxidame, lequel fut pere d'Anaxidame. Sous le regne de ce dernier, les Messéniers vaincus encore une fois par les Lacédémoniens furent enfin obligés d'abandonner le Péloponnèse.

D'Anaxidame naquit Archidame, & d'Archidame Agasiclés; ils furent assez heureux l'un & l'autre pour maintenir leur peuple en paix, & ne voir leurs regnes troublés par aucune guerre. Ariston, fils & successeur d'Agasiclès, épousa la plus belle personne que l'on eût vue à Sparte depuis Hélene, mais aussi la plus débauchée & la plus méprisable. Cette Princesse accoucha d'un fils à sept mois. Un esclave étant venu en apporter la nouvelle au Roi, comme il étoit au conseil avec les Ephores, il dit que cet enfant ne pouvoit être de lui; sans doute qu'il ne se souvenoit pas, dit Pausanias, des vers de l'Iliade d'Homere, au sujet de la naissance d'Eurysthée, ou peut-être ne les avoit-il jamais sçus. Quoi qu'il en soit, cette parole lui coûta cher dans la suite; car, Démarate qui étoit cet enfant, en perdit la Couronne; & de dépit, il passa à la cour de Darius, & l'on dit que sa postérité s'est maintenue long-tems chez les Perses. Léotychide, qui regna après lui, se joignit à Xantippe, fils d'Ariphron, & général des Athéniens, pour le seconder dans son entreprise sur Mycale; en-

suite, il marcha en Thessalie, contre les Aleuades, & comme il n'avoit jamais combattu sans remporter la victoire, il lui eût été aisé de conquérir toute la Thessalie; mais, les Aleuades le gagnerent par des présens, & quand il fut de retour à Sparte, on lui fit son procès, de sorte que ne s'y croyant pas en sûreté, il alla chercher un azyle à Tégée, dans le temple de Minerve Aléa. Ce ne fut pas le seul malheur qui lui arriva, car il perdit son fils Zeuxidame, qu'une maladie emporta à la fleur de son âge; ainsi, Archidame, fils de celui-ci, se vit appellé à la Couronne du vivant, même de son ayeul, & pendant qu'il s'étoit réfugié chez les Tégéates. Le regne d'Archidame fut fatal aux Athéniens, car tous les ans, ce Prince faisoit des courses dans l'Attique, & ravageoit tout le plat païs; il assiégea même Platées & la prit, pour punir les habitans de leur attachement à la république d'Athènes; mais, ce ne fut point lui qui alluma la guerre du Péloponnèse contre les Athéniens; au contraire, il s'y opposa toujours.

Archidame laissa deux fils, Agis & Agésilaüs, dont le premier en qualité d'aîné lui succéda; il laissa aussi une fille nommée Cynisca, qui fut célebre par le courage qu'elle eut de disputer le prix aux jeux Olympiques. Sous le regne d'Agis, les Lacédémoniens eurent à se plaindre des Éléens en beaucoup de choses, mais sur-tout de ce qu'ils leur avoient interdit les jeux Olympiques, & même l'entrée du temple du Jupiter à Olympie. Ils envoyerent donc aux Éléens un héraut, pour leur dire qu'ils eussent à se départir de l'Empire qu'ils avoient usurpé sur les Lépréates & sur d'autres peuples leurs voisins, & qu'à l'avenir ils les laissassent vivre selon leurs loix. Les Éléens répondirent qu'aussi-tôt que Sparte auroit rendu la liberté à ses propres voisins, ils en useroient de même à l'égard des leurs. Les Lacédémoniens, offensés de cette réponse, entrerent en Élide, sous la conduite du roi Agis; ils s'étoient déja avancés vers Olympie & jusques sur les bords du fleuve Alphée, lorsqu'un tremblement de terre les obligea de retourner sur leurs pas; mais, l'année suivante, Agis à la tête d'une armée, rentra dans le païs & y fit un butin considérable. Il s'en retourna à Sparte, après avoir laissé un détachement à Lysistrate, un de ses lieutenans généraux, qui, avec quelques mauvais citoyens que l'on avoit chassés de leur patrie, & avec le secours des Lépréates, continua à ravager l'Élide & à y exercer toutes sortes d'hostilités. Enfin, la troisième année de cette guerre, les Éléens voyant qu'Agis & les Lacédémoniens venoient les attaquer avec de plus grandes forces qu'auparavant, & n'étant nullement en état de résister, prirent le parti de se soumettre, & obtin-

rent la paix aux conditions suivantes : » Que leur ville seroit » démantelée ; qu'ils se désisteroient de l'Empire qu'ils » avoient usurpé sur leurs voisins ; qu'à l'avenir les Lacédémoniens auroient une libre » entrée dans le temple de Jupiter à Olympie ; qu'ils y » pourroient même sacrifier, » & qu'ils seroient reçus non-seulement à assister aux jeux » Olympiques, mais à y disputer le prix comme les autres. » La paix faite, Agis tourna aussitôt ses armes contre l'Attique, & commença par bâtir un fort à Décélée, pour tenir en bride les Athéniens, puis il défit leur flotte auprès d'Égospotamos ; ensuite, lui & Lysandre, fils d'Aristocrate, au mépris du traité que Sparte avoit fait avec Athènes, de leur propre mouvement & de concert avec leurs alliés, résolurent de détruire Athènes jusqu'aux fondemens.

Voilà quels furent les exploits militaires du roi Agis. Il eut un un fils nommé Léotychide, au sujet duquel il fit la même faute, qu'Ariston avoit faite avant lui, au sujet de Démarate ; car, poussé par je ne sçais quelle manie il fut assez étourdi pour dire aussi en présence des Éphores, qu'il ne croyoit pas être le pere de Léotychide, étourderie dont il est certain qu'il se repentit ensuite. Car, étant tombé malade en Arcadie, malgré l'envie qu'il avoit de regagner Sparte, il fut obligé de s'arrêter à Hérée, où en présence de beaucoup de gens, il protesta qu'il ne doutoit nullement qu'il ne fût le pere de Léotychide, & conjura les assistans de rendre ce témoignage aux Lacédémoniens ; mais, lui mort, Agésilaüs ne laissa pas de disputer le Trône à Léotychide & de l'emporter sur lui, en faisant souvenir le peuple des propres paroles d'Agis, quoique Léotychide eût de son côté plusieurs Arcadiens venus d'Hérée, qui attestoient le serment qu'Agis avoit fait en mourant. Un oracle de Delphes sembloit autoriser l'un & l'autre prétendant, & rendoit le public encore plus attentif à leur querelle ; cet oracle disoit qu'à quelque degré de gloire que Sparte fût parvenue, elle se donnât bien de garde de se laisser gouverner par un Roi boiteux, si elle ne vouloit tomber dans les derniers malheurs ; sur-quoi Léotychide s'écrioit qu'Apollon lui-même donnoit l'exclusion à Agésilaüs, puisqu'il étoit boiteux ; & Agésilaüs répondoit que c'étoit clocher bien davantage, que d'être bâtard. Les Lacédémoniens, qui pouvoient renvoyer cette dispute à l'oracle de Delphes, ne le firent pas ; & il y a apparence qu'ils en furent détournés par Lysandre, fils d'Aristocrate, qui vouloit faire tomber la Couronne à Agésilaüs.

Agésilaüs, fils d'Archidame, regna donc à Sparte. De son tems, il plut aux Lacédémoniens de porter la guerre en Asie, & d'aller attaquer Artaxerxe, fils de Darius, sur ce qu'ils appri-

rent par ceux qui étoient à la tête des affaires, & sur-tout par Lysandre, que c'étoit Cyrus & non pas Artaxerxe, qui leur avoit envoyé des secours d'argent dans la guerre qu'ils avoient eue contre les Athéniens. Ils donnerent ordre à Agésilaüs d'équiper une flotte, & le déclarerent généralissime des troupes de terre. Aussi-tôt, Agésilaüs dépêche à tous les peuples du Péloponnèse, excepté aux Argiens & à ceux qui étoient hors de l'Isthme, pour les inviter à entrer dans cette guerre, & à marcher sous ses enseignes. Les Corinthiens auroient bien voulu prendre part à cette expédition, mais ils en furent empêchés par un débordement de la mer, qui venoit de ruiner leur temple de Jupiter Olympien; car, ayant regardé cet accident, comme un mauvais augure, ils se tinrent en repos malgré eux. Quant aux Athéniens, ils répondirent que leur ville étoit tellement épuisée par la guerre du Péloponèse & par la peste, qu'elle avoit besoin d'un peu de tems pour se remettre de ses pertes, & n'étoit pas en état de rien entreprendre; c'est le prétexte qu'ils prirent; mais, la vraie raison qui les empêcha de se liguer avec les Lacédémoniens, c'est qu'ils étoient bien informés que Conon, fils de Timothée, étoit allé offrir ses services au roi de Perse. Aristoménidas, ayeul maternel d'Agésilaüs, avoit été député vers les Thébains, comme un homme qui devoit leur être agréable, & l'un de ceux qui, à la prise de Platées, avoient opiné à passer tous les habitans au fil de l'épée; cependant, les Thébains en userent comme les Athéniens, & dirent qu'ils ne pouvoient contribuer d'aucuns secours. Mais, Agésilaüs ne laissa pas de lever une nombreuse armée.

Dès qu'il eut rassemblé ses troupes, Lacédémoniens & alliés, & qu'il vit sa flotte prête, il se rendit en Aulide pour y sacrifier à Diane, comme avoit fait Agamemnon avant que de partir pour Troie; car, il sentoit fort bien qu'il regnoit dans un État plus florissant que n'avoit été celui d'Agamemnon, & ne croyoit pas moins que lui commander à toute la Grece. D'ailleurs, espérant de vaincre Artaxerxe, & de s'emparer des richesses immenses des Perses, il comptoit bien faire un exploit tout autrement glorieux, que celui d'avoir conquis le royaume de Priam. Comme il sacrifioit à la Déesse, voilà des Thébains qui entrent dans le temple les armes à la main, qui troublent le sacrifice, qui jettent les entrailles de la victime déja fumantes sur l'autel, & qui font sortir Agésilaüs; ce lui fut un sensible déplaisir de n'avoir pu achever son sacrifice, mais il ne laissa pas de monter sur la flotte, & de faire voile en Asie; le premier endroit où il débarqua fut Sardes.

Alors, la Lydie faisoit une grande partie de la basse-Asie, & la capitale de la Lydie étoit

Sardes, ville opulente & abondamment pourvue de tout. Le Satrape, qui commandoit pour le Roi sur toute la côte maritime, avoit à Sardes un palais qui ne le cédoit en rien à celui même que le Roi avoit à Suse. Ce Satrape étoit Tissapherne. Agésilaüs lui livra bataille sur les confins d'Ionie, dans la plaine d'Hermus ; & non-seulement, il enfonça sa cavalerie, mais il défit entiérement son infanterie, qui étoit si nombreuse, qu'il ne s'étoit peut-être jamais trouvé tant de troupes ensemble, depuis la prodigieuse armée que Xerxès mena contre les Athéniens, & celle que Darius avoit menée auparavant contre les Scythes. Un succès si rapide fut admiré à Sparte, & l'on fut si content d'Agésilaüs, qu'on le fit aussi général de l'armée navale ; cependant, comme l'armée de terre l'occupoit tout entier, il donna le commandement de la flotte à Pisandre, dont il avoit épousé la sœur. Mais, on ne sçait quel démon jaloux de sa gloire l'arrêta au milieu de sa course, & lui fit manquer son entreprise ; car, le roi de Perse ayant appris qu'Agésilaüs, après avoir remporté des avantages considérables, méprisoit ce qu'il tenoit, pour ainsi dire, dans ses mains, & alloit toujours en avant, condamna d'abord Tissapherne à perdre la vie malgré les faveurs dont il l'avoit comblé jusqu'alors ; puis il mit à sa place Tithrauste, homme de tête & de ressource, d'ailleurs, ennemi juré des Lacédémoniens. Ce nouveau Satrape ne fut pas plutôt à Sardes, qu'il imagina des moyens pour obliger les Lacédémoniens à rappeller d'Asie leur Général. Il envoya d'abord en Grece un Rhodien, nommé Timocrate, avec de grosses sommes d'argent, pour gagner tous ceux qui avoient du crédit dans leurs villes, & les engager à soulever le païs contre les Spartiates. Les Locriens d'Amphisse furent ceux qui leverent l'étendard ; car, comme ils étoient en différend depuis long-tems avec les Phocéens au sujet de leurs limites, à l'instigation des Thébains, de la faction d'Isménias, ils allerent couper les bleds sur les terres des Phocéens avant la moisson, & les emporterent chez eux. Les Phocéens, pour user de représailles, entrerent à leur tour dans le païs des Locriens, & y commirent de grands désordres. Alors, les Locriens appuyés des Thébains, se vengerent non plus par de simples excursions, mais en portant le fer & le feu dans la Phocide.

Aussi-tôt, les Phocéens envoyerent des députés à Sparte, pour y porter leurs plaintes contre les Thébains, & pour représenter les hostilités & les insultes qu'ils en essuyoient tous les jours. Les Lacédémoniens, touchés de ces plaintes, résolurent de déclarer la guerre aux Thébains ; ils publierent un manifeste, où ils alléguoient plusieurs griefs, sur-tout l'injure que les

Thébains avoient faite à Agésilaüs, en troublant son sacrifice & en le chassant du temple. C'est ce qui obligea enfin Agésilaüs à quitter l'Asie, pour venir au secours de ses propres citoyens. Lorsqu'il eut passé d'Abide à Seste avec sa flotte, comme il se préparoit à prendre son chemin par la Thrace pour gagner la Thessalie, les Thessaliens qui ne vouloient pas manquer l'occasion de faire plaisir aux Thébains, firent tout ce qu'ils purent pour lui fermer les passages; mais, il sçut se les ouvrir, en taillant en pieces la cavalerie Thessalienne. Ensuite, ayant encore défait les Thébains & leurs alliés auprès de Chéronée, il marcha sans obstacle à travers la Béotie. Après cette déroute, plusieurs Béotiens se sauverent dans le temple de Minerve Itonia, & Agésilaüs qui avoit été blessé dans le combat, ne laissa pas de respecter cet asyle.

Quelque tems après, Agésilaüs marcha au secours des Étoliens, qui étoient extrêmement pressés par les Acarnaniens. A son arrivée tout changea de face, les Acarnaniens furent obligés de mettre les armes bas, lorsqu'ils étoient à la veille de prendre Calydon & plusieurs autres villes d'Étolie. Ensuite, il fit voile en Égypte pour secourir les Égyptiens contre le Roi de Perse, dont ils avoient quitté l'alliance. Là il fit plusieurs grandes & mémorables actions; mais, comme il étoit fort vieux, il y finit ses jours. Son corps fut rapporté à Sparte, & les Lacédémoniens lui firent des funérailles beaucoup plus magnifiques qu'ils n'avoient encore fait à aucun de leurs Rois.

Son fils Archidame lui succéda; sous son regne, les Phocéens se rendirent maîtres du temple d'Apollon à Delphes; ils y trouverent des richesses immenses, qui les mirent en état de soudoyer des troupes étrangeres, & de faire la guerre aux Thébains avec leurs propres forces. Les Lacédémoniens & les Athéniens ne laisserent pas de leur donner de puissans secours; ceux-ci par reconnoissance des services qu'ils avoient autrefois reçus de ces peuples; ceux-là pour la haine qu'ils portoient aux Thébains, haine qu'ils coloroient du prétexte de leur ancienne alliance avec les Phocéens. Cependant, Théopompe, fils de Damasistrate, a écrit que véritablement Archidame se portoit de lui-même à cette guerre, mais qu'il y avoit été encore excité par Dinicha sa femme, que les Phocéens avoient gagnée à force d'argent & de présens. Que ce Prince ait eu sa part d'un argent sacré, & qu'il se soit fait le défenseur de gens qui avoient détruit & pillé le plus célebre temple de l'univers, c'est ce que l'on ne sçauroit approuver; mais du moins Archidame est-il louable en une chose, c'est que les Phocéens voulant passer au fil de l'épée

tout ce qu'il y avoit de jeunes hommes à Delphes, faire esclaves tous les autres, femmes & enfans, & raser entiérement la ville, il s'opposa à ce cruel dessein & en empêcha l'exécution. A quelque tems de-là, il passa en Italie au secours des Tarentins, qui faisoient la guerre à des barbares, dont le voisinage leur étoit fort incommode. Il combattit ces Barbares & fut tué dans le combat.

Archidame laissa deux fils; l'aîné qui étoit Agis lui succéda & fut tué en combattant contre Antipater, roi de Macédoine. Le cadet, nommé Eudamidas, regna paisiblement après lui, & fut pere d'un autre Agis qui eut pour fils Eurydamidas. Il y a ici une lacune dans Pausanias, laquelle nous prive du reste de l'Histoire des Eurypontides.

Nous sçavons pourtant qu'un Lycurgue qui n'étoit pas de la race des Héraclides, corrompit les Ephores, & se fit élire Roi vers l'an 223 avant l'ere Chrétienne, & qu'il fut le dernier. Le tyran Machanidas usurpa l'autorité, & fut enfin tué devant Mantinée, par Philopœmen. Le cruel Nabis prit sa place, & fut tué par les Étoliens. Alors, Philopœmen associa Lacédémone à la ligue des Achéens. Elle s'en détacha neuf ans après; ce qui obligea Philopœmen à la priver de ses loix anciennes, & à ruiner ses murailles. Elle rentra dans l'alliance des Achéens, mais avec tant de répugnance, qu'elle envoya des députés à Rome pour s'en plaindre; ce qui attira la ruine des Achéens. Elle eut quelques démêlés avec Philippe, Roi de Macédoine, qui fut enfin vaincu par les Romains, & se vit contraint de laisser Lacédémone en repos. Les Romains rendirent la liberté aux Lacédémoniens, & leur permirent de vivre selon leurs loix, sans autre sujétion que celle de fournir des troupes auxiliaires, quand la république de Rome les en sollicitéroit. Cette condition étoit délicate pendant les guerres civiles des Romains, où chaque chef de parti prétendoit représenter le corps de la République. Par bonheur pour les Lacédémoniens, ils suivirent le parti de Jule César; & après sa mort, s'attachant aux intérêts de son successeur, ils combattirent contre M. Brutus, à la bataille de Philippes, où il y eut deux mille Lacédémoniens de tués du coté d'Octavien. La douzième année de l'Empire de de Tibere, qui étoit la 25 de Jesus-Christ, la ville de Lacédémone eut un différend à Rome contre les Messéniens, pour le temple de Diane Limnétis. L'affaire fut jugée à l'avantage des Messéniens. Lacédémone jouit d'une profonde tranquillité sous les autres Empereurs Romains, qui lui laisserent l'usage de ses loix. Xiphilin a remarqué que lorsque Néron visita les villes de Grece, & qu'il entreprit de couper l'Isthme, il n'osa entrer dans La-

cédémone, parce que la manière de vivre de ce Prince répugnoit à l'austérité des loix de Lycurgue, qui y étoient encore observées. Ce qui est confirmé par Philostrate, qui dit qu'Apollonius de Tyanes, qui vivoit sous l'empire de Domitien, passa à Lacédémone, & y trouva les loix de Lycurgue dans leur première force. La réputation de l'ancienne valeur des Spartiates, continua jusques dans le bas-Empire. Hérodien écrit que l'Empereur Caracalla entretenoit parmi ses légions, une phalange Laconique, & outre cela une compagnie levée dans Lacédémone, & composée de l'élite de la jeunesse. Les successeurs de Constantin le Grand entretenoient aussi auprès de leur personne une garde Lacédémonienne.

Il n'y a point de suite Chronologique de Princes, dans l'Histoire ancienne, plus difficile à débrouiller que celle des Rois de Lacédémone. Pausanias nous a donné par ordre, en la manière que nous venons de le rapporter, les noms des Rois de l'une & l'autre famille, mais sans marquer le commencement, la durée & la fin de leur regne; il est vrai qu'il rapporte les événemens les plus considérables auxquels ils ont eut part. On peut s'en servir comme d'époques pour juger que ces Rois ont vécu vers telle & telle année; mais on n'en peut tirer rien de plus étendu. Eusebe même, dans sa Chronologie, se contente de marquer les premiers Agides, & ne fait aucune mention des Eurypontides; bien plus, il finit par Alcamène, neuvième Roi, ainsi point de secours de ce côté-là. Les autres Anciens qu'on pourroit consulter, comme Plutarque, ne nous fournissent que quelques lambeaux, qui peuvent tout au plus donner lieu à des conjectures, & n'apprennent rien de plus positif que Pausanias. A l'égard des Modernes, qui se sont exercés sur cet endroit de l'Histoire, nous n'en voyons point qui l'aient traité avec plus d'exactitude que Meursius & Sigonius.

Nous allons placer ici un catalogue Chronologique des Rois de Lacédémone, dans lequel nous suivrons sur tout le plan de Sigonius, mais sans néanmoins adopter ses fautes. Par exemple, il confond, d'après Plutarque, le Roi Acrotate, fils d'Aréus, avec le prince Acrotate, son ayeul, & le fait mourir à la bataille de Mégalopolis. Nous nous sommes écartés de lui en cet endroit, & nous nous sommes attachés à marquer les années auxquelles ont commencé les regnes connus, ce qu'il n'a point fait. Quant aux regnes obscurs, & dont on ignore la durée, nous avons cru au moins les devoir fixer à quelque point de leur étendue par quelque évenement distingué; c'est ce que nous avons pratiqué depuis Alcamène jusqu'à Plistarque, fils de Léonidas, & depuis Cléomène, fils

de Cléombrote, jusqu'à Cléomène dernier Roi. Nous avons distingué dans notre Catalogue ces regnes incertains par ces mots: *Regnent vers les années*, d'avec les autres regnes, dont le commencement & la durée étoient plus sûrs.

Catalogue Chronologique des Rois de Lacédémone.

Tems fabuleux.

Lélex, donne le nom de Léleges, aux habitans du païs, appellé depuis Laconie.

Milès, fils aîné de Lélex.

Eurotas, fils de Mélos, donne son nom au fleuve Eurotas, & ne laisse point de fils.

Lacédémon, fils de Jupiter & de Taygete, regne après avoir épousé Sparte, fille d'Eurotas; de leurs noms se formerent ceux de Lacédémone & de Sparte.

Amyclas, fils de Lacédémon, bâtit la ville d'Amycles dans la Laconie.

Argalus, fils aîné d'Amyclas.

Cynortas, fils d'Argalus.

Œbalus, fils de Cynortas, épousa Gorgone, fille de Persée.

Tyndare, ou Tyndarée, fils d'Œbalus, est chassé par son frere Hippocoon, & rétabli par Hercule.

Castor & Pollux, fils de Tyndare, ne laissent point d'enfans.

Ans du monde.	*Avant J. C.*	
2826	1209	Ménélaüs, fils d'Atrée, époux d'Hélene, fille de Tyndare, regna à Sparte du tems de la prise de Troie. Oreste, fils d'Agamemnon, neveu de Ménélaüs, & époux de sa fille Hermione. Tisamène, fils d'Oreste, chassé par les Héraclides l'an 1129 avant Jesus-Christ.

Rois de la famille des Agides, appellés d'abord Eurysthénides.

Commencement de leur regne. Ans du monde.	*Avant J. C.*		*Durée de leur regne.*
2931	1104	Eurysthène, fils d'Aristodème.	24.
2955	1080	Agis, fils d'Eurysthène, donne son nom à sa famille.	50.
[illegible]	1030	Echestrate, fils d'Agis.	35.
3040	995	Labotas, ou Léobotes, fils d'Echestrate.	37.
3077	958	Doryssus ou Dorystus, fils de Labotas.	29.

Rois de la famille des Eurypontides, appellés d'abord Proclides.

Commencement de leur regne. Ans du monde.	*Avant J. C.*		*Durée de leur regne.*
2931	1104	Proclès, fils d'Aristodème.	
		Soüs, fils adoptif de Proclès.	
		Eurypon, fils de Soüs, donne son nom à sa famille.	
		Prytanis, fils d'Eurypon.	
		Eunomus, fils de Prytanis.	

Suite

Suite des Rois de la famille des Agides, appellés d'abord Euryſthénides.

Commencement de leur regne. Ans du monde.	Avant J. C.		*Durée de leur regne.*
3106	939	Agéſilaüs I, fils de Doryſſus.	44.
3150	885	Archélaüs, fils d'Agéſilaüs II.	60.
		Lycurgue donne ſes Loix.	
3210	825	Téléclus ou Télectus, fils d'Archélaüs.	44.
Regnent vers les annés.			
3254	781	Alcamène, fils de Téléclus.	38.
3292	743	Polydore, fils d'Alcamène.	17.
3309	726	Eurycrate I, fils de Polydore.	
3333	702	Anaxandre, fils d'Eurycrate I.	
3351	684	Eurycrate II, fils d'Anaxandre.	
3367	668	Léon, fils d'Eurycrate I.	
3371	664	Anaxandride, fils de Léon.	
3478	557	Cléoneme I, fils d'Anaxandride, différent de celui qu'on vient de nommer.	
3554	481	Léonidas I, frere de Cléomène I.	
Commencement de leur regne.			
3555	480	Pliſtarque, fils de Léonidas I.	1.
3556	479	Pliſtoanax, arrière-petit-fils d'Anaxandride.	38.
3601	434	Pauſanias, fils de Pliſtoanax.	39.
3640	395	Agéſipolis, fils de Pauſanias.	15.
3655	380	Cléombrote I, fils d'Agéſipolis.	9.
3664	371	Agéſipolis, fils de Cléombrote I.	1.

Suite des Rois de la famille des Eurypontides, appellés d'abord Proclides.

Commencement de leur regne. Ans du monde.	Avant J. C.		*Durée de leur regne.*
		Polydecte, fils d'Eunomus, tué d'un coup de couteau, dans une ſédition.	
		Lycurgue, frere de Polydecte, regne ſeul huit mois.	
3165	870	Charillus, fils poſthume de Polydecte.	
		Nicandre, fils de Charillus.	
		Théopompe, fils de Nicandre.	
3316	719	Zeuxidame, petit-fils de Théopompe.	
3346	689	Anaxidame, fils de Zeuxidame.	
		Archidame I, fils d'Anaxidame.	
		Agaſiclès, fils d'Archidame I.	
		Ariſton, fils d'Agaſiclès.	
		Démarate, fils d'Ariſton, eſt chaſſé.	
		Léotychide, fils de Ménaris, de la famille des Eurypontides.	
3565	470	Archidame II, petit-fils de Léotychide.	42[illegible]
3607	428	Agis I, fils d'Archidame II.	37[illegible]
3644	391	Agéſilaüs, frere d'Agis I.	41[illegible]
3797	356	Archidame III, fils d'Agéſilaüs.	23[illegible]
3702	333	Agis II, fils d'Archidame III.	9[illegible]
		Eudamidas I, frere d'Agis II.	

Suite des Rois de la famille des Agides, appellés d'abord Euryſthénides.

Regnent vers les annés. Ans du monde.	Avant J. C.		Durée de leur regne.
3665	370	Cléomène II, fils de Cléombrote I.	34.
3699	336	Aréüs I, neveu de Cléomène II, ſupplante Cléonyme.	44.
3743	292	Acrotate, fils d'Aréüs I.	
3766	269	Aréüs II, fils d'Acrotate, ne vit que huit ans.	
3770	265	Léonidas II, fils de Cléonyme, & petit-fils de Cléomène II.	
		Cléombrote II, gendre de Léonidas II, chaſſe ſon beau-pere.	
3797	238	Léonidas III, rétabli.	
3801	230	Cléomène II. fils de Léonidas III.	

Suite des Rois de la famille des Eurypontides, appellés d'abord Proclides.

Regnent vers les années. Ans du monde.	Avant J. C.		Durée de leur regne.
		Archidame IV, fils d'Eudamidas.	
3711	324	Eudamidas II, fils d'Archidame IV.	
		Agis III, fils d'Eudamidas II, mis à mort dans la priſon par le décret des Ephores.	
		Eurydamidas, fils d'Agis III, empoiſonné par Cléomène, qui lui ſubſtitue ſon propre frere.	
		Epiclidas, frere de Cléomène, de la famille des Agides.	

Voici ſur quel fondement eſt établi le tems auquel vivoient ces Rois, dont les Chronologiſtes ne nous apprennent rien de ſûr. Ce fut ſous Polydore que les Meſſéniens furent ſoumis, & qu'Ithome fut priſe l'an du monde 3304, la ſeconde année de la XIIe. Olympiade, l'an 731 avant Jeſus-Chriſt. Les reſtes de ce peuple vaincu demeurerent en paix pendant vingt-neuf ans, & porterent ſans remuer le joug des Lacédémoniens, ſous le regne d'Eurycrate, fils de Polydore. Ce Prince a donc vécu juſques vers l'an du monde 3333, la ſeconde année de la XIXe Olympiade, l'an 702, avant Jeſus-Chriſt. Car, en cette année, ſous le regne d'Anaxandre, les Meſſéniens ſe révolterent, & ſuſciterent la ſeconde guerre Meſſéniaque, qui dura quatorze ans, au bout deſquels ceux qui échapperent de leur forteresse du mont Ira, ſe réfugierent en Sicile. Le regne ſuivant fut celui d'Eurycrate, fils d'Anaxandre, & eſt diſtingué, ſelon quelques-uns, par la guerre des Tégéates, qui s'éleva entre ce peuple & les Lacédémoniens au ſujet des os d'Oreſte, vers l'an du monde 3381, vers la XXXIe. Olympiade, l'an 654 avant Jeſus-Chriſt. Mais, il avoit commencé à regner la premiere année de la XXIVe.

Olympiade, 684 avant Jesus-Christ; & sous lui finit la guerre des Messéniens. Celle des Tégéates commença aussi-tôt; mais, elle dura très-long-tems, ou fut peut-être reprise à plusieurs fois, car Pausanias marque que les Lacédémoniens y furent d'abord vaincus. Ils ne furent pas plus heureux sous Léon, fils d'Eurycrate I, vers l'an du monde 3367, vers la première année de l'Olympiade XXVIII.e, l'an 668 avant J. C. Long-tems après, Cléomène I succéda à son pere Anaxandride, & entr'autres exploits par lesquels il se signala, chassa Pisistrate d'Athènes, l'an du monde 3478, la quatrième année de la LV.e Olympiade, l'an 557 avant Jesus-Christ. Léonidas I, successeur de Cléomène I, finit un regne très-long par une action très-héroïque, car ce fut lui qui se dévouant pour le salut de toute la Grece attaquée par Xerxès, périt avec trois cens Lacédémoniens au passage de Thermopyles, l'an du monde 3556, la seconde année de la LXXV.e Olympiade, l'an 479 avant Jesus-Christ. La suite des Rois de Lacédémone est plus certaine jusqu'à Acrotate, fils d'Aréus I, où elle retombe dans l'obscurité. Pour l'éclaircir, il faut observer qu'Acrotate fut tué devant Mégalopolis, l'an du monde 3775, la première année de la CXXX.e Olympiade, l'an 260 avant J. Jesus-Christ. Ainsi, son fils Aréus II commença à regner cette année même. Il ne vécut que huit ans, & laissa la Couronne à Léonidas II, qui regnoit vers l'an du monde 3779, sous la CXXXI.e Olympiade, l'an 256 avant J. C. Celui-ci fut contraint de céder le Sceptre à Cléombrote II son gendre, & fut rétabli l'an du monde 3807, la première année de la CXXXVIII.e Olympiade, l'an 228 avant Jesus-Christ. Enfin, Cléomène son fils & le dernier des Rois de Lacédémone, après dix ans ou environ de regne, fut tué à Alexandrie, l'an du monde 3815, la première année de la CXL.e Olympiade, l'an 220 avant J. C.

II.

Loix & coûtumes des Lacédémoniens.

Tout le monde sçait que Lycurgue fut le législateur des Lacédémoniens, & que les loix qu'il donna à ce peuple, ont fait l'admiration de tous les siecles. Voici quelles étoient ces loix.

1.°

Établissement du Sénat.

De tous les établissemens de Lycurgue qui étoient en fort grand nombre, le plus grand & le plus considérable fut celui du Sénat, lequel, comme dit Platon, étant mêlé avec la puissance trop absolue des Rois, & ayant une égale autorité, fut la principale cause de la modération & du salut de cet État, qui étoit toujours chancelant, & penchoit tantôt du côté des Rois vers la tyrannie, & tantôt vers

la démocratie du côté des sujets. Le Sénat fut au milieu comme une sorte de lest, & comme un contrepoids qui le maintint dans l'équilibre, & qui lui donna une assiette ferme & assurée; les vingt-huit Sénateurs qui le composoient, se rangeant du côté des Rois, quand le peuple vouloit se rendre trop puissant, & fortifiant au contraire le parti du peuple, quand les Rois tendoient à la tyrannie. Aristote écrit que le nombre des Sénateurs fut réglé à vingt-huit, parce que des trente que Lycurgue avoit choisis d'abord, il y en eut deux qui, de peur, abandonnerent l'entreprise. Sphérus écrit pourtant qu'il n'y en eut jamais que vingt-huit, à qui Lycurgue eût fait part de son dessein. Peut-être eut-il égard à ce qu'est un nombre complet, étant composé de sept multiplié par quatre, & le premier nombre parfait après le six, parce qu'il est égal à toutes ses parties; mais, Plutarque est persuadé qu'il choisit précisément ce nombre, afin que le Conseil fût composé de trente personnes, en y comprenant les deux Rois.

Il eut ce corps du Sénat si fort à cœur, que pour lui donner plus d'autorité, il rapporta de Delphes uniquement pour lui, un oracle particulier appellé Rhétra, c'est-à-dire, décret, qui disoit en propres termes: *Quand tu auras bâti un temple à Jupiter Syllanien & à Minerve Syllanienne, & que tu auras rangé le peuple par lignées & par tribus, & établi un Sénat de trente Sénateurs y compris les deux chefs; tu tiendras de tems en tems le Conseil, entre le Babyce & le Cnacion; tu conserveras le pouvoir de prolonger à ton gré, ou de congédier l'assemblée, & tu laisseras au peuple le droit de ratifier ou d'annuller ce qu'on y aura proposé.*

Les Lacédémoniens tenoient leurs assemblées entre le pont & la rivière, dans uu lieu où il n'y avoit ni salle enrichie de tableaux, ni place autrement ornée. Lycurgue pensoit que ces embellissemens, bien loin de servir pour le bon conseil, lui nuisent au contraire, en remplissant de pensées, ou inutiles, ou vaines, l'esprit des assistans, qui, au lieu d'être attentifs aux affaires dont il s'agit, s'amusent à regarder, ou les statues, ou les tableaux, ou les riches lambris, comme on regarde les décorations d'une scene.

Dans le Conseil, il n'y avoit que les deux Rois & les Sénateurs, qui eussent le droit de proposer les affaires & d'opiner; & quand leur avis étoit donné, le peuple avoit l'autorité de le rejetter, ou de l'approuver. Mais, dans la suite des tems, le peuple ayant trouvé le moyen de changer, ou de violenter le sens des décrets du Sénat, par des additions ou par des retranchemens, d'abord peu sensibles, les Rois Polydore & Théopompe ajouterent à l'oracle cet article for-

mel : *Si le peuple altere ou corrompt les décrets, que les Sénateurs & leurs Chefs se retirent*; c'est-à-dire, qu'il congédient l'assemblée, & annullent ce qu'on aura altéré ou falsifié. Et ils persuaderent à toute la ville, que cet article avoit été ajouté par l'ordre du Dieu même, comme le poëte Tyrtée le fait connoître par ce passage: *Les Ambassadeurs, ayant entendu la voix d'Apollon, rapporterent dans leur patrie ces divines paroles : Que les sacrés Rois, qui régissent l'aimable ville de Sparte, président au Conseil avec les Sénateurs, & que le peuple rende leurs oracles dans toute leur pureté, sans jamais les corrompre.*

2.°

Des Ephores.

Lycurgue ayant ainsi tempéré le Gouvernement, ceux qui vinrent après lui, ne laisserent pas de trouver que la puissance des trente, qui composoient le Sénat, étoit encore trop emportée & trop furieuse, & qu'elle avoit besoin d'être réfrénée; c'est pourquoi, comme dit Platon, ils lui donnerent un frein, en lui opposant l'autorité des Éphores, environ cent trente ans après Lycurgue. Le premier Éphore, fut Élatus sous le Roi Théopompe, à qui sa femme un jour reprocha, à cause de cet établissement, qu'il laisseroit à ses enfans la Royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçue. Il lui répondit: *Au contraire, je la leur laisserai plus grande, d'autant qu'elle sera plus durable.* En effet, en lui faisant perdre ce qu'elle avoit de trop, il la mit à couvert de l'envie & du danger qui la suivent; de sorte que ses successeurs n'eurent pas à souffrir ce que les Messéniens & les Argiens firent souffrir à leurs Rois, qui n'avoient jamais voulu relâcher leur puissance pour la rendre plus douce & plus populaire; & c'est ce qui fait encore mieux connoître la sagesse & la prudence de Lycurgue, quand on considere les désordres & les séditions, qui regnerent dans Messene & dans Argos, villes voisines & parentes de Sparte. Car, ayant eu toutes choses égales avec cette dernière, & dans le partage des terres leur sort s'étant même trouvé beaucoup meilleur, elles n'en furent pas pour cela longtems heureuses. L'orgueil des Rois & la désobéissance des peuples les firent tomber de l'état florissant où elles étoient, & elles montrerent par leur exemple que c'étoit une grace toute particulière que les Dieux avoient faite aux Spartiates, de leur donnner un homme qui sçût si bien ordonner & tempérer leur gouvernement; mais, c'est ce qui ne parut que dans la suite.

3.°

Du partage des terres.

Un autre établissement de Lycurgue & le plus hardi, ce fut le partage des terres; car, il

y avoit entre les habitans une si horrible inégalité, qu'elle étoit même dangereuse pour la ville, la plûpart étant si pauvres, qu'ils n'avoient pas un seul pouce de terre, & tout le bien se trouvant entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour chasser donc l'insolence, l'envie, la fraude, le luxe & les deux plus grandes & les deux plus anciennes pestes des villes & des États, la pauvreté, & l'avarice, il persuada à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage pour vivre ensemble dans une parfaite égalité, ne donnant les prééminences & les honneurs qu'à la vertu seule, & ne mettant, entr'eux, d'autre différence que celle qui vient du blâme dû aux mauvaises actions, & de la louange que méritent les actions honnêtes & vertueuses.

Cela fut aussi-tôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts, qu'il distribua à ceux de la Campagne; il fit neuf mille parts du territoire de Sparte, qu'il distribua à autant de citoyens. D'autres disent qu'il n'en fit que six mille, & que les autres trois mille furent ajoutées par le roi Polydore. Il y en a même qui écrivent que de ces neuf mille, Lycurgue n'en fit que la moitié, & que Polydore ajouta l'autre. Chaque part pouvoit fournir de revenu annuel soixante-dix boisseaux d'orge par homme, & douze par femme, du vin & autres fruits liquides à proportion; car, cette quantité parut suffisante pour entretenir les hommes sains & dispos, sans qu'ils eussent besoin de rien davantage. On rapporte de lui que, quelques années après, revenant d'un long voyage, comme il traversoit les terres de la Laconie qui venoient d'être moissonnées, il vit les tas de gerbes si égaux, que l'un ne paroissoit en rien plus grand que l'autre; & se tournant vers ceux qui l'accompagnoient, il leur dit en riant: *Ne semble-t-il pas que la Laconie soit l'héritage de plusieurs freres qui viennent de faire leur partage.*

4.°

De la monnoie de fer. Suites de cet établissement.

Après les immeubles, il entreprit de leur faire partager aussi également les autres biens, pour achever de bannir d'entre eux toute sorte d'inégalité; mais, voyant qu'ils le supporteroient avec plus de peine, s'il s'y prenoit ouvertement, il y procéda par une autre voie, en sappant l'avarice par les fondemens. Car, premiérement il décria toutes les monnoies d'or & d'argent, & ordonna qu'on ne se serviroit que de monnoie de fer, qu'il fit d'un si grand poids & d'un si petit prix, qu'il falloit une charette à deux bœufs pour porter une somme de dix mines, & une

chambre entière pour la serrer. Cette nouvelle monnoie ne fut pas plutôt répandue, qu'elle chassa de Lacédémone toutes les injustices & tous les crimes. Qui est-ce qui auroit voulu voler, ravir ou recevoir pour prix de son injustice une chose qu'on ne pouvoit cacher, dont la possession n'étoit point enviée, & qui étant mise en pièces étoit inutile à tout? Car, on dit que les ouvriers avoient ordre de tremper le fer tout rouge dans le vinaigre pour en émousser la pointe & le rendre inutile à tout autre emploi; le fer ainsi trempé devenoit si aigre & si éclatant, qu'on ne pouvoit plus le battre ni le forger.

De plus, il chassa de Sparte tous les arts inutiles & superflus, & quand il ne les auroit pas chassés, la plûpart feroient tombés d'eux-mêmes, & s'en seroient allés avec l'ancienne monnoie; les artisans ne trouvant pas à se défaire de leurs ouvrages, parce que cette monnoie de fer n'avoit point de cours chez les autres Grecs, qui, bien-loin de l'estimer, s'en moquoient & en faisoient des railleries. Ainsi, ceux de Sparte ne pouvoient acheter ni merceries ni marchandises étrangeres; aucun marchand n'entroit dans leurs ports; & dans toute la Laconie, on n'auroit trouvé ni sophiste, ni diseur de bonne aventure, ni charlatan, ni vendeur d'Esclaves, ni orfevre, ni jouaillier; car, tout ces gens-là ne cherchent que l'argent. Par ce moyen, le luxe dénué peu à peu de tout ce qui l'enflamme & qui le nourrit, se flétrissoit & tomboit enfin de lui-même; car, les riches n'avoient aucun avantage sur les pauvres, les richesses ne pouvant en aucune manière paroître en public, mais étant forcées de demeurer enfermées & inutiles.

De-là vint que tous les meubles, dont on ne peut se passer, & dont on a toujours affaire, comme les lits, les tables, les chaises, étoient parfaitement bien travaillés chez eux. On vante sur-tout la forme du gobelet Laconique, appellé Cothon, qui étoit d'un usage merveilleux, particuliérement à l'armée, comme dit Critias, la couleur de la terre cachant la vilaine couleur des eaux, qu'on est quelquefois obligé de boire, & dont la vue fait mal au cœur. Les bords étoient faits de manière qu'ils retenoient en dedans toute la bourbe & le limon, & empêchoient qu'il ne vint à la bouche que ce qu'il y avoit de plus pur; ce dont la sagesse du législateur fut la seule cause. Car, les ouvriers, n'étant plus occupés aux ouvrages inutiles & superflus, employerent toute leur industrie & tout leur art à perfectionner les nécessaires.

5.°

Des repas publics.

Lycurgue, voulant encore

plus persécuter le luxe, & achever de déraciner l'amour des richesses, fit un troisième établissement très-sage & très-beau, qui fut celui des repas. Il ordonna que tous les citoyens mangeroient ensemble des mêmes viandes, réglées & ordonnées par la loi, & leur défendit expressément de manger chez eux sur des lits somptueux, & sur des tables magnifiques, en se faisant traiter par d'habiles cuisiniers & officiers de bouche, pour s'engraisser dans les ténebres, comme des bêtes gloutonnes, & pour corrompre par ce moyen le corps & l'esprit, en s'abandonnant à toutes sortes de dissolutions & de débauches, qui demandent ensuite un long sommeil, des bains chauds, un grand repos & des remedes journaliers, comme de véritables maladies. Si ce fut une grande chose à Lycurgue d'être parvenu à cela, c'en fut une plus grande encore d'avoir pu mettre les richesses hors d'état d'être dérobées, ou plutôt comme dit Théophraste, d'être enviées ; & d'avoir rendu les Spartiates pauvres par cette communauté des repas & par la frugalité de la table. Car, il n'y avoit aucun moyen d'user ni de jouir de sa magnificence, non pas même d'en faire parade ou de la montrer, le pauvre & le riche mangeant ensemble en un même lieu, de sorte que Sparte étoit la seule ville du monde, où ce qu'on dit communément de Plutus, qu'il est aveugle, se trouvât vrai. En effet, il y étoit renfermé & immobile, comme une statue sans ame & sans mouvement ; car, il n'étoit pas permis de manger chez soi & d'arriver soul aux salles publiques, parce que tous les autres observoient avec grand soin celui qui ne buvoit ni ne mangeoit point, & lui reprochoient son intempérance, ou sa trop grande délicatesse, qui lui faisoient mépriser ces repas publics.

Aussi, dit-on que les riches furent fort irrités de cette ordonnance de Lycurgue, & que s'étant assemblés en grand nombre, ils crierent & murmurerent contre lui, jusques-là que l'ayant assailli de tous côtés à coups de pierre, il fut obligé de s'enfuir de toute sa force. Il avoit déjà échappé à la poursuite de tous ces mutins, & gagné un temple, lorsqu'un jeune homme, nommé Alcandre, qui n'avoit pas d'ailleurs un méchant naturel, mais qui étoit fort prompt & fort colere, l'ayant poursuivi plus opiniâtrément, l'atteignit, & comme il se tournoit de son côté, il lui donna un coup de bâton sur le visage & lui creva un œil. Lycurgue ne se laissa point abattre par la douleur ; au contraire, se tournant du côté du peuple la tête haute, il lui fit voir son visage tout sanglant & son œil crevé. Ceux, qui le virent en cet état, en eurent tant de confusion & de honte,

que sur l'heure ils lui livrerent Alcandre, & l'accompagnerent tous chez lui en lui témoignant la douleur & le ressentiment, qu'ils avoient de l'outrage qu'il venoit de recevoir. Il les congédia, après les avoir remerciés; & ayant fait entrer avec lui le jeune homme, il ne le maltraita point, & ne lui dit aucune parole fâcheuse; il fit seulement retirer ses amis & ses domestiques, & lui commanda de le servir. Alcandre, qui comme nous l'avons déjà dit, n'étoit pas mal né, obéit sans répondre une seule parole; & se tenant toujours près de lui, il eut tout le tems de connoître sa douceur, sa modération & les autres grandes qualités de son ame, son austérité dans sa vie ordinaire, & sa constance infatigable dans les travaux, de sorte qu'il commença à l'aimer avec passion, & qu'il disoit partout, que bien loin que Lycurgue fût rude & superbe, c'étoit au contraire l'homme le plus traitable & le plus doux. Voilà la punition que reçut Alcandre; de jeune homme violent & emporté qu'il étoit auparavant, il devint un homme très-modéré & très-sage.

En mémoire de cet accident, Lycurgue consacra un temple à Minerve, qu'il appella Optilétide, parce que les Doriens de ce païs-là appelloient les yeux optiles. Il y a pourtant des Auteurs, & entr'autres Dioscoride, celui qui avoit fait un traité du Gouvernement de Sparte, qui écrivent que Lycurgue fut blessé, mais qu'il ne perdit pas l'œil, & qu'il ne fonda ce temple à Minerve, que pour la remercier de sa guérison. Cependant, les Lacédémoniens cesserent depuis ce tems-là de porter des bâtons dans leurs assemblées.

Pour ce qui est des repas publics, ceux de Crete les appelloient *Andria*; & les Lacédémoniens les appellerent *Phiditia*, soit parce qu'ils faisoient naître l'union & l'amitié entre les citoyens, *Phiditia* pour *Philitia*, en mettant un *d* pour une *l*, soit parce qu'ils les accoûtumoient à la simplicité & à l'épargne, qui en Grec est appellée *Pheido*. Il y en a aussi qui prétendent, & cela n'est pas impossible, que la premiere lettre est ajoutée, & qu'on dit *Phiditia* pour *Editia*, d'un autre mot qui signifie manger.

Les tables étoient de quinze personnes chacune, un peu plus ou un peu moins; & chacun apportoit par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque peu de leur monnoie pour acheter de la viande. Il est vrai que quand quelqu'un faisoit chez lui un sacrifice, ou qu'il avoit été à la chasse, il envoyoit une piece de sa victime, ou de sa venaison à la table dont il étoit; car, il n'y avoit que ces deux occasions, où il fût permis de rester chez soi, quand on étoit revenu de

la chasse fort tard, ou que l'on avoit achevé fort tard son sacrifice ; autrement, on étoit obligé de se trouver au repas public ; & cela s'observa fort long-tems avec une très-grande exactitude, jusques-là que le roi Agis, qui revenoit de l'armée après avoir défait les Athéniens, & qui vouloit souper chez lui, avec sa femme, ayant envoyé demander ses portions dans la salle, les Polémarques les lui refuserent. Le lendemain, Agis ayant négligé par dépit d'offrir le sacrifice d'actions de grace, comme on avoit accoûtumé, après une heureuse guerre, ils le condamnerent à une amande, qu'il fut obligé de payer.

Les enfans mêmes se trouvoient à ces repas, & on les y menoit comme à une école de sagesse & de tempérance. Là ils entendoient de graves discours sur le gouvernement ; ils voyoient des maîtres qui ne pardonnoient rien, & qui railloient avec beaucoup de liberté, & ils apprenoient eux-mêmes à railler sans aigreur & sans bassesse, & à souffrir d'être raillés. Car, on trouvoit que c'étoit une qualité digne d'un Lacédémonien, de supporter patiemment la raillerie. S'il y avoit quelqu'un qui ne pût la souffrir, il n'avoit qu'à prier qu'on s'en abstînt, & l'on cessoit sur l'heure.

A mesure que chacun entroit dans la salle, le plus vieux lui disoit, en lui montrant la porte: *Rien de tout ce qui a été dit ici, ne sort par-là.*

Quand quelqu'un vouloit être reçu à une table, voici de quelle manière on procédoit à son élection, pour voir s'il étoit agréé de la compagnie. Ceux, qui devoient le recevoir parmi eux, prenoient chacun une petite boule de mie de pain ; l'esclave qui les servoit, passoit au milieu d'eux, portant un vaisseau sur sa tête; celui qui agréoit le prétendant, jettoit simplement sa boule dans ce vaisseau, & celui qui le refusoit, l'applatissoit auparavant entre ses doigts. Cette boule ainsi applatie, valoit la fêve percée, qui étoit la marque de condamnation ; & s'il s'en trouvoit une seule de cette sorte, le prétendant n'étoit point reçu ; car, on ne vouloit pas qu'il y en eût un seul qui ne plût à tous les autres. Celui qu'on avoit refusé, étoit nommé *Décaddé*, parce que le vaisseau dans lequel on jettoit les boules, étoit appellé *Caddos*.

Le plus exquis de tous leurs mets, étoit ce qu'ils appelloient le brouet noir. Les vieillards le trouvoient si bon, qu'ils laissoient la viande aux jeunes gens, & mangeoient de ce brouet, en se mettant tous d'un côté. Il y eut un Roi de Pont, qui pour en manger, acheta exprès un cuisinier de Lacédémone. Il n'en eut pas plutôt goûté, qu'il le trouva fort mauvais, & se mit en colere ; mais, le cuisinier lui dit : *Seigneur*,

ce qu'il y a de meilleur manque à ce brouet; c'est qu'avant que de le manger, il faut se baigner dans l'Eurotas.

Après qu'ils avoient mangé & bu très-sobrement, ils s'en retournoient chez eux sans lumière; car, il n'étoit pas permis de se faire éclairer, Lycurgue ayant voulu qu'on s'accoutumât à marcher hardiment partout de nuit & dans les ténebres. Voilà quel étoit l'ordre de leurs repas.

6.°

Nulle loi écrite chez les Lacédémoniens.

Lycurgue ne voulut pas qu'il y eût aucune loi écrite; & par une de ses ordonnances qu'on appelle Rhetres, il le défendit très-expressément, persuadé que ce qu'il y a de plus fort & de plus efficace pour rendre les villes heureuses & les peuples vertueux, c'est ce qui est empreint dans les mœurs & dans les esprits des citoyens. Car, les principes que l'éducation y a gravés, demeurent fermes & inébranlables, comme étant fondés sur la volonté seule, qui est toujours un lien plus fort & plus durable que le joug de la nécessité; & les jeunes gens, qui ont été ainsi nourris & élevés, deviennent leurs loix & leurs législateurs eux-mêmes. Ainsi raisonne Plutarque.

7.°

Quelques ordonnances particulières de Lycurgue.

Pour ce qui est des petits contrats, qui ne regardent que l'intérêt, & qui changent toujours selon le besoin, il jugea qu'il étoit beaucoup mieux de ne pas les assujettir à des formules expresses & à des coûtumes qu'on ne sçauroit changer, & de laisser la liberté d'y ajouter ou retrancher, selon l'exigence des cas, tout ce qui paroîtroit nécessaire à un peuple si bien élevé & si bien instruit; car, il rapportoit à l'éducation des hommes, le sommaire & le principal de toutes les loix. C'est pourquoi, la première de ses ordonnances étoit qu'il n'y eût point de loi écrite, comme nous l'avons déjà dit.

La seconde étoit contre la magnificence: *Que les planchers des maisons fussent faits avec la cognée, & les portes avec la scie, sans le secours d'aucun autre instrument*; car, ce qu'on rapporte d'Épaminondas, qu'en parlant de sa table il dit: *Un tel ordinaire n'expose pas à la trahison*, c'est ce que Lycurgue avoit pensé avant lui, *qu'une telle maison n'expose pas au luxe & à la dépense*; n'y ayant point d'homme assez ignorant dans les bienséances, & assez fou pour porter dans une maison si pauvre & si simple, des lits à pieds d'argent, des tapis de pourpre, de la vaisselle d'or, & toute la magnificence que cela entraîne nécessairement. Au contraire, on est forcé d'accorder & de proportionner les lits à la maison, les tapis & les couvertures aux lits, & aux couvertures

& aux tapis le reste des meubles. De cette coûtume procéda la demande que le roi Léotychide, soupant à Corinthe, fit à son hôte ; car, s'étant apperçu que le plancher de la salle où il soupoit, étoit magnifiquement lambrissé, il lui demanda, *si les bois naissoient ainsi travaillés dans son païs.*

La troisième ordonnance, que Lycurgue donna à ses citoyens, fut de ne pas faire souvent la guerre contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir en les obligeant trop souvent à se défendre ; c'est pourquoi, on reproche au Roi Agésilaüs, que par ses fréquentes incursions dans la Béotie, il mit les Thébains en état de tenir tête aux Lacédémoniens. Ainsi, Antalcidas, le voyant blessé dans un combat qu'il donna contr'eux, lui dit : *Vous recevez un digne prix de l'apprentissage, que vous avez fait faire aux Thébains, qui sans vous n'auroient ni sçu, ni voulu combattre.*

Lycurgue appella ces trois ordonnances Rhetres, pour faire croire qu'elles avoient été dictées par Apollon même, & que c'étoient plutôt des oracles que des loix.

8.°

Loix pour les mariages & pour l'éducation des enfans.

Lycurgue regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande & la plus importante affaire d'un Législateur. C'est pourquoi, il y pourvut de loin en réglant tout ce qui regardoit les mariages & les naissances ; car, il ne faut pas croire ce que dit Aristote, qu'ayant tenté de régler & de réformer les femmes, il y renonça, ne pouvant venir à bout de leur licence effrénée, & de la trop grande autorité qu'elles avoient prise sur leurs maris, qui, à cause des fréquentes expéditions de guerre où ils alloient, étoient obligés de les abandonner à leur conduite, & qui, pour les empêcher d'abuser de cette liberté, se voyoient réduits à les flatter & à les adoucir. Au contraire, il prit d'elles tout le soin qu'il étoit possible d'en prendre.

En effet, pendant qu'elles étoient filles, il endurcissoit leur corps, en les exerçant à la course, à la lutte, à jetter le palet, & à lancer le javelot, afin que le fruit qu'elles concevroient dans la suite, trouvant un corps robuste & vigoureux, y prît de plus fortes racines, & qu'elles mêmes fortifiées par ces exercices, en eussent plus de facilité, de force & de courage, pour résister aux douleurs de l'enfantement. Pour leur retrancher toute sorte de délicatesse & de mollesse, il les accoûtuma à lutter toutes nues, de même que les jeunes garçons, & à danser en cet état devant eux, à certaines fêtes solemnelles, en chantant de belles chansons, où elles lançoient à propos des traits de raillerie, qui piquoient jusqu'au vif ceux

qui avoient mal fait leur devoir, & où elles donnoient au contraire de grands éloges à ceux qui avoient fait des actions dignes de mémoire. Par ce moyen, elles embrasoient le cœur des jeunes gens de l'amour de la gloire & de la vertu, & excitoient entr'eux une noble jalousie. Car, celui dont on avoit tant vanté les belles actions, & qui voyoit son nom célebre parmi ces jeunes filles, s'en retournoit tout fier des louanges qu'il avoit reçues; & les brocards & les railleries, dont les autres se sentoient atteints, leur étoient plus sensibles, que n'auroient été les plus sévères remontrances & les plus rudes corrections, d'autant plus que tout cela se passoit en présence de tous les citoyens, des Sénateurs & des Rois mêmes.

Quant à ces filles qui se montroient ainsi nues, il n'y avoit-là rien de honteux, dit l'Historien, Sparte étant le trône de la pudeur, & l'intempérance n'y étant pas même connue? Cela, continue-t-il, les accoûtumoit seulement à des mœurs simples, leur donnoit une merveilleuse émulation à qui auroit le corps plus robuste & plus dispos, & leur élevoit en même-tems le courage, en leur faisant connoître qu'elles devoient participer à la gloire des hommes, & aspirer à la même générosité & à la même vertu. C'est de cette mâle éducation que venoient la grandeur d'ame, qui éclatoit dans leurs pensées & dans leurs paroles, comme elle éclata dans cette réponse de Gorgo, femme de Léonidas. Une dame étrangère lui ayant dit un jour: *Vous autres, Lacédémoniennes, vous êtes les seules qui commandiez aux hommes;* elle lui répondit: *Aussi sommes-nous les seules qui mettions au monde des hommes.*

Lycurgue établit une note d'infamie contre ceux qui refuseroient de se marier; car, il leur étoit défendu de se trouver à ces exercices publics, où les filles combattoient nues; & les Magistrats les contraignoient de faire le tour de la place tout nus au plus fort de l'hiver, en chantant une chanson faite contr'eux, où ils disoient en propres termes, qu'ils souffroient justement cette peine, pour avoir désobéi aux loix. Quand ils devenoient vieux, ils étoient privés des honneurs, des soins & des respects, que les jeunes gens rendoient à la vieillesse. C'est pourquoi, personne ne blâmoit le mot qui fut dit à Dercyllidas, quoique ce fût un très-bon & très-vaillant capitaine. Car, étant entré un jour dans une assemblée, il y eut un jeune homme qui ne daigna pas se lever devant lui pour lui faire place, & qui lui dit: *Tu n'as point d'enfans qui puissent me rendre un jour la pareille, & se lever devant moi.*

Ceux qui se marioient, étoient obligés d'enlever leurs femmes, & il ne falloit pas les choisir

trop petites ni trop jeunes, mais dans la vigueur de l'âge, & en état d'avoir des enfans. Quand il y en avoit quelqu'une d'enlevée, celle qui faisoit le mariage la prenoit, lui rasoit les cheveux, la revêtoit d'un habit d'homme avec la chaussure de même; & après l'avoir couchée sur une paillasse, elle la laissoit toute seule sans lumière. Le marié, qui n'étoit ni ivre, ni énervé par les voluptés, mais sobre à son ordinaire, comme ayant toujours mangé à la table commune, entroit, délioit la ceinture de son épouse; & la prenant entre ses bras, il la portoit dans un autre lit. Il demeuroit-là un peu de tems avec elle, & s'en retournoit ensuite modestement dans la chambre, où il avoit accoûtumé de coucher avec les autres jeunes gens, & continuoit toujours de même, passant les jours & les nuits avec ses camarades, & n'allant voir sa femme qu'à la dérobée, & avec toutes les précautions possibles, pour n'avoir pas la honte d'être apperçu. La jeune mariée de son côté ne s'épargnoit pas à chercher des ruses & des stratagêmes, qui leur donnassent le moyen de se trouver ensemble sans qu'on les vît. Ce commerce secret duroit quelquefois si long-tems, que très-souvent des maris avoient des enfans, avant que d'avoir vu en public leurs femmes.

Au reste, l'adultere n'étoit pas seulement connu à Sparte. L'on conte à ce sujet le mot d'un ancien Spartiate appellé Géradas. Un étranger lui ayant demandé quelle peine on faisoit souffrir en son païs aux adulteres? *Mon ami*, lui dit-il, *Il n'y a point d'adultere chez nous. Mais, s'il y en avoit*, repliqua l'étranger. *Alors*, reprit Géradas, *il seroit condamné à payer un taureau, qui du sommet du mont Taygete pût boire dans la rivière d'Eurotas. Bon*, reprit l'étranger, tout étonné, *comment pourroit-on trouver un taureau de cette grandeur.* Géradas lui répondit en souriant: *Eh! comment pourroit-on trouver à Sparte un adultere.*

Les peres n'étoient pas les maîtres d'élever leurs enfans à leur fantaisie; mais, si-tôt qu'un enfant étoit né, il falloit que le pere le portât lui-même dans un lieu appellé Lesché, où les plus anciens de chaque tribu, qui y étoient assemblés le visitoient; & s'ils le trouvoient bien formé, vigoureux & fort, ils ordonnoient qu'il fût nourri, & lui assignoient une des neuf mille portions pour son héritage; & si au contraire ils le trouvoient mal-fait, délicat & foible, ils l'envoyoient jetter dans un lieu appellé Apothetes, qui étoit une fondrière près du mont Taygete; car, ils croyoient qu'il n'étoit expédient ni pour lui, ni pour la République qu'il vécût, puisque dès sa naissance, il se trouvoit composé de manière, que de sa vie il ne pouvoit avoir ni force ni santé. C'est pourquoi, les sages fem-

mes ne lavoient jamais dans l'eau les enfans, comme partout ailleurs, mais elles les lavoient dans du vin, pour éprouver s'ils étoient de bonne constitution & de bonne trempe; car, on dit que ceux qui sont épileptiques & maladifs, ne pouvant résister à la force du vin qui les pénetre, meurent de langueur, & que ceux qui sont bien sains, en deviennent, d'une complexion plus dure & plus forte.

D'un autre côté, les nourrices employoient le soin & l'art pour bien faire leur nourriture. Bien loin de lier & de garotter leurs enfans avec des langes, elles leur laissoient tout le corps libre, afin de leur donner un air noble & dégagé. Elles les accoûtumoient aussi à être faciles, & nullement délicats & friands pour leur manger; à n'avoir point de peur dans les ténebres; à ne pas s'épouvanter quand on les laissoit seuls; & à ne connoître ni la mauvaise humeur, ni les criailleries & les pleurs qui sont autant de marques de lâcheté & de bassesse. Cela faisoit que les étrangers achetoient des nourrices de Lacédémone; & l'on dit qu'Amycla, celle qui nourrit Alcibiade, en étoit. Il est vrai, comme dit Platon, que Périclès corrompit cette bonne nourriture, en donnant pour précepteur à Alcibiade, un esclave nommé Zopyre, qui n'avoit rien au-dessus des autres esclaves; au lieu que Lycurgue s'étoit bien gardé de confier l'éducation des enfans à des mercénaires & à des esclaves achetés à prix d'argent. Il n'en laissa pas même la disposition aux peres; mais, si-tôt qu'ils avoient sept ans, il les prenoit & les distribuoit par classes; & les faisant élever ensemble dans les mêmes loix & dans la même discipline, il les accoûtumoit à avoir les mêmes divertissemens & les mêmes jeux.

Pour chaque classe, il choisissoit parmi les jeunes gens les mieux faits celui qui étoit le plus estimé, qui avoit le plus de prudence & de sagesse, & qui avoit témoigné le plus de courage & de fermeté dans les combats, & il l'établissoit sur toute la troupe. Ces enfans avoient toujours l'œil sur lui, obéissoient à tous ses ordres, & se soumettoient sans murmure à toutes les peines qu'il lui plaisoit de leur imposer, desorte que toute leur éducation n'étoit, à proprement parler, qu'un apprentissage d'obéissance. D'ailleurs, les vieillards assistoient ordinairement à leurs jeux, & faisoient naître souvent entre eux des sujets de dispute & de querelle, pour avoir occasion de découvrir à fond le naturel de chacun, & de connoître s'il auroit de la hardiesse, & s'il seroit capable de tourner le dos à l'ennemi.

Pour ce qui est des lettres, ils n'en apprenoient que pour le besoin, toute leur étude ne tendoit qu'à sçavoir obéir, sup-

porter les travaux, & vaincre. C'eſt pourquoi, à meſure qu'ils avançoient en âge, on augmentoit la ſévérité de leur diſcipline & de leur regle, on leur coupoit leurs cheveux, on les accoûtumoit à aller ſans bas & ſans fouliers, & la plûpart du tems on les faiſoit jouer enſemble tout nus. Quand ils étoient parvenus à l'âge de douze ans, on leur ôtoit la tunique, & on ne leur donnoit par an qu'un ſimple manteau; ce qui faiſoit qu'ils étoient toujours ſales & craſſeux, ne ſe baignant & ne ſe parfumant jamais que certains jours de l'année, qu'on leur permettoit d'uſer de cette propreté & de cette délicateſſe. Chaque troupe couchoit enſemble dans la même ſalle, ſur des paillaſſes, faites de bouts de cannes, qui croiſſoient ſur les bords de la rivière d'Eurotas, & qu'ils étoient obligés d'aller cueillir & de rompre eux-mêmes avec leurs mains, ſans couteau, & ſans aucun autre inſtrument. En hiver, on leur permettoit d'y mêler de la barbe de chardon, cette matiere paroiſſant avoir quelque ſorte de chaleur.

A cet âge, ils commençoient à avoir des amans, c'eſt-à-dire, des perſonnes, qui s'attachant à ceux qui étoient les mieux faits, & qui excelloient ſur tous les autres, les ſuivoient en tous lieux; & afin que tout ſe paſſât dans l'honnêteté & dans la bienſéance, les vieillards y avoient l'œil, ſe rendant encore plus aſſidus à leurs exercices & à leurs jeux, non par manière d'acquit, ou comme pour ſe divertir eux-mêmes, mais avec autant de ſoin & d'affection que s'ils euſſent été véritablement les maîtres, les gouverneurs & les peres de tout ce qu'il y avoit-là d'enfans. Ainſi, en quelque lieu que fuſſent ces jeunes gens, ils n'étoient jamais un ſeul moment ſans avoir quelqu'un pour les reprendre & pour les châtier, s'ils faiſoient quelque faute. Outre cela, ils avoient pour Gouverneur un des plus honnêtes hommes de la ville & des plus qualifiés, qui établiſſoit ſur chaque troupe le plus ſage & le plus courageux des Irenes. Ils appelloient Irenes, les garçons, qui depuis deux ans étoient hors de l'enfance, & Mellirenes, les plus âgés des enfans.

Cet Irene donc âgé de vingt ans, étoit dans les guerres, le capitaine de ſa bande; & en pleine paix, il s'en ſervoit dans ſa maiſon, & leur commandoit comme à ſes eſclaves. Les plus grands & les plus forts portoient le bois pour faire le ſouper, & les plus petits & les plus foibles portoient les herbes, qu'ils alloient dérober dans les jardins & dans les ſalles à manger, où ils ſe gliſſoient le plus finement & le plus ſubtilement qu'ils pouvoient; & s'ils étoient découverts, ils avoient le fouët pour avoir manqué ou de vigilance ou d'adreſſe. Ils déroboient auſſi toutes les viandes

ſur

sur lesquelles ils pouvoient mettre la main, très-habiles à profiter de l'occasion, quand on dormoit ou qu'on les gardoit avec négligence. S'ils étoient surpris, on ne se contentoit pas encore de leur donner le fouet, on les faisoit jeûner; on ne leur laissoit faire même tous les jours qu'un très-léger repas, afin que la nécessité de subvenir eux-mêmes à leurs besoins, les rendît plus hardis & plus rusés. C'étoit la principale raison pour laquelle on leur donnoit d'ordinaire si peu de nourriture; mais, outre cela, il y en avoit encore une autre, qui étoit de faire croître leur corps en hauteur. Car, les esprits animaux, n'étant plus occupés à digérer quantité de viandes, qui par leur pesanteur les retiennent en bas, ou ne leur permettent de s'étendre qu'en large, montent en haut à cause de leur légereté, & font croître le corps en longueur, ne trouvant rien qui les en empêche. Il semble même que cela rende plus beau; car, les corps frêles & déliés obéissent à la nature, qui tend à les rendre agiles; & ceux qui sont trop gros & trop bien nourris, lui résistent à cause de leur pesanteur, comme on voit par expérience, que les enfans qui naissent des femmes qui ont été purgées pendant leur grossesse, en sont plus beaux & d'une taille plus fine; la matière, par sa souplesse & par sa légereté, ayant obéi à la nature qui lui a donné la forme. Mais, quant à la cause de cet effet, laissons la décider à d'autres.

Pour revenir à ces enfans, ils déroboient avec tant de soin, & avec tant de crainte d'être découverts, que l'on raconte qu'un d'eux ayant pris un petit renard, le cacha sous sa robe, & souffrit sans jetter un seul cri, qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles & les dents, jusqu'à ce qu'il tomba mort sur la place. Et cela ne paroîtra pas incroyable à ceux qui sçavent ce que les enfans de la même ville faisoient encore du tems de Plutarque, qui dit en avoir vu plusieurs expirer sous les verges, sur l'autel de Diane, surnommée Orthia, sans dire une parole.

Pendant que l'Irene étoit à table, il ordonnoit à l'un de chanter, & proposoit à l'autre quelque question, qui demandoit une réponse pleine de réflexion & de prudence. Par exemple, *qui est le plus homme de bien de la ville? Que dis-tu d'une telle action?* Ce qui les accoûtumoit dès leur enfance à juger des actions des hommes & à s'instruire des mœurs de leurs citoyens. Si l'enfant à qui l'on avoit demandé, *qui est le plus homme de bien de la ville, ou qui est le plus méchant*, balançoit, on prenoit cette lenteur, pour la marque d'une nature lâche & paresseuse, & qu'aucun aiguillon d'honneur ne pouvoit porter à la vertu. Il falloit que la réponse fût prompte & accompagnée d'une raison ou d'une preu-

ve conçue en peu de mots. Celui, qui répondoit nonchalemment sans y penser, étoit mordu au pouce par l'Irene même, & ce châtiment-là se faisoit le plus souvent en présence des vieillards & des Magistrats, pour leur faire voir si la punition étoit faite à propos & avec justice. On ne disoit rien au maître, pendant que les enfans étoient présens; mais, après qu'ils s'étoient retirés, il étoit lui-même puni, s'il les avoit châtiés avec trop de sévérité ou d'indulgence. Les amans participoient à la bonne ou à la mauvaise réputation de ceux qu'ils aimoient. On dit même qu'un de ces enfans qui se battoit contre un autre, ayant laissé échapper un cri qui marquoit sa lâcheté & son peu de courage, les Magistrats s'en prirent à celui qui étoit son amant & le condamnerent à une amende.

Ils enseignoient aux enfans à parler de manière que leur discours fût toujours assaisonné d'une pointe mêlée de grace, & comprît en peu de paroles beaucoup de sens; car, Lycurgue vouloit, comme on l'a déjà dit, que la monnoie fût fort pesante & de peu de valeur, & au contraire que les paroles fussent simples & légères, & pourtant d'un fort grand prix. On accoûtumoit les enfans, par un long silence, à avoir la repartie vive & aigue; voilà pourquoi leurs réponses étoient si énergiques & si subtiles, comme celle que le roi Agis fit un jour à un Athénien, qui se moquoit des courtes épées des Lacédémoniens, & qui disoit que les bateleurs les avaloient facilement sur les théatres devant tout le monde. *Cependant*, lui dit-il, *avec ces épées si courtes, nous ne laissons pas que de percer nos ennemis.*

Pour moi, dit Plutarque, je trouve que le langage Laconique est véritablement fort court; qu'il va bien au but & frappe tous ceux qui l'écoutent. Tel étoit Lycurgue dans sa manière de parler, s'il en faut juger par quelques-unes de ses réponses, que l'on a conservées, comme celle-ci sur le gouvernement. Quelqu'un lui remontrant un jour qu'il devoit établir dans Sparte le gouvernement populaire, afin que le plus petit y eût autant d'autorité que le plus grand: *Mais, toi-même*, lui repartit-il, *va l'établir premiérement chez toi, & donne nous l'exemple.* Et cette autre sur les sacrifices. Comme on lui demandoit pourquoi il avoit ordonné qu'on offrît des victimes si pauvres & de si petite valeur: *Afin*, dit-il, *que nous ayons toujours de quoi honorer les Dieux.* Et celle-ci encore sur les combats. *Je n'ai défendu à mes citoyens que les combats où l'on tend la main.* On rapporte aussi de lui d'autres réponses, qu'on a tirées des lettres qu'il écrivoit aux Spartiates, comme celle-ci: *Vous me demandez comment vous éviterez les inva-*

sions de vos ennemis ? En demeurant toujours pauvres, & en ne voulant pas avoir plus de bien l'un que l'autre. Les Spartiates l'ayant consulté pour sçavoir s'ils devoient bâtir des murailles; il leur répondit : *Ne vous imaginez pas qu'une ville soit sans murailles, lorsqu'au lieu de briques, elle a autour d'elle de vaillans hommes qui la défendent.* Il est vrai qu'on n'a aucune preuve certaine, que ces réponses & autres semblables soient de lui; mais, il est toujours constant que les Lacédémoniens étoient grands ennemis des longs discours, comme on le voit par quelques-uns de leurs bons mots. Le roi Léonidas dit un jour à un grand parleur, qui disoit à contre-tems de fort bonnes choses : *Mon ami, tu tiens mal-à-propos de très-bons propos.* Quelqu'un demandoit un jour au roi Charilaüs, neveu de Lycurgue, pourquoi son oncle avoit établi si peu de loix ? *Parce*, dit-il, *que peu de loix suffisent à ceux qui parlent peu.* Et Archidamidas répondit à quelques-uns qui blâmoient le Sophiste Hécatée, de ce qu'ayant été reçu à une de leurs tables, il n'avoit rien dit de tout le souper : *Celui qui sçait parler, sçait aussi quand il faut parler.* Et quant à ce que nous avons dit plus haut, que leurs réponses étoient souvent assaisonnées d'une pointe mêlée de grace, en voici la preuve. Un fâcheux rompoit un jour la tête à Démarate de mille questions impertinentes, & ne cessoit de lui demander qui étoit le plus honnête homme de Lacédémone ? Il lui répondit : *Celui qui te ressemble le moins.*

Le roi Agis entendant beaucoup louer les Éléens, de ce qu'aux jeux Olympiques, ils jugeoient équitablement : *Quelle grande merveille*, dit-il, *que de cinq en cinq ans les Éléens rendent un seul jour bonne justice !*

Un Étranger, pour faire connoître l'affection qu'il portoit aux Spartiates, disoit un jour : *En notre ville tout le monde m'appelle Philolacon*, c'est-à-dire, amateur des Lacédémoniens. Le roi Théopompe l'entendant, lui dit : *Mon ami, il vaudroit bien mieux qu'on t'appellât Philopolite*, c'est-à-dire, amateur de tes citoyens.

Un orateur Athénien appelloit les Lacédémoniens ignorans. *Tu dis vrai*, répondit Plistoanax, pere de Pausanias. *Car de tous les Grecs, nous sommes les seuls qui n'ayons appris de vous aucun mal.*

Quelqu'un demandoit à Archidamidas, combien il pouvoit y avoir de Spartiates. *Il y en a assez*, dit-il, *pour chasser les méchans.*

Par les mots mêmes qu'ils disoient en plaisantant, on peut encore juger qu'ils s'accoûtumoient à ne rien dire d'inutile, & à ne lâcher aucune parole où il n'y eût un sens qui méritât d'être recherché & approfondi, comme celui qui étant invité à aller entendre un

homme, qui imitoit parfaitement le rossignol, répondit : *J'ai souvent entendu le rossignol même.*

Un autre, après avoir lu cette épitaphe : *Ce tombeau renferme ces vaillans hommes, qui, après avoir éteint la tyrannie dans leur païs, ont été les victimes du dieu Mars, & sont morts devant les murailles de Sélinonte ; ils méritoient bien de mourir*, dit-il, *pour avoir éteint la tyrannie, au lieu de la laisser toute brûler.*

Un jeune homme répondit à un de ses camarades, qui lui promettoit des cocqs qui se faisoient tuer dans le combat : *Ne me donne point de ceux qui se font tuer, mais de ceux qui tuent les autres.*

Un autre voyant des hommes, qui se faisoient porter à la campagne dans des litières, s'écria : *A Dieu ne plaise que je sois jamais assis en un lieu, d'où je ne puisse me lever devant un vieillard.*

Voilà quelle étoit leur manière de parler par apophthegmes & par sentences, de sorte que ce n'est pas sans raison que l'on a dit que *laconiser*, c'étoit moins s'attacher aux exercices du corps qu'à l'étude de la sagesse.

9.°

Loix particulieres aux hommes faits.

L'éducation de la jeunesse s'étendoit jusqu'aux hommes faits ; car, il n'y avoit personne qui eût la liberté de vivre comme il vouloit ; mais, ils étoient tous dans la ville comme dans un camp, sçachant chacun ce qu'ils devoient avoir pour vivre, & ce qu'ils devoient faire pour le public, & passoient ainsi leur vie, persuadés qu'ils n'étoient pas à eux-mêmes, mais à leur païs.

Quand on ne leur avoit point donné d'ordre, & qu'ils n'avoient rien à faire, il alloient voir les enfans, & leur enseigner quelque chose d'utile, ou l'apprendre eux-mêmes de ceux qui étoient plus âgés. Car, un des plus beaux & des plus heureux établissemens de Lycurgue, ce fut le grand loisir dont il fit jouir ses citoyens, en leur défendant de s'occuper à aucun art méchanique, & en les empêchant de se tourmenter pour amasser avec beaucoup de peines & de travaux, des richesses qu'il avoit rendu méprisables à cause de leur inutilité. Les Hilotes cultivoient leurs terres, & leur en rendoient un certain revenu. On raconte à ce sujet qu'un Lacédémonien, s'étant rencontré à Athènes un jour de Palais, & ayant ouï dire qu'un citoyen venoit d'être condamné à l'amende pour oisiveté, & s'en retournoit chez lui tout triste & accompagné de ses amis, qui le plaignoient & prenoient part à son infortune, pria ceux qui étoient autour de lui, de lui montrer cet homme qu'on venoit de condamner pour avoir vécu noblement & en homme libre ; ce qui fait voir combien ils

estimoient bas & servile de faire quelque métier, & de travailler de ses mains pour devenir riche.

Les procès furent bannis de Lacédémone avec l'argent. Comment auroient-ils pu subsister dans une ville où il n'y avoit ni pauvreté, ni richesse, l'égalité chassant la disette, & l'abondance étant toujours également entretenue par la frugalité? Pendant tout le tems qu'ils n'avoient point de guerre, ce n'étoit que fêtes, jeux, danses, festins, chasses & assemblées pour s'exercer ou discourir. Car, tous ceux qui étoient au-dessous de trente ans, n'alloient point du tout au marché, mais ils faisoient faire tout ce qui regardoit leur ménage, par ceux qui étoient amoureux d'eux, ou par leurs parens; encore étoit-il honteux aux vieillards de s'occuper trop long-tems de ces sortes de soins, & de ne pas passer la plus grande partie du jour dans les lieux d'exercice & dans les salles où on s'assembloit pour la conversation, & où on se divertissoit honnêtement, non à parler des moyens de trafiquer & de s'enrichir, mais à louer les choses honnêtes, ou à blâmer les déshonnêtes, d'une manière mêlée de jeu, & avec une certaine plaisanterie, qui, sans qu'on y prît garde, instruisoit & corrigeoit en divertissant. Car, Lycurgue lui-même n'étoit pas de cette austérité triste qui ne se relâche jamais; au contraire, ce fut lui, comme le rapporte Sosibius, qui consacra une petite image du Ris dans toutes les salles, entre-mêlant ainsi fort à propos dans leurs repas & dans toutes leurs assemblées, la joie comme le plus agréable assaisonnement de leur table & de leurs travaux.

Il accoûtuma sur-tout ses citoyens à ne vouloir & à ne sçavoir même jamais être seuls, mais à vivre comme les abeilles, toujours ensemble, toujours autour de leurs Chefs, & toujours comme hors d'eux-mêmes, par un transport d'amour & par un véritable désir de gloire, afin de ne vivre que pour leur païs; sentimens d'affection qui se remarquent assez dans quelques-unes de leurs réponses.

Pédarétus, n'ayant pas eu l'honneur d'être choisi pour un des trois cens qui composoient le Conseil, s'en retourna chez lui fort content & fort gai, disant, *qu'il étoit ravi que Sparte eût trouvé trois cens hommes plus honnêtes gens que lui.*

Pisistratidas ayant été envoyé en Ambassade, avec plusieurs autres Lacédémoniens, vers les Lieutenans du roi de Perse, ces Seigneurs Persans leur demanderent s'ils venoient de la part de leur République, ou s'ils venoient de leur chef. *Si nous obtenons nos demandes*, répondit Pisistratidas, *nous venons de la part de la République, sinon nous venons de notre chef.*

Quelques Amphipolitains, étant à Lacédémone, allerent

visiter Argiléonide mere de Brasidas, qui avoit été tué dans leur païs. Argiléonide leur demanda d'abord, si son fils étoit mort en homme de cœur, & s'il s'étoit montré digne de Sparte. Ces Étrangers se mirent à exalter ses exploits & son grand courage, jusqu'à dire que dans Sparte il n'y en avoit pas encorre un pareil. Ah! *Ne dites pas cela, mes amis*, reprit-elle; *Brasidas étoit certainement un homme brave, mais Sparte en a encore un grand nombre de baucoup plus braves que lui.*

10.°

Election des Sénateurs.

Lycurgue composa en premier lieu le Sénat, de tous ceux qui avoient eu part à son entreprise, comme nous l'avons dit ci-dessus, & ensuite il ordonna que pour remplir la place de ceux qui mourroient, on choisiroit les plus gens de bien de la ville, au-dessus de soixante ans. C'étoit-là véritablement le combat le plus glorieux & le plus important que les hommes pussent avoir entr'eux, dans lequel on ne choissoit pas le plus vîte parmi les vîtes, ni le plus fort parmi les forts, comme dans les autres combats, mais le plus vertueux parmi les vertueux, & le plus sage parmi les sages, remportoient le prix de la vertu, dans tous les différens états de la vie, & avoit pour ainsi dire une autorité souveraine, disposant de la mort & de la vie, de l'ignominie & de la gloire, en un mot de toute la fortune de ses citoyens.

L'élection se faisoit de cette sorte: Le peuple s'assembloit dans la grande place; on enfermoit dans la maison voisine un certain nombre d'hommes choisis, qui ne pouvoient ni voir, ni être vus, & qui entendoient seulement le bruit du peuple, qui en cette accasion, comme dans toutes les autres, donnoit ses suffrages par ses cris. On faisoit passer au milieu de l'assemblée tous les prétendans l'un après l'autre, selon que leur rang avoit été marqué par le sort. Cette marche se faisoit de leur part, dans un grand silence, mais le peuple témoignoit par ses cris l'approbation qu'il donnoit. Ceux, qui étoient enfermés, marquoient à chaque fois sur des tablettes le degré du bruit qu'ils avoient entendu, sans sçavoir pour qui il avoit été fait. Ils mettoient seulement pour le premier, pour le second, pour le troisième, & ainsi de suite pour tous les autres. Celui, pour qui les acclamations avoient été les plus grandes & les plus fréquentes, étoit reçu Sénateur. On le couronnoit d'un chapeau de fleurs, & sur le champ il alloit dans tous les temples remercier les Dieux, suivi d'une foule de peuple; les jeunes hommes & les jeunes femmes chantant à l'envi ses louanges, & le bénissant d'avoir si bien & si vertueusement vécu.

A son retour, chacun de ses

parens lui présentoit une collation, en lui disant : *La ville t'honore de ce festin ;* & après toutes ces cérémonies, il alloit souper dans la salle où il avoit accoûtumé de manger. Tout s'y passoit à l'ordinaire, excepté qu'on lui servoit deux portions, dont il gardoit l'une, & après le souper toutes ses parentes se trouvoient à la porte de la salle. Il faisoit appeller celle qu'il estimoit davantage, & en lui donnant la portion qu'il avoit gardée, il lui disoit : *Je vous donne le prix d'honneur que je viens de recevoir.* En même-tems, toutes les autres femmes la reconduisoient chez elle avec les mêmes acclamations & les mêmes bénédictions qu'on avoit données à son parent.

11.°

Loix pour les funérailles & pour d'autres objets.

Lycurgue régla aussi avec beaucoup de sagesse, tout ce qui regardoit les funérailles. Car, premiérement, afin de bannir toute supestition, il permit d'enterrer les morts dans les villes & autour des temples, pour accoûtumer les jeunes gens à cette sorte de spectacle, & pour les empêcher de craindre la mort & de l'avoir en horreur, comme si elle pouvoit souiller & rendre impurs ceux qui touchoient à des corps morts, ou qui passoient près de leurs sépulcres.

En second lieu, il défendit d'enterrer quoique ce fût avec eux, & voulut qu'on les enveloppât simplement d'un drap rouge tout couvert de feuilles d'olivier. De plus, il ne permit d'écrire le nom du défunt sur son tombeau, que lorsque c'étoit un homme mort à la guerre pour le service de son païs, ou une femme consacrée à la Religion. Il abrégea la durée du deuil & le régla à onze jours ; le douzième on le quittoit après avoir fait un sacrifice à Cérès. Car, dans toute leur vie, il ne laissa rien d'inutile ou d'oiseux ; mais, dans dans toutes leurs actions & dans tous leurs devoirs, il mêla la louange de la vertu, ou le blâme du vice, & remplit, pour ainsi dire, sa ville de préceptes & d'exemples vivans, parmi lesquels les hommes étant nourris, & les ayant continuellement devant les yeux, il étoit impossible qu'ils ne se formassent sur ces grands modèles, & ne devinssent vertueux.

Par la même raison, Lycurgue ne permettoit pas à toutes sortes de personnes de voyager & de courir le monde, de peur qu'ils ne rapportassent des mœurs étrangères, des coûtumes désordonnées & licentieuses, & plusieurs différentes idées de gouvernement. Il chassa aussi de sa ville tous les étrangers, qui n'y alloient pour rien d'utile ni de profitable, & que la curiosité seule y attiroit. Ce n'est pas qu'il craignît, comme le prétend Thucydide, qu'ils ne voulussent imiter sa police, &

qu'ils n'apprissent à aimer la vertu ; c'étoit plutôt de peur qu'ils n'enseignassent à ses citoyens à aimer le vice. Car, à mesure que les étrangers entrent dans les villes, il y entre nécessairement des propos nouveaux ; ces propos engendrent de nouveaux sentimens, & ces nouveaux sentimens font immanquablement éclore un malheureux essain de passions & d'inclinations nouvelles, qui sont entiérement opposées au Gouvernement, & ruinent toute son harmonie, comme dans la Musique l'harmonie est ruinée par les dissonances & les faux tons. C'est pourquoi, il croyoit qu'il étoit plus important & plus nécessaire de fermer les portes de la ville aux mœurs corrompues, qu'aux malades & aux pestiférés.

Il y avoit une loi assez singulière, nommée l'Embuscade. Plusieurs l'attribuent à Lycurgue. Plutarque est d'un avis contraire. Quoi qu'il en soit, voici ce que c'étoit que cette loi. Les Gouverneurs des jeunes gens choisissoient de tems en tems ceux qui leur paroissoient les plus prudens & les plus hardis ; ils leur donnoient des poignards & les vivres nécessaires, & les envoyoient battre la campagne, chacun de leur côté. Ces coureurs ainsi dispersés, se cachoient le jour dans des lieux couverts & dans les cavernes, pour se reposer, & la nuit ils se jettoient dans les grands chemins, & égorgeoient tous les Hilotes qu'ils rencontroient. Quelquefois même, ils marchoient en plein jour, & tuoient les plus forts & les plus robustes de ces Hilotes, comme Thucydide le rapporte dans son histoire, où il dit que ceux que les Lacédémoniens avoient choisis, à cause de leur grand courage, qu'ils avoient affranchis, couronnés & menés dans tous les temples remercier les Dieux de leur liberté, disparurent bien-tôt après au nombre de plus de deux mille, sans que jamais on ait pu sçavoir ce qu'ils étoient devenus, ni comment ils étoient morts. Aristote même écrit que les Ephores n'étoient pas plutôt en charge, qu'ils déclaroient la guerre aux Hilotes, afin qu'on pût les tuer sans crime.

Il est certain qu'ils leur faisoient toutes sortes de mauvais traitemens ; par exemple, ils les faisoient boire à outrance & les menoient en cet état dans les salles, pour faire voir à leurs enfans quelle honte c'étoit que de s'enivrer ; & ils les obligeoient à chanter des chansons obscènes, accompagnées de danses malhonnêtes & ridicules, leur défendant de chanter en dansant, rien d'honnête & qui convînt à des hommes libres. Aussi, dit-on que dans l'expédition que les Thébains firent long-tems après dans la Laconie, quand ils commandoient aux Hilotes, qu'ils prenoient prisonniers, de chanter des chansons de Terpandre, d'Alcméon, ou de Spendon,

Ils s'en excusoient, disant que cela leur étoit défendu par leurs maîtres. C'est pourquoi, ceux qui ont dit qu'à Lacédémone ceux qui sont libres y sont entiérement libres, & ceux qui sont esclaves, extrêmement esclaves, n'ont pas mal connu la différence qu'il y a entre les Lacédémoniens & les autres peuples. Mais, pour moi, dit Plutarque, je crois qu'ils ne commencerent à exercer toutes ces cruautés qu'après la mort de Lycurgue, & précisément après le tremblement de terre qui affligea Sparte, & qui fut cause que les Hilotes conspirerent contre elle avec les Messéniens, commirent de très-grands maux dans la Laconie, & mirent la ville dans le plus grand danger où elle eût jamais été. Car, continue Plutarque, je ne sçaurois jamais imputer à Lycurgue un établissement aussi abominable que celui de l'Embuscade, jugeant en cette occasion de la bonté de son naturel, par la douceur & par la justice qui éclatent dans toutes les autres actions de sa vie, & qui lui ont attiré un témoignage si honorable de la part des Dieux.

12.°

Poësies des Lacédémoniens. Leur manière de faire la guerre.

Les poësies des Lacédémoniens avoient je ne sçais quel aiguillon qui excitoit les courages & un certain feu, qui échauffant l'ame portoit à faire de grandes actions. Le style en étoit simple & mâle, & le sujet grave & moral. Car, c'étoient ordinairement ou les louanges de ceux qui étoient morts pour la défense de Sparte, & dont on vantoit la félicité, ou le blâme de ceux qui avoient fui dans les combats, & dont on peignoit la vie déplorable & malheureuse. Quelquefois aussi c'étoit, selon la différence des âges, ou une promesse d'être vertueux un jour, ou une protestation magnifique & glorieuse de l'être alors. Il ne sera pas hors de propos d'en rapporter un exemple, pour faire entendre ce que je dis. A toutes les fêtes de Sparte, il y avoit trois chœurs, par rapport aux trois âges de l'homme. Le premier étoit celui des vieillards qui commençoient en chantant :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans & hardis.

Le second, celui des jeunes gens qui répondoient :

Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

Et le troisième, celui des enfans qui poursuivoient :

Et nous un jour le serons,
Qui tous vous surpasserons.

Le Roi, avant que de commencer le combat, faisoit toujours un sacrifice aux Muses, sans doute pour faire souvenir les soldats de l'éducation qu'ils avoient reçue, & des jugemens qu'on feroit d'eux ; & afin que ces Déesses, toujours présentes à leur esprit, les portassent

à mépriser les plus grands dangers, & à faire des actions dignes de mémoire. Quelquefois même dans ces occasions, on relâchoit de la sévérité de la discipline ordinaire en faveur des jeunes gens; car, on leur permettoit d'ajuster leurs cheveux, d'orner & d'embellir leurs habits & leurs armes, & l'on étoit bien-aise de les voir gais & fringans, comme de jeunes chevaux, qui, au premier signal du combat, hennissent & sont pleins d'ardeur & de feu. Ainsi, quoique dès leur enfance, ils eussent grand soin de leurs cheveux, ils en avoient encore un plus grand soin le jour d'une bataille. Car, alors ils les parfumoient & les partageoient également, se souvenant de ce mot de Lycurgue, *que les longs cheveux rendent les beaux encore plus beaux, & les laids encore plus hideux & plus effroyables*. Leur exercice étoit beaucoup plus doux à l'armée qu'à la ville, & leur vie ordinaire moins dure & moins sujette; de sorte qu'il n'y avoit qu'eux au monde, à qui la guerre fût un tems de repos, & une occasion de relâchement & de paresse.

Quand ils étoient en bataille en présence de l'ennemi, le Roi sacrifioit une chevre, donnoit ordre à tous ses soldats de se couronner de chapeaux de fleurs, commandoit aux joueurs de flûte de jouer l'air de Castor; & entonnant lui-même le cantique, qui étoit le signal de la charge, il marchoit le premier à la tête des troupes; en sorte que c'étoit un spectacle très-beau, & en même-tems très-horrible de les voir marcher ainsi en cadence au son des flûtes, sans jamais rompre leurs rangs, ni donner aucune marque de crainte, & aller posément & gaiement affronter les plus grands périls. Car, il est bien vraisemblable que des hommes, qui marchent avec tant de mesure & d'ordre, ne sont ni saisis de frayeur, ni transportés de colère; mais au contraire qu'ils ont un courage ferme, accompagné de hardiesse & d'espérance, comme étant assurés de la protection des Dieux.

Le Roi dans ces occasions menoit toujours avec lui quelqu'un de ceux qui avoient été victorieux à l'un des quatre grands jeux de la Grece. L'on dit, à ce propos, qu'il y eut un jour un Athlete Lacédémonien, à qui l'on offrit une grande somme pour l'empêcher d'entrer en lice aux jeux Olympiques, mais il la refusa; & après qu'il eut terrassé son ennemi avec de grands efforts, quelqu'un lui demanda : *Eh bien, quel avantage te revient-il de ta victoire?* Il répondit en riant : *J'aurai l'honneur de marcher devant le Roi dans les combats.*

Après avoir rompu & mis en fuite leurs ennemis, ils ne les poursuivoient qu'autant qu'il falloit pour s'assurer de la victoire. Après quoi ils se retiroient, estimant qu'il n'étoit ni

glorieux ni digne de la Grece, de tailler en pièces des gens qui cedent & qui s'enfuient, & cela ne leur étoit pas moins utile qu'honorable ; car, leurs ennemis, sçachant que tout ce qui leur résistoit, étoit passé au fil de l'épée, & qu'ils ne pardonnoient qu'aux fuyards, préféroient ordinairement la fuite à la résistance.

Hippias le Sophiste assure que Lycurgue étoit un grand homme de guerre, & qu'il se trouva en personne à plusieurs expéditions ; & Philostéphanus lui attribue l'ordonnance de la cavalerie par compagnies qu'on appelloit Ulames, dont chacune étoit de cinquante hommes qui se rangeoient en quarré. Mais, Démétrius de Phalère écrit qu'il ne fit jamais la guerre & qu'il établit son gouvernement en pleine paix. En effet, l'institution qu'on lui attribue de la surséance d'armes pendant les jeux Olympiques, marque bien un homme de bon naturel, & qui n'aime que la paix & le repos. Aussi quelques Auteurs, & entr'autres Hermippus, écrivent qu'il n'aida pas d'abord Iphitus à régler les cérémonies de ces jeux ; mais que s'y étant trouvé un jour en passant, & ayant eu la curiosité de les voir, il entendit derriere lui, comme la voix d'un homme qui s'étonnoit, & qui le reprenoit de ce qu'il n'obligeoit pas ses citoyens à se trouver à une si belle assemblée ; & que s'étant tourné pour voir qui c'étoit, & n'ayant vu personne, il prit cette voix pour un avertissement des Dieux, alla sur l'heure même trouver Iphitus, & régla avec lui tout ce qui concernoit cette fête, qui depuis ce tems-là fut plus célebre, mieux fondée & mieux établie.

13.°

Moyens employés par Lycurgue pour rendre ses loix éternelles & immuables.

Quand ses premiers établissemens furent reçus & confirmés par l'usage, & sa forme de gouvernement assez vigoureuse & assez forte pour se maintenir d'elle même & se conserver, comme dit Platon de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il se réjouit lorsqu'il le vit tourner & faire ses premiers mouvemens avec tant de justesse & d'harmonie ; ainsi Lycurgue, charmé de la grandeur & de la beauté de ses loix, sentit un redoublement de plaisir, quand il les vit marcher seules pour ainsi dire, & faire si parfaitement leurs fonctions. Cherchant donc autant que cela dépendoit de la prudence humaine, le moyen de les rendre immortelles & immuables, il fit assembler tout le peuple; il lui représenta que la police qu'il avoit établie, lui paroissoit suffisante dans tous ses chefs, pour rendre la ville heureuse, & les citoyens vertueux, & lui déclara qu'il y avoit pourtant encore un point,

qui étoit le plus essentiel & le plus important, mais qu'il ne pouvoit le leur communiquer, avant que d'avoir consulté l'oracle d'Apollon; qu'ils devoient donc observer ses loix inviolablement sans y rien changer ni altérer, jusqu'à ce qu'il fût de retour de Delphes, & qu'alors il exécuteroit tout ce que le Dieu lui auroit ordonné. Ils promirent tous de lui obéir, & le prierent de hâter son voyage. Avant que de partir, Lycurgue fit jurer les deux Rois, les Sénateurs & ensuite tous les citoyens, que jusqu'à ce qu'il fût de retour, ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit établie.

Quand il fut arrivé à Delphes, il fit un sacrifice à Apollon, & après le sacrifice, il lui demanda si ses loix étoient bonnes & suffisantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux. Apollon lui répondit qu'il ne manquoit rien à ses loix, & que pendant que Sparte les observeroit, elle seroit la plus glorieuse cité du monde, & jouiroit d'une parfaite félicité. Lycurgue fit écrire cette Prophétie, l'envoya à Sparte; & après avoir fait un second sacrifice, il embrassa son fils & tous ses amis, & pour ne dégager jamais les Lacédémoniens du serment qu'ils lui avoient fait, il résolut de mourir volontairement à Delphes. En conséquence, Sparte devint la ville de Grece la plus célebre & la mieux policée, l'espace de cinq cens ans qu'elle observa les loix de Lycurgue; personne n'y ayant fait le moindre changement jusqu'au roi Agis, fils d'Archidame, c'est-à-dire, pendant le regne de quatorze Rois. Car, l'institution des Ephores, bien loin de relâcher ces loix, ne servit qu'à les rendre plus fortes, en ce qu'étant faite en apparence pour défendre la liberté du peuple, elle fortifia en effet l'Aristocratie, c'est-à-dire, le parti des Rois & des Sénateurs.

I.

Réflexions de M. Rollin, sur le gouvernement de Sparte, & sur les loix de Lycurgue.

Choses louables dans les loix de Lycurgue.

» Il faut bien, à n'en juger » même que par l'évenement, » qu'il y eût dans les loix de » Lycurgue, un grand fond de » sagesse & de prudence; puis» que tant qu'elles furent ob» servées à Sparte, & elles le » furent pendant plus de cinq » cens ans, cette ville fut si » puissante & si florissante. C'é» toient moins, dit Plutarque en » parlant des loix de Sparte, » le gouvernement & la police » d'une ville ordinaire, que la » conduite & le réglement d'un » homme sage, qui passe toute » sa vie dans les exercices de » la vertu ou plutôt, continue » ce même Auteur, comme les » les Poëtes feignent qu'Her» cule, avec sa peau de lion » & sa massue seulement, par-

» couroit le monde, & le purgeoit de voleurs & de tyrans; Sparte, de même, avec » une méchante bande de parchemin & une méchante cape, » donnoit la loi à toute la Grece, volontairement soumise » à son Empire, étouffoit les » tyrannies & les injustes dominations dans les cités, terminoit à son gré les guerres, » & calmoit les séditions, le » plus souvent sans remuer un » seul bouclier, & en envoyant » un seul Ambassadeur, qui ne » paroissoit pas plutôt, que » tous les peuples soumis se » rangeoient autour de lui, » comme les abeilles autour » de leur Roi, tant la justice » de cette ville & son bon gouvernement imprimoient de » respect à tous les hommes.

1.°

Nature du gouvernement de Sparte.

» On trouve à la fin de la » vie de Lycurgue, une réflexion de Plutarque, qui seule le feroit un grand éloge de » ce Législateur. Il dit que Platon, Diogène, Zénon, & tous » ceux qui ont entrepris de parler de l'établissement d'un » État politique, ont pris pour » modèle la République de Lycurgue; avec cette différence qu'ils se sont bornés à des » paroles & à des discours, » mais que Lycurgue sans s'arrêter à des idées & à des » projets, a mis en œuvre & » produit au jour une police » inimitable, & a formé une » ville entière de Philosophes.

» Pour y réussir, & pour établir une forme de République » que la plus parfaite qu'il fût » possible, il avoit comme fondu & mêlé ensemble ce que » chaque espèce de gouvernement paroissoit avoir de » plus utile pour le bien public, » en tempérant l'une par l'autre, & balançant les inconvéniens de chacune en particulier, par les avantages que » procuroit la réunion de toutes ensemble. Sparte tenoit » quelque chose de l'État monarchique, par l'autorité de » ses Rois. Le Conseil des Trente, autrement dit le Sénat, » étoit une véritable Aristocratie, & le pouvoir qu'avoit le » peuple de nommer les Sénateurs, de donner force aux » loix, ressembloit au gouvernement Démocratique. L'établissement des Ephores corrigea dans la suite ce qu'il » pouvoit y avoir de défectueux » dans ces premiers réglemens, » & suppléa à ce qui pouvoit » y manquer. Platon, en plus » d'un endroit, admire la sagesse de Lycurgue dans l'établissement du Sénat, qui fut » également salutaire aux Rois » & au peuple; parce que, par » ce moyen, la loi devint l'unique maîtresse des Rois, » & que les Rois ne devinrent » pas les tyrans de la loi.

2.°

Partage égal des terres. Or & argent bannis de Sparte.

» Le dessein que forma Ly-

» curgne de faire un partage
» égal des terres parmi les ci-
» toyens, & de bannir entière-
» ment de Sparte, le luxe, l'a-
» varice, les dissentions, en
» même-tems qu'il en bannissoit
» l'usage de l'or & de l'argent,
» nous paroîtroit un plan de
» République sagement imagi-
» né, mais impraticable dans
» l'exécution, si l'histoire ne
» nous apprenoit que Sparte a
» subsisté dans cet état pendant
» plusieurs siecles.

» En mettant au rang des
» choses louables dans les loix
» de Lycurgue, l'établissement
» dont je parle ici, je ne pré-
» tends pas le donner comme
» absolument irrépréhensible.
» Car, j'ai peine à le conci-
» lier avec cette loi naturelle,
» qui défend d'ôter à l'un ce
» qui lui appartient, pour le
» donner à un autre, & c'est
» pourtant ce qui arriva pour
» lors. Je ne considere donc,
» dans ce partage des terres,
» que ce qu'il y a de beau en
» lui-même & de digne d'admi-
» ration.

» Concevons-nous, en effet,
» qu'on ait pu persuader à des
» citoyens, qui étoient les plus
» riches & les plus opulens de
» leur ville, de renoncer à tous
» leurs biens & à tous leurs
» revenus, de se confondre en
» tout avec les plus pauvres,
» de s'assujettir à un régime
» de vivre très-dur & très-
» gênant, de s'interdire en un
» mot l'usage de tout ce qui
» est regardé ailleurs comme
» faisant la douceur & la féli-
» cité de la vie? Voilà pour-
» tant de quoi Lycurgue est ve-
» nu à bout.

» Un tel établissement seroit
» moins merveilleux, s'il n'a-
» voit subsisté que pendant la
» vie du Législateur; mais, on
» sçait qu'il lui survécut de plu-
» sieurs siecles. Xénophon,
» dans l'éloge qu'il nous a lais-
» sé d'Agésilaüs, & Cicéron
» dans une de ses harangues,
» remarquent que Lacédémone
» étoit la seule ville du monde,
» qui eût conservé immuable-
» ment sa discipline & ses loix,
» pendant un si grand nombre
» d'années. *Soli*, dit le dernier
» en parlant des Lacédémoniens,
» *toto orbe terrarum septingentos*
» *jam annos amplius unis mori-*
» *bus & nunquam mutatis legi-*
» *bus vivunt.* Je crois bien que
» du tems de Cicéron la disci-
» line de Sparte, aussi bien que
» sa puissance, étoit fort affoi-
» blie & diminuée. Mais, tous
» les Historiens conviennent
» qu'elle se maintint dans tou-
» te sa vigueur jusqu'au regne
» d'Agis, sous lequel Lysan-
» dre incapable lui-même de
» se laisser éblouir & corrompre
» par l'or, remplit sa patrie
» de luxe & d'amour pour les
» richesses, en y apportant des
» sommes immenses d'or & d'ar-
» gent, qui étoient le fruit de
» ses victoires, & en renversant
» par-là les loix de Lycurgue.

» Mais, l'introduction de la
» monnoie d'or & d'argent ne
» fut pas la premiere plaie,

» que les Lacédémoniens firent » aux loix de leur Législateur. » Elle fut la suite du violement » d'une autre encore plus fon- » damentale. L'ambition fraya » le chemin à l'avarice. Le désir » des conquêtes entraîna celui » des richesses, sans lesquelles » on ne pouvoit songer à éten- » dre sa domination. Le princi- » pal but de Lycurgue dans » l'établissement de ses loix, » & sur-tout de celle qui in- » terdisoit l'usage de l'or & de » l'argent, étoit, comme l'ont » judicieusement observé Po- » lybe & Plutarque, de répri- » mer & de réfréner l'ambition » de ses citoyens, de les met- » tre hors d'état de faire des » conquêtes, & de les forcer » en quelque sorte de se renfer- » mer dans l'enceinte étroite » de leur païs, sans porter plus » loin leurs vues, ni leurs pré- » tentions. En effet, le gouver- » nement qu'il avoit établi, » suffisoit pour défendre les » frontières de Sparte, mais il » ne suffisoit pas pour la rendre » maîtresse des autres villes.

» Le dessein de Lycurgue » n'avoit donc pas été de for- « mer des conquérans, pour en » ôter jusqu'à la pensée à ses » citoyens ; il leur défendit ex- » pressément, quoiqu'ils habi- » tassent un païs environné de » la mer, de s'exercer à la » marine, d'avoir des flottes, » de combatre sur mer. Ils furent » religieux observateurs de cet- « te défense, pendant plusieurs » siecles, & jusqu'à la défaite » de Xerxès. A cette occasion, » ils songerent à s'emparer de » l'Empire de la mer, pour » éloigner un ennemi si redou- » table. Mais, s'étant bien-tôt » apperçus que ces comm[e]- » mens éloignés & maritimes » corrompoient les mœurs de » leurs généraux, ils y renon- » cerent sans peine, comme » nous le remarquerons à l'oc- » casion du roi Pausanias.

» Quand Lycurgue avoit ar- » mé ses citoyens de boucliers » & de lances, ce n'avoit point » été pour les mettre en état de » commettre plus impunément » des injustices, mais pour s'en » défendre. Il en avoit fait un » peuple de soldats & de guer- » riers, afin qu'à l'ombre des » armes ils vécussent dans la » liberté, dans la modération, » dans la justice, dans l'union, » dans la paix, en se conten- » tant de leur terrein sans usur- » per celui des autres, & en se » persuadant qu'une ville, non » plus qu'un particulier, ne » peut espérer un bonheur so- » lide & durable que par la » vertu. Des hommes corrom- » pus, dit encore Plutarque, » qui ne voyent rien de plus » beau que les richesses, [&] » qu'une domination puissante » & étendue, peuvent donner » la préférence à ces vastes Em- » pires, qui ont assujetti l'Uni- » vers par la violence; mais, » Lycurgue étoit convaincu » qu'une ville n'avoit besoin de » rien de tout cela pour être heu- » reuse. Sa politique, qui a fait

» avec justice l'admiration de » tous les siecles, avoit pour » principal but l'équité, la » modération, la liberté, la » paix; & elle étoit ennemie, de » l'injustice, de la violence, de » l'ambition, de la passion, de » dominer & d'étendre les bor- » nes de la République de » Sparte.

» Ces sortes de réflexions, » que Plutarque seme de tems » en tems dans ses vies, & qui en » font la plus grande & la plus » solide beauté, peuvent con- » tribuer infiniment à donner » une véritable notion de ce » qui fait la solide gloire d'un » État réellement heureux, » & à détromper de bonne » heure de l'idée qu'on se for- » me de la vaine grandeur de » ces Empires, qui ont englou- » ti les royaumes, & de ces » fameux conquérans, qui ne » doivent ce qu'ils sont qu'à la » violence & à l'usurpation.

3.e

Excellente éducation de la jeunesse.

» La longue durée des loix » établies par Lycurgue, est » certainement une chose bien » merveilleuse; mais, le moyen » qu'il employa pour y réussir » n'est pas moins digne d'admi- » ration. Ce moyen fut le soin » extraordinaire qu'il prit de » faire élever les enfans des La- » cédémoniens dans une exacte » & sévere discipline; car, » comme le fait remarquer Plu- » tarque, le religion du serment » auroit été un foible lien, si » par l'éducation & la nourri- » ture, il n'eût imprimé les » loix dans leurs mœurs, & ne » leur eût fait sucer presque » avec le lait, l'amour de sa po- » lice. Aussi voit-on que ses » principales ordonnances se » conserverent plus de cinq » cens ans, comme une bonne » & forte teinture qui a péné- » tré jusqu'au fond; & Cicéron » fait la même remarque, en » attribuant le courage & la » vertu des Spartiates, non pas » tant à leur bon naturel, qu'à » l'excellente éducation qu'on » recevoit à Sparte. *Cujus. ci-* » *vitatis spectata ac nobilitata* » *virtus, non solùm naturâ cor-* » *roborata, verùm etiam disci-* » *plinâ putatur.* Ce qui fait » voir de quelle importance il » est pour un État, de veiller à » ce que les jeunes gens soient » élevés d'une manière pro- » pre à leur inspirer l'amour » des loix de la patrie.

» Le grand principe de Ly- » curgue, & Aristote le répete » en termes formels, étoit que, » comme les enfans sont à l'É- » tat, il faut qu'ils soient éle- » vés par l'État, & selon les » vues de l'État. C'est pour ce- » la qu'il vouloit qu'ils fussent » élevés en public & en com- » mun, & non abandonnés aux » caprices des parens, qui pour » l'ordinaire par une indulgen- » ce molle & aveugle, & par » une tendresse mal entendue, » énervent en même-tems le » corps & l'esprit de leurs en-

» fans.

» fans. A Sparte, dès l'âge le » plus tendre, on les endurcissoit au travail & à la fatigue, par les exercices de » la chasse & de la course; » on les accoûtumoit à supporter la faim & la soif, le chaud » & le froid. Et ce que les » meres auroient bien de la » peine à se persuader, c'est » que tous ces exercices durs » & pénibles tendoient à leur » procurer une forte & robuste » santé, capable de soutenir les » fatigues de la guerre, à laquelle ils étoient tous destinés, » & la leur procuroient en effet.

4.°

Obéissance.

» Mais, ce qu'il y avoit de » plus excellent dans l'éducation de Sparte, c'est qu'elle » enseignoit parfaitement à » obéir. Delà vient que le » poëte Simonide donne à cette ville une épithete bien » magnifique, qui marque qu'elle seule sçavoit dompter les » esprits, & rendre les hommes souples & soumis aux » loix, comme les chevaux que » l'on forme, & que l'on dresse » dès leurs plus tendres années. » C'est pour cela qu'Agésilaüs » conseilla à Xénophon de faire » venir ses enfans à Sparte, » afin qu'ils apprissent la plus » belle & la plus grande de » toutes les sciences, qui est » celle d'obéir & de commander.

5.°

Respect pour les vieillards.

» Une des leçons qu'on inculquoit le plus souvent & le » plus fortement aux jeunes Lacédémoniens, étoit d'avoir » un grand repect pour les » vieillards, & de leur en » donner des marques en toute » occasion, en les saluant en » leur cédant le pas dans les » rues, en se levant par honneur devant eux dans les compagnies & dans les assemblées » publiques, mais sur-tout en » recevant avec docilité & soumission, leurs avis & même » leurs réprimandes. On reconnoissoit à ce caractère un Lacédémonien. En user autrement c'eût été se dégrader » soi-même, & faire injure à » sa patrie. Un vieillard d'Athènes, entrant dans le théatre pour assister aux spectacles, aucun de ses compatriotes ne lui offrit de place. » Dès qu'il approcha de l'endroit où étoient assis les Ambassadeurs de Lacédémone » avec leur suite, tous se leverent devant le vieillard, & » le placerent au milieu d'eux. » Lysandre avoit donc raison de » dire que la vieillesse n'avoit » nulle part de domicile plus » honorable que dans la ville » de Sparte, & qu'il étoit beau » d'y vieillir.

II.

Choses blâmables dans les loix de Lycurgue.

» Pour mieux faire sentir le » foible des loix de Lycurgue, » je n'aurois qu'à les comparer » à celles de Moyse, qu'on re-

» connoît avoir été dictées par » une sagesse plus qu'humaine. « Mais, mon dessein n'est pas » d'entrer ici dans un détail » exact de tout ce qui pour- » roit être blâmé dans les or- » donnances de Lycurgue. Je » me contenterai de quelques » légères réflexions, que le » Lecteur sans doute, juste- » ment blessé & révolté par le » simple récit de quelques-unes » de ces ordonnances, aura » déjà faites avant moi.

1.°

Sur le choix des enfans, qui devoient être élevés ou exposés.

» En effet, pour commencer » par le choix des enfans, qui » devoient être élevés ou expo- » sés, qui ne seroit choqué de » l'injuste & barbare coûtume » de prononcer un arrêt de » mort contre ceux des enfans, » qui avoient le malheur de » naître avec une complexion » trop foible & trop délicate, » pour pouvoir soutenir les fa- » tigues & les exercices aux- » quels la République destinoit » tous ses sujets? Est-il donc » impossible, & cela est-il sans » exemple, que des enfans, » foibles & délicats, se for- » tifient dans la suite de l'âge, » & deviennent même très-ro- » bustes? Quand cela seroit, » n'est-on en état de servir sa » patrie, que par les forces du » corps? Et compte-t-on pour » rien la sagesse, la prudence, » le conseil, la générosité, le » courage, la grandeur d'ame, » en un mot toutes les qualités » qui dépendent de l'esprit? » *Omnino illud honestum, quod* » *ex animo excelso magnificoque* » *quærimus, animi efficitur non* » *corporis viribus.* Lycurgue lui- » même a-t-il rendu moins de » service, & fait moins d'hon- » neur à Sparte par l'établis- » sement de ses loix, que les » plus grands Capitaines par » leurs victoires? Agésilaüs » étoit d'une taille si petite, & » d'une mine si peu avantageu- » se, qu'à sa première vue les » Égyptiens ne purent s'empê- » cher de rire; & cependant, » il avoit fait trembler le grand » Roi de Perse, jusques dans » le fond de son Palais.

» Mais, ce qui est bien plus » fort que tout ce que je viens » de rapporter, un autre a-t- » il quelque droit sur la vie » des hommes, que celui de » qui ils l'ont reçue, c'est-à- » dire, que Dieu même? Et un » Législateur n'usurpe-t-il pas » visiblement son autorité, » quand indépendamment de lui, » il s'arroge un tel pouvoir? » Cette ordonnance du Déca- » logue, qui n'étoit autre chose » que le renouvellement de la » loi naturelle, *tu ne tueras* » *point*, condamne générale- » ment tous ceux des Anciens, » qui croyoient avoir droit de » vie & de mort sur leurs escla- » ves, & même sur leurs enfans.

2.°

Soin unique des corps.

» Le grand défaut des loix

» de Lycurgue, comme Platon » & Ariſtote l'ont remarqué, » c'eſt qu'elles ne tendoient » qu'à former un peuple de » ſoldats. Ce Légiſlateur paroît » en tout occupé du ſoin de » fortifier les corps, nulle- » ment de celui de cultiver les » eſprits. Pourquoi bannir de » ſa République tous les arts » & toutes les ſciences, dont » un des fruits le plus avan- » tageux, eſt d'adoucir les » mœurs, de polir l'eſprit, de » perfectionner le cœur, & » d'inſpirer des manières dou- » ces, civiles, honnêtes, pro- » pres en un mot à entre- » tenir la ſociété, & à rendre » le commerce de la vie agréa- » ble? Delà vient que le ca- » ractère des Lacédémoniens » avoit quelque choſe de dur, » d'auſtère, & ſouvent même de » féroce; défaut qui venoit en » partie de leur éducation, & » qui aliéna d'eux l'eſprit de » tous les alliés.

3.°

Cruauté barbare à l'égard des enfans.

» C'étoit une excellente pra- » tique à Sparte, d'accoûtumer » de bonne heure les jeunes » gens à ſouffrir le chaud, le » froid, la faim, la ſoif, & d'aſ- » ſujettir par différens exer- » cices durs & pénibles, le » corps à la raiſon, à laquelle » il doit ſervir de miniſtre, » pour exécuter ſes ordres, ce » qu'il ne peut faire, s'il n'eſt » en état de ſupporter toute » ſorte de fatigues. Mais, fal- » loit-il porter cette épreuve » juſqu'au traitement inhumain, » dont nous avons parlé? Et » n'étoient-ce pas une brutalité » & une barbarie, dans des pe- » res & des meres, de voir de » ſang-froid couler le ſang des » plaies de leurs enfans, & de » les voir même ſouvent expi- » rer ſous les coups de verges.

4.°

Fermeté peu humaine dans les meres.

» On admire le courage des » meres Spartaines, à qui la » nouvelle de la mort de » leurs enfans, tués dans un » combat, non-ſeulement n'ar- » rachoit aucunes larmes, mais » cauſoit une ſorte de joie. » J'aimerois mieux que dans » une telle occaſion, la natu- » re ſe fît entrevoir davanta- » ge, & que l'amour de la pa- » trie n'étouffât pas tout à fait » les ſentimens de la tendreſſe » maternelle. Un de nos Géné- » raux, à qui, dans l'ardeur » du combat, on apprit que » ſon fils venoit d'être tué, » parla bien plus ſagement. » *Songeons maintenant*, dit-il, » *à vaincre l'ennemi, demain je* » *pleurerai mon fils.*

5.°

Exceſſif loiſir.

» Je ne vois pas comment » on peut excuſer la loi, qu'im- » poſa Lycurgue aux Lacédé- » moniens, de paſſer dans l'oiſi- » veté tout le tems de leur vie,

» excepté celui où ils faisoient » la guerre. Il laissa tous les » arts & tous les métiers aux » esclaves & aux étrangers qui » habitoient parmi eux, & ne » mit entre les mains de ses » citoyens que le bouclier & » la lance. Sans parler du dan- » ger qu'il y avoit de souffrir, » que le nombre des esclaves » nécessaires pour cultiver les » terres, s'accrût à un tel » point, qu'il passât de beau- » coup celui des maîtres, ce » qui fut souvent parmi eux » une source de séditions, dans » combien de désordres un tel » loisir devoit-il plonger des » hommes toujours désœuvrés, » sans occupation journalière, » & sans travail réglé ? C'est » un inconvénient qui n'est en- » core aujourd'hui que trop » ordinaire parmi la Noblesse, » & qui est une suite naturelle » de la mauvaise éducation » qu'on lui donne. Excepté le » tems de la guerre, la plûpart » de nos gentilshommes pas- » sent leur vie dans une en- » tière inutilité. Ils regardent » également l'agriculture, les » arts, le commerce au-dessous » d'eux, & ils s'en croiroient » déshonorés. Ils ne sçavent » souvent manier que les armes. » Ils ne prennent des sciences » qu'une légère teinture, & » seulement pour le besoin; en- » core plusieurs d'entr'eux n'en » ont aucune connoissance, & » se trouvent sans aucun goût » pour la lecture. Ainsi, il » n'est pas étonnant que la ta- » ble, le jeu, les parties de » chasse, les visistes récipro- » ques, des conversations, » pour l'ordinaire, assez frivo- » les, fassent toute leur occu- » pation. Quelle vie pour des » hommes qui ont quelque es- » prit !

6.°

Dureté à l'égard des Hilotes.

» Lycurgue seroit absolument » inexcusable, s'il avoit donné » lieu, comme on l'en accuse, » à la dureté & à la cruauté » qu'on exerçoit dans sa Répu- » blique contre les Hilotes. C'é- » toient des esclaves, dont les » Lacédémoniens se servoient » pour labourer leurs terres. » Non-seulement, ils les eni- » vroient, pour les faire pa- » roître en cet état devant leurs » enfans, & pour inspirer à » ceux-ci, une grande horreur » d'un vice si bas & si honteux, » mais ils les traitoient avec » la dernière barbarie, & se » croyoient permis de s'en dé- » faire par les voies les plus » violentes, sous prétexte » qu'ils étoient toujours prêts » à se révolter. Dans une oc- » casion, que Thucydide rap- » porte, deux mille de ces » Hilotes disparurent tout d'un » coup, sans qu'on sçût ce qu'ils » étoient devenus. Plutarque » prétend que cette coûtume » barbare ne fut mise en usa- » ge que depuis Lycurgue, & » qu'il n'y eut aucune part.

7.°

Pudeur & modestie absolument négligées.

» Mais, ce qui rend Lycurgue plus condamnable, & ce qui fait mieux connoître dans quelles ténebres & dans quels désordres le Paganisme étoit plongé, c'est de voir le peu d'égard qu'il a eu à la pudeur & à la modestie, dans ce qui regarde l'éducation des filles & les mariages; ce qui fut sans doute la source des désordres qui regnoient à Sparte, comme Aristote l'a sagement observé. Quand on compare à cette liberté effrénée, les réglemens du plus sage Législateur qu'ait eu l'Antiquité profane, la sainteté & la pureté des loix de l'Évangile, on comprend quelle est la dignité & l'excellence du Christianisme.

» On le comprend encore d'une manière qui n'est pas moins avantageuse, par la comparaison même de ce que les loix de Lycurgue semblent avoir de plus louable, avec celles de l'Évangile. C'est une chose bien admirable, il faut l'avouer, qu'un peuple entier ait consenti à un partage de terres, qui égaloit les pauvres aux riches, & que par le changement de monnoie, il se soit réduit à une espèce de pauvreté. Mais, le Législateur de Sparte, en établissant ces loix, avoit les armes à la main. Celui des Chrétiens ne dit qu'un mot. *Bienheureux les pauvres d'esprit;* & des milliers de Fideles, dans la suite de tous les siecles, renoncent à tous leurs biens, vendent leurs terres, quittent tout, pour suivre Jesus-Christ pauvre. »

14.°

Des troupes chez les Lacédémoniens.

Les armées, à Sparte, étoient composées de quatre sortes de troupes, citoyens, alliés, mercénaires, esclaves. On imprimoit quelquefois aux soldats une marque sur la main, pour les distinguer, à la différence des esclaves à qui ce caractère étoit imprimé sur le front. Les interpretes croyent que c'est par allusion à cette double coûtume qu'il est marqué dans l'Apocalypse, *que tous étoient obligés de recevoir le caractère de la bête, en leur main droite, ou sur leur front;* & que saint Paul dit lui-même: *Je porte imprimées sur mon corps, les marques du Seigneur Jesus.*

Les citoyens de Lacédémone étoient de deux sortes, ou ceux qui habitoient dans Sparte même, & qu'on appelloit Spartiates, ou ceux qui demeuroient à la campagne. Du tems de Lycurgue, les Spartiates montoient à neuf mille, & les autres à trente mille. Il paroît que ce nombre étoit un peu diminué du tems de Xerxès, puisque Démarate, en parlant des troupes La-

cédémoniennes, ne compte que huit mille Spartiates. Ces derniers étoient l'élite de la nation, & l'on peut juger du cas qu'on en faisoit, par l'inquiétude où fut la République, pour les trois ou quatre cens qui furent assiégés par les Athéniens dans la petite isle de Sphactérie, & qui y furent faits prisonniers. En général, les Lacédémoniens ménageoient fort les troupes du païs, & n'en envoyoient que peu dans les armées; mais, ce peu en faisoit la plus grande force. Comme on demandoit un jour à un Général Lacédémonien, combien il y avoit de Spartiates dans l'armée: *Autant qu'il en faut*, dit-il, *pour repousser l'ennemi.* Ils servoient l'État à leurs dépens, & ce ne fut que dans la suite des tems qu'ils reçurent du public la solde.

Les alliés faisoient le grand nombre des troupes dans cette République, & ils étoient stipendiés par les villes qui les envoyoient.

On appelloit mercénaires les troupes étrangères, qui étoient soudoyées par la République, au secours de laquelle elles étoient appellées.

Les Spartiates ne marchoient jamais sans quelques Hilotes, & nous voyons que dans la bataille de Platées, chaque citoyen en avoit sept. Je ne crois pas que ce nombre fût fixe, & je ne comprends pas bien même, à quel usage ils étoient destinés. C'auroit été une bien mauvaise politique, de mettre les armes entre les mains d'un grand nombre d'esclaves, fort mécontens, pour l'ordinaire, de leurs maîtres, qui les traitoient durement, & qui en auroient eu tout à craindre dans un combat. Cependant, Hérodote les représente comme des troupes armées à la légère.

L'infanterie étoit composée de deux sortes de soldats, les uns étoient armés pesamment, & portoient de grands boucliers, des lances, des demi-piques, des sabres; ils faisoient la principale force de l'armée. Les autres étoient armés à la légère, c'est-à-dire, d'arcs & de frondes. On les plaçoit ordinairement au front de la bataille ou sur les aîles, comme en première ligne, pour tirer des fleches & lancer des javelots & des pierres contre l'ennemi; & leurs décharges faites, ils se retiroient par les intervalles derriere leurs bataillons, comme en seconde ligne, pour y continuer à jetter leurs traits.

Thucydide, en décrivant la bataille de Mantinée, divise ainsi les troupes Lacédémoniennes. Il y avoit sept régimens de quatre compagnies chacun, sans compter les Squirites, qui étoient au nombre de six cens, c'étoient des gens de cheval. La compagnie étoit, selon l'interprete Grec, de cent vingt hommes, & se divisoit en quatre escouades, chacune de trente-deux hommes. Ainsi le régiment montoit en tout à cinq

cens douze hommes, & les sept ensemble à trois mille cinq cens quatre-vingt-quatre. Chaque escouade avoit quatre hommes de front, sur huit de hauteur; car, c'est la hauteur ordinaire des files, mais que les Officiers pouvoient changer, selon le besoin.

Les Lacédémoniens ne commencerent proprement à faire usage de la cavalerie que depuis la guerre contre ceux de Messene, où ils en sentirent le besoin. Ils tiroient leurs cavaliers principalement d'une petite ville assez voisine de Lacédémone, appellée Sciros, d'où ces cavaliers furent nommés Scirites ou Squirites. Ils étoient toujours à la pointe de l'aîle gauche, & cette place leur appartenoit de droit.

15.°

Caractère des Lacédémoniens.

M. Bossuet nous a tracé le caractère des Lacédémoniens, en en faisant un parallele avec celui des Athéniens. M. Rollin a copié cet endroit de M. Bossuet, dans son histoire ancienne. On nous permettra de le copier aussi parce qu'il fait connoître à fond le génie des deux peuples.

» Parmi toutes les Républiques dont la Grece étoit composée, Athènes & Lacédémone étoient sans comparaison les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on en avoit à Athènes, ni plus de force qu'on en avoit à Lacédémone. Athènes vouloit le plaisir; la vie de Lacédémone étoit dure & laborieuse, l'une & l'autre aimoit la gloire & la liberté. Mais, à Athènes, la liberté tendoit naturellement à la licence; & contrainte par des loix sévères à Lacédémone, plus elle étoit réprimée au-dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au-dehors. Athènes vouloit aussi dominer, mais par un autre principe. L'intérêt se mêloit à la gloire. Ses citoyens excelloient dans l'art de naviguer, & la mer, où elle regnoit, l'avoit enrichie. Pour demeurer seule maîtresse de tout le commerce, il n'y avoit rien qu'elle ne voulût assujettir, & ses richesses, qui lui inspiroient ce désir, lui fournissoient le moyen de le satisfaire. Au contraire, à la Lacédémone, l'argent étoit méprisé. Comme toutes les loix tendoient à faire une République guerrière, la gloire des armes étoit le seul charme, dont les esprits de ses citoyens fussent possédés. Dès-là naturellement elle vouloit dominer; & plus elle étoit au-dessus de l'intérêt, plus elle s'abandonnoit à l'ambition.

» Lacédémone, par sa vie réglée, étoit ferme dans ses maximes & dans ses desseins. Athènes étoit plus vive, & le peuple y étoit trop maître. La philosophie & les

» loix faisoient, à la vérité, » de beaux effets dans des na» turels si exquis; mais, la rai» son toute seule n'étoit pas » capable de les retenir. Un » sage Athénien, & qui con» noissoit admirablement le na» turel de son païs, nous ap» prend que la crainte étoit » nécessaire à ces esprits trop » vifs & trop libres; & qu'il » n'y eut plus moyen de les » gouverner, quand la victoi» re de Salamine les eût rassu» rés contre les Perses.

» Alors, deux choses les per» dirent, la gloire de leurs » belles actions, & la sûreté » où ils croyoient être. Les » Magistrats n'étoient plus » écoutés, & comme la Perse » étoit affligée par une excessi» ve sujettion, Athènes, dit » Platon, ressentit les maux » d'une excessive liberté.

» Ces deux grandes Répu» bliques, si contraires dans » leurs mœurs & dans leur » conduite, s'embarrassoient » l'une l'autre dans le dessein » qu'elles avoient d'assujettir » toute la Grece, de sorte qu'el» les étoient toujours enne» mies, plus encore par la » contrariété de leurs intérêts, » que par l'incompatibilité de » leurs humeurs.

» Les villes Grecques ne » vouloient la domination ni de » l'une ni de l'autre; car, » outre que chacune souhaitoit » pouvoir conserver sa liberté, » elles trouvoient l'empire de » ces deux Républiques trop » fâcheux. Celui de Lacédé» mone étoit dur. On remar» quoit dans son peuple, je ne » sçais quoi de farouche. Un » Gouvernement trop rigide » & une vie trop laborieuse » y rendoient les esprits trop » fiers, trop austères & trop » impérieux; joint qu'il falloit » se résoudre à n'être ja» mais en paix sous l'Empire » d'une ville, qui étant formée » pour la guerre, ne pouvoit » se conserver qu'en la conti» nuant sans relâche. Ainsi, » les Lacédémoniens vouloient » commander, & tout le mon» de craignoit qu'ils ne com» mandassent.

» Les Athéniens étoient natu» rellemeut plus doux & plus » agréables. Il n'y avoit rien » de plus délicieux à voir que » leur ville, où les festins & » les jeux étoient perpétuels, » où l'esprit, où la liberté & » les passions donnoient tous » les jours de nouveaux spec» tacles. Mais, leur conduite » inégale déplaisoit à leurs » alliés, & étoit encore plus » insupportable à leurs sujets. » Il falloit essuyer les bizar» reries d'un peuple flatté, » c'est-à-dire, selon Platon, » quelque chose de plus dan» gereux que celle d'un Prince » gâté par la flatterie.

» Ces deux villes ne permet» toient point à la Grece de de» meurer en repos. On a vu la » guerre du Péloponnèse, & » les autres toujours causées, » ou entretenues par les jalou-

» ſies de Lacédémone & d'A-
» thènes. Mais, ces mêmes ja-
» louſies, qui troubloient la
» Grece, la ſoutenoient en
» quelque façon, & l'empê-
» choient de tomber dans la
» dépendance de l'une ou de
» l'autre de ces Républiques.

» Les Perſes apperçurent
» bien-tôt cet état de la Grece.
» Ainſi, tout le ſecret de la po-
» litique étoit d'entretenir ces
» jalouſies & de fomenter ces
» diviſions. Lacédémone, qui
» étoit la plus ambitieuſe, fut
» la premiere à les faire entrer
» dans les querelles des Grecs.
» Ils y entrerent dans le deſſein
» de ſe rendre maîtres de toute
» la nation; & ſoigneux d'affoi-
» blir les Grecs les uns par les
» autres, ils n'attendoient que le
» moment de les accabler tous
» enſemble. Déjà les villes de
» la Grece ne regardoient dans
» leurs guerres que le Roi de
» Perſe, qu'elles appelloient le
» grand Roi, ou le Roi par excel-
» lence, comme ſi elles ſe fuſſent
» déjà comptées pour ſujettes.
» Mais, il n'étoit pas poſſible
» que l'ancien eſprit de la Gre-
» ce ne ſe réveillât à la veil-
» le de tomber dans la ſervi-
» tude & entre les mains des
» Barbares.

» De petits rois Grecs en-
» treprirent de s'oppoſer à ce
» grand Roi, & de ruiner ſon
» Empire. Avec une petite ar-
» mée, mais nourrie dans la
» diſcipline que nous avons
» vue, Agéſilaüs, roi de La-
» cédémone, fit trembler les
» Perſes dans l'Aſie mineure,
» & montra qu'on les pouvoit
» abattre. Les ſeules diviſions
» de la Grece arrêterent ſes
» conquêtes. La fameuſe re-
» traite des dix mille Grecs,
» qui, après la mort du jeune
» Cyrus, malgré les troupes
» victorieuſes d'Artaxerxe, tra-
» verſerent quelque tems au-
» paravant en corps d'armée
» tout l'empire des Perſes, &
» retournerent dans leur païs;
» cette action, dis-je, montra
» à la Grece plus que jamais,
» qu'elle nourriſſoit une milice
» invincible, à laquelle tout
» devoit céder, & que ſes
» ſeules diviſions la pouvoient
» ſoumettre à un ennemi, trop
» foible pour lui réſiſter, quand
» elle ſeroit unie. »

III.

Deſcription Topographique de la ville de Lacédémone ou Sparte.

Il y avoit dans cette ville beaucoup de choſes dignes de curioſité; en premier lieu la place publique, où ſe tenoit le Sénat des vieillards, le Sénat de ceux qui étoient les conſervateurs des loix, le Sénat des Ephores, & celui de ces Magiſtrats qu'on appelloit Bidiéens.

Le plus bel édifice qu'il y eût dans la place, c'étoit le portique des Perſes, ainſi nommé, parce qu'il avoit été bâti des dépouilles remportées ſur les Perſes; dans la ſuite, on l'avoit

beaucoup agrandi & orné, pour le faire de la magnificence dont il étoit du tems de Pausanias. Tous les Chefs de l'amée des Barbares, & entr'autres Mardonius fils de Gobryas, avoient là chacun leur statue de marbre blanc, & ces statues étoient sur autant de colomnes. On y voyoit aussi la statue d'Artémise, fille de Lygdamis & reine d'Halicarnasse. Après le portique des Perses, ce qu'il y avoit de plus beau à voir dans cette place, c'étoient deux temples, dont l'un étoit consacré à Jule César, qui le premier voulut regner sur les Romains, & changea la forme de leur gouvernement, l'autre à Auguste qui affermit la Monarchie, & acquit encore plus de gloire & d'autorité que Jule César.

Dans la même place, il y avoit trois statues, l'une d'Apollon Pythæus, l'autre de Diane, & la troisième de Latone. L'endroit où étoient ces statues, étoit une enceinte qu'ils appelloient du nom de chœur, parce que dans ces jeux publics auxquels les jeunes gens s'exerçoient & qui se célébroient avec beaucoup de solemnité, toute la jeunesse de Sparte alloit-là former des chœurs de musique en l'honneur d'Apollon. Près delà étoient plusieurs temples, l'un consacré à la Terre, l'autre à Jupiter Agoréüs, un autre à Minerve Agoréa, & un quatrième à Neptune surnommé Asphalius. Apollon & Junon avoient aussi chacun le leur. On voyoit encore une grande statue qui représentoit le peuple de Sparte, & un peu plus bas le temple des Parques. Tout joignant ce temple étoit le tombeau d'Oreste, car ses os, en conséquence d'un oracle, furent rapportés de Tégée à Sparte, & déposés en ce lieu-là. Auprès de sa sépulture, on faisoit remarquer le portrait du roi Polydore fils d'Alcamène. Au même lieu, il y avoit un Mercure qui portoit un petit Bacchus, & ce Mercure étoit surnommé Agoréüs. Là étoient aussi rangées d'anciennes statues que représentoient les Ephores de ces tems-là. Parmi ces statues se voyoient le tombeau d'Épiménide & celui d'Aphareüs fils de Périérès. Du côté où étoient les Parques, on voyoit les salles où les Lacédémoniens prenoient ces repas publics, qu'ils appelloient *Phiditia*, & là étoient aussi Jupiter hospitalier & Minerve hospitalière.

Au-dessus du Sénat des Bidiéens, il y avoit un temple de Minerve, où l'on dit qu'Ulysse consacra une statue à la Déesse sous le nom de Minerve Céleuthéa, comme un monument de la victoire qu'il avoit remportée sur les amans de Pénélope, & il avoit fait bâtir sous le même nom, trois temples en trois endroits différens. Au bout de la rue des Barrières, on trouvoit une sépulture de Héros, entr'autres celle d'Lops qu'on croyoit avoir

vécu environ le tems de Lélex & de Mylès, celle encore d'Amphiaraüs fils d'Oïclès ; on disoit que c'étoient les enfans de Tyndare, qui lui avoient élevé ce tombeau comme à leur cousin-germain ; celle enfin de Lélex même. Assez près delà étoit le temple de Neptune surnommé Ténarius, aussi n'appelloient-ils pas ce temple autrement que le Ténare. Près delà, on voyoit une statue de Minerve qui fut consacrée, disoient-ils, par les Lacédémoniens qui allerent se transplanter en Italie & sur-tout à Tarente. Du même côté, il y avoit la place Hellénienne, ainsi nommée parce que dans le tems que Xerxès passa en Europe, toutes les villes Grecques qui prirent les armes contre lui, envoyerent leurs députés à Sparte, & que ces députés s'aboucherent-là, pour aviser aux moyens de résister à une puissance si formidable. D'autres disent que cette dénomination étoit encore plus ancienne, & qu'elle venoit de ce que tous les Princes de la Grece, ayant pour l'amour de Ménélaüs entrepris le siege de Troie, ils s'assemblerent en ce lieu pour délibérer sur cette expédition, & sur les moyens de tirer vengeance de Pâris qui avoit enlevé Hélène. Près de cette place on montroit le tombeau de Talthybius ; mais, ceux d'Égium en Achaïe avoient aussi dans le marché de leur ville, un tombeau qu'ils assuroient être celui de Talthybius.

Au sortir de la place, par la rue des Barrières, on trouvoit une maison appellée le Boonete. Dans le même quartier, on voyoit un autel dédié à Apollon Acritas, un temple de la Terre, qu'on nommoit Gasepton, & un peu au-dessus un autre temple d'Apollon, surnommé Maléatès. Après avoir passé la rue des Barrières, près des murs de la ville, on trouvoit une chapelle dédiée à Dictynne, & ensuite les tombeaux de ces Rois qu'on appelloit Eurypontides. Auprès de la place Hellénienne, il y avoit le temple d'Arsinoé, fille de Leucippe, & belle-sœur de Castor & Pollux. Du côté des remparts, on voyoit un temple de Diane, & un peu plus loin la sépulture de ces devins, qui vinrent d'Élis, & qu'on appelloit Jamides. Maron & Alphée avoient aussi là leurs temples ; c'étoient deux grands Capitaines qui, après Léonidas, signalerent le plus leur courage au combat des Thermopyles. A quelques pas de-là, on voyoit le temple de Jupiter Tropéüs, qui fut bâti par les Doriens, après qu'ils eurent subjugué les Achéens, qui étoient alors en possession de la Laconie, & nommément les Amycléens. Mais, de tous les temples qui étoient à Sparte, le plus révéré étoit celui de la mere des Dieux. Derrière ce temple, on voyoit encore le monument Héroïque d'Hippolyte, fils de Thésée, & celui d'Aulon Arcadien, fils de Tlésimène.

La grande place de Sparte avoit encore une autre iſſue ; & de ce côte-là, on trouvoit un édifice où les habitans venoient prendre le frais. Près de-là étoit une rotonde où il y avoit deux ſtatues, l'une de Jupiter Olympien, l'autre de Vénus Olympienne. On trouvoit enſuite le tombeau de Cynortas, fils d'Amyclas, & un peu plus loin celui de Caſtor, avec ſon temple, qui étoit tout auprès. Car, les Spartiates prétendoient que Caſtor & Pollux, tous deux fils de Tyndare, ne furent mis au rang des Dieux, que quarante ans après les combats, où ils ſe ſignalerent contre Lyncée & Ida ; on montroit auſſi le tombeau de ces deux fils d'Aphareus, auprès de l'édifice dont nous avons parlé. Cependant, il y a plus d'apparence que leur ſépulture étoit chez les Meſſéniens. Auprès de la chapelle de Vénus Olympienne, on voyoit un temple de Proſerpine Conſervatrice, bâti à ce que l'on diſoit, par Orphée de Thrace, & ſelon d'autres, par cet Abaris, qui étoit venu des païs Hyperboréens.

Apollon Carnéus, ſurnommé le Domeſtique, étoit honoré à Sparte, avant même le retour des Héraclides dans le Péloponnèſe, & il eut d'abord un oratoire dans la maiſon du devin Crius. On lui bâtit enſuite un temple, auprès duquel on voyoit la ſtatue d'Aphétéus. Du même côté, mais un peu au-deſſus, on trouvoit des portiques de figure quarrée, où l'on vendoit anciennement toutes ſortes de mercerie. A quelques pas delà étoient trois autels dédiés à Jupiter Aubulius, à Minerve Ambulia, & aux Dioſcures qui avoient auſſi le ſurnom d'*Ambulii.* Vis-à-vis étoit une éminence appellée Colona, où il y avoit un temple de Bacchus Colonate ; ce temple tenoit preſque à un bois, conſacré à ce héros qui avoit eu l'honneur de conduire Bacchus à Sparte. Du temple de Bacchus à celui de Jupiter Évanémus, il n'y avoit pas loin ; & de ce dernier on voyoit le momument héroïque de Pleuron, dont les enfans de Tyndare deſcendoient par leur mere ; car, ſelon le poëte Aſius, Theſtius, pere de Léda, étoit fils d'Agénor & petit-fils de Pleuron. Près de-là étoit une colline, où Junon Argiva avoit un temple qui avoit été conſacré, dit-on, par Eurydice, fille de Lacédémon & femme d'Acriſius, qui étoit fils d'Abas ; car, pour le temple de Junon Hyperchiria, il fut bâti par le conſeil de l'oracle, dans le tems que le fleuve Eurotas inondoit toute la campagne. Sur le chemin qui menoit à la colline, on trouvoit à droite une ſtatue d'un certain Héſymoclès, fils d'Hippoſthène ; ce Lacédémonien fut couronné onze fois pour avoir remporté le prix de la lutte aux jeux Olympiques, & ſon pere l'emporta encore ſur lui ayant été couronné douze fois.

Si, en ſortant de la place, on

alloit au couchant, on voyoit le cénotaphe de Brasidas, fils de Tellis, & ensuite le Théatre; il étoit bâti de marbre blanc & c'étoit un très-bel édifice. Vis-à-vis le théatre étoit le tombeau du Roi Pausanias, qui commandoit les Lacédémoniens au combat de Platées; la sépulture de Léonidas étoit tout auprès. Tous les ans, on faisoit les oraisons funebres de ces grands Capitaines sur leurs tombeaux, & ces oraisons étoient suivies de jeux funéraires, où il n'y avoit que les Lacédémoniens qui fussent reçus à disputer le prix. Léonidas étoit véritablement inhumé en ce lieu là, car ses os furent rapportés des Thermopyles par Pausanias, quarante ans après sa mort. Là se voyoit aussi une colomne sur laquelle étoient gravés les noms de ces braves hommes, qui soutinrent l'effort des Perses aux Thermopyles, & non-seulement leurs noms, mais ceux de leurs peres.

Il y avoit un quartier de la ville, qu'on nommoit le Théoménide, où étoient les tombeaux des rois Agides. Le Lesché étoit tout auprès, c'étoit le lieu où les Crotanes s'assembloient, & les Crotanes n'étoient autre chose que la cohorte des Pitanates. On trouvoit ensuite le temple d'Esculape, qu'on nommoit ordinairement l'Énapadon, & un peu plus loin le tombeau de Ténarus, d'où un promontoire fort connu qui avançoit dans la mer, avoit pris sa dénomination. Dans le même quartier on voyoit le temple de Neptune Hippocurius, & celui de Diane Éginéa; en retournant vers le Lesché on trouvoit sur son chemin le temple de Diane Issoria, autrement dite Limnéa; ce n'est pas même de Diane à proprement parler, mais de la Britomartis des Crétois. Près de ces tombeaux des Agides on voyoit une colomne, sur laquelle on avoit gravé les victoires qu'un Lacédémonien, nommé Anchionis, avoit remportées au nombre de sept, tant à Olympie qu'ailleurs, sçavoir, quatre à la simple course, & trois autres à la course doublée; car, ce n'étoit pas encore la coûtume de finir les jeux en courant avec le bouclier. Il y avoit encore dans le même quartier un temple de Thétis. Pour le culte de Cérès Chthonia, les Lacédémoniens prétendoient l'avoir reçu d'Orphée; mais, on croit qu'ils l'avoient pris plutôt des habitans d'Hermione, chez qui cette Déesse étoit honorée sous le même nom. On voyoit aussi à Sparte un temple de Sérapis, & un temple de Jupiter Olympien; le premier étoit dès plus récens.

Il ne faut point oublier un endroit de la ville appellé Dromos, où les jeunes gens s'exerçoient à la course. En y entrant du côté qui regardoit la sépulture des Agides, on voyoit à main gauche le tombeau d'Eumédès, qui étoit un des fils

d'Hippocoon & à quelques pas de la une vieille ftatue d'Hercule. C'étoit à ce Dieu & en ce lieu là que facrifioient les jeunes gens qui fortoient de l'adolefcence, pour entrer dans la claffe des hommes. Le Dromos avoit deux Gymnafes ou lieux d'exercices, dont l'un avoit été confacré à cet ufage par Euryclide de Sparte. Au dehors & près de la ftatue d'Hercule on montroit une maifon qui appartenoit à un particulier, & qui étoit autrefois la maifon de Ménélaüs. Plus loin, on trouvoit les temples des Diofcures, des Graces, de Lucine, d'Apollon Carnéüs & de Diane Hégémaque. A droite du Dromos étoit le temple d'Agnitas, c'étoit un furnom qui avoit été donné à Efculape à caufe du bois dont fa ftatue étoit faite. Après avoir paffé le temple d'Efculape, on voyoit un trophée que Pollux, à ce que l'on dit, érigea lui-même après la victoire qu'il remporta fur Lyncée; & c'eft ce qui femble confirmer l'opinion de ceux qui croyoient que les enfans d'Aphareüs n'avoient point leur fépulture à Sparte. Les Diofcures avoient leurs ftatues à l'entrée du Dromos, comme des divinités qui préfidoient à la barriere. En avançant plus loin; on voyoit le monument héroïque d'Alcon; cet Alcon paffoit pour être un fils d'Hippocoon. A quelques pas de-là étoit le temple de Neptune, furnommé Domatitès.

Plus loin c'étoit un endroit qu'on nommoit le Platanifte, à caufe de la quantité des grands Platanes dont il étoit rempli. Les jeunes Spartiates faifoient leurs combats dans cette plaine, qui étoit toute entourée de l'Euripe, comme une ifle au milieu de la mer; on y paffoit fur deux ponts; à l'entrée de l'un il y avoit une ftatue d'Hercule, & à l'entrée de l'autre un portrait de Lycurgue. Car, Lycurgue avoit fait des loix non-feulement pour la République en général, mais auffi pour les exercices & les combats des jeunes gens; ainfi, la jeuneffe Lacédémonienne avoit fes ufages particuliers. En effet, dans le college où les jeunes gens étoient élevés, ils facrifioient avant que d'aller au combat. Ce college étoit hors de la ville, & près du quartier qu'on appelloit Thérapné. Les deux corps de combattans immoloient le petit d'une chienne au dieu Mars, ne croyant pas pouvoir offrir au plus courageux des Dieux une victime plus agréable, que l'animal le plus courageux qu'il y ait entre les animaux domeftiques. Les jeunes gens après leur facrifice prenoient deux fangliers apprivoifés, & les menoient avec eux pour les faire battre l'un contre l'autre; chaque troupe s'intéreffoit pour le fien, il arrivoit même d'ordinaire que la troupe dont le fanglier avoit été victorieux dans le Platanifte, étoit celle-là même qui rem-

portoit la victoire. Voilà ce qu'ils pratiquoient entr'eux dans leur college. Le lendemain sur le midi, ils passoient dans la plaine dont nous avons parlé, après avoir tiré au sort la nuit de devant, pour sçavoir par quel côté chaque troupe prendroit le chemin du rendez-vous; car, comme nous avons dit, il y avoit deux ponts, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Le signal donné, ils se battoient à coups de poing, à coups de pied, ils se mordoient de toutes leurs forces & s'entr'arrachoient les yeux; on les voyoit se battre à outrance, tantôt un contre un, tantôt par pelotons, & tantôt tous ensemble, chaque troupe faisant tous ses efforts pour faire reculer l'autre, & pour la pousser dans l'eau, qui étoit derrière.

Vers ce bois de Platanes, on voyoit aussi le monument héroïque de Cynisca, fille du roi Archidame, la première personne de son sexe qui eût pris plaisir à nourrir des chevaux, & la première qui sur un char attelé de quatre chevaux, ait remporté le prix de la course aux jeux Olympiques. Derrière un portique qui étoit-là, on trouvoit encore d'autres monumens héroïques, comme ceux d'Alcime & d'Enaréphore, un peu plus loin celui de Dorcée, & au-dessus celui de Sébrus; c'étoient, à ce qu'on disoit, deux fils d'Hippocoon. Dorcée avoit donné son nom à une fontaine qui étoit dans le voisinage, & Sébrus le sien à une rue de ce quartier-là. A droite du monument de Sébrus, on remarquoit le tombeau d'Alcman qui avoit fait de si beaux cantiques, quoiqu'écrits dans la langue du païs, c'est-à-dire, en une langue dont les mots n'avoient aucune douceur. Là se trouvoient aussi le temple d'Hélène & celui d'Hercule, le premier plus près de la sépulture d'Alcman, le second tout près des murs de la ville; dans ce dernier il y avoit une statue d'Hercule armé; on disoit qu'Hercule étoit représenté ainsi à cause de son combat avec Hippocoon & avec ses enfans. Et la raison que l'on donnoit de la haine d'Hercule contre cette famille, c'est que ce héros étant venu à Sparte pour se faire purifier du meurtre d'Iphitus, Hippocoon & ses enfans s'y opposerent, ne le trouvant pas digne de cette grace.

Lorsqu'au sortir du Dromos, on alloit du côté de l'Orient, on trouvoit un temple dédié à Minerve Axiopœnas ou vengeresse; on prétend que ce fut Hercule qui le fit bâtir après la terrible vengeance qu'il tira d'Hippocoon & de ses fils; & ce surnom venoit de ce qu'autrefois les châtimens des hommes étoient appellés du nom de *pœne*. Minerve avoit encore dans cette rue un temple, que l'on trouvoit à gauche au sortir du Dromos. On assuroit que ce temple avoit été consacré par Théras, fils d'Autésion, petit-fils de Tisamène & arrière-petit-fils de

Therſandre, lorſqu'il mena une colonie dans l'iſle de Calliſte, qui depuis prit le nom de Théra. Enſuite, on voyoit le temple d'Hippoſthene, homme célebre pour avoir été pluſieurs fois vainqueur à la lutte. On lui rendoit des honneurs divins ſuivant un certain oracle, & en l'honorant on croyoit honorer Neptune même. Vis-à-vis de ce temple, il y avoit une ſtatue qui repréſentoit Mars enchaîné, ſur le même fondement que l'on voyoit à Athènes une victoire ſans aîles; car, les Lacédémoniens s'étoient imaginés que Mars étant enchaîné demeureroit toujours avec eux, comme les Athéniens ont cru que la Victoire n'ayant point d'aîles, elle ne pourroit s'envoler ailleurs ni les quitter; c'eſt la raiſon qui avoit porté ces deux peuples à repréſenter ainſi ces Divinités.

Il y avoit encore à Sparte un autre Leſché qu'on nommoit le Pœcile, & tout auprès on voyoit les monumens héroïques de Cadmus, fils d'Agénor, d'Œolycus, fils de Théras, & d'Egée, fils d'Œolycus. On diſoit que c'étoient Méſis, Léas & Europas, fils d'Hyrée, & petit-fils d'Égée, qui avoient fait élever ces monumens. Ils y avoient même ajouté celui d'Amphiloque, parce que Tiſamène leur ancêtre étoit né de Démonaſſe, ſœur d'Amphiloque.

Les Lacédémoniens étoient les ſeuls Grecs qui révéraſſent Junon ſous le nom de la déeſſe Egophage, & qui lui immolaſſent une chevre. Ils prétendoient que le temple que cette Déeſſe avoit chez eux, avoit été bâti par Hercule.

Si on reprenoit enſuite le chemin du théatre, on voyoit un temple de Neptune Généthlius & deux monumens héroïques, l'un de Cléodée, fils d'Hyllus, l'autre d'Œbalus. Eſculape avoit pluſieurs temples dans Sparte, mais le plus célebre de tous, c'étoit celui qui étoit auprès du Boonete, & à la gauche duquel on voyoit le monument héroïque de Téléclus. Plus avant, on découvroit une petite colline, au haut de laquelle il y avoit un vieux temple de Vénus, & dans ce temple une ſtatue qui repréſentoit la Déeſſe armée; c'étoit un temple ſingulier & le ſeul qu'on eût vu bâti de cette manière; car, à proprement parler, c'étoient deux temples l'un ſur l'autre; celui de deſſus étoit dédié à Morpho, mais Morpho n'étoit qu'un ſurnom de Vénus; la Déeſſe y étoit voilée, & elle avoit des chaînes aux pieds; les Lacédémoniens diſoient que c'étoit Tyndare qui lui avoit mis ces chaînes pour donner à entendre combien la fidélité des femmes envers leurs maris doit être inviolable; d'autres diſoient pour ſe venger de Vénus, à qui il imputoit l'incontinence & les adultères de ſes propres filles. Le temple le plus proche qui ſe préſentoit enſuite,

c'étoit

c'étoit celui d'Hilaïre & de Phœbé. Des femmes de Sparte filoient tous les ans une tunique pour la ſtatue d'Apollon qui étoit à Amycles, & le lieu où elles filoient, s'appelloit par excellence la tunique. Auprès étoit une maiſon qu'habitoient autrefois les fils de Tyndare, & qu'acheta depuis un particulier de Sparte, nommé Phormion.

En allant vers la porte de la ville, on trouvoit ſur ſon chemin le monument héroïque de Chilon, qui fut autrefois en grande réputation de ſageſſe, & celui d'un héros Athénien qui étoit l'un des principaux de cette colonie que Dorieüs, fils d'Anaxandride, débarqua en Sicile. Les Lacédémoniens avoient bâti auſſi un temple à Lycurgue leur Légiſlateur, comme à un Dieu; derrière ſon temple on voyoit le tombeau de ſon fils Eucoſmus, auprès d'un autel qui étoit dédié à Lathria & à Anaxandra; c'étoient deux ſœurs jumelles qu'épouſerent les deux fils d'Ariſtodeme qui étoient auſſi jumeaux. Vis-à-vis du temple de Lycurgue, étoit la ſépulture de Théopompe, fils de Nicandre, & celle de cet Eurybiade qui commandoit la flotte des Lacédémoniens au combat d'Artémiſium, & à celui de Salamine contre les Perſes. Enſuite, on trouvoit le monument héroïque d'Aſtrabacus. Delà on paſſoit dans une rue nommée Limnée, où il y avoit un temple dédié à Diane Orthia, on prétendoit que la ſtatue de la déeſſe étoit celle-là même qu'Oreſte & Iphigénie enleverent de la Taurique.

Du temple de Diane il n'y avoit pas loin à celui de Lucine; les Lacédémoniens diſoient que c'étoit l'oracle de Delphes qui leur avoit conſeillé de bâtir celui-ci, & d'honorer Lucine comme une Déeſſe. Ils n'avoient point de citadelle bâtie ſur une hauteur, comme la Cadmée à Thèbes, ou Lariſſa à Argos; mais, ils avoient pluſieurs collines dans l'enceinte de leur ville, & la plus haute de ces collines leur tenoit lieu de citadelle. Minerve y avoit ſon temple ſous les noms de Minerve Poliuchos & Chalciœcos. Tyndare commença cet édifice; après lui ſes enfans entreprirent de l'achever, & d'y employer le prix des dépouilles qu'ils avoient remportées ſur les Aphidnéens; mais, l'entrepriſe étant encore reſtée imparfaite, les Lacédémoniens, long-tems après, conſtruiſirent un nouveau temple qui étoit tout d'airain, comme la ſtatue de la Déeſſe. L'ouvrier, dont ils ſe ſervirent, fut Gitiadas, originaire & natif du païs; il avoit fait auſſi pluſieurs cantiques, & entr'autres un hymne pour Minerve ſur des airs Doriens. Au-dedans du temple, la plûpart des travaux d'Hercule étoient gravés ſur l'airain, tant les aventures que l'on connoiſſoit ſous ce nom, que pluſieurs autres dangers que ce Hé-

ros avoit courus volontairement, & dont il étoit glorieusement sorti. Là étoient aussi gravés les exploits des Tyndarides, & sur-tout l'enlevement des filles de Leucippe, Ensuite, on voyoit d'un côté Vulcain qui dégageoit sa mere de ses chaînes ; d'un autre côté, Persée prêt à partir pour aller combattre Méduse en Libye ; des nymphes lui mettoient un casque sur la tête & des talonnières aux pieds, afin qu'il pût voler en cas de besoin. On n'avoit pas oublié tout ce qui avoit rapport à la naissance de Minerve ; mais, ce qui effaçoit tout le reste, c'étoient un Neptune & une Amphitrite qui étoient d'une beauté merveilleuse. On trouvoit ensuite une chapelle de Minerve Ergané. Aux environs du temple, il y avoit deux portiques, l'un au midi, l'autre au couchant. Vers le premier, étoit une chapelle de Jupiter surnommé Cosmétès, & devant cette chapelle le tombeau de Tyndare. Sur le second portique, on voyoit deux aigles éployés, qui portoient chacun une victoire ; c'étoit un présent de Lysandre, & en même-tems un monument des deux victoires qu'il avoit remportées, l'une près d'Éphèse sur Antiochus, lieutenant d'Alcibiade, qui commandoit les galères d'Athènes, l'autre encore sur la flotte Athénienne qu'il défit entiérement à Egospotamos. A l'aîle gauche du temple d'airain, il y avoit une chapelle consacrée aux Muses, parce que les Lacédémoniens marchoient à l'ennemi, non au son de la trompette, mais au son des flûtes & de la lyre.

Derrière le temple étoit la chapelle de Vénus Aréa, où l'on voyoit des statues de bois aussi anciennes qu'il y en eût dans toute la Grece. A l'aîle droite, on voyoit un Jupiter en bronze, qui étoit de toutes les statues de bronze la plus ancienne. Ce n'étoit point un ouvrage d'une seule & même fabrique ; il avoit été fait successivement & par pieces, ensuite ces pieces avoient été si bien enchassées, si bien jointes ensemble avec des cloux, qu'elles faisoient un tout fort solide. A l'égard de cette statue de Jupiter, on disoit que c'étoit Léarque de Rhégium qui l'avoit faite ; selon quelques-uns, c'étoit un éleve de Dipœne & de Scyllis, & selon d'autres, de Dédale même. De ce côté-là étoit un endroit appellé Scénoma où l'on trouvoit le portrait d'une femme. Les Lacédémoniens disoient que c'étoit Euryléonis, qui se rendit célebre pour avoir conduit un char à deux chevaux dans la carrière ; & remporté le prix aux jeux Olympiques. A l'autel même du temple de Minerve, il y avoit deux statues de ce Pausanias qui commandoit l'armée de Lacédémone au combat de Platées.

Après ces statues, on en voyoit une de Vénus surnommée Ambologéra, celle-ci avoit été érigée par l'avis de l'oracle, en-

suite celle du Sommeil & de la Mort, qui sont freres au rapport d'Homère dans l'Iliade. Si de-là on passoit dans la rue Alpia, on trouvoit le temple de Minerve Ophthalmitis ; on disoit que c'étoit Lycurgue même qui avoit consacré ce temple sous ce titre à Minerve, en mémoire de ce que dans une émeute, ayant eu un œil crevé par Alcandre à qui ses loix ne plaisoient pas, il fut sauvé en ce lieu-là par le peuple, sans le secours duquel il auroit peut-être perdu l'autre œil & la vie même. Plus loin, on trouvoit le temple d'Ammon; car, il paroît qu'anciennement les Lacédémoniens étoient de tous les Grecs ceux qui recouroient le plus volontiers à l'oracle de la Libye. Ils avoient aussi chez eux un temple de Diane Cnagia. Voilà ce qu'il y avoit à Sparte de plus digne de remarque.

IV.

Observations sur la relation des Spartiates avec les Juifs.

Une ancienne tradition donnoit aux Spartiates & aux Juifs une origine commune. Cependant, il y a bien dé l'apparence que ce sentiment ne commença que depuis les Maccabées. Dom Calmet dit : Les Hébreux ne commencerent à connoître les Lacédémoniens,& à avoir commerce avec eux que depuis les Maccabées. Aréus, roi de Lacédémone, écrivit au grand-Prêtre Onias, l'an 183 avant l'ere vulgaire, qu'ayant appris que les Juifs & les Lacédémoniens étoient freres & de la race d'Abraham, il les prioit de leur mander l'état de leurs affaires. Onias reçut très-bien les envoyés d'Aréus, & récrivit aux Lacédémoniens, reconnoissant avec plaisir la parenté des deux nations. C'est ce qu'on lit au premier livre des Maccabées.

Plusieurs années après, Jonathas Maccabée, ayant envoyé des députés à Rome, pour renouveller l'alliance des Juifs avec les Romains, donna ordre à ses gens de repasser par Lacédémone, & de présenter aux Lacédémoniens une lettre, dans laquelle il rapporte toute entière celle d'Aréus, dont on vient de parler, & dit que quoique les Juifs n'aient pas besoin du témoignage d'Aréus, pour se persuader de leur parenté réciproque, puisqu'ils ont des livres saints qui la leur apprennent, & quoique dans la situation présente de leur République, ils ne soient pas dans la nécessité de recourir à leur secours, ils ne laissent pas de leur envoyer des Ambassadeurs, pour renouveller leur amitié & leur union, & pour leur rendre compte de l'état où étoient alors les affaires de leur nation ; disant qu'ils ont été exposés à beaucoup de persécutions, mais que le Seigneur les en a délivrés d'une manière toute miraculeuse. On n'a pas la réponse des Lacédémoniens.

Long-tems auparavant, Jason,

faux grand-Prêtre des Juifs, & frere d'Onias III, ayant été obligé de se sauver de sa patrie, à cause de ses crimes, se retira auprès des Lacédémoniens, espérant y trouver un asyle; mais, les Lacédémoniens, ayant appris le sujet de sa fuite, l'abandonnerent, & il mourut sans qu'ils daignassent lui donner les honneurs de la sépulture.

Quant au fond de la question sur la parenté des Juifs & des Lacédémoniens, on peut voir la dissertation particulière que D. Calmet en a faite à la tête de son Commentaire sur les Maccabées.

V.

État présent de Lacédémone.

Cette ville que l'on nomme aujourd'hui Misitra, est divisée en quatre parties différentes, détachées l'une de l'autre; sçavoir, le château, la ville, & deux gros fauxbourgs, l'un appellé Mésochorion ou bourg du milieu, & l'autre Exochorion, ou bourg du dehors. Les Turcs nomment aussi ce dernier Marathe. Le château, la ville & le Mésochorion, sont séparés de l'Exochorion, par la rivière appellée autrefois Babyce, & aujourd'hui Basilipotamos, sur laquelle il y a un beau pont de pierres. Ce château, nommé en Grec Kastron, est situé sur une montagne faite en pain de sucre, fort haute & fort escarpée. L'église, dont les Turcs avoient fait une mosquée, est au milieu du château. Ce château n'est pas celui de l'ancienne Lacédémone, duquel on voit encore les masures sur une colline opposée, & qui ne commandoit pas assez la ville. C'est pourquoi, les Despotes firent bâtir celui-ci sur le déclin de l'Empire. Sa situation est si avantageuse, que tous les Historiens conviennent que cette forteresse n'a jamais été emportée de vive force, mais seulement par capitulation.

La ville est au pied du château, qui la couvre du côté du nord. Elle a deux grandes rues & beaucoup de petites qui y répondent. L'ancienne place publique que l'on nommoit Agora, & que les Turcs appellent le grand Bazar, c'est-à-dire, le grand marché, est ornée d'une très-belle fontaine, qui jette de l'eau par trois gros tuyaux de bronze; il y a tout proche une église bâtie sur les ruines du temple de Minerve Agoréa. Aux environs de ce grand marché, on voit quelques restes de quatre édifices de marbre, qui sont aujourd'hui les plus remarquables antiquités de Misitra; sçavoir, du portique des Persans, du temple d'Hélène, du temple d'Hercule, & du temple de Vénus armée. Le portique des Persans, que le vulgaire nomme les maisons du roi Ménélaüs, étoit soutenu par des statues d'hommes, au lieu de colomnes. Vitruve en rapporte la raison, & nous apprend que les Lacédémoniens ayant défait une grande armée de Perses à la bataille de

Platées, ſous la conduite de Pauſanias, menerent leurs captifs en triomphe, & de leurs dépouilles, bâtirent une galerie qu'ils appellerent Perſique; la voûte étoit ſoutenue par des ſtatues en forme de Perſes captifs, avec leurs vêtemens ordinaires, afin de laiſſer à la poſtérité, un monument de la victoire des Lacédémoniens, & de l'opprobre des Perſes.

L'égliſe métropolitaine des Chrétiens s'appelle Panagia, parce qu'elle eſt dédiée à la Vierge toute Sainte. Elle a ſept dômes, & les colomnes y ſont toutes de très-beau marbre. Le pavé eſt un ouvrage à la Moſaïque, ou de pieces rapportées de différentes couleurs, qui font un effet admirable à la vue. L'archevêque de Miſitra a ſon palais près de l'égliſe, où il y a un appartement pour dix ou douze caloyers, qui poſſedent les dignités de la Panagia.

Non loin delà eſt le célebre monaſtère Pandaneſſi, qui appartient à des caloyeres ou religieuſes de l'ordre de Saint Baſile. L'égliſe en eſt beaucoup plus magnifique que la métropolitaine, quoiqu'elle ſoit très-petite. Le marbre de ſes murailles & de ſes colomnes eſt plus riche & mieux travaillé. La moſaïque de ſon pavé eſt de couleurs plus vives, & la diſpoſition de ſes dômes eſt mieux entendue. Il n'y a que cinq dômes, mais leur ſymmétrie eſt très-belle.

Dans le Méſochorion, on voit encore une égliſe dédiée à la Panagia, ou Vierge toute Sainte, dont la magnificence ſurpaſſe celle de la cathédrale & du Pandaneſſi. On l'appelle Périleptos. Le dedans eſt enrichi de peintures très-vives; la beauté du marbre des colomnes, égale la délicateſſe du travail, & la ſtructure du portail & des dômes eſt admirable.

Toutes ces égliſes ont chacune leur Ginekite, c'eſt-à-dire, une enceinte particulière, où les femmes Grecques entendent le ſervice divin, ſéparées des hommes, pour bannir des lieux ſacrés les converſations profanes & dangereuſes.

La plus ſuperbe moſquée des Turcs eſt dans le Méſochorion. Sa conſtruction a épuiſé les riches débris des Antiquités de Lacédémone, d'où l'on a tiré le marbre & les autres matériaux qui ont ſervi à la bâtir. Le portique des Perſes eſt le ſeul monument où l'on n'a point touché. Cette moſquée a deux dômes qui ſont encore plus beaux que ceux des égliſes; & les minarets ou tours ſont prodigieuſement hauts & bien travaillés. Tout proche étoit leur imaret ou hôpital, dans lequel on traitoit toutes ſortes de malades, Turcs, Maures, Juifs ou Chrétiens, même les chiens & les oiſeaux.

On fait une remarque très-ſérieuſe touchant les chiens de Miſitra. Comme les Turcs ne gardent point de chiens dans leurs maiſons, ſi ce n'eſt de ces

chiens de Malte & de Pologne, que les Dames nourrissent pour leur divertissement, ils les séparoient par bandes, & avoient des rues particulières qui leur étoient destinées, de sorte que chaque bande ne quittoit jamais son quartier; & s'il arrivoit que quelqu'un de ces animaux avançât dans le quartier des autres, il étoit très-mal reçu. Ils couchoient dans les rues, où les Turcs leur donnoient à boire & à manger; & quand une chienne étoit près de faire des petits, quelqu'un lui accommodoit une place avec du foin & de la paille auprès de sa maison.

Les Chrétiens de Misitra ont un Prélat, qui porte le titre de Métropolitain. Les Patriarches de Constantinople, qui ont réglé les rangs & les préséances des Prélats de l'église Grecque, dans les Synodes & assemblées générales, ont fixé le siege Métropolitain de Misitra à la soixante-dix-huitième place, au-dessous du trône Patriarchal. Nous remarquerons ici par occasion, que le rang du Métropolitain de Corinthe est à la vingt-septième place, celui d'Athènes à la vingt-huitième, celui de Larisse à la trente-quatrième, & celui de Thèbes à la cinquante-septième. Quant aux églises Latines, il n'y en a aujourd'hui aucune dans Misitra. Les Juifs y sont en grand nombre, & ont trois synagogues dans l'Exochorion. Ils les appellent Kahal. Les Sadducéens qu'ils nomment Karaïm, ont leurs synagogues & leurs cimetières séparés, & ne se marient jamais avec les autres Juifs.

Tel est l'état présent de la ville de Lacédémone, qui a été l'admiration de l'Antiquité, & qui portera sa gloire aussi loin & aussi long-tems que pourra s'étendre le progrès de belles Lettres.

LACÉDÉMONIA, *Lacedæmonia*, (*a*) un des surnoms donnés à Junon.

LACÉDÉMONIENS, *Lacedæmonii*, Λακεδαιμόνιοι, nom de peuple. *Voyez* Lacédémone.

LACÉRIUS [C.], (*b*) *C. Lacerius*, fut nommé Tribun du peuple, l'an de Rome 354, & 398 avant J. C.

LACERNE, *Lacerna*, (*c*) *Lacernum*, sorte d'habit ou de capote des Romains. Nous en avons déjà parlé dans l'article d'Habits des Romains. Nous ajouterons ici quelques particularités moins connues.

La Lacerne étoit une espèce de manteau qu'on mettoit par-dessus la toge, & quand on quittoit cette robe, par-dessus la tunique; on l'attachoit avec une agraffe sur l'épaule, ou par devant. Elle étoit d'abord courte, ensuite on l'allongea. Les pauvres en portoient constam-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 59.

(*b*) Tit. Liv. L. V. c. 10.

(*c*) Ovid. Fast. L. II. v. 745, 746. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 24, 25.

ment pour cacher leurs haillons, & les riches en prirent l'usage pour se garantir de la pluie, du mauvais tems, ou du froid aux spectacles, comme nous l'apprenons de Martial.

L'usage des Lacernes étoit fort ancien dans les armées de Rome; tous les soldats en avoient. Ovide nous apprend que Lucrece pressoit ses esclaves d'achever la Lacerne de son mari Collatinus, qui assiégeoit Ardée.

Mais, sur la fin de la République, la mode s'en établit à la ville comme à l'armée; & cette mode dura pour les Grands jusqu'au regne de Gratien, de Valentinien & de Théodose, qui défendirent aux Sénateurs d'en porter en ville. Les femmes s'en servoient même le soir, & dans certains rendez-vous de galanterie.

La *clara Lacerna* d'Horace, c'est-à-dire, le manteau transparent, vaut tout autant pour la leçon du texte, que la *clara Lucerna*, la lampe allumée de Lambin.

Il y avoit des Lacernes à tout prix. Martial parle de quelques-unes qu'on achetoit jusqu'à dix mille sesterces.

LACÉTAINS, *Lacetani*, (*a*) les habitans de la Lacétanie. Plutarque les appelle Lacentains, Λακεντάνοι. *Voyez* Lacétanie.

LACÉTANIE, *Lacetania*, (*b*) province d'Espagne, étoit située, selon Tite-Live, au pied des monts Pyrénées.

M. d'Anville, dans sa Carte de l'Espagne, met les Lacétains en deçà de l'Ibérus qu'ils ont au midi, & les étend au nord jusqu'aux Pyrénées. Il leur donne pour voisins à l'occident les Ilergetes & les Cérétains, & à l'orient les Cosétains, les Lalétains, & les Ausétains.

On trouve de suite dans Pline *Itani*, & *Lacetani*. Le premier de ces deux peuples est si peu connu, que le P. Hardouin l'efface comme une faute provenue de la répétition vicieuse de quelques syllabes en dictant.

Pendant que les Romains, sous la conduite de Cn. Corn. Scipion Calvus, assiégeoient les Ausétains dans leur capitale, l'an 218 avant Jesus-Christ, les Lacétains voulurent leur porter du secours. Mais, le Général Romain, ayant sçu qu'ils étoient en marche, leur dressa une ambuscade, où ils tomberent comme ils etoient près d'arriver pendant la nuit. Il leur tua douze mille hommes, & les désarma presque tous. Ceux, qui lui échapperent, se disperserent ça & là dans la campagne, & se retirerent dans leurs maisons.

Les Lacétains sont les Jaccétains de Ptolémée, différens des Jaccétains de Strabon, qui étoient

(*a*) Plut. T. I. p. 342.

(*b*) Tit Liv. L. XXI. c. 23, 60, 61. L. XXVIII. c. 24, 26, 37, 34. Plin. Tom. I. p. 141, 143. Tom. II. p. 361. Ptolem. L. II. c. 6. Strab. p. 161. Plut. T. I. p. 342.

dans la Vasconie ou Gascogne en Espagne.

Selon le P. Briet, les *Lacetani* & les *Jaccetani* répondent à une partie du diocèse de Lerida, & à une partie de la nouvelle Catalogne ? Voici les villes qu'il y met. *Jespus ; Belpuci* ; *Udura*, peut-être Andore ; *Pompeii Trophæa*, lieu près d'Andore, où l'on voit encore les restes de ce trophée ; *Acerris*, *Gerri*, *Setelsis*, Urgel, ou, selon d'autres, Astarlid ; *Ceressus*, peut-être Solsone ; *Anabis*, peut-être, Ingualada ; *Lissa* ou *Lessa*, peut-être *Oliana*.

Cellarius dispose ces lieux autrement. Voici l'idée qu'il donne de la Lacétanie ou Jaccétanie de Ptolémée. *Lissa*, ville détruite, auprès de Manresa ; *Udura*, il semble que ce soit Cordone ; *Setelsis*, peut-être Solsona ; *Telobis*, aujourd'hui Martorel, sur la rive occidentale du Lobregat ; *Fissum* de Tite-Live, ou *Kissa* de Polybe, on croit que c'est Guissona.

On trouve ceci expliqué & prouvé par M. de Marca.

LACHANOPTERES, (*a*) *Lachanopteri*, Λαχανοπτέροι, animaux imaginaires, que Lucien place dans le globe de la lune ; c'étoient de grands oiseaux tout couverts d'herbes, au lieu de plumes, sur lesquels étoient montés les Scorodomaques & les Cenchroboles.

LACHARÈS, *Lachares*, Λαχάρης, roi de Diospolis en Égypte, vers l'an 1377 avant Jesus-Christ, successeur de Sésostris, regna huit ans. On croit que c'est lui qui fit le labyrinthe superbe qui étoit dans le Nome Arsinoïte.

LACHARÈS, *Lachares*, (*b*) Λαχάρης, se saisit de la ville d'Athènes, & s'en rendit le tyran à la faveur d'une sédition, qui s'étoit élevée parmi les habitans. Mais, il ne jouit pas long-tems de son usurpation. comme il étoit pressé par Démétrius, il se déroba & abandonna la ville.

LACHARÈS, *Lachares*, (*c*) Λαχάρης Lacédémonien, ayant été accusé de quelque vol, fut décapité par les ordres de M. Antoine. Il laissa un fils, nommé Euryclès, qui essaya mais inutilement, de venger son pere.

LACHARTUS, *Lachartus*, Λάχαρτος. (*d*) Officier qui commandoit dans Corinthe. Il fit de vives plaintes à Cimon, de ce qu'il avoit fait entrer ses troupes dans sa place, avant que d'en avoir demandé la permission aux habitans ; car, lui dit-il, quand on frappe à la porte de quelqu'un, encore n'entre-t-on point que le maître ne l'ait ordonné. Mais, vous autres, Lachartus, lui repartit promptement Cimon, vous n'avez pas frappé aux portes des Cléonéens & des Mégaréens ; vous les avez

(*a*) Lucian. T. I. p. 717.
(*b*) Plut. T. I. p. 904.
(*c*) Plut. T. I. p. 947.
(*d*) Plut. T. I. p. 489.

brisées, & vous y êtes entrés à main armée, prétendant que tout devoit être ouvert au plus fort.

LACHÈS, *Laches*, Λάχης, (a) capitaine Athénien, fut envoyé en Sicile avec Cariade, à la tête d'une flotte nombreuse, sous prétexte de donner du secours aux Catanéens, & dans le fond pour s'emparer de l'isle. Mais, les Catanéens, soit qu'ils se défiassent des Athéniens, soit qu'ils fussent las de la guerre qu'ils faisoient aux Syracusains, firent leur paix avec eux, & renvoyerent le secours nouvellement arrivé.

Peu de tems après, les Athéniens envoyerent par mer, à ceux d'Argos qui étoient en guerre avec les Lacédémoniens, mille hommes choisis & deux cens chevaux, sous le commandement de Lachès & de Nicostrate. Alcibiade, quoiqu'il n'eût alors aucun grade militaire, se joignit à eux, par le seul motif de l'amitié qu'il portoit à ceux d'Élis & de Mantinée, alliés des Argiens en cette guerre. Quand ils furent tous assemblés, ils résolurent de passer par-dessus une treve de quatre mois, qui s'étoit faite sans autorité légitime, & de recommencer la guerre. Ainsi, chacun des chefs exhorta ses troupes, qui se portoient d'elles-mêmes à combattre, & l'on alla camper hors de la ville. Là on jugea à propos de commencer par le siege d'Orchomène d'Arcadie. Ainsi, l'on marcha de ce côté là ; & ayant investi cette ville, ils en presserent vivement l'attaque, de sorte que s'en étant rendu bien-tôt maîtres, ils allerent se poster auprès de Tégée, dans le dessein de la prendre aussi. Mais, les Tégéates ayant demandé un prompt secours aux Lacédémoniens, ceux-ci rassemblerent tout ce qu'ils avoient de soldats, ou naturels du païs ou alliés, & les conduisirent sur le champ à Mantinée, pensant bien qu'en attaquant cette ville, ils feroient lever le siege de Tégée. Les habitans de Mantinée, se mettant aussi-tôt sous les armes, & s'aidant aussi de leurs alliés, se préparerent à la défense. Il se donna à cette occasion un violent combat, dans lequel mille jeunes gens Argiens, dressés à tous les exercices militaires, renverserent les premiers qui se trouverent devant eux, & faisoient un grand carnage des fuyards qu'ils poursuivoient. Mais, les Lacédémoniens qui avoient l'avantage de l'autre côté de la bataille, après avoir mis par terre un grand nombre des ennemis qu'ils avoient en face, revinrent sur ceux qui poursuivoient l'aîle rompue ; & les ayant enveloppés à la faveur de leur grand nombre, ils espéroient de n'en pas laisser échapper un seul. Cependant, comme ces jeunes gens étoient d'un courage insurmon-

(a) Diod. Sicul. p. 326. Just. L. IV, c. 3.

table, quelque petit que fût leur nombre, le roi de Sparte eut besoin d'employer contr'eux toute sa valeur; il s'exposoit aux plus grands périls, dans le dessein de réparer une faute qu'on lui avoit reprochée, & suivant la promesse qu'il en avoit faite alors à ses citoyens; peut-être même seroit-il venu à bout de son entreprise, si on lui avoit permis de l'achever. Mais, le Spartiate Pharax, un des dix conseillers qu'on lui avoit donnés, homme d'un grand poids à Lacédémone, lui prescrivit de laisser échapper les jeunes Argiens, de peur d'éprouver ce que peut la valeur poussée à la dernière extrêmité, & qui a renoncé à toute espérance de la vie. Le Roi fut donc obligé de se soumettre à l'avis de Pharax, & de laisser un passage à ces jeunes gens, qui se retirerent dans leurs murailles au même nombre qu'ils en étoient sortis. Les Lacédémoniens, qui venoient de remporter une victoire complette & mémorable, dresserent un trophée sur le champ de bataille, & s'en retournerent dans leur patrie. On comptoit alors l'an 417 avant Jesus-Christ.

LACHÈS, *Laches*, Λάχης, (*a*) un des personnages que Térence introduit dans son Eunuque. Il le fait pere de Phédria & de Chéréa. Il introduit encore, dans son Hécyre, un vieillard du même nom, & il lui donne pour femme Sostrata, & pour fils Pamphile.

LACHÈS, *Laches*, Λάχης, (*b*) dont Lucien parle dans son Timon ou Misanthrope.

LACHÈS, *Laches*, Λάχης, (*c*) Athénien, dont parle Lucien, dans un de ses Dialogues.

LACHÉSIS, *Lachesis*, (*d*) Λάχεσις, l'une des trois Parques. C'est, selon Hésiode, Lachésis qui tient la quenouille; c'est Clotho qui file les commencemens de la vie; & c'est Atropos qui tient en main les fatals ciseaux pour couper le fil de nos jours. Cependant, les Poëtes confondent sans difficulté ces fonctions, & font quelquefois filer Lachésis, comme a fait Juvénal, en disant:

Dum superest Lachesis quod torqueat,

c'est-à-dire, pendant que Lachesis a encore de quoi filer, pour dire pendant que nous vivons encore.

Lachésis est un mot Grec, qui signifie sort, de λάγχανω, *sortior*, je tire au sort.

Le systême des Poëtes sur les Parques est un des plus ingénieux & des plus féconds en belles images; il leur fournit mille pensées brillantes ou Philosophiques, qu'on ne peut se lasser de lire dans leurs écrits.

(*a*) Terent. Tom. I. pag. 254. T. III. p. 234.
(*b*) Lucian. T. I. p. 96.
(*c*) Lucian. T. II. p. 722.

(*d*) Juven. Satyr. 3. v. 27. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 195 à 201. T. V. p. 147. *& suiv.*

LACHIS, *Lachis*, Λαχὶς, (*a*) ville de la tribu de Juda, dans la partie méridionale de cette tribu.

Josué marcha contre Lachis avec tout Israël; & ayant posté son armée autour de la ville, il commença à l'assiéger; & le Seigneur livra Lachis entre les mains d'Israël. Josué la prit le deuxième jour, & fit passer au fil de l'épée tout ce qui se trouva dedans. En ce même tems, Horam, roi de Gaser, marcha pour secourir Lachis, mais, Josué le défit avec tout son peuple, sans qu'il en demeurât un seul.

Eusebe & Saint Jérôme disent que de leur tems on voyoit un bourg du nom de Lachis, à sept milles d'Eleuthéropolis, tirant vers le midi. Sennachérib assiégea Lachis; mais, il ne la prit pas. C'est de-là qu'il envoya Rabsacès contre Jérusalem.

LACHMIENS [l'Isle des], *Lachmiorum Insula*, (*b*) isle dont Xénophon, auteur d'un Périple, cité par divers Auteurs anciens, dit que le Roi vécut huit cens ans. Quelques Éditeurs de Valere Maxime qui copie ce fait, ne connoissant point cette isle des Lachmiens, ont changé le mot *Lachmiorum* en *Lamorum;* d'autres, en *Latimorum* ou *Latinorum*. Pighius & autres Sçavans pensent qu'il ne faut rien changer à *Lachmiorum*, qui se trouve dans les manuscrits.

LACHNÉ, *Lachne*, (*c*) nom d'un des chiens d'Actéon.

LACIA, LACIADES, *Lacia*, *Laciadæ*, le même lieu que d'autres nomment Lacides. *Voyez* Lacides.

LACIDES, *Lacidæ*, Λακίδαι, (*d*) bourgade de l'Attique dans la tribu Œnéïde; elle avoit pris son nom du héros Lacius, auquel elle étoit consacrée. Miltiade & son fils Cimon, ces deux grands Capitaines, étoient de cette bourgade.

On voyoit en ce lieu le tombeau de Nicoclès Tarentin, le plus célebre joueur d'instrument qu'il y ait eu. On voyoit aussi dans ce lieu un autel dédié au Zéphir, & un temple de Cérès & de Proserpine, où Minerve & Neptune étoient honorés conjointement. Les habitans du lieu disoient que Cérès les ayant autrefois visités, Phytalus la reçut chez lui, & que la Déesse par reconnoissance lui fit présent de l'arbre qui portoit des figues. Ce fait étoit attesté par une épitaphe en vers qui se lisoit sur le tombeau de Phytalus:

La divine Cérès satisfaite du zele,
Que Phytalus un jour sçut témoigner pour elle,

(*a*) Josu. c. 10. v. 31. *& seq.* c. 15. v. 39. Reg. L. IV. c. 18. v. 17. c. 19. v. 8.
(*b*) Valer. Max. L. VIII. c. 14.
(*c*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.
(*d*) Pauf. p. 68, 69. Cicer. de Offic. L. II. c. 18. Plut. Tom. I. p. 202, 480, 484.

Fit présent au Héros d'un fruit délicieux,

Que l'on ne connoissoit qu'à la table des Dieux;

Ce fruit des autres fruits obscurcissant la gloire,

Du Héros dont il vient fait bénir la mémoire.

LACINIA, *Lacinia*, surnom de Junon. *Voyez* Lacinium.

LACINIA, *Lacinia*, (*a*) nom d'une partie du vêtement des Romains. Quelques-uns ont pris la Lacinia pour l'extrêmité d'en bas. Dom Bernard de Montfaucon dit qu'il seroit assez pour cette opinion, & qu'il trouve aussi beaucoup de vraisemblance à ce que dit Rubénius, que *Lacinia togæ* étoit l'une & l'autre angle de devant. Ce sentiment suppose que la toge étoit toute ouverte, ce qui nous paroît fort vraisemblable. Ce vers de Plaute :

At tu ædepol sume Laciniam, atque absterge sudorem tibi.

peut s'entendre du bord du vêtement aussi-bien que de l'angle; de même que cet endroit de Suétone dans la vie de l'Empereur Claude : » J'ai oui dire à » nos anciens que les plaideurs » abusoient tellement de la » patience de cet Empereur, » que lorsqu'il se retiroit du » tribunal, non contens de le » rappeller à haute voix, ils le » retenoient même quelquefois » par le bord de sa robe, *sed* » *& Lacinia togæ retenta*, & » quelquefois par le pied. Dom Bern. de Montfaucon, dit qu'il n'oseroit décider si la Lacinia se prenoit pour le bord en général ou pour l'angle de l'habit; peut-être, ajoute-t-il, se prenoit-il pour l'un & pour l'autre.

LACINIENS, *Lacinienses*, (*b*) peuple de la Liburnie, au rapport de Pline.

LACINIUM, *Lacinium*, (*c*) Λακίνιον, promontoire d'Italie, dans la grande Grece, au païs des Bruttiens, au midi de la ville de Crotone. C'est où commence le golfe de Tarente, terminé de l'autre côté par le promontoire Salentin, selon Pomponius Méla.

Le promontoire de Lacinium étoit à six milles de Crotone, suivant Tite-Live. Il y avoit-là un temple très-célebre de Junon Lacinia, pour lequel tous les peuples d'alentour avoient une extrême vénération. On voyoit en cet endroit un bois sacré, fort touffu & entouré de sapins d'une prodigieuse hauteur. Au milieu de ce bois étoit un pâturage très-abondant, qui nourrissoit des troupeaux de

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 26.

(*b*) Plin. T. I. p. 178.

(*c*) Pomp. Mel. p. 129. Strab. pag. 261, 281. Plin. T. I. p. 149, 165, 166. Ptolem. L. III. c. 1. Tit. Liv. L. XXIII. c. 33. L. XXIV. c. 3. L. XXX. c. 20. L. XLII. c. 3, 28. Ovid. Metam. L. XV. c. 1. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 237. T. IV. pag. 528.

toute espece, consacrés à la Déesse, qui, sans avoir de conducteur, se séparoient le soir les uns des autres, & s'en retournoient d'eux-mêmes chacun dans leurs étables, & n'avoient jamais éprouvé aucune violence de la part des hommes ni des bêtes. Les Prêtres du temple tirerent de la vente de ces animaux, des sommes si considérables, qu'ils en firent faire une colomne d'or massif, qui fut dédiée à Junon; en sorte que le temple étoit recommandable, autant par son opulence que par sa sainteté. Et comme on ne manquoit jamais de publier des miracles, qu'on prétendoit être arrivés dans des lieux si célebres, on disoit qu'à l'entrée du temple étoit un autel, sur lequel la cendre restoit immobile, malgré la violence des vents les plus impétueux.

Tite-Live dit ailleurs qu'Annibal y déposa en caractères Grecs & Puniques l'Histoire de ses conquêtes; & dans un autre endroit, il fait un récit pathétique de la mort funeste du Censeur Fulvius Flaccus & de ses deux fils, pour avoir ôsé enlever une partie de la couverture de ce temple, que les plus grands ennemis du peuple Romain avoient toujours respecté.

Le culte des Crotoniates envers Junon Lacinia est parfaitement marqué sur leurs monnoies. La tête de cette Déesse y est presque toujours gravée; on n'y en voit pas même d'autre. On y trouve aussi des trépieds & des branches de laurier, prix ordinaire des jeux de la Grece, où les Crotoniates s'étoient signalés par un grand nombre de victoires. Hercule enfin occupe la plûpart des revers.

On appelle aujourd'hui le promontoire Lacinium Capo Delle Colonne, ou le Cap des Colomnes, à cause de quelques colomnes fort belles qui y sont restées d'un ancien temple. J'aurois cru, dit la Martinière, que c'étoit du temple de Junon Lacinia; mais, M. Hardion, dans une note sur la quatrième églogue de Théocrite, nous apprend que c'est d'un temple dédié à la Fortune Équestre. Il ajoute: » Théocrite donne au Cap La» cinien l'épithète de Ποταῷον, » *qui est au levant*, parce que ce » promontoire étoit effective» ment à l'orient de Crotone. « La remarque n'est pas conforme à l'exacte Géographie, à moins que M. Hardion ne donne le nom d'orient ou de levant au midi tant soit peu oriental. Mais, ce promontoire est réellement à l'orient, non de la ville, mais de la partie méridionale du territoire Crotoniate, le long de la côte, au fond du golfe de Squilace.

LACINIUS, *Lacinius*, (a) Λακίνιος, fameux brigand, rava-

(a) Diod. Sicul. pag. 161. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 236, 237.

geoit les côtes de la grande Grece, du tems d'Hercule. Il entreprit d'enlever à ce Héros ses vaches ; mais, dans le moment qu'il les déroboit, Hercule lui porta un coup mortel. Après avoir fait ainsi une punition exemplaire de ce voleur, il bâtit aux environs un temple, qu'il consacra à Junon Lacinia.

LACIPPO, *Lacippo*, (*a*) ou LACIPPUS, *Lacippus*, Λακιππος, ville d'Espagne, dans la Bétique. Pline & Pomponius-Méla disent Lacippo ; & Ptolémée, Lacippus.

LACIUS, *Lacius*, Λακίος, (*b*) Héros, qui avoit donné son nom à une bourgade de l'Attique. *Voyez* Lacides.

LACMON, *Lacmon*, Λάκμων, (*c*) nom d'une montagne, dont il est fait mention dans Hérodote. » Il y a, dit-il, dans cette » Apollonie des brebis consa- » crées au soleil, qui vont paî- » tre tous les jours le long du » fleuve, qui sortant du mont » Lacmon, va se rendre au tra- » vers du territoire des Apol- » loniates, dans la mer, auprès » du port Oricum.« Cette Apollonie, dont parle Hérodote, est placée par cet Auteur sur le golfe Ionien.

LACO [ATTIUS, *ou plutôt* ATIUS], *Attius*, *Atius Laco*, (*d*) Proconsul d'Asie. Le nom de ce Magistrat nous a été conservé par une médaille que les Nicéens firent frapper sous son gouvernement en l'honneur de Néron. Cette médaille ne nous instruit point du prénom d'Atius Laco, qui pouvoit être petit-fils ou arrière-petit-fils de M. Atius Balbus, grand-pere maternel d'Auguste, ou du moins descendant de quelqu'autre branche de la même famille, à laquelle le surnom de Laco étoit particulier. Il ne sera pas néanmoins hors de propos d'observer ici en passant, que ce surnom n'a pas été tellement attaché à la famille Atia, qu'il n'ait été aussi porté par quelques autres. En effet, Tacite & Plutarque font mention d'un Cornélius Laco, Préfet du Prétoire sous Galba. Voilà donc un personnage de la famille Cornélia, qui prend le même surnom.

LACOBRICENSES. *Voyez* Lacobriga.

LACOBRIGA, *Lacobriga*, (*e*) ville d'Espagne, dans la Lusitanie, selon Pomponius Méla. Ce Géographe dit qu'elle étoit sur le promontoire sacré. Vasæus, cité par Ortélius, prétend qu'on en voit encore les ruines, & des vestiges d'anciens édifices, auprès de Labos, ville de l'Algarve, dans un village nommé en Portugais Lagoa. C'est de celle-là que les habitans sont nommés *Langobritæ* par Plutarque, si nous en

(*a*) Plin. T. I. p. 140. Pom. Mel. p. 140. Ptolem. L. II. c. 4.
(*b*) Pauf. p. 68.
(*c*) Herod. L. IX. c. 92.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. p. 199, 200.
(*e*) Pomp. Mel. p. 162.

croyons Ortélius. Cellarius croit que cet Auteur Grec a parlé des habitans d'un autre *Lacobriga*, ou plutôt Lancobrica, dont nous ferons mention en son lieu.

LACON, *Laco*, (*a*) certain homme, qui, au rapport de Cicéron, buvoit beaucoup.

LACON [GRACILUS]. *Voyez* Gracilus.

LACON, *Laco*, (*b*) un des premiers de l'Achaïe, fut mis à mort sous l'empire de Tibere, vers l'an de J.C. 33.

LACON [CORNÉLIUS], (*c*) *Cornelius Laco*, Préfet du Prétoire, sous l'empire de Galba, étoit, au rapport de Tacite, le plus méchant de tous les hommes. Il avoit un grand crédit sur l'esprit de ce Prince, à qui il fit adopter Pison Licinianus. Il y en a du moins qui prétendent que Pison Licinianus fut principalement redevable de cette faveur signalée à Cornélius Lacon, qui avoit eu autrefois avec lui des liaisons particulières.

On remarque que Cornélius Lacon étoit en même-tems malhabile & opiniâtre. Il ne connoissoit point du tout le caractère du soldat; & tout conseil qui ne venoit pas de sa part, quelque excellent qu'il pût être, trouvoit en lui un contradicteur zélé, qui s'irritoit même contre les remontrances des gens sages.

Un jour, à l'occasion de quelques troubles qui s'étoient élevés, il fut, à l'insçu de Galba, sur le point de tuer T. Vinius, soit pour appaiser le courroux des soldats par sa mort, soit qu'il le crût d'intelligence avec Othon, soit enfin qu'il eût seulement dessein d'assouvir la haine qu'il avoit pour lui. Ce qui le fit hésiter, ce fut le tems & le lieu où il auroit été difficile de calmer la fureur des combattans, si on avoit une fois commencé à répandre du sang. A la fin, ce qui l'obligea de renoncer entièrement à ce dessein, c'est qu'il arrivoit coup sur coup de mauvaises nouvelles, que les partisans de Galba commençoient à s'évader, & que ceux qui d'abord avoient fait paroître tant de zele & d'ardeur pour le défendre, se refroidissoient à vue d'œil.

Après la mort de ce Prince, Cornélius Lacon porta la peine due à ses vices & à sa méchanceté. Othon feignit de le reléguer dans une isle, & il le fit tuer sur le chemin.

LACON, *Lacon*, (*d*) un des chiens d'Actéon. C'étoit le meilleur de tous.

LACONICUM, *Laconicum*, (*e*) lieu dont parle Cicéron dans

(*a*) Cicer. ad Tit. Pomp. Attic. L. 16. Epist. 11.

(*b*) Tacit. Annal. L. VI. c. 18.

(*c*) Tacit. Hist. L. I. c. 6, 13. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 12, 24. *& suiv.*

(*d*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.

(*e*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. XVI. Epist. 11.

une de ses lettres à T. Pomponius Atticus.

LACONICUM, *Laconicum*, (*a*) nom d'une partie des bains ou thermes des Anciens.

Le Laconicum étoit l'étuve seche dans les paleſtres Grecques; & l'étuve voûtée pour faire suer, ou le bain de vapeur, portoit chez les Latins le nom de *tepidarium*. Ces deux étuves étoient jointes ensemble, leur plancher étoit creux & suspendu pour recevoir la chaleur de l'hypocauste, c'est-à-dire, d'un grand fourneau maçonné au-dessous. On avoit soin de remplir ce fourneau de bois, ou d'autres matières combustibles, dont l'ardeur se communiquoit aux deux étuves, à la faveur du vuide qu'on laissoit sous leurs planchers.

L'idée d'entretenir la santé par la sueur de ces sortes d'étuves, étoit de l'invention de Lacédémone, comme le mot *Laconicum* le témoigne; & Martial le confirme dans les vers suivans:

Ritus si placeant tibi Laconum,

Contentus potes arido vapore,

Cruda virgine Martiaque mergi.

Les Romains emprunterent cet usage des Lacédémoniens; Dion Cassius rapporte qu'Agrippa fit bâtir un magnifique Laconicum à Rome, l'an 729 de sa fondation, ce qui revient à l'année 25 avant Jesus-Christ. L'effet de ces sortes d'étuves, dit Columelle, est de réveiller la soif & de dessécher le corps. On bâtissoit les Laconicums avec des pierres brûlées, ou desséchées par le feu.

LACONIE, *Laconia*, (*b*) Λακωνικὴ, province du Péloponnèse en Grece, étoit située entre l'Argolide au nord, la mer Égée à l'orient, le golfe Laconique au midi, la Messénie au couchant, & l'Arcadie au nord-ouest. Elle étoit partagée par l'Eurotas en deux parties inégales, dont la plus grande étoit à l'orient.

Toute la côte de la Laconie s'étendoit depuis le promontoire de Ténare, entre le golfe Messéniaque & le golfe Laconique, jusqu'à Prasies. Mais, avec le tems, les conquêtes des Lacédémoniens s'étendirent dans la Messénie; delà vient que Ptolémée commence la Laconie à Leuctres qui est dans le golfe Messéniaque. Il met de ce côté-là, appartenant alors au Lacédémoniens, Leuctres & le promontoire de Ténare. Puis, le long du golfe Laconique, il range ainsi les lieux suivans: Tænarium, Cæne, Theuthrona, Las, Gythium, Trinasus, l'embouchure de l'Eurotas, Acria, Biandina, Asopus, ville, Onugnatos, promontoire, Boæ, & Malée, promontoire. Delà continuant vers le golfe Argolique, il met:

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 203, 204.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 16. Pauſ. p. 158. & *seq.* Strab. pag. 335, 363. & *seq.* Pomp. Mel. p. 110.

met : Minoa, port & promontoire, le port Dios Soteros, ou de Jupiter Sauveur, Epidaure, Zarex, Cyphanta port, & Prasia. Dans les terres il marque : Cardamyle, Lacédémone capitale, Cyphanta, Lerna, Thurium, Blemmina, Thalame, Gerenia, Œnoë, & Bithyla.

Pausanias, dans son voyage de la Laconie, nous a donné une histoire abrégée des habitans du païs, sur quoi nous renvoyons le Lecteur à l'article de Lacédémone. Quant à la description Topographique que fournit le même Auteur, nous en rendrons compte en peu de mots.

La principale des villes que Pausanias met dans la Laconie, c'est sans contredit Lacédémone. Vient ensuite Amycles avec Thérapné, Aléfies village, les ruines de Pharis & celles de Bryfées. Tout le Péloponnèse étoit baigné de la mer, à l'exception du seul côté où se trouvoit l'isthme de Corinthe ; mais, les côtes maritimes de la Laconie avoient le privilege de porter des coquillages, qui étoient excellens pour teindre les étoffes en pourpre, & qui ne le cédoient qu'aux coquillages de la mer rouge. Les villes, que les Eleuthérolacons occupoient, étoient au nombre de dix-huit, sçavoir, Gythium, Teuthrone, Las, Pyrrhique, Cénépolis, Œtylos, Leuctres, Thalame, Alagonie, Gérénie, Asope, Acriées, Boées, Zarax, Epidaure, Brasies, Géronthres, & Marios. Les huit dernières étoient sur le bord de la mer. Pausanias fait mention de quelques autres lieux, tels que Hélos, Hypsos, Araine, Cardamyle, &c.

La Laconie étoit coupée par plusieurs montagnes, dont le Taygete étoit une des plus considérables. Cette Province fait partie aujourd'hui de la Morée dans la Turquie d'Europe, & contient le païs des Mainotes, avec les villes de Misitra, Malvasia, Moëna, Cacciava, Chielisa & Zarnata.

LACONIQUE, *Laconica*, (*a*) sorte de coupe en usage chez les Anciens.

LACONS, *Lacones*, les habitans de la Laconie. *Voyez* Laconie.

LACRATÈS, *Lacrates*, (*b*) Λακράτης, Thébain, fut envoyé au secours d'Artaxerxe Ochus, à la tête de mille hommes pesamment armés, l'an 351 avant Jesus-Christ. Ce Prince, dans son expédition contre l'Égypte, donna à Lacratès le commandement d'un corps considérable de troupes, que cet Officier employa à faire le siege de Péluse. Il détourna le bras du fleuve qui lavoit les murs de cette ville, & en ayant mis le lit à sec, il y fit poser & élever ses machines. Une grande

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. pag. 148.

(*b*) Diod. Sicul. p. 533. & *seq*. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 438, 439.

partie des murailles fut abattue. Les assiégés travaillerent à les relever, & construisirent en même-tems des tours de bois d'une hauteur considérable. Les batteries jouerent continuellement pendant plusieurs jours, & les Grecs qui étoient dans la place se défendoient avec une constance toujours égale. Mais, dès qu'ils sçurent que le Roi alloit s'enfermer dans Memphis, ils perdirent courage, & ne songerent plus qu'à entrer en composition avec l'ennemi. Lacratès leur ayant donné sa parole & fait serment qu'après qu'ils lui auroient livré Péluse, il les renverroit tous en Grece avec ce qu'ils pourroient emporter, ils lui rendirent la citadelle. Mais, Artaxerxe envoya Bagoas avec un corps de soldats Barbares pour prendre possession de la place ; & ceux-ci arracherent aux soldats qui sortoient une grande partie de leurs effets. Ces derniers éleverent leurs voix en attestant le nom des Dieux, & la foi des sermens que l'on violoit à leur égard ; de sorte que Lacratès lui-même indigné de la brutalité des Perses se jetta sur eux, en tua quelques-uns, en prit d'autres, & fit enfin rendre justice à la garnison. Bagoas eut recours au Roi, & lui porta sa plainte contre Lacratès. Le Roi jugea que Bagoas avoit tort, & qu'il méritoit ce qui lui étoit arrivé ; il fit même punir de mort les premiers Auteurs de ce tumulte.

M. Rollin a mal lu, en appellant Lacratès Lacharès.

LACRATIDAS, *Lacratidas*, Λακρατίδας, (a) se rendit accusateur de Périclès, selon Héraclide de Pont, cité par Plutarque.

LACRATIDAS, *Lacratidas*, Λακρατίδας, (b) Lacédémonien, homme sage & prudent, fut nommé chef des Ephores.

LACRITUS, *Lacritus*, (c) Λάκριτος, Rhéteur, contre lequel Démosthène prononça une de ses harangues. Il étoit de Phasélis, & avoit pris les leçons d'Isocrate. Artémon son frere, qui avoit emprunté une somme, étant venu à mourir sans l'avoir remboursée, notre Rhéteur, quoiqu'héritier des biens d'Artémon, refusa de rendre cette somme. Ce fut à ce sujet que Démosthène plaida contre lui.

LACS, ou LACET, *Laqueus*. (d) Une espèce de supplice chez les Anciens, étoit d'étrangler avec un Lacs ou Lacet. Ce genre de mort étoit estimé fort ignominieux; une vierge ne pouvoit être étranglée qu'elle n'eût été violée par le Bourreau. Il étoit défendu dans les livres Pontificaux, dit Servius, d'ensevelir ceux qui avoient été étranglés de la sorte.

LACTANCE [LUCIUS CÆLIUS FIRMIEN], *Lucius Cœlius*

(a) Plut. T. I. p. 171.
(b) Plut. T. I. p. 451.
(c) Demosth. Orat. in Lacrit. pag. 948. & *seq*.
(d) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom V. p. 242.

Firmianus Lactantius, (*a*) écrivain célebre dans le III.e siecle & au commencement du IV.e Il étoit Africain, & selon d'autres, natif de Fermo, ville de la marche d'Ancone, d'où l'on croit qu'il prit le surnom de Firmien. Il eut Arnobe pour précepteur en Rhétorique, & fit de si grands progrès sous cet excellent maître, qu'il enseigna depuis lui-même à Nicomédie, & fut choisi par l'empereur Constantin, pour être le Précepteur de son fils Crispus César.

Il a écrit plusieurs livres en Latin, qui sont si éloquens, qu'ils lui ont fait donner le nom de Cicéron Chrétien. Les sept livres des Institutions sont son principal ouvrage. Il les composa l'an de Jesus-Christ 320, pour défendre notre religion, & pour répondre à tous ceux qui avoient écrit contre. Il en fit un abrégé dont on n'a qu'une partie, & y ajouta un livre de la colère de Dieu. Il avoit fait auparavant un livre de l'ouvrage de Dieu, dans lequel il établit la Providence, en faisant voir l'excellence de son premier ouvrage, qui est l'homme. Saint Jérôme parle encore d'autres ouvrages de Lactance; sçavoir, de deux livres à Asclépiade; de huit livres de lettres; d'un livre intitulé *le Festin*, qu'il avoit fait avant que d'aller à Nicomédie; d'un poëme en vers Hexametres, contenant la description de son voyage; d'un traité qu'il avoit intitulé *le Grammairien*; & d'un livre de la persécution.

De tous ces ouvrages, il nous reste le dernier, donné au public par M. Baluze, sous le titre de *la mort des Persécuteurs*. Quelques critiques l'ont voulu ôter à Lactance, pour le donner à un certain Lucius Cæcilius qui n'est pas connu; mais, leurs preuves sont trop foibles, pour faire changer de sentimens ceux qui appuyés sur des raisons bien plus solides donnent cet ouvrage à Lactance. Le livre du festin est vraisemblablement le prétendu Symposius donné par M. Pithou, & réimprimé plusieurs fois depuis. Le but de Lactance dans le traité de la mort des Persécuteurs, est de montrer que les Empereurs qui ont persécuté les Chrétiens, sont tous péris malheureusement. Le poëme du Phœnix, que l'on attribue à Lactance, n'est pas d'un Chrétien, mais d'un Païen. Le Pœme sur la Paque est d'un Auteur Chrétien, mais plus nouveau que Lactance; celui de la Passion de Jesus-Christ, n'est pas de son style. Les argumens sur les Métamorphoses d'Ovide, & les notes sur la Thébaïde de Stace, sont de Lactance Placide Grammairien.

Il est remarqué dans la chronique d'Eusebe, que Lactance vécut si pauvre au milieu de la Cour, que souvent il manquoit des choses nécessaires, bien

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 195, 196, 308, 334, 368, 369.

loin de rechercher les richesses & les plaisirs. Il est le plus éloquent de tous les auteurs Ecclésiastiques Latins. Son style est pur, égal, naturel, & entiérement semblable à celui de Cicéron. Il réfute avec beaucoup de force la religion des Gentils, & établit peu solidement celle des Chrétiens, ayant eu, suivant saint Jérôme, plus de facilité à détruire les erreurs, que de science pour établir les Dogmes des Chrétiens. Il traite la Théologie d'une manière trop philosophique ; il n'a pas assez approfondi nos Mystères ; & il a même donné dans plusieurs erreurs.

Les ouvrages de cet Auteur ont été imprimés plusieurs fois. La première édition a été faite à Rome l'an 1468, *in-fol.* par Conrad Leweynhein. Une des meilleures éditions est celle qui a été imprimée à Amsterdam, avec les commentaires de plusieurs Auteurs ; elle n'est pas cépendant des plus exactes. On en a une meilleure à Leipsik par Waschius *in*-8.° en 1915. La dernière édition qu'on a des œuvres de Lactance, est celle qu'a donnée Lenglet en 1748, deux Vol. *in*-4.° elle passe pour la plus complette, & est imprimée très-correctement. Erasme, Thomasius, Issæus, Berthius, Thisius, Galæus, ont fait des notes sur cet Auteur, qui sont rapportées dans l'édition d'Amsterdam.

Le Pere Dom le Nourri, religieux Bénédictin, a donné en 1710 une nouvelle édition du livre des Persécuteurs, qu'il attribue à Lucius Cæcilius, lequel vivoit, selon lui, au commencement du IVe. siecle.

LACTENS, *Lactens*, dieu des Romains. *Voyez* Lactucine.

LACTUCINE, *ou* LACTURTIE, *Lactucina*, *Lacturtia*, (*a*) déesse des Romains qui présidoit aux bleds en lait, après que Flore en avoit pris soin lorsqu'ils étoient en fleurs. Varron donnoit cette charge au dieu Lactens, & selon quelques-uns au dieu Lacturnus. Tous ces mots, qui renferment la même idée, faisoient grand plaisir aux Poëtes Géorgiques, & ne pouvoient qu'ennoblir leurs écrits ; nous n'avons plus les mêmes avantages.

LACTUM, *Lactum*, (*b*) nom que les Sarmates donnoient à Pluton.

LACTURNUS, *Lacturnus*, dieu des Romains. *Voyez* Lactucine.

LACUMACE, *Lacumaces*, (*c*) prince Numide de la race Royale, fut déclaré Roi par Mézétulus, après la mort de Capusa. Ce Mézétulus étoit aussi du sang Royal, mais d'une branche ennemie de celle qui regnoit actuellement. Malgré

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 346. T. IV. p. 463. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 408, 409.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 241.

(*c*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 29. & *seq.*

le grand crédit dont il jouissoit, il se contenta du titre modeste de tuteur de Lacumace. Ce jeune Prince ne tarda pas à être attaqué par Masinissa son cousin; & ayant été vaincu, il se retira avec son tuteur, sur les terres des Carthaginois. Mais, Masinissa, croyant qu'il lui seroit avantageux de se réconcilier avec Lacumace, lui envoya des Ambassadeurs, pour l'engager à venir lui & Mézétulus à sa Cour, où il leur promettoit qu'ils jouiroient de tous les avantages possibles. L'un & l'autre, préférant à l'exil une fortune moins éclatante, accepterent les offres de Masinissa, & vinrent se mettre entre ses mains, malgré tous les efforts que firent les Carthaginois pour l'empêcher.

LACUS FELIX. *Voyez* Locus Felix.

LACYDAS, *Lacydas*, (*a*) fut pere du tyran Mégapenthe, selon Lucien.

LACYDES, *Lacydes*, (*b*) Λακύδης, philosophe Grec, fils d'Alexandre, natif de Cyrène, fut disciple d'Arcésilaüs & son successeur dans l'Académie. Diogène Laërce écrit qu'il fonda une nouvelle Académie; mais, Cicéron assure, qu'il suivit les sentimens d'Arcésilaüs, & les autres conviennent que c'est Carnéade qui est le fondateur de la troisième Académie. Il s'adonna de bonne heure à l'étude; & malgré les incommodités de la misère & de la pauvreté, il ne laissa pas de devenir habile Philosophe, & d'être fort agréable dans ses discours.

Il enseignoit dans un jardin qu'Attale roi de Pergame lui donna, & qui fut appellé de son nom Lacydien. Il répondit à ce Prince, qui le mandoit en sa Cour, qu'il falloit regarder de loin le portrait des Rois. Plutarque rapporte que Lacyde assistant à un jugement pour son ami Céphisocrate, accusé de crime de lese-Majesté, le sauva en mettant le pied sur un anneau, que Céphisocrate avoit laissé tomber dans le tems que son accusateur demandoit cet anneau pour le convaincre. L'accusé, étant absous, alla remercier ses Juges, entre lesquels il y en eut un qui, s'étant apperçu de ce qui s'étoit passé, lui dit: *Remerciez-en Lacyde, à qui vous en avez l'obligation.*

Lacyde avoit une oie qui le suivoit par-tout; quand elle fut morte, il lui fit faire des funérailles aussi magnifiques que si elle eût été son fils ou son frere; c'étoit une grande petitesse pour un Philosophe.

La manière dont il mourut est encore fort indigne d'un homme sage. Athénée rapporte que Lacyde & un autre Philosophe, nommé Timon, ayant été invités pour deux jours à un fes-

(*a*) Lucian. Tom. II. pag. 433.

(*b*) Diog. Laërt. p. 293, 294. Athen. p. 438, 606.

tin, s'accomodant à l'humeur de la compagnie, burent tellement qu'ils s'en trouverent mal. Lacyde quitta le premier, mais il en eut une maladie qui le fit mourir.

Numénius raconte que Lacyde avoit soin de renfermer luimême ses provisions dans sa dépense, & qu'il en mettoit la clef dans un coffre qu'il cachetoit. Ses valets, s'en étant apperçus, prirent la clef, burent & mangerent ses provisions, & remirent la clef dans le coffre, qu'ils trouverent le moyen de recacheter avec son cachet, qu'ils avoient surpris. Lacyde regarda la diminution de ses provisions, comme une chose incompréhensible, & s'en servoit d'exemple pour prouver qu'il avoit raison de suspendre en toutes choses son jugement. Ses valets se servirent du même principe pour lui persuader qu'il se trompoit, quand il croyoit avoir cacheté son coffre. Il avoit beau se plaindre de ce qu'on le voloit, ils lui soutenoient qu'il se trompoit, & il n'avoit rien à leur repliquer, suivant ses principes; mais enfin, las de se voir pillé, & ne voulant plus qu'ils se servissent de la même raison pour soutenir leur vol, il leur dit : *Mes enfans, nous disputons d'une manière dans l'école, & nous vivons autrement à la maison.* Cette histoire, quoique rapportée par Numénius & par Diogène Laërce, a bien l'air d'un conte.

Lacyde commença à enseigner la quatrième année de la CXXXIV.[e] Olympiade, l'an 241 avant Jesus-Christ, & il enseigna pendant 26 ans, selon Diogène Laërce. Il mourut donc la deuxième année de la CXLI.[e] Olympiade, l'an 215 avant J. C.

LADAS, *Ladas*, Λάδας, (*a*) Sicyonien, l'homme le plus agile de son tems, mérita d'être couronné aux jeux Olympiques, pour avoir doublé le stade. On voyoit son tombeau dans la Laconie près de l'Eurotas. Pausanias croit qu'il tomba malade incontinent après sa victoire, & qu'il se fit porter en ce lieu, où étant mort, il fut inhumé sur le grand chemin.

L'histoire des Éléens, dans le Catalogue de ceux qui ont été couronnés à Olympie, fait mention d'un autre Ladas, natif d'Égium en Achaïe, qui remporta aussi le prix aux jeux Olympiques, non de la longue course, mais simplement du stade.

Solin n'a pas cru trop exagérer la légèreté de Ladas le Sicyonien, en disant que ses pieds ne laissoient nuls vestiges sur le sable. On lui érigea une statue, qui étoit l'ouvrage du fameux sculpteur Myron, & sur laquelle on trouve dans l'Anthologie une jolie Épigramme. » Tel que tu étois dans la

(*a*) Pauf. pag. 119, 202, 203, 655. Cicer. ad Herenn. L. IV. c. 141. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 286, 287. T. III. p. 316.

» course, ô Ladas, lorsqu'à » peine touchant la carrière du » bout des ongles, tu laissois » bien loin derrriere toi un » coureur vîte comme le vent; » tel t'a représenté dans ce » bronze l'illustre Myron, ex- » primant sur tous tes traits, le » caractère d'un Athlete qui » aspire à la couronne Olym- » pique. En effet, cet Athlete » ne paroît-il pas tout plein » d'espérance? Ne voit-on pas » ses flancs agités pousser le » souffle, qui semble s'échap- » per de l'extrêmité de ses le- » vres? Tout de bronze qu'il » est, il va s'élancer vers la » couronne qui l'attend; & » son pied-d'estal n'est pas ca- » pable de le retenir. Merveil- » leux effet d'un art, qui don- » ne plus de légèreté, que la » vie même! «

LADAS [le Stade de], (*a*) *Ladæ Stadium*, Λάδα Στάδιον. Ce Stade, ainsi nommé parce que Ladas avoit coutume de s'y exercer à la course, étoit situé sur une route qui alloit à Orchomène ville d'Arcadie.

LADE, *Lade*, Λάδη, (*b*) isle de la mer Égée, située sur les côtes de l'Asie mineure, devant Milet. Selon Strabon, elle étoit environnée de quelques autres petites isles nommées Tragées, qui n'étoient que des retraites de voleurs. » Vis-à-vis de Milet, lit-on » dans Pausanias, il y a l'isle » de Lade qui se sépare en » deux autres petites isles, dont » l'une porte le nom d'Asté- » rius, parce qu'Astérius y a » son tombeau. »

Hérodote dit que l'isle de Lade étoit petite, & Thucydide, que les Athéniens étant mal reçus par les Miléfiens, se jetterent sur l'isle de Lade, qui est devant la ville. Cette isle au rapport de Pline, s'appelloit auparavant Late.

LADÈS, *Lades*, (*c*) fils d'Imbrasus, & frere de Glaucus. *Voyez* Glaucus.

LADOCÉE, *Ladocea*, (*d*) Λαδοκέα, village du Péloponnèse, dans l'Arcadie. Il avoit pris son nom de Ladocus fils d'Echémus.

LADOCUS, *Ladocus*, (*e*) Λάδοκος, fils d'Echémus, donna son nom au village de Ladocée, au rapport de Pausanias

LADON, *Ladon*, Λάδων, (*f*) fleuve du Péloponnèse, dans l'Arcadie, avoit sa source à environ soixante stades de Clitore. Pline met cette source dans les marais de Phénée.

» J'ai ouï dire, lit-on dans » Pausanias, que les mêmes » eaux qui font une espèce de » marais dans la plaine de Phé-

(*a*) Pauf. p. 475.
(*b*) Strab. p. 635. Pauf. p. 66. Herod. L. VI. c. 7. Thucyd. p. 569, 571. Plin. Tom. I. p. 286.
(*c*) Virg. Æneid. L. XII. v. 343.
(*d*) Pauf. p. 527.
(*e*) Pauf. p. 527.
(*f*) Plin. Tom. I. p. 196. Pauf. pag. 298, 486, 487. & seq. Strab. pag. 60, 389. Ovid. Metam. L. I. c. 18.

» née, après s'être engouffrées » sous les montagnes dont le » païs est environné, remontent & forment cette source; » ce qui en est, je ne sçais » pas. Mais, je sçais que dans » toute la Grece il n'y a pas » un autre fleuve qui soit comparable au Ladon pour la beauté de ses eaux; les aventures » de Daphné ont aussi contribué » à rendre ce fleuve célebre.

» Après avoir pris son cours » du côté de Leucase & de » Mésoboa, il passe à Nases, » à Orygre, & à Haluns; delà » il descend aux Thaliades & » vient baigner un temple de » Cérès Élusienne, qui est sur » la lisière du territoire de » Thelpuse. Dans ce temple, » on voit des statues de Cérès, » de Proserpine & de Bacchus, » qui toutes sont de marbre, & » ont pour le moins sept pieds » de haut. Le Ladon, après » avoir passé au pied du temple de Cérès, continue son » cours vers Thelpuse qu'il » laisse sur la gauche. De Thelpuse le Ladon vient gagner » le temple de Céres à Oncée; » ce temple est nommé par les » Thelpusiens le temple de » Cérès Érinnys, & Antimaque dans ses vers sur l'expédition des Argiens contre » Thebes, confirme cette dénomination. Du temple de » Cérès Érinnys, le Ladon va » passer entre le temple d'Apollon Oncéate qui est sur » la gauche, & le temple d'Esculape enfant, qui est sur la » droite. Il reçoit la rivière de » Tuthoa auprès d'Hérée, sur » les confins des Thelpusiens; & » la campagne, voisine du confluent des deux rivières, s'appelle par excellence la plaine. Ensuite, le Ladon va » tomber lui-même dans l'Alphée, près d'un endroit que » l'on nomme l'isle aux Corbeaux. Quelques-uns ont cru » que Stratie, Enispé & Rhipé » dont Homère fait mention, » étoient habitées; mais, c'est » une chimère, car le Ladon n'a » point d'isle qui soit plus grande qu'un bâtiment de transport; c'est à la vérité la plus » belle rivière qu'il y ait en » Grece, elle n'a pas même sa » pareille dans les païs Barbares, mais elle n'est pas assez » large pour avoir des isles, » comme on en voit sur le » Danube & sur le Pô. »

Ovide dans ses Fastes parle du Ladon, mais en homme qui consulte plus le besoin de sa poësie, que la nature de ce fleuve, car il lui donne beaucoup de rapidité. Selon lui, le Ladon entraîne tout; & dans » ses Métamorphoses, il dit au contraire qu'il roule tranquillement ses eaux sur le sable. Denys le Périégète lui donne le surnom d'Ogygius, Ωʹγύγιος que l'interprete Latin rend par *priscus*, ancien. Priscien, dans sa Périégese traduite de celle de Denys, le qualifie aussi *vetus*.

LADON, *Ladon*, Λάδων, (a)

(a) Pauf. p. 387.

autre fleuve du Péloponnèse, dans l'Élide. Il passoit au milieu de la ville de Pylos, & alloit se jetter dans le Pénée, selon Pausanias. Mais, suivant la carte de la Grece, par M. d'Anville, le fleuve qui arrosoit la ville de Pylos, alloit se jetter dans la mer Ionienne.

LADON, *Ladon*, Λάδων, (*a*) fleuve de Grece dans la Béotie, prit ensuite le nom d'Isménus.

LADON, *Lado*, (*b*) un des capitaines Arcadiens, qui suivirent Énée en Italie, où il fut tué par Halésus.

LADON, *Ladon*, (*c*) nom d'un des chiens d'Actéon. Il n'épargna pas plus que les autres son maître, quand il eut été changé en cerf.

LÆNA, (*d*) sorte d'habit des Romains. Il ressembloit presque à celui qu'on appelloit Chlamys. Les Grecs l'appelloient Chlaine. Il étoit d'une grosse étoffe, pour garantir du froid. C'étoit peut-être la synthèse, ou l'habit de festin, dont il est quelquefois fait mention chez les Anciens.

LAERCE. *Voyez* Diogène.

LAERCÉE *Laerceus*, (*e*) Λαέρκευς, doreur, dont parle Homère dans son Odyssée.

LAERTE, *Laërtes*, Λαέρτης, (*f*) fils d'Arcésius & roi d'Ithaque, eut d'Anticlée Ulysse, dont Homère a rendu le nom immortel. Ce Prince, après vingt années d'absence, étant revenu dans sa patrie, alla sans se faire connoître trouver Laërte, qui étoit à sa maison de campagne. Il le trouva tout seul dans le jardin, où il s'occupoit à arracher les méchantes herbes d'autour d'une jeune plante. Il étoit vêtu d'une tunique fort sale & fort usée, il avoit à ses jambes des bottines de cuir de bœuf toutes rapiécées, pour se défendre des épines. Il avoit aussi des gands fort épais, pour garantir ses mains, & sa tête étoit couverte d'une espèce de casque de peau de chevre. Il nourrissoit ainsi dans cet équipage sa triste douleur.

Quand Ulysse vit son pere accablé de vieillesse, & dans un abattement qui marquoit son deuil, il s'appuya contre un grand arbre & fondit en pleurs. Enfin, faisant effort sur lui-même, il délibéra en son cœur s'il iroit d'abord embrasser ce bon homme, lui apprendre son arrivée, & lui raconter comment il étoit revenu, ou s'il l'approcheroit pour s'entretenir avec lui avant que de se faire connoître. Ce dernier parti lui parut le meilleur, & il voulut avoir pour un moment le plaisir de réveiller

(*a*) Pauf. p. 557, 558.
(*b*) Virg. Æneid. L. X. v. 413.
(*c*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.
(*d*) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 308, 309.
(*e*) Homer. Odyff. L. III. v. 425.
(*f*) Homer. Odyff. L. XXIV. v. 205. & *seq*. Plut. T. I. p. 881. Virg. Æneid. L. III. v. 272. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 99, 390. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 88.

un peu sa douleur, afin de lui rendre ensuite sa joie plus sensible. *Voyez* Ulysse.

Laërte est mis par Apollodore au nombre des Argonautes, & on est surpris qu'il ne soit nommé que par cet Auteur. Ce qu'on peut dire pour le justifier, c'est que Laërte étoit contemporain de Jason & son parent, & c'est peut-être pour cette raison qu'il l'a inséré dans sa liste.

LÆTA [CLAUDIA], (a) *Claudia Læta*, vestale sous l'empire de Caracalla. Ce Prince, après avoir voulu lui-même déshonorer cette Vestale, la fit condamner. Elle fut enterrée vive avec deux de ses compagnes.

LÆTITIA, la Joie. *Voyez* Joie.

LÆTORIA [la Loi], *Lætoria lex*, (b) loi qui ordonnoit de donner des Curateurs à ceux qui étoient prodigues, ou sujets à des accès de fureurs.

LÆTUS, *Lætus*, Λαῖτος, (c) préfet du Prétoire sous l'empire de Commode, empêcha que ce Prince barbare ne fît brûler la ville de Rome, comme il l'avoit résolu. Depuis, ayant sçu que le même Commode vouloit le faire mourir avec quelques autres, il le prévint, & de concert avec eux il lui fit donner du poison l'an de Jesus-Christ 193. Lætus éleva à l'empire Pertinax; & trois mois après, il le fit massacrer, parce qu'il rétablissoit trop sévèrement la discipline militaire, & que par l'innocence & la droiture de ses mœurs, il lui reprochoit tacitement sa dissolution. Julien le fit tuer peu après.

LÆTUS, *Lætus*, Λαῖτος, (d) officier sous l'empire de Sévère, commandoit la cavalerie de ce Prince à la bataille de Lyon, où il tint une conduite équivoque & suspecte. Il étoit d'abord demeuré dans l'inaction, ayant, dit-on, le dessein perfide de laisser les deux rivaux, Sévère & Albin, se détruire l'un par l'autre, pour envahir ensuite la place que leur ruine laisseroit vacante. Lorsqu'il vit que la fortune commençoit à se déclarer pour Sévère, il conçut à quel danger son jeu criminel l'exposoit. Il se mit en mouvement, & vint prendre en flanc les gens d'Albin, que pressoit vivement en front la troupe conduite par Sévère. Ils ne purent résister à cette nouvelle attaque, & ne songeant plus qu'à fuir, ils allerent chercher un asyle dans la ville de Lyon, aussi bien qu'Albin leur malheureux chef.

Lætus avoit trop de mérite pour ne pas exciter la jalousie

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 157.

(b) Rosin. de Antiq. Rom. pag. 851, 913.

(c) Dio. Cass. pag. 827. *& seq.* Herodian. pag. 54. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 508. *& suiv.* T. V. p. 3. *& suiv.*

(d) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 84, 93, 99.

d'un Prince défiant. Il étoit guerrier & homme d'État, aimé des soldats, qui dans certaines occasions déclarerent qu'ils ne vouloient point marcher, s'ils ne l'avoient à leur tête. Ce dernier trait peut faire douter de la droiture de ses intentions & de sa fidélité déjà devenue suspecte, comme nous l'avons dit, à la bataille de Lyon. Mais, il n'y avoit rien de prouvé, & il étoit bien odieux de faire mourir un ancien ami, dont les services avoient été très-utiles à Sévère, & pour l'élever à l'Empire, & pour l'y maintenir, & qui s'étoit signalé également dans les guerres civiles & étrangères. L'Empereur prit un parti conforme à son génie rusé & artificieux. Il fit tuer Lætus dans une émeute de soldats, auxquels seuls il attribua cette mort, comme s'il n'y eût eu aucune part.

LÆTUS, *Lætus*, Λαῖτος, (*a*) officier sous l'empire de Caracalla. Comme il avoit enhardi ce Prince à tuer Géta son frere, il fut aussi le premier puni, & eut ordre de prendre du poison.

LÆVI LIGURES. (*b*) On lit dans Tite-Live, au sujet des différentes peuplades de Gaulois, qui allerent s'établir en Italie : *Post hos Salluvii, prope antiquam gentem Lævos Ligures, incolentes circa Ticinum amnem.* Ce passage est un peu obscur. M. Crévier l'explique ainsi : *Salluvii, qui post hos transiere, considunt prope antiquam gentem Lævos Ligures, sive è Ligurum genere, incolentes circa Ticinum amnem. Voyez* Leves.

LAGANUM, *Laganum*, (*c*) sorte de gâteau en usage chez les Anciens. Le Laganum n'étoit pas précisément un morceau de pâte cuite dans la graisse, une gauffre, une crêpe, un bignet, comme traduisent nos Dictionnaires. Le Laganum étoit une espèce de petit gâteau, fait avec de la farine, de l'huile & du miel ; c'étoit-là un des trois plats du souper d'Horace, à ce qu'il dit ; les deux autres consistoient, l'un en poireaux, & l'autre en feves. Mais, Horace sçavoit bien quelquefois faire meilleure chère, & il paroît assez par ses écrits qu'il s'y connoissoit.

Galien a fait mention de ce gâteau grossier.

LAGENA, nom que les Romains donnoient à toutes sortes de vases d'une étroite embouchure. Ce n'étoit pas une mesure.

LAGÉNOPHORIES, *Lagenophoria*, Λαγηνοφόρια, (*d*) fêtes célébrées du tems des Ptolémées à Alexandrie. Ces fêtes sont ainsi décrites par Ératosthène dans Athénée : » Lorsque Ptolémée, » dit-il, préparoit toutes les

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 150.

(*b*) Tit. Liv. L. V. c. 35.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 118.

(*d*) Athen. p. 276. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 218.

» victimes qu'on avoit accoû-
» tumé d'immoler à Bacchus,
» Arsinoé demanda à celui qui
» portoit des branches, quel-
» les fêtes on célébroit. Il lui
» répondit qu'on les appelloit
» les Lagénophories, parce
» que ceux qui les célébroient,
» soupoient sur des lits étendus,
» & buvoient chacun de la
» bouteille, qu'il avoit appor-
» tée de chez lui. Après qu'il
» se fut retiré, Arsinoé dit
» qu'il falloit que le festin fût
» mal proprement servi, puis-
» que les Convives n'étoient
» qu'un mêlange du bas peu-
» ple »

Le mot *Lagénophories* est pris de λάγηνος, *lagena*, bouteille, & φέρω, *fero*, je porte.

LAGIA, *Lagia*, (a) un des noms qu'a portés l'isle de Délos.

LAGIDES, *Lagidæ*, nom qu'on donna aux rois Grecs, qui posséderent l'Égypte, après la mort d'Alexandre. Les deux plus puissantes Monarchies qui s'éleverent alors, furent celle d'Égypte, fondée par Ptolémée, fils de Lagus, d'où viennent les Lagides, & celle d'Asie ou de Syrie, fondée par Séleucus, d'où viennent les Séleucides.

LAGOCOLASSAR, *ou plutôt* LABOCOLASSAR. *Voyez* Labocolassar.

LAGON, *ou* LAGOS. *Voyez* Lagos.

LAGOS, *Lagos*, (b) ville de l'Asie mineure. Tite-Live dit, sous l'an de Rome 563, & 189 avant l'ere Chrétienne, « que
» l'armée Romaine, partie de
» Cibyre, traversa la campa-
» gne des Sindéens, passa la
» rivière de Caulare, & campa
» le jour suivant, ou côtoya
» le marais Caralitide, & on
» s'arrêta à Mandropolis. En-
» suite, on s'avança vers La-
» gos où l'on ne trouva per-
» sonne; la peur en avoit chas-
» sé tous les habitans. On pil-
» la cette ville. Delà on mar-
» cha, depuis la source de la
» rivière de Lysis, jusqu'à une
» autre rivière nommée Co-
» bulatus; & on alla faire le-
» ver le siege d'Isionda, que
» les Termesséens tenoient
» bloquée. »

LAGUS, *Lagus*, (c) capitaine Latin, fut le premier qui s'offrit aux coups de Pallas, chef des Arcadiens. Dans le tems qu'il s'efforce d'arracher une grosse pierre, pour la lancer contre Pallas, celui-ci l'atteint d'un dard, dans l'endroit où l'épine du dos partage les côtes, & il l'en retire aussi-tôt.

LAHÉLA, *Lahela*, Χαλχ, (d) ville, ou païs, au-delà du Jourdain, où Théglathphalasar, roi d'Assyrie, transporta les

(a) Plin. T. I. p. 212.
(b) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 15.
(c) Virg. Æneid. L. X. v. 380. & seq.
(d) Genes. c. 2. v. 8, 17. Rég. L. IV. c. 15. v. 29. c. 17. v. 6. Paral. L. I. c. 5. v. 26.

tribus de Ruben, de Gad, & la demi-tribu de Manassé. Il y a beaucoup d'apparence que Lahéla est la même que Hala, ou peut-être le même païs que Hévila ou Cholas, vers la Colchide & l'Arménie. Il faut voir la dissertation de D. Calmet sur le païs, où les dix Tribus furent transportées.

LAIADES, *Liades*, (a) nom qu'Ovide donne à Œdipe, parce qu'il étoit fils de Laius.

LAIRE, *Laïra*, la même qu'Hilaïre. *Voyez* Hilaïre.

LAIS, *Laïs*, Λαισα, (b) ville de Palestine, que quelques-uns mettent dans la tribu de Nephthali.

Les enfans de la tribu de Dan, n'ayant pu se mettre en possession de ce qui leur étoit échu, & cherchant des terres pour y habiter, envoyerent cinq hommes pour aller reconnoître le païs de Laïs. Étant arrivés dans cette ville, ils trouverent le peuple comme avoient accoûtumé d'être les Sidoniens, sans aucune crainte, en paix, & en assurance, n'y ayant personne qui le troublât, extrêmement riche, fort éloigné de Sidon, & séparé de tous les autres hommes. Ils revinrent ensuite trouver leurs freres à Saraa & à Esthaol; & lorsqu'ils leur demanderent ce qu'ils avoient fait, ils leur répondirent; » Marchons vers ces » gens-là; le païs que nous » avons vu est très-riche & » très-fertile; ne négligez rien, » ne perdez point de tems. Allons nous mettre en possession de cette terre, nous le » ferons sans peine. Nous trouverons des gens en une pleine » assurance, une contrée fort » étendue, & le Seigneur nous » donnera ce lieu, où il ne » manque rien de tout ce qui » croit sur la terre. «

Il partit donc alors de la tribu de Dan, c'est-à-dire, de Saraa & d'Esthaol, un corps de six cens hommes bien armés; & étant venus à Laïs, ils trouverent un peuple qui se tenoit en assurance & dans un plein repos. Ils firent passer au fil de l'épée tout ce qui se trouva d'habitans dans la ville; ils y mirent ensuite le feu & la brûlerent, sans qu'il se trouvât personne pour les secourir, parce qu'ils demeuroient loin de Sidon, & qu'ils n'avoient aucune société, ni aucun commerce avec qui que ce fût. La ville étoit située dans la vallée qui étoit près de Beth-Rohob, & l'ayant rebâtie ils y demeurerent. Ils l'appellerent Dan, du nom de leur pere, qui étoit fils d'Israël, au lieu qu'auparavant elle s'appelloit Laïs.

On croit que Laïs est la même que Césarée de Philippe, connue aussi sous le nom de Panéade. Nous remarquerons que D. Calmet assure que Dan est différent de Laïs & de Panéade. Dan, dit-il, étoit à qua-

(a) Ovid. Metam. L. VII. c. 18.

(b) Judic. c. 18. v. 1. & seq.

tre milles de Panéade, en tirant du côté de Tyr.

LAIS, *Laïs*, Α'μὶς, (a) de la ville de Gallim, fut pere de Phalti.

LAIS, *Laïs*, Λαΐς, (b) célebre courtisanne, née à Hycara, petite ville maritime de Sicile, vivoit sous la CVI.e Olympiade, vers l'an de Rome 400, & 354 avant Jesus-Christ. On la croyoit fille de Timandra, concubine d'Alcibiade, & on la surnomma la Corinthienne, parce qu'elle demeura long-tems à Corinthe, où elle enchantoit tous ceux qui la voyoient. Cette Courtisanne vendoit chérement ses faveurs, & demanda pour une nuit dix mille drachmes à Démosthène, qui répondit qu'il n'achetoit pas si cher un repentir. Depuis étant amoureuse d'un jeune homme de Thessalie, elle abandonna Corinthe pour le suivre. Quelques femmes, jalouses de sa beauté, l'assassinerent dans un temple de Vénus, qui fut depuis nommé l'Homicide.

Athénée nous a conservé une Epigramme d'Épicrate, dans laquelle ce Poëte fait mention de Laïs. » Lorsque Laïs étoit » encore jeune poulette, ses » écus la rendoient si fière & » de si difficile accès, qu'on » avoit moins de peine à voir » le Satrape Pharnabaze. Mais, » depuis que le nombre des » années, l'a conduite à l'extrê» mité de sa longue carrière, » & que ses appas tombent en » ruine, chacun peut la voir » aisément, & cracher dessus. »

LAISA, *Laïsa*, Ε'λεασά, (c) lieu près de Béroth, dans la tribu de Benjamin. Ce lieu n'est connu dans l'Écriture, que par la bataille qui s'y donna entre Judas Maccabée d'une part, & Bacchide & Alcime grand-Prêtre des Juifs d'autre part. Démétrius Soter, ayant appris la mort de Nicanor & la défaite de son armée, envoya de nouveau en Judée Bacchide & Alcime, avec l'aîle droite de son armée, c'est-à-dire, l'élite de ses troupes, au nombre de vingt-deux mille hommes d'infanterie & deux mille de cavalerie. Ils vinrent d'abord à Jérusalem, croyant y rencontrer Judas Maccabée; mais, ayant appris qu'il étoit campé à Laïsa, avec trois mille hommes choisis, ils y allerent & se camperent à Bérée, qui n'en étoit pas éloignée. Les troupes de Judas Maccabée, voyant une si grande multitude d'ennemis, furent tellement saisies de crainte, que la plûpart déserterent, en sorte qu'il ne lui resta que huit cens soldats.

Judas Maccabée se voyant ainsi abandonné dans la nécessité où il se trouvoit de combat-

(a) Reg. L. l. c. 25. v. 44.

(b) Plut. Tom. I. p. 213, 553. Athen. p. 137, 570, 587. Cicer. ad Amic. L. IX. Epist. 26. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 442. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 223, 224. Tom. III. p. 312.

(c) Maccab. L. I. c. 9. v. 1. & seq.

tre, son cœur en fut tout abattu, & d'autant plus qu'il n'avoit pas le tems de rassembler d'autres soldats. Cependant, il ne laissa pas d'encourager ceux qui étoient restés avec lui, & de les animer au combat; mais, ils lui représenterent qu'ils étoient en si petit nombre, qu'il falloit plutôt différer la bataille, & attendre quelque nouveau renfort. Judas Maccabée leur répondit: » Dieu nous garde d'en » user ainsi, & de fuir devant » nos ennemis. Si notre heure » est venue, mourons coura» geusement pour nos freres, » & ne souillons point notre » gloire par une action si lâ» che. » Les ennemis, étant sortis de leur camp, vinrent audevant d'eux, ayant mis la cavalerie sur les deux aîles; les frondeurs & les archers marchoient devant l'armée, & le premier rang étoit composé des plus vaillans soldats. Bacchide étoit à l'aîle droite. Les trompettes des deux partis commencerent à sonner, les montagnes d'alentour retentirent de leur bruit, & Judas Maccabée, ayant remarqué que l'aîle droite où commandoit Bacchide étoit la plus forte, l'assaillit, la rompit, & la poursuivit jusqu'à la montagne d'Azot; mais, l'aîle gauche ayant enveloppé Judas Maccabée & ses gens parderriere, le combat fut longtems opiniâtre; & Judas Maccabée, enfin accablé par la multitude des ennemis, tomba mort, & ses gens prirent la fuite.

LAIUS, *Laius*, Λαίος, (*a*) fils de Labdacus, roi de Thebes, & de Nyctis, fille de Nyctéus, n'étoit encore qu'au berceau, lorsque son pere mourut; ce qui engagea Lycus, frere de Nyctéus, à s'emparer de la Couronne de son neveu. Les Thébains dans la suite rétablirent Laius sur le Trône; & ce rétablissement fut suivi de tant de malheurs, que l'histoire ancienne fournit peu d'exemples qu'on puisse comparer aux calamités, qui affligerent la ville de Thebes.

Diodore de Sicile, Apollodore, Stace, Eusebe & plusieurs autres, racontent que Laius, ayant épousé Jocaste, fille de Créon, roi de Thebes, apprit de l'Oracle, qu'il seroit mis à mort par l'enfant qui naîtroit de ce mariage; ce qui l'obligea de vivre avec la Reine dans une grande réserve; mais, un jour de débauche, il en approcha, & elle devint grosse. Lorsqu'elle fut accouchée, Laius, l'esprit rempli & troublé de la prediction, ordonna à un Domestique affidé, d'aller exposer l'enfant dans un lieu désert. Celui-ci, au lieu de l'abandonner à la merci des bêtes féroces, l'attacha par les pieds à un arbre, ce qui

(*a*) Lucian. Tom. II. pag. 182. Pauf. p. 549, 550, 580, 616. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 132. *& suiv.* Tom. VII. p. 181. *& suiv.*

lui fit donner le nom d'Œdipe. Phorbas, intendant des troupeaux de Polybe, roi de Corinthe, l'ayant trouvé dans ce triste état, le porta à son maître, qui le fit élever avec beaucoup de soin, & l'adopta. Ce jeune Prince, devenu grand, & étant informé de cette aventure, résolut d'aller consulter l'oracle d'Apollon, pour découvrir ses parens; & il eut pour réponse qu'il se donnât bien de garde de retourner dans son païs, parce qu'il devoit y tuer son pere, & épouser sa mere; ce qui l'obligea de se bannir volontairement de Corinthe, qu'il croyoit être le lieu dont l'Oracle avoit voulu parler; & comme il passoit par la Phocide, il trouva dans un détroit du mont Cithéron, Laius qui lui ordonna avec hauteur, de lui laisser le passage libre. On en vient aux mains, Œdipe tue son pere, & accomplit ainsi une partie de la prédiction de l'Oracle.

L'endroit où Laius fut tué, s'appelloit *le chemin qui fourche*. On voyoit encore du tems de Pausanias, au milieu de ce chemin, la sépulture de Laius & du Domestique qui le suivoit; de belles pierres de taille, entassées les unes sur les autres, en faisoient tout l'ornement. On dit que ce fut Damasistrate qui, pendant qu'il regnoit à Platées, trouva par hazard leur corps & les fit enterrer.

LALAGÉ, *Lalage*, (*a*) dont parle Horace dans une de ses Odes. Ce Poëte dit qu'il aimera toujours le doux sourire de Lalagé, ainsi que sa douce voix.

LALALIS, *Lalalis*, (*b*) ville de l'Asie Mineure, dans l'Isaurie, selon Pline. D'anciennes éditions en faisoient un fleuve.

LALLUS, *Lallus*, nom d'une Divinité, qui étoit invoquée par les nourrices pour empêcher les enfans de crier, & les faire dormir, comme on le voit dans Ausone; peut-être aussi n'étoit-ce que des contes & des chansons qu'on faisoit aux petits enfans pour les faire dormir.

LAMACHUS, *Lamachus*, Λάμαχος (*c*) Général Athénien, fut nommé commandant d'une flotte de treize vaisseaux, que Périclès laissa aux habitans de Sinope, pour les défendre contre le tyran Timésiléon. Ce Tyran ayant été chassé avec tous ceux de son parti, Périclès fit publier un décret, par lequel il étoit permis à six cens Athéniens qui s'offriroient d'eux-mêmes, d'aller s'établir à Sinope, & d'y partager & posséder les maisons & les terres qui avoient appartenu au Tyran.

LAMACHUS, *Lamachus*, Λάμαχος, (*d*) autre Général Athénien, entra, l'an 423 avant

(*a*) Horat. L. I. Ode. 19. v. 10. & seq.

(*b*) Plin. Tom. I. p. 271.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 163.

(*d*) Diod. Sicul. pag. 322. Thucyd. pag. 303.

Jesus-Christ, dans la mer de Pont, avec dix vaisseaux, & ayant jetté l'ancre devant Héraclée, à l'embouchure du fleuve Cachès, il vit périr sa flotte entière par une abondance extraordinaire de pluies; elles firent enfler le fleuve à un tel point, qu'il poussa tous les vaisseaux entre des passages étroits, & les brisa enfin contre terre.

LAMACHUS, *Lamachus*, Λάμαχος, (a) un des Généraux que les Athéniens nommerent l'an 415 avant Jesus-Christ pour aller faire le siege de Syracuse, & auxquels ils donnerent plein pouvoir d'ordonner tout ce qu'il jugeroit à propos, dans le cours de cette entreprise.

Un jour, Lamachus commandant seul l'armée, profita de cette occasion pour combattre les Syracusains, qui travailloient à tirer une muraille, depuis la ville jusqu'à l'enceinte des Athéniens. Comme, dans tous les combats, les Athéniens avoient toujours l'avantage, il arriva un jour qu'emportés par la victoire, ils poursuivirent les Syracusains trop loin, & avec assez de désordre. Lamachus, resté seul avec une poignée de gens, s'arrêta pour soûtenir tout l'effort de la cavalerie ennemie, qui venoit fondre sur lui. Cette cavalerie étoit commandée par Callicrate, distingué par sa valeur; cet officier, devançant sa troupe, défie Lamachus au combat. Lamachus pousse à lui & reçoit le premier une blessure mortelle; mais, il le joint & le perce de son épée, de sorte que dans le même moment, ils tombent tous deux sans vie, aux pieds de leurs chevaux. Les Syracusains, demeurés maîtres du corps & des armes de Lamachus, l'enleverent aussi-tôt.

Quelques-uns font périr Lamachus d'une autre façon. Les Athéniens étant descendus de l'Épipole dans la plaine, avant la pointe du jour, les ennemis lâcherent le pied, & se retirerent, ceux de la droite vers la ville, & les autres du côté de la riviere. Trois cens Athéniens d'élite voulant couper à ceux-ci le passage, coururent vers le pont; mais, la cavalerie ennemie qui y étoit en bataille pour la plus grande partie les repoussa, & étant venue fondre ensuite sur l'aîle droite des Athéniens, elle mit les premiers bataillons en désordre. Lamachus s'en étant apperçu de l'aîle gauche où il commandoit, y accourut avec les Argiens & quelques archers. Mais, ayant franchi un fossé, & se trouvant abandonné de ses troupes, il fut tué avec ceux qui l'avoient suivi. Les ennemis transporterent aussi-tôt leurs corps au de-là de la rivière, & voyant venir le reste de l'armée se retirerent.

(a) Corn. Nep. in Alcibiad. c. 3. Just. L. IV. c. 4. Plut. Tom. I. p. 200, 201, 202, 531. *& seq.* Diod. Sicul. p. 331, 334, 335. Thucyd. p. 485. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. II. p. 428, 453. T. V. p. 750.

Lamachus étoit bien, dit Plutarque, un homme de grand courage, plein de justice, & qui ne s'épargnoit nullement dans les combats, mais si pauvre & si simple que toutes les fois qu'il avoit commandé l'armée, dans les comptes qu'il rendoit à son retour, il n'oublioit jamais de marquer, tant pour son habit, tant pour ses pantoufles. Le même Plutarque remarque ailleurs que cette extrême pauvreté de Lamachus diminuoit son autorité & avilissoit son caractère. Cela étoit vrai sans doute dans une armée toute composée de gens pleins de vanité, qui n'avoient pensé qu'à se surpasser les uns les autres par la magnificence de leurs équipages. Mais, combien connoît-on de capitaines Romains, dont la pauvreté a relevé le caractère ? Horace a dit d'eux admirablement :

Hunc & incomptis Curium capillis,
Utilem bello tulit, & Camillum
Sæva paupertas.

Il ne faut donc pas prendre ce texte de Plutarque, comme un principe général, car il seroit faux. La pauvreté fait toujours honneur aux grands Hommes.

Au reste, ce Lamachus & les deux précédens pourroient bien n'être qu'un même général; d'autant plus que suivant la remarque de Plutarque, Lamachus etoit déjà fort avancé en âge, quand il fut choisi pour partager le commandement dans l'expédition où il perdît la vie.

LAMACHUS, *Lamachus*, Λάμαχος, (*a*) célebre Sophiste, du bourg de Myrrhène, avoit composé un panégyrique d'Alexandre & de Philippe, dans lequel il maltraitoit extrêmement les Thébains & les Olynthiens. Lorsqu'il le lut dans l'assemblée des jeux Olympiques, Démosthène s'éleva contre-lui, & en prouvant sur le champ, par des faits historiques & par les démonstrations les plus fortes, les grands biens que les Thébains & les Chalcidiens avoient faits à la Grece, & au contraire les grands maux que les flatteurs des Macédoniens lui avoient causés, il ramena tellement tous les assistans, déjà séduits par l'éloquence de Lamachus, que ce Sophiste, craignant l'émeute du peuple, fut obligé de se dérober secrétement de l'assemblée.

LAMACHUS, *Lamachus*, Λάμαχος, (*b*) général des Athéniens, dont parle Justin, vivoit environ 300 ans avant Jesus-Christ.

Lorsque les Athéniens, devenus tout puissans, & redoutés par les victoires qu'ils avoient remportées sur les Perses, eurent imposé une espèce de tribut à la Grece & à l'Asie pour l'entretien de leur flotte,

(*a*) Plut. T. I. p. 849, 850.

(*b*) Just. L. XVI. c. 3.

& que chaque ville contribuoit avec plaisir, à une dépense qui faisoit la sûreté de toutes; celle d'Héraclée fidelle à l'alliance qu'elle avoit faite avec les Rois de Perse, fut la seule qui refusa de payer sa part de cette contribution. Les Athéniens irrités font partir une armée sous la conduite de Lamachus, avec ordre d'exiger par la force ce qu'on ne vouloit pas accorder à la douceur. Mais, tandis que ce Général ravageoit le territoire d'Héraclée, ses vaisseaux qu'il avoit laissés à la rade, & la meilleure partie de l'équipage, périrent par une soudaine tempête. Comme il ne sçavoit quel parti prendre, car la perte de sa flotte fermoit la mer à son retour, & il n'osoit le tenter par terre, à cause qu'il n'avoit pas assez de troupes, pour forcer tant de nations Barbares, qu'il trouveroit dans sa retraite; les Héracléens jugeant qu'il leur seroit plus glorieux de saisir cette occasion, pour faire plutôt éclater leur générosité que leur vengeance, renvoyerent les Athéniens, après leur avoir fourni des vivres & des vaisseaux, & crurent qu'ils seroient assez dédommagés du ravage de leurs terres, s'ils pouvoient se faire des amis de ceux, qui étoient auparavant leurs ennemis.

LAMBDA, terme de Grammaire Grecque. C'est le nom de la onzième lettre de l'alphabet des Grecs. Le Lambda est une liquide immuable. Dans les nombres, le Lambda vaut 30. Sa figure est Λ & λ sur les médailles. Quand il signifie λυκάβαντος, il a celle de l'L Latine. Les Attiques le mettent pour ν. On le change aussi en Δ.

Lambda vient de l'Hébreu *Lamed*, ou du vieux Syrien *Lambda*.

LAMECH, *Lamech*, (a) Λάμεχ, de la race de Caïn, fut fils de Mathusaël & pere de Jabel, de Jubal, de Tubalcaïm & de Noëma. Lamech est célebre dans l'Écriture par sa polygamie, dont on le croit le premier Auteur dans le monde. Il épousa Ada & Sella. Ada fut mere de Jabel & de Jubal; & Sella, de Tubalcaïm & de Noëma sa sœur. Un jour, Lamech dit à ses femmes: » Écoutez-moi, » femmes de Lamech. J'ai tué » un homme de la blessure que » je lui ai faite. J'ai assassiné » un jeune homme du coup » que je lui ai donné. Mais, si » on n'a pu tuer Caïn sans être » puni sept fois, en tuant » Lamech on le seroit septante » fois sept fois. »

Ces paroles sont une énigme à laquelle on n'entend rien. On peut consulter les Commentateurs. La tradition des Hébreux est que Lamech, étant devenu aveugle, avoit tué Caïn à la

(a) Genes. c. 4. v. 18. & seq. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 7.

chasse, sans le connoître, croyant tuer une bête; & qu'ensuite il avoit encore tué Tubalcaïm son propre fils, qui avoit été cause de ce meurtre, parce qu'il lui avoit dit de tirer en un endroit dans des brossailles, où il avoit vu remuer quelque chose. On fait diverses autres suppositions pour expliquer le passage de Lamech, toutes presque également absurdes & incertaines.

Josephe dit que Lamech eut soixante-dix-sept fils de ses deux femmes; mais, l'Écriture ne lui donne que trois fils & une fille. L'Auteur du livre intitulé *Polygamia triumphatrix*, fait de Lamech son héros, & veut que l'Écriture ait fait mention de sa Polygamie pour la louer.

LAMECH, *Lamech*, (*a*) Λάμεχ, fils de Mathusala, ayant vécu cent quatre-vingt-deux ans, engendra un fils; & il le nomma Noë, en disant: » Celui-ci nous consolera de » nos travaux, & des œuvres » pénibles auxquelles nos mains » sont appliquées, à cause de » la malédiction, dont le Sei» gneur a frappé la terre. » Après que Lamech eut engendré Noë, il vécut cinq cens quatre-ving-quinze ans, & il engendra des fils & des filles. Il mourut l'an du monde 1651, quelques années avant le déluge.

LAMENTATION, *Lamentatio*, plainte forte & continuée. La plainte s'exprime par le discours; les gémissemens accompagnent la Lamentation; on se Lamente dans la douleur, on se plaint du malheur. L'homme qui se plaint démande justice; celui qui se Lamente, implore la pitié.

LAMENTATIONS, *Lamentationes*, (*b*) nom que l'on donne à un poëme lugubre, que Jérémie composa à l'occasion de la mort du pieux roi Josias, & qui fut long-tems dans la bouche de tous les chantres & chanteuses d'Israël.

On croit que ce fameux Poëme est perdu; mais, il nous en reste un autre du même Prophete composé sur la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor. On en voit les preuves dans tous les chapitres des Lamentations. La Préface qui est très-ancienne, le marque expressément. Jérémie parle partout de Jérusalem & du Temple, comme de choses détruites, désolées, profanées. L'Auteur de l'Ecclésiastique dit qu'après la prise de Jérusalem, les ennemis rendirent désertes les voies qui menent à Jérusalem, faisant allusion à ce passage des Lamentations: *Viæ Sion lugent, eò quòd non sint qui veniant ad solemnitatem*.

Dans les deux premiers chapitres des Lamentations, Jéré-

(*a*) Genes. c. 5. v. 25. *& seq.*
(*b*) Paral. L. II. c. 35. v. 25. Ecclesiastic. c. 49. v. 8. Thren. c. 1. v. 4. c. 4. v. 20.

mie eſt principalement occupé à faire la deſcription des incommodités du ſiege de Jéruſalem. Dans le troiſième, il déplore les perſécutions que lui-même a ſouffertes. Le quatrième roule ſur la ruine & ſur la déſolation de la ville & du Temple, & ſur la diſgrace du roi Sédécias. Voici comme il parle de ce Prince infortuné. » L'oint du Seigneur que nous » aimions comme notre vie, » qui nous étoit auſſi cher que » nous-mêmes, a été pris pour » nos iniquités ; ce Prince ſi » bon, à qui nous avions dit : » Nous vivons ſous votre om- » bre au milieu des nations. »

Le cinquième chapitre eſt une eſpèce de formule de prieres pour les Juifs, dans leur diſperſion & dans leur captivité. Tout à la fin, il parle de la cruauté des Iduméens, qui avoient inſulté au malheur de Jéruſalem, & qui avoient contribué à ſa déſolation, & il les menace de la colère du Seigneur. Ce dernier chapitre fut écrit apparemment après les autres, puiſqu'il ſuppoſe que le Temple étoit tellement ruiné, qu'il ſervoit de retraite aux renards, & que le peuple étoit déjà en captivité.

Les quatre premiers chapitres des Lamentations ſont en vers Acroſtiches & Abécédaires, chaque verſet, ou chaque couplet commençant par une des lettres de l'alphabet Hébreu, rangées ſelon l'ordre Alphabétique. Le premier & le ſecond chapitre contiennent vingt-deux verſets ſuivant le nombre des lettres de l'alphabet. Le troiſième chapitre a trois verſets de ſuite qui commencent par la même lettre ; le quatrième chapitre eſt ſemblable aux deux premiers, & n'a que vingt-deux verſets ; le cinquième n'eſt pas Acroſtiche.

Il y a une choſe particulière dans les chapitres ſecond, troiſième, & quatrième ; c'eſt que la lettre *pe* y eſt miſe avant l'*aïn*, au lieu que dans le chapitre premier, & dans tous les pſeaumes Acroſtiches & Abécédaires, l'*aïn* précede toujours le *pe*. On ignore la raiſon de ce dérangement. Les Copiſtes ont voulu quelquefois réparer ce prétendu défaut, mais la ſuite du diſcours demande qu'on laiſſe les choſes comme elles ſont.

Les Hébreux donnent au livre des Lamentations le nom d'*Echa*, du premier mot du texte ; ou celui de *Kinnoth*, c'eſt-à-dire, Lamentations. Les Grecs les appellent Thrènes, terme qui ſignifie la même choſe en leur langue. Le ſtyle des Lamentations de Jérémie eſt vif, tendre, pathétique, touchant. C'étoit le talent particulier de ce Prophete, que d'écrire des choſes triſtes & touchantes. Il n'y eut jamais de ſujet plus digne de larmes, ni écrit dans des ſentimens plus affectueux & plus tendres.

Les Hébreux avoient accoûtumé de faire des Lamentations,

ou des cantiques lugubres à la mort des grands Hommes, des Princes, des Héros qui s'étoient distingués dans les armes, & & même à l'occasion des calamités publiques. Ils avoient même des recueils de ces sortes de Lamentations, comme il paroît par les Paralipomènes. Nous avons encore celles que David composa à la mort d'Abner & de Jonathas. Les prophetes, Isaïe, Jérémie, & Ezéchiel, après avoir prédit la désolation de l'Égypte, de Tyr, de Sidon & de Babylone, ont fait des Lamentations sur la chûte de ces villes, ou de ces États. Il semble par Jérémie qu'il y avoit des pleureuses à gages.

LAMIA, *Lamia*, Λαμία, (*a* ville de Grece, dans la Thessalie, devenue fameuse par la guerre que les Grecs firent contre les Macédoniens, après la mort d'Alexandre le Grand. Cette guerre est appellée la guerre Lamiaque, parce qu'Antipater, après avoir été vaincu, se réfugia à Lamia, où les Athéniens l'assiégérent.

Strabon dit que Lamia étoit à trente stades, c'est-à-dire, à environ cinq quarts de lieues du fleuve Sperchius. Il la compte un peu après entre les villes de la Phthiotide. Pline met aussi Lamia dans cette même contrée. Cette ville dominoit sur une plaine qui s'avançoit jusqu'au golfe Maliaque; & sa situation sur une éminence, dont la vue s'étendoit principalement du côté d'Héraclée, faisoit que l'espace qui étoit entre les deux villes, quoique de sept milles, paroissoit assez court.

Man. Acilius Glabrio alla attaquer la ville de Lamia, l'an 190 avant Jesus-Christ. Il n'ignoroit pas que quelque tems auparavant, Philippe l'avoit déjà réduite aux dernières extrêmités, & il étoit persuadé qu'il étoit alors aisé d'emporter cette place qui paroissoit ne rien craindre. Il partit donc d'Élatie, & vint d'abord camper dans le païs ennemi, aux environs du fleuve Sperchius. La nuit suivante, il partit, & vint investir la ville, dès que le jour parut. Quoiqu'une attaque si imprévue eût jetté la terreur & la consternation dans l'esprit des habitans, cependant ils défendirent ce jour-là leur ville, avec plus de constance qu'un péril si subit ne sembloit en devoir faire attendre d'eux, les hommes combattant dedessus les murailles, pendant que les femmes leur y apportoient des traits de toutes les espèces, & des pierres qu'ils jettoient contre les Romains, qui montoient à l'escalade en plusieurs endroits en même-tems. Man. Acilius Glabrio, ayant fait sonner la retraite, ramena ses gens

(*a*) Strab. pag. 433, 434. Plin. T. I. pag. 199. Tit. Liv. L. XXVII. c. 30. L. XXXII. c. 4. L. XXXV. c. 43 L. XXXVI. c. 25. L. XXXVII. c. 4, 5. L. XXXIX. c. 23. Diod. Sicul. pag. 631. *& seq.* Pauf. p. 2, 351. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 30. *& suiv.*

dans le camp vers le midi ; & après leur avoir fait prendre de la nourriture & du repos, il les avertit de se tenir prêts le lendemain avant le jour, pour attaquer la ville, leur déclarant en même-tems qu'ils ne rentreroient point dans leur camp, qu'ils ne l'eussent mise en son pouvoir. Elle fut donc escaladée à la même heure que la veille par plusieurs côtés ; & comme les assiégés manquoient d'armes, & qu'ils ne la défendoient pas avec les mêmes forces, ni avec le même courage que la première fois, elle fut prise au bout de quelques heures. Le général Romain, ayant fait vendre une partie du butin, distribua le reste à ses soldats.

Cette ville subsiste encore de nos jours, & s'appelle Reiton.

Quelques éditions de Pline mettoient une Lamia dans la Béotie ; mais, le P. Hardouin lit Larymna.

LAMIA, *Lamia*, Λάμεια, Λαμία, c'est-à-dire, dévoratrice, du Phénicien *Lahama*, qui signifie dévorer.

LAMIA, *Lamia*, Λαμία, (*a*) nymphe, fille de Neptune, fut aimée de Jupiter, duquel elle eut une fille, nommée Hérophile.

LAMIA, *Lamia*, Λαμία, (*b*) Reine d'une extrême beauté, que la fable faisoit habiter dans un antre vaste, & garni dans toute son étendue d'ifs & de lierre ; mais, la fable ajoute qu'en punition de la férocité de son caractere & de ses mœurs, elle fut transformée en bête sauvage. On raconte qu'ayant perdu tous ses enfans, elle tomba dans un tel désespoir, que jalouse de toutes les femmes qui avoient conservé les leurs, elle les faisoit enlever d'entre leurs bras, pour les massacrer elle-même. C'est pour cela dit Diodore de Sicile, que cette femme est devenue odieuse à tous les enfans, qui craignent même d'entendre prononcer son nom. On ajoute que quand elle s'étoit enivrée, elle permettoit de faire tout ce qu'on vouloit, sans craindre de sa part aucune perquisition de ce qui s'étoit passé, avant qu'elle fût revenue de l'assoupissement où son ivresse l'avoit plongée. C'est pour cela aussi que quelquefois avant que de boire, elle mettoit ses yeux dans un sac, la fable transportant ainsi à une précaution volontaire & délibérée, l'effet que le vin fait sur ceux qui en boivent une trop grande quantité, quoique le sommeil qu'amene l'ivresse ne soit pas de leur intention.

Au reste, que Lamia fût née dans une province de l'Afrique, ces deux vers d'Euripide en font foi :

Par son nom de tout tems l'Africaine Lamie
De tout vice de mœurs désigna l'infamie.

(*a*) Pauf. p. 630.

(*b*) Diod. Sicul. p. 754.

LAMIA, *Lamia*, Λαμία. *Voyez* Auxésie.

LAMIA, *Lamia*, Λάμεια, (*a*) fille de Cléonor d'Athènes, célèbre joueuse de flûte & fameuse courtisanne, fut aimée de Ptolémée I. roi d'Égypte. Elle fut prise dans la bataille navale que Démétrius Polyorcete gagna sur ce Prince, auprès de l'isle de Chypre. Ayant été amenée à Démétrius, elle lui parut si aimable, quoiqu'elle eût déjà atteint un âge fort avancé, qu'il la préféra à toutes ses autres maîtresses. Elle excelloit en bons mots & en reparties agréables.

Un jour, Lamia voulant donner à Athènes, un festin à Démétrius, mit à contribution plusieurs particuliers de son autorité privée ; & le festin fut si magnifique & d'une si grande réputation, que Lyncée de Samos nous en a laissé la description & tout le détail. Sur quoi un Poëte comique de ce temslà, appella non moins plaisamment que véritablement, cette Lamia *Elépole*, terme qui veut dire preneuse de villes; & Démocharès de Soles appella aussi très-plaisamment Démétrius *Mythos*, c'est-à-dire, fable, parce qu'il avoit toujours avec lui cette Lamia, comme les fables ont d'ordinaire une sorcière appellée Lamia, pour faire peur aux enfans.

La grande autorité de cette Courtisanne, & la violente passion avec laquelle Démétrius l'aimoit, n'excitoient pas seulement contre elle la jalousie & l'envie de ses femmes, mais encore la haine de tous les amis de ce Prince. Démétrius ayant envoyé des Ambassadeurs à Lysimachus, un jour ce Prince s'amusoit à parler familiérement avec ces Ambassadeurs, leur montroit sur ses bras & sur ses cuisses, de grandes & profondes cicatrices des ongles d'un lion, & leur racontoit comment il avoit été obligé de combattre contre un lion, ayant été enfermé par Alexandre dans la cage avec ce furieux animal. A ce récit, les Ambassadeurs se prirent à rire, & lui dirent que le Roi leur maître portoit au coup les marques d'une bête plus furieuse encore, qui étoit Lamia. Et en effet, c'est une chose dont on ne sçauroit assez s'étonner, que Démétrius, qui avoit témoigné tant de répugnance à épouser Philla, parce qu'elle étoit d'un âge disproportionné au sien, ait aimé si éperdument & pendant un si long-tems, Lamia qui étoit surannée & passée.

On assure que les Thébains & les Athéniens lui éleverent un temple sous le nom de Vénus Lamia.

LAMIA, *Lamia*, Λάμεια, (*b*) dame Athénienne, qui fut

(*a*) Plut. T. I. p. 895. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 144, 145.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VIII. p. 159, 160, 168.

aimée de Démétrius de Phalère. On doute si ce ne seroit pas la même que la précédente.

LAMIA, *Lamia*, (*a*) nom d'une famille Romaine. C'étoit une branche de la maison des Éliens, & apparemment elle n'y étoit entrée que par adoption; car, on la fait descendre du Lamus fils de Neptune, & roi des Lestrigons, qui demeuroit dans une ville qu'on nomma depuis Formies. C'est le sentiment d'Horace. Une aussi ancienne généalogie que celle dont ce Poëte flatte Élius Lamia son ami, est sans doute cause que Juvénal, voulant désigner un Dame de la première qualité, l'a désignée par ces paroles, *quadam de numero Lamiarum*.

Il y a beaucoup d'apparence, que celui à qui Horace adresse une Ode du troisième livre, & dont il parle en divers autres endroits avec des marques d'estime, étoit pere de Lucius Élius Lamia, qui mourut vers la fin de l'empire de Tibère, l'an de Rome 786, après avoir été gouverneur de la Syrie, d'où on l'avoit tiré pour lui donner le gouvernement de Rome. Il fut honoré des funérailles de Censeur. De lui descendoit peut-être Élius Lamia, mari de Domitia Longina, que Domitien lui ôta.

LAMIA [L. HELVIUS], (*b*) *L. Helvius Lamia*, étoit un homme fort laid de figure. Il y a apparence qu'on doit lire Élius, au lieu d'Helvius.

LAMIA [L. ÉLIUS], (*c*) *L. Ælius Lamia*, illustre chevalier Romain, qui, pour s'être distingué par son zele pour la cause de Cicéron, fut relégué par le consul A. Gabinius, à deux cens milles de Rome, l'an 58 avant Jesus-Christ.

Nous avons deux lettres de Cicéron à D. Brutus, en faveur de L. Élius Lamia. » Si vous » n'avez rien qui vous embarrasse, dit Cicéron dans la pre» mière lettre, ni qui vous » occupe trop l'esprit comme » je l'espère, & que le por» teur de ma lettre sçache assez » bien prendre son tems, pour » vous la donner à propos, » je m'assure d'obtenir aisé» ment ce que je désire de vous. » Lamia demande la Préture; » c'est celui de tous mes amis, » avec qui j'ai plus de fami» liarité. Il y a entre lui & » moi une très-ancienne & très» grande union; & ce qui est en» core plus à considérer, rien » ne me charme tant que cette » familiarité dans laquelle nous » vivons lui & moi. Il m'a ou» tre cela fait un grand plaisir » & rendu un service considé» rable, dont je lui suis rede» vable. Car, étant le premier » de l'ordre des Chevaliers, » dans le tems de la persécu» tion de Clodius, comme il » me défendoit vigoureusement

(*a*) Juven. Satyr. 6. v. 383.
(*b*) Cicer. de Oator. L. II. c. 145.

(*c*) Cicer. Orat. post Redit. in Senat. c. 10. pro Sest. c. 22. ad Amic. L. XI. Epist. 16, 17. L. XIII. Epist. 62.

» contre lui, il fut relégué par » le consul Gabinius; ce qui » n'étoit point encore arrivé » jusqu'alors à aucun citoyen » Romain.

» Il me seroit bien honteux » de ne me pas souvenir d'une » chose, dont tout le peuple » Romain se souvient. Ainsi, » mon cher Brutus, persua- » dez-vous que c'est moi-mê- » me qui demande la Préture. » Car, quoique L. Lamia soit » un homme de grande consi- » dération, & qui s'est acquis » beaucoup d'éclat & de cré- » dit, par la magnificence du » présent qu'il fit au peuple » étant Édile, je me suis néan- » moins chargé de toute l'af- » faire, comme s'il n'étoit rien » de tout cela. Maintenant donc » si vous avez autant d'estime » pour moi, que vous en fai- » tes paroître, puisque vous » avez à votre disposition les » centuries des Chevaliers, & » que vous avez tout pouvoir » sur eux, écrivez à Lupus, qu'il » ait soin de nous faire donner » leurs suffrages. Je ne vous » tiendrai pas davantage; je » vais finir en vous déclarant » ma pensée. C'est, mon cher » Brutus, que quoique j'atten- » de tout de vous, vous ne pou- » vez pas néanmoins me faire » un plus grand plaisir que ce- » lui-là. «

» L. Lamia est celui de tous » mes amis, dit Cicéron dans » l'autre lettre, avec lequel » j'ai le plus de familiarité. Il » m'a rendu non-seulement de » grands devoirs d'amitié, mais » encore des services très-con- » sidérables, & très-connus de » tout le peuple Romain. Après » s'être signalé dans la charge » d'Édile, par ses magnificen- » ces en faveur du peuple, il » demande celle de Préteur & » tout le monde sçait qu'il ne » manque pour cela, ni de mé- » rite, ni de crédit. Mais, il » me semble voir de si fortes » brigues, que je dois tout » craindre, & me charger mê- » me de tout le soin de pour- » suivre l'effet de cette deman- » de de Lamia. Je vois assez » combien vous me pouvez ai- » der en cela; & je ne doute » nullement que vous ne soyez » très-porté à me faire ce plai- » sir. Je vous prie donc, mon » cher Brutus, de vouloir bien » vous persuader qu'il n'y a » rien que je puisse vous de- » mander avec plus d'empres- » sement, rien que vous puis- » siez faire pour moi de plus » obligeant, que d'appuier » par tout ce que vous avez » de crédit & d'autorité, & par » tous vos soins la demande » de L. Lamia. Je vous prie » encore une fois & très-instam- » ment de le faire. »

Ces deux morceaux servent à faire connoître celui, en faveur duquel les lettres ont été écrites. On croit que c'est lui, qui, ayant passé pour mort, de telle sorte qu'on avoit déjà mis le feu au bûcher, recouvra le sentiment par l'action du feu.

LAMIA [Q. ÉLIUS], (a) *Q. Ælius Lamia*, ami d'Horace. Ce Poëte parle de la noblesse & de l'antiquité de sa famille, dans l'Ode suivante qu'il lui adresse. » Noble Élius, car » on dit que vous & les anciens » Lamias, dont les descendans » sont écrits dans nos Fastes, » vous tirez votre nom & votre » origine, de cet antique Lamus » qui fonda le royaume de Formies, & étendit au loin son Empire sur ces rivages, où le Lyris » promene lentement ses eaux. » Demain, si la vieille Corneille, qui annonce la pluie, » ne m'a point trompé, une » tempête causée par l'Eurus, » couvrira d'herbage les bords » de la mer, & jonchera de » feuilles la terre dans les bois. » Tandis que vous le pouvez » encore, prenez de justes précautions. Demain vous aurez » le loisir de faire, avec tous » vos domestiques, des libations de vin pur au génie, » & de vous regaler d'un cochon de lait. »

LAMIA [L. ÉLIUS], *L. Ælius Lamia*. Voyez Élius.

LAMIA SYLLANUS, (b) *Lamia Syllanus*, avoit épousé l'aînée des filles de Tite Antonin.

LAMIA [CORNÉLIUS], (c) *Cornelius Lamia*, jeune homme qui ne nous est connu que par un monument, qu'il avoit consacré aux grands Dieux, Jupiter & Hercule.

LAMIA, *Lamia*, (d) femme très-riche & très-qualifiée de Ségeste. Sa maison fut pendant trois ans remplie de toiles appartenantes à Verrès; & elle lui fit une couverture de lit toute entière en cramoisi.

LAMIAINS [les Jardins], *Horti Lamiani*, (e) Jardins au voisinage de Rome, & hors de de la ville. Suétone dit qu'on y brûla le corps de Caligula.

LAMIES, *Lamiæ*, (f) spectres, qu'on représentoit avec un visage de femme, & qu'on disoit se cacher dans les buissons, près des grands chemins, pour dévorer les passans. On leur donna ce nom du mot Grec λαμη̃ς ou λαιμὸς, qui signifie voracité; à moins qu'on n'aime mieux adopter le sentiment de Bochart, qui tire de Libye la fable des Lamies, & qui donne à ce mot une étymologie Phénicienne, dont le sens est le même que celui de l'étymologie Grecque.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que de tout tems & en tous païs, on a inventé de pareilles chimeres; dont les nourrices, les gouvernantes, & les bonnes femmes, se servent, comme d'un épouvantail pour faire peur à leurs enfans, les empê-

(a) Horat. L. I. Ode 21. L. III. Ode 22. L. I. Epist. 14. v. 6.

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 327.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 47.

(d) Cicer. in Verr. L. VI. c. 51.

(e) Sueton. in Caligul. c. 59.

(f) Horat. Ars Poëtic. v. 340.

cher de pleurer, ou les appaiser. C'est une coûtume d'autant plus mauvaise, que rien n'est plus capable d'ébranler ces petits cervaux, si tendres & si flexibles, & d'y produire des impressions de frayeur, dont ils se ressentent malheureusement toute leur vie.

Lucilius se moque en très-beaux vers de la frayeur de l'homme, qui parvenu à l'âge de raison, ajoute encore foi à ces sortes d'êtres imaginaires.

Terrificas Lamias Fauni quas, Pompiliique
Instituere Numæ, tremit has; hîc omnia ponit,
Ut pueri infantes credunt signa omnia ahena
Vivere . . . .

» Et toutes les effroyables » Lamies, que les Faunus & les » Numa Pompilius ont inventées, il les craint. Il croit, » que tous ses maux & ses biens » dépendent d'elles, comme les » petits enfans croyent que toutes leurs poupées & toutes les » statues sont vivantes. »

La Fontaine a renchéri sur cette pensée de Lucilius, dans cette strophe de son ingénieuse fable, le statuaire & la statue de Jupiter :

L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'Idole,
Qu'on jugea qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole.
Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'ouvrage,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage, &c.

Le commencement de cette fable est d'une toute autre beauté, & peut-être la Fontaine n'a rien fait de si fort.

Les Arabes content mille choses des Lamies, des Fées ou Méduses, qu'ils croyent être des démons ou mauvais génies du nombre de ceux à qui Dieu avoit donné le gouvernement du monde, avant qu'il l'eût confié à Éblis, qui dans la suite se révolta, & fut précipité dans l'enfer. Ils croyent que les anciens génies, ou Dives, ou Ginns étoient mâles & femelles; les Dives étoient les mâles, & les Péris les femelles. Les Péris sont d'une beauté extraordinaire, & ne font point de mal; au contraire, les Dives sont laids & mauvais, & font ordinairement la guerre aux Péris. La nourriture de celles-ci sont des odeurs les plus excellentes; leur païs est le Ginnistan, comme qui diroit la Féerie, le païs des Génies, des Fées ou des Lamies. Ils disent que Salomon, ayant eu l'avantage de vaincre une de ces Lamies, l'employa à une infinité de choses merveilleuses & extraordinaires.

LAMMA, *Lamma*, (*a*) Λαμ-

(*a*) Matth. c. 27. v. 46. Marc. c. 15. v. 34.

μα̃, terme Hébreu qui veut dire pourquoi & à quel sujet. Ce terme se lit dans saint Matthieu & dans saint Marc.

LAMON, autrement Lamus. *Voyez* Lamus.

LAMOTIDE, *Lamotis*. *Voyez* Lamus.

LAMPADATION, espèce de question qu'on faisoit souffrir aux premiers martyrs Chrétiens, quand ils étoient étendus sur le chevalet. On leur appliquoit aux jarrets des lampes ou bougies ardentes.

LAMPADOMANTIE, *Lampadomantia*, divination dans laquelle on observoit la forme, la couleur, & les divers mouvemens de la lumière d'une lampe, afin d'en tirer des présages pour l'avenir.

Ce mot est tiré du Grec λαμπὰς, *lampas*, lampe, & μαντεία, *divinatio*, divination.

C'est de cette divination que parle Properce, lorsqu'il dit :

Sed neque suppletis constabat flamma lucernis.

Et ailleurs :

Seu voluit tangi Parca lucerna mero.

Pétronne en fait aussi mention dans sa Satyre. Cependant, on pense que la Lampadomantie étoit une espèce d'augure.

Delrio rapporte à la Lampadomantie, la pratique superstitieuse de ceux qui allument un cierge, en l'honneur de saint Antoine de Pade, pour retrouver les choses perdues.

LAMPADOPHORE, *Lampadophorus*, Λαμπαδηφόρος, (a) nom que l'on donnoit à celui qui portoit le flambeau dans les Lampadophories. Ce nom fut encore appliqué à ceux qui donnoient le signal du combat en élevant en haut des torches & des flambeaux. Ce mot est dérivé de λαμπὰς, *lampas*, une lampe, un flambeau. Et φέρω, *fero*, je porte.

LAMPADOPHORIES, *Lampadophoria*, Λαμπαδηφορία, (b) nom d'une fête des Grecs, dans laquelle ils allumoient une infinité de lampes en l'honneur de Minerve, de Vulcain & de Prométhée, toutes en actions de graces de ce que la première leur avoit donné l'huile ; que Vulcain étoit l'inventeur des lampes, & que Prométhée les avoit rendu inutiles, en dérobant le feu du Ciel. Le même jour de cette fête, ils faisoient des sacrifices & des jeux, dont le grand spectacle consistoit à voir courir des hommes un flambeau à la main pour remporter des prix.

On célébroit dans Athènes trois fois l'année, cette course de flambeau ; la première, pendant la fête des Panathénées, en

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 9.

(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 218. T. V. p. 204. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. p. 530. T. IV. p. 14. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 264.

l'honneur de Minerve; la seconde, pendant la fête de Vulcain, à l'honneur de ce même Dieu; la troisième à l'honneur de Prométhée, & pendant sa fête. Celle des Panathénées se faisoit au port du Pirée, & les deux autres, dans le Céramique, c'est-à-dire, dans le parc de l'Académie.

De jeunes gens couroient successivement un certain espace de toutes leurs forces, en portant à la main un flambeau allumé. Celui entre les mains de qui le flambeau venoit à s'éteindre, le donnoit à celui qui devoit courir après lui, & ainsi des autres; mais, celui-là seul étoit victorieux, qui achevoit sa carrière avec le flambeau toujours allumé. A la course des Panathénées, on jettoit le flambeau tout allumé du haut d'une tour, & aux deux autres celui qui devoit courir, l'alloit allumer sur l'autel de Prométhée, près de la statue de l'Amour consacrée par Pisistrate.

Le jour de la fête de Cérès se nommoit par excellence *dies Lampadum*, le jour des flambeaux, en mémoire de ceux que la Déesse alluma aux flammes du mont Étna, pour aller chercher Proserpine. Tous les initiés aux mystères de la Déesse, célébroient dans l'Attique le jour des flambeaux. Phedre, découvrant à sa nourrice l'amour dont elle brûle pour Hippolyte, lui dit dans Séneque, que sa passion lui fait oublier les Dieux; qu'on ne la voit plus avec les dames Athéniennes, agiter les flambeaux sacrés autour des autels de Cérès.

LAMPE, *Lucerna*, *Lychnus*, (*a*) vaisseau propre à faire brûler de l'huile, en y joignant une meche de coton pour éclairer.

Les Lampes servoient chez les Anciens, à trois principaux usages, indépendamment de l'usage domestique.

Elles servoient, 1.° Aux fêtes, aux temples, & aux actes de Religion; car, quoique l'usage de la cire ne fût pas inconnu aux Anciens, quoiqu'ils usassent de gros flambeaux, ils n'avoient point de bougies comme nous, mais des Lampes de différentes grandeurs, formes & matières; d'où vient le proverbe Latin: *Tempus & oleum perdidi*, pour dire *j'ai perdu ma peine*. Dans les premiers tems de Rome, ces Lampes étoient la plûpart très-simples, de terre cuite ou de bronze; mais, par l'introduction du luxe, on en fit d'airain de Corinthe, d'or, d'argent, & à plusieurs meches; enfin, on en disposa par étages, qu'on plaçoit sur des lustres, des candélabres à plusieurs branches, qui formoient une véritable illumination.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 108, 109. T. V. p. 202. *& suiv.*

2.° L'usage de ces Lampes, se prodigua dans les maisons aux jours de réjouissances, de noces & de festins qui se faisoient seulement la nuit. On ne voit, dit Virgile, dans sa description d'une brillante fête, on ne voit que Lampes pendues aux lambris dorés, qui étouffent la nuit par leur lumière.

3.° L'usage des Lampes s'introduisit pour les sépulcres; l'on en mit dans les tombeaux, mais rarement enfermées dans le cercueil, & ces Lampes prirent le nom de lampes Sépulcrales, que quelques Modernes ont prétendu brûler perpétuellement. Lorsqu'on enterroit vive une Vestale, qui avoit enfreint son vœu de chasteté, on mettoit dans son tombeau une grande Lampe qui brûloit jusqu'à ce que l'huile fût consumée.

Enfin, les Romains, ainsi que les Grecs, avoient des Lampes de veille, c'est-à-dire, des Lampes particulières qu'ils n'éteignoient jamais pendant la nuit, & qui étoient à l'usage de tous ceux de la maison. Cet établissement regnoit par un principe d'humanité; car, dit Plutarque dans ses questions Romaines sur la coûtume, il n'est pas honnête d'éteindre une Lampe par avarice, mais il faut la laisser brûler, pour que quiconque le désire puisse jouir à toute heure de sa clarté. En effet, ajoute-t-il, s'il étoit possible, quand on va se coucher, que quelqu'un se servît alors de notre propre vue pour ses besoins, il ne faudroit pas lui en refuser l'usage.

Il n'est guère de monumens anciens, dont il nous reste une si grande quantité que des Lampes; tous les cabinets de l'Europe en sont pleins, & l'on en découvre tous les jours de nouvelles. L'usage en est des plus anciens, on en convient, la difficulté est sur cela comme sur toutes les autres choses, de remonter jusqu'à l'origine. Quelques-uns en attribuent l'invention aux Égyptiens. Mais, on doit faire peu de fond sur ces passages d'Auteurs quoiqu'anciens, lorsqu'ils parlent des premiers âges du monde, qui ne leur étoient guère plus connus qu'à nous. La nécessité des Lampes, jointe à la facilité de l'invention, donne lieu de croire qu'elles ne sont guère moins anciennes que le monde.

Il y a apparence que la coûtume d'allumer des Lampes, aux temples les jours de fête, avoit passé des Hébreux aux Gentils. Les Athéniens allumoient principalement des Lampes, aux fêtes de Minerve, parce qu'elle étoit l'inventrice des arts, à celles de Vulcain, parce qu'il étoit, selon eux, l'auteur du feu & des Lampes, & à celles de Prométhée, parce qu'il avoit apporté le feu du Ciel. Ces fêtes s'appelloient chez eux Lampadophories. Les Romains se servoient aussi de Lampes dans leurs temples & à leurs jours solemnels. En cer-

taines fêtes, ils en mettoient quantité à leurs portes & à leurs fenêtres, & même sur les arbres; ils en allumoient aussi aux calendes.

On assure qu'avant qu'on eût trouvé le moyen de se servir des Lampes, on n'en avoit point d'autres pour s'éclairer pendant la nuit, que de faire brûler un bois très-sec dans des brasiers posés sur des trépieds, tels à peu près que les nôtres. Dans les païs orientaux, on se servoit ordinairement pour cela de bois odoriférant qui y est très-commun. A ce premier moyen, qui ne pouvoit avoir lieu que dans l'intérieur des maisons, on en joignit un autre, qui consistoit à faire brûler en forme de flambeaux, des branches de bois résineux; on s'en servoit pour se transporter d'un lieu en un autre dans l'obscurité. Ces deux manières de s'éclairer pendant la nuit, furent long-tems les seules dont se servirent les Grecs, qui prirent enfin des Orientaux, l'usage des Lampes proprement dites, & les porterent bien-tôt à un grand degré de perfection.

Distinguer ces Lampes qui nous restent, les unes des autres, & reconnoître à la figure, celles qui servoient aux temples, & celles qui servoient aux maisons ou aux tombeaux, cela n'est pas toujours aisé. Il y a cependant lieu de croire que celles, qui ont un pied pour se soutenir, ou une chaînette pour être suspendues, servoient dans les maisons & peut-être aussi dans les temples. Il s'en trouve pourtant quelquefois de cette forme, dans les sépulcres. Pour ce qui est des autres, la variété surprenante que l'on remarque entre celles qui nous restent, se pouvoit trouver dans chacune de ces espèces.

D. Bern. de Montfauçon, dans son Antiquité, donne un grand nombre d'images de Lampes. Les deux premieres sont des plus simples, l'une paroît avoir été une Lampe de maison, qu'on suspendoit avec une chaîne représentée dans l'image. Une autre Lampe à trois lumignons est tout à fait triangulaire, & étoit suspendue comme la précédente. Celle d'après est plus façonnée & a presque la forme d'une barque. Les deux Lampes suivantes ont aussi servi selon toutes les apparences à des maisons, comme l'indiquent les chaînes où elles sont attachées; l'une est à deux branches & à deux lumignons; la machine pour la suspendre est d'une forme assez particulière. La Lampe qui suit est ornée de la tête d'un griffon.

Il y a plusieurs de ces Lampes qui sont tout à fait grotesques, par exemple, celle qui représente la tête de quelqu'animal qui tire la langue, & cette langue est percée pour y mettre un lumignon. Dans celle du duc de Médinaceli, un homme qui porte la tiare Phrygienne,

gienne, se tient accroupi sur une tête qui paroît être celle d'un cheval. Deux autres Lampes sont ornées au bout, l'une de la tête d'un cheval, l'autre de celle d'un cygne. La Lampe, fichée sur un grand pied d'oiseau, qui soutient le buste d'un homme, paroît faite pour servir dans la maison, & se tenir sur une table. Celle qui a la tête d'un taureau, est attachée à une chaîne qui servoit pour la pendre.

LAMPES [fêtes des]. Cette fête est aussi connue sous le nom de Lampadophories. *Voyez* Lampadophories.

LAMPES, *Lampæ*. *Voyez* Lappa.

LAMPÉTIE, *Lampetie*, (*a*) Λαμπετίη, fille d'Apollon & de Clymène, & sœur de Phaëton & de Phaëtuse, s'affligea tellement de la mort de son frere, que les Dieux la changerent, avec sa sœur, en peuplier, & leurs larmes en ambre.

LAMPÉTIE, *Lampetie*, (*b*) Λαμπετίη, fille d'Apollon & de Nééra, & sœur de Phaëtuse, selon Homère. Ce Poëte dit que leur mere, après les avoir nourries & élevées, les envoya habiter bien loin dans l'isle de Trinacrie, & leur donna le soin des troupeaux de leur pere.

M.de Dacier, au sujet de Phaëtuse & de Lampétie, prétend que l'une est pour signifier la lumière du Soleil, & l'autre la lumière de la Lune; & qu'elles sont les deux bergères de ces troupeaux, parce qu'ils paissoient & le jour & la nuit. Elles sont filles du Soleil & de la déesse Néèra, qui signifie la jeunesse, parce qu'elles ne vieillissent jamais, & que la lumière est toujours la même, & a toujours le même éclat.

LAMPÉTO, *Lampeto*, (*c*) reine des Amazones. Elle régnoit, selon Justin, conjointement avec Marthésie. Ces deux Princesses porterent leur puissance à un si haut point, qu'ayant divisé leurs armées, elles se céderent le commandement tour à tour, & tandis que l'une alloit chercher l'ennemi dans ses propres États, l'autre résidoit dans les leurs pour en défendre la frontière. Ingénieuses à s'attirer les respects des peuples, déjà prévenus en leur faveur, elles se vantoient d'être filles de Mars. Après avoir conquis la meilleure partie de l'Europe, elles se rendirent maîtresses de quelques villes de l'Asie. Elles y en fonderent de nouvelles, dont la plus remarquable étoit Ephèse. Contentes de ces grands succès, elles renvoyerent une partie de leur armée enrichie des dépouilles des ennemis. L'autre, qui demeura dans l'Asie pour la garder, y périt avec la reine Marthésie, dans un choc où les Barbares furent victorieux. Sa fille Orithye lui succéda. Ce fut une Princesse admirée de toute la terre, non-

(*a*) Ovid. Metam. L. II. v. 349. & seq.

(*b*) Homer. Odyss. L. XII. v. 119.

(*c*) Just. L. II. c. 4.

seulement pour sa science dans l'art militaire, mais encore pour sa virginité qu'elle conserva inviolablement toute sa vie.

LAMPÉTO, *Lampeto*, (*a*) fameuse courtisanne de Samos, donna son nom à Démétrius de Phalère. Ce mot signifie la brillante.

LAMPÉTUSE, *ou* LAMPÉTIE. *Voyez* Lampétie.

LAMPICHUS, *Lampichus*, tyran dont il est fait mention dans Lucien.

LAMPIS, *Lampis*, Λάμπις, (*b*) le plus riche pilote de toute la Grece, au rapport de Démosthène. Mais, son vaisseau eut le malheur de périr, en revenant du Bosphore à Athènes.

LAMPIS, *Lampis*, Λάμπις, (*c*) Acarnanien, qui, après avoir toujours paru invincible à ses ennemis, se laissa vaincre par une femme.

LAMPITO, *Lampito*, (*d*) sœur d'Archidame II, roi de Sparte, fut mariée à ce Prince même, & en eut un fils nommé Agis. Elle n'étoit sœur d'Archidame que de pere, mais c'étoit une Dame d'une grande vertu.

Il y a dans le texe de Plutarque Lamprido, mais il faut lire Lampido ou Lampito, car c'est ainsi qu'elle est appellée dans le premier Alcibiade de Platon.

LAMPON, *Lampon*, (*e*) Λάμπων, fameux devin. On dit qu'on apporta un jour à Périclès, de sa maison de campagne, un bélier qui n'avoit qu'une corne; & que Lampon, voyant cette corne très-forte & très-solide au milieu du front, dit: » Que » toute la puissance, qui étoit » alors partagée en deux factions, l'une de Thucydide, & » l'autre de Périclès, se réuniroit dans la personne de celui » chez qui ce prodige étoit » arrivé. » Mais, Anaxagore, ayant fait la dissection de la tête du bélier, fit voir que le cerveau ne remplissoit par toute la capacité du crâne, & qu'étant pointu comme un œuf, & également détaché des deux cotés des parois du crâne, il aboutissoit par la pointe justement au lieu où commençoit la racine de cette corne. Tous les assistans admirerent sur l'heure la grande capacité d'Anaxagore; mais bien-tôt après, on exalta merveilleusement celle de Lampon, lorsque par la chûte & par la ruine de Thucydide, toutes les affaires de la République passerent entre les mains de Périclès seul.

Il y a une chanson de Lampon dont le Scholiaste d'Aristophane remarque simplement

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII, p. 159.

(*b*) Demosth. in Aristocr. p. 759. in Phormion. p. 939. *&* *seq.*

(*c*) Lucian. T. I. p. 288.

(*d*) Plut. T. I. p. 596.

(*e*) Plut. T. I. p. 154, 155. Suid. T. II p. 9. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 340.

le nom, sans rien dire des paroles, ni même du sujet. On est cependant en droit de la mettre au rang des scolies historiques, parce que le Scholiaste joint cette chanson à celles d'Admete & d'Harmodius, comme si elle étoit dans le même genre. D'ailleurs, elle porte le nom d'un personnage connu dans l'histoire ancienne. Outre Plutarque, Aristophane, son Scholiaste, & Suidas, parlent de Lampon. C'étoit un devin, rigide observateur de la loi établie par Rhadamanthe, de ne jurer que par le nom des plantes ou des animaux. Il fut envoyé avec une colonie Athénienne pour rebâtir la ville de Sybaris, après qu'elle eut été prise.

LAMPON, *Lampon*, Λάμπων, autre devin d'Athènes. On dit que celui-ci gagnoit sa vie à apprendre à chanter aux oiseaux.

Un des chevaux de Diomede portoit aussi le nom de Lampon.

LAMPONÉA, *Lamponea*. *Voyez* Lamponium.

LAMPONIE, *Lamponia*, (a) Λαμπωνία, ville de l'Asie mineure, dans l'Éolide, au rapport d'Hellanicus, cité par Strabon.

LAMPONIE, *Lamponia*, (b) isle vers la Chersonnèse de Thrace. Il en est fait mention dans Pline.

LAMPONIUM, *Lamponium*, Λαμπώνιον, (c) ville de l'Asie mineure, dans la Troade, fut prise par Otanes, selon Hérodote. C'est la même qu'Étienne de Byzance nomme Lamponéa.

LAMPONIUS, *Lamponius*, (d) Λαμπώνιος, capitaine Athénien, fut envoyé en Sicile à la tête d'une flotte considérable, sous prétexte de porter du secours aux habitans de Catane, qui étoient en guerre avec les Syracusains, & dans le fond pour tenter de s'emparer de l'isle. Mais, cette entreprise devint inutile, parce que des Catanéens, ayant fait la paix avec leurs ennemis, renvoyerent le secours qui leur étoit arrivé.

LAMPONIUS, *Lamponius*, Λαμπώνιος, (e) lieutenant de Télésinus, étoit de l'Apulie.

LAMPOS, *Lampos*, (f) c'est-à-dire, resplendissant, nom d'un des chevaux du Soleil.

LAMPRIAS, *Lamprias*, (g) Λαμπρίας, ayeul de Plutarque, comme il nous l'apprend lui-même. Plutarque lui rend ce témoignage, qu'il étoit très-éloquent, qu'il avoit une imagination fertile, & qu'il se surpassoit lui-même, lorsqu'il étoit à table avec ses amis. Car, alors son esprit s'allumoit d'un nouveau feu, & son imagination

(a) Strab. p. 610.
(b) Plin. T. I. p. 214.
(c) Herod. L. V. c. 26.
(d) Just. L. IV. c. 3.
(e) Plut. T. I. p. 470.

(f) Antiq. expl. par D. Bernard de Montf. Tom. I. p. 119.
(g) Plut. Tom. I. p. 928. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 253.

toujours heureuse, devenoit plus vive & plus féconde; & Plutarque nous a conservé ce bon mot, que Lamprias disoit de lui-même : *Que la chaleur du vin faisoit sur son esprit, le même effet que le feu produit sur l'encens, dont il fait évaporer ce qu'il y a de plus fin & de plus exquis.*

LAMPRIAS, *Lamprias*, (*a*) Λαμπρίας, dont parle Lucien, dans un de ses Dialogues. C'étoit l'amant de la courtisanne Thaïs.

LAMPRIDE [ÉLIUS], (*b*) *Ælius Lampridius*, historien Latin, vivoit sous le regne de Dioclétien & de Constantin le Grand, dans le quatrième siecle. Nous avons de lui quatre vies d'Empereurs, sçavoir, de Commode Antonin, d'Antonin Diadumède, d'Antonin Héliogabale, & d'Alexandre Sévère, dont il a dédié les deux dernières à Constantin. La première édition de Lampride, qui fut faite à Milan, lui attribue la vie d'Aléxandre Sévère, que le Manuscrit de la Bibliotheque Palatine & Robert à Porta de Boulogne attribuent à Spartien. Quelques Auteurs, s'appuyant sur ce que Lampride & Spartien portoient tous deux le surnom d'Élius, se sont persuadés que ce n'étoit qu'un seul Écrivain. Vopiscus témoigne que Lampride est un de ceux qu'il a imités dans la vie de Probus.

LAMPRIDO, *Lamprido*. *Voyez* Lampito.

LAMPROCLE, *Lamprocles*, Λαμπρόκλης, (*c*) l'aîné des fils de Socrate. Xénophon met dans la bouche de ce Philosophe, un long discours qu'il adresse à Lamprocle.

LAMPROCLE, *Lamprocles*, Λαμπρόκλης, (*d*) étoit au rapport d'un Scholiaste d'Aristophane, fils de Midon, ou seulement son Disciple. Athénée en parle comme d'un Poëte Dithyrambique. Le Scholiaste le fait Auteur d'un Poëme à l'honneur de Pallas; Poëme que d'autres attribuoient à Stésichore. Tzetzès nous en a conservé le commencement : « J'invoque » Pallas, cette chaste Guerriè» re, qui saccage les villes, » cette fille du grand Jupiter, » cette Vierge fameuse, qui » sçait dompter par la force » des armes. » Le Scholiaste d'Aristophane cite ce passage un peu différemment. Il ajoute que Phrynique fait mention de ce cantique, comme d'un ouvrage de Lamprocle.

Athénée cite un vers du même Lamprocle, au sujet des Pleiades, confondues avec les colombes. En voici le sens : » Pleiades, qui habitez la ré-

(*a*) Lucian. T. II. p. 706. *& seq.*
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 239. T. VI. p. 526. T. VII. p. 129.

(*c*) Xenoph. pag. 741. Diog. Laër. pag. 107.
(*d*) Athen. p. 491. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. p. 238, 239.

» gion éthérée, sous un nom
» qui vous est commun avec
» les oiseaux, appellés co-
» lombes. «

LAMPRUS, *Lamprus*, (*a*) Λάμπρος, poëte Musicien, dont Plutarque fait mention dans son dialogue sur la Musique. Cet Auteur & Cornélius Népos le mettent en si bonne compagnie, qu'on a lieu de présumer qu'il excelloit dans son art. Cependant, on rabattroit quelque chose de cette bonne opinion, à s'en tenir au jugement de Platon dans son Ménexène, où il met Lamprus, en fait de musique, au-dessous de Konnos, qui avoit été maître de Socrate en ce genre. Lamprus le fut du poëte Sophocle, & pour la musique, & pour la danse, au rapport d'Athénée & de l'anonyme Grec, auteur d'une vie du Poëte tragique, où, comme le remarque fort bien M. Fabricius, il faut lire Λάμπρος, au lieu de Λάμπιος, que porte le texte.

C'est apparemment de ce Musicien que parle encore Athénée dans l'article des buveurs d'eau, où il lui donne cette qualité d'après Phrynique, dont il allegue des vers dont voici le sens : » Lamprus est mort,
» ce grand buveur d'eau, cet
» excellent artiste de chants
» plaintifs, ce squélette des
» Muses, qui donnoit le frisson
» aux rossignols, ce digne chan-
» tre de Pluton. « A quoi Phrynique ajoute que les mauves [oiseaux aquatiques] en ont gémi de douleur.

A ces divers témoignages concernant Lamprus, Muret ajoute celui d'Aristote. Il en fait la découverte dans le septième livre des Politiques de ce Philosophe, où personne avant ce Critique ne s'étoit apperçu qu'il fût question de ce Musicien. Aristote, pour mieux faire sentir l'erreur de ceux qui font consister la félicité, non dans la vertu, mais dans les biens & les richesses, dit qu'ils raisonnent aussi ridiculement que celui qui entendant bien jouer de la cithare, attribueroit cet effet, non à l'artiste, mais à l'instrument ; ce que l'Auteur exprime ainsi en Grec : Ὥσπερ εἰ τοῦ κιθαρίζειν λάμπρον καὶ καλῶς αἰτιῷτο τὴν λύραν μᾶλλον τῆς τέχνης. Muret lit ce passage comme il suit : Ὥσπερ εἰ τοῦ κιθαρίζειν Λάμπρον καλῶς, αἰτιῷτο τὴν λύραν &c. c'est-à-dire, ils raisonnent aussi ridiculement, que celui qui entendant Lamprus bien jouer de la cithare, attribueroit cet effet, &c. Ainsi voilà un nouveau témoignage en faveur de notre Poëte musicien.

Suidas parle d'un Lamprus d'Erythrée, qu'il assure avoir été maître de musique d'Aristoxène, mais que M. Fabricius juge fort postérieur à celui qui fait le sujet de cet article, & dont il

(*a*) Corn. Nep. in Epamin. c. 2. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XV. p. 70, 71.

croit aussi qu'il faut distinguer un Grammairien de ce nom, qu'allegue Aristote dans ses grandes Morales.

LAMPSACE, *Lampsace*, (a) Λαμψακη, fille de Mandron, roi des Bébryces. Ce Prince, qui faisoit sa résidence à Pityœssa, ayant remporté quelques avantages sur ses voisins, à l'aide de Phobus & de Blepsus, deux freres natifs de Phocée, voulut se les attacher, & leur offrit pour cet effet de s'établir dans ses États. Phobus fit aussi-tôt embarquer son frere, qui aborda heureusement à Phocée. La fertilité de la Bithynie, les discours de Blepsus, & l'espoir d'une meilleure fortune, rassemblerent sous ses étendards une nombreuse jeunesse. Mandron la vit arriver avec joie, & remplit de bonne foi ses engagemens. Les Bébryces, à l'exemple du Roi, donnerent aux Grecs, dans ces commencemens, des marques de la plus sincère amitié; & ceux-ci, en revanche, porterent la désolation dans le p.ïs ennemi. La gloire & les r chesses qu'ils acquirent à la faveur de ces diverses expéditions, exciterent peu de tems après, la jalousie des anciens habitans. On représenta plusieurs fois à Mandron, combien il importoit au bien de l'État, de se défaire des Phocéens. Ce Prince aimoit la justice, & il refusa constamment de se prêter à des conseils si pernicieux.

Telle étoit la situation des esprits, lorsque Mandron fit un voyage sur les frontières de son Royaume. Les Bébryces résolurent de profiter de l'absence du Roi. Ce noir complot vint aux oreilles de Lampsacé; elle en eut horreur, & dans la vue de détourner un coup qui déshonoreroit à jamais la nation, elle rappella à ses amis & à ses domestiques, le souvenir des services de Phobus, & de tant de belles actions qui les avoient délivrés d'un nombre prodigieux d'ennemis toujours prêts à les envahir. » Les Phocéens, » leur dit-elle, ne doivent plus » être réputés étrangers. La » générosité avec laquelle ils » ont couru à notre défense, » en a fait autant de citoyens; » & quoi de plus honteux que » de sacrifier à d'injustes soup- » çons, des gens qui, aux dé- » pens de leur propre vie, ont » porté si loin la gloire du nom » Bébrycien? » Prieres, remontrances, tout fut inutile. Lampsacé, déterminée à sauver les Grecs, les fit avertir secrétement de se tenir sur leurs gardes. Phobus & ses compagnons prirent le parti de prévenir les traîtres. Ils prétexterent un sacrifice solemnel, & les Bébryces furent invités au festin qui devoit l'accompagner. Ils

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 322, 323. T. XIV. p. 64, & suiv.

ſe rendirent au jour marqué, dans un des fauxbourgs de Pityœſſa, où ſe faiſoient les préparatifs de la fête. Les Phocéens alors ſe partagerent en deux corps, l'un s'empara de la ville, & l'autre fit main baſſe ſur les perfides Bébryces.

Quelques jours après, la mort ſurprit Lampſacé. Phobus & ſes compagnons lui érigerent un ſuperbe Mauſolée, & il fut arrêté que déſormais la ville de Pityœſſa s'appelleroit Lampſaque.

LAMPSACÉNIENS, *Lampſaceni*, Λαμψακηνοὶ, les habitans de Lampſaque. *Voyez* Lampſaque.

LAMPSAQUE, *Lampſacus*, Λάμψακος, (*a*) ville de la Myſie dans l'Aſie mineure, étoit ſituée entre Abyde & Parium, vers l'embouchure de la Propontide, vis-à-vis Callipolis, ville de la Cherſonnèſe de Thrace.

Les habitans de Lampſaque porterent d'abord le nom de Pityœſſéniens, & leur ville s'appelloit alors Pityœſſa, ou ſelon d'autres Pityuſa. Dans ces tems reculés, elle appartenoit aux Bébryces qui avoient pour Roi Mandron. Sous le regne de ce Prince, Phobus & Blepſus, nés à Phocée, vinrent s'établir à Pityœſſa, ſuivis d'une nombreuſe jeuneſſe. Quelque tems après, leur perte fut réſolue par les anciens habitans; mais, inſtruits de la trahiſon par Lampſacé, fille de Mandron, ils la prévinrent en faiſant main-baſſe ſur leurs ennemis. La mort ayant ſurpris Lampſacé quelques jours après, les Phocéens lui érigerent un ſuperbe Mauſolée & voulurent que déſormais la ville de Pityœſſa, portât le nom de cette Princeſſe.

Ce récit eſt tiré d'un fragment de Charon de Lampſaque; & l'on ne ſçauroit guère ſe diſpenſer d'adopter le ſentiment de cet Auteur. Un homme curieux, attentif & éclairé, tel que Charon, a dû être inſtruit mieux qu'aucun autre, des Antiquités de la ville, dans le ſein de laquelle il avoit été élevé; & il n'étoit pas obligé d'aller chercher ces Antiquités dans l'obſcurité des tems fabuleux. Lorſque cet Auteur écrivoit, il n'y avoit guère plus de deux cens ans que les Phocéens s'étoient établis à Lampſaque. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'Euſèbe rapporte la date de cet évenement à la trente-unième Olympiade, &, à parler vrai, il eſt mal-aiſé de faire remonter plus haut la fondation de cette ville. Les colonies Ioniennes, ſuivant le té-

(*a*) Herod. L. V. c. 117. Xenoph. p. 455. Strab. pag. 587, 589, 636. Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. p. 83. Plin. T. I. p. 288. T. II. p. 159, 795. Pauſ. pag. 377, 588. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 3. Corn. Nep. in Themiſt. c. 10. Diod. Sicul. pag. 271, 788, 791. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 38. L. XXXV. c. 42. L. XLIII. c. 6. Crév. Hiſt. Rom. T. VI. p. 73. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 12, 13. T. XII. p. 322, 323. T. XIV. p. 64. *& ſuiv.*

moignage de Pausanias, sont antérieures à l'arrivée des Phocéens en Asie. Peu nombreuses d'abord, elles n'ont été en état, que quelques générations après, de fournir à de nouvelles peuplades, & on seroit tenté de penser que celle de Lampsaque avoit été précédée de plusieurs autres. En voici la preuve.

Les Phocéens déja florissans se présenterent à l'assemblée générale des villes Ioniques, qui refuserent de les y admettre, si avant toutes choses ils ne choisissoient un Roi qui fût de la postérité de Codrus. Pausanias assure qu'alors ceux de Phocée appellerent Œtes, Périolus & Abartus, issus tous les trois de cette illustre maison; il n'est pas vraisemblable que ces Princes descendissent immédiatement de Néléus, & que Phobus & Blepsus Néléïdes aussi fussent enfans des premiers Souverains de Phocée On ne sçauroit donc se dispenser de reconnoître dans cet intervalle plusieurs générations intermédiaires; autrement, il faudroit abandonner Eusebe, & cela sans produire des raisons qui puissent le moins du monde affoiblir son autorité. Il est le seul des Anciens qui nous ait conservé la date précise du débarquement des Phocéens à Lampsaque, date qu'il avoit puisée sans doute dans les monumens historiques qui subsistoient encore de son tems.

Nous ne pouvons que beaucoup regretter un ouvrage de Charon, dans lequel il s'étoit proposé de donner une description de Lampsaque, ainsi que du territoire & des limites de cette ville. Ce territoire étoit excellent pour le vignoble; c'est pourquoi, Lampsaque avoit été assignée à Thémistocle par Artaxerxe pour son vin, comme Cornélius Népos & Diodore de Sicile le rapportent. On y adoroit plus particuliérement qu'ailleurs Priape, le dieu des jardins.

Un jour, Alexandre marchoit contre Lampsaque, résolu de ruiner cette ville, parce qu'elle favorisoit le parti des Perses. Elle ne dut sa conservation qu'à la protection d'Anaximène, qui en étoit natif, & avoit eu part à l'éducation de ce Prince. En effet, voyant qu'Anaximène en sortoit, & se doutant bien qu'il venoit demander la grace & le salut de son païs, il jura par les dieux des Grecs qu'il ne lui accorderoit point ce qu'il venoit demander. Mais, comme Anaximène étoit adroit, aussitôt qu'il eut oui cette parole, il le pria de ruiner & de détruire Lampsaque, & alors Alexandre engagé par son serment, ou adouci plutôt par l'adresse de son Maître, accorda aux Lampsacéniens la grace & le pardon de leur faute.

Verrès, ce monstre composé de l'assemblage de tous les vices, étant venu un jour à Lampsaque, donna ordre à ses officiers & à son monde, d'enlever la fille de l'un des plus illustres citoyens de la ville, qui se

nommoit Philodamus. Le pere, homme vénérable par son âge, & le frere de la jeune personne, se mettent en défense. Il se livre un combat, où les gens de Verrès furent extrêmement maltraités, & même un de ses Licteurs fut tué. Ce n'est pas tout. L'horreur d'un tel attentat met en mouvement toute la ville; le peuple s'ameute, & amasse du bois autour de la maison qu'occupoit Verrès. Il couroit risque d'être brûlé vif, si les citoyens Romains qui étoient établis dans la ville, n'eussent employé leurs prieres & leurs représentations auprès des Lampsacéniens, qui se laisserent fléchir, & permirent à Verrès de se retirer.

Wheler, dans ses voyages, parle ainsi de cette ville. » Lampsacus, à présent Lampsaco, » a perdu l'avantage qu'elle » avoit, du tems de Strabon, » sur Callipoli, n'étant à présent qu'une petite ville peu » habitée par des Turcs & » des Grecs. Strabon la met environ à cinq milles du détroit, & je crois qu'il n'y a » pas beaucoup plus, ni beaucoup moins. Lampsaco étoit » une des villes que Xerxès » donna à Thémistocle pour » son entretien. Magnésie étoit » pour son pain, Myuns pour » sa viande, & celle-ci pour » son vin. Aussi y ai-je remarqué de très-belles vignes à » l'entour, principalement du » côté du Sud; elle est ceinte » de grenadiers. Elle s'appelloit anciennement Pityusa. Il » y a un bon port, à cent soixante-dix stades, ou à sept » lieues d'Abydos. On n'y » compte pas plus de deux » cens maisons; la mosquée est » assez belle; le portail en est » soutenu, par des colomnes » de marbre rouge. C'étoit d'abord un temple Chrétien, » comme on le prouve par des » croix qui sont gravées sur les » chapiteaux des colomnes. J'ai » vu dans le jardin d'un Turc » de belles Inscriptions. La » première est une dédicace » d'une statue à Julia Augusta, » remplie des titres de Vesta & » de nouvelle Cérès, par la » Communauté; mais, les deux » côtés de la base & l'érection » furent faits aux dépens de » Dionysius, fils d'Apollonotimus, intendant de la juste » distribution des couronnes, » sacrificateur de l'Empereur, » & maître de la couronne de » toute la famille, trésorier du » Sénat pour la seconde fois. » La seconde est la base d'une » statue dressée en l'honneur » d'un certain Cyrus, fils d'Apollonius, médecin très-habile de la ville, érigée par » la Communauté, à cause » de plusieurs bienfaits qu'elle » en avoit reçus, l'ayant élevée avec beaucoup d'éclat & » de somptuosité, & y ayant » dépensé plus de mille talens. » A un quart de lieue de la » ville, on voit environ une » douzaine de colomnes de » marbre de front, couchées » les unes sur les autres, dont

» les païſans aſſurent que quelques-unes ayant été emportées par les Turcs dans la ville, pour en bâtir une mosquée, elles furent rapportées la nuit en leur première place, ſans que perſonne ſçût comment, & cela, par deux fois. Les Turcs ne ſont pas ſi ſcrupuleux en ce lieu qu'ailleurs, où ils n'oſent planter des vignes, le vin leur étant défendu par la loi. Ici, ſous prétexte d'avoir des raiſins, ils ſe donnent la liberté de faire des vins cuits, au lieu de ſorbet, & de l'eau-de-vie, dont les moins ſcrupuleux ſe ſervent comme nous. «

Grelot, dans ſon voyage de Conſtantinople, dit que Lampſaque n'eſt plus qu'un miſérable bourg qui n'a rien conſervé de ſon ancienneté que les collines qui l'environnent, ſur leſquelles il croit encore quelques vignes, dont les raiſins & les vins ſont excellens, mais en très-petite quantité.

LAMPSUS, *Lampſus*, (*a*) petite place de Grece, dans la Theſſalie. Tite-Live l'appelle *caſtellum*, forteresse, & la nomme avec quelques autres qui n'avoient guere de réputation. Toutes ces places ſe rendirent à Amynandre, roi des Athamanes, ſans faire la moindre réſiſtance, l'an 198 avant Jeſus-Chriſt.

LAMPTER, *Lampter*, (*b*) lieu dont Tite-Live donne la deſcription ſuivante. Cet Auteur, parlant de Phocée, ville maritime de l'Aſie mineure, dit: » Cette ville de figure oblongue eſt ſituée ſur un golphe. Elle eſt enfermée d'un mur qui a du côté de la terre deux mille cinq cens pas, & douze cens du côté de la mer, où ſes deux extrêmités ſe rapprochent & ſe rétreciſſent. De-là s'avance mille pas dans la mer une pointe que les habitans appellent Lampter, du mot Grec Λαμπτηρ, qui ſignifie phare. Cette pointe coupe le golphe en deux, & forme deux ports à l'endroit où elle tient au continent. Celui qui eſt à l'orient, eſt appellé Nauſtathme à cauſe de ſa grandeur capable de contenir un grand nombre de vaiſſeaux. L'autre eſt auprès de Lampter même. «

LAMPTER, *Lampter*, (*c*) Λαμπτὴρ, ſurnom de Bacchus, pris du grand nombre des lampes qu'on allumoit à une de ſes fêtes, à laquelle on avoit donné pour cela le nom de Lamptéries. *Voyez* Lamptéries.

LAMPTÉRIES, *Lampteria*, Λαμπτήρια, (*d*) fête qui ſe célébroit à Pellène pendant la nuit, en l'honneur de Bacchus, & à la clarté des lampes.

Pauſanias nous apprend que

(*a*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 14.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 31.
(*c*) Pauſ. p. 453.
(*d*) Pauſ. p. 453. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. pag. 218. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 530. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. p. 264.

cette fête étoit placée immédiatement après la vendange, & qu'elle consistoit en une grande illumination nocturne, & en profusion de vin qu'on versoit aux passans.

Dès les premiers siecles du Christianisme, on usa d'illuminations, non-seulement pour les réjouissances prophanes, mais pour celles qui tenoient à la religion; c'est ainsi qu'on les employoit aux cérémonies du baptême des Princes.

L'illumination de la chandeleur, dont le nom a tant de conformité avec les Lamptéries des Grecs, peut être attribuée dans son institution, à une condescendance des Papes, pour s'accommoder à la portée des Néophytes qui étoient mêlés avec les Gentils, & leur rendre la privation des spectacles moins sensible. Il vaudroit donc mieux dire que le Christianisme a tout sanctifié, qu'il a heureusement changé les lustrations des payens en purifications Chrétiennes, que de soutenir que nos fêtes n'ont point d'analogie avec celles du Paganisme, ou bien il faudra dire que leur ressemblance est un effet du hazard.

LAMPUS, *Lampus*, (*a*) Λάμπος, un des fils de Laomédon, fut pere de Dolops.

LAMPUS, *Lampus*, (*b*) Λάμπος, nom d'un des chevaux d'Hector, selon Homère. Ce Poëte, dans un autre endroit, donne un cheval de ce même nom à l'Aurore.

LAMPYRÉENS, *Lampyrenses*, Λαμπυρεῖς, (*c*) peuple de Grece dans l'Attique. Strabon en fait mention.

LAMUS, *Lamus*, Λάμος, Prince Lestrygon. *Voyez* Lestrygons.

LAMUS, *Lamus*, Λάμος, (*d*) ville & fleuve de l'Asie mineure dans la Cilicie, selon Ptolémée. Ce Géographe met l'embouchure du fleuve de ce nom, entre Sébaste & Pompeiopolis, & la ville dans un canton qui en prenoit le nom de Lamotide. Ce canton est nommé Lamusia par Étienne de Byzance.

La ville de Lamus a été épiscopale, & elle est nommée dans la Notice de Hiérocles & dans celle de Léon le Sage, comme ville de l'Isaurie, sous Séleucie, métropole. On la nomme encore aujourd'hui Lamo.

LAMUS, *Lamus*, Λάμος, (*e*) fleuve de Grece, dans la Béotie, selon Pausanias; il étoit peu considérable, & avoit sa source, au haut du mont Hélicon.

LAMUS, *Lamus*, Λάμος, (*f*) le plus connu des fils d'Hercule & d'Omphale; car, sans parler de Diodore de Sicile, Ovide introduit Déjanire, qui

(*a*) Homer. Iliad. L. V. v. 525. *& seq.*
(*b*) Homer. Iliad. L. VIII. v. 185. Odyss. L. XXIII. v. 246.
(*c*) Strab. p. 398.
(*d*) Ptolem. L. V. c. 8.
(*e*) Pauf. p. 589.
(*f*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 247, 248, 296. T. IX. p. 119.

se plaint en ces termes des infidélités de son mari :

Una, recens crimen, præfertur adultera nobis,

Unde ego sum Lydo facta noverca Lamo.

Ce Lamus dont il s'agit ici, n'est point différent du Laomédon d'Hygin, ni du Laomede de Paléphate.

L'ambition de Lamus, fils d'Hercule & d'Omphale, ne lui permit pas de jouir tranquillement de ses petits États; moins puissant, ou moins heureux que son ennemi, il fut obligé de se sauver en Carie, ou Cuardus un de ses enfans, bâtit la ville de Cuarda.

LAMUS, *Lamus*, Λάμος, (*a*) Capitaine Latin, qui fut tué par Nisus.

LAMUS, *Lamus*, Λάμος, Spartiate, commandoit les Péloponnésiens qui étoient à la solde de Nectanébus, roi d'Égypte.

LAMYRUS, *Lamyrus*, (*b*) Λάμυρος, Capitaine Latin, qui fut tué par Nisus.

LAMYRUS, *Lamyrus*, (*c*) Λάμυρος, surnom d'un des Ptolémées. Ce mot veut dire bouffon.

LANASSA, *Lanassa*, (*d*) Λανάσσα, fille de Cléode, fils d'Hyllus, & petit-fils d'Hercule, fut enlevée par Pyrrhus, fils d'Achille, qui la prit pour sa femme. Il en eut huit enfans, parmi lesquels il y avoit quelques filles qu'il donna en mariage à des Rois voisins, dont l'alliance l'éleva bien-tôt à un haut degré de puissance & de gloire.

LANASSA, *Lanassa*, (*e*) Λανάσσα, fille d'Agathocle de Syracuse, fut mariée à Pyrrhus, roi d'Épire, auquel elle apporta en dot l'isle de Corcyre, dont son pere s'étoit emparé. Elle en eut un fils nommé Alexandre. Dans la suite, cette Princesse, mécontente de ce que Pyrrhus lui préféroit ses autres femmes, quoique barbares, s'étoit retirée à Corcyre; & voulant se remarier à quelque autre Roi, elle avoit appellé Démétrius, bien informée que de tous les Rois, c'étoit celui qui se portoit le plus facilement à faire des noces. Et en effet, Démétrius étant passé à Corcyre, épousa Lanassa & laissa dans l'isle une bonne garnison.

LANCE, *Lance*, lieu d'Espagne, selon Antonin. *Voyez* Lancia.

LANCE, *Lancea*, (*f*) arme offensive, que portoient les cavaliers en forme d'une demi-pique.

La Lance est composée de trois parties, qui sont la fleche ou le manche, les aîles, & le

(*a*) Virg. Æneid. L. IX. v. 334.
(*b*) Virg. Æneid. L. IX. v. 334.
(*c*) Plut. T. I. p. 218.
(*d*) Plut. T. I. p. 383. Just. L. XVII. c. 3.
(*e*) Plut. T. I. p. 387, 388.
(*f*) Plin. T. I. p. 415. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 27. & suiv.

dard ou la pointe. Pline attribue l'invention des Lances aux Étoliens. Varron & Aulu-Gelle disent que le mot *Lance* est Espagnol, d'où quelques Auteurs concluent que les Italiens s'étoient servis de cette arme à l'imitation des Espagnols.

Diodore de Sicile fait dériver ce mot du Gaulois, & Festus du Grec λόγχη, qui a la même signification.

La Lance fut long-tems l'arme propre des chevaliers & des gendarmes. Il n'étoit permis qu'aux personnes de condition libre, de la porter dans les armées; elle est appellée en Latin *Lancea*; mais, elle est aussi très-souvent signifiée par le mot *hasta*. C'est dans cette signification que Guillaume le Breton la prend en parlant des armes propres des gentils-hommes,

Ut famuli quorum est gladio pugnare & hastis.

On faisoit d'ordinaire les Lances de bois de frêne, parce qu'il est roide & moins cassant.

Tavernier dit que dans un monastère près d'Erivan, on montre le fer d'une lance, qui, selon la tradition des Arméniens, est celle dont Jesus-Christ fut percé au côté, étant à la croix; ils ont cette Lance en grande vénération, & disent qu'elle fut apportée en leur païs par Saint Matthieu.

LANCIA, *Lancia*, Λαγκία, isle sur la côte d'Espagne, selon Mariana. Cet Auteur lui en joint une autre, & dit que ce sont présentement les isles de Bajona, sur la côte de la Galice.

LANCIA, *Lancia*, Λαγκία, (*a*) ville d'Espagne dans l'Asturie. Elle est qualifiée ville très-forte par Florus; &, comme l'observe Cellarius, il ne s'agit point dans cet Auteur d'une ville des Vettons dans la Lusitanie, mais de Lancia, qui étoit dans l'Asturie; car, il est question dans Florus de la guerre contre les Asturiens. Dion Cassius, parlant de cette même guerre, dit de Carisius, lieutenant d'Auguste, qu'il s'empara de Lancia, la plus grande ville de l'Asturie, qu'il trouva déserte. Ajoutez à cela que Ptolémée met dans l'Asturie *Lanciati*, qui ne differe point de la Lancia de Florus & de Dion Cassius. C'est aussi la Lance ou Lancia d'Antonin.

C'est présentement la Penna di Francia, lieu fameux par une dévotion à la Sainte Vierge, si nous en croyons Baudrand, qui confond la Lancia Oppidana de Ptolémée, avec la Lance d'Antonin, quoique cette dernière ne fût qu'à neuf mille pas ou trois lieues de Léon, & que l'autre en soit à près de cinquante lieues. Nous ignorons la place précise de la ville de Lance, Lancia, ou Lanciati, qui

(*a*) Flor. L. IV. c. 12. Ptolem. L. II. c. 6. Plin. T. I. p. 144. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 44.

doit avoir été quelque part dans le voisinage de Mansilla, comme le remarque très-bien le P. Briet.

Pline en nomme les habitans *Lancienses*, & les met dans l'Asturie.

LANCIA, *Lancia*, Λαγκία, (a) surnommée Oppidana, ville d'Espagne, dans la Lusitanie, au païs des Vettons, selon Ptolémée. On en trouve un monument du siecle d'Auguste, dans une inscription du recueil de Gruter:

TERMO. AUG. INTER.
LANC. OPP. ET IGÆDIT.

C'est de cette Lancia qu'il faut entendre ce que Baudrand dit de Penna di Francia, au levant d'été de Ciudad-Rodrigo. Pline nomme aussi les habitans de cette ville *Lancienses*.

LANCIENS, *Lancienses*, peuples d'Espagne. *Voyez* Lancia.

LANCOSARGES, *Lancosargi*, Λαγκόσαργοι. (b) peuple Germain, selon Strabon. Ce doit être le même peuple que les Langobardes de Tacite. Le traducteur Latin de Strabon lit *Longobardi*.

LANDIENS, *Landi*, (c) Λανδοὶ, peuple de Germanie. Strabon dit que les Landiens furent défaits par Germanicus César. Cluvier, toujours très-hardi à changer dans les Anciens tout ce qui ne lui plaisoit pas, vouloit qu'on lût *Marsi* pour *Landi*.

LANGARUS, *Langarus*, (d) roi des Agrianiens, étoit ami d'Alexandre le Grand. Ayant appris que les Autariates avoient résolu d'attaquer les Macédoniens en chemin, il demanda à Alexandre la permission de réprimer ces peuples, & lui promit qu'il feroit naître de si grandes affaires chez eux, qu'ils perdroient bien-tôt la pensée d'inquiéter les Macédoniens, pour songer à se conserver eux-mêmes. Le Roi, ayant loué l'affection de ce jeune Prince, le renvoya avec des présens, & lui promit de le marier à Cyna sa sœur, que son pere avoit eue d'une femme d'Illyrie, & qu'il avoit donnée en mariage à Amyntas. Langarus tint sa parole à Alexandre, & exécuta ce qu'il lui avoit promis; mais, en même-tems, il tomba malade, & mourut bien-tôt après, comme si on n'eût pas voulu lui donner le prix qu'on lui avoit fait espérer.

LANGOBARDES, *Langobardi*, (e) peuple de Germanie. Les Langobardes tiroient leur gloire de leur foiblesse apparente. Quoiqu'en petit nombre, quoiqu'environnés de redoutables voisins, ils ne rampoient

(a) Ptolem. L. II. c. 5. Plin. Tom. I. pag. 229.
(b) Strab. p. 290.
(c) Strab. p. 292.

(d) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 12.
(e) Tacit., Annal. L. II. c. 45, 46. L. XI. c. 17. de Morib. Germ. c. 40. Vell. Paterc. L. II. c. 106.

devant personne & se soutenoient en combattant, en risquant tout pour leur liberté. Tel est le portrait que Tacite nous trace des Langobardes. Selon Velleius Patercule, ils passoient pour les plus féroces des Germains.

On croit que ce peuple habitoit ce qu'on appelle aujourd'hui le Mittelmarck avec la partie du duché de Magdebourg qui est au-delà de l'Elbe.

LANGOBRITES, *Langobritæ*, Λαγγοβρίται, (a) peuple d'Espagne, selon Plutarque, dans la vie de Sertorius.

Un jour, Q. Cécilius Métellus Pius, s'étant apperçu que les Langobrites donnoient beaucoup de secours à Sertorius, & qu'on pouvoit facilement les prendre par la soif, car ils n'avoient dans la ville qu'un puits, & les ruisseaux & les fontaines qui se trouvoient dans les fauxbourgs, ou aux environs de la ville, devoient être au pouvoir de celui qui l'assiégeroit, résolut d'attaquer la place, dans l'espérance qu'il en seroit maître en deux jours, parce qu'on y manqueroit d'eau. Il ordonna donc à ses troupes de prendre des vivres pour cinq jours, & se mit en marche. Mais, Sertorius imagina promptement les moyens de la secourir; il ordonna qu'on remplît d'eau deux mille outres, & promit pour chaque outre une certaine somme d'argent. Quantité d'Espagnols & de Maurusiens se présenterent pour exécuter l'entreprise. Sertorius choisit les plus robustes & les plus légers, & les envoya par la montagne, avec ordre, quand ils auroient livré leurs outres aux habitans, de faire sortir de la place toutes les bouches inutiles, afin que cette eau pût fournir plus long-tems à ceux qui la défendroient.

Q. Cécilius Métellus Pius, averti du succès de ce stratagême, en fut très-fâché, car les vivres qu'il avoit fait prendre à ses troupes étoient déja consumés. Il envoya sur le champ Aquinus, avec six mille hommes pour lui amener un convoi. Sertorius en fut bien-tôt averti; dès qu'Aquinus fut passé, il lui dressa une embuscade sur le chemin; & quand il revint avec son convoi, il fit sortir trois mille hommes du ravin couvert, où il les avoit cachés, pour le charger en queue; & lui-même en personne l'attaquant de front, il le mit en fuite, lui tua une grande partie de ses gens & fit prisonniers les autres. Aquinus perdit ses armes & son cheval dans ce combat, & se sauva de vîtesse dans le camp de Q. Cécilius Métellus Pius, qui par cet échec fut obligé de lever honteusement le siege, & eut la douleur de se voir moqué & sifflé par les Espagnols.

LANGON, *Langon*, Λάγγων, (b) ville du Péloponnèse, selon

(a) Plut. T. I. p. 514, 515.

(b) Plut. T. I. p. 811.

Plutarque. Cléomène, ayant marché contre cette place, en chassa la garnison d'Achaïe, & rendit la ville aux Éléens.

Nous remarquerons que n'y ayant point de ville de ce nom, qui soit connue d'ailleurs, il pourroit se faire qu'il y eût faute dans le texte de Plutarque.

LANGUE, *Lingua*, terme qui se prend en divers sens; mais, nous le considérerons ici comme terme de Grammaire.

Frain du Tremblay, après avoir censuré la définition du mot *Langue*, donnée par Furetière, dit que *ce qu'on appelle Langue, est une suite ou un amas de certains sons articulés, propres à s'unir ensemble, dont se sert un peuple pour signifier les choses, & pour se communiquer ses pensées, mais qui sont indifférens par eux-mêmes à signifier une chose, ou une pensée plutôt qu'une autre.* Malgré la longue explication qu'il donne ensuite des diverses parties qui entrent dans cette définition, plutôt que de la définition même & de l'ensemble, on peut dire que cet Écrivain n'a pas mieux réussi que Furetiere, à nous donner une notion précise & complette de ce que c'est qu'une Langue. Sa définition n'a ni brièveté, ni clarté, ni vérité.

Elle peche contre la brièveté, en ce qu'elle s'attache à développer, dans un trop grand détail, l'essence des sons articulés, qui ne doit pas être envisagée si explicitement dans une définition, dont les sons ne doivent pas être l'objet immédiat.

Elle peche contre la clarté, en ce qu'elle laisse dans l'esprit, sur la nature de ce qu'on appelle Langue, une incertitude que l'Auteur même a sentie, & qu'il a voulu dissiper par un chapitre entier d'explication.

Elle peche enfin contre la vérité, en ce qu'elle présente l'idée d'un vocabulaire plutôt que d'une Langue. Un vocabulaire est véritablement la suite, ou l'amas des mots dont se sert un peuple, pour signifier les choses & se communiquer ses pensées. Mais, ne faut-il que des mots pour constituer une Langue; & pour la sçavoir, suffit-il d'en avoir appris le vocabulaire? Ne faut-il pas connoître le sens principal, & les sens accessoires, qui constituent le sens propre que l'usage a attaché à chaque mot; les divers sens figurés dont il les a rendu susceptibles; la manière dont il veut qu'ils soient modifiés, combinés & assortis pour concourir à l'expression des pensées; jusqu'à quel point il en assujettit la construction à l'ordre analytique; comment, en quelles occurrences, & à quelle fin il les a affranchis de la servitude de cette construction? Tout est usage dans les Langues; le matériel & la signification des mots, l'analogie & l'anomalie des terminaisons, la servitude ou la liberté des constructions, le purisme ou le barbarisme des ensembles.

femblés. C'eſt une vérité ſentie par tous ceux qui ont parlé de l'uſage, mais une vérité mal préſentée, quand on a dit que l'uſage étoit le tyran des Langues. L'idée de tyrannie emporte chez nous celle d'une uſurpation injuſte, & d'un gouvernement déraiſonnable; & cependant, rien de plus juſte que l'empire de l'uſage ſur quelque idiome que ce ſoit, puiſque lui ſeul peut donner à la communication des penſées, qui eſt l'objet de la parole, l'univerſalité néceſſaire; rien de plus raiſonnable que d'obéir à ſes déciſions, puiſque ſans cela on ne ſeroit pas entendu, ce qui eſt le plus contraire à la deſtination de la parole.

L'uſage n'eſt donc pas le tyran des Langues, il en eſt le légiſlateur naturel, néceſſaire, & excluſif; ſes déciſions en font l'eſſence; & on pourroit dire d'après cela, qu'*une Langue eſt la totalité des uſages propres à une nation, pour exprimer les penſées par la voix.*

Si une Langue eſt parlée par une nation, compoſée de pluſieurs peuples égaux & indépendans les uns des autres, tels qu'étoient anciennement les Grecs, & tels que ſont aujourd'hui les Italiens & les Allemands; avec l'uſage général des mêmes mots & de la même ſyntaxe, chaque peuple peut avoir des uſages propres, ſur la prononciation ou ſur les terminaiſons des mêmes mots; ces uſages ſubalternes, également légitimes, conſtituent les dialectes de la Langue nationale. Si, comme les Romains autrefois, & comme les François aujourd'hui, la nation eſt une par rapport au gouvernement, il ne peut y avoir dans ſa manière de parler qu'un uſage légitime. Tout autre, qui s'en écarte dans la prononciation, dans les terminaiſons, dans la ſyntaxe, ou en quelque façon que ce puiſſe être, ne fait ni une Langue à part, ni une dialecte de la Langue nationale; c'eſt un patois, abandonné à la populace des provinces, & chaque province a le ſien.

Si dans la totalité des uſages de la voix, propres à une nation, on ne conſidere que l'expreſſion & la communication des penſées, d'après les vues de l'eſprit, les plus univerſelles & les plus communes à tous les hommes, le nom de Langue exprime parfaitement cette idée générale. Mais, ſi l'on prétend encore enviſager les vues particulieres à cette nation, & les tours ſinguliers qu'elles occaſionnent néceſſairement dans ſon élocution, le terme d'idiome eſt alors celui qui convient le mieux à l'expreſſion de cette idée, moins générale & plus reſtrainte.

La différence, que l'on vient d'aſſigner entre Langue & idiome, eſt encore bien plus conſidérable entre Langue & langage, quoique ces deux mots paroiſſent beaucoup plus rapprochés par l'unité de leur origine. Ce

font le matériel des mots & leur enfemble, qui déterminent une Langue ; elle n'a rapport qu'aux idées, aux conceptions, à l'intelligence de ceux qui la parlent. Le langage paroît avoir plus de rapport au caractère de celui qui parle, à fes vues, à fes intérêts ; c'eft l'objet du difcours qui détermine le langage ; chacun a le fien, felon fes paffions, dit M. l'abbé de Condillac. Ainfi, la même nation, avec la même Langue, peut, dans des termes différens, tenir des langages différens, fi elle a changé de mœurs, de vues, d'intérêts ; deux nations au contraire, avec différentes Langues, peuvent tenir le même langage, fi elles ont les mêmes vues, les mêmes intérêts, les mêmes mœurs ; c'eft que les mœurs nationales tiennent aux paffions nationales, & que les unes demeurent ftables ou changent comme les autres. C'eft la même chofe des hommes que des nations ; on dit le langage des yeux, du gefte, parce que les yeux & le gefte font deftinés par la nature, à fuivre les mouvemens que les paffions leur impriment, & conféquemment à les exprimer avec d'autant plus d'énergie, que la correfpondance eft plus grande entre le figne & la chofe fignifiée qui le produit.

Après avoir ainfi déterminé le véritable fens du mot *Langue*, par la définition la plus exacte qu'il a été poffible d'en donner, & par l'expofition précife des différences, qui le diftinguent des mots qui lui font, ou fynonymes ou fubordonnés, il refte à jetter un coup d'œil fur ce qui concerne les Langues en général ; ce que nous réduirons à quelques chefs particuliers.

I.

Origine de la Langue primitive.

Quelques-uns ont penfé que les premiers hommes, nés muets par le fait, vécurent quelque tems comme les brutes, dans les cavernes & dans les forêts, ifolés, fans liaifon entr'eux, ne prononçant que des fons vagues & confus, jufqu'à ce que, réunis par la crainte des bêtes féroces, par la voix puiffante du befoin, & par la néceffité de fe prêter des fecours mutuels, ils arriverent par degrés, à articuler plus diftinctement leurs fons, à les prendre en vertu d'une convention unanime, pour fignes de leurs idées, ou des chofes mêmes qui en étoient les objets, & enfin à fe former une langue. C'eft l'opinion de Diodore de Sicile & de Vitruve, & elle a paru probable à M. Simon, qui l'a adoptée avec d'autant plus de hardieffe, qu'il a cité en fa faveur Saint Grégoire de Nyffe. Le P. Thomaffin prétend néanmoins que, loin de défendre ce fentiment, le faint Docteur le combat au contraire, dans l'endroit même que l'on allegue ; & plufieurs autres paffages de ce faint Pere prouvent évidemment qu'il avoit fur cet objet des

pensées bien différentes, & que M. Simon l'entendoit mal.

A juger seulemeut par la nature des choses, dit M. Warburthon, & indépendamment de la révélation, qui est un guide plus sûr l'on seroit porté à admettre, l'opinion de Diodore de Sicile & de Vitruve. Cette manière de penser sur la question présente, est moins hardie & plus circonspecte que la première. Mais, Diodore de Sicile & Vitruve étoient peut-être encore moins repréhensibles que l'auteur Anglois. Guidés par les seules lumières de la raison, s'il leur échappoit quelque fait important, il étoit très-naturel, qu'ils n'en apperçussent pas les conséquences. Mais, il est difficile de concevoir comment on peut admettre la révélation, avec le degré de soumission qu'elle a droit d'exiger, & prétendre pourtant que la nature des choses insinue des principes opposés. La raison & la révélation sont pour ainsi dire deux canaux différens, qui nous transmettent les eaux d'une même source, & qui ne different que par la manière de nous les présenter. Le canal de la révélation nous met plus près de la source, & nous en offre une émanation plus pure; celui de la raison nous en tient plus éloignés, nous expose davantage aux mêlanges hétérogenes; mais, ces mêlanges sont toujours discernables, & la décomposition en est toujours possible. D'où il suit que les lumières véritables de la raison ne peuvent jamais être opposées à celles de la révélation, & que l'une par conséquent ne doit pas prononcer autrement que l'autre, sur l'origine des Langues.

C'est donc s'exposer à contredire, sans pudeur & sans succès, le témoignage le plus authentique qui ait été rendu à la vérité par l'Auteur même de toute vérité, que d'imaginer ou d'admettre des hypothèses contraires à quelques faits connus par la révélation, pour parvenir à rendre raison des faits naturels; & nonobstant les lumières & l'autorité de quantité d'Écrivains, qui ont cru bien faire, en admettant la supposition de l'homme sauvage, pour expliquer l'origine & le développement successif du langage, nous osons avancer que c'est de toutes les hypothèses la moins soutenable.

M. J. J. Rousseau, dans son discours sur l'origine & les fondemens de l'inégalité des conditions parmi les hommes, a pris pour base de ses recherches, cette supposition humiliante de l'homme né sauvage, sans autre liaison avec les individus même de son espèce, que celle qu'il avoit avec les brutes, une simple cohabitation dans les mêmes forêts. Quel parti a-t-il tiré de cette chimérique hypothèse, pour expliquer le fait de l'origine des Langues? Il a trouvé les difficultés les plus grandes, & il est contraint à la fin de les avouer insolubles.

» La première qui se présente, dit-il, est d'imaginer » comment les Langues purent » devenir nécessaires ; car, les » hommes n'ayant nulle correspondance entr'eux, ni aucun » besoin d'en avoir, on ne » conçoit ni la nécessité de cette » invention, ni sa possibilité, si » elle ne fut pas indispensable. » Je dirois bien comme beaucoup d'autres, que les Langues sont nées dans le commerce domestique des peres, » des meres, & des enfans ; » mais, outre que cela ne résoudroit point les objections, » ce seroit commettre la faute » de ceux qui raisonnant sur » l'état de nature, y transportent » des idées prises dans la société, voyent toujours la famille rassemblée dans une » même habitation, & ses membres gardant entr'eux une » union aussi intime & aussi permanente que parmi nous, où » tant d'intérêts communs les » réunissent, au lieu que dans » cet état primitif, n'ayant ni » maisons, ni cabanes, ni propriété d'aucune espèce, chacun se logeoit au hazard, & » souvent pour une seule nuit; » les mâles & les femelles s'unissoient fortuitement, selon » la rencontre, l'occasion, & » le désir, sans que la parole fût » un interprête fort nécessaire » des choses qu'ils avoient à » se dire. Ils se quittoient avec » la même facilité. La mere » alaitoit d'abord ses enfans » pour son propre besoin; puis » l'habitude les lui ayant rendu » chers, elle les nourrissoit ensuite pour le leur ; si-tôt » qu'ils avoient la force de » chercher leur pâture, ils ne » tardoient pas à quitter la mere elle-même ; & comme il » n'y avoit presque point d'autre moyen de se retrouver, » que de ne pas se perdre de » vue, ils en étoient bien-tôt » au point de ne se pas même reconnoître les uns les autres. » Remarquez encore que l'enfant ayant tous ses besoins à » expliquer, & par conséquent » plus de choses à dire à la » mere, que la mere à l'enfant, » c'est lui qui doit faire les » plus grands frais de l'invention, & que la Langue qu'il » emploie, doit être en grande » partie son propre ouvrage ; » ce qui multiplie autant les » Langues, qu'il y a d'individus pour les parler, à quoi » contribue encore la vie errante & vagabonde, qui ne » laisse à aucun idiome le tems » de prendre de la consistence; » car, de dire que la mere » dicte à l'enfant les mots dont » il devra se servir, pour lui demander telle ou telle chose, » cela montre bien comment on » enseigne des Langues déjà » formées, mais cela n'apprend » point comment elles se forment.

» Supposons cette première » difficulté vaincue, franchissons pour un moment, l'espace immense qui dut se trouver entre le pur état de na-

» ture & le besoin des Langues; & cherchons, en les » supposant nécessaires, comment elles purent commencer » à s'établir. Nouvelle difficulté pire encore que la précédente; car, si les hommes » ont eu besoin de la parole » pour apprendre à penser, ils » ont eu besoin encore de sçavoir penser, pour trouver l'art » de la parole. Et quand on » comprendroit comment les » sons de la voix ont été pris » pour interprêtes conventionels de nos idées, il resteroit » toujours à sçavoir quels ont » pu être les interprêtes mêmes de cette convention, pour » les idées qui n'ayant point un » objet sensible, ne pouvoient » s'indiquer, ni par le geste, ni » par la voix; de sorte qu'à peine » peut-on former des conjectures supportables sur la naissance de cet art de communiquer » ses pensées & d'établir un » commerce entre les esprits.

» Le prémier langage de » l'homme, le langage le plus » universel, le plus énergique, » & le seul dont il eût besoin, » avant qu'il fallût persuader » des hommes assemblés, est le » cri de la nature. Comme ce » cri n'étoit arraché que par » une sorte d'instinct dans les » occasions pressantes, pour » implorer du secours dans les » grands dangers, ou du soulagement dans les maux violens, il n'étoit pas d'un grand » usage dans le cours ordinaire de la vie, où regnent » des sentimens plus modérés. » Quand les idées des hommes » commencerent à s'étendre & » à se multiplier, & qu'il s'établit entr'eux une communication plus étroite, ils chercherent des signes plus nombreux & un langage plus » étendu; ils multiplierent les » inflexions de la voix, & y » joignirent les gestes, qui, » par leur nature, sont plus » expressifs, & dont le sens dépend moins d'une détermination antérieure. Ils exprimoient donc les objets visibles & mobiles par des gestes, » & ceux qui frappent l'ouie » par des sons imitatifs; mais, » comme le geste n'indique » guere que les objets présens » ou faciles à décrire, & les » actions visibles; qu'il n'est pas » d'un usage universel, puisque » l'obscurité ou l'interposition » d'un corps le rendent inutile, » & qu'il exige l'attention plutôt qu'il ne l'excite; on s'avisa enfin de lui substituer les » articulations de la voix, qui, » sans avoir le même rapport » avec certaines idées, sont » plus propres à les représenter toutes comme signes institués; substitution qui ne » put se faire que d'un commun consentement, & d'une » manière assez difficile à pratiquer, pour des hommes dont » les organes grossiers n'avoient » encore aucun exercice, & » plus difficile encore à concevoir en elle-même, puisque cet » accord unanime dut être mo-

» tivé, & que la parole paroît » avoir été fort néceſſaire pour » établir l'uſage de la paro» le.

» On doit juger que les pre» miers mots dont les hommes » firent uſage, eurent dans leurs » eſprits une ſignification beau» coup plus étendue, que n'ont » ceux qu'on emploie dans les » Langues déjà formées; & » qu'ignorant la diviſion du » diſcours en ſes parties, ils » donnerent d'abord à chaque » mot, le ſens d'une propoſi» tion entiere. Quand ils com» mencerent à diſtinguer le ſu» jet d'avec l'attribut, & le » verbe d'avec le nom, ce qui » ne fut pas un médiocre effort » de génie, les ſubſtantifs ne » furent d'abord qu'autant de » noms propres, l'infinitif fut » le ſeul tems des verbes, & à » l'égard des adjectifs, la no» tion ne s'en dut développer » que fort difficilement, parce » que tout adjectif eſt un mot » abſtrait, & que les abſtrac» tions ſont des opérations pé» nibles & peu naturelles.

» Chaque objet reçut d'abord » un nom particulier, ſans » égard aux genres & aux eſ» peces, que ces premiers inſ» tituteurs n'étoient pas en état » de diſtinguer; & tous les in» dividus ſe préſenterent iſolés » à leur eſprit, comme ils le » ſont dans le tableau de la na» ture. Si un chêne s'appelloit » A, un autre chêne s'appelloit » B; de ſorte que plus les con» noiſſances étoient bornées, & » plus le Dictionnaire devint » étendu. L'embarras de toute » cette nomenclature ne put » être levé facilement; car, » pour ranger les êtres ſous des » dénominations communes & » génériques, il en falloit con» noître les propriétés & les » différences; il falloit des ob» ſervations & des définitions, » c'eſt-à-dire, de l'hiſtoire na» turelle & de la métaphyſique, » beaucoup plus que les hommes » de ce tems-là n'en pouvoient » avoir.

» D'ailleurs, les idées géné» rales ne peuvent s'introduire » dans l'eſprit, qu'à l'aide des » mots, & l'entendement ne les » ſaiſit que par des propoſitions. » C'étoit une des raiſons pour» quoi les animaux ne ſçau» roient ſe former de telles » idées, ni jamais acquérir la » perfectibilité qui en dépend. » Quand un ſinge va ſans héſi» ter d'une noix à l'autre, » penſe-t-on qu'il ait l'idée gé» nérale de cette ſorte de » fruit, & qu'il compare ſon » archétype à ces deux indivi» dus? Non ſans doute; mais, » la vue de l'une de ces noix » rappelle à ſa mémoire les » ſenſations qu'il a reçues de » l'autre; & ſes yeux modifiés » d'une certaine maniere, an» noncent à ſon goût la modi» fication qu'il va recevoir. » Toute idée générale eſt pu» rement intellectuelle; pour » peu que l'imagination s'en » mêle, l'idée devient auſſi-tôt » particuliere. Eſſayez de vous

» tracer l'image d'un arbre en » général, vous n'en viendrez » jamais à bout; malgré vous il » faudra le voir petit ou grand, » rare ou touffu, clair ou fon- » cé; & s'il dépendoit de vous » de n'y voir que ce qui se » trouve en tout arbre, cette » image ne ressembleroit plus à » un arbre. Les êtres purement » abstraits se voyent de même, » ou ne se conçoivent que par » le discours. La définition seu- » le du triangle vous en donne » la véritable idée, si-tôt que » que vous en figurez un dans » votre esprit, c'est un tel » triangle, & non pas un au- » tre, & vous ne pouvez évi- » ter d'en rendre les lignes sen- » sibles, ou le plan coloré. Il » faut donc énoncer des propo- » sitions; il faut donc parler » pour avoir des idées généra- » les; car, si-tôt que l'imagi- » nation s'arrête, l'esprit ne » marche plus qu'à l'aide du » discours. Si donc les pre- » miers inventeurs n'ont pu » donner des noms qu'aux idées » qu'ils avoient déjà, il s'en- » suit que les premiers subs- » tantifs n'ont pu jamais être » que des noms propres.

» Mais, lorsque, par des » moyens que je ne conçois pas, » nos nouveaux Grammairiens » commencerent à étendre leurs » idées & à généraliser leurs » mots, l'ignorance des inven- » teurs dut assujettir cette mé- » thode à des bornes fort étroi- » tes; & comme ils avoient » d'abord trop multiplié les » noms des individus, faute de » connoître les genres & les » especes, ils firent ensuite » trop d'especes & de genres, » faute d'avoir considéré les » êtres par toutes leurs diffé- » rences. Pour pousser les di- » visions assez loin, il eût fallu » plus d'expérience & de lu- » miere qu'ils n'en pouvoient » avoir, & plus de recherches » & de travail qu'ils n'y en » vouloient employer. Or, si » même aujourd'hui l'on dé- » couvre de nouvelles especes » qui avoient échappé jusqu'ici » à toutes nos observations, » qu'on pense combien il dut » s'en dérober à des hommes qui » ne jugeoient des choses que » sur le premier aspect? Quant » aux classes primitives & aux » notions les plus générales, il » est superflu d'ajoûter qu'elles » durent leur échapper encore. » Comment, par exemple, au- » roient-ils imaginé ou entendu » les mots de matiere, d'esprit, » de substance, de mode, de » figure, de mouvement, puis- » que nos Philosophes, qui s'en » servent depuis si long-tems, » ont bien de la peine à les en- » tendre eux-mêmes, & que » les idées qu'on attache à ces » mots étant purement méta- » physiques, ils n'en trouvoient » aucun modele dans la na- » ture? «

Après s'être étendu, comme on vient de le voir, sur les premiers obstacles qui s'opposent à l'institution conventionnelle des Langues, M. Rous-

ſeau ſe fait un terme de comparaiſon de l'invention des ſeuls ſubſtantifs phyſiques, qui ſont la partie de la Langue la plus facile à trouver pour juger du chemin qui lui reſte à faire juſqu'au terme où elle pourra exprimer toutes les penſées des hommes, prendre une forme conſtante, être parlée en public, & influer ſur la ſociété. Il invite le Lecteur à réfléchir ſur ce qu'il a fallu de tems & de connoiſſances pour trouver les nombres qui ſuppoſent les méditations philoſophiques les plus profondes & l'abſtraction la plus métaphyſique, la plus pénible, & la moins naturelle; les autres mots abſtraits, les aoriſtes & tous les tems des verbes, les particules, la ſyntaxe; pour lier les propoſitions, les raiſonnemens, & former toute la logique du diſcours. Après quoi voici comme il conclud: » Quant à moi, effrayé des » difficultés qui ſe multiplient, » & convaincu de l'impoſſibi- » lité preſque démontrée, que » les Langues aient pu naître » & s'établir par des moyens » purement humains; je laiſſe » à qui voudra l'entreprendre, » la diſcuſſion de ce difficile » problême, *lequel a été le plus* » *néceſſaire, de la ſociété déjà liée,* » *à l'inſtitution des Langues*, *ou* » *des Langues déjà inventées*, *à* » *l'établiſſement de la ſociété.* «

Il étoit difficile d'expoſer plus nettement l'impoſſibilité qu'il y a à déduire l'origine des Langues, de l'hypothèſe révoltante de l'homme ſuppoſé ſauvage dans les premiers jours du monde. M. Rouſſeau a bien ſenti que l'inégalité des conditions étoit une ſuite néceſſaire de l'établiſſement de la ſociété; que l'établiſſement de la ſociété & l'inſtitution du langage ſe ſuppoſoient reſpectivement, puiſqu'il regarde comme un problême difficile, de diſcuter lequel des deux a été pour l'autre d'une néceſſité antécédente plus conſidérable. Que ne faiſoit-il encore quelques pas? Ayant vu d'une maniere démonſtrative que les Langues ne peuvent tenir à l'hypothèſe de l'homme né ſauvage, ni s'être établies par des moyens purement humains, que ne concluoit-il la même choſe de la ſociété? Que n'abandonnoit-il entiérement ſon hypothèſe, comme auſſi incapable d'expliquer l'un que l'autre? D'ailleurs, la ſuppoſition d'un fait que nous ſçavons par le témoignage le plus ſûr, n'avoir point été, loin d'être admiſſible comme principe explicatif de faits réels, ne doit être regardée que comme une fiction chimérique & propre à égarer.

Mais, ſuivons le ſimple raiſonnement. Une langue eſt, ſans contredit, la totalité des uſages propres à une nation pour exprimer les penſées par la voix; & cette expreſſion eſt le véhicule de la communication des penſées. Ainſi, toute Langue ſuppoſe une ſociété préexiſtente, qui, comme ſociété, aura

eu besoin de cette communication, & qui, par des actes déjà réïtérés, aura fondé les usages qui constituent le corps de sa Langue. D'autre part, une société formée par les moyens humains que nous pouvons connoître, présuppose un moyen de communication pour fixer d'abord les devoirs respectifs des associés, & ensuite pour les mettre en état de les exiger les uns des autres. Que suit-il delà ? Que si l'on s'obstine à vouloir fonder la première Langue & la première société par des voies humaines, il faut admettre l'éternité du monde & des générations humaines, & renoncer par conséquent à une première société & à une première Langue proprement dite; sentiment absurde en soi, puisqu'il implique contradiction, & démenti d'ailleurs par la droite raison, & par la foule accablante des témoignages de toute espece qui certifient la nouvauté du monde. (a) *Nulla igitur in principio facta est ejusmodi congregatio, nec unquam fuisse homines in terra qui propter infantiam non loquerentur, intelliget, cui ratio non deest.* C'est que si les hommes commencent par exister sans parler, jamais ils ne parleront. Quand on sçait quelques Langues, on pourroit aisément en inventer une autre. Mais, si l'on n'en sçait aucune, on n'en sçaura jamais, à moins qu'on n'entende parler quelqu'un. L'organe de la parole est un instrument qui demeure oisif & inutile, s'il n'est mis en jeu par les impressions de l'ouie ; personne n'ignore que c'est la surdité originelle qui tient dans l'inaction la bouche des muets de naissance, & l'on sçait, par plus d'une expérience bien constatée, que des hommes, élevés par accident loin du commerce de leurs semblables & dans le silence des forêts, n'y avoient appris à prononcer aucun son articulé ; qu'ils imitoient seulement les cris naturels des animaux, avec lesquels ils s'étoient trouvés en liaison, & que transplantés dans notre société, ils avoient eu bien de la peine à imiter le langage qu'ils entendoient, & ne l'avoient jamais fait que très-imparfaitement.

Hérodote raconte qu'un Roi d'Égypte fit élever deux enfans ensemble, mais dans le silence; qu'une chevre fut leur nourrice; qu'au bout de deux ans ils tendirent la main à celui qui étoit chargé de cette éducation expérimentale, & lui dirent *beccos*, & que le Roi ayant sçu que *bek* en Langue Phrygienne signifie pain, il en conclud que le langage Phrygien étoit naturel, & que les Phrygiens étoient les plus anciens peuples du monde. Les Égyptiens ne renoncerent pas à leurs prétentions d'ancienneté, malgré cette décision de leur Prince, & ils

(a) Lactant. de Ver. Cult. c. 10.

firent bien. Il est évident que ces enfans parloient comme la chevre leur nourrice, que les Grecs nomment , par onomatopée ou imitation du cri de cet animal, & ce cri ne ressemble que par hazard au *bek*, ou pain des Phrygiens.

Si la conséquence que le Roi d'Égypte tira de cette observation, en étoit mal déduite, elle étoit encore vicieuse par la supposition d'un principe erronné, qui consistoit à croire qu'il y eût un Langue naturelle à l'homme. C'est la pensée de ceux qui effrayés des difficultés du systême que l'on vient d'examiner sur l'origine des Langues, ont cru ne devoir pas prononcer que la première vînt miraculeusement de l'inspiration de Dieu même.

Mais; s'il y avoit une Langue qui tînt à la nature de l'homme, ne seroit-elle pas commune à tout le genre humain, sans distinction de tems, de climats, de gouvernemens, de religions, de mœurs, de lumieres acquises, de préjugés, ni d'aucune des autres causes qui occasionnent les différences des langues? Les muets de naissance, que nous sçavons ne l'être que faute d'entendre, ne s'aviseroient-ils pas du moins de parler la Langue naturelle, vû sur-tout qu'elle ne seroit étouffée chez eux par aucun usage ni aucun préjugé contraire?

Ce qui est vraiment naturel à l'homme, est immuable comme son essence. Aujourd'hui, comme dès l'aurore du monde, une pente secrete mais invincible met dans son ame un désir constant du bonheur, suggere aux sexes cette concupiscence mutuelle qui perpétue l'espece, fait passer de génération en génération cette aversion pour une entiere solitude, qui ne s'éteint jamais dans le cœur même de ceux que la sagesse ou la religion a jettés dans la retraite. Mais, rapprochons-nous de notre objet. Ne voyons-nous pas que le langage naturel de chaque espece de brute est inaltérable? Depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, on a par tout entendu les lions rugir, les taureaux mugir, les chevaux hennir, les ânes braire, les chiens aboyer, les loups hurler, les chats miauler, &c. Ces mots mêmes, formés dans toutes les Langues par onomatopée, sont des témoignages rendus à la distinction du langage de chaque espece, & à l'incorruptibilité, si on peut le dire, de chaque idiome spécifique.

Nous ne prétendons pas insinuer, au reste, que le langage des animaux soit propre à peindre le précis analytique de leurs pensées, ni qu'il faille leur accorder une raison comparable à la nôtre, comme le pensoient Plutarque, Sextus Empiricus, Porphyre, & comme l'ont avancé quelques Modernes, & entr'autres Isaac Vossius qui a poussé l'indécence de son assertion jusqu'à trouver plus de

raison dans le langage des animaux, *quæ vulgò bruta creduntur*, dit-il. La parole nous est donnée pour exprimer les sentimens intérieurs de notre ame, & les idées que nous avons des objets extérieurs ; ensorte que chacune des Langues que l'homme parle, fournit des expressions au langage du cœur & à celui de l'esprit. Le langage des animaux paroît n'avoir pour objet que les sensations intérieures, & c'est pour cela qu'il est invariable comme leur maniere de sentir, si même l'invariabilité de leur langage n'en est la preuve. C'est la même chose parmi nous. Nous ferons entendre par-tout l'état actuel de notre ame par nos interjections, parce que les sons que la nature nous dicte dans les grands & premiers mouvemens de notre ame, sont les mêmes pour toutes les Langues ; nos usages à cet égard ne sont point arbitraires, parce qu'ils sont naturels. Il en feroit de même du langage analytique de l'esprit ; s'il étoit naturel, il seroit immuable & unique.

Que reste-t-il donc à conclure, pour indiquer une origine raisonnable au langage. L'hypothèse de l'homme sauvage, démentie par l'histoire authentique de la Génèse, ne peut d'ailleurs fournir aucun moyen plausible de former une première Langue. La supposer naturelle, est une autre pensée inalliable avec les procédés constans & informes de la nature ; c'est donc Dieu lui-même qui, non content de donner aux premiers individus du genre humain la précieuse faculté de parler, la mit encore aussi-tôt en plein exercice, en leur inspirant immédiatement l'envie & l'art d'imaginer les mots & les tours nécessaires aux besoins de la société naissante. C'est à peu près ce que paroît en dire l'auteur de l'Ecclésiastique. *Concilium, & linguam, & oculos, & aures, & cor dedit illis excogitandi, & disciplinâ intellectûs explevit illos.* Voilà bien exactement tout ce qu'il faut pour justifier notre opinion ; l'envie de communiquer sa pensée, *consilium ;* la faculté de le faire, *linguam ;* des yeux pour reconnoître au loin les objets environnans & soumis au domaine de l'homme, afin de les distinguer par leurs noms, *oculos ;* des oreilles, afin de s'entendre mutuellement, sans quoi la communication des pensées & la tradition des usages qui servent à les exprimer, auroient été impossibles, *aures ;* l'art d'assujettir les mots aux loix d'une certaine analogie, pour éviter la trop grande multiplication des mots primitifs, & cependant donner à chaque être son signe propre, *cor excogitandi ;* enfin l'intelligence nécessaire pour distinguer & nommer les points de vue abstraits les plus essentiels, pour donner à l'ensemble de l'élocution une forme aussi expressive que chacune des parties de l'oraison peut l'être

en particulier, & pour retenir le tout, *disciplinâ intellectûs*. Cette doctrine se confirme par le texte de la Génèse qui nous apprend que ce fut Adam lui-même qui fut le nomenclateur primitif des animaux, & qui nous le présente comme occupé de ce soin fondamental, par l'avis exprès & sous la direction du Créateur.

Avec un témoignage si respectable & si bien établi de la véritable origine & de la société & du langage, comment se trouve-t-il encore parmi nous des hommes qui osent interpréter l'œuvre de Dieu par les délires de leur imagination, & substituer leurs pensées aux documens que l'Esprit Saint lui-même nous a fait passer? Cependant, à moins introduire le Pyrrhonisme historique le plus ridicule & le plus scandaleux tout à la fois, le récit de Moïse a droit de subjuguer la croyance de tout homme raisonnable, plus qu'aucun autre Historien; il est si sûr de ses dates, qu'il parle continuellement en homme qui ne craint pas d'être démenti par aucun monument antérieur, quelque court que puisse être l'espace qu'il assigne; & telle est la condition gênante qu'il s'impose, lorsqu'il parle de la première multiplication des Langues; évenement miraculeux qui mérite attention. Aussi allons-nous en faire un article particulier, en empruntant sur cette importante matiere les termes mêmes de M. Pluche.

II.

Multiplication miraculeuse des Langues.

» Moïse tient, dit M. Pluche, » tout le genre humain rassemblé sur l'Euphrate à la ville » de Babel, & ne parlant qu'une » même Langue, environ huit » cens ans avant lui. Toute son » histoire tomboit en poussiere » devant deux inscriptions an» térieures en deux Langues » différentes. Un homme qui » agit avec cette confiance, » trouvoit sans doute la preuve » & non la réfutation de ses » dates dans les monumens » Égyptiens qu'il connoissoit » parfaitement. C'est plutôt » l'exactitude de son récit qui » réfute par avance les fables » postérieurement introduites » dans les annales Égyptien» nes.

» Ce point d'histoire est im» portant; considérons le par » parties, & regardons tou» jours à côté de Moïse, si la » nature & la société nous of» frent les vestiges & les preu» ves de ce qu'il avance.

» Les enfans de Noé multi» pliés & mal à l'aise dans les » rochers de la Gordyenne où » l'Arche s'étoit arrêtée, passe» rent le Tigre, & choisirent » les fertiles campagnes de Sin» har ou Sennahar, dans la

(a) Spectacl. de la Natur. T. VIII. p. 96. & suiv.

» basse Mésopotamie, vers le » confluent du Tigre & de l'Euphrate, pour y établir leur » séjour comme dans le païs le » plus uni & le plus gras qu'ils » connussent. La nécessité de » pourvoir aux besoins d'une » énorme multitude d'habitans » & de troupeaux, les obligeant à s'étendre, & n'ayant » point d'objet dans cette plaine immense qui pût être apperçu de loin : *Bâtissons*, » dirent-ils, *une ville & une* » *tour qui s'éleve dans le Ciel.* » *Faisons-nous une marque reconnoissable pour ne nous pas* » *désunir, en nous dispersant de* » *côté & d'autre.* Manquant de » pierres, ils cuisirent des briques; & l'asphalte ou le bitume que le païs leur fournissoit en abondance, leur » tint lieu de ciment. Dieu jugea à propos d'arrêter l'entreprise en diversifiant leur » langage; la confusion se mit » parmi eux, & ce lieu en prit le » nom de Babel, qui signifie » confusion. Y a-t-il eu une ville » du nom de Babel, une tour » connue qui ait accompagné » cette ville, une plaine de » Sinhar en Mésopotamie, un » fleuve Euphrate, des campagnes infiniment fertiles & » parfaitement unies, de façon » à rendre la précaution d'une » très-haute tour, intelligible » & raisonnable? Enfin, l'asphalte est-il une production » naturelle de ce païs? Toute » l'Antiquité profane a connu » dès les premiers tems où l'on » a commencé à écrire, & l'Euphrate, & l'égalité de la » plaine. Ptolémée, dans ses » cartes d'Asie, termine la » plaine de Mésopotamie au » mont Sinhar du côté du Tigre. » Tous les Historiens nous parlent de la parfaite égalité des » terres, du côté de Babylone, » jusques-là qu'on y élevoit de » beaux jardins sur quelques » masses de bâtimens en brique » pour les détacher de la plaine, & varier les aspects » auparavant trop uniformes. » Ammien Marcellin, qui a » suivi l'Empereur Julien dans » cette contrée, Pline & tous » les Géographes tant anciens » que modernes, attestent pareillement l'étendue & l'égalité des plaines de la Mésopotamie, où la vue se perd » sans aucun objet qui la fixe. » Ils nous font remarquer l'abondance du bitume qui y » coule naturellement, & la » fertilité incroyable de l'ancienne Babylonie. Tout concourt donc à nous faire reconnoître les restes du païs » d'Éden, & l'exactitude de » toutes les circonstances où » Moïse s'engage. Toute la littérature profane rend hommage à l'Écriture, au lieu » que les histoires Chinoises » & Égyptiennes sont comme » si elles étoient tombées de » la Lune.

» Le crime, que Moïse attribue aux enfans de Noé, n'est » pas comme les Septante l'ont » traduit, de se vouloir faire un

» nom avant la dispersion ; » mais, comme porte litéralement le texte original, c'étoit » de se construire une habitation qui pût contenir un peuple nombreux, & d'y joindre » une tour qui étant vue de » loin, devînt un signe de ralliement, pour prévenir les » égaremens & la séparation. » C'est ce qu'ils expriment » fort simplement en ces termes : *Faisons-nous une marque* » *pour ne nous point désunir, en* » *nous avançant en différentes* » *contrées.*

» L'inconvénient qu'ils vouloient éviter avec soin, étoit » précisément ce que Dieu vouloit & exigeoit d'eux. Ils sçavoient très-bien que Dieu les » appelloit depuis un siecle & » plus à se distribuer par colonies d'une contrée dans une » autre, & ils prenoient des » mesures pour empêcher ou » pour suspendre long-tems » l'exécution de ses volontés. » Dieu confondit leur langage ; » il peupla peu à peu chaque » païs en y attachant les habitans que l'usage d'une même » Langue y avoit réunis, & » que le désagrément de n'entendre plus les autres familles, avoit obligés d'aller vivre loin d'elles.

» L'état actuel de la terre & » toutes les histoires connues » rendent témoignage à l'intention qui a de bonne heure » partagé les Langues après le » Déluge. Rien n'est plus digne de la sagesse divine que » d'avoir d'abord employé pour » peupler promptement les différentes contrées, le même » moyen qui lui sert encore » aujourd'hui pour y fixer les » habitans & en empêcher la » désertion. Il y a des païs si » bons, & il y en a de si disgraciés, qu'on quitteroit les » uns pour les autres, si l'usage d'une même Langue n'étoit pour les habitans des » plus mauvais une attache propre à les y retenir, & l'ignorance des autres Langues » un puissant moyen d'aversion » pour tout autre païs, malgré » les désavantages de la comparaison. Le miracle, rapporté par Moïse, peuple donc » encore aujourd'hui toute la » terre aussi réellement qu'au » tems de la dispersion des enfans de Noé ; l'effet en embrasse tous les siecles.

» Un autre moyen de sentir » la justesse de ce récit consiste » en ce que la diversité des » Langues s'accorde avec les » dates de Moïse ; cette diversité devance toutes nos histoires connues ; & d'une autre » part ni les pyramides d'Égypte, ni les marbres d'Arondel, ni aucun monument » qui porte un caractère de » vérité, ne remontent au-dessus. Ajoutons ici que la » réunion du genre humain dans » la Chaldée avant la dispersion » des colonies, est un fait très-conforme à la marche qu'elles » ont tenue. Tout part de l'Orient, les hommes & les arts ;

» tout s'avance peu à peu vers » l'occident, vers le midi & » vers le nord. L'histoire mon- » tre des Rois & de grands » établissemens au cœur & sur » les côtes de l'Asie, lorsqu'on » n'avoit encore aucune con- » noissance d'autres colonies » plus reculées. Celles-ci n'é- » toient pas encore, ou elles » travailloient à se former. Si » les peuplades Chinoises & » Égyptiennes ont eu de très- » bonne heure plus de confor- » mité que les autres avec les » anciens habitans de Chaldée, » par leur inclination sédentai- » re, par leurs figures symbo- » liques, par leurs connoissan- » ces en astronomie, & par la » pratique de quelques beaux » arts; c'est parce qu'elles se » sont tout d'abord établies dans » des païs excellemment bons, » où n'étant traversées ni par les » bois qui ailleurs couvroient » tout, ni par les bêtes qui » troubloient tous les établisse- » mens à l'aide des bois, elles » se sont promptement multi- » pliées, & n'ont point perdu » l'usage des premières inven- » tions. La haute Antiquité de » ces trois peuples & leur res- » semblance en tant de points, » montrent l'unité de leur ori- » gine & la singuliere exacti- » tude de l'Histoire sainte. L'é- » tat des autres peuplades fut » fort différent de celles qui » s'arrêterent de bonne heure » dans les riches campagnes de » l'Euphrate, du Kian & du Nil. » Concevons ailleurs des fa- » milles vagabondes, qui ne » connoissent ni les lieux ni les » routes, & qui tombant à » l'aventure dans un païs mi- » sérable, où tout leur man- » que, point d'instrument pour » exercer ce qu'elles pouvoient » avoir retenu de bon, point » de consistance ni de repos » pour perfectionner ce que » le besoin actuel pouvoit leur » faire inventer; la modicité » des moyens de subsister les » mettoit souvent aux prises; » la jalousie les entre-détrui- » soit. N'étant qu'une poignée » de monde, un autre peloton » les mettoit en fuite. Cette » vie errante & long-tems in- » certaine fit tout oublier; ce » n'est qu'en renouant le com- » merce avec l'orient que les » choses ont changé. Les Goths » & tout le nord n'ont cessé » d'être barbares qu'en s'éta- » blissant dans la Gaule & en » Italie; les Gaulois & les » Francs doivent leur poli- » tesse aux Romains; ceux-ci » avoient été prendre leurs » loix & leur littérature à » Athènes. La Grece demeura » brute jusqu'à l'arrivée de » Cadmus, qui y porta les let- » tres Phéniciennes. Les Grecs, » enchantés de ce secours, se » livrerent à la culture de leur » Langue, à la poësie & au » chant; ils ne prirent goût à » la politique, à l'architectu- » re, à la navigation, à l'as- » tronomie & à la peinture, » qu'après avoir voyagé à » Memphis, à Tyr, & à la

» cour de Perse ; ils perfectionnent tout, mais n'inventent rien. Il est donc aussi manifeste, tant par l'histoire profane que par le récit de l'Écriture, que l'Orient est la source commune des nations & des belles connoissances. Nous ne voyons un progrès contraire que dans des tems postérieurs, où la manie des conquêtes a commencé à reconduire des bandes d'occidentaux en Asie. «

Il seroit peut-être satisfaisant pour notre curiosité de pouvoir déterminer en quoi consisterent les changemens introduits à Babel dans le langage primitif, & de quelle maniere ils y furent opérés. Il est certain qu'on ne peut établir là-dessus rien de solide, parce que cette grande révolution dans le langage ne pouvant être regardée que comme un miracle, auquel les hommes étoient bien éloignés de s'attendre, il n'y avoit aucun observateur qui eût les yeux ouverts sur ce phénomene, & que peut-être même ayant été subit, il n'auroit laissé aucune prise aux observations quand on s'en feroit avisé ; or, rien n'instruit bien sur la nature & les progrès des faits, que les mémoires formés dans le tems d'après les observations. Cependant, quelques Écrivains ont donné là-dessus leurs pensées avec autant d'assurance que s'ils avoient parlé d'après le fait même, ou qu'ils eussent assisté au conseil du Très-haut.

Les uns disent que la multiplication des Langues ne s'est point faite subitement, mais qu'elle s'est opérée insensiblement, selon les principes constans de la mutabilité naturelle du langage ; qu'elle commença à devenir sensible, pendant la construction de la ville & de la tour de Babel, qui, au rapport d'Eusebe, dura quarante ans ; que les progrès de cette permutation se trouverent alors si considérables, qu'il n'y eut plus moyen de conserver l'intelligence nécessaire à la consommation d'une entreprise, qui alloit directement contre la volonté de Dieu, & que les hommes furent obligés de se séparer. Mais, c'est contredire trop formellement le texte de l'Écriture, & supposer d'ailleurs comme naturelle une chose démentie par les effets naturels ordinaires.

Le chapitre onzième de la Génèse commence par observer que par toute la terre on ne parloit qu'une Langue, & qu'on la parloit de la même manière ; ce qui semble marquer la même prononciation, la même syntaxe, la même analogie, les mêmes tours. Après cette remarque fondamentale & envisagée comme telle par l'Historien sacré, il raconte l'arrivée des descendans de Noë dans la plaine de Sennahar, le projet qu'ils formerent d'y construire une ville & une tour pour leur servir de signal, les matériaux qu'ils employerent

à

à cette construction; il insinue même que l'ouvrage fut poussé jusqu'à un certain point; puis, après avoir remarqué que le Seigneur descendit pour visiter l'ouvrage, il ajoute, y. 6, 7 : *Et dixit* [*Dominus*] : *Ecce unus est populus, & unum labium omnibus; cœperuntque hoc facere, nec desistent à cogitationibus suis, donec eas opere compleant. Venite igitur, descendamus & confundamus ibi linguam eorum, ut non audiat unusquisquè vocem proximi sui.* N'est-il pas bien clair qu'il n'y avoit qu'une Langue, jusqu'au moment où Dieu voulut faire échouer l'entreprise des hommes; que dès qu'il l'eut résolu, sa volonté toute puissante eut son effet; que le moyen qu'il employa pour cela, fut la division de la Langue commune, & que cette confusion fut subite?

Si cette confusion du langage primitif n'eût pas été subite, comment auroit-elle frappé les hommes, au point de la constater par un monument durable, tel que le nom qui fut donné à cette ville même, *Babel*, confusion? Comment après avoir travaillé pendant plusieurs années en bonne intelligence, malgré les changemens insensibles qui s'introduisoient dans le langage, les hommes furent-ils tout-à-coup obligés de se séparer faute de s'entendre? Si les progrès de la division étoient encore insensibles la veille, ils durent l'être également le lendemain; ou s'il y eut le lendemain une révolution extraordinaire, qui ne tînt plus à la progression des altérations précédentes, cette progression doit être comptée pour rien dans les causes de la révolution; on doit la regarder comme subite & comme miraculeuse dans sa cause, autant que dans son effet.

Mais, il faut bien s'y résoudre, puisqu'il est certain, que la progression naturelle des changemens qui arrivent aux Langues, n'opere & ne peut jamais opérer la confusion entre les hommes, qui parlent originairement la même Langue. Si un particulier altère l'usage commun, son expression est d'abord regardée comme une faute, mais on l'entend ou on le fait expliquer; dans l'un ou l'autre cas, on lui indique la loi fixée par l'usage, ou du moins on se la rappelle. Si cette faute particulière, par quelqu'une des causes accidentelles qui font varier les Langues, vient à passer de bouche en bouche & à se répéter, elle cesse enfin d'être faute; elle acquiert l'autorité de l'usage, elle devient propre à la même Langue qui la condamnoit autrefois; mais alors même, on s'entend encore, puisqu'on se répete. Ainsi, entendons-nous les Écrivains du siecle dernier, sans appercevoir entr'eux & nous, que des différences légères qui n'y causent aucune confusion; ils entendoient pareillement ceux du siecle précédent, qui étoient dans le même

cas à l'égard des Auteurs du siecle antérieur, & ainsi de suite jusqu'au tems de Charlemagne, de Clovis, si vous voulez, ou même jusqu'aux plus anciens Druides, que nous n'entendons plus. Mais, si la vie des hommes étoit assez longue, pour que quelques Druides vécussent encore aujourdhui, que la Langue fut changée comme elle l'est, ou qu'elle ne le fût pas, il y auroit encore intelligence entr'eux & nous, parce qu'ils auroient été assujettis à céder au torrent des décisions des usages des différens siecles. Ainsi, c'est une véritable illusion que de vouloir expliquer par des causes naturelles, un évenement qui ne peut être que miraculeux.

D'autres Auteurs, convaincus qu'il n'y avoit point de cause assignable dans l'ordre naturel, ont voulu expliquer en quoi a pu consister la révolution étonnante, qui fit abandonner l'entreprise de Babel. » Ma pensée, dit du Tremblai, » dans son traité des Langues, » est que Dieu disposa alors les » organes de ces hommes de » telle manière, que lorsqu'ils » voulurent prononcer les mots » dont ils avoient coûtume de » se servir, ils en prononcerent » de tous différens pour signifier » les choses dont ils voulurent » parler, ensorte que ceux » dont Dieu voulut changer la » Langue, se formerent des » mots tout nouveaux, en ar- » ticulant leurs voix, d'une au- » tre manière qu'ils n'avoient » accoûtumé de le faire. Et en » continuant ainsi d'articuler » leurs voix d'une manière nou- » velle, toutes les fois qu'ils » parlerent, ils se firent une » Langue nouvelle; car, tou- » tes leurs idées se trouverent » jointes aux termes de cette » nouvelle Langue, au lieu » qu'elles étoient jointes aux » termes de la Langue qu'ils » parloient auparavant. Il y a » même lieu de croire qu'ils ou- » blierent tellement leur Lan- » gue ancienne, qu'ils ne se » souvenoient pas même de l'a- » voir parlée, & qu'ils ne s'ap- » perçurent du changement, que » parce qu'ils ne s'entre-enten- » doient pas comme aupara- » vant. C'est ainsi que je con- » çois que s'est fait ce change- » ment. Et supposé la puissance » de Dieu sur la créature, je » ne vois pas en cela un grand » mystère, ni pourquoi les Rab- » bins se tourmentent tant pour » trouver la manière de ce » changement. »

C'est encore donner ses propres imaginations pour des raisons; la multiplication des Langues a pu se faire en tant de manières, qu'il n'est pas possible d'en déterminer une avec certitude, comme préférée exclusivement à toutes les autres. Dieu a pu laisser subsister les mêmes mots radicaux avec les mêmes significations, mais en inspirer des déclinaisons & des constructions différentes; il a pu substituer dans les esprits d'autres idées, à celles qui auparavant étoient désignées

par les mêmes mots, altérer seulement la prononciation par le changement des voyelles, ou par celui des consonnes homogènes substituées les unes aux autres, &c. Qui est-ce qui osera assigner la voie qu'il a plu à la Providence de choisir, ou prononcer qu'elle n'en a pas choisi plusieurs à la fois.

Tenons-nous-en aux faits qui nous sont racontés par l'Esprit Saint; nous ne pouvons point douter que ce ne soit lui-même qui a inspiré Moïse. Tout concourt d'ailleurs à confirmer son récit, le spectacle de la nature, celui de la société, & des révolutions qui ont changé successivement la scene du monde; les raisonnemens fondés sur les observations les mieux constatées; tout dépose les mêmes vérités, & ce sont les seules que nous puissions affirmer avec certitude, ainsi que les conséquences qui en sortent évidemment.

Dieu avoit fait les hommes sociables, il leur inspira la première Langue, pour être l'instrument de la communication de leurs idées, de leurs besoins, de leurs devoirs réciproques, le lien de leur société, & surtout du commerce de charité & de bienveillance, qu'il pose comme le fondement indispensable de cette société.

Lorsqu'il voulut ensuite que leur fécondité servît à couvrir & à cultiver les différentes parties de la terre, qu'il avoit soumises au domaine de l'espèce, & qu'il leur vit prendre des mesures, pour résister à leur vocation & aux vues impénétrables de sa Providence, il confondit la Langue primitive, les força ainsi à se séparer en autant de peuplades, qu'il en résulta d'idiomes, & à se disperser en autant de régions différentes.

Tel est le fait de la premiere multiplication des Langues; & la seule chose qu'il nous paroisse permis d'y ajouter raisonnablement, c'est que Dieu opéra subitement dans la Langue primitive, des changemens analogues à ceux que les causes naturelles y auroient amenés par la suite, si les hommes de leur propre mouvement s'étoient dispersés en diverses colonies, dans les différentes régions de la terre; car, dans les évenemens même qui sont hors de l'ordre naturel, Dieu n'agit point contre la nature, parce qu'il ne peut agir contre ses idées éternelles & immuables, qui sont les archétypes de toutes les natures. Cependant, ceci même donne lieu à une objection qui mérite d'être examinée. La voici.

Que le Créateur ait inspiré d'abord au premier homme & à sa compagne, la premiere de toutes les Langues, pour servir de lien & d'instrument à la société, qu'il lui avoit plu d'établir entr'eux; que l'éducation, secondée par la curiosité naturelle & par la pente que les hommes ont à l'imi-

ration, ait fait passer cette Langue primitive de génération en génération, & qu'ainsi elle ait entretenu, tant qu'elle à subsisté seule, la liaison originelle entre tous les descendans d'Adam & d'Eve, c'est un premier point qu'il est aisé de concevoir, & qu'il est nécessaire d'avouer.

Que les hommes ensuite, trop épris des douceurs de cette société, aient voulu éluder l'intention & les ordres du Créateur, qui les destinoit à peupler toutes les parties de la terre; & que pour les y contraindre, Dieu ait jugé à propos de confondre leur langage, & d'en multiplier les idiomes, afin d'étendre le lien qui les tenoit trop attachés les uns aux autres; c'est un second point également attesté, & dont l'intelligence n'a pas plus de difficulté, quand on la considere à part.

Mais, la réunion de ces deux faits semble donner lieu à une difficulté réelle. Si la confusion des Langues jette la division parmi les hommes, n'est-elle pas contraire à la premiere intention du Créateur, & au bonheur de l'humanité? Pour dissiper ce qu'il y a de spécieux dans cette objection, il ne suffit pas d'envisager seulement d'une maniere vague & indéfinie, l'affection que tout homme doit à son semblable, & dont il a le germe en soi-même. Cette affection a naturellement, c'est à-dire, par une suite nécessaire des loix, que le Créateur même a établies, différens degrés d'identité, selon la différence des degrés de liaison, qu'il y a entre un homme & un autre. Comme les ondes circulaires, qui se forment autour d'une pierre jettée dans l'eau, sont d'autant moins sensibles qu'elles s'éloignent plus du centre de l'ondulation, ainsi plus les rapports de liaison entre les hommes sont affoiblis par l'éloignement des tems, des lieux, des générations, des intérêts quelconques, moins il y a de vivacité dans les sentimens respectifs de la bienveillance naturelle, qui subsistoit pourtant toujours, même dans le plus grand éloignement. Mais, loin d'être contraire à cette propagation proportionelle de bienveillance, la multiplication des Langues est en quelque maniere dans la même proportion, & adaptée pour ainsi dire aux vues de la charité universelle.

III.

On demande quelle étoit la première Langue, que Dieu enseigna à Adam?

On forme sur cette question plusieurs difficultés. La plûpart croyent que cette Langue primitive est la langue Hébraïque; d'autres la Syriaque, la Chaldéenne, ou l'Éthiopienne, ou l'Arménienne. Il n'y a presqu'aucune Langue d'Orient qui n'ait prétendu à cet honneur. Gorope Bécan a soutenu sérieu-

ſement que c'étoit la langue Flamande, & il en a tiré des étymologies aſſez plauſibles des noms d'Adam, d'Eve, d'Abel, de Caïn, de Mathuſalem. Il dérive Adam, d'*Haas-Dam*, c'eſt-à-dire, qui hait les monceaux; Eve, d'*Eu-Vat*, vaiſſeau du ſiecle; Abel, de *Haas-Belg*, qui hait la guerre; Caïn, de *Quaat-Ende*, mauvaiſe fin; Mathuſalem, de *Machtu-Salig*, ſauvez-vous [ſuppléez du déluge.] D'autres Sçavans ſoutiennent que la premiere Langne eſt entiérement éteinte, & qu'on ne la peut plus retrouver dans aucune des Langues qui nous ſont connues. D'autres croyent qu'elle ſubſiſte encore dans la langue Hébraïque, & dans les autres Langues qui en ſont dérivées, mais qu'elle y eſt ſi affoiblie & ſi altérée, qu'on n'y en rencontre plus que des débris.

Si l'on s'en rapportoit aux Sabiens, la diſpute ſeroit bientôt décidée, puiſqu'ils montrent un livre qu'ils attribuent à Adam, dont le caractere eſt tout à fait ſingulier, mais dont la Langue eſt preſqu'entiérement Chaldaïque. Sur ce pied-là, il faudroit donner le prix à la Langue de ce livre; & reconnoître que le Chaldéen eſt ce qui approche le plus de la Langue d'Adam; mais, on ſçait quel fond on peut faire ſur les prétentions des Sabiens.

Origène, ſaint Grégoire de Nyſſe, & Théodoret, croyent que Dieu, entre les autres faveurs qu'il fit aux Iſraëlites à leur ſortie d'Égypte, leur accorda ſur le champ la connoiſſance de la langue Hébraïque. Ils citent pour prouver ce ſentiment les paroles du Pſeaume LXXX, 5 : *Lorſqu'il ſortit de l'Égypte, il entendit une Langue qu'il ne connoiſſoit pas auparavant.* Mais, il y a beaucoup plus d'apparence que ce paſſage ne ſignifie rien autre choſe, ſinon que les Iſraëlites, après leur ſortie de l'Égypte, entendirent au mont Sinaï la voix du Seigneur, qu'ils n'avoient jamais entendue juſqu'alors.

Si la langue Hébraïque eſt celle que Dieu apprit à Adam, il faut conclure de ce paſſage, que les deux Peres que nous venons de citer, & ceux dont ils tenoient cette tradition, croyoient qu'au tems de la ſortie d'Égypte, elle étoit entiérement oubliée, puiſqu'il fallut que Dieu par un nouveau miracle la rendît à ſon peuple. Mais, il eſt inutile de relever ce ſentiment, qui ne mérite aucune attention. On ne peut tirer delà aucune bonne preuve, ni de l'antiquité, ni de la conſervation, ni de la perte de la Langue primitive.

La plûpart des Critiques ſe ſont déclarés en faveur de la langue Hébraïque, & lui ont donné la préférence ſur toutes les autres Langues. Sa briéveté, ſa ſimplicité, ſon énergie, ſa fécondité, le rapport qu'elle a avec les plus anciennes langues Orientales, qui paroiſſent tirer

d'elle leur origine, l'étymologie des noms des premiers hommes, qui se trouvent naturellement dans cette Langue, les noms des animaux qui sont tous significatifs dans la langue Hébraïque, & qui marquent la nature & les propriétés de ces mêmes animaux, chose qu'on ne remarque dans aucune autre Langue, tous ces caracteres réunis forment un préjugé très-favorable pour sa primauté & son excellence; elle a encore un autre privilege, c'est que les plus anciens & les plus respectables livres qui soient au monde, sont écrits en Hébreu.

Cependant, plusieurs habiles critiques croyent que la langue Hébraïque, telle que nous la voyons aujourd'hui dans la Bible, & telle qu'elle étoit du tems de Moïse, n'est pas la Langue primitive dans sa pureté & son intégrité; ils remarquent plusieurs mots dans la Bible, dont on ne trouve pas les origines dans l'Hébreu. Ils veulent bien en accorder que l'Hébreu conserve plus de vestiges de la langue d'Adam, qu'aucune autre; mais, ils veulent qu'elle ait souffert diverses altérations & divers changemens, & que dans la suite de tant de siecles qui se sont écoulés depuis Adam jusqu'à Moïse, cette Langue ait perdu plusieurs de ses racines, & en ait adopté beaucoup d'étrangères. Il faut avouer que si la langue Hébraïque étoit plus connue, & qu'on sçût quelle étoit son étendue & sa fécondité du tems de Moïse, on seroit plus en état de prononcer sur cette matière.

Théodoret & les Maronites soutiennent que la langue Syriaque ou Chaldaïque est la véritable langue d'Adam. Ils se fondent sur ce qu'on trouve dans les langues Chaldéenne & Syriaque, les étymologies & les racines des noms d'Adam, d'Eve, d'Abel, &c. & sur ce qu'Abraham a parlé Chaldéen, qui étoit sa Langue naturelle, avant que de parler Hébreu, qui étoit la Langue du païs de Chanaan. Mais, on répond à cela, que la langue Hébraïque a les mêmes avantages, du côté des étymologies, que la Chaldéenne; elle l'emporte du côté de la simplicité & de l'énergie; elle paroît plutôt la mere que la fille de la langue Chaldaïque; & enfin ces deux Langues ont tant d'affinité, qu'il est très-croyable qu'Abraham parloit l'une & l'autre Langue, & que l'Hébraïque comme la plus ancienne & la plus simple, fut préférée par ce Patriarche & par ses descendans.

Nous ne nous arrêterons pas à réfuter les autres opinions, que l'on propose sur cette matière. La plûpart des langues Orientales sont dérivées de la langue Hébraïque. Noë parloit apparemment la même langue qu'Adam; & la langue de Noë se conserva parmi ses descendans, jusqu'à la confusion des Langues arrivée à Babel. Alors,

dit l'Écriture, toute la terre n'avoit qu'une même Langue & une même manière de parler. *Erat terra labii unius & sermonum eorumdem.*

IV.

Quel fut le nombre des Langues qui se formerent à la confusion de Babel ?

La plûpart des Anciens ont cru que le nombre des Langues qui se formerent alors, fut égal au nombre de ceux qui entreprirent l'édifice de la tour; & comme il y avoit alors soixante-dix chefs de familles, il y eut aussi soixante-dix Langues. Mais, dit D. Calmet, d'où sçait-on ce nombre de soixante-dix chefs de familles? C'est, répond-il, du Deutéronome, où il est dit que, quand le Seigneur divisa les peuples, & qu'il sépara les enfans d'Adam, il marqua les limites des peuples, selon le nombre des enfans d'Israël. Or, continue D. Calmet, les enfans d'Israël qui descendirent en Égypte avec Jacob, étoient au nombre de soixante-dix. Ce raisonnement ne paroîtra pas concluant à tout le monde.

D'autres prennent ce nombre de soixante-dix Langues, du dénombrement que fait Moïse des descendans de Noë. Japhet eut quatorze fils; Cham en eut trente; & Sem, vingt-six, ce qui fait soixante-dix. Quelques-uns en comptent soixante-douze, parce que les Septante ont ajouté deux personnes au dénombrement de Moïse; sçavoir, Élisa à la généalogie de Japhet, & Caïnan à celle de Cham. Euphorus, cité dans saint Clément d'Alexandie, compte soixante-quinze Langues. Saint Pacien, évêque de Barcelone, en compte cent vingt.

Les Septante, au lieu de ces mots: *Selon le nombre des enfans d'Israël*, ont lu, *selon le nombre des enfans de Dieu.* D'où l'on a conclu qu'ils vouloient marquer soixante-dix nations, gouvernées par autant d'anges tutélaires. Les noms de Caïnan & d'Élisa, ajoutés par les Septante au texte de Moïse, ne touchent pas ceux qui s'en tiennent à l'Hébreu; ces derniers rejettent le nombre de soixante-douze Langues, & se contentent de soixante-dix. Ceux, qui croyent qu'Arphaxad, Salé & Héber, n'eurent point de part à la tour de Babel, ni à la peine de la division, qui en fut une suite, diminuent de trois le nombre de soixante-dix. Jectan fils d'Héber, & ses enfans au nombre de treize, n'étoient pas apparemment nés au tems de cette tour de Babel, & par conséquent voilà encore une nouvelle diminution.

Quelques-uns ne comptent dans l'Écriture, que vingt sortes de Langues. C'en est peut-être encore plus qu'il ne s'en forma à la confusion de Babel. D'autres veulent que d'abord il n'y eût que trois Langues, une pour chaque grande famille de Sem, Cham & Ja-

phet. Le nombre de soixante-dix Langues paroît trop grand, & n'étoit nullement nécessaire au dessein de Dieu. Le nombre de trois n'auroit pas suffi pour mettre les hommes dans la nécessité de se séparer; mais, dix ou douze Langues étoient plus que suffisantes pour cela.

On connoît de plus la langue Chinoise, qui n'a aucune analogie avec les autres Langues. La langue Teutonne ou Allémande, qui est la mere de toutes celles qu'on parle dans le Septentrion, le Basque & bas-Breton, sont aussi des langues matrices, que l'on parloit autrefois dans les Gaules & dans la grande Bretagne; ainsi que la langue Sclavonne, qu'on parle dans l'Illyrie, & dans d'autres païs. Mais, ces dernières Langues ne sont point connues dans l'Ecriture.

Saint Luc, dans les actes des Apôtres, raconte que le Saint-Esprit, étant descendu en forme de Langues de feu sur les Apôtres, le jour de la Pentecôte, ils commencerent à parler toutes sortes de Langues, ensorte que les peuples étrangers, qui s'étoient rendus à Jérusalem, de toutes les parties du monde, furent saisis d'étonnement, en les entendant ainsi parler chacun leur langage. Ils se disoient entr'eux: » Tous ces » gens qui parlent, ne sont-ils » pas Galiléens? Et comment » les entendons-nous parler » chacun notre Langue? Les Par» thes, le Medes, les Élami» tes, ceux qui habitent la Mé» sopotamie, la Judée, la Cap» padoce, le Pont & l'Asie, » la Phrygie, la Pamphylie, » l'Égypte, la partie de la Li» bye qui est aux environs de » Cyrene, les étrangers Ro» mains, les Juifs, les Prosé» lites, les Crétois & les Ara» bes. » Saint Luc parle encore ailleurs de la Langue des Lycaoniens; mais, la plûpart de ces Langues, ou sont modernes, ou ne sont que des dialectes des langues matrices & originales.

Dans Daniel, les peuples soumis à l'empire de Nabuchodonosor, sont distingués par Langues, par Tribus, & par Nations. Dans l'Apocalypse de même, le regne du Messie est distribué par Peuples, Nations, Tribus, & Langues. Moïse, racontant la distribution des païs du monde aux fils de Cham, Sem, & Japhet, dit qu'ils se partagerent selon leurs Langues, leurs familles, & leurs nations.

LANISE, *Lanise*, (a) isle de la mer Égée, dont il est fait mention dans Pline.

LANISTE, *Lanista*, nom que l'on donnoit à Rome, aux maîtres qui formoient les Gladiateurs, & qui les fournissoient par paires au public. C'étoient eux qui les exerçoient, qui les nourrissoient, qui les encourageoient, & qui les faisoient jurer de combattre jusqu'à la mort;

(a) Plin. T. I. p. 213.

delà vient que Pétrone nomme plaisamment les Gladiateurs, *Laniſtita Familia ;* mais, nous avons parlé ſuffiſamment des Laniſtes au mot *Gladiateur.*

LANOMÈNE, *Lanomene*, nom d'une fille d'Hercule.

LANUTIA CRESCENTIA, *Lanutia Creſcentia*, (*a*) Veſtale ſous l'empire de Caracalla, ayant été condamnée par ce Prince, prévint l'affreux ſupplice auquel elle étoit deſtinée, en ſe précipitant elle-même du haut d'un toit ſur le pavé.

LANUVINIENS, *Lanuvini*, étoient les habitans de Lanuvium. *Voyez* Lanuvium.

LANUVIUM, *Lanuvium*, (*b*) ville d'Italie dans le Latium. Elle étoit ſituée ſur la voie Appia, ſelon quelques-uns ; mais, ſelon M. d'Anville, dans ſa carte des environs de Rome, elle étoit à quelque diſtance de cette voie.

Cicéron fait mention de cette ville dans ſon oraiſon pour T. An. Milon, qui en étoit Dictateur. Il y avoit un temple dédié à Junon Conſervatrice. Tite-Live fait mention des ſacrifices qui y furent décernés ; & Silius Italicus, parlant de Milon, dit :

Lanuvio generate, inquit, quem
Soſpita Juno
Dat nobis, Milo.

Il y avoit dans le territoire de Lanuvium un champ, nommé *Selonius Campus ;* Cicéron en parle au premier livre de la Divination. Il ne faut pas confondre cette ville de Lanuvium avec celle de Lavinium.

Les Lanuviniens, après être demeurés toujours fideles aux Romains, ſe déclarerent contre eux, l'an de Rome 372, & 380 avant Jeſus-Chriſt. Mais, il y a apparence qu'ils ne tarderent pas à rentrer ſous l'obéiſſance. On leur accorda dans la ſuite le droit de Bourgeoiſie, & on leur rendit en même-tems leurs Dieux & leurs ſacrifices, à condition que le Temple & le Bocage de Junon Conſervatrice ſeroient communs à eux & au peuple Romain.

Tite-Live nous apprend qu'un jour parce qu'on avoit reconnu que pendant le ſacrifice d'une des victimes, le Magiſtrat de Lanuvium n'avoit point prié Jupiter pour le peuple Romain, on en fut ſi ſcandaliſé à Rome, que la choſe ayant été miſe en délibération dans le Sénat, & par le Sénat renvoyée au jugement des Pontifes, ceux-ci ordonnerent que les Féries ſeroient recommencées, & que les Lanuviniens ſeuls en feroient les frais.

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 157.

(*b*) Tacit. Annal. L. III. c. 48. Plin. T. I. p. 483. Cicer. Orat. pro T. An. Mil. c. 27. Tit. Liv. L. III. c. 29. L. VI. c. 2, 21. L. VIII. c. 14. L. XXVI. c. 8. L. XXIX. c. 14. Sili. Ital. L. XIII. v. 363, 364. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 192. Tom. IV. pag. 438. Tom. VI. p. 203, 204.

On croit que Q. Roſcius naquit dans le territoire de Lanuvium, païs décrié par Catulle dans ce vers :

Aut Lanuvium ater atque dentatus.

Mais, tout païs produit des hommes d'eſprit. On eſt aſſuré que Q. Roſcius fut du moins nourri dans cette partie du territoire de Lanuvium, qui ſe nommoit *Selonium*. C'eſt environ à ſeize milles de Rome, ſur la voie Appia, lieu connu par la vengeance éclatante, que T. An. Milon prit de P. Clodius le grand ennemi de Cicéron.

On prétend que le nom moderne de Lanuvium eſt Civita Indovina, à quinze milles de Rome.

LACOON, *Laocoon*, (*a*) mérite d'être connu par ſa naiſſance, par ſa dignité, autant que par la triſte aventure qui termina ſes jours, aventure que Virgile décrit ſi bien dans le ſecond livre de l'Eneïde, & qui eſt repréſentée ſur un des plus beaux monumens de l'Antiquité. Les Anciens, qui ne s'accordent pas au ſujet de la famille dont il tiroit ſon origine, conviennent tous qu'elle étoit illuſtre. Hygin dit qu'il étoit fils d'Acete & frere d'Anchiſe. Les Commentateurs de ce Mythologue ont cru, avec raiſon, qu'il y avoit faute en cet endroit, & que ſi Laocoon étoit frere d'Anchiſe, il falloit ſubſtituer au lieu d'Acete, Capys qui, de l'aveu de tout le monde, étoit pere de ce Prince Troyen. Prêtre d'Apollon, le ſort lui avoit déféré ce même honneur pour Neptune, comme nous l'apprenons de Virgile, & c'étoit en cette qualité de Prêtre de ce Dieu, qu'il immoloit un taureau ſur le bord de la mer, le jour qui précéda la priſe de Troie. Pendant que les Troyens étoient attentifs à conſidérer le cheval de bois, que les Grecs avoient laiſſé dans leur camp, Laocoon ſortit de Troie; & après avoir vainement tenté de leur perſuader de ſe défier d'un pareil préſent; qu'ils ne devoient regarder que comme une machine dont le vaſte flanc cachoit leurs ennemis, ou qui ſerviroit à battre leurs murailles, il lui lança ſon javelot, qui la fit retentir d'un bruit confus.

Cette action fut regardée de tout le monde comme une impiété, & on en fut encore bien plus perſuadé, lorſque dans le tems même que ce Prêtre offroit le ſacrifice dont nous venons de parler, deux affreux ſerpens ſortirent de l'iſle de Ténédos, ſelon Virgile, ou de celle de Calydne, ſi nous nous en rapportons à Bacchylide, cité par Servius, après avoir traverſé le bras de mer qui ſépare ces iſles de la Troade, allerent

(*a*) Virg. Æneid. L. II. v. 40. & *ſeq.* v. 201. & *ſeq.* Hygin. Fabul. 135. Plin. Tom. II. p. 730. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 447. & *ſuiv.*

droit à l'autel où sacrifioit Laocoon, se jetterent sur ses deux fils, qu'Hygin nomme Antiphate & Tymbræus ; & après les avoir déchirés impitoyablement, saisirent Laocoon lui-même, qui venoit à leur secours, & le firent périr misérablement. Hygin attribue cette triste catastrophe à la colère d'Apollon, qui se vengea par-là de ce que Laocoon s'étoit marié contre la défense expresse qu'il lui en avoit faite ; & Servius, dans son Commentaire sur le second livre de l'Enéïde, rapporte que Laocoon fut la victime du courroux d'Apollon, pour avoir connu sa femme Antiope, devant le simulacre de ce Dieu.

Quoi qu'il en soit, cette aventure a donné lieu à un des plus beaux morceaux de sculpture Grecque que nous possédions ; il est de la main de Polydore, d'Athénodore & d'Agésandre, trois excellens maîtres de Rhodes, qui le taillerent de concert d'un seul bloc de marbre.

Cet ouvrage célebre fut trouvé à Rome, dans les ruines du palais de Titus, au commencement du 16.e siecle, sous le pontificat de Jules II, & passa depuis dans le palais Farnese. De tous ceux qui l'ont pu voir, il n'est personne qui doute de l'art supérieur des Anciens, à donner une ame vraiment noble, & à prêter la parole au marbre & au bronze.

Laocoon, dont tout le monde sçait l'histoire, est ici représenté avec ses deux fils, dans le tems que les deux affreux serpens, sortis de l'isle de Ténédos, l'embrassent, se replient autour de son corps, le rongent & l'infectent de leur venin. Lisez ce qu'en dit Virgile :

Serpens amplexus uterque
Implicat & miseros morsu depascitur artus ;
Corripiunt, spirisque ligant ingentibus, & jam
Bis medium amplexi, bis collo squamea circum
Terga dati, superant capite & cervicibus altis.

Mais, que l'expression des figures du Laocoon de la Grece, est supérieure au tableau du Poëte de Rome! On n'en doutera point après avoir vu le jugement brillant qu'en porte un Moderne, connoisseur en ces matières. Nous allons le laisser parler lui-même.

Une noble simplicité, nous dit-il, est sur-tout le caractère distinctif des chefs-d'œuvre des Grecs ; ainsi que le fond de la mer reste toujours en repos, quelqu'agitée que soit la surface, de même l'expression que les Grecs ont mise dans leurs figures, fait voir dans toutes les passions une ame grande & tranquille. Cette grandeur, cette tranquillité regnent au milieu des tourmens les plus affreux.

Le Laocoon en offre un bel exemple, lorsque la douleur se laisse appercevoir dans tous les muscles & dans tous les nerfs

de ſon corps, au point qu'un ſpectateur attentif ne peut preſque pas s'empêcher de la ſentir, en ne conſidérant même que la contraction douloureuſe du bas-ventre. Cette grande douleur ne ſe montre avec furie, ni dans le viſage, ni dans l'attitude. Laocoon, prêtre d'Apollon & de Neptune, ne jette point de cris effroyables, comme nous l'a repréſenté Virgile; l'ouverture de ſa bouche ne l'indique pas, & ſon caractère auſſi ferme qu'héroïque, ne ſouffre point qu'on l'imagine; il pouſſe plutôt des ſoupirs profonds, auxquels le comble du mal ne ſemble pas permettre un libre cours; & c'eſt ainſi que le frere du Fondateur de Troie, a été dépeint par Sadolet. La douleur de ſon corps & la grandeur de ſon ame, ſont pour ainſi dire combinées la balance à la main, & répandues avec une force égale dans toute la configuration de la ſtatue. Laocoön ſouffre beaucoup, mais il ſouffre comme le Philoctete de Sophocle; ſon malheur nous pénétre juſqu'au fond de l'ame, mais nous ſouhaitons en même-tems de pouvoir ſupporter le malheur, comme ce grand homme le ſupporte; l'expreſſion d'une ame ſi ſublime ſurpaſſe de beaucoup la repréſentation de la nature. Il falloit que l'artiſte de cette expreſſion ſentît en lui-même, la force de courage qu'il vouloit imprimer à ſon marbre. C'eſt encore un des avantages de l'ancienne Grece, que d'avoir poſſédé des Artiſtes & des Philoſophes dans les mêmes perſonnes. La ſageſſe, prêtant la main à l'art, mettoit dans les figures des ames élevées au-deſſus des ames communes.

Si l'Artiſte eût donné une draperie à Laocoon, parce qu'il étoit revêtu de la qualité de Prêtre, il nous auroit à peine rendu ſenſible, la moitié de la douleur que ſouffre le malheureux frere d'Anchiſe. De la façon au contraire dont il l'a repréſenté, l'expreſſion eſt telle, que le Bernin prétendoit découvrir dans le roidiſſement de l'une des cuiſſes de Laocoon, le commencement de l'effet du venin du ſerpent. La douleur, exprimée toute ſeule dans cette ſtatue de Laocoon, auroit été un défaut. Pour réunir ce qui caratériſe l'ame, & ce qui la rend noble, l'Artiſte a donné à ce chef-d'œuvre une action, qui dans l'excès de douleur, approche le plus de l'état du repos, ſans que ce repos dégénère en indifférence, ou en une eſpèce de léthargie.

Il eſt des Cenſeurs qui, n'applaudiſſant qu'à des ouvrages où dominent des attitudes extraordinaires, & des actions rendues avec un feu outré, n'applaudiſſent point à ce chef-d'œuvre de la Grece. De tels Juges ne veulent ſans doute que des Ajax & des Capanées. Il faudroit pour mériter leurs ſuffrages, que les figures euſſent une ame ſemblable à celle qui ſort de ſon orbite; mais, on con-

nostra le prix solide de la statué de Laocoon, en se familiarisant avec les ouvrages des Grecs, & en contractant pour ainsi dire l'habitude de vivre avec eux. *Prens mes yeux*, disoit Nicomaque à un homme qui osoit critiquer l'Hélene de Zeuxis, *prens mes yeux, & tu la trouveras divine.*

Pline prit les yeux de Nicomaque, pour juger du Laocoon. Selon lui, la peinture ni la fonte n'ont jamais rien produit de si parfait. *Opus omnibus*, dit-il, *& picturæ & statuariæ artis præponendum.* C'est aussi le premier des morceaux, qui ait été représenté en taille douce, dans le livre des anciennes statues de la ville de Rome, mis au jour par Laurent Vaccarius en 1584. On a en France quelques copies de celle du palais Farnèse, & en particulier celle qui est en bronze à Trianon. Ce fameux groupe se trouve encore sur une gravure antique du cabinet du Roi; on remarque sur le devant un brasier, & dans le fond le commencement du frontispice du temple pour le sacrifice, que ce Grand-Prêtre & ses enfans faisoient à Neptune, lorsque les deux horribles serpens vinrent les envelopper & leur donner la mort: Enfin, le Laocoon a été gravé merveilleusement sur une améthyste, par le célebre Sirlet, & cet ouvrage passe pour son chef-d'œuvre.

Nous remarquerons en passant que les traducteurs de Virgile n'ont pas rendu toute la pensée de ce Poëte, s'étant contentés de dire que les deux serpens, par leurs replis tortueux, avoient embrassé deux fois le corps de Laocoon, & deux fois son col, & ont laissé ce qu'il ajoute, & ce qui en même-tems met le dernier trait à ce beau tableau : *Superant capite & cervicibus altis.* Il falloit donc dire que malgré ces différens replis, *ils s'élevoient encore au-dessus de Laocoon de toute la tête, & de toute la partie supérieure de leurs corps.*

LAOCOON, *Laocoon*, (*a*) Calydonien, fils de Porthaon, & frere d'Œnéus, est compté par Hygin, au nombre des Argonautes.

LAODAMAS, *Laodamas*, Λαοδάμας, (*b*) fils d'Étéocle roi de Thebes. Comme il étoit encore fort jeune, lorsqu'il succéda à son pere, il fut mis sous la tutele de Créon, fils de Ménœcée. Lorsqu'il fut en âge de gouverner, les Argiens tenterent une expédition contre Thebes. Les deux armées en vinrent aux mains sur le bord du Glissante; Laodamas tua Égialée fils d'Adraste dans le combat, mais il n'en perdit pas moins la bataille. C'est pourquoi, la nuit suivante, il se sauva en Illyrie, avec ceux qui voulurent le suivre. Les Argiens, maîtres de Thebes, mi-

(*a*) Hygin. Fabul. 14.

(*b*) Pauf. pag. 72, 551, 555. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 203.

rent sur le trône Thersandre fils de Polynice.

LAODAMAS, *Laodamas*, Λαοδάμας, (a) fils d'Anténor, fut tué par Ajax, pendant le siege de Troie.

LAODAMAS, *Laodamas*, Λαοδάμας (b) fils du roi Alcinoüs, étoit plus aimé de ce Prince que tous ses autres freres. Ulysse étant venu à la cour d'Alcinoüs, Laodamas dit un jour à quelques-uns des Seigneurs: » Mes amis, demandons » à cet étranger, s'il n'a point » appris à s'exercer à quelque » combat, car il est très-bien- » fait & d'une taille propre à » fournir à toutes sortes d'exer- » cices. Quelles jambes! Quel- » les épaules! Quels bras! Il » est même encore jeune. Mais, » peut-être est-il affoibli par « les grandes fatigues qu'il a » souffertes; car, je ne crois » pas qu'il y ait rien de plus » terrible que la mer, & de plus » propre à épuiser & à anéan- » tir l'homme le plus robuste. » Vous avez raison, Laodamas, » répond Euryale, & vous nous » montrez fort-bien notre de- » voir. Allez donc, provoquez » vous-même votre hôte.»

A ces mots, le fils d'Alcinoüs s'avançant au milieu de l'assemblée, dit à Ulysse: » Généreux » étranger, venez faire preuve » de votre force & de votre » adresse; car, il y a apparence » que vous avez appris tous les » exercices, & que vous êtes » très-adroit à toutes sortes de » combats, & il n'y a point de » plus grande gloire pour un » homme, que de paroître avec » éclat aux combats de la cour- » se & de la lutte. Venez donc, » entrez-en lice avec nous, & » bannissez de votre esprit, tous » ces noirs chagrins qui vous » dévorent; votre départ ne » sera pas long-tems différé; » le vaisseau qui doit vous por- » ter n'attend qu'un vent favo- » rable, & vos rameurs sont » tout prêts. «

Alors, Ulysse prenant la parole, répond: » Laodamas, » pourquoi me provoquez-vous, » en me piquant & en aiguillon- » nant mon courage? Mes cha- » grins me tiennent plus au » cœur que les combats. Jus- » qu'ici j'ai essuyé des peines » extrêmes, & soutenu des tra- » vaux infinis; présentement je » ne parois dans cette assem- » blée, que pour obtenir du » Roi & de tout le peuple, » les moyens de m'en retour- » ner au plutôt dans ma patrie.»

Ulysse accepta cependant la proposition de Laodamas, mais il ne crut pas devoir entrer en lice avec lui, parce qu'il l'avoit reçu dans son Palais. » Qui est-ce » qui voudroit, dit-il, combattre » contre un Prince dont il au- » roit reçu des faveurs si gran- » des? Il n'y a qu'un homme » de néant & un insensé, qui

(a) Homer. Iliad. L. XV. v. 516, 517.

(b) Homer. Odyss. L. VII. v 170, 171. L. VII, v. 117. *& seq.*

» puisse défier au combat son » hôte, dans un païs étranger; » ce seroit bien mal connoître » ses intérêts. »

LAODAMIE, *Laodamia*, (*a*) Λαοδάμεια, fille de Bellérophon & d'Achémone, fut aimée de Jupiter, qui en eut Sarpédon roi de Lycie. Diane, ne pouvant souffrir son orgueil, la tua à coups de fleches, & son fils aussi vain qu'elle, mourut malheureusement à la guerre de Troie.

Cette fable bien entendue veut dire que Laodamie eut une galanterie, qu'elle mit sur le compte de Jupiter, & devint mere de Sarpédon. Homère dit que Diane ôta la vie à cette Princesse; ce qui signifie qu'elle mourut subitement, ou d'une maladie contagieuse; car, les Poëtes mettoient ces deux sortes de morts sur le compte d'Apollon à l'égard des hommes, & sur celui de Diane pour les femmes, comme il paroît clairement dans l'histoire des enfans de Niobé, que la peste enlèva.

LAODAMIE, *Laodamia*, (*b*) Λαοδάμεια, fille d'Acaste, fut mariée à Protésilaüs. Ce dernier ayant été tué par Hector, Laodamie, pour se consoler de cette perte, fit faire une statue qui ressembloit à son mari, & la tenoit toujours auprès d'elle. Un valet, l'ayant vue dans le lit de Laodamie, alla dire à Acaste, que sa fille étoit couchée avec un homme; il y accourut, & n'ayant trouvé qu'une statue, il la fit brûler pour ôter ce triste spectacle à sa fille. Mais, Laodamie s'étant approchée du feu, se jetta dedans, & y perdit la vie; & c'est ce qui a donné occasion aux Poëtes de dire que les Dieux avoient rendu la vie à Protésilaüs pour trois heures, & que se voyant obligé après ce tems-là de rentrer dans le royaume de Pluton, il avoit persuadé à sa femme de le suivre.

LAODAMIE, *Laodamia*, (*c*) Λαοδάμεια, fille d'Amyclas, roi de Lacédémone, fut mere de Triphylus,

LAODAMIE, *Laodamia*, Λαοδάμεια. *Voyez* Laudamie.

LAODICE, *Laodice*, (*d*) Λαοδίκη, fille de Priam & d'Hécube. Jamais aucun Poëte n'a mis, dit Pausanias, cette Princesse au nombre des captives Troyennes; & il n'est pas vraisemblable que les Grecs l'eussent tenue prisonnière. Car, d'un côté, Homère dit dans l'Iliade, qu'Anténor reçut chez lui Ménélaüs & Ulysse, & qu'Hélicaon fils d'Anténor épousa Laodice; & de l'autre, Les-

(*a*) Homer. Iliad. L. VI. v. 197. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 232. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII. p. 80. *& suiv.*

(*b*) Virg. Æneid. L. VI. v. 447. Myth. par. M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 465.

(*c*) Pauf. p. 625.

(*d*) Homer. Iliad. L. VI. v. 252. Pauf. p. 660, 661. Plut. Tom. I. p. 16, 481. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 269, 284. *& suiv.*

chée nous apprend qu'Hélicaon, ayant été blessé en combattant de nuit, fut reconnu & sauvé par Ulysse; d'où l'on peut juger que les Atrides ne pouvoient manquer d'égards pour la femme dHélicaon, quoi qu'en dise Euphorion de Chalcis, qui a imaginé baucoup de choses contre la vraisemblance.

Il y en a qui prétendent que Laodice avoit épousé Télephe, fils d'Hercule & d'Augé. Elle ne fut point non plus insensible aux charmes de Démophoon, & en eut, dit-on, un fils qui fut nommé Munichus. On assure que cette généreuse Princesse, pour éviter la captivité où elle se voyoit près de tomber, se précipita du haut d'un rocher.

On voyoit dans la Phrygie le tombeau de cette infortunée fille de Priam. Maximus, Préteur d'Asie, le fit réparer, & y fit mettre une épitaphe qu'on a ainsi traduite du Grec:

Laodicen quondam hîc suscepit terra dehiscens,
Hostilem fugeret cùm tremebunda manum.
Sed quod tempus edax consumpserat usque sepulcrum,
Splendorem huic Prætor maximus attribuit.
Quæque alibi sine honore Puellæ Stabat imago,
Ærea sic titulo desuper imposuit.

LAODICE, *Laodice*, Λαοδίκη, (*a*) fille d'Agamemnon & de Clytemnestre, fut offerte en mariage par son pere à Achille.

LAODICE, *Laodice*, Λαοδίκη, (*b*) fille d'Agapénor, roi d'Arcadie. Après la prise de Troie, ce Prince, ayant été jetté sur les côtes de Chypre, fut contraint de s'établir à Paphos. Ce fut delà que Laodice envoya un voile à Tégée pour Minerve Aléa. L'inscription portoit que Laodice, par considération pour la célebre ville de Tégée sa patrie, envoyoit de Chypre cette offrande à Minerve.

LAODICE, *Laodice*, Λαοδίκη, (*c*) une des filles que les Hyperboréens envoyerent à Délos pour y porter leurs offrandes.

LAODICE, *Laodice*, Λαοδίκη, (*d*) femme d'Antiochus, un des plus fameux lieutenans de Philippe, fut mere de Séleucus Nicator, qui, après la mort d'Alexandre le Grand, fut proclamé roi de Syrie. La naissance de Séleucus Nicator auroit eu quelque chose de bien extraordinaire, si l'on ajoutoit foi au récit de quelques Historiens. On dit que neuf mois avant sa naissance, Laodice songea qu'Apollon étoit couché dans son lit, & lui avoit donné une pierre précieuse, où étoit gravée la figure d'une ancre, avec ordre exprès de la donner au fils qu'elle mettroit au monde; que

(*a*) Homer. Iliad. L. IX. v. 145.
(*b*) Pauf. p. 461, 549.
(*c*) Herod. L. IV. c. 33, 35.
(*d*) Just. L. XV. c. 4.

le

le lendemain elle trouva dans son lit un anneau, dont le chatton étoit enrichi de cette pierre précieuse, avec la marque qu'elle avoit vue dans le songe; que l'enfant étant né portoit cette même marque sur la cuisse; & que ses descendans la conserverent sur la même partie du corps; qu'enfin Laodice donna cet anneau à Séleucus, lorsqu'il se mit au service d'Alexandre. Séleucus, étant devenu roi de Syrie, fit bâtir la ville de Laodicée en l'honneur de sa mere.

LAODICE, *Laodice*, Λαοδίκη, (*a*) femme d'Antiochus Théos, roi de Syrie. Son mari la répudia pour épouser Bérénice; mais, vaincu par les charmes de Laodice, il la fit revenir à la Cour avec Séleucus Callinicus & Antiochus Hiérax, qu'elle avoit eus de ce Prince, avant que de quitter la Cour. Cette femme, craignant que son époux qui étoit d'une humeur fort changeante, ne se raccommodât avec Bérénice, le fit mourir par le poison; & afin d'avoir le tems d'assurer le Royaume à son fils Séleucus, elle fit coucher dans le lit du Roi, un certain Artémon, qui ressembloit à ce Prince; & comme si c'eût été le Roi, elle fit entrer le peuple dans la chambre, le trompa par cet artifice, & cacha la mort de son mari, jusqu'à ce qu'elle eût pris des mesures pour mettre son fils sur le trône. Ce jeune Prince commença à regner en Syrie, l'an 246 avant Jesus-Christ. Laodice, pour éviter les guerres civiles que Séleucus eût pû essuyer, fit condamner à mort Bérénice & son fils Antiochus. Bérénice, ayant sçu que l'on envoyoit des gens pour la massacrer, se renferma dans le temple de Daphné. Elle appella à son secours les villes d'Asie & son frere Ptolémée Évergete. Avant que ces secours fussent arrivés, Laodice trouva le moyen de faire enlever & mourir le fils de Bérénice, & supposa ensuite un autre enf[illegible] en sa place, voulant par l[illegible] persuader à Bérénice que son fils vivoit encore, & l'engager à traiter de paix. Bérénice entra en pour-parler. Pendant ce tems, Laodice la fit percer de coups, dont elle mourut. Ptolémée Évergete, étant venu pour venger la mort de sa sœur, fit mourir Laodice, & soumit entiérement la Syrie & presque toute l'Asie à sa domination.

LAODICE, *Laodice*, Λαοδίκη, (*b*) fille de Mithridate, roi de Pont, fut mariée à Antiochus le Grand. Le mariage se célébra à Séleucie, près du Zeugma, vers l'an 221 avant Jesus-Christ.

LAODICE, *Laodice*, Λαοδίκη, (*c*) sœur de Démétrius Soter, épousa Persée, roi de Macé-

(*a*) Valer. Max. L. IX. c. 14. Just. L. XXVII. c. 1. Plin. T. I. pag. 379. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 254, 262. *& suiv.*

(*b*) Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 344.

(*c*) Roll. Hist. Anc. T. V. p. 178.

doine. Après la mort de ce Prince, elle périt par l'ordre d'Ammonius, favori d'Alexandre Bala.

LAODICE, *Laodice*, Λαοδίκη, (*a*) femme d'Ariarathe VI, roi de Cappadoce, duquel elle eut six enfans. Après la mort de ce Prince, les Romains, pour récompenser dans les fils les services du pere, ajouterent à leurs États la Lycaonie & la Cilicie. Laodice, qui exerçoit la régence pendant la minorité de ces six Princes, craignant de perdre son autorité, quand ils seroient en âge de regner, en fit périr cinq par le poison, la même année de la mort de leur pere. Elle eût traité de la même sorte le sixième, si la vigilance des parens ne l'eût dérobé à la fureur de cette mere dénaturée. Le peuple le mit sur le trône après avoir égorgé la cruelle meurtrière de ses enfans.

LAODICE, *Laodice*, Λαοδίκη, (*b*) sœur & femme de Mithridate Eupator. Ce Prince, après une longue absence de ses États, y revint dans le tems qu'on ne s'attendoit plus à le revoir, & trouva un petit Prince dont Laodice étoit accouchée. Mais, parmi les félicitations qu'il recevoit, & sur son retour, & sur la naissance de son fils, il courut risque d'être empoisonné par cette même Laodice, qui, sur la fausse croyance de la mort du Roi son époux, s'étant prostituée à tous ses amis, lui prépara du poison, lorsqu'elle apprit qu'il arrivoit, comme si elle eût pu cacher son premier crime par un plus grand. Mithridate Eupator, instruit de ce complot par une des filles de la Reine, s'en vengea par la mort de ceux qui l'avoient tramé.

LAODICE, *Laodice*, (*c*) Λαοδίκη, sœur de la précédente, avoit épousé Ariarathe VII, roi de Cappadoce. Mithridate son frere, qui vouloit s'emparer de ce Royaume qui étoit tout-à-fait à sa bienséance, fit assassiner Ariarathe. Il tua de sa propre main l'aîné des fils du même Ariarathe, dans une entrevue qu'il avoit ménagée frauduleusement. Il détrôna le second de ses neveux, qui en mourut de chagrin. Enfin, n'osant pas se mettre en possession de la Cappadoce en son propre nom, il en établit Roi un de ses fils, âgé seulement de huit ans, à qui il fit prendre le nom d'Ariarathe, & qu'il vouloit faire passer pour fils ou plutôt petit-fils de celui qui étoit mort dans la guerre d'Aristonic.

Nicomède voyoit d'un œil jaloux cet agrandissement de Mithridate. Il fit de grands efforts pour l'empêcher, ou du moins pour avoir sa part de la proie. Enfin, n'ayant pu y réussir par la force, il eut recours à la four-

(*a*) Just. L. XXXVII. c. 1. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 199, 311, 312.
(*b*) Just. L. XXXVII. c. 3.

(*c*) Just. L. XXXVIII. c. 1, 2. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 312, 313, 325. Hist. Rom. T. V. p. 589, 560.

berie. Laodice, outrée de se voir persécutée par son frere, s'étoit jettée entre les bras de Nicomède, & l'avoit épousé. L'ambition & la vengeance leur suggérerent le dessein de supposer un troisième Ariarathe, frere des deux précédens, à qui ils prétendirent que le royaume de Cappadoce appartenoit; & Laodice fit exprès un voyage à Rome pour appuyer la fraude auprès du Sénat. Mithridate ne céda point en impudence à ses ennemis, & envoya à Rome des Ambassadeurs pour assurer que le Roi établi par lui étoit véritablement du sang royal de Cappadoce, & issu de l'ancien Ariarathe.

Le Sénat ne fut point la dupe de ces fraudes grossieres, qui se détruisoient & se démasquoient mutuellement; & conformément aux anciennes maximes de la politique Romaine, toujours attentive à affoiblir les Rois, & à se gagner les peuples par le don d'une liberté qui avoit moins de réalité que d'apparence, les deux parties furent condamnées, & les Cappadociens déclarés libres.

Une fille de Cinyras, qui fut mariée à Élatus, s'appelloit aussi Laodice. Il y en eut encore une autre dans ces tems reculés, qui fut femme de Phoronée.

LAODICÉE, *Laodicea*, (a) *Λαοδίκεια*, ville de l'Asie mineure dans la Carie, selon Ptolémée. Ce Géographe & d'autres la nomment *Laodicée sur le Lycus* pour la distinguer des autres villes de ce nom. Pline dit que c'étoit une ville très-célebre; qu'elle étoit sur le Lycus, & que ses murailles étoient baignées de chaque côté par l'Asopus & le Caper ou Caprus. Elle fut d'abord appellée Diospolis, puis Rhoas, enfin Laodicée. Elle prit ce dernier nom de Laodice, femme d'Antiochus, fils de Stratonice. Ce Prince avoit fait rétablir cette ville.

Étienne de Byzance la met dans la Lydie, & Strabon la compte au nombre des plus grandes villes de la Phrygie. Elle étoit sur les frontières de la Carie, de la Lydie & de la Phrygie, & en conséquence elle peut avoir appartenu à chacune de ces trois provinces, mais en des tems différens. On ne sçauroit douter que cette ville n'ait joui d'une grande célébrité. Cicéron en parle comme d'une ville fameuse & de grand commerce, où l'on changeoit son argent. Tacite nous la donne pour une des villes illustres de l'Asie, qui ayant été abîmée par un tremblement de terre, se releva par ses propres forces, & sans le secours de la République.

(a) Ptolem. L. V. c. 2. Plin. Tom. I. p. 274. Strab. p. 576. *& seq.* Cicer. pro L. Flacc. c. 68. ad Amic. L. II. Epist. 17. L. III. Epist. 5. Tacit. Annal. L. II. c. 79. L. IV. c. 55. L. XIV. c. 27. ad Coloss. Epist. c. 2. v. 1. c. 4. v. 16. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 332, 333.

» Laodicée, qui étoit auparavant petite, dit Strabon, » s'est accrue de notre tems & » de celui de nos peres, quoiqu'elle eût beaucoup souffert » lorsqu'elle fut prise par Mithridate Eupator. La bonté » du terroir & la bonne fortune de quelques citoyens l'ont » agrandie. Hiéron d'abord lui » a légué deux mille talens, & » a contribué par-là à son embellissement. Ensuite, Zénon » le Rhéteur y a aussi contribué, » ainsi que son fils Polémon, » qui, à cause de ses beaux exploits, a été jugé digne de la » Royauté par Antoine d'abord, » & puis par Auguste. On nourrit aux environs de Laodicée, d'excellentes brebis, » non-seulement pour la douceur de leur laine, qui l'emporte même sur celles de » Milet, mais encore pour le » noir, qui égale la couleur » noire des corbeaux. C'est ce » qui produit des revenus considérables. «

Il y a une médaille de l'empereur Commode, où cette ville & les deux fleuves, le Lycus & le Caprus, sont nommés, Λαοδικεία, Λύκος, Κάπρος. Les habitans ont été appellés par Tacite *Laodiceni*. Le Lycus, qui la baignoit, se perd dans le Méandre.

Saint Paul n'avoit jamais été à Laodicée, & les Fideles de cette ville ne le connoissoient point de visage, & ne l'avoient jamais vu. Cependant, ayant appris par Epaphras leur Apôtre, que les faux Docteurs répandoient dans Colosses & dans Laodicée une pernicieuse doctrine, il écrivit à ceux de Colosses, pour les prémunir contre ces mauvais Docteurs; & il prie les Colossiens, lorsqu'ils auront lu sa lettre, de l'envoyer à ceux de Laodicée; & de même il souhaite que ceux de Laodicée envoyent leur lettre à ceux de Colosses.

L'expression de Saint Paul, qui dit aux Colossiens: *Et lisez aussi celle des Laodicéens*, est équivoque. Elle peut signifier, ou la lettre que Saint Paul a écrite à ceux de Laodicée, ou celle que les Laodicéens ont écrite à Saint Paul. C'est ce qui partage les Interpretes, les uns l'entendant dans le premier sens, & d'autres dans le second.

On voit encore à présent une lettre sous le nom de Saint Paul aux Laodicéens. Théodoret & Saint Jérôme en ont connu une sous ce titre. Les Peres du septième Concile disent que leurs Anciens en ont aussi eu connoissance. Mais les uns & les autres l'ont rejettée comme fausse & supposée; & tous les Sçavans sont aujourd'hui convaincus de la supposition de celle que l'on cite sous le nom de Saint Paul, & que l'on a mise dans quelques anciennes Bibles, imprimées en Allemagne & à Anvers. On la trouve aussi dans d'anciens manuscrits. Il y a même sujet de douter que celle-ci soit la même que celle dont parlent les An-

ciens, puiſque nous ne la voyons pas en Grec ; celle que Hutté-rus a donnée en cette langue, a été traduite par lui-même ſur l'exemplaire Latin. De plus, Saint Philaſtre dit que les Hérétiques ont ajouté quelque choſe à l'Épître aux Laodicéens ; & Timothée, prêtre de Conſtantinople, aſſure qu'elle a été forgée par les Manichéens. Or, nous ne voyons aucune trace de Manichéïſme, ni d'autre héréſie dans celle que nous allons citer d'après Dom Calmet.

Paulus Apoſtolus non ab hominibus, neque per hominem, ſed per Jeſum Chriſtum, fratribus qui ſunt Laodiceæ, gratia vobis & pax à Deo patre noſtro, & Domino Jeſu Chriſto. Gratias ago Chriſto per omnem orationem meam, quòd permanentes eſtis & perſeverantes in operibus bonis, promiſſionem expectantes in die judicii. Neque diſturbent vos quorumdam vaniloquia inſimulantium veritatem, ut vos avertant à veritate Evangelii quod à me prædicatur. Et nunc faciet Deus ut qui ſunt ex me, ad perfectum veritatis Evangelii ſint deſervientes, & benignitatem operum facientes, quæ ſunt ſalutis vitæ æternæ. Et nunc palam ſunt vincula mea, quæ patior in Chriſto, in quibus lætor & gaudeo. Et quod mihi eſt ad ſalutem perpetuam, quod factum eſt orationibus veſtris, & adminiſtrante Spiritu Sancto, ſive per vitam, ſive per mortem. Eſt enim mihi vivere vita in Chriſto, & mori gaudium. Et ipſe in vobis faciet miſericordiam ſuam, ut eandem dilectionem habeatis, & ſitis unanimes.

Ergo, dilectiſſimi, ut audiſtis præſentiam Domini, ita ſentite & facite in timore, & erit vobis vita in æternum. Eſt enim Deus qui operatur in vobis ; & facite ſine peccato quæcumque facitis, & quod eſt optimum. Dilectiſſimi, gaudete in Domino Jeſu Chriſto, & cavete omnes ſordes in omni lucro. Omnes petitiones veſtræ ſint palam apud Deum. Eſtote firmi in ſenſu Chriſti, & quæ integra, vera, & pudica, & caſta, & juſta, & amabilia ſunt, facite ; & quæ audiſtis & accepiſtis, in corde retinete, & erit vobis pax. Salutant vos omnes Sancti. Gratia Domini noſtri Jeſu Chriſti, cum Spiritu veſtro. Amen. Et hanc facite legi Coloſſenſibus, & eam quæ eſt Coloſſenſium, vobis.

Mais, ſi cette Épître eſt ſuppoſée, comme on en convient, quelle eſt donc celle des Laodicéens que Saint Paul veut que les Coloſſiens liſent dans leurs aſſemblées? Marcion prétendoit que c'étoit celle aux Éphéſiens; & Grotius le croit de même, auſſi bien que M. le Clerc & Hammond. Ils diſent que Saint Paul ayant écrit aux Ephéſiens & aux Laodicéens une lettre conçue dans les mêmes termes, il vouloit que ces deux lettres fuſſent comme circulaires dans toute l'Aſie mineure, & qu'on les envoyât d'une égliſe à une autre. Comme Laodicée étoit plus voiſine de Coloſſes que d'Éphèſe, Saint Paul aime mieux que les Coloſſiens s'adreſſent

aux Laodicéens, qu'aux Éphésiens pour avoir communication de cette Épître.

D'autres en grand nombre, tant parmi les Anciens que parmi les Modernes, enseignent que c'est une Épître que ceux de Laodicée avoient écrite à Saint Paul, & dont cet Apôtre souhaitoit que les Colossiens fissent lecture pour leur édification & leur instruction. Cette hypothèse est assez probable; mais, on ne peut la donner comme véritable. Il semble que Saint Paul devoit plutôt envoyer de Rome la lettre qu'il avoit reçue des Laodicéens, s'il vouloit qu'on la lût à Colosses, que d'engager les Colossiens à la demander à ceux de Laodicée, dans l'incertitude si ceux-ci en avoient gardé une copie.

Il y en a qui veulent que St. Paul ait écrit aux Laodicéens en même-tems qu'aux Colossiens une lettre qui n'est pas venue jusqu'à nous. Mais, une preuve indubitable que Saint Paul n'écrivit pas alors à ceux de Laodicée, c'est que dans l'Épître aux Colossiens, il prie qu'on salue de sa part les freres de Laodicée. Il vaut donc mieux supposer que Saint Paul veut parler de la lettre qui lui avoit été écrite par ceux de Laodicée, & qui s'est perdue. Ce fait n'est pas certain, il est vrai; mais, c'est la plus plausible des hypothèses que l'on pose, pour éclaircir l'endroit dont il est question.

Laodicée sur le Lycus étoit une fort grande ville, comme on le voit par ses ruines; elle étoit bâtie sur six ou sept montagnes, qui renfermoient un grand espace. Il y avoit trois théatres de marbre blanc, qui sont encore aussi entiers que si on venoit de les bâtir. Près de l'un de ces théatres, on lit une inscription Grecque à l'honneur de Tite Vespasien. M. Spon ne s'accorde pas avec Wheler, qui met quatre théatres; peut-être a-t-il pris un cirque pour un quatrième théatre.

Les Turcs appellent les ruines de cette ville Eskihissar ou vieux château. Ferrari s'est trompé, en disant qu'ils l'appellent Laudichia; il s'est aussi trompé en prenant Laotik près d'Angoura pour Laodicée.

Cette ville étoit archiépiscopale; il s'y est tenu divers Conciles, dont le plus considérable fut celui de l'an de Jesus-Christ 352, suivant quelques Auteurs, ou 314, selon Baronius.

LAODICÉE, *Laodicea*, (a) Λαοδίκεια, autre ville de l'Asie mineure, surnommée la Brûlée. Les Auteurs varient extrêmement sur le nom de la province à laquelle ils doivent l'attribuer. Les uns la mettent dans la Pisidie; d'autres, dans la Phrygie; d'autres enfin, dans la Lycaonie, parce qu'en effet elle étoit aux confins de ces diffé-

(a) Ptolem. L. V. c. 4. Strab. p. 663.

rens païs. Ptolémée l'attribue au peuple *Bezeni*, qu'il range sous la Galatie. Étienne de Byzance la donne à la Lycaonie. Strabon l'y met aussi, lorsqu'en décrivant une route qui alloit d'Éphèse vers l'orient, il dit : » Là commence la Lycaonie qui » finit à Coropassus, en passant » par Laodicée la Brûlée, huit » cens quarante stades. « Selon ce calcul, cette Laodicée tomberoit vers le milieu de la Lycaonie.

La Notice de Hiérocles la range entre les villes épiscopales de la Pisidie, ainsi que celle de Léon le Sage. Socrate parle d'Ammonius, évêque de Laodicée de Pisidie. Les Notices citées font voir qu'il entend Laodicée la Brûlée. Elle prenoit ce surnom de la nature de son terrein qui paroissoit brûlé, & qui étoit fort sujet aux tremblemens de terre.

LAODICÉE, *Laodicea*, Λαοδίκεια, (*a*) ville d'Asie dans la Syrie. Elle étoit dans un païs qui en prenoit le nom de Laodicene, selon Ptolémée, & ce Géographe la distingue par le nom de *Scabiosa Laodicea.* Elle étoit sur l'Oronte, entre Emese & Paradysus, peu loin du Liban. Cette ville est la même que Laodicée près du Liban, que Pline désigne par ces mots : *Ad orientem Laodiceni qui ad Libanum cognominantur.* Elle est nommée sur des médailles d'Antonin, de Caracalla, & de Sévère ΛΑΟΔΙΚ. ΠΡΟΣ ΛΙΒΑΝ.

Il ne faut pas confondre cette Laodicée avec celle de l'article suivant. Strabon, parlant du canton de Marsya, dit qu'il commence à Laodicée, située au pied du Liban. Elle est qualifiée colonie dans le Digeste, où il est dit qu'elle étoit dans la Célésyrie, & que l'empereur Sévere lui avoit accordé les droits attachés aux villes d'Italie, à cause des services qu'elle avoit rendus pendant la guerre civile. C'est de cette ville qu'il s'agit dans l'Itinéraire d'Antonin, où elle est marquée sur la route de Sériane à Scythopolis, entre Emese & Lybon, à dix-huit mille pas de la première, & à trente-deux mille pas de la seconde. Elle est simplement appellée Laodicée, dans la Notice de Léon le Sage, qui la range avec Emese & autres villes dans la Phénicie du Liban.

LAODICÉE, *Laodicea*, (*b*) Λαοδίκεια, autre ville d'Asie aussi dans la Syrie. Celle-ci étoit nommée *Laodicée sur la mer.* Strabon dit : » Laodicée est située au bord de la mer ; c'est » une ville bien bâtie ; elle a » un bon port & un territoire » fertile en grains, & des vignobles qui lui produisent » beaucoup de vin. « Lentulus le fils, dans une lettre à Cicéron, dit que Dolabella exclus

(*a*) Ptolem. L. V. c. 15. Strab. pag. 755. Plin. T. I. p. 267.

(*b*) Strab. p. 751, 752. Plin. T. I. p. 265. Joseph. de Antiq. Judaic. p. 748.

d'Antioche, n'avoit point trouvé de ville plus sûre pour lui que Laodicée en Syrie, sur la mer, & qu'il s'y étoit retiré. Il y a des médailles, où il est fait mention de cette Laodicée, bien expressément, & sur lesquelles on lit: ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΑΝ. *Laodicensium qui ad mare sunt.* Josephe les qualifie de même, & ajoute qu'Hérode fit bâtir un aqueduc aux habitans de Laodicée maritime. Denys le Périégete fait aussi mention de cette ville. Pline nous en désigne la situation, en disant qu'elle étoit sur une pointe de terre, & la nomme Laodicée Libre. Ammien Marcellin la met entre les quatre villes qui faisoient l'ornement de la Syrie, sçavoir Antioche, Laodicée, Apamée & Séleucie.

Elle avoit reçu son nom de Séleucus, qui nomma les quatre villes dont on vient de parler. Il donna à la première le nom de son pere, à la seconde celui de sa mere, à la troisième celui de sa femme, & le sien à la quatrième.

Cette Laodicée est marquée dans l'Itinéraire d'Antonin, sur la route d'Antioche à Alexandrie, entre Cathela & Gabala, à seize mille pas de la première, & à dix-huit mille pas de la seconde. La Notice de Hiérocles la met dans la première Syrie avec Antioche, Séleucie, Gabala, &c. Le P. Hardouin dit que c'est présentement Latakié.

LAODICÉE, *Laodicea*, (a) Λαοδίκεια, autre ville d'Asie, située aux confins de la Médie & de la Perse propre. Pline, parlant de la Perside, dit qu'à son extrêmité elle a une Laodicée bâtie par Antiochus, ce qui doit s'entendre de l'extrêmité qui confine à la Médie; delà vient que ces limites n'étant pas bien fixes, Strabon & Étienne de Byzance placent cette ville dans la Médie.

LAODICÉE, *Laodicea*, (b) Λαοδίκεια, autre ville d'Asie, dans la Mésopotamie, selon Pline. C'est une des six villes que Séleucus avoit bâties, & auxquelles il avoit donné le nom de sa mere, dit le P. Hardouin.

Il y avoit une septième Laodicée, au Péloponnèse dans la Mégalopolitide, selon Polybe. Thucydide la met dans l'Oreſtide.

LAODICÉENS, *Laodiceni*, *Laodicenses*, (c) les habitans des villes du nom de Laodicée. *Voyez* Laodicée.

LAODICENE, *Laodicene*, (d) païs d'Asie, qui avoit pris le nom de la ville de Laodicée. C'est cette Laodicée que Ptolémée appelle *Scabiosa Laodicea.*

LAODOCUS, *Laodocus*, (e) Λαόδοκος, fils d'Anténor. Home-

(a) Strab. p. 524. Plin. T. I. p. 330.
(b) Plin. T. I. p. 330.
(c) Thucyd. p. 342.
(d) Ptolem. L. V. c. 15.
(e) Homer. Iliad. L. IV. v. 86. *& seq.* L. XVII. v. 699.

re feint que Minerve, ayant pris un jour la figure de Laodocus, s'avança au milieu des Troyens, cherchant par-tout Pandarus. Elle le trouva debout au milieu des belliqueuses troupes qui l'avoient suivi des rives du fleuve Esepus, & qui étoient armées de grandes rondaches. La Déesse s'approche, & lui adresse un discours, par lequel elle lui persuade de tirer une fleche à Ménélaüs.

LAOGONUS, *Laogonus*, Λαόγονος, (a) fils de Bias & frere de Dardanus. *Voyez* Dardanus.

LAOGONUS, *Laogonus*, (b) Λαώγονος, fils d'Onétor, étoit grand sacrificateur de Jupiter Idéen, & les Troyens l'honoroient comme Jupiter lui-même. Il fut blessé par Mérion au dessus de l'oreille, tomba de cet horrible coup, & combattit quelque tems contre une mort très-douloureuse.

LAOGORAS, *Laogoras*, (c) roi des Dryopes. Ces peuples, s'étant érigés en voleurs, pillerent le temple de Delphes. Apollodore raconte qu'Hercule défit ces brigands, & tua de sa propre main Laogoras & ses fils. Diodore de Sicile donne un autre nom à ce Roi des Dryopes; il l'appelle Phylus, & il dit qu'en punition du sacrilege qu'il avoit commis à Delphes, il fut tué par Hercule, qui en même-tems chassa la nation entière des Dryopes de leur païs. Cette expédition d'Hercule est de l'an 1295 avant J. C.

LAO-KIOUNE, (d) philosophe Chinois, vécut peu de tems après le regne de Vou-Vang, plusieurs siecles avant l'ere Chrétienne. Ses Ouvrages subsistent encore. Il y a d'assez belles maximes de morale particulière, mais on y enseigne la matérialité de l'ame en termes formels, & parconséquent sa mortalité.

Comme ce Philosophe s'étoit fort appliqué à la médecine, à la Chymie, & aux autres parties de la Physique, ses disciples que l'on nomme Tiene-Tzé, ou Docteurs célestes, cultivent fort ces connoissances, & se sont rendu très-célebres. Ils sont même venus à bout de persuader la possibilité de la médecine universelle, & d'un remede qui rend les hommes immortels. C'est-là ce fameux breuvage d'immortalité, dont il est si souvent parlé dans les Annales de la Chine, & que les Empereurs recherchoient avec tant d'ardeur & de dépense.

Lao-Kioune enseignoit aussi que l'univers étoit gouverné de même que l'empire de la Chine, par un Dieu corporel qui habitoit dans le ciel, & qu'il nom-

(a) Homer. Iliad. L. XX. v. 460. & seq.

(b) Homer. Iliad. L. XVI. v. 603. & seq.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 75.

(d) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 232, 626. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 625, 626.

moit Chan-Ti, Roi d'en haut; que sous le Chan-Ti étoit un grand nombre d'Êtres intelligens, avec un pouvoir moins étendu, mais cependant indépendant du sien.

Ce Philosophe cachoit les fondemens de sa Métaphysique & de sa Physique sous des expressions figurées, qui sembloient ne contenir que des allégories sur les nombres & leurs propriétés. Il ne paroît pas qu'il se soit jamais expliqué bien clairement sur la Providence, ni sur la distinction du bien & du mal moral, c'est-à-dire, du juste & de l'injuste. Aussi peu de tems après lui, les Philosophes se partagerent en deux sectes; la première, nommée *Janh*, soutenoit que l'amour propre & l'intérêt personnel devoit être la regle unique de nos actions; & que les loix, l'autorité, la reconnoissance, & tous les autres devoirs qui forment des engagemens entre les hommes, n'avoient de force qu'autant qu'ils contribuoient à nous rendre heureux. La seconde secte étoit appellée *Mé*; elle s'étoit jettée dans l'excès opposé, puisquelle prêchoit la charité universelle, ou l'amour égal pour tous les hommes, sans distinction de liaison, ni d'engagemens d'amitié, de parenté ou de dignité; elle enseignoit aussi la destruction totale de l'amour propre & de l'intérêt personnel.

La naissance de Lao-Kioune, à en croire ses disciples, fut des plus extraordinaires. Porté quatre-vingts ans dans les flancs de sa mere, il s'ouvrit un passage par le côté gauche, & causa la mort à celle qui l'avoit conçu.

LAOMÉDÉE, *Laomedea*, (*a*) nom d'une des filles de Nérée & de Doris.

LAOMÉDÈS, *Laomedes*. *Voyez* Lamus.

LAOMÉDON, *Laomedon*, Λαομέδων, (*b*) fils d'Ilus, succéda à son pere au royaume de Troie, qu'il gouverna pendant vingt-neuf ans. Il fit environner la ville de si fortes murailles, qu'on attribua cet ouvrage à Apollon, Dieu des beaux arts; ou plutôt, si nous en croyons Homère, à Neptune, qui les éleva pendant qu'Apollon gardoit les troupeaux de Laomédon, sur l'espoir d'une récompense que lui avoit promise ce Prince, qui ne lui tint pas parole; ce qui fait dire à Horace:

Mercede pacta destituit Deos.

Voici les paroles qu'Homère met à ce sujet dans la bouche de Neptune, que M. l'abbé Gédoyn a rendues ainsi:

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 71.

(*b*) Homer. Iliad. L. VI. v. 23. Ovid. Metam. L. XI. c. 8. Pauf. p. 436, 662. Virg. Georg. L. I. v. 502. Æneid. L. IV. v. 542. L. VII. v. 105. L. VIII. v. 18. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 50. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 297, 312, 313.

De la superbe Troie, architecte nouveau,
Prenant moi-même en main l'équerre & le cordeau,
Je bâtissois les murs, j'élevois les défenses.
Apollon cependant de plaisir & de danses
Follement occupé, conduisoit des troupeaux.

Les fortes digues, qu'il falloit faire aussi contre les vagues de la mer, passerent pour l'ouvrage du Dieu même ; & comme dans la suite les vents & les inondations ruinerent une partie de ces ouvrages, on publia, à la manière de ces tems-là, que Neptune s'étoit vengé du perfide Laomédon, par le moyen d'un monstre. L'oracle consulté apprit que pour appaiser le Dieu de la mer, il falloit exposer à ce monstre une fille du sang Royal ; & le sort étant tombé sur Hésione, fille de ce Prince, Hercule s'offrit de la délivrer moyennant un attelage de chevaux que Laomédon lui promit, & il fut assez heureux pour y réussir; mais, le Roi n'ayant pas tenu sa parole, il saccagea la ville, enleva Hésione, qu'il fit épouser à Télamon, tua Laomédon, & donna la Couronne à Podarce son fils, à la priere de la Princesse qui le racheta, & c'est pour cela qu'il fut appellé Priam.

Ce monstre, au reste, qui ravageoit Troie, étoit la mer, qui faute de digues, inondoit la campagne, & avoit apporté la contagion jusques dans la ville. On obligea le Roi de promettre sa fille à celui qui arrêteroit ces débordemens. Hercule l'entreprit & en vint à bout ; & c'est ce qui donna lieu à la fable. Mais, pour le dire ici en passant, cette convention doit s'entendre de quelques-unes des meilleures galeres du Prince Phrygien, que ce Héros demandoit pour récompense de ses services. Cette conjecture se prouve non-seulement parce qu'il n'y a nulle apparence qu'il se fût contenté de six chevaux, pour avoir sauvé la ville de Troie, mais aussi parce que les poëtes disent que ces chevaux de Laomédon étoient si légers, qu'ils marchoient sur les eaux ; ce qui ne peut s'entendre que d'un vaisseau à voile, ou d'une galere. Tout le monde convient de cette expédition d'Hercule sur la ville de Troie ; mais, Diodore de Sicile croit que ce Héros la fit avec les autres Argonautes ; il ajoute qu'ils laisserent Hésione entre les mains de Laomédon, jusqu'à leur retour ; qu'Hercule & Télamon l'étant allés redemander, ce Prince leur avoit fait fermer les portes, & qu'ils le punirent de la manière que nous l'avons dit.

LAOMÉDON, *Laomedon*, Λαομέδων, (a) de la ville de

(a) Diod. Sicul. p. 418.

Messine en Sicile, étoit un des Orateurs du peuple. Les habitans de Rhege, l'an 399 avant Jesus-Christ, ayant jugé à propos de marcher contre Denys, tyran de Syracuse, inviterent en passant par Messine, les Officiers de guerre à se joindre à eux, en leur représentant qu'il étoit honteux de voir une ville Grecque comme Syracuse, soumise à un tyran tel que Denys. Ces Officiers, entrant dans les sentimens de ceux de Rhege, rassemblerent leurs soldats sans attendre l'avis du peuple, & ils formerent un secours de quatre mille hommes d'infanterie, de quatre cens cavaliers, & de trente galeres. A peine cette armée fut-elle arrivée aux confins du territoire de Messine, qu'il s'éleva entre les soldats une sédition excitée par Laomédon. Il représenta qu'on avoit tort d'aller faire la guerre à Denys de la part duquel on n'avoit reçu aucune offense. Là dessus les soldats Messinois, faisant réflexion d'ailleurs que le peuple n'avoit point autorisé leur entreprise, abandonnerent leurs Capitaines, & revinrent dans leur ville; mais de plus, les Rhéginois qui par eux-mêmes n'étoient pas de grands guerriers, ne se voyant plus soutenus de ceux de Messine, suivirent leur exemple, & s'en revinrent à Rhege.

LAOMÉDON, *Laomedon*, Λαομέδων, (*a*) Mitylénéen, un des lieutenans d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce Prince, on confia à Laomédon le gouvernement de Syrie, selon Justin & Diodore de Sicile. Quinte-Curse dit qu'on lui donna la Syrie & la Phénicie. Dans la suite, Ptolémée voulant réunir les pais dont Laomédon avoit été fait gouverneur, à ceux qu'il possédoit déjà par droit de conquête, envoya contre lui Nicanor, un de ses amis. Ce Général, dès la première bataille, prit vivant Laomédon, & soumit par ce premier exploit toute la province.

LAOMÉDON, *Laomedon*, Λαομέδων. (*b*) Athénien, chez qui logea un jour le Poëte Ion.

LAOMÉDON, *Laomedon*, Λαομέδων, (*c*) Orchoménien. On dit de ce Laomédon, que par les conseils de ses Médecins, il s'exerça à de longues courses, pour remédier à de grands maux de rate dont il étoit tourmenté; & après s'être rétabli & fortifié par cet exercice, il entreprit de paroître dans les combats, où l'on gagnoit des couronnes, & se rendit un des plus forts Athletes dans la course du double stade.

LAOMÉDONTIADE, (*d*) *Laomedontiades*, c'est-à-dire, Priam, fils de Laomédon.

LAOMIM, *Laomim*, le

(*a*) Just. L. XIII. c. 4. Diod. Sicul. pag. 628, 650. Q. Curt. L. X. c. 10. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 24, 54.

(*b*) Plut. T. I. p. 484.

(*c*) Plut. T. I. p. 848.

(*d*) Juvén. Satyr. 6. v. 324.

même que Loomim. *Voyez* Loomim.

LAOS, *Laos*, *autrement* LAUS. *Voyez* Laüs.

LAOSTHÉNIDE, *Laosthenidas*, Λαοσθενίδας, (*a*) Auteur cité par Diodore de Sicile.

LAOTHOÉ, *Laothoe*, (*b*) Λαοθόη, fille d'Altès, roi des Léleges, fut une des femmes de Priam, à qui elle donna plusieurs enfans.

Il y eut une autre Princesse de ce nom. Elle étoit fille d'Hercule & femme de Polypheme l'Argonaute.

LAPATHUS, *Lapathus*, (*c*) lieu de Grece. C'étoit une forteresse au-dessus du lac Ascuride sur un passage pour aller de Thessalie en Macédoine, selon Tite-Live.

LAPÉTHUS, *ou* LAPITHUS, *Lapethus*, *Lapithus*, Λαπήθος, Λαπίθος, (*d*) ville de l'isle de Cypre. Elle avoit des arsenaux & un port. Cette ville fut prise par Séleucus, l'an 313 avant Jesus-Christ.

LAPHRIA, *Laphria*, Λαφρία, un des surnoms de Diane. *Voyez* Diane Laphria.

LAPHRIES, *Laphria*, fête en l'honneur de Diane Laphria. *Voyez* Diane Laphria.

LAPHRIUS, *Laphrius*, Λάφριος, fils de Delphus. *Voyez* Diane Laphria.

LAPHYRE, *Laphyra*, surnom de Minerve, tiré du mot Grec λάφυρα, *spolia*, dépouilles, butin, parce que comme Déesse de la guerre, elle faisoit faire du butin, elle faisoit remporter des dépouilles sur les ennemis aux troupes qu'elles favorisoit.

LAPHYSTIENNES, *Laphystiæ*, étoit un surnom des Bacchantes.

LAPHYSTIUS [le Mont], *Mons Laphystius*, Ὄρος Λαφύστιον, montagne de Grece, dans la Béotie, selon Pausanias. Cette montagne n'étoit qu'à vingt stades de Coronée. On y voyoit une enceinte qui étoit consacrée à Jupiter Laphystius.

LAPHYSTIUS, *Laphystius*, Λαφύστιος, surnom de Jupiter. *Voyez* l'article précédent.

Le mot *Laphystius* est pris de ἀπὸ τοῦ λαφύσσειν, *festinare*, avoir hâte; c'étoit apparemment la même divinité que Jupiter Phyxius, ainsi appellé de ἀπὸ τοῦ φεύγειν, *fugere*, fuir. Sous cette dénomination, Jupiter étoit regardé comme le Dieu tutélaire des fugitifs.

LAPHYSTIUS, *Laphystius*, Λαφύστιος, (e) surnom de Bacchus, selon quelques uns.

LAPHYSTIUS, *Laphystius*, Λαφύστιος, (*f*) homme hardi & insolent, qui, quoiqu'il eût de grandes obligations à Timoléon, eut un jour l'ingratitude de lui donner une assignation,

(*a*) Diod. Sicul. p. 239.
(*b*) Homer. Iliad. L. XXI. v. 85. & *seq*.
(*c*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 2.
(*d*) Diod. Sicul. p. 705.
(*e*) Pausf. p. 594.
(*f*) Plut. T. I. p. 253. Corn. Nep. in Timol. c. 4.

Λαπίθαι, titre d'un Dialogue de Lucien. *Voyez* Banquet.

LAPITHÈS, *Lapithes*, (*a*) Λαπίθης, fils d'Apollon & de Stilbé, alla s'établir près du fleuve Pénée, devint Roi d'une partie de ce païs, & fit passer son nom à ses sujets. Il épousa Orsinome, fille d'Eurynome, & fut pere de Phorbas & de Périphas, qui monterent après lui sur le trône.

LAPITHÈS, *Lapithes*, (*b*) Λαπίθης, fils d'Éole, & petit-fils d'Hippotès, fut pere de Lesbus.

LAPITHÉUM, *Lapithæum*, Λαπίθαιον, (*c*) lieu du Péloponnèse dans la Laconie, fut ainsi appellé du nom d'un certain Lapithas, qui étoit originaire du païs. Ce lieu faisoit partie du mont Taigete, & n'étoit pas loin de Derrhium. A quinze stades de Lapithéum, il y avoit un temple célebre de Cérès Eleusienne.

LAPITHUS, *Lapithus*. *Voyez* Lapéthus.

LAPPA, *Lappa*, Λάππα, (*d*) ville de Crete, selon Dion Cassius. Cet Auteur dit que Métellus la prit d'assaut. Ptolémée la met dans les terres, entre Artacine & Subrita. Polybe semble l'appeller *Lampæorum Urbs*, τῶν Λαμπαιῶν πόλις; & quelques lignes plus bas, il en nomme simplement les habitans Λαμπαῖοι. Cela s'accorde avec la Notice d'Hiérocles, qui nomme cette ville *Lampæ*, & la met entre les sieges épiscopaux de cette isle. Démétrius, son Évêque, souscrivit, l'an 451, au second Concile de Chalcédoine; & Paulus, l'an 431, au premier d'Éphese.

LAPSIAS, *Lapsias*, (*e*) fleuve de l'Asie mineure dans la Bithynie, selon Pline, le seul qui en ait parlé.

LAQUEARIUS, (*f*) espèce d'Athlete chez les Anciens. Il tenoit d'une main, un filet ou un piege dans lequel il tâchoit d'embarrasser ou d'entortiller son antagoniste, & de l'autre main, un poignard pour le tuer. Ce mot est dérivé du Latin *laqueus*, filet, corde nouée.

LARA, (*g*) *Lara*, l'une des Naiades, étoit fille du fleuve Almon; elle fut aimée de Mercure, qui en eut les dieux Lares. Jupiter, étant devenu amoureux de Juturne, sœur de Turnus, & n'en ayant pu jouir, à cause qu'elle s'étoit jettée dans le Tibre, lorsqu'il voulut s'en approcher, appella toutes les Naiades du païs, qu'il pria d'empêcher que sa maîtresse ne se cachât dans leurs rivières. Toutes lui ayant promis leurs services, il n'y eut que Lara, qui loin d'imiter les autres, alla déclarer à Juturne & à Junon la

(*a*) Diod. Sicul. p. 189.
(*b*) Diod. Sicul. p. 239.
(*c*) Pauf. p. 201.
(*d*) Dio. Caff. pag. 8. Ptolem. L. III. c. 17.
(*e*) Plin. T. I. p. 291.
(*f*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 254.
(*g*) Ovid. Trift. L. II. v. 599. & *feq.*

volonté

volonté de Jupiter. Ce Dieu en fut tellement irrité contre elle, qu'il lui fit perdre l'usage de la parole, & donna ordre à Mercure de la conduire aux enfers; mais, en chemin, Mercure épris de la beauté de cette Nymphe, s'en fit aimer, & en eut deux enfans qui furent appellés Lares du nom de leur mere. Il y en a qui l'appellent Larunda.

LARAIRE, *Lararium*, espece d'oratoire, ou de chapelle domestique destinée chez les Romains au culte des dieux Lares de la famille ou de la maison; car, chaque famille, chaque maison, chaque individu avoit ses dieux Lares particuliers, suivant sa dévotion, ou son inclination. Ceux de Marc-Aurele étoient les grands hommes qui avoient été ses maîtres. Il leur portoit tant de respect & de vénération, dit Lampride, qu'il n'avoit que leurs statues d'or dans son Laraire, & qu'il se rendoit même souvent à leurs tombeaux, pour les honorer encore, en leur offrant des fleurs & des sacrifices. Ces sentimens sans doute devoient se trouver dans le Prince, sous le regne duquel on vit l'accomplissement de la maxime de Platon, *que le monde seroit heureux, si les Philosophes étoient Rois, ou si les Rois étoient Philosophes.*

Spartien écrit dans la vie d'Alexandre Sévère, que ce Prince adressoit tous les matins dans son premier Laraire, ses vœux aux statues des Dieux, au nombre desquels il mettoit Apollonius, Orphée, Abraham & Jesus-Christ; & que dans son second Laraire il mettoit Virgile, Cicéron, Achille, & plusieurs autres grands hommes.

LARANDA, *Laranda*, (a) Λάρανδα, ville de l'Asie mineure. Ptolémée la met dans l'Antiochiene en Cappadoce, & joint ce païs à la Lycaonie. En effet, cette ville étoit aux confins de la Lycaonie, de la Pisidie, & de l'Isaurie; delà vient que les Anciens la donnent à diverses provinces. Étienne de Byzance dit qu'elle étoit dans la Lycaonie. Les Notices de Léon le Sage & de Hiérocles, l'y mettent aussi. Strabon ayant dit qu'Antipater le Tyran avoit sa résidence à Derbe, ajoute que Laranda lui étoit aussi soumise. On lit dans Diodore de Sicile: » Perdiccas » & le roi Philippe sortirent de » Cappodoce, marcherent vers » la Pisidie, & résolurent de » détruire deux villes, dont » l'une étoit Laranda, & » l'autre Isaura, capitale de » l'Isaurie, parce que du vivant même d'Alexandre, » elles avoient fait égorger Balacer, fils de Nicanor, que » le Roi leur avoit envoyé pour » Capitaine & pour Gouver» neur. Laranda ayant été prise

a Ptolem. L. V. c. 6. Strab. p. 569. Diod. Sicul. p. 639.

» d'emblée, on y égorgea tou-
» te la jeunesse, & après avoir
» vendu le reste des habitans,
» on rasa la ville. «

Elle fut rétablie depuis, & Antonin la met à dix-huit mille pas de Cocusum, en venant de Césarée en Cappadoce, & allant vers Anazarbe. Elle conserve encore son nom, selon Baudrand; car, il dit que Laranda est une petite ville de la Turquie d'Asie, dans la Natolie, dans la province de Cogni, assez avant dans le païs, sur les frontieres de la Caramanie, à la source de la rivière du Cydnus ou du Carasou, avec un évêché du rit Grec.

LARANDÉENS, *Larandæi*, Λαρανδαῖοι, les habitans de Laranda. *Voyez* Laranda.

LARARIES, *Lararia*, fêtes des Romains en l'honneur des dieux Lares. Elles se célébroient le onze avant les Calendes de Janvier, c'est-à-dire, le vingt-un de Décembre.

LARDANE, *Lardane*, (*a*) Nymphe qui fut aimée de Jupiter, duquel elle eut Sarpédon & Argus, selon quelques-uns.

LARENTALES, *Larentalia*, (*b*) fête des Romains, qui se célébroit en l'honneur de Jupiter. Elle tomboit le dix des Calendes de Janvier, qui est le vingt-trois de Décembre. Cette fête avoit pris son nom d'Acca Larentia, nourrice de Rémus & de Romulus; ou selon d'autres, [les avis se trouvant ici fort partagés], d'Acca Larentia, célebre courtisanne de Rome, qui avoit institué le peuple Romain son héritier, sous le regne d'Ancus Martius. Quoi qu'il en soit de l'origine de cette fête, on la célébroit hors de Rome, sur les bords du Tibre, & le Prêtre qui y présidoit, s'appelloit *Larentialis flamen*, le flamine Larentiale.

Il y en a qui croyent que les Larentales étoient une fête des dieux Lares; mais, il n'y a pas d'apparence que le vingt-deuxième jour de Décembre leur étant consacré sous le nom de Compitales, le vingt-troisième leur fut aussi consacré sous un autre nom; il eût été plus naturel, & plus conforme à l'usage, de leur consacrer deux jours sous un même nom. Le sentiment de Paul Manuce, de Goltzius, de Thasconius, de Rosinus, & de plusieurs autres, est que les Larentinales sont la même chose que les Larentales.

LARENTIA, *Larentia*, (*c*) que d'autres nomment Laurentia. *Voyez* Laurentia.

LARENTINALES, *Larentinalia*, fêtes appellées aussi Larentales. *Voyez* Larentales.

LARES, *Lares*, Λάρης. (*d*) ville de l'Afrique propre, selon Ptolémée. Ce Géographe la met

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 280.
(*b*) Plut. T. I. p. 19. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 540, 541. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 230.
(*c*) Tit. Liv. L. I. c. 4.
(*d*) Ptolem. L. IV. c. 3.

dans le territoire de Cirte. *Voyez* Laris.

LARES, *Lares*. (*a*) C'étoient, chez les Romains, les Dieux domestiques, les Dieux du foyer, les génies, protecteurs de chaque maison, & les gardiens de chaque famille. On appelloit indifféremment ces Dieux tutélaires, les Dieux Lares ou Pénates; car, pour leur destination, ces deux noms sont synonymes.

Comme les Dieux du paganisme, de quelque ordre qu'ils fussent, ne manquoient jamais de généalogies, les Lares, selon Ovide, étoient fils de Mercure & de Lara, fille d'Almon. L'indiscrete Lara ayant fait confidence à Junon des galanteries de Jupiter, ce Dieu lui coupa la langue, & ordonna à Mercure de la conduire en enfer. Le triste état où elle étoit, n'avoit pas éteint tous ses charmes; son conducteur en devint amoureux, & en eut deux jumeaux qui furent appellés Lares, & qu'on regarda dans la suite comme les gardiens des rues & des chemins. Les Inscriptions favorisent le sentiment d'Ovide, puisqu'on en trouve sur lesquelles sont écrits ces mots, *Lar vialis*, le Lare des chemins.

Cependant, comme rien n'est moins soutenu que les généalogies des Dieux du paganisme, il se trouve des Auteurs qui donnent Laronda pour mere aux Lares; mais, ne seroit-ce pas la même personne sous des noms si approchans? Nous ne dirons pas la même chose d'une autre mere de ces Dieux, qu'on nomme Mania; aussi confond-on alors les Lares avec les Manes. Les Lares, selon Varron, sont les mêmes que les Manes; c'est pourquoi, on dit qu'ils étoient fils de Mania. Festus est en cela d'accord avec ce sçavant Romain. » Aux fêtes, dit-il, appellées *Compitalia*, on plaçoit dans les carrefours sur des poteaux des figures d'hommes & de femmes, parce qu'on croyoit que cette fête étoit célébrée en l'honneur des Dieux, qu'on appelloit Lares. « Mais, une nouvelle preuve que ces Dieux étoient les mêmes que les Manes, c'est que ceux-ci étoient aussi nommés *Larvæ*, d'où les masques des Anciens avoient pris leur nom.

Ce qui vient encore à l'appui de cette opinion, c'est que l'idée de l'existence des Lares & de leur culte, paroît devoir sa premiere origine à l'ancienne coutume des Égygtiens, d'enterrer dans leurs maisons, les morts qui leur étoient chers. Cette coutume subsista chez eux fort long-tems, par la facilité

(*a*) Tit. Liv. L. VIII. c. 9. Just. L. XII. c. 4. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 320 *& suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. pag. 491. *& suiv.* Tom. V. p. 163, 164. Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. III. pag. 171. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I p. 26. *& suiv.* Tom. III. p. 15. Tom. IX. p. 172, 173.

qu'ils avoient de les embaumer & de les conserver. Cependant, l'incommodité qui en résultoit à la longue, ayant obligé ces peuples & ceux qui les imiterent, de transporter ailleurs les cadavres, le souvenir de leurs ancêtres & des bienfaits qu'ils en avoient reçus, se perpétua chez leurs descendans; ils s'adresserent à eux comme à des Dieux propices, toujours prêts à exaucer leurs prieres.

Ils supposoient que ces Dieux domestiques daignoient rentrer dans leurs maisons, pour procurer à la famille tous les biens qu'ils pouvoient, & détourner les maux dont elle étoit menacée; semblables, dit Plutarque, à des Athletes, qui ayant obtenu la liberté de se retirer à cause de leur grand âge, se plaisoient à voir leurs éleves s'exercer dans la même carrière, & à les soutenir par leurs conseils. C'est de cette espèce qu'est le dieu Lare, à qui Plaute fait faire le prologue d'une de ses comédies de l'Aulularia; il y témoigne l'affection qu'il a pour la fille de la maison, assurant qu'en considération de sa piété, il songe à lui procurer un mariage avantageux, par la découverte d'un trésor confié à ses soins, dont il n'a jamais voulu donner connoissance, ni au pere de la fille, ni à son ayeul, parce qu'ils en avoient mal usé à son égard.

Mais, les particuliers qui ne crurent pas trouver dans leurs ancêtres des ames; des génies assez puissans pour les favoriser & les défendre, se choisirent, chacun selon leur goût, des patrons & des protecteurs parmi les grandes & les petites Divinités, auxquelles ils s'adresserent dans leurs besoins; ainsi s'étendit le nombre des dieux Lares domestiques.

D'abord, Rome effrayée de cette multitude d'adorations particulières, défendit d'honorer chez soi des Dieux, dont la religion dominante n'admettoit pas le culte. Dans la suite, sa politique plus éclairée, non-seulement souffrit dans son sein l'introduction des Dieux particuliers, mais elle crut devoir l'autoriser expressément.

Une loi des douze Tables enjoignit à tous les habitans de célébrer les sacrifices de leurs Dieux Pénates, & de les conserver sans interruption dans chaque famille, suivant que les chefs de ces mêmes familles l'avoient prescrit.

On sçait que lorsque par adoption, quelqu'un passoit d'une famille dans une autre, le Magistrat avoit droit de pourvoir au culte des Dieux qu'abandonnoit la personne adoptée. Ainsi, Rome devint l'asyle de tous les Dieux de l'univers, chaque particulier étant maître d'en prendre pour ses Pénates tout autant qu'il lui plaisoit.

Non-seulement les particuliers & les familles, mais les peuples, les provinces, les villes, eurent chacun leurs

dieux Lares ou Pénates. C'est pour cette raison que les Romains, avant que d'assiéger une ville, en évoquoient les Dieux tutélaires, & les prioient de passer de leur côté, en leur promettant des temples & des sacrifices, afin qu'ils ne s'opposassent pas à leur entreprise ; c'étoit-là ce qu'on nommoit évocation.

Après ces remarques, on ne sera pas surpris de trouver dans les Auteurs & dans les monumens, outre les Lares publics & particuliers, les Lares qu'on invoquoit contre les ennemis, *Lares hostilii*; les Lares des villes, *Lares urbani*; les Lares de la campagne, *Lares rurales*; les Lares des chemins, *Lares viales*; les Lares des carrefours, *Lares compitales*, &c. En un mot, on trouve dans les inscriptions de Gruter & autres livres d'Antiquités, des exemples de toutes sortes de Lares ; il seroit trop long de les rapporter ici.

Nous nous contenterons de dire que comme le Paganisme avoit pourvu à tout, on avoit établi des Lares même pour les vaisseaux, qui certainement en avoient autant de besoin que les maisons, & ceux-ci s'appelloient Lares de la mer. Étoient-ils différens de ces Dieux Pataïques, qu'on mettoit sur la proue des bâtimens de mer, pour en être les patrons & les gardiens? C'est ce que nous ne croyons pas, puisqu'il y a des Auteurs qui pensent que les Lares marins étoient Neptune, Téthys & Glaucus. Pouvoit-on donner aux vaisseaux de plus puissans & de plus fideles gardiens ?

Le temple des Lares de Rome étoit situé dans la huitième région de cette ville. Ce fut Titus Tatius, roi des Sabins, qui le premier leur bâtit ce temple. Leur fête, nommée Lalaries, arrivoit le onze avant les calendes de Janvier. Macrobe l'appelle assez plaisamment la solemnité des petites statues. Cependant, Asconius Pédianus prétend que ces petites statues étoient celles des douze grands Dieux ; mais, la plaisanterie de Macrobe n'en est pas moins juste.

Les Lares domestiques étoient à plus forte raison représentés sous la figure de petits marmousets d'argent, d'ivoire, de bois, de terre, & autres matières ; car, chacun en usoit envers eux suivant ses facultés. Dans les maisons bourgeoises, on mettoit ces petits marmousets derrière la porte, ou au coin du foyer, qui est encore appellé *la Lar* dans quelques endroits du Languedoc ; les gens qui vivoient plus à leur aise, les plaçoient dans leurs vestibules; les grands-Seigneurs les tenoient dans une chapelle nommée Lalaire, & avoient un domestique chargé du service de ces Dieux ; c'étoit, chez les Empereurs, l'emploi d'un affranchi.

Les dévots aux dieux Lares

leur offroient souvent du vin, de la farine, & de la desserte de leurs tables. Ils les couronnoient dans des jours heureux, ou dans certains jours de fêtes, d'herbes & de fleurs, sur-tout de violettes, de thim, & de romarin; ils leur brûloient de l'encens & des parfums; enfin, ils mettoient devant leurs statues, des lampes allumées. Nous tirons la preuve de ce dernier fait peu connu, d'une lampe de cuivre à deux branches, qu'on trouva sous terre, à Lyon, en 1505. Les mains de cette lampe entouroient un petit piédestal de marbre, sur lequel étoit cette inscription : *Laribus Sacrum, P. F. Rom.*, qui veut dire, *Publicæ Felicitati Romanorum.* Il eût été agréable de trouver aussi le dieu Lare, mais apparemment que les ouvriers le mirent en pieces en fouillant.

Quand les jeunes enfans de qualité étoient parvenus à l'âge de quitter leurs bulles, petites pieces d'or en forme de cœur, qu'ils portoient sur la poitrine, ils venoient les pendre au cou des dieux Lares, & leur en faisoient hommage. » Trois de » ces enfans, revêtus de robes » blanches, dit Pétrone, en- » trerent alors dans la cham- » bre; deux d'entr'eux pose- » rent sur la table les Lares » ornés de bulles; le troisième, » tournant tout au tour avec » une coupe pleine de vin, s'é- » crioit : Que ces Dieux nous » soient favorables! «

Les bonnes gens, qui leur attribuoient tous les biens & les maux qui arrivoient dans les familles, leur faisoient des sacrifices pour les remercier ou pour les adoucir; mais, d'autres d'un caractere difficile à contenter, se plaignoient toujours, comme la Philis d'Horace, de l'injustice de leurs Dieux domestiques.

Caligula, que nous devons au moins regarder comme un brutal, fit jetter les siens par la fenêtre, parce qu'il étoit, disoit-il, très-mécontent de leurs services.

Les voyageurs religieux portoient toujours avec eux dans leurs hardes, quelques petites statues de dieux Lares; mais, Cicéron craignant de fatiguer sa Minerve dans le voyage qu'il fit avant que de se rendre en exil, la déposa par respect au Capitole.

La victime ordinaire, qu'on leur sacrifioit en public, étoit un porc. Plaute appelle ces animaux, en badinant, porcs sacrés. Dans une comédie de ce Poëte, Ménechme demande combien on les vend, parce qu'il en veut acheter un, afin que Cylindrus l'offre aux dieux Lares, pour être délivré de sa démence.

La flatterie des Romains mit Auguste au rang des dieux Lares, voulant déclarer par cette adulation, que chacun devoit le reconnoître pour le défenseur & le conservateur de sa famille. Mais, cette déification parut dans un tems peu favorable; per-

sonne ne croyoit plus aux dieux Lares, & l'on n'étoit pas plus croyant aux vertus d'Auguste; on ne le regardoit que comme un heureux usurpateur de la tyrannie.

Nous avons oublié d'observer que les Lares s'appelloient aussi *Præstites*, comme qui diroit gardiens des portes, *quòd præstant oculis omnia tuta suis*, dit Ovide dans ses Fastes. Nous ajouterons que les Auteurs Latins ont quelquefois employé le mot *Lar*, pour exprimer une famille entière, l'état & la fortune d'une personne. *Parvo sub Lare, paterni Laris inops*, dit Horace.

Quoique l'on exprime ordinairement les Lares au pluriel, on trouve assez souvent le Lar au singulier, qui se prend pour le Dieu domestique, & quelquefois aussi pour la maison même. Le Lare familier, dont certains Auteurs parlent, étoit Saturne, selon l'opinion de quelques-uns. Il est peu de choses dans cette matière, où plusieurs Anciens s'accordent ensemble. Denys d'Halicarnasse appelle ce Dieu domestique au singulier, le Héros de la maison.

Les Lares se trouvent représentés en peu de monumens. D. Bernard de Montfaucon en donne seulement quelques figures. La première est tirée d'un beau marbre de Rome, dont l'inscription, selon lui, doit se lire ainsi: *Aux dieux Manes, au génie des Augustes Lare salutaire, Fortunat affranchi d'Auguste.* L'image représente un palmier, d'où pendent deux couronnes de laurier. Au bas du palmier est une table à trois pieds, sur laquelle est un grand serpent qui leve la tête, & dont le corps fait plusieurs contours. A côté de la table est une corne d'abondance & chargée de fruits de différente espece. Auprès du serpent sont deux hommes, dont l'un qui a un manteau sur l'épaule, sans couvrir sa nudité, tient un grand bâton; l'autre qui est barbu & couronné de laurier, tient une lyre. Celui-ci est apparemment le génie Lare, ou, comme il y a dans l'inscription, un génie & un Lare; l'un d'eux est peut-être le génie, & l'autre le Lare.

D. Bernard de Montfaucon donne ensuite un autre marbre Romain, dont l'inscription, *Caius Simpronius Pison a posé ce marbre consacré aux Lares des Augustes*, marque que les deux hommes nus assis sous un arbre, dont l'un est barbu & l'autre sans barbe, sont les dieux Lares. On y voit aussi plusieurs autres figures, deux femmes, dont l'une qui a le voile sur la tête, est peut-être la Prêtresse, qui vient d'offrir un sacrifice, où une libation aux Lares. L'autel flamboyant derrière la Prêtresse, marque que le sacrifice est déjà fait. Le simpule ou cuiller qui servoit pour les libations, est encore sur l'autel. Au pied de l'autel est le préféricule ou vase dont on se servoit aux sacrifices, renversé à terre, & la patere

tout auprès. Entre les deux femmes & les Lares est un petit enfant nu, qui tient une bourse, à moins qu'on ne veuille dire que c'est une bulle que les enfans pendoient aux Lares à l'âge de quatorze ans, lorsqu'is étoient assez grands pour pren- la robe prétexte; mais, cet enfant paroît trop jeune pour cela; & d'ailleurs, ce qu'il tient à la main a plus l'air d'une bourse que d'une bulle. Mais, que fait cette espèce de génie ou de jeune homme en l'air qui étend les bras, & ne paroît qu'à demi corps, avec son manteau flottant au gré des vents? C'est ce que nous ne pouvons dire sans crainte de nous égarer. On ne peut donner raison de tout dans ces histoires muettes.

Nous terminerons cet article, en remarquant que le mot *Lare* vient d'un mot Toscan *Lars* ou *Larte*, qui veut dire chef ou conducteur.

LARGA, *Larga*, (*a*) femme dont Juvénal dit beaucoup de mal. « Vous attendez-vous que » la fille de Larga ne soit point » coquette, elle qui ne sçau- » roit compter si vîte tous les » galans de sa mere, qu'elle ne » soit obligée de respirer tren- » te fois? Étant fille elle étoit » déjà confidente de sa mere, » & maintenant elle écrit sous » elle les billets doux qu'elle » envoye à son amant par des » eunuques. «

LARGIUS LICINIUS, (*b*) *Largius Licinius*, Orateur qui introduisit l'abus de se ménager une troupe d'applaudisseurs.

LARGIUS MACÉDO, (*c*) *Largius Macedo*, ancien Préteur, sur lequel ses propres esclaves exercerent les dernières cruautés. Il étoit maître dur, inhumain, & qui se souvenoit peu, ou plutôt ne se souvenoit point que son pere avoit été lui-même dans l'esclavage. Il prenoit le bain dans sa maison de Formies, lorsque tout-à-coup ses esclaves l'environnent. L'un le prend à la gorge, l'autre le frappe au visage; celui-ci lui donne mille coups dans le ventre & dans l'estomac; celui-là, dans des endroits que la pudeur ne permet pas de nommer; & lorsqu'ils crurent l'avoir tué, ils le jetterent sur un plancher fort chaud, pour voir s'il ne vivroit point encore. Lui, soit qu'en effet il eût perdu le sentiment, soit qu'il feignît de ne rien sentir, demeure étendu & immobile, & les confirme dans la pensée qu'il étoit mort. Aussitôt ils l'emporterent, comme si la chaleur du bain l'avoit fait évanouir. Ceux de ses esclaves qui n'étoient point complices, & ses concubines, accourent avec de grands cris & avec de grands gémissemens. Largius Macédo, réveillé par le bruit & par la fraîcheur du lieu, en-

(*a*) Juven. Satyr. 14. v. 25. *& seq.*
(*b*) Plin. L. II. Epist. 14.
(*c*) Plin. L. III. Epist. 14. Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 200.

tre-ouvre les yeux, & par un petit mouvement donne quelques signes de vie ; il le pouvoit alors sans danger. Les esclaves prennent la fuite. On arrête les uns, on court après les autres. Le maître, avec beaucoup de peine, ne survécut que peu de jours. Avant que de mourir, il eut la consolation de se voir vengé.

Il ne paroît point que l'on ait pensé en aucune façon dans la circonstance présente, à exécuter cette loi terrible qui condamnoit à la mort tous les esclaves enfermés sous le même toit, où leur maître avoit été tué ; & l'on conçoit ici combien elle auroit été injuste.

LARGIUS LÉPIDUS, (a) *Largius Lepidus*, commandoit la dixième légion, au siege de Jérusalem par Tite.

LARGUS, *Largus*, surnom d'une famille Romaine. Elle avoit produit plusieurs grands Hommes.

LARGUS, *Largus*, (b) ami particulier d'Aulus Cécina, au rapport de Cicéron.

LARGUS [P.] CÉCINA, *P. Largus Cæcina*, (c) intime ami de Messaline, évita de s'expliquer ouvertement dans l'affaire de cette Princesse, l'an de J. C. 48.

LARGUS, *Largus*, poëte Latin, dont nous avons connoissance par un passage d'Ovide. Pétrarque, allégué par Lilio Giraldi, a remarqué que ce Poëte avoit chanté l'arrivée d'Anténor à Padoue,

LARIDE, *Laride*, (d) fils de Daucus, étoit frere jumeau de Tymber. Leur ressemblance étoit si parfaite, qu'elle trompoit leurs parens mêmes, & leur causoit une agréable erreur. Mais, Pallas chef des Arcadiens, mit un jour entr'eux deux une funeste différence. Le cimeterre d'Evandre dont il étoit armé, trancha la tête à Tymber ; & Laride perdit en même tems sa main droite. Tombée par terre, dit Virgile, elle cherche le bras dont elle est séparée, les doigts mourans remuent & semblent manier encore des armes.

Quoique cette imagination soit purement poëtique, elle ne laisse pas d'être fondée sur la Physique. Quand un membre est séparé d'un corps animal, il reste dans ce membre des esprits en mouvement, qui le font mouvoir. Il y a de l'exagération dans l'image de cette main, qui cherche le bras dont elle est séparée, & dont les doigts remuent encore, de façon qu'ils semblent manier une épée. Ce que M. de Réaumur a publié dans la préface de son sixième volume sur l'histoire des insectes, est bien plus merveilleux, & cependant on n'y trouve rien que de certain & que de conforme aux observations.

(a) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 956.
(b) Cicer. ad Amic. L. VI. Epist. 8.
(c) Tacit. Annal. L. XI. c. 33, 34.
(d) Virg. Æneid. L. X. v. 390. *& seq.*

aujourd'hui. Edouard Brown, voyageur Anglois, qui la vit le siecle passé, en parle ainsi: » Les » Turcs lui donnent le nom de » Lenisabar. Elle est située sur » le bord de la rivière de Sé- » lampria, & a, du côté du » midi, une grande plaine, & » de celui du septentrion le » mont Olympe. Sa situation est » fort agréable, étant sur une » terre un peu élevée. Il y a » de fort belles places pu- » bliques, plusieurs mosquées » pour les Turcs, à qui elle » est, & quelques églises pour » les Chrétiens. Cette ville est » Archiépiscopale, & a plu- » sieurs évêchés qui en dépen- » dent. La Cathédrale est dé- » diée à Saint Achilléus. Le » grand-Seigneur passa quel- » ques années en cette ville, » dans le tems de la guerre de » Candie. Le palais qu'il habi- » toit est au plus haut de la » place. Le roi Philippe, pere » d'Alexandre, ayant résolu » de tourner ses armes con- » tre les Grecs, après avoir » fait sa paix avec les Illyriens » & les Pannoniens, choisit sa » demeure dans la ville de La- » risse, & par ce moyen il s'é- » tablit si bien dans la Thessa- » lie, que les habitans de ce » païs ne lui servirent pas peu » dans les guerres qu'il eut en- » suite contre les Grecs. César » rapporte qu'avant la bataille » de Pharsale, Scipion étoit » dans Larisse avec une légion; » & c'est la première place où » Pompée se retira, lorsqu'il » eut été défait. Il ne voulut » point s'y arrêter; mais, il » vint sur le bord de la rivière, » & prit un petit bateau pour » aller du côté de la mer, où il » trouva un navire prêt à lever » l'ancre. Il y a un assez beau » pont de pierre sur cette ri- » vière. Ce pont a neuf arches, » entre chacune desquelles on » a eu soin de faire des trous & » des passages, afin que l'eau » puisse s'écouler quand elle est » trop haute, & pour empê- » cher que le pont ne tombe, » lorsque la rivière se déborde. » Les rues où se fait le plus » grand trafic dans Larisse, » sont couvertes, aussi-bien que » dans les autres villes de Tur- » quie. Les boutiques sont pe- » tites, mais fort pleines, & l'on » y voit toutes sortes de mar- » chandises. Le maître de la » maison, qui est assis les jam- » bes croisées, les vend ainsi à » tous ceux qui en demandent, » & qui s'arrêtent ordinaire- » ment dans la rue, sans entrer » dans la boutique. Quant à » celles qu'on ne trouve point » dans ces boutiques, il y a » toujours un homme à che- » val qui va tout autour de la » ville, pour crier tout haut » dans quel endroit & à quel » prix on les peut avoir. Les » Juifs, qui demeurent dans » Larisse, y parlent ordinai- » rement Espagnol, comme ils » font en Macédoine, en Ser- » vie & en Bulgarie. «

Paul Lucas qui y étoit en 1706, nomme cette ville Larze;

c'est le nom qu'elle a dans beaucoup de cartes géographiques. Voici ce qu'il en dit : » Larze » est située assez avantageusement dans une plaine fertile, » & fort arrosée d'une belle » rivière qui passe au pied de » ses maisons. Il y a entre la » ville & le reste de la plaine » une communication par un » pont de pierre des mieux » construits. Sa rivière porte » deux noms, un que lui ont » donné les Grecs, qui est Sélampria ; l'autre Licoustum, » quelle tient des Turcs. Malgré la diminution de Larze, » il ne laisse pas de s'y faire un » petit commerce de diverses » sortes de choses ; mais, le négoce le plus ordinaire est de » peaux de roussi ; il y est véritablement considérable. Pour » ses habitans, c'est comme » presque dans toute la Turquie ; il y en a de trois sortes. » Les Turcs y sont la plûpart » méchans & effrontés. Il n'y a » qu'une église pour les Chrétiens Grecs, quoique ce soit » un évêché. Les Juifs y sont » au nombre de plus de deux » cens familles, dont la plûpart » possedent de grandes richesses, & font la banque. Depuis quelques années, on y » a établi un Consul Anglois ; » il y fait, pour sa nation, un » fort gros commerce de bleds, » dont il charge ordinairement » plusieurs bâtimens, qu'il envoie dans les différentes parties du monde, & qui lui » rapportent un grand profit. «

LARISSE, *Larissa*, Λάρισσα, (*a*) autre ville de Grece, située aussi dans la Thessalie, étoit surnommée Crémaste, c'est-à-dire, suspendue. Strabon lui donne ce surnom ; il nous apprend encore qu'elle étoit aussi nommée Pélasgie, apparemment parce qu'elle avoit été bâtie par les Pélasges, quoique située hors de la Pélasgiotide. Tite-Live la distingue de la précédente. « Le » Général, dit-il, attaqua à » l'improviste la ville de Larisse, non pas la fameuse ville » de ce nom qui est dans la Thessalie, mais une autre nommée » Crémaste, & s'en rendit maître, excepté de la citadelle. « Celle-ci étoit presque au bord de la mer, entre Echinus & Antron. Eustathe & Porphyrogénete, cités par Ortélius, disent qu'elle avoit été anciennement appellée Argos.

LARISSE, *Larissa*, Λάρισσα, (*b*) autre ville de Grece, située encore dans la Thessalie, étoit près du mont Ossa. Ce n'étoit pas quelque chose de bien considérable, au rapport de Strabon.

Étienne de Byzance met un quatrième lieu du même nom dans la Thessalie, aux confins de la Macédoine.

LARISSE, *Larissa*, Λάρισσα, (*c*) citadelle du Péloponnèse,

(*a*) Strab. p. 435, 440. Tit. Liv. L. XXXI. c. 46. L. XLII. c. 56.
(*b*) Strab. pag. 440.
(*c*) Strab. pag 370, 440. L. XXXII. c. 25. Pauf. p. 128. 193.

dans l'Argolide. Pausanias nous en marque la situation, quand il dit : » Les Thébains ont Cadmée ; les Argiens Larisse ; » mais les Lacédémoniens n'ont » rien de pareil. « C'est-à dire, que Thebes avoit une citadelle nommée Cadmée ; qu'Argos en avoit aussi une appellée Larisse, mais que Sparte n'en avoit point du tout. Ainsi, Larisse étoit la citadelle d'Argos.

Pausanias s'exprime ailleurs de cette manière : » Auprès du » temple de Bacchus vous verrez celui de Vénus la Céleste, » & delà vous irez à la citadelle qu'ils appellent Larisse » du nom de Larissa, fille de Pélasgus ; cette fille donna pareillement son nom à deux » villes de Thessalie, dont l'une est sur le bord de la mer, » & l'autre sur le bord du fleuve Pénée. « Ce second passage nous apprend l'origine du nom de deux villes, dont il est parlé dans les articles précédens.

LARISSE, *Larissa*, Λάρισσα, (*a*) place du Péloponnèse, aux confins de l'Achaïe propre & de l'Élide, selon Xénophon. Quelques Sçavans veulent qu'au lieu de κατὰ Λάρισσαν, on lise κατὰ Λάρισσον c'est-à-dire, qu'au lieu d'une place on entende une rivière qui couloit dans ces quartiers, comme on sçait d'ailleurs qu'il y en avoit une, mais cela n'est point nécessaire. Sur cette rivière nommée Larissus, rien n'empêche qu'il n'y ait eu un bourg, ou une place appellée Larisse : & même Strabon dit, en parlant de cette rivière de Larissus, qui séparoit l'Élide & le territoire de Dyme, que Théopompe met sur cette frontière une ville nommée Larisse. Cela est clair, & s'accorde avec Xénophon.

Antonius Libéralis, selon Ortélius, place une Larisse entre Corinthe & Tégée. Ortélius soupçonne que ce pourroit bien être la même que la Larisse des Argiens ; mais, cette dernière étoit auprès de la ville d'Argos.

LARISSE, *Larissa*, Λάρισσα, (*b*) ville de Crete, selon Strabon. Ce Géographe dit qu'elle a été resserrée dans l'Iapygie, & que le territoire en porte encore le nom de Larissium. On croit que le nom d'Iapygie est corrompu, parce qu'on ne connoît point de lieu, ni de païs de ce nom là, dans l'isle de Crete.

LARISSSE, *Larissa*, Λάρισσα, (*c*) ville d'Italie, dans la Campanie, selon Denys d'Halicarnasse. Cet Auteur dit : » Les » Pélasges tenoient une partie » considérable de la Campanie, » dont ils avoient chassé les Au» ronces, nation Barbare. Les » campagnes en sont excellen» tes pour les pâturages & » très-agréables à la vue. Ils y

(*a*) Xenoph. p. 491. Strab. p. 440.
(*b*) Strab. p. 440.
(*c*) Dionys. Halicarn. L. I. c. 3.

» bâtirent entr'autres villes La- » riſſe, à laquelle ils donnerent » le nom de leur capitale du » Péloponnèſe. De mon tems, » quelques-unes de ces villes » étoient encore ſur pied, après » avoir ſouvent changé d'habi- » tans. Mais, pour celle de » Lariſſe, il y a déja pluſieurs » ſiecles qu'elle eſt déſerte; » on ne voit à préſent aucune » marque certaine qu'elle ait » été autrefois habitée; il n'en » reſte que le nom; encore n'eſt- » il connu que de peu de per- » ſonnes. Elle n'étoit pas loin » de l'endroit qu'on appelle le » marché de Popilius. »

LARISSE, *Lariſſa*, Λάρισσα. (*a*) Homère place dans le catalogue des troupes Auxiliaires des Troyens, les Pélaſges de Lariſſe, qui vinrent au ſecours de Priam, ſous la conduite d'Hippothoüs & de Pyléus, tous deux fils de Léthus, fils de Teutame, deſcendant de Pélaſgus. Surquoi Strabon obſerve qu'y ayant dans l'Aſie pluſieurs villes de ce nom, il eſt à propos de déterminer de laquelle le Poëte a voulu parler. Il y a trois Lariſſes dans l'Aſie, dit ce Géographe; l'une eſt ſituée près d'Hamaxitos. On peut la voir d'Ilion; elle n'en eſt éloignée que de deux cens ſtades. L'autre eſt près de Cumes, dans l'Ionie, à mille ſtades de Troie. La troiſième eſt ſituée dans le territoire d'Epheſe.

Il n'eſt pas vraiſemblable qu'Homère ait voulu parler de celle qui eſt ſi proche de Troie, puiſque ce Poëte dit ailleurs, qu'Hippothoüs tâchant d'enlever le corps de Patrocle, fut tué par Ajax, & tomba mort bien loin de la ville de Lariſſe. Il faut donc que le Poëte ait eu en vue la ville de Lariſſe, ſituée près de Cumes, à qui cette dernière circonſtance peut convenir, puiſqu'elle eſt à 1000 ſtades du lieu du combat, où Hippothoüs perdit la vie. Strabon ajoute que l'hiſtoire de ce qui s'eſt paſſé dans l'Ionie & dans l'Éolie, peu de tems après la guerre de Troie, ne laiſſe aucun lieu de douter que les Pélaſges, dont parle Homère, ne fuſſent ceux de Lariſſe près de Cumes. » On raconte, dit-il, » que les habitans du mont » Phricius, au-deſſus des Lo- » criens, près des Thermopy- » les, ayant quitté leur païs, » deſcendirent ſur les côtes de » l'Aſie, dans le lieu où eſt » préſentement bâtie la ville » de Cumes; qu'ayant trouvé » les Pélaſges de Lariſſe fort » affoiblis par les pertes qu'ils » avoient faites à la guerre de » Troie, ils avoient bâti pour » ſe mettre à couvert de quel- » que invaſion ſubite, la ville » appellée νέον τεῖχος, c'eſt-à- » dire, mur neuf, à 30 ſtades » de Lariſſe; qu'enſuite ces Lo- » criens avoient fondé la ville

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 347. *& ſeq.* Strab. p. 440, 620, 621. Xenoph. p. 179, 480. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVI. p. 111. *& ſuiv.*

» de Cumes, & y avoient con-
» duit le reste des Pélasges; & qu'ils avoient donné à Cumes » & à la ville le nom de Phri- » conis, nom pris de celui du » mont Phricius, qu'ils avoient » habité dans l'autre continent.» Mais, Strabon dit que cette ville étoit abandonnée de son tems. Il raconte en parlant de cette Larisse, que l'on y honoroit anciennement un héros nommé Piasus, que l'on dit avoir été chef des Pélasges; que ce Piasus, étant devenu amoureux de sa fille Larisse, lui fit violence; que celle-ci, pour se venger, ayant un jour surpris son pere comme il étoit baissé sur une cuve de vin, le prit par les jambes, & le jetta dans la cuve, où il fut étouffé.

Xénophon nous apprend que Timbron assiégeant la ville de Larisse, surnommée l'Égyptienne, & cette ville faisant une bonne résistance, les Éphores lui firent lever le siege. Elle étoit nommée Égyptienne, parce que ce fut une des villes que Cyrus l'ancien donna à des Égyptiens, qui étant venus pour les intérêts du Roi d'Assyrie, passerent au service de son vainqueur, après la bataille. » Cyrus leur donna des » villes dans le haut païs, dit » Xénophon, lesquelles pour » cette raison ont été appel- » lées les villes des Égyptiens. » Il leur donna entr'autres La- » risse & Cyllène, dans le voi- » sinage de Cumes, près de » la mer; & toutes ces villes » sont encore maintenant pos- » sédées par leur postérité. »

LARISSE, *Larissa*, Λάρισσα, (*a*) ville de l'Asie mineure, surnommée Phriconis; étoit située sur le fleuve Hermus, aux confins de l'Éolide & de l'Ionie, au couchant & au-dessus de Magnésie du mont Sipyle, & dans le voisinage de Cumes. *Voyez* l'article précédent.

LARISSE, *Larissa*, Λάρισσα, (*b*) ville de l'Asie mineure, située dans le territoire d'Éphèse, sur le bord & dans la plaine du Caystre. Strabon dit qu'il y avoit eu un temple d'Apollon Larisséen; que la ville étoit plus voisine du Tmolus que d'Ephèse, dont elle étoit éloignée de cent quatre-vingts stades, & qu'on pouvoit à cause de cela l'attribuer aux Méoniens, appellés depuis Lydiens.

LARISSE, *Larissa*, Λάρισσα, (*c*) autre ville de l'Asie mineure, située dans la Troade, sur le bord de la mer, entre Colones & le promontoire de Lectum. Elle n'étoit pas éloignée d'Hamaxitos, selon Strabon, & on pouvoit la voir de Troie, dont elle n'étoit distante que de deux cens stades.

LARISSE, *Larissa*, Λάρισσα, (*d*) autre ville de l'Asie mineur, dans la Carie; car, c'est ainsi que nous lisons avec Paul-

(*a*) Strab. p. 440. Plin. T. I. p. 280. Vell. Paterc. L. I. c. 4.
(*b*) Strab. p. 440, 620.
(*c*) Strab. p. 440, 604, 620. Plin. T. I. p. 281.
(*d*) Strab. p. 440.

mier dans Strabon, ἐν τῇ Κορικῇ δὲ pour ἐν τῇ Ἀττικῇ, dans l'Attique. On a très-bien remarqué que l'Attique étant si parfaitement connue, que l'on sçait jusqu'aux noms de ses moindres villages, il seroit étonnant qu'il y eût eu une Larisse, qui auroit échappé à tous les Grecs, & dont il n'y auroit eu que le seul Strabon, auteur Asiatique, qui écrivoit à Rome, qui eût fait mention. Strabon lui-même n'en dit pas un mot dans sa description de l'Attique. Cependant, cette faute a été copiée par Étienne de Byzance, & c'est une preuve qu'elle est ancienne.

LARISSE, *Larissa*, Λάρισσα, (*a*) ville de Syrie, à distance à peu près égale entre Apamée & Epiphanie. Ptolémée la met dans la Cassiotide ; & Strabon faisant mention des villes placées aux environs d'Apamée, nomme Larisse la première. Pline la désigne par le nom de ses habitans, qu'il appelle *Larissæi*. Elle étoit épiscopale ; & Léontius son évêque, qui assista au concile de Nicée, est nommé entre les Prélats de la Célésyrie. Antonin, qui la place sur la route d'Antioche à Emèse, entre Apamée & Epiphanie, la met à seize mille pas de ces deux villes.

LARISSE, *Larissa*, Λάρισσα, (*b*) ville d'Assyrie, sur le Tigre. Xénophon, dans sa retraite des dix milles, dit : » Ils » arriverent au bord du Tigre, » près d'une grande ville déserte, nommée Larisse, qui » avoit été habitée autrefois par » les Medes. Elle avoit deux « lieues de tour, avec un mur » de cent pieds de haut, & » vingt-cinq de large, tout » bâti de briques ; mais, le bas » étoit de pierres, jusqu'à vingt » pieds de hauteur. »

LARISSE, *Larissa*, Λάρισσα, (*c*) ville de l'Arabie heureuse. Pline nomme trois villes bâties par les Grecs en ce païs, sçavoir, Aréthuse, Larisse & Chalcis, qui ne subsistoient déjà plus de son tems, ayant été détruites en diverses guerres.

LARISSÉENS, *Larissenses*, *Larissæi*, Λαρισσαῖοι, les habitans des villes du nom de Larisse. *Voyez* Larisse.

LARISSÉNUS, LARISSÉUS, LARISSIUS, *Larissenus*, *Larissæus*, *Larissius*, Λαρισσηνὸς, Λαρισσαῖος, Λαρίσσιος (*d*) surnom de Jupiter & d'Apollon, pris du culte qu'on leur rendoit dans quelqu'une des villes du nom de Larisse.

LARISSUS, *Larissus*, (*e*) Λάρισσος, fleuve du Péloponnèse, qui séparoit l'Achaïe d'avec l'Élide, comme l'assurent Pausanias & Tite-Live. On lit dans celui-ci : » Étant partis

(*a*) Strab. pag. 752. Ptolem. L. V. c. 15. Plin. T. I. p. 267.
(*b*) Xenoph. p. 308.
(*c*) Plin. T. I. p. 340.

(*d*) Strab. p. 440, 620.
(*e*) Strab. p. 387. Pauf. p. 395, 429, 534. Tit. Liv. L. XXVII. c. 31. Plut. T. I. p. 360.

» de Dyme, & ayant uni leurs » troupes, ils passerent le fleu- » ve de Larissus, qui sépare le » territoire des Éléens de celui » de Dyme. « Pausanias dit, parlant des Achéens : » Ces » peuples sont séparés des » Éléens par le fleuve Laris- » sus, sur le bord duquel on » voit un temple de Minerve » dite Larissée. A quatre cens » stades plus loin est Dyme. « Sur quoi l'on remarquera qu'il y a ici une faute de Copiste qui a mis un nombre de stades pour un autre. Dyme n'étoit pas si loin du fleuve Larissus, comme on le peut voir dans les nouvelles cartes. D'ailleurs, Pausanias n'auroit pas manqué de trouver dans un si long espace quelque chose qui eût mérité d'entrer dans sa narration.

Nous observerons que les auteurs Latins lisent Larissus, mais que les auteurs Grecs ne mettent qu'une *s*, *Λάρισος*, *Larisus*.

LARIUS LACUS, (*a*) lac d'Italie, aujourd'hui Lado di Cômo, dans la partie septentrionale du Milanez. Depuis la ville de Côme, dont il prend son nom moderne, & qui est à son extrêmité méridionale, il s'étend vers le nord l'espace de trente milles jusqu'à Sommo Lago ; mais, d'occident en orient, il n'a pas plus de quatre à cinq milles de large, à cause des montagnes qui le resserrent. Il reçoit les eaux de l'Adda sur les frontières de la Valteline, & la quitte près de Lecco. Les lieux les plus remarquables qui sont sur ses bords, sont Côme, Lecco, Gravedona & Fuentes.

LAROLUM, *Larolum*, (*b*) Λάρολον, ville d'Italie sur la voie Flaminia, assez près de Narni. Strabon fait mention de cette ville.

LARONIA, *Laronia*, (*c*) fameuse courtisanne, dont parle Juvénal.

LARONIUS, *Laronius*, (*d*) officier d'Agrippa. Celui-ci, s'étant emparé de Tyndarium, fit partir delà Laronius, à la tête de trois légions, avec ordre de faire toute la diligence possible, pour tirer L. Cornificius d'un péril qui étoit très-pressant.

LARRONS, *Latrones* ; c'étoient originairement des braves, qu'on engageoit par argent ; ceux qui les avoient engagés, les tenoient à leurs côtés ; delà ils furent appellés *Laterones* & par ellipse *Latrones*. Mais, la corruption se mit bientôt dans ces troupes ; ils pillerent, ils volerent, & *Latro* se dit pour voleur de grand chemin. Il y en avoit beaucoup du tems de Jesus-Christ ; ils avoient leur retraite dans les rochers de la Trachonitide, d'où Hérode eut beaucoup de peine à les déloger. Les environs de Rome

(*a*) Virg. Georg. L. II. v. 159.
(*b*) Strab. p. 227.
(*c*) Juven. Satyr. 2. v. 36. *& seq.*
(*d*) Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. p. 371, 372.

en étoient aussi infectés. On appelloit *Latrones* ceux qui attaquoient les passans avec des armes, *grassatores* ceux qui ne se servoient que de leurs poings. *Voyez* Latro.

LARTIDIUS, *Lartidius*, (*a*) dont Cicéron fait mention dans une de ses lettres à T. Pomponius Atticus.

LARTIUS [Sp.], *Sp. Lartius*, (*b*) n'étoit pas moins illustre par sa naissance, que par ses beaux exploits. L'an de Rome 246, & 506 avant Jesus-Christ, les Étrusques étant venus attaquer les Romains, les obligerent de se renfermer dans leurs murs. Les soldats, à qui on avoit confié la garde du pont bâti sur pilotis, voyant les ennemis fondre en foule sur la ville, prirent ouvertement la fuite. Il n'y eut que Sp. Lartius & T. Herminius qui eurent le courage de tenir ferme avec Horatius Coclès.

Sp. Lartius fut élevé au consulat deux ans après, & on lui donna pour collegue T. Herminius.

LARTIUS [T.], *T. Lartius*, (*c*) fut créé Consul avec Postumius Cominius, l'an de Rome 253, & 499 avant Jesus-Christ. Pendant leur Consulat, comme de jeunes Sabins, que la célébration des jeux avoient attirés à Rome, tâchoient d'enlever quelques courtisannes, des Romains s'opposerent à cette violence. Les deux partis en vinrent sur le champ aux menaces, & des menaces, aux coups; en sorte qu'une cause si légere fut sur le point de soulever toute la nation des Sabins. Trois ans après, T. Lartius fut créé de nouveau Consul, & il eut pour collegue Q. Clœlius.

Il se mit bientôt en campagne pour terminer la guerre qu'on avoit contre les Fidénates depuis quelques années, avec une armée bien équipée de tout ce qui étoit nécessaire pour un siege. Ils étoient déjà accablés par la longueur de cette guerre, & manquoient de tout. Cependant, le Consul ne cessoit de les harceler par de fréquentes attaques. Il creusoit sous les fondemens de leurs murailles; il faisoit des levées de terre, il approchoit ses machines, & pressoit le siege jour & nuit sans aucun relâche, dans l'espérance de prendre bientôt la ville d'assaut. Les assiégés ne soutenoient la guerre que dans l'attente de quelque secours de la part des Latins. Mais, ces peuples ne pouvoient alors les secourir; les troupes de toute la nation n'étoient pas encore assemblées; & d'ailleurs, il n'y avoit aucune ville qui fût assez puissante par elle-même

(*a*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. VII. Epist. 1.

(*b*) Tit. Liv. L. II. c. 10, 11, 18. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 220.

(*c*) Tit. Liv. L. II. c. 18, 21. Dionys. Halicarnas. L. V. c. 10, 13, 14. Roll. Hist. Rom. Tom. I. pag. 224. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 363. *& suiv.*

pour faire lever le siege.

Les Fidénates avoient beau députer vers les Magistrats des Villes Latines ; ceux-ci promettoient toujours d'envoyer promptement des renforts, mais l'effet ne répondoit pas aux promesses, & ces secours ne se terminoient qu'à des paroles. Malgré ce délai, les Fidénates ne perdirent pas toute espérance de recevoir du secours des Latins ; & quoique pressés par la famine qui faisoit périr beaucoup de monde, ils tinrent bon contre tous les maux dont ils étoient accablés, dans l'espérance que les villes Latines exécuteroient leurs promesses. Enfin, se voyant réduits à la derniere misere, ils envoyerent demander au Consul une treve de quelques jours, comme pour délibérer pendant ce tems-là à quelles conditions ils pourroient faire la paix avec les Romains ; mais, dans le fond, c'étoit bien moins pour délibérer là-dessus qu'ils demandoient une suspension d'armes, que pour avoir le tems de faire venir dés secours, comme on l'apprit par quelques-uns des déserteurs qui venoient d'arriver au camp des assiégeans. La nuit précédente, ils avoient envoyé en ambassade les principaux de leurs citoyens qui avoient le plus de crédit dans les villes Latines, pour implorer leur assistance. T. Largius répondit aux envoyés qui étoient venus demander une treve, qu'il falloit mettre bas les armes & ouvrir leurs portes avant qu'il leur donnât audience, que sans cela il ne leur accorderoit ni paix ni suspension d'armes, & qu'ils devoient s'attendre qu'on les traiteroit avec toute la rigueur possible & sans miséricorde. D'un autre côté, il observa avec soin les ambassadeurs qu'ils avoient envoyés aux Latins, il détacha des troupes pour se saisir de toutes les avenues, afin de les empêcher de rentrer dans la ville. Par ce moyen, les assiégés perdirent toute espérance de recevoir du secours de leurs alliés. Ils se virent contraints d'avoir recours à la clémence du vainqueur, & résolurent, dans une assemblée, de recevoir la paix aux conditions qu'il voudroit leur imposer.

Les Généraux de ce temslà, dit Denys d'Halicarnasse, avoient des mœurs si douces & si éloignées de la fierté tyrannique si commune dans ceux de notre siecle, dont la plûpart se laissent enfler d'orgueil par la grandeur de leur puissance, que le Consul ayant pris la ville par capitulation, ne voulut rien régler par lui-même. Il se contenta d'ordonner aux Fidénates de mettre bas les armes ; & après avoir mis une garnison dans la citadelle, il s'en retourna à Rome. Dès qu'il y fut arrivé, il assembla le Sénat, & lui laissa à décider sur les traitemens qu'on devoit faire aux vaincus. Les Sénateurs, charmés de l'honneur qu'il leur faisoit, ordonnerent que les principaux des Fidénates qui étoient

auteurs de la révolte, & que le Consul auroit dénoncés comme tels, seroient battus de verges & qu'on leur couperoit la tête. A l'égard des autres, ils lui laisserent plein pouvoir d'en user comme bon lui sembleroit. T. Largius, maître absolu d'en disposer, fit mourir devant tout le monde un très-petit nombre de Fidénates accusés par ceux du parti contraire, & confisqua leurs biens au profit du public. Pour les autres, il se contenta de prendre la moitié de leurs terres, qui furent distribuées à la garnison Romaine qu'il avoit mise dans Fidenes pour garder la citadelle. A cela près, il leur laissa à tous la liberté de demeurer dans leur ville comme auparavant & de jouir de leurs biens. Ensuite, il s'en retourna à Rome avec son armée.

Aussi-tôt que les Latins eurent reçu la nouvelle de la réduction de Fidenes, ils convoquerent une assemblée générale de la nation, où la guerre contre les Romains fut résolue. Ceux-ci de leur côté se préparerent à se défendre. Mais, tandis qu'on commençoit à lever des soldats, il survint des difficultés qui causerent beaucoup d'embarras. Tout le peuple ne se portoit pas à cette guerre avec la même ardeur. Les pauvres, sur-tout ceux qui n'étoient pas en état de payer leurs dettes, & ils faisoient le plus grand nombre, refusoient de prendre les armes, & ne vouloient se prêter à rien de ce que vouloient les Patriciens, à moins que le Sénat ne fît une ordonnance pour l'abolition de leurs dettes. Il s'en trouvoit même quelques-uns qui menaçoient de quitter Rome, & qui s'exhortoient les uns les autres à ne pas demeurer plus long-tems dans une ville où ils n'étoient payés de leurs services que par les plus mauvais traitemens.

D'abord, les Patriciens tâcherent d'appaiser les esprits, & de les ramener à la raison. Mais, comme ils ne gagnoient rien par leurs exhortations, il fallut assembler le Sénat pour délibérer sur les moyens d'empêcher le tumulte dont la ville étoit menacée. Jamais délibération ne fut plus importante, ni plus difficile à conduire. Les sentimens furent partagés parmi les Sénateurs, quelques-uns portés naturellement à la douceur, & moins riches que beaucoup d'autres, étoient d'avis qu'on se relâchât en faveur des pauvres. Ils croyoient qu'en leur remettant leurs dettes, c'étoit acheter à peu de frais la bienveillance des citoyens ; & que les grands biens qui en reviendroient au public & aux particuliers, dédommageroient avantageusement d'une perte si légere. On proposa encore plusieurs avis ; celui qui l'emporta fut, que le Sénat ne prononceroit sur le fond des contestations présentes que quand la guerre seroit heureusement terminée ; qu'alors les Consuls rapporteroient de nou-

veau cette affaire au Sénat, & qu'en attendant on accorderoit une surséance pour toutes sortes de dettes. Cette ordonnance ne satisfit point le peuple, & n'appaisa point le tumulte. Les pauvres, amis de la franchise & de la simplicité, se défioient de ces détours, où ils croyoient reconnoître un dessein de les abuser; & comme ils ne comptoient point du tout sur la bonne foi du Sénat, ils étoient persuadés qu'il ne cherchoit qu'à les tromper par ces artificieux délais.

Le Sénat se trouva dans un grand embarras. Les Latins, nation puissante & aguerrie, se préparoient à entrer en campagne. Le peuple paroissoit déterminé à ne point prendre les armes. Les Sénateurs n'avoient pas assez d'autorité pour se faire obéir, & n'osoient pas employer les châtimens contre les réfractaires, parce que la loi portée par Valérius Publicola leur donnoit le pouvoir d'appeller au peuple de toutes les ordonnances des Consuls. Le plus sûr moyen de rendre au Sénat son ancienne autorité, eût été d'abroger cette loi; mais, c'est ce qui n'étoit pas possible. Pour prévenir l'opposition que le peuple n'auroit pas manqué de faire, si l'on en fût venu à attaquer ouvertement ses privileges, le Sénat résolut d'introduire dans la République un Magistrat dont la puissance fût Monarchique, & supérieure à toutes les loix, mais d'une courte durée. Pour cela, il fit un décret artificieux dans lequel il trompa les gens du peuple, & abolit, sans qu'ils s'en apperçussent, la loi qui favorisoit leur liberté. Il étoit conçu en ces termes : *Que Lartius & Clælius, qui étoient alors Consuls, se démettroient de leurs pouvoirs, & à leur exemple tous ceux qui avoient quelque administration publique ; qu'il n'y auroit qu'un seul Magistrat ; qu'il seroit choisi par le Sénat, & confirmé par la voix du peuple, & que son pouvoir ne s'étendroit pas au-delà de six mois.* Le peuple, qui ne comprit pas toutes les conséquences de ce nouveau décret, y souscrivit sans peine; & quoiqu'une charge de cette nature passât les bornes & les regles ordinaires, il laissa au Sénat le soin de choisir un sujet propre à la remplir.

Ce nouvel établissement fut d'une grande utilité pour le bien des affaires, & offroit toujours une ressource présente & efficace, soit contre les entreprises séditieuses du peuple, soit dans les grands dangers de l'État, de la part des ennemis. Il eut de funestes suites dans les derniers tems de la République ; mais, de quoi n'abuse-t-on pas ?

Il s'agissoit ici de choisir un chef capable de soutenir lui seul tout le poids du Gouvernement. Dans les conjonctures où se trouvoit la République, il falloit de rares qualités en celui qui en devenoit le maître absolu. On avoit besoin d'un

homme de tête & de résolution, qui eût une grande expérience dans le métier de la guerre, & une modération à l'épreuve des égaremens où jette souvent la plénitude de l'autorité. On demandoit sur-tout un Général qui sçût maintenir la discipline dans sa vigueur, & qui eût la fermeté de se faire obéir des séditieux. On croyoit voir toutes ces qualités dans T. Lartius, & son Collegue ne manquoit pas non plus de mérite. Le Sénat ordonna que l'un des deux Consuls nommeroit le nouveau Magistrat, ce qui fut toujours observé dans la suite ; &, en conséquence d'une seconde délibération, que dans la conjoncture présente il nommeroit son Collegue. Les Consuls, revêtus du pouvoir de décider entr'eux qui d'eux étoit le plus digne de la souveraine Magistrature, tinrent une conduite bien supérieure à la façon ordinaire de penser & d'agir des hommes, & qui devint l'objet de l'admiration publique. Ni l'un ni l'autre ne voulut consentir à croire qu'il méritât la préférence sur son Collegue. Tout le jour se passa à se donner mutuellement l'un à l'autre leur voix pour la charge, sans qu'aucun voulût l'accepter. L'assemblée étant congédiée, les parens & les amis des deux Consuls, & les Sénateurs les plus respectables, se rendirent chez T. Lartius, & y resterent jusqu'à la nuit, le conjurant de ne point mettre d'obstacle aux vœux du public. Vaincu par leurs vives remontrances, il consentit enfin que son Collegue le nommât Dictateur. Car, ce fut le nom que l'on donna à ce souverain Magistrat, ou du moins c'est le nom le plus célebre & le plus usité. Le vrai nom étoit, à ce qu'il paroît, *Magister populi*.

T. Lartius fut le premier Romain depuis les Consuls, qui fut chargé seul du gouvernement de la République avec une puissance sans bornes pour décider de la guerre ou de la paix, & pour prononcer sans appel sur toutes les autres affaires. Dès qu'il eut été nommé Dictateur, il choisit pour Général de la cavalerie Sp. Cassius, qui avoit été Consul l'an de Rome 252. Ce Magistrat étoit appellé *Magister equitum* ; nom relatif à celui de *Magister populi*. Il étoit le Lieutenant du Dictateur, mais soumis à ses ordres comme le reste des citoyens, & redoutant comme les autres les haches & les faisceaux du souverain Magistrat.

T. Lartius jugea à propos de donner une haute idée de la charge dont on l'avoit revêtu, & de l'autorité absolue qui y étoit attachée. Il fit reprendre aux Licteurs les haches qui étoient jointes aux faisceaux du tems des Rois, & que Valérius Publicola avoit fait ôter pendant son Consulat pour rendre plus populaire la nouvelle forme de gouvernement. Il en doubla le nombre, & voulut que vingt-quatre Licteurs marchassent devant

lui avec ces marques d'autorité, plutôt pour jetter la terreur parmi les séditieux, que dans le dessein d'en faire usage. Cet appareil formidable produisit l'effet qu'il en avoit attendu. Le peuple, saisi de frayeur à la vue de ces faisceaux & de ces haches portés devant le Dictateur, devint tout autrement docile & soumis qu'il ne l'avoit été jusques-là. Il n'étoit plus dans le même cas que sous le gouvernement des Consuls, où il étoit permis à tout citoyen de s'appuyer de l'un de ces Magistrats contre son Collegue, & d'appeller de leurs décrets communs au jugement du peuple. Ici il ne restoit de ressource que dans une prompte obéissance.

Après avoir imprimé le respect & la crainte aux plus turbulens par la majesté de ce cortege tout semblable à celui des Rois, il fit faire le dénombrement des citoyens, conformément à l'ordre établi par Serv. Tullius, & renouvellé par les premiers Consuls. Le nombre des citoyens au-dessus de l'âge de seize ans se trouva de cent cinquante mille sept cens hommes.

Le dénombrement fait, il sépara les vieillards de ceux qui étoient en état de porter les armes; & il forma de ceux-ci quatre corps d'armée, infanterie & cavalerie. Il se réserva le premier l'élite & la fleur des troupes. Il permit à Q. Clœlius, qui avoit été son collegue, de choisir celui d'entre les trois autres qu'il voudroit commander. Il donna le troisième à Sp. Cassius général de la cavalerie. Il mit à la tête du dernier Sp. Lartius son frere, pour demeurer avec les vieillards à la défense de la ville.

Quand tout fut disposé pour la guerre, il entra en campagne, & plaça ses trois corps d'armée aux passages par où il croyoit que les Latins pourroient entrer sur le territoire des Romains.

Persuadé que c'étoit le devoir d'un habile Général, non-seulement de se fortifier lui-même, mais encore d'affoiblir les ennemis, & de tendre à terminer les guerres sans combat quand il le peut faire, ou en répandant le moins de sang qu'il est possible, T. Lartius crut qu'il valoit mieux terminer celle-ci par la voie de la négociation que par celle des armes. Il députa secrétement des hommes de confiance aux plus considérables d'entre les Latins, pour les faire entrer dans des vues pacifiques. En même-tems, il envoya des ambassadeurs dans toutes les villes pour traiter ouvertement de la paix. Par cette conduite, il commença à calmer les esprits; & la douceur dont il usa bientôt après, lui gagna entiérement l'amitié des peuples, & leur fit naître de l'éloignement pour les chefs qui les portoient à prendre les armes.

Mamilius & Sextus, que les Latins avoient établis Généra-

lissimes de leurs troupes, avoient marqué le rendez-vous général à Tusculum, pour marcher de-là vers Rome. Mais, comme ils différoient long-tems à se mettre en mouvement, soit qu'ils attendissent des secours de quelques peuples lents à fournir leur contingent, soit que les présages & les auspices ne fussent pas favorables, une partie de l'armée se détacha & vint faire le dégât sur les terres des Romains. T. Lartius, qui en fut averti, commanda Q. Clœlius avec l'élite de la cavalerie & de l'infanterie légere. Celui-ci étant tombé sur les ennemis, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, les fit prisonniers, excepté un très-petit nombre des plus braves qui furent tués en faisant quelque résistance. Q. Clœlius les conduisit au Dictateur, qui les reçut avec beaucoup de marques de bienveillance. Il fit panser les blessés, & sans exiger de rançon il les renvoya tous à Tusculum, avec une ambassade composée des plus illustres Romains, qui firent si bien par leurs sollicitations, que l'armée des Latins se retira, & que la nation conclut une treve d'un an.

La campagne ainsi terminée, le Dictateur ramena son armée à Rome, & avant que le tems de sa Magistrature fût expiré, il nomma des Consuls, & se démit de ses pouvoirs, sans avoir exercé aucune violence, aucune rigueur sur quelque citoyen Romain que ce pût être.

LARTIUS [Sp.], *Sp. Lartius*, frere du précédent, sous les ordres duquel il servit.

LARVES, *Larvæ*; (*a*) c'étoient dans le sentiment des Romains, les ames des méchans, qui erroient çà & là, pour effrayer & épouvanter les vivans. *Larva* signifie proprement un masque; & comme autrefois on les faisoit si grotesques, qu'ils épouvantoient les enfans, on s'est servi de ce nom pour désigner les mauvais génies, que l'on croyoit capables de nuire aux hommes. On les appelloit autrement Lémures. *Voyez* Lémures.

LARUNDA, *Larunda*, la même que Lara. *Voyez* Lara.

LARUS, *Larus*, (*b*) oiseau impur, selon le Lévitique. Il est semblable à peu près à un pigeon.

LARYMNA, *Larymna*, (*c*) Λαρύμνα, fille de Cynus, donna son nom à la ville de Larymne.

LARYMNE, *Larymna*, (*d*) Λαρύμνα, ville de Grece, dans la Béotie, étoit située sur le bord de la mer. On croit que cette ville avoit pris son nom de Larymna, fille de Cynus. Elle étoit anciennement de la dépendance d'Opunte; mais, les Thébains étant parvenus à

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 493. T. V. p. 163, 164.
(*b*) Levit. c. 11. v. 16.
(*c*) Pauf. p. 576.

(*d*) Pauf. p. 576. Strab. p. 405, 406. Pomp. Mel. pag. 113. Plin. T. I. p. 198. Plut. T. I. p. 468.

un haut degré de gloire & de puissance, elle se soumit d'elle-même aux Béotiens. On y voyoit un temple de Bacchus, où le Dieu étoit représenté debout. Près de la ville étoit un lac qui avoit cela de particulier, que ses rives même étoient d'une profondeur extraordinaire; & au-dessus c'étoient des montagnes couvertes de bois, où l'on trouvoit quantité de sangliers.

La ville de Larymne étoit sur les confins de la Locride & de la Béotie; c'est ce qui a trompé Strabon, qui, ne réfléchissant pas assez sur le changement de domination, que cette situation favorisoit, a cru qu'il y avoit deux villes du même nom au bord de la mer, l'une dans la Locride & l'autre dans la Béotie. Cependant, il y en avoit deux; mais, l'une étoit dans les terres auprès du lac Copaïs, & l'autre au bord de la mer. M. de l'Isle les a très-bien marquées dans sa carte de la Grece.

LARYMNE, *Larymna*, (*a*) Λαρύμνα, ville de l'Asie mineure, dans la Carie, selon Pline & Pomponius Méla.

LARYSIUS [le Mont], (*b*) *Mons Larysius*, Ὄρος Λαρύσιον, montagne du Péloponnèse, dans la Laconie. » La plaine » de Migonium, dit Pausanias, » est dominée par une hauteur » que l'on nomme le mont La» rysius, & qui est consacrée » à Bacchus, en l'honneur de » qui chaque année on célebre » une fête au commencement » du printems. On raconte plu» sieurs merveilles de cette » fête, entr'autres celle-ci, » que l'on y voyoit toujours une » grappe de raisin mûr. «

LAS, *Las*, Λᾶς, (*c*) ville du Péloponnèse, dans la Laconie, située à dix stades de la mer & à quarante de Gythium. Elle étoit placée entre trois montagnes, le mont Ilion, le mont Asia & le mont Cnacadius. Anciennement, elle étoit bâtie sur le sommet du mont Asia. On voyoit encore, du tems de Pausanias, les ruines de l'ancienne ville, & devant les murs une statue d'Hercule avec un trophée érigé à l'occasion de la défaite des Macédoniens; c'étoit une partie des troupes de Philippe, lorsqu'il fit une irruption dans la Laconie. Ces Macédoniens s'étant détachés du gros de l'armée ravagerent toute la côte maritime, mais ils furent enveloppés & taillés en pieces. Au milieu des ruines de l'ancienne ville, on voyoit un temple de Minerve surnommée Asia. Les Lacédémoniens disoient que ce furent Castor & Pollux qui le bâtirent en action de graces de ce qu'ils étoient heureusement revenus de leur expédition de la Colchide, & ils ajoutoient qu'il y avoit à Colchos même un temple de

(*a*) Plin. T. I. p. 274. Pomp. Mel. p. 76.

(*b*) Pauf. p. 205.

(*c*) Pauf. pag. 204, 210. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 30. Ptolem. L. III. c. 16. Strab. p. 364.

Minerve Asia. Pour moi, dit Pausanias, je sçais fort bien que les fils de Tyndare s'embarquerent avec Jason pour Colchos; mais que Minerve Asia fut honorée dans la Colchide, j'ai peine à le croire, & je ne le rapporte que sur la foi des Lacédémoniens. Auprès de la ville neuve, il y avoit une fontaine qu'on appelloit la fontaine Kanaco à cause de la couleur de son eau ; à deux pas delà étoit un lieu d'exercice où l'on voyoit une statue de Mercure fort ancienne.

Cette ville étoit une des dix-huit qu'occupoient les Éleuthérolacons. Strabon dit que les Dioscures ayant pris la ville de Las en furent appellés *Laperses*, comme qui diroit ceux qui ont pris ou ruiné la ville de Las.

LASIE, *Lasia*, Λασία, (*a*) isle de l'Asie mineure, sur les côtes de la Lycie.

LASIE, *Lasie*, Λασία, (*b*) isle de la mer Égée, sur les côtes du Péloponnèse, vis-à-vis Trœzene.

Callimaque dit que Lasie étoit aussi l'un des noms de l'isle d'Andros, au rapport de Pline. C'est moins un nom, à proprement parler, qu'une épithète qui signifie hérissée. Ce surnom avoit aussi été donné à l'isle de Lesbos.

LASION, *Lasion*, Λασίων, ville du Péloponnèse, que d'autres nomment Lassion. *Voyez* Lassion.

Saint Épiphane met dans l'isle de Crete une montagne du nom de Lasion, où l'on montroit le tombeau de Jupiter.

LASIONÉENS, *Lasionenses*, Λασιωνεῖς, les habitans de Lasion. *Voyez* Lasion.

LASIUS, *Lasius*, Λάσιος, (*c*) un de ceux dont Œnomaüs triompha, pour avoir Hippodamie.

LASONIENS, *Lasonii*, Λασόνιοι, peuple. *Voyez* Cabélées.

LASOS, *Lasos*, (*d*) ville de l'isle de Crete dans les terres, selon Pline ; il est le seul qui en ait parlé.

LASSION, *Lassion*, Λασσίων, (*e*) forteresse du Péloponnèse, selon Diodore de Sicile. Xénophon, qui en fait aussi mention la nomme Lasion, & les habitans Lasionéens. Voici ce que Diodore de Sicile nous apprend de cette forteresse.

» Les bannis d'Arcadie, partant de l'Élide où ils s'étoient » réfugiés, se saisirent d'un fort » de la Triphylie qu'on appelle » Lassion. Les habitans de l'Arcadie & de l'Élide se disputoient » depuis long-tems cette place, » & la possédoient tour à tour » suivant le degré de puissance » où ils se trouvoient successivement. Elle étoit alors entre » les mains des Arcadiens; & les

(*a*) Plin. T. l. p. 285.
(*b*) Plin. T. l. p. 208, 211, 287.
(*c*) Pauf. p. 386.

(*d*) Plin. T. l. p. 209.
(*e*) Diod. Sicul. pag. 497. Xenoph. pag. 492, 515, 635.

» Éléens la leur enleverent sous » prétexte de la justice qu'ils » vouloient faire rendre aux » bannis de l'Arcadie. Les Ar- » cadiens en colere envoyerent » d'abord des députés qui re- » demanderent Lassion. Sur le » refus qui leur fut fait de la » leur rendre, ils eurent re- » cours aux Athéniens, & avec » les troupes que ceux-ci leur » prêterent, ils se mirent en » marche du côté de la cita- » delle. Comme les Arcadiens » ainsi soutenus se trouverent » les plus forts, les Éléens fu- » rent battus & perdirent, en » cette rencontre, plus de deux » cens hommes. Ce fut-là le » commencement d'une animo- » sité & d'une guerre plus con- » sidérables entre les deux peu- » ples. «

LASTHENE, *Lasthenes*, (a) Λασθένης, un des premiers d'Olynthe, étoit actuellement en charge, lorsque Philippe vint assiéger cette place, l'an 348 avant Jesus-Christ. Lasthene, au lieu de défendre sa patrie, comme toutes sortes de raisons devoient l'y engager, la trahit de concert avec Euthycrate. Philippe, étant donc entré par la breche que ses largesses avoient faite, saccage cette malheureuse ville, enchaîne une partie des habitans, vend l'autre, & ne distingue les traîtres que par le souverain mépris qu'il leur témoigne. Philippe aimoit la trahison, & n'aimoit pas les traîtres. Et quelle foi peut-on avoir à des gens qui en manquent pour leur patrie? Tout, jusqu'au simple soldat de l'armée Macédonienne, fit honte à Euthycrate & à Lasthene de leur perfidie. Ils en demanderent justice à Philippe, qui les paya de cette ironie plus sanglante que l'injure même: *Ne prenez pas garde à ce que disent des hommes grossiers, qui nomment chaque chose par son nom.*

LASTHENE, *Lasthenes*, (b) Λασθένης, de l'isle de Crete, étoit un homme fort puissant dans sa patrie. Il reçut chez lui Démétrius Nicanor, fils de Démétrius Soter, & lui fournit quelques compagnies de Crétois, par le secours desquelles il remonta sur le trône de Syrie. Démétrius Nicanor, pour témoigner à Lasthene sa reconnoissance, lui donna le gouvernement de la Syrie, & la principale autorité dans son Royaume. Il l'appella son pere & son parent. Mais, Lasthene étoit un homme corrompu & téméraire, qui se conduisit si mal, qu'il fit bientôt perdre à son maître le cœur de ceux qui lui étoient les plus nécessaires pour le soutenir & le jetta dans des embarras, d'où il ne sortit jamais parfaitement.

(a) Diod. Sicul. p. 538. Plut. T. II. p. 178. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 486, 487.

(b) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 435. Maccab. L. I. c. 11. v. 31. & seq. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 178, 180. & suiv.

Nous avons une lettre de Démétrius Nicanor à Lasthene. Elle est en faveur des Juifs, & conçue en ces termes: » Le roi » Démétrius à Lasthene son » pere, salut. Nous avons ré» solu de faire du bien à la na» tion des Juifs, qui sont nos » amis, & qui nous conservent » la fidélité qu'ils nous doivent, » à cause de la bonne volonté » qu'ils ont pour nous. Nous » avons donc ordonné que les » trois villes, Ramatha, Lidda & » Aphéréma qui sont annexées » à la Judée du territoire de » Samarie, avec toutes leurs » dépendances, soient desti» nées pour les prêtres de Jé» rusalem; leur remettant les » impositions que le Roi en re» tiroit chaque année, & ce » qui lui en revenoit des fruits » de la terre & des arbres. Nous » leur remettons aussi dès à » présent les autres choses qui » nous appartenoient, comme » les dixmes & les tributs; de » même les impôts des salines, » & les couronnes qu'on nous » apportoit. Nous leur donnons » toutes ces choses; & cette » concession demeurera ferme » dès maintenant & pour tou» jours. Ayez donc soin de fai» re faire une copie de cette » ordonnance, qu'elle soit don» née à Jonathas, & qu'on » l'expose sur la montagne » sainte, en un lieu où elle soit » vue de tout le monde. «

LASTHÈNE, *Lasthenes*, (*a*) Λασθένης, un des chefs des Crétois, dans la guerre que ces insulaires soutinrent contre les Romains, l'an 69 avant Jesus-Christ, & les années suivantes. Mais, il fut vaincu en bataille rangée par Q. Métellus, & contraint de se rendre prisonnier. Cet évenement est placé sous l'an 67 avant J. C.

LASTIGI, *Lastigi*, (*b*) ville d'Espagne, dans la Bétique.

LASUS, *Lasus*, Λᾶσος, (*c*) *ou* Lassus, & non pas Tassus, comme on voit ce nom estropié dans Stobée, naquit à Hermione, ville de l'Achaïe, comme le dit Suidas, ou, pour parler plus précisément, ville du Péloponnèse, au royaume d'Argos. Son pere s'appelloit Charmantide, Symbrinus, Sisymbrinus, ou Chabrinus, selon Diogène Laërce, qui, pour garant de ce dernier nom, cite Aristoxène. Suidas & le Scholiaste d'Aristophane le nomment Charbinus. Erasme dans sa version Latine d'un traité de Plutarque, & Laurent Valle, dans celle d'Hérodote, ont fait Lassus fils d'Hermion, prenant par distraction le nom de son païs pour le nom de son pere. Isaac Tzetzès, dans ses Scholies sur Lycophron, a fait bien pis. Il a trouvé dans ces trois mots Grecs, Λᾶσος Χαβρίνου Ἑρμιονεὺς, qui signifient Lassus, fils de Chabrinus, natif d'Hermione, il y a,

(*a*) Vell. Paterc. L. II. c. 34. Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 291, 323.
(*b*) Plin. T. I. p. 140.

(*c*) Suid. T. II. p. 12. Athen. p. 455, 624. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XV. p. 324. & *suiv.*

dis-je, trouvé trois Poëtes différens, qu'il nomme Laſſus, Labrinès, & Hermionéus, en défigurant la ſeconde dénomination. André Schott, dans ſes notes ſur la Chreſtomathie de Proclus, a fait la même bévue en deux endroits, où il allegue les trois poëtes, Laſſus, Labrinès, & Hermionéus, dont les deux derniers comme on voit ſont purement imaginaires.

Laſus floriſſoit dans la 58.e Olympiade, ſelon l'anonyme à qui nous devons le Catalogue des Olympioniques, & qui place ce muſicien Poëte ſous l'Archontat d'Erxiclide. Suidas eſt d'accord avec l'anonyme & avec le Scholiaſte d'Ariſtophane, ſur l'Olympiade; car, il eſt viſible qu'il y a faute dans le texte de ce Lexicographe, où, comme l'ont remarqué divers Critiques, il faut lire 58, & non pas 8 [νή, & non pas ή,] ſans qu'il ſoit beſoin d'y ſubſtituer un ο [70], comme l'a cru Bouillaud. Suidas ajoute, avec le Scholiaſte, que Laſus étoit contemporain de Darius, fils d'Hyſtaſpe, roi de Perſe, que la Chronique d'Euſebe range dans la 64.e Olympiade; & ce ſynchroniſme ſe juſtifie par Hérodote. On ne ſçait ſur l'autorité de qui le Gyraldi place Laſus dans la LXXX.e Olympiade.

L'Anonyme, & les deux Grammairiens déjà cités, conviennent encore que Laſus mérita d'être mis au nombre des ſept Sages, parmi leſquels on lui faiſoit occuper la place de Périandre; ce qui eſt confirmé par Diogène Laërce. De plus, ils témoignent unanimement qu'il fut le premier qui écrivit ſur la Muſique, c'eſt-à-dire, qui en traita dogmatiquement. Il ne s'en tint pas à la ſeule théorie, & il ſe rendit excellent dans la pratique de cet art, qui embraſſoit alors la poëſie & toutes ſes dépendances. Il fut donc grand poëte Dithyrambique, s'il ne fut pas l'inventeur du Dithyrambe, comme le dit Saint Clément d'Alexandrie; & il introduiſit des premiers cette ſorte de poëme dans les jeux publics, où l'on décerna des prix pour ceux qui primeroient en ce genre. Il établit auſſi des conférences ou des diſputes qui ſe faiſoient publiquement ſans doute, ſur des ſujets ſcientifiques, tels que la Philoſophie, la Poëſie, les Mathématiques, & ſur-tout la Muſique, tant ſpéculative que pratique. S'il ne fut pas le premier auteur des chœurs ou danſes en rond, dont on fait Arion l'inventeur, du moins les perfectionna-t-il beaucoup, au rapport du Scholiaſte d'Ariſtophane, qui produit ſes garans. On appelloit ceux qui compoſoient la Poëſie & la Muſique pour ces ſortes de danſes, Κυκλιοδιδασκάλους, que le même Scholiaſte explique par le mot Διθυραμβοποιοὺς, *poëtes Dithyrambiques*; car, telles étoient la Poëſie & la Muſique, qui entroient dans ces ſortes de danſes.

Quant aux autres évenemens

qui ont pu intéreſſer Laſus pendant le cours d'une vie aſſez longue, on n'en ſçait que peu de circonſtances. On lit dans Hérodote, qu'il fit chaſſer d'Athènes, par Hipparque, fils de Piſiſtrate, le poëte Onomacrite, qui ſe mêloit de trouver dans les vers de Muſée, des prédictions ou des oracles, pour ceux qui étoient curieux de l'avenir. Laſus ayant découvert la fourberie de ce prétendu devin, qui avoit inſéré dans le texte de Muſée un oracle, ſuivant lequel toutes les iſles voiſines de Lemnos devoient être ſubmergées, en avertit Hipparque, qui exila l'impoſteur, auquel il avoit ci-devant donné ſa confiance. Laſus, interrogé ſur ce qu'il y avoit de plus capable de rendre ſage dans la vie, répondit que c'étoit l'expérience. Plutarque nous apprend d'un autre côté, que Laſus invitant un jour le philoſophe Xénophane à jouer aux dez, celui-ci s'en défendit; ſur quoi le premier le taxant de poltronnerie: *Vous avez raiſon*, dit Xénophane; *je ſuis extrêmement poltron, ſur-tout ce qui peut bleſſer l'honneur & la bienſéance*. Cette circonſtance ne fait pas à Laſus le même honneur que les deux précédentes; & Bouillaud la trouve peu digne d'un des ſept Sages de la Grece.

La bonne opinion, que Laſus avoit de ſon propre mérite, en fait de muſique & de poëſie, lui faiſoit peu craindre celui des antagoniſtes les plus redoutables, en l'un & l'autre genre. C'eſt ce que l'on peut inférer d'un paſſage, dans lequel Ariſtophane, allegue un mot de ce Poëte, comme ayant paſſé en proverbe; & ce mot étoit ὀλίγον μοὶ μέλει; *peu m'importe, je m'enſoucie peu*; expreſſion qu'il avoit employée, lorſqu'il s'étoit trouvé en concurrence avec Simonide, pour quelque prix propoſé dans les jeux publics. Voici le paſſage d'Ariſtophane: Λάσος ποτ' ἀντεδίδασκε καὶ Σιμωνίδης. Ἔπει θ' ὁ Λάσος εἶπεν, ὀλίγον μοὶ μέλει. Ce mot revient à celui d'Hippoclide, qui, après avoir manqué par ſa faute le mariage d'Agariſte, fille de Cliſthène, tâcha de s'en conſoler, en diſant: Οὐ φροντὶς Ἱπποκλείδῃ. *Hippoclide ne s'en ſoucie pas*; mot qui, dans la ſuite, devint proverbial.

Athénée a recueilli quelques faits ſinguliers concernant Laſus; & tel eſt le tour que joua ce Poëte à des pêcheurs. Leur ayant dérobé ſubtilement un poiſſon, il le donna en garde à quelqu'un de la compagnie; puis il affirma par ſerment aux pêcheurs qui lui redemandoient leur poiſſon, qu'il ne l'avoit point, & qu'il ne connoiſſoit perſonne autre qui l'eût pris. Les pêcheurs s'étant adreſſés enſuite au receleur du larcin, celui-ci inſtruit d'avance par Laſus, jura qu'il n'avoit point dérobé le poiſſon, & qu'il ne connoiſſoit perſonne autre qui l'eût entre ſes mains. Le même Auteur lui attribue encore, par

rapport au poisson, un jeu de mots, qui ne peut se rendre en François, & qui n'est qu'une équivoque assez platte. Il soutenoit que le poisson crud, ὠμὸν, étoit rôti, ὀπτὸν, & voici comme il le prouvoit. Ce que l'on peut ouir est intelligible, ἀκουστὸν; ce que l'on peut concevoir est concevable, νοητὸν; donc ce que l'on peut voir est visible, ὀπτὸν; & tel est un poisson crud, ce qui roule, comme on voit, sur l'équivoque du mot ὀπτὸν, qui signifie rôti & visible.

Nous n'avons plus maintenant qu'à rendre compte de ce qu'à produit Lasus, tant en Poësie, qu'en Musique. Ses Ouvrages du premier genre, sont presqu'entierement perdus, à la réserve d'un très-petit nombre de fragmens.

Athénée parle d'un hymne de ce Poëte, dont la lettre σίγμα, ou l'*s*, étoit absolument exclue. Cet hymne étoit consacré à Cérès, honorée d'un culte particulier dans la ville d'Hermione; & voici le sens des premiers vers conservés par Athénée, & corrigés par Casaubon: » Je » chante Cérès & sa fille Mé» libée, [c'est Proserpine], » épouse de Pluton; accom» modant mes vers au mode » Éolien, rempli de gravi» té. «

Le même Athénée fait encore mention d'une ode de Lasus, intitulée, *les Centaures*, & remarquable par la même omission de la consonne *s*,

Quant à ses Dithyrambes, qui étoient l'espece de poësie où il excelloit, il ne nous en reste qu'un seul vers qui se trouve dans Élien, & dont voici le sens: *Le petit du Lynx s'appelle en Grec* σκύμνος. Lasus, selon le même Auteur, est le premier qui ait donné à Niobé quatorze enfans, sept fils & sept filles. Suivant Homère, cette Princesse n'en eut que douze, & même deux de moins, selon Alcman. Mais, Hésiode lui en donne dix-neuf; Mimnerme & Pindare jusqu'à une vingtaine.

A l'égard de ce que l'ancienne Musique devoit à Lasus, tant pour la théorie que pour la pratique, ce que nons en sçavons se réduit à ces trois différens chefs.

1.° Aristoxène lui attribue au sujet de la nature du son, un sentiment qui lui étoit commun avec quelques-uns des disciples d'Erigone, qui faisoient une secte particulière de Musiciens. Ce sentiment consistoit à croire que le son avoit naturellement quelque latitude, πλάτος; c'est-à-dire, qu'un son quelconque étant continué, s'écartoit, quoique presque imperceptiblement, de la rectitude ou de l'uniformité qu'on y supposoit comme essentielle; au lieu que les autres Musiciens comparoient le son à la ligne droite, invariable dans son progrès, & ne lui donnoient non plus qu'à celle-ci, aucune latitude; ayant grand soin dans les définitions qu'ils en produisoient, d'y spécifier toujours

cette

cette condition par le terme ἀπλατὴς.

2.° Théon de Smyrne témoigne que Lasus & le Pythagoricien Hippase de Métaponte, pour calculer au juste les proportions des consonnances entr'elles, & pour découvrir les différens degrés de vîtesse ou de lenteur dans les vibrations des corps sonores, s'étoient servis de deux vases de même figure, de même capacité, en un mot totalement semblables, résonnans, & qui frappés en même tems faisoient l'unisson; que laissant vuide l'un des deux, & remplissant l'autre de liqueur jusqu'à la moitié, la percussion de l'un & de l'autre avoit fait entendre la consonnance de l'octave; que remplissant ensuite le second jusqu'au quart, puis jusqu'au tiers, la percussion des deux avoit produit la consonnance de la quarte, puis celle de la quinte; d'où résultoient les proportions de ces trois consonnances contenues dans les nombres 1. 2. 3. 4.

3.° Lasus, comme le dit Plutarque, introduisit les rhythmes dans la poësie & dans la musique Dithyrambiques; c'est-à-dire, qu'il fut le premier, qui, dans l'exécution de cette poësie musicale, fit battre la mesure. Car, il ne faut pas s'imaginer qu'avant lui, lorsqu'on chantoit des Dithyrambes, quelqu'irrégulière qu'en fût la poësie, pour la nature & l'arrangement des pieds, on ne fît entendre assez exactement la quantité des syllabes longues ou breves. Mais, c'étoit sans s'assujettir trop scrupuleusement à la cadence d'une mesure battue par le maître de musique ou par le poëte; négligence dont notre musique moderne fournit des exemples, dans le chant de certains airs passionnés & de certains récits, que l'on exécute assez indépendamment d'une mesure déterminée. Lasus outre cela, continue Plutarque, multiplia les sons de la flûte, ce qui rendit plus susceptible de variétés le jeu de cet instrument. Telles furent donc les innovations que ce poëte Musicien fit dans l'ancienne Musique.

Nous observerons en finissant, qu'il y a eu un autre Lasus, qui étoit Magnésien, & qui avoit écrit sur les phénomènes Astronomiques, comme l'assure l'Auteur de la vie du poëte Aratus, publiée par *Petr. Victorius*.

LATAGE, *Latage*, ville de l'Inde, dans le territoire des Prasiens. Il est fait mention de cette ville dans Élien.

LATAGUS, *Latagus*, (a) capitaine Troyen, fut tué par Mézence. Virgile dit que Latagus succomba sous le coup d'une pierre énorme, dont il fut atteint au visage.

LATEMNASTUS, *Latemnastus*, (b) Crétois, commandoit

(a) Virg. Æneid. L. X. v. 697. *& seq.*

(b) Tit. Liv. L. XXXV. c. 29.

un corps de troupes légeres de sa nation dans l'armée de Philopœmen. L'an de Rome 560, & 192 avant J. C., il eut beaucoup de part à un combat que Philopœmen livra au tyran Nabis.

LATÉRA, *Latera.* (*a*) Pline dit que sur la côte de mer du païs qu'on appelle aujourd'hui Languedoc dans la province de Narbonne, près de Nîmes, il y a un étang qu'on appelle Latéra, où les dauphins font des parties de pêche avec les hommes, & qu'en certains tems de l'année les mulets poissons passoient de la mer dans l'étang Latéra, en si grande quantité, que les pêcheurs ne pouvoient tendre leurs filets, parce qu'ils n'eussent pu soutenir leur pesanteur, & que quand le gros de ces poissons étoit entré, ils les tendoient, & appelloient avec de grands cris, les dauphins qu'ils nommoient Simons. Les dauphins accoûtumés à ce signal, ne manquoient pas de venir en grand nombre, sur-tout quand le vent du septentrion, qui leur portoit la voix, soufloit. Les dauphins rangés en bataille gardoient l'entrée de l'étang, tuoient les mulets qui s'échappoient, mais ne les mangeoient qu'après la victoire. Les Gaulois prenoient une quantité prodigieuse de ces mulets renfermés dans l'étang. Un grand nombre de gens accouroient au spectacle. Il arrivoit souvent que quand les pêcheurs avoient retiré leurs filets, le combat recommençoit dans la mer avec plus de force qu'auparavant. Tout ceci est rapporté plus au long dans Pline ; le passage est si obscur en certains endroits du Latin, qu'on a bien de la peine à en tirer un bon sens.

LATÉRANUS [PLAUTIUS], *Plautius Lateranus. Voyez* Plautius.

LATÉRANUS, *Lateranus,* (*b*) fut Consul avec Asprénas, sous l'empire de Domitien, l'an de Jesus-Christ 94. Ce Latéranus est tourné en ridicule par Juvénal. » Le gros Latéranus, faisant, dit-il, le cocher, mene le chariot près des cendres » & des ossemens de ses ayeux, » & cet illustre Consul enraye » lui-même les roues. A la vérité, il le fait la nuit, mais » la lune & les étoiles en sont » témoins. Quand son Consulat sera fini, il prendra le » fouet en plein jour, sans » craindre de rencontrer ses » amis les plus séveres ; au contraire, il les saluera le premier de son fouet, & quand » ses chevaux seront las, il » leur déliera lui-même des » bottes de foin, & leur donnera l'avoine. Cependant, » lorsqu'il immole des brebis » ou quelque taureau, selon la » coûtume de Numa, dans les » temples de Jupiter, il ne jure que par Epone, & par les » images de cette Déesse pein-

(*a*) Plin. T. I. p. 503.

(*b*) Juven. Satyr. 8. v. 146. & *seq.*

» tes dans les écuries. Mais, lorsqu'il lui prend envie de passer toute la nuit au cabaret, un parfumeur Phénicien qui demeure à la porte d'Idumée, court tout parfumé audevant de lui, & l'abordant affectueusement, l'appelle son patron & son maître, tandis qu'une diligente cabaretiere, avec sa robe retroussée, lui va présenter du vin. Vous me direz pour l'excuser que nous en avons fait autant, quand nous étions jeunes. Cela est vrai, mais vous ne le faites plus, & ces vicieuses inclinations sont passées avec la jeunesse. Défaites-vous promptement des méchantes habitudes. Il y a des vices qu'il faut quitter dès que l'on a de la barbe, parce qu'on ne peut les pardonner qu'à des enfans. Cependant, Latéranus va boire aux bains publics & aux enseignes des cabarets, quoiqu'il soit déjà en âge de commander nos armées en Arménie, de défendre les rivieres de Syrie, les passages du Rhin & du Danube, & de garder la personne de l'Empereur. «

LATÉRANUS, *Lateranus*, (*a*) un des amis de l'empereur Séve**r**e. Il est cité au nombre de ceux que ce Prince aima constamment.

LATÉRANUS, *ou* LATERCULUS, *Lateranus*, *Laterculus*, (*b*) étoit le Dieu du foyer. Son nom vient de *Later*, qui signifie brique, dont le foyer est composé; & delà vient peut-être que le foyer est appellé l'atre.

LATERCULUM, *Laterculum*, terme qui signifioit, sous les empereurs de Rome, le rôle de tous les Magistrats & Officiers militaires, contenant l'état des fonctions de leurs charges, & des appointemens qui y étoient annexés; l'origine de ce mot bizarre nous est inconnu.

LATÉRENSIS [L.], (*c*) *L. Laterensis*, étoit un des Lieutenans de Q. Cassius Longinus, établi par Jule César Gouverneur de la Lusitanie & de la Bétique. La mauvaise conduite de Q. Cassius Longinus donna lieu à une conjuration contre lui; & le bruit se répandit même qu'il avoit été tué par les conjurés. Mais, ce bruit étoit faux. L. Latérensis y ajouta foi pourtant; & étant accouru au camp, il annonce cette nouvelle aux soldats, qui l'élevent aussi-tôt sur le tribunal, & le déclarent Préteur en la place de Q. Cassius Longinus. Cependant, arrive la nouvelle, que ce Gouverneur est encore vivant. L. Latérensis en fut plus affligé qu'étonné. Il sort sur le champ du camp; mais, ayant été bientôt arrêté, il fut mis à mort par ordre de Q. Cassius Longinus.

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 128.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 247. T. V. p. 336.

(*c*) Hirt. Pans. de Bell. Alexand. p. 730, 731.

LATÉRENSIS [M.], (a) *M. Laterensis*, fut l'accusateur de Cn. Plancius, dont Cicéron se chargea de plaider la cause. Cet Orateur témoigne beaucoup de surprise de ce que M. Latérensis s'étoit chargé de cette accusation. M. Latérensis avoit montré un grand zele dans l'affaire de Cicéron, qui l'appelle quelque part un homme occupé jour & nuit de la gloire & des intérêts de la République.

LATÉRIUM, *Laterium*, maison de campagne en Italie. Elle appartenoit au frere de Cicéron. Il en est parlé au dixième livre des lettres à T. Pomp. Atticus. Ortélius soupçonne que ce lieu étoit dans la Campanie.

LATHON, *Lathon*, Λάθων. *Voyez* Lethès & Léthon.

LATHRIA, *Lathria*, Λαθρία, sœur jumelle d'Anaxandra. *Voyez* Anaxandra.

LATHYRE, *Lathyrus*, Λάθυρος, surnom d'un des Ptolémées. *Voyez* Ptolémée Lathyre.

LATIALIS, *ou* LATIARIS, *Latialis*, *Latiaris*, (b) surnom de Jupiter ainsi nommé du Latium, contrée d'Italie, où ce maître des Dieux étoit singulierement honoré par des fêtes, des offrandes, & des sacrifices.

LATIAR, *Latiar*, (c) nom de la fête instituée par Tarquin le Superbe, en l'honneur de Jupiter Latiar. Ce Prince, ayant fait un traité d'alliance avec les peuples du Latium, proposa dans le dessein d'en assurer la perpétuité, d'ériger un temple commun, où tous les alliés, les Romains, les Latins, les Herniques & les Vosques s'assemblassent tous les ans pour y faire une foire, se régaler les uns les autres, & y célébrer ensemble des fêtes & des sacrifices; telle fut l'origine du Latiar. Tarquin n'avoit destiné qu'un jour à cette fête; les premiers Consuls en établirent un second après qu'ils eurent confirmé l'alliance avec les Latins; on ajouta un troisième jour, lorsque le peuple de Rome, qui s'étoit retiré sur le mont sacré, fut rentré dans la ville, & enfin un quatrième, après qu'on eut appaisé la sédition qui s'étoit élevée entre les Plébeiens & les Patriciens à l'occasion du Consulat. Ces quatre jours étoient ceux qu'on nommoit Féries Latines; & tout ce qui se faisoit pendant ces féries, fêtes, offrandes, sacrifices, tout cela s'appelloit Latiar, dit Gronovius dans ses observations.

Les peuples, qui avoient part à la fête, y apportoient les uns des agneaux, les autres du fromage, quelques-uns du lait, ou quelque autre liqueur, propre pour les libations. *Voyez* Féries Latines.

LATIARIS [LATINIUS],

(a) Cicer. Orat. pro Cn. Planc. c. 1. *& seq.* in Vatin. c. 20.
(b) Tit. Liv. L. XXI. c. 63.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 230, 231. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 541.

Latinius Latiaris, (*a*) Sénateur Romain, se ligua, vers l'an de Jesus-Christ 27, avec trois autres Sénateurs pour perdre Titius Sabinus, illustre chevalier Romain, qui, autrefois attaché à Germanicus, avoit toujours continué de faire sa cour à la veuve & aux enfans de ce Prince. Ils convinrent entr'eux que Latinius Latiaris, qui avoit quelque Liaison avec Titius Sabinus, trameroit la perfidie; que les autres feroient en sorte d'être témoins, & que lorsqu'ils auroient acquis des peuves, ils entameroient de concert l'accusation.

Latinius Latiaris, ayant donc joint Titius Sabinus, s'entretint d'abord avec lui de choses indifférentes; ensuite, il le loua de ce qu'il n'imitoit pas l'infidélité de tant d'autres, qui, amis d'une maison florissante, l'avoient abandonnée depuis qu'elle étoit dans la disgrace. En même tems, il parla honorablement de Germanicus, il témoigna s'intéresser au triste sort d'Agrippine. A ces discours, Titius Sabinus ne put retenir ses larmes; car, l'effet naturel de l'infortune est d'attendrir les courages. Le traître mêle ses plaintes à celles de Titius Sabinus, & devenu plus hardi, il tombe sur Séjan, il attaque sa cruauté, son orgueil, ses espérances audacieuses & criminelles. Il n'épargne pas même Tibere. Ces entretiens, répétés plusieurs fois, lierent entr'eux l'apparence d'une amitié étroite, fondée sur des confidences qui paroissoient délicates & hazardeuses. Et déjà Titius Sabinus étoit le premier à venir chercher Latinius Latiaris, il lui rendoit de fréquentes visites, il alloit décharger ses douleurs dans le sein de celui qu'il regardoit comme son plus fidele ami.

Alors, les quatre fourbes délibérerent entr'eux sur les moyens de pouvoir entendre tous une pareille conversation, car il falloit conserver au lieu où elle se passeroit un air de solitude; & s'ils se fussent placés derrière la porte, ils appréhendoient d'être apperçus, d'être décélés par quelque bruit qu'ils feroient, ou par un soupçon qui pourroit naître dans l'esprit de Titius Sabinus. Ils s'avisent de s'embusquer entre le toît de la maison de Latinius Latiaris & le lambris; & là trois Sénateurs se tiennent tapis dans un réduit aussi honteux, que la fraude étoit détestable, & ils approchent leur oreille des trous & des fentes du plancher.

Cependant, Latinius Latiaris ayant trouvé Titius Sabinus dans la rue, l'emmene chez lui dans sa chambre, comme ayant à lui dire des nouvelles; & après avoir rappellé les maux passés, il accumule ceux que l'on crai-

(*a*) Tacit. Annal. L. IV. c. 68. *& seq.* L. VI. c. 4. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 543. *& suiv.*

gnoit actuellement, les terreurs & les alarmes, trop réelles & trop multipliées, dont on étoit environné. Titius Sabinus poursuit la matière, & la traite avec encore plus d'étendue; car, les réflexions tristes, lorsqu'une fois elles ont commencé à se produire au dehors, ne tarissent point. Aussi-tôt l'accusation est intentée, & les auteurs de la trahison écrivent à l'Empereur, pour lui exposer tout le détail de la fraude qu'ils avoient tramée, & leur propre infamie.

Tibere, en tyran endurci, ne fut frappé d'aucune des considérations qui pouvoient retenir, ou au moins différer sa vengeance. Titius Sabinus, ayant été arrêté, fut étranglé en prison. Ses accusateurs furent sans doute récompensés, suivant l'usage & la loi. Mais, dans la suite, ils porterent la peine de leur insigne trahison. Caligula fit justice de trois d'entr'eux. Latinius Latiaris fut puni, l'an de Jesus-Christ 32, par l'autorité de Tibère lui-même. Car, ce Prince protégeoit contre le Sénat & contre tout autre ceux qui lui avoient prêté leur ministere pour le crime. Mais souvent, il se lassoit d'eux au bout d'un tems, & lorsqu'il s'en présentoit de nouveaux, il sacrifioit les anciens qui lui devenoient à charge.

LATICLAVE, *Latus clavus*, *Tunica Laticlava*, (*a*) tunique à large bordure de pourpre par devant, & qui faisoit un habillement particulier de distinction & de dignité chez les Romains.

Tout le monde reconnoît que le Laticlave étoit l'habit de marque de certaine Magistrature; mais, il n'y a rien, en fait d'habits, sur quoi les Sçavans soient si peu d'accord que sur la forme du Laticlave & de l'Angusticlave.

Les uns ont imaginé que le Laticlave étoit une bande de pourpre entierement détachée des habits; qu'on la passoit sur le col, & qu'on la laissoit pendre tout du long par-devant & par derrière, comme le scapulaire d'un religieux. D'autres ont pensé que c'étoit un manteau de pourpre qui couvroit seulement les épaules, comme les manteaux d'hermine de nos Rois; mais, ces deux opinions sont également insoutenables. Indiquons-en une troisième, qui ait plus de vraisemblance; & cela ne sera pas difficile.

On distinguoit chez les Romains plusieurs sortes de robes ou de tuniques, & entre autres la tunique nommée *tunica clavata*. C'étoit une manière de veste avec des bandes de pourpre, appliquées en forme de galon sur le devant, au milieu de la veste & dans toute sa longueur, de sorte que quand la veste étoit fermée, ces deux bandes se joignoient & sem-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 248, 249.

bloient n'en faire qu'une. Si la bande étoit large, la tunique s'appelloit Laticlave, si elle étoit étroite, la tunique prenoit le nom d'Angusticlave.

Ces deux sortes de tuniques, qui servoient à distinguer les emplois parmi les gens de qualité, étoient opposées à celle qui étoit toute unie sans bandes, qu'on nommoit *tunica recta*, & dont l'usage n'étoit que pour les personnes qui n'avoient point de part à l'administration des affaires.

Il résulte delà, que le Laticlave étoit une large bordure de pourpre, cousue tout du long sur la partie de devant d'une tunique; ce qui la distinguoit de celle des chevaliers qui étoit à la vérité une bordure de la même couleur & de la même manière, mais beaucoup plus étroite, d'où vient qu'on l'appelloit Angusticlave.

Plusieurs Sçavans se sont persuadés que les bandes ou galons de ces tuniques étoient brochées de têtes de clous, *quasi clavis intertextæ*; cela peut être. Cependant, M. Dacier, qui n'est pas de cet avis, remarque pour le réfuter, que les Anciens appelloient *clavus*, clou, tout ce qui étoit fait pour être appliqué sur quelque chose.

Ce qui est plus sûr, c'est qu'on a confondu à tort le Laticlave avec la prétexte, peut-être parce que la prétexte avoit un petit bord de pourpre; mais, outre que ce bord de pourpre régnoit tout autour, il est certain que ces deux robes étoient différentes à d'autres égards, & même que la prétexte se mettoit sur le Laticlave. Varron l'a dit quelque part; d'ailleurs, on sçait que quand le Préteur prononçoit un arrêt de mort, il quittoit la prétexte & prenoit la robe Laticlave.

Elle se portoit sans ceinture, & étoit un peu plus longue que la tunique ordinaire; c'est pourquoi, Suétone observe comme une chose étrange que Jule César ceignoit son Laticlave. » Il étoit, » dit cet Historien, fort singu-» lier dans ses habits; son Lati-» clave avoit de longues man-» ches avec des franges au » bout; il se ceignoit toujours, » & toujours sa ceinture étoit » lâche, ce qui donna lieu à ce » mot de L. Sylla, *qu'il avertis-» soit les Grands de se donner de » garde du jeune homme mal ceint.* «

Comme les Sénateurs avoient droit de porter le Laticlave, le même Suétone remarque qu'on les appelloit d'un seul nom *Laticlavii*. Les Consuls, les Préteurs, & ceux qui triomphoient, jouissoient aussi de cette décoration. Isidore nous apprend que sous la République, les fils de Sénateurs n'en étoient honorés qu'à l'âge de vingt-cinq ans. Jule César fut le premier qui ayant conçu de grandes espérances d'Octavien son neveu, & voulant l'élever le plutôt possible au timon de l'État, lui donna le privilege de porter le Laticlave, avant le tems marqué par les loix.

Octavien, étant parvenu à la ſuprême puiſſance, crut à ſon tour devoir admettre de bonne heure les enfans des Sénateurs dans l'adminiſtration des affaires ; pour cet effet, il leur accorda libéralement la même faveur qu'il avoit reçue de ſon oncle. Par ce moyen, le Laticlave devint ſous lui l'ordre de l'Empereur ; il en revêtoit à ſa volonté les perſonnes qu'il lui plaiſoit, Magiſtrats, Gouverneurs de province, & les Pontifes mêmes.

Il paroît que, ſous ſes ſucceſſeurs, les premiers Magiſtrats des Colonies & des Villes municipales obtinrent la même grace. Enſuite, les Céſars la prodiguerent à toutes leurs créatures & à quantité de Chevaliers.

Enfin, les Dames à leur tour ne furent point privées de cette décoration, qui paſſa même juſqu'aux étrangeres. Flavius Vopiſcus nous rapporte qu'Aurélien fit épouſer à Bonoſus, l'un de ſes capitaines, Humila, belle & aimable Princeſſe. Elle étoit priſonnière, & d'une des plus illuſtres familles des Goths ; les frais de la noce furent pris ſur l'épargne publique. Le Prince voulut avoir le ſoin d'en régler les habits, & parmi des tuniques de toute eſpece, il ordonna pour cette Dame celle du Laticlave.

Albert Rubens, en Latin *Rubenius*, fils du célebre Rubens, a écrit un traité plein d'érudition ſur le Laticlave & l'Anguſticlave. On ſoupçonne que M. Grævius, qui a mis ce petit ouvrage au net & au jour, n'en partage pas le moindre honneur.

LATICLAVII. *Voyez* Laticlave.

LATIN [Droit], *Jus Latii*. Les habitans du Latium avoient des loix particulières qu'ils nommoient droit Latin ; & ce droit ne fut accordé d'abord qu'aux Latins proprement dits. Il fut enſuite communiqué à d'autres.

Ce droit conſiſtoit en ce que ceux qui le poſſédoient, étoient reçus dans les légions Romaines, & pouvoient avoir part aux emplois & aux charges militaires. Ils pouvoient même demander & exercer les Magiſtratures à Rome, quoiqu'ils n'euſſent pas le droit de ſuffrage, ni le pouvoir de décerner des honneurs. Mais, ce droit fut accru avec le tems, & devint enfin égal à celui des naturels citoyens Romains, lorſqu'on y joignit le droit de ſuffrage, & celui de créer les Magiſtrats. Alors, on appella ce droit ainſi amplifié, le droit des citoyens Romains, & le droit Italique, lorſqu'il fut donné à toute l'Italie ſans exception, & on nomma le premier droit, l'ancien droit Latin, pour le diſtinguer du nouveau, qui étoit plus ample & plus étendu.

LATIN, *Lingua Latina*, langue morte qu'on parloit autrefois dans le Latium, & puis à Rome, & qui eſt aujourd'hui la langue de l'égliſe, & celle de tous les Sçavans. Le Latin, que

quelques-uns mettent au nombre des langues originales, n'en est point une; il s'est formé du Grec, & sur-tout du dialecte Éolien de cette langue, & de divers mots des langues des Osques, des Étruriens, & des autres anciens peuples d'Italie. Le commerce & les guerres étrangères y porterent dans la suite beaucoup d'autres mots.

Le Latin est un langage ferme, qui nous représente bien le caractère noble de ceux qui l'ont parlé. On a des ouvrages en tout genre, bien écrits en Latin, quoiqu'il s'en soit perdu une infinité. Le Latin est plus figuré que le François, moins abondant que le Grec, moins fastueux que l'Espagnol, moins délicat que l'Italien. Du Latin se sont formées les langues Françoise, Italienne, Espagnole & Portugaise, avec leurs dialectes.

Au commencement, la langue Latine étoit renfermée dans la ville de Rome, & les Romains n'en permettoient pas communément l'usage à leurs voisins, ou aux peuples qu'ils avoient subjugués. Cicéron disoit encore de son tems, que le Grec se lisoit par-tout, & que le Latin n'étoit entendu que dans un petit païs. C'est dans sa harangue pour le poëte Archias. Mais, on l'accordoit comme une faveur. Depuis, ils comprirent de quelle nécessité il étoit pour la facilité du commerce, que la langue Latine s'étendît par-tout, & que toutes les nations sujettes à l'Empire fussent unies par un même langage. Ainsi, ils imposerent comme une loi ce qui étoit une grace, & ils obligerent les nations subjuguées à parler Latin.

Après la translation du siege de l'Empire à Constantinople, les Empereurs d'Orient, voulant toujours conserver la qualité d'empereurs Romains, ordonnerent que la langue Latine demeurât toujours en usage, & dans leurs récits, & dans leurs édits, comme on le peut voir dans les constitutions des Empereurs d'Orient recueillies dans le code Théodosien. Enfin, les Empereurs négligeant l'Empire d'occident, abandonnerent la langue Latine, & permirent aux Juges de prononcer leurs jugemens en Grec. Justinien a composé ses Novelles en Grec. Charlemagne, étant devenu empereur d'Occident, ordonna que dans tous les Tribunaux Souverains l'on rendît les arrêts en Latin, & que les Notaires dressassent tous leurs actes en la même langue. Cet usage a duré très-long-tems dans une grande partie de l'Europe. C'est François I. qui l'a aboli en France.

LATINA [la Voie], *Via Latina*, Grand chemin d'Italie. *Voyez* Voie.

LATINA, *Latina*, nom d'une Tribu Romaine. *Voyez* Tribu.

LATINI JUNIANI. *Voyez* Affranchissement.

LATINIENSIS AGER, le païs du Latium. *Voyez* Latium.

LATINIUS PANDUS,

Latinius Pandus, (*a*) Propréteur de la Mœsie, sous l'empire de Tibere, mourut ver l'an de J. C. 19. Il fut remplacé dans son gouvernement par Pomponius Flaccus.

LATINS, *Latini*, Λατῖνοι, les habitans du Latium. *Voyez* Latium.

LATINUS, *Latinus*, Λατῖνος, (*b*) fils de Marica, nymphe du païs des Laurentins, eut pour pere Faune, fils de Picus. Selon d'autres, il n'étoit que petit-fils de Faune, étant né d'une fille de ce Dieu, qui n'avoit pu résister aux charmes d'Hercule, lorsqu'il passa par l'Italie, emmenant les bœufs qui étoient le prix de sa victoire sur Géryon. Quoi qu'il en soit, Latinus commença à regner sur les Latins, vers l'an du monde 2819, & il regna 46 ans selon la supputation de Denys d'Halicarnasse, de Tite-Live, de George Syncelle, & de quelques autres.

Latinus eut un fils, que les destins lui enleverent dans la fleur de ses jours. Privé d'enfans mâles, il ne lui restoit qu'une fille nommée Lavinie, seule héritiere de ses vastes États, & l'unique appui de sa maison. Dans un âge nubile la jeune Princesse se voyoit l'objet des vœux de plusieurs Princes du Latium & de toute l'Ausonie. Le plus distingué de ses amans étoit Turnus, Prince d'un sang illustre & d'une figure avantageuse, que la reine Amate, épouse du roi Latinus, souhaitoit avec ardeur d'unir avec sa fille; mais, les Dieux par d'effrayans prodiges s'opposoient à cette alliance.

Dans l'enceinte & dans l'endroit le plus reculé du palais de Latinus, il y avoit un laurier, qu'un respect religieux conservoit depuis long-tems. Le Roi, l'ayant trouvé planté dans le lieu qu'il avoit choisi pour bâtir son palais, l'avoit consacré à Apollon, & c'est de ce laurier célebre que les Laurentins ses sujets avoient emprunté leur nom. Un jour, il arriva qu'un essaim d'abeilles traversant les airs, qu'il faisoit retentir de ses bourdonnemens, vint se reposer sur le sommet de ce laurier. Les abeilles demeurerent suspendues par leurs pattes, entrelacées à une branche de l'arbre sacré. Le devin consulté répondit: » Je vois un » Prince étranger qui arrive sur » ces bords. Je le vois suivi » d'un peuple nombreux, venant du même côté que cet » essaim; je le vois s'établir » dans ce Palais. « Une autrefois, la Princesse Lavinie, à côté de son pere, faisant un sa-

(*a*) Tacit. Annal. L. II. c. 66.

(*b*) Ovid. Metam. L. XIV. c. 15. Virg. Æneid. L. VI. v. 891. L. VII. v. 45. *& seq.* L. IX. v. 388. L. XI. v. 230. *& seq.* L. XII. v. 18. *& seq.* Tit. Liv. L. I. c. 1, 2. Just. L. XLIII. c. 1. Dionys. Halicarn. L. I. c. 13. *& seq.* Roll. Hist. Rom. Tom. I. p. 6. *& suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 400. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 406. *& suiv.* T. IV. p. 184, 185.

crifice & brûlant des parfums ſur l'autel, le feu prit à ſa belle chevelure. Toute ſa coëffure ornée de perles fut en proie à la flamme, qui bientôt s'attachant à ſes habits, répandit autour d'elle une pâle lumière, & l'enveloppa de tourbillons de feu & de fumée, dont tout le palais fut rempli.

Le Roi, inquiet ſur ces deux évenemens, alla conſulter le dieu Faune ſon pere, qui rendoit ſes oracles dans une vaſte forêt, près de la fontaine d'Albunée. Il ſacrifia d'abord cent brebis, & ſe coucha enſuite ſur leurs toiſons étendues. A peine eut-il commencé à ſe livrer au ſommeil, qu'une voix ſortant du fond de la forêt lui fit entendre ces mots : » Garde-toi, » mon fils, de marier ta fille à » aucun prince du Latium, & » de conſentir à l'hymen projeté. Bien-tôt il arrivera des » étrangers, dont le ſang mêlé » avec le nôtre élevera juſ» qu'aux aſtres la gloire de no» tre nom, & dont l'illuſtre » poſtérité ſoumettra un jour » à ſes loix tous les peuples » que le ſoleil éclaire.« Le Roi, ayant reçu cette réponſe de l'oracle dans le ſilence de la nuit, la rendit publique. Déjà la renommée en avoit inſtruit toutes les villes d'Auſonie, lorſque les Troyens entrerent dans l'embouchure du Tibre, où ils rangerent & amarrerent leurs vaiſſeaux le long du rivage.

Enſuite, Énée nomma cent Ambaſſadeurs qu'il choiſit dans tous les rangs de ſon armée, pour aller de ſa part trouver le roi Latinus. Ils devoient paroître devant lui couronnés de branches d'olivier, & étoient chargés de lui offrir des préſens & de lui propoſer une alliance. Les Ambaſſadeurs obéiſſent ſans différer. Ils partent, ils volent. Déjà ils étoient arrivés près de Laurente, déjà ils diſtinguoient les tours & les hauts édifices de cette capitale des Latins. Ce jour-là, toute la jeuneſſe de la ville s'exerçoit hors des murs, les uns à manier des chevaux, les autres à faire voler des chars dans la plaine; ceux-ci à bander leurs arcs & à lancer des traits ; d'autres à la courſe, ou à la lutte. L'un des jeunes cavaliers, ayant apperçu les ambaſſadeurs Troyens, courut annoncer au vieux roi Latinus l'arrivée d'une troupe d'hommes de haute taille, qui à leur habillement ſembloient étrangers. Le Roi donne ordre auſſitôt de les faire paroître devant lui. En même-tems, pour les recevoir, il s'aſſied ſur le trône de ſes ancêtres, environné de toute ſa Cour.

Lorſqu'ils eurent été admis à ſon audience, le Roi leur parla le premier & s'exprima avec bonté en ces termes : » Enfans » de Dardanus, nous connoiſ» ſons votre ville & votre ori» gine, & avant que vous fuſ» ſiez arrivés en ce païs, nous » avions oui parler de vous. » Que demandez-vous? Quel

» motif, quelle néceſſité, vous » a fait traverſer tant de mers, » pour aborder au rivage d'Auſonie? Vos vaiſſeaux ſe ſont-» ils égarés dans leur route? » Eſt-ce la tempête, comme il » arrive ſouvent, qui vous a » contraints de relâcher à cette » côte, d'entrer dans l'embouchure du Tibre, & d'y chercher un aſyle? Acceptez » l'hoſpitalité que je vous offre, » & ſçachez que les Latins ſont » le peuple de Saturne. Ce » n'eſt point la crainte des loix, » qui nous fait pratiquer la » vertu. Juſtes par inclination, » nous conſervons les mœurs de » cet ancien Dieu. Je me ſouviens que des vieillards de la » nation des Aurunces m'ont autrefois raconté [c'eſt une très-» ancienne tradition] que Dardanus, fondateur de Troie, » partit de Corynthe, ville de » Tyrrhénie, où il étoit né; » qu'il paſſa dans la Samothrace, & delà dans la Phrygie, » Héros, qui eſt aujourd'hui » au nombre des immortels, » & reçoit l'encens des humains. «

Le Roi ayant ceſſé de parler, Ilionée prit la parole : » Illuſtre fils du dieu Faune, dit-» il, la tempête ne nous a point » jettés ſur ces côtes, & notre flotte, fidélement guidée par les étoiles, ne s'eſt » point mépriſe en arrivant à » ce rivage. Chaſſés du plus » floriſſant royaume que le ſoleil levant ait jamais éclairé, c'eſt à deſſein & de notre propre mouvement que » nous ſommes venus en ces » lieux. Les Troyens ſe glorifient d'être iſſus de Jupiter, » & notre Roi Énée, qui nous » envoye vers vous, eſt le petit-fils de ce Dieu ſuprême. » Eſt-il quelqu'un dans l'univers, fût-ce aux extrémités » de l'Océan, fût-ce ſous les » feux de la Zone torride, qui » n'ait entendu parler de la » formidable armée des Grecs, » de cet impétueux torrent, » qui inonda les champs de la » Phrygie? Eſt-il quelqu'un » qui ne ſçache l'iſſue de cette » guerre funeſte entre l'Europe & l'Aſie? Échapés de ce » déluge affreux, après avoir » long-tems erré ſur les flots, » nous demandons un aſyle en » ces climats. Nous vous prions » de nous accorder un peu de » terre le long du rivage, pour » y établir nos dieux Pénates. » Nous demandons l'uſage de » l'air & de l'eau, qui appartiennent à tous les hommes. » Nous ne ferons point de déshonneur à votre royaume; » vous aurez la gloire du bienfait, & notre reconnoiſſance » ſera éternelle. Enfin, vous ne » vous repentirez point d'avoir » reçu Troie dans votre Empire. J'en jure par les deſtins » d'Énée, par ſa main auſſi fidelle dans les traités, que » redoutable dans les combats. » Si vous nous voyez humbles » & ſupplians devant vous, ce » n'eſt pas que pluſieurs nations n'aient recherché notre

» alliance, & ne nous aient » offert une retraite. Mais, les » Dieux nous ont expressément » ordonné de venir dans l'Ausonie. Dardanus, né dans ces » climats, y revient aujourd'hui pour y fixer son séjour. » Les ordres d'Apollon le ramenent sur les bords du » Tibre, & à la source de l'étang sacré du Numique. C'est » ce même Dardanus, qui vous » offre aujourd'hui par nos » mains ces médiocres présens, » sauvés des flammes de Troie, » tristes restes de son ancienne » opulence. Voici la coupe d'or, » dont Anchise, pere d'Énée, » se servoit dans ses libations; » voilà le sceptre & la tiare » que Priam portoit, selon la » coûtume, lorsqu'il dictoit ses » loix à ses peuples assemblés; » ces étoffes brodées sont l'ouvrage de nos Dames Troyennes. «

Ce discours d'Ilionée frappa le Roi des Latins. Il demeure immobile; il fixe ses yeux à terre, & les roule d'un air pensif. La magnificence des présens & le sceptre de Priam le touchent moins, que l'idée de l'hymen de sa fille. Il se rappelle l'oracle du dieu Faune, il se persuade que le Prince étranger, nouvellement arrivé dans ses États, est le gendre que les Dieux lui destinent; qu'ils l'appellent à sa succession sous d'heureux auspices, & que de son union avec la Princesse, doit naître une glorieuse postérité, dont l'invincible courage asservira l'univers. « Que les » Dieux, dit-il, d'un air satisfait, secondent nos projets, & accomplissent leurs » oracles. Troyens, je vous » accorde ce que vous me demandez, & j'accepte vos présens. Tant que Latinus regnera, vous trouverez dans » ses États les avantages dont » vous jouissiez dans la Phrygie, & toute l'opulence du » païs de Troie. Mais, si votre Prince désire avec tant » d'ardeur de s'allier avec moi, » je l'exhorte à venir à ma » Cour. Qu'il ne craigne point » de se fier à un Roi qui l'assure » de son amitié. Je le veux » voir, je veux toucher dans sa » main, pour cimenter notre » alliance. Cependant, voici » ce que vous lui direz de ma » part. J'ai une fille unique, » que plusieurs prodiges célestes, & que les oracles de » ce païs me défendent d'unir » à aucun Prince d'Italie. Ils » m'ont prédit l'arrivée d'un » Prince étranger, destiné à » être l'époux de la Princesse, » & à porter jusqu'au ciel la » gloire de notre nom. Votre » Roi, selon les apparences, » est celui que ces oracles m'ont » annoncé. Je le crois, & si je » ne me trompe point dans » l'interprétation de la volonté des Dieux, je le désire. «

Trois cens chevaux magnifiques étoient nourris dans les superbes écuries de ce Monarque. Il donne ordre d'en choisir cent, dont il fait présent aux

Ambassadeurs. Ces rapides coursiers étoient couverts de riches housses de pourpre brodées ; tout leur harnois étoit doré, & leurs mords étoient d'or massif. Le Roi envoye en même tems à Énée un char attelé de deux chevaux pareils ; le feu leur sortoit des naseaux, étant de la céleste race des chevaux du soleil, dont l'artificieuse Circé, sa fille, avoit furtivement fait couvrir ses cavales. Les Ambassadeurs, après avoir reçu cette réponse & ces présens de Latinus, s'en retournent montés sur de superbes chevaux, & rapportent au camp la nouvelle de l'alliance conclue avec le Roi des Latins.

Mais, cette alliance ne fut ratifiée par le mariage d'Énée avec Lavinie, qu'après une longue guerre que le prince Troyen eut à soutenir contre Turnus. Telle est la tradition que Virgile a suivie.

Les Historiens ne conviennent pas tout-à-fait avec ce Poëte. Tite-Live, par exemple, dit : » Que les Troyens ayant » débarqué en Italie à l'endroit » où est le païs des Laurentins, » commencerent à faire delà » des courses sur les terres » voisines ; ce qui obligea le » roi Latinus & les Aborigenes, habitans du païs, de » prendre les armes, & de » sortir de la ville capitale & » des campagnes, pour aller » repousser ces étrangers. Ce » qui suit, ajoute Tite-Live, » est raconté en deux façons » différentes. Les uns disent » que le roi Latinus, ayant été » vaincu dans le combat, fit » premierement la paix, puis » un traité d'alliance avec » Énée. Les autres rapportent » que les deux armées étant » rangées en bataille, Latinus » avant qu'on donnât le signal » du combat, s'avança avec » les premiers des siens, & demanda à parler à celui qui » étoit à la tête de ces inconnus ; que lui ayant demandé » qui il étoit, de quel païs il » venoit, & ce qui l'avoit obligé d'abandonner sa patrie, & » ce qu'il désiroit des Laurentins, il n'eût pas plutôt appris que c'étoit Énée, fils de » Vénus & d'Anchise, qui, » après la ruine & l'incendie » de Troie, cherchoit avec les » Troyens, ses concitoyens, » un lieu où il pût bâtir une » ville, & fixer sa demeure, » que, plein d'estime & de vénération pour un Prince & » pour un peuple dont le nom » s'étoit rendu si célebre, également disposé à la paix & à » la guerre, il présenta la main » à Énée, pour gage de l'amitié qu'il vouloit faire avec » lui. On ajoute qu'aussi-tôt les » deux chefs & les deux nations, » après s'être donné réciproquement des marques d'estime & d'amitié, firent une » alliance publique, à laquelle » le roi Latinus, après avoir » conduit Énée dans son palais, » en ajouta une particulière, » en lui donnant sa fille en ma-

» riage. Cette double union fit » espérer aux Troyens qu'ils » trouveroient enfin une de- » meure stable & assurée, après » avoir couru tant de terres & » de mers. En effet, ils commen- » cerent par bâtir une ville, à » qui Énée donna le nom de » Lavinie son épouse. De ce » nouveau mariage, il sortit » bientôt un Prince, à qui ses » parens donnerent le nom d'As- » cagne. La paix dont jouis- » soient les deux peuples ne fut » pas de longue durée. Turnus, » roi des Rutules, à qui l'on » avoit promis Lavinie avant » l'arrivée d'Énée en Italie, » indigné de voir qu'on lui eût » préféré cet étranger, déclara » la guerre au beau-pere & au » gendre tout à la fois. La ba- » taille se donna, & fut éga- » lement funeste aux deux par- » tis ; car, les Rutules furent » vaincus, & Latinus fut tué dans » le combat. «

Selon Photius, Latinus fut tué par Hercule. Ce Prince, ayant vu les bœufs de Géryon qu'emmenoit Hercule, les trouva d'une rare beauté. Aussitôt il les voulut avoir ; & déjà il les emmenoit, lorsqu'Hercule apprenant cela, vint le combattre, & le tua d'un coup de javelot, & reprit ses bœufs. Voilà des traditions bien différentes, qu'il n'est pas possible d'accorder.

LATINUS, *Latinus*, (a) Λατῖνος, surnommé Sylvius, fils d'Énée Sylvius, regna 51 ans sur les Latins. Son regne commença l'an du monde 2968. De son tems, Préneste, Tibur, Gabies, Tusculum, Pométie, Locres, Crustumérium, & toutes les autres villes près d'Albe la Longue, furent réduites en colonies. Latinus Sylvius fut pere d'Alba, qui lui succéda, & regna trente-neuf ans.

LATINUS, *Latinus*, (b) Λατῖνος, un des Troyens qui s'enfuirent après la prise de Troie, avoit épousé Roma, avec laquelle il passa en Italie, & fonda une ville qu'il appella Rome, selon Callias, Auteur de la vie d'Agathocle, dans Festus.

Le même Callias, dans Denys, rapporte une autre tradition ; car, il dit que ce Latinus, qui épousa Rome Troyenne, étoit le roi des Aborigenes, & qu'il eut d'elle Romus & Romulus, fondateurs de la ville, à laquelle ils donnerent le nom de leur mere.

LATINUS, *Latinus*, (c) Λατῖνος, fils d'Ulysse & de Circé, fille du Soleil. D'autres le font fils de Télémaque, fils d'Ulysse. Selon Galatas dans Festus, après la mort d'Énée, roi d'Italie, Latinus, fils de Télémaque & de Circé, lui succéda, ayant épousé Romé dont il eut

(a) Dionys. Halicarn. L. I. c. 15. Tit. Liv. L. I. c. 3.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. p. 406, 407.

(c) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 203. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. p. 406, 408.

Romus & Romulus, qui donnerent le nom de leur mere à la ville de Rome.

LATINUS, *Latinus*, un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

LATITUDE, *Latitudo*, terme de Géographie, qui signifie la largeur de la terre, depuis l'équateur jusqu'à l'un des poles.

L'origine de ce mot vient de ce que les Anciens ne connoissoient pas la terre comme nous la connoissons aujourd'hui. La carte dressée par Agathodémon fait voir que leurs connoissances alloient bien plus loin de l'occident en orient, que du septentrion au midi, & quoiqu'un globe n'ait, à proprement parler, ni longueur, ni largeur, ces deux dimensions étant égales, les Géographes n'ayant égard qu'aux païs habités & connus, la longueur de la terre étoit pour eux d'occident en orient; & sa largeur du midi au septentrion. Ils connoissoient si peu de choses au delà de l'équateur, que cela peut bien être compté presque pour rien. Depuis leur premier Méridien, nous entendons celui de Ptolémée, qui est aujourd'hui le nôtre, ils avoient poussé leurs connoissances jusqu'à 183 deg. de longitude; du moins ils étendoient jusques-là les côtes orientales de l'ancien continent, quoiqu'il s'en faille beaucoup qu'elles soient si loin de nous. Soixante degrés au nord de l'équateur, & tout au plus vingt degrés au delà, voilà à quoi se bornoient leurs découvertes. Ils appellerent longitude de la terre, ou sa longueur, sa plus grande étendue qu'ils connussent, & Latitude de la terre, ou sa largeur, sa plus plus petite étendue bornée entre l'équateur & les deux poles. On a conservé ces noms, & ils ont été consacrés par les Géographes qui s'en servent tous pour marquer la distance d'un lieu à l'équateur.

Si l'on comprend que l'équateur coupe le globe en deux parties égales, & que l'axe de ce même globe, terminé par les deux poles, est perpendiculaire à l'équateur, chacun de ces deux poles sera éloigné également de ce grand cercle; & la distance de ce même cercle à l'un ou à l'autre de ces poles, est un quart de cercle de 90 degrés. Aussi la plus grande Latitude ne passe jamais ce nombre; au lieu que la longitude qui se compte sur l'équateur, parcourt le cercle entier de 360 degrés.

La Latitude particulière d'un lieu est la distance de l'équateur au zénith de ce lieu-là; & comme plus nous avançons vers un pole, plus l'équateur s'abaisse à notre égard, & plus le pole s'éleve par rapport à nous, delà vient que les Astronomes ont pris le parti de calculer la hauteur du pole à l'égard des principaux lieux, où ils ont pu l'observer. De même, plus nous avançons vers un pole, plus

nous nous éloignons de l'équateur, ainsi plus la Latitude s'accroît. Cela posé, il est aisé de comprendre que la hauteur du pole & la Latitude reviennent au même calcul.

Tous les peuples comptent les Latitudes de même, & commencent à l'équateur; ainsi, lorsqu'il y a de la différence, cela vient du plus ou du moins d'exactitude que l'on a apporté dans les observations. Il n'en est pas de même des longitudes.

Lorsqu'une carte est bien orientée, c'est-à-dire, que le nord est au haut, le midi au bas, l'orient & l'occident à la gauche, & à la droite, les Latitudes se trouvent comptées sur les deux côtés de bas en haut pour tous les païs qui sont en deçà de l'équateur, & de haut en bas pour tous ceux qui sont au-delà. Dans les cartes très-générales, les degrés de Latitude sont marqués de dix en dix, ou de cinq en cinq. Dans les moins générales, chaque degré est distingué; & dans celles qui n'ont qu'un païs médiocre à représenter, on y trace les minutes. Les secondes se marquent rarement; ce n'est que pour une plus grande précision que les modernes les mettent dans leurs calculs. Les anciens Géographes se bornoient aux degrés & aux minutes.

LATIUM, (*a*) terme purement Latin; mais, il y a longtems que nous avons accoûtumé nos yeux & nos oreilles à ce terme, dont on se sert pour désigner un païs de l'Italie, situé au levant du Tibre. Ce païs représente aujourd'hui en partie la campagne de Rome. Nous disons en partie, parce que pour faire la campagne de Rome, il faut joindre au Latium les Rutules, les Volsques, les Herniques & les Eques ou Equicules. Ainsi, le Latium n'avoit pas les mêmes bornes qu'a aujourd'hui la campagne de Rome; il en occupoit à peine la moitié.

Les habitans du Latium étoient les Latins. Il y eut un tems, dit Denys d'Halicarnasse, que les Latins, les Ombres, les Ausons, & plusieurs autres peuples, ne furent connus chez les Grecs, que sous le nom de Tyrrhéniens, parce que l'éloignement des lieux déroboit à leurs connoissances l'état de ces peuples. Rien n'est plus obscur & moins certain, que l'ancienne histoire de ce païs. Denys d'Halicarnasse, que nous venons de ci-

(*a*) Just. L. XX. c. 1. Strab. p. 218. *& seq.* Ptolem. L. III. c. 1. Plin. T. I. p. 140. *& seq.* Corn. Nep. in T. Pomp. Attic. c. 4. Tit. Liv. L. I. c. 2, 3, 32. *& seq.* L. II. c. 19. *& seq.* L. III. c. 7. L. VI. c. 21. L. VII. c. 11. *& seq.* L. VIII. c. 2. *& seq.* Dionys. Halicarn. L. III. c. 10. *& seq.* L. IV. c. 7, 11. L. V. c. 10. *& seq.* L. VI. c. 1, 2. Plut. T. I. pag 36, 145. *& seq.* Roll. Hist. Rom. T. I. p. 103. *& suiv.* Tom. II. p. 201. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 70, 80. Tom. IV. pag. 67. *& suiv.* Tom. VI. pag. 26, 277. *& suiv.* Tom. VII. pag. 259, 260. Tom. VIII. pag. 369. Tom. IX. p. 157. *& suiv.*

ter, a tâché de la débrouiller dans son premier livre, & n'a rien épargné pour concilier ce qu'il trouvoit, tant dans les fables réduites au fond historique, que dans des traditions populaires, ou dans des mémoires qui subsistoient encore de son tems. Voici à quoi nous réduirons sommairement ce qui nous paroît plus vraisemblable dans ce récit.

Les Aborigenes, ou Aborigines, sont les plus anciens habitans. Leur nom même le déclare. Leur païs n'étoit pas borné au Latium; ils possédoient le païs en deçà du Tibre; car, une colonie de Pélasges ou Pélasgues, s'étant jointe à eux, y fonda Céré, Pise, Saturnie, Alsium, &c. que les Tusciens leur enleverent avec le tems. Les Pélasges, accablés de maux dans la suite, tomberent dans une extrême décadence, de laquelle les Tyrrhéniens profiterent. On ne sçait pas trop quelle étoit l'origine de ceux-ci, & il y a bien de l'apparence que c'étoit un ancien peuple d'Italie; d'autres les font Lydiens d'origine. Quoi qu'il en soit, environ soixante ans avant la guerre de Troie, une nouvelle flotte de Grecs aborda en Italie, & débarqua dans le canton, où un reste des Pélasges s'étoient unis aux Aborigenes, & ne faisoient plus qu'un même peuple avec eux.

Ces Grecs nouvellement arrivés, venoient de Palantium, ville d'Arcadie. Leur chef étoit Évandre, fils d'une Arcadienne, qui passoit pour être inspirée des Dieux, & que les historiens Romains ont appellée en leur langue Carmenta. Cette colonie n'étoit point envoyée du consentement de la nation; ce fut un parti de Grecs, qui, dans une sédition, s'étoient trouvés les plus foibles, & avoient pris la fuite. Faunus, qui regnoit alors sur les Aborigenes, reçut avec humanité ces Arcadiens, qui étoient en trop petit nombre pour lui causer de l'inquiétude, & il leur donna autant de terrein qu'ils en voulurent. Ceux-ci, suivant le conseil de la mere de leur Capitaine, choisirent une colline, & y bâtirent un village qui n'avoit d'étendue que ce qu'il en falloit pour une troupe venue sur deux vaisseaux. Ils nommerent leur bourgade Palantium, en mémoire de leur ancienne patrie; & cette même bourgade devint, avec le tems, une partie de la ville de Rome. La colline, où elle étoit, est la même que le mont Palatin.

Quelques années après, une autre flotte, conduite par Hercule, qui avoit subjugué l'Espagne, aborda dans ce païs. Quelques-uns de ceux qui avoient suivi ce Héros, dans ses conquêtes, demanderent leur congé, ils l'obtinrent. Ils resterent dans cette contrée, où ils s'établirent, & se bâtirent une petite ville sur une colline, dont la situation leur parut commode. Cette colline, qui n'est éloignée que

de trois stades ou trois cens soixante-quinze pas de Palantium, est la même que la montagne du Capitole. La plûpart de ces Grecs étoient Péloponnésiens, Phénéates, ou Épéens, nés dans l'Élide, tous déterminés à ne plus retourner chez eux, parce que leur païs avoit été ravagé, dans les guerres que ces peuples avoient soutenues contre Hercule. Ils avoient aussi parmi eux quelques Troyens, qui, sous le regne de Laomédon, avoient été faits captifs par Hercule, lorsqu'il prit Ilium d'assaut. Je suis persuadé, dit Denys d'Halicarnasse, que d'autres encore fatigués des travaux passés, & effrayés des courses qui leur restoient à faire, se joignirent à eux du consentement d'Hercule. Ainsi se peupla le Capitole, nommé autrefois mont Saturnien. Peut-être même ne firent-ils que relever les anciennes chaumières, qui y avoient été élevées du tems de Saturne; car, les Romains ont prétendu que ce Dieu, fuyant la colere de Jupiter son fils, s'étoit tenu quelque tems caché en cet endroit, & que du mot *latere*, se cacher, étoit venu au païs le nom de Latium, duquel les habitans s'étoient fait celui de Latins, *Latini*. Ovide dit en ce sens-là:

Hac ego Saturnum memini tellure receptum,

Cœlitibus regnis ab jove pulsus erat.

Inde diu genti mansit Saturnia nomen;

Dicta quoque est Latium terra, latente Deo.

Ovide met ces vers dans la bouche de Janus, qui lui raconte les Antiquités des lieux, où Rome a été ensuite bâtie.

Varron veut que le nom de Latium, pris de *latere*, se cacher, vienne de ce que ce païs est en quelque façon caché entre les précipices des Alpes & de l'Apennin. Denys d'Halicarnasse ne croit pas que les Latins aient pris leur nom du Latium, puisqu'il dit qu'ils furent ainsi nommés à cause de Latinus, qui regnoit du tems de la guerre de Troie. Virgile, dans les six derniers livres de son Énéïde, s'est avantageusement servi de ce personnage qu'il suppose avoir été beau-pere d'Énée.

Quoi qu'il en soit, les Latins étoient bornés à bien peu de chose du tems d'Énée & des rois d'Albe, ses successeurs, supposé que l'arrivée & le regne de ce Troyen en Italie aient quelque fondement réel dans l'histoire.

La ville de Rome s'étant formée, & ayant subjugué la ville d'Albe, qui depuis long-tems étoit le séjour des Rois Latins, asservit insensiblement le Latium, qui fut poussé jusqu'au promontoire Circeium, ou monte Circello; car, il ne faut pas entendre trop à la rigueur ce que dit Pline, que l'ancien Latium fut conservé

depuis le Tibre jusqu'à ce promontoire. Strabon dit beaucoup mieux que l'ancien Latium fut accru par des païs qu'on y joignit, & qu'on l'étendit depuis le Tibre jusqu'à monte Circello. Ainsi, l'ancien Latium de Pline n'est pas le plus ancien de tous, mais l'ancien déjà accru d'une partie du païs des Volsques.

Après que l'on eut chassé les Rois de Rome, les Consuls eurent la guerre contre les Equés, les Volsques, les Herniques & les Auronces. Cette guerre fut sanglante & opiniâtre ; mais, ces peuples furent vaincus ; & leur païs, à mesure qu'on en faisoit la conquête, étoit réuni au Latium. C'est ce que Strabon a voulu faire entendre, quand il dit : » Le Latium comprend » bien des choses qui n'apparTenoient point aux Latins, » comme les Eques, les Volsques, les Herniques, les » Aborigenes autour de Rome, » & les Rutules, qui possédoient » l'ancienne Ardée, outre plu» sieurs autres peuples, tant » grands que petits, qui étoient » aux environs de Rome, dans » le tems qu'on la bâtissoit, » dont quelques-uns étoient li» bres & indépendans, & ha» bitoient des bourgades sans » faire corps avec aucune na» tion. « Du tems de ce Géographe, on y comprenoit non-seulement les Volsques entierement, mais encore les Auronces ou Ausones jusqu'à Sinuesse, c'est-à-dire, une partie de la terre de labour jusqu'au couchant du golfe de Gaëte. En ce sens, le Latium, beaucoup plus petit que la campagne de Rome, fut beaucoup plus grand qu'elle n'est ; & le Liris, aujourd'hui le Gariglan, y naissoit, & n'en sortoit point depuis ses sources jusqu'à son embouchure.

Il faut distinguer le Latium ancien, du Latium augmenté. Les Rutules, les Volsques, les Ausones, les Eques & les Herniques, exclus du premier, sont compris dans le second ; & ni l'un ni l'autre ne répond exactement à la campagne de Rome ; le premier est trop petit, & le second est trop grand. Dans l'Énéide, il n'est question que du Latium très-petit ; après cela, il faut y comprendre les Rutules, devenus Latins après la mort de leur roi Turnus. Laurentum, qui avoit été bâtie par Latinus, en fut la capitale. Énée fit bâtir une ville, qu'il appella Lavinium, du nom de sa femme Lavinie ; Jule, fils d'Énée, fonda la ville d'Albe, qui devint capitale du Latium à son tour. Rome, fondée par Romulus, fut attaquée de bonne heure par les établissemens voisins. Tullus Hostilius, troisième roi de Rome, soumit la ville d'Albe. Ancus Marcius fit bâtir Ostie à l'entrée du Tibre. Tarquin le superbe prit, dans le Latium, Ardée, ancienne capitale des Rutules, Ocriculum & Gabies, & il entama le païs des Volsqués, en se saisissant de Suessa-Pométia, leur capitale.

Tel fut le second état du Latium. Cependant, dix ou douze ans après l'expulsion des Rois, il s'en falloit beaucoup que tout ce païs fût accoûtumé au joug. Sora, Algidum, Satricum, Corniculum, Verulanum & Bovilles firent beaucoup de peine à la République naissante. Tibur, qui, dans la suite, fut presque regardé comme un fauxbourg de Rome, & Prénefte, coûterent des sieges, dont le succès fut demandé par de longues prieres & par mille vœux, dans le Capitole. Les Éques & les Volsques firent une guerre opiniâtre, & ne furent absolument subjugués que par T. Quinctius, qu'on tira de la charrue pour le faire Dictateur. Tel fut le troisième état du Latium.

Dans ce que nous venons d'exposer touchant la description historique-topographique de ce païs, nous n'avons fait qu'indiquer les guerres que les habitans eurent à soutenir contre les Romains. En les faisant connoître dans un plus grand détail, nous acheverons de donner une idée de la nation Latine.

Guerres des Latins contre les Romains.

Ce fut sous le regne de Tullus Hostilius que les villes Latines commencerent à se brouiller pour la première fois avec les Romains, parce que la ville d'Albe étant détruite, elles ne pouvoient se résoudre de céder l'Empire à ceux qui l'avoient fait démolir. Quinze ans après qu'elle fut rasée, le Roi des Romains envoya des ambassadeurs aux trente villes qui étoient des colonies d'Albe, & qui avoient toujours été soumises à sa domination, pour les sommer de se ranger sous son obéissance; prétendant que dans le moment qu'il avoit vaincu les Albains, & qu'il étoit devenu maître de tout ce qu'ils possédoient, l'Empire de toute la nation Latine lui appartenoit par le même droit. Ses raisons étoient qu'il n'y avoit que deux moyens d'entrer en possession de ce qui appartenoit aux autres peuples; que de ces deux moyens l'un étoit nécessaire & l'autre volontaire; qu'en toutes ces deux manieres les Romains pouvoient prétendre à l'empire des villes qui appartenoient ci-devant aux Albains, parce que ceux-ci étant devenus leurs ennemis, ils les avoient vaincus par les armes, & qu'après la destruction de leur ville ils les avoient reçus à Rome, où ils leur avoient accordé le droit de bourgeoisie; qu'ainsi les Albains étoient obligés bon gré malgré de céder aux Romains l'Empire & la souveraine puissance qu'ils avoient eue autrefois sur leurs propres sujets. Les villes Latines ne rendirent en particulier aucune réponse aux ambassadeurs de Tullus Hostilius; mais, elles convoquerent à Fé-

rente une assemblée générale de la nation, où il fut arrêté qu'on ne céderoit point l'Empire aux Romains. En même-tems, elles élurent deux généraux d'armée pour être les arbitres souverains de la paix & de la guerre, sçavoir, Ancus Publicius de la ville de Core, & Spusius Vécilius de Lavinium.

Tel fut le sujet de la guerre des Romains avec les Latins qui étoient de la même nation qu'eux. Elle dura cinq ans. Elle se fit avec politique & avec beaucoup de modération, selon la maniere des Anciens; car, les deux nations ne combattirent point avec toutes leurs forces en bataille rangée. Ainsi, il n'y eut point d'échec ni de perte considérable, pas une seule ville ne fut rasée, réduite en servitude, ou traitée avec la derniere rigueur. On se contentoit de part & d'autre de désoler le plat-païs par de fréquentes courses, lorsque les grains étoient en maturité; après cela, les troupes se retiroient chargées de butin, & on échangeoit les prisonniers. De toutes les villes des Latins, Tullus Hostilius ne prit que Médullie, où l'on avoit autrefois envoyé une peuplade sous le regne de Romulus. S'étant rangée du parti de sa nation dans la présente guerre, le Roi des Romains l'assiégea, & lui apprit à ne se plus révolter dans la suite. Pour les autres villes tant des Latins que des Romains, il ne leur arriva pendant tout ce tems-là aucun des malheurs si ordinaires dans la guerre. La paix en fut d'autant plus facile à conclure; car, les Romains s'y portoient d'eux-mêmes, & les esprits n'étoient point trop irrités.

A peine Ancus Marcius, successeur de Tullus Hostilius, fut-il monté sur le trône, que les Latins, le méprisant comme un homme qui n'auroit pas le courage de soutenir une guerre, firent des torts considérables à plusieurs Romains, en ravageant les terres voisines par leurs brigandages.

Le Roi leur envoya une ambassade pour les sommer de rendre aux Romains, suivant le traité de paix, tout ce qu'ils avoient enlevé. Mais, feignant de n'avoir aucune connoissance des brigandages dont on se plaignoit, ils répondirent que si on avoit pillé les terres Romaines, cela s'étoit fait sans le consentement de la République; qu'au reste ils n'avoient aucun compte à rendre aux Romains; que ce n'étoit point avec eux, mais seulement avec Tullus Hostilius qu'ils avoient fait alliance; & que ce Roi étant mort, le traité de paix ne subsistoit plus.

Piqué de cette insolente réponse des Latins, Ancus Marcius mit une armée en campagne, & assiégea la ville de Politorie; il la prit par capitulation, avant que les autres villes des Latins pussent envoyer du

secours aux assiégés. Il ne fit cependant aucun mal aux habitans; il leur accorda la vie, & leur laissant tous leurs biens & tous leurs effets, il se contenta de les transférer à Rome où il les incorpora dans les Tribus.

L'année suivante, les Latins, ayant envoyé une peuplade à la ville de Politorie qui étoit déserte, commençoient déjà à en cultiver les terres. Ancus Marcius se remit en campagne. Les Latins eurent l'audace de faire une sortie pour lui présenter le combat; mais, ils furent vaincus & les Romains reprirent la ville. Le Roi fit brûler les maisons & raser les murailles, afin que les ennemis, n'ayant plus de retraite, ne pussent point cultiver les terres des environs. Après cette expédition, il s'en retourna à Rome.

L'année suivante, les Latins ouvrirent une nouvelle campagne pour aller assiéger la ville de Médullie, où il y avoit une colonie Romaine qui faisoit des préparatifs de guerre. Ils presserent si vivement cette place qu'ayant attaqué les murailles de tous côtés, ils la prirent d'assaut. Dans le même-tems, Ancus Marcius mit le siege devant Tellene, célebre ville des Latins, & après avoir remporté la victoire dans un combat en bataille rangée, il prit cette place de vive force. Il ne dépouilla point les bourgeois de leurs biens. Il se contenta de les transférer à Rome, où il leur donna une grande place pour bâtir des maisons. Médullie ayant été pendant trois ans sous la domination des Latins, Ancus Martius leur livra plusieurs combats sanglans & la reprit enfin la quatrième année. Peu de tems après cette expédition, il emporta d'assaut la ville des Fidénates. Trois ans auparavant, il l'avoit déjà prise par capitulation, & s'étoit contenté d'en transférer tous les bourgeois à Rome, sans lui faire d'autre mal. Mais, il parut bien par la suite qu'en cela il avoit agi avec moins de prudence que de douceur; car, les Latins, y ayant envoyé une colonie, s'emparerent des terres des Fidénates & en perçurent les fruits; ce qui obligea Ancus Marcius d'assiéger cette place une seconde fois, de brûler les maisons, & de raser les fortifications, après l'avoir reprise avec beaucoup de peine.

Dans la suite, les Romains & les Latins se battirent avec de nombreuses troupes, en deux différentes occasions. Dans la première, l'action dura fort long-tems, sans que la victoire se déclarât; les deux armées se retirerent dans leurs retranchemens avec un égal avantage. Mais, dans la seconde, les Romains gagnerent la bataille & poursuivirent les ennemis jusques dans leur camp. Après ces deux combats, il ne se donna plus entre les deux nations aucune bataille dans les formes. On se contenta de faire de part & d'autre de fréquentes courses

sur les terres voisines. L'infanterie légère & la cavalerie qui couroient les campagnes, en vinrent souvent à des escarmouches. Les Romains y remporterent presque toujours l'avantage, parce qu'ils avoient posté des troupes dans des lieux avantageux.

La mort d'Ancus Marcius, arrivée l'an de Rome 138, parut aux Latins une occasion favorable de reprendre les armes, & de faire de nouveaux efforts pour rentrer en possession des places, qu'ils avoient été obligés de céder aux Romains. Le nouveau Roi [c'étoit Tarquin l'ancien], pressentant leur dessein, n'attendit pas qu'ils vinssent l'attaquer, & marcha le premier contre eux. Il leur enleva diverses places, entr'autres Corniculum. Cette ville fut fort maltraitée; & les Latins, irrités du traitement rigoureux qu'on lui avoit fait, résolurent de joindre leurs forces ensemble, pour faire la guerre aux Romains. Dans ce dessein, ils leverent une nombreuse armée, & s'étant mis à ravager les meilleures terres de leurs ennemis, ils enleverent un grand butin & firent un grand nombre de prisonniers.

Le roi Tarquin alla à leur rencontre avec un camp-volant; mais, n'ayant pu les joindre, il se mit aussi à faire des courses sur leurs terres, pour leur rendre la pareille. Les deux armées ravageoient réciproquement les terres de l'ennemi, tantôt elles avoient l'avantage, tantôt elles recevoient quelques échecs. Il n'y eut qu'une seule action dans les formes; elles se donna près de la ville de Fidènes. Toutes les troupes, tant des Romains que des Latins, se trouverent à cette journée. Il y périt beaucoup de monde de part & d'autre; mais, les Romains gagnerent enfin la bataille, & maîtres du terrein, ils obligerent les Latins d'abandonner leur camp pendant la nuit, pour se retirer dans leurs villes.

Après cette victoire, Tarquin avec ses troupes en bon ordre parcourut le païs des Latins, pour solliciter leurs villes à faire la paix. Ces peuples écouterent volontiers les propositions qu'il leur fit; car, ils n'avoient plus d'armée commune rassemblée en un corps, & ils ne pouvoient pas se fier sur leurs propres forces. Quelques-uns même prirent le parti de se rendre, parce qu'ils avoient remarqué que les villes qu'il prenoit de vive force, il les rasoit & en réduisoit les habitans en servitude, au lieu que celles qui se rendoient à lui par capitulation, il les obligeoit seulement à subir le joug de son obéissance, sans leur faire aucun mauvais traitement. Fidènes, ville des plus considérables, fut la première qui se rangea sous sa domination à certaines conditions. Ensuite, ceux de Camérie firent la même chose, & quelques autres petites villes avec plusieurs châteaux suivirent bientôt leur exemple.

Les autres Latins en furent tellement épouvantés que, dans la crainte qu'il ne subjuguât toute la nation, ils convoquerent promptement les États à Férente. Là, il fut résolu de lever des troupes dans toutes les villes, & de demander du secours aux nations voisines les plus fortes. En même-tems, on envoya une ambassade aux Tyrrhéniens & aux Sabins. Ceux-ci promirent de prendre les armes pour ravager le païs voisin à la première nouvelle qu'on leur donneroit, que les troupes des Latins commenceroient à faire le dégât sur les terres des Romains. Les Tyrrhéniens s'engagerent aussi à fournir les troupes Auxiliaires dont on auroit besoin. Mais, tous ne furent pas de ce sentiment; il n'y eut que cinq villes qui engagerent leur parole, sçavoir, les Clusiniens, les Arrétiens, les Volterrans, les Russellans, & les Vétuloniens. Ranimés par cette espérance, les Latins leverent force soldats dans leur propre païs, & s'étant joints aux troupes Auxiliaires des Tyrrhéniens ils fondirent sur les terres des Romains. Dans le même-tems, les Sabins qui leur avoient promis leur alliance, entrerent aussi dans le païs voisin pour y faire le dégât.

Le Roi des Romains, qui pendant leurs préparatifs avoit aussi mis sur pied une puissante & nombreuse armée, marcha contre eux en diligence. Mais, ayant fait réflexion que c'étoit trop se hazarder que de partager ses troupes en deux corps, pour attaquer en même-tems l'armée des Latins & celle des Sabins, il résolut de réunir toutes ses forces contre les Latins. Il alla donc se camper à la vue de leurs retranchemens. Dans les premiers jours, ni les uns ni les autres ne furent pas assez hardis pour exposer toutes leurs troupes au hazard d'une action générale; car, chacun redoutoit les forces de son ennemi. Ils se contentoient de part & d'autre de s'essayer par quelques escarmouches. Les soldats armés à la légère sortoient de tems en tems de leurs lignes; l'avantage étoit presque toujours égal. Enfin, après plusieurs tentatives, les escarmoucheurs s'animant mutuellement, ceux qui étoient restés dans les retranchemens furent contraints d'en sortir, d'abord en petit nombre, ensuite tous en corps pour secourir leurs camarades. Les deux armées, presque égales en nombre, tant pour la cavalerie que pour l'infanterie, combattirent en cette occasion avec un courage extraordinaire. Les Soldats, également exercés dans le métier de la guerre, & également animés les uns contre les autres, se persuadoient tous que cette journée devoit décider de leur salut. Mais, la nuit étant survenue, ils se séparerent sans sçavoir de quel côté étoit l'avantage. La différente contenance des deux armées, après cette action, fit bien

voir néanmoins de quel côté étoit la victoire ; car, le lendemain, les Latins n'oserent point sortir de leurs lignes. Le Roi des Romains au contraire, pour faire voir qu'il étoit prêt à livrer un second combat, fit avancer ses troupes dans la plaine, où il les retint quelque tems rangées en bataille. Mais, voyant que les ennemis ne sortoient point de leurs retranchemens & qu'ils n'osoient se présenter, il dépouilla leurs morts, enleva les siens, & s'en retourna fiérement dans son camp, tout triomphant de sa victoire.

Les jours suivans, les Latins étant renforcés d'un nouveau corps de troupes Auxiliaires, qui leur fut envoyé par les Tyrrhéniens, il y eut une seconde bataille beaucoup plus sanglante que la première. Les Romains y remporterent une victoire signalée, & tout le monde convint que le Roi Tarquin en étoit le principal auteur. En effet, l'armée Romaine avoit déjà plié, & l'aîle gauche étoit en désordre. Mais, dès qu'il s'apperçut que les siens avoient du pire, il quitta l'aîle droite où il combattoit alors, & prenant avec lui les meilleurs escadrons de la cavalerie & la fleur de l'infanterie, il les conduisit par derriere son armée ; ensuite, passant à côté de l'aîle gauche, il s'avança encore plus loin au-delà du corps de bataille ; puis faisant à droite un quart de conversion, il poussa son cheval à toute bride, & chargea les Tyrrhéniens en flanc ; car, ils combattoient à l'aîle droite de l'armée ennemie & avoient déjà enfoncé l'aîle gauche des Romains. En se montrant ainsi tout à coup, il répand la terreur & le trouble par tous les rangs. Dans le même moment, l'infanterie Romaine revient de sa première frayeur ; elle donne avec fureur sur l'ennemi ; on fait une cruelle boucherie, on taille les Tyrrhéniens en pièces sans leur donner de quartier ; leur aîle droite toute entière se rompt & ne cherche plus son salut que dans la fuite. Alors, Tarquin ordonne aux Officiers d'infanterie de le suivre à petit pas en ordre de bataille ; il court lui-même à toute bride au camp des ennemis, & y étant arrivé avant les fuyards, il le prend du premier assaut. Car, ceux qui y étoient restés pour le garder, ne sçavoient encore rien de la défaite de leur armée ; en sorte que ne pouvant reconnoître ces escadrons de cavalerie, qui accouroient avec tant de rapidité, ils laisserent entrer les Romains sans faire de résistance. Les bagages des Latins étant pris de cette manière, la cavalerie qui s'en étoit emparée, tailla en pièces les fuyards qui y accouroient comme à un asyle assuré. D'un autre côté, la garnison qui tâche de s'enfuir dans la plaine, est défaite par les légions Romaines, entre les mains desquelles elle tombe. La plûpart

de ces malheureux soldats, se poussant les uns sur les autres & se foulant aux pieds, périssent misérablement comme des lâches auprès des fossés & des palissades ; & les autres ne trouvant aucun moyen de se sauver, sont contraints de se rendre à la discrétion des vainqueurs. Tarquin s'étant ainsi rendu maître de leur camp, vendit beaucoup d'esclaves, enleva une grande quantité d'argent & d'effets ; ensuite, il abandonna au pillage de ses troupes, ce qui se trouva dans les retranchemens.

Après cette expédition glorieuse, il tourna ses armes contre les villes des Latins, bien résolu d'emporter de vive force celles qui refuseroient de se rendre. Mais, il ne fut pas besoin d'en assiéger aucune. N'employant pour armes que les prieres, elles prirent toutes le parti de lui envoyer des Ambassadeurs au nom de leur République, pour se rendre & pour demander la paix aux conditions qu'il jugeroit à propos de leur imposer. Étant devenu maître des villes des Latins à ces conditions, Tarquin les traita toutes avec beaucoup de clémence & de modération. Il ne fit mourir personne, il n'exila aucun citoyen ; & sans faire payer de contribution il leur laissa la jouissance de leurs terres, & la liberté de vivre selon leurs loix. Il les obligea seulement de rendre aux Romains les transfuges & les prisonniers sans rançon, de remettre entre les mains de leurs maîtres, tous les esclaves qu'ils avoient pris dans leurs courses, de payer aux laboureurs tout ce qu'ils leur avoient enlevé, & de réparer le tort qu'ils avoient fait sur les terres de la République ; leur promettant que s'ils remplissoient exactement ces conditions, ils seroient toujours amis & alliés du peuple Romain, pourvu que dans la suite ils continuassent de faire tout ce qu'on leur ordonneroit. Ainsi finit la guerre des Romains avec les Latins. Le roi Tarquin reçut les honneurs du triomphe, pour les victoires qu'il avoit remportées dans cette guerre.

Servius Tullius, sixième Roi de Rome, forma la résolution de réunir toutes les villes des Latins en un même corps de République, tant pour prévenir les guerres civiles, que pour empêcher que les Barbares voisins profitant des dissensions ne les dépouillassent de leur liberté. Dans ce dessein, il assembla les principaux de chaque ville, & leur annonça qu'il vouloit délibérer avec eux sur une affaire de la dernière importance qui regardoit l'intérêt commun de toute la nation.

Aussi-tôt que ceux-ci furent arrivés, il convoqua le Sénat Romain, & fit un discours aux députés des Latins pour les exhorter à la concorde. Il tâcha de leur faire comprendre que

rien n'est plus beau qu'une communauté de plusieurs villes, qui n'ont toutes que les mêmes sentimens & les mêmes vues; qu'au contraire il n'y a rien de si honteux que de voir regner la dissension parmi des peuples que les liens de la parenté devroient unir étroitement; que la concorde est l'appui inébranlable des États les plus foibles, au lieu que la discorde affoiblit les Républiques les plus puissantes. Après ce discours, il leur prouva que les Latins avoient droit de commander aux peuples voisins; qu'étant originairement Grecs c'étoit à eux de donner la loi aux Barbares; mais qu'il appartenoit aux Romains de commander à toute la nation des Latins, comme étant au-dessus des autres non-seulement par la grandeur de leur ville & par l'éclat de leurs belles actions, mais encore par les marques de la faveur des Dieux qui ne les avoient élevés au comble de la gloire, que parce qu'ils les en jugeoient plus dignes que les autres.

Ayant apporté toutes ces raisons, Servius Tullius leur conseilla de faire bâtir à Rome à frais communs, un asyle sacré où les Latins s'assembleroient tous les ans dans le tems dont on conviendroit, pour y tenir une foire, exercer le commerce & offrir des sacrifices tant publics que particuliers, afin que si une ville avoit quelque contestation avec les autres, on pût la terminer à l'amiable au tribunal de toute la nation. Enfin, par toutes ces remontrances & autres semblables, il leur fit si bien comprendre l'avantage qu'ils trouveroient à établir à Rome un tribunal commun, que tous les députés se rangerent de son avis. Ensuite, on ramassa de l'argent dans toutes les villes, & Servius Tullius fit bâtir un temple à Diane sur le mont Aventin, dans l'endroit de Rome le plus élevé. Il dressa lui-même les articles de l'alliance que tous les Latins venoient de conclure. Il fit des loix pour régler le commerce de la foire & les cérémonies de la solemnité. Et afin que le tems ne les effaçât jamais, il érigea une colomne, sur laquelle il fit graver les conventions faites dans l'assemblée & les noms des villes qui y avoient eu part.

La suite de l'histoire fait voir combien cette alliance avec les Latins contribua à la grandeur de Rome, dont elle doubla en quelque sorte les forces, & quel trésor c'est pour un État qu'un Prince habile, véritablement capable de regner, qui a de grandes vues, & qui est attentif à tous les devoirs de la royauté.

Tarquin le superbe, pour se maintenir dans la puissance souveraine qu'il avoit usurpée, voulut s'attacher les plus puissans de chaque ville des Latins, & il en vint à bout par le moyen d'Octavius Mamilius qu'il avoit sçu gagner. Il dépêcha ensuite vers ceux qui

avoient coûtume de s'assembler à Férente pour traiter des intérêts des Latins. Il leur manda de s'y rendre incessamment à un certain jour qu'il leur marqua, & leur fit entendre qu'il vouloit délibérer avec eux sur des affaires de la derniere importance qui regardoient l'intérêt commun des deux nations. Ceux-ci ne manquerent pas de s'y trouver exactement au jour marqué. Tarquin qui les avoit convoqués, ne s'y rendit pas à tems. Après l'avoir attendu le reste du jour, quand on vit qu'il n'arrivoit point, la plûpart des députés prenant ce retardement pour une insulte, commencerent à murmurer hautement, entr'autres Turnus Herdonius. Le lendemain Tarquin arriva ; & informé de ce qui s'étoit passé, il résolut de se venger. Pour cet effet, il accuse Turnus Herdonius d'avoir conspiré contre les députés des Latins, semble en fournir les preuves les plus convaincantes, & fait en conséquenee condamner l'accusé à mort. Toute l'assemblée crut avoir les plus grandes obligations à Tarquin, comme au conservateur d'un nombre infini de personnes du premier ordre. Pour récompense du service important que les Latins croyoient avoir reçu de lui, ils le firent Général de toute la nation aux mêmes conditions qu'on avoit autrefois accordé ce glorieux titre à son ayeul & à Servius Tullius après lui. Ensuite, on grava les articles de cette nouvelle alliance sur des colomnes ; on fit serment sur les victimes qu'on en observeroit religieusement toutes les conditions ; puis l'assemblée se sépara & les députés s'en retournerent.

Après avoir obtenu le titre de Général des Latins, Tarquin députa chez les Herniques & chez les Volsques pour les inviter à faire amitié avec lui & à entrer dans la nouvelle alliance qu'il venoit de conclure. Toute la nation des Herniques accepta ses offres. Mais, il n'y eut que deux villes du païs des Volsques, sçavoir, Échétra & Antium, qui entrerent dans son alliance. Cela étant fait, afin que le traité conclu avec tant de villes ne se rompît jamais, Tarquin crut qu'il étoit à propos d'avoir un temple qui fût commun aux Romains, aux Latins, aux Herniques, & à ceux des Volsques qui avoient accédé à la nouvelle alliance, dans lequel ils s'assembleroient tous les ans pour tenir une foire, célébrer des festins & participer ensemble aux mêmes sacrifices. Le projet fut accepté d'une commune voix par toutes ces nations. Tarquin choisit le lieu du rendez-vous général sur une haute montagne située presqu'au milieu de tous les peuples alliés, & qui dominoit sur la ville d'Albe. Il ordonna qu'on s'y assembleroit chaque année ; que toutes les nations de l'alliance ne feroient pendant ce tems-là aucun acte d'hostilité

l'une envers l'autre; qu'on y offriroit en commun des sacrifices à Jupiter appellé Latiaris, & qu'on y célébreroit des festins en signe d'union. Il régla aussi ce que chaque ville devoit fournir pour les sacrifices, & la part qu'elle y devoit avoir. Quarante-sept peuples se trouvoient à cette solemnité & participoient aux oblations & aux sacrifices. Les Romains en firent long-tems la fête sous le nom de Féries Latines. Les villes qui y avoient part, fournissoient toutes quelque chose; les unes, des agneaux; les autres, des fromages; celles-ci, une certaine quantité de lait; celles-là, quelques autres denrées de cette espece; & comme on y immoloit un taureau au nom de toutes les villes, chacun en avoit un morceau. Au reste, c'étoient les Romains qui présidoient à la solemnité, & qui y offroient les sacrifices pour tous les autres peuples de l'alliance.

Plusieurs années après que Tarquin le Superbe eut été chassé de Rome, avec tous ceux de son parti, les villes Latines abandonnerent l'alliance des Romains, à la sollicitation d'Octavius Mamilius, lequel ayant gagné les premiers de chaque ville, les uns par de belles promesses, les autres par prieres, les engagea à faire une ligue pour le rétablissement des exilés. Des députés de toutes les villes, excepté de Rome, qui étoit la seule qu'on n'avoit point invitée comme de coûtume, s'assemblerent à Férente pour tenir conseil sur les affaires de la guerre, pour délibérer sur les préparatifs nécessaires, & pour élire des Généraux d'armée. M. Valérius, homme consulaire, qui avoit été envoyé vers les peuples voisins pour prévenir les mouvemens contre la République, se rendit à l'assemblée, & se plaignit fortement de ce que les Romains seuls en avoient été exclus. Malgré ses remontrances, on y déclara les Romains infracteurs des traités, & l'on convient de délibérer une autrefois plus à loisir sur les moyens de s'en faire justice.

Peu de tems après, les Fidénates assiégés par les Romains, envoyerent demander aux Latins un prompt secours. Les principaux de la nation assemblerent les députés de chaque ville. On donna audience aux Tarquins & à l'ambassade des assiégés. Ensuite, on demanda aux députés des villes en commençant par les plus âgés & par les plus illustres, de quelle maniere ils croyoient qu'il falloit faire la guerre aux Romains. On délibéra long-tems dans le Conseil, si on devoit la déclarer absolument. Les plus turbulens de l'assemblée furent d'avis qu'il falloit remettre le Roi sur le trône & secourir les Fidénates, ce qu'ils ne faisoient que pour avoir eux-mêmes le principal commandement dans l'armée, & pour parvenir aux premieres

charges, afin d'exécuter de grands desseins. Ce furent sur tout ceux qui aspiroient à la tyrannie, & à s'emparer de la souveraine puissance dans leur païs, qui opinerent à faire la guerre, dans l'espérance que leur entreprise réussiroit par le secours des Tarquins, s'ils étoient une fois rétablis sur le trône de Rome. Les plus riches & les plus modérés conseilloient au contraire de garder le traité d'alliance; ils ne vouloient pas qu'on prît témérairement les armes, & c'étoit-là l'avis que le peuple approuvoit le plus.

Malgré leur opposition & leurs remontrances, ceux qui vouloient la guerre, engagerent enfin l'assemblée à envoyer une ambassade à Rome, pour exhorter cette ville & pour lui conseiller de recevoir les Tarquins & les autres exilés, de leur promettre avec serment l'impunité & une amnistie générale, de rétablir en même-tems le gouvernement sur l'ancien pied, & de rappeller l'armée de Fidenes. Les ambassadeurs avoient ordre d'ajouter que les Latins ne souffriroient pas que leurs parens & leurs amis fussent plus long-tems privés de leur patrie, & que si Rome refusoit d'accepter ces propositions, on tiendroit conseil pour lui déclarer la guerre. Ce n'est pas qu'ils ne sçussent bien que les Romains ne feroient rien de tout cela; mais, ils cherchoient un honnête prétexte pour rompre avec eux, dans l'espérance de gagner pendant ce tems-là, par des graces & de bons offices, ceux qui leur étoient opposés. Ces résolutions prises, ils convinrent de donner un an aux Romains pour délibérer là-dessus, & de faire eux-mêmes pendant ce tems-là les préparatifs de la guerre. Ensuite, on nomma pour l'ambassade ceux que Tarquin voulut, & on renvoya l'assemblée.

L'un des Consuls, ayant introduit dans le Sénat les ambassadeurs des Latins, leur parla en ces termes de l'avis des Sénateurs: « Chers amis & chers » parens, allez dire à la répu» blique des Latins, que le peu» ple Romain n'a jamais voulu » jusqu'ici accorder le rappel » des tyrans, ni aux prieres de » la ville de Tarquinies, ni à » tous les Tyrrhéniens qui sont » venus le demander avec leur » roi Porsena; que loin de se » laisser ébranler par une guer» re des plus cruelles dont ce » Roi le menaçoit, il a mieux » aimé voir ses terres ravagées » & les maisons des laboureurs » réduites en cendre, & qu'il » a soutenu un siege pour la » défense de sa liberté, plutôt » que de se voir obligé par les » ordres de qui que ce fût à » faire ce qu'il ne vouloit pas. » N'avons-nous pas sujet d'être » surpris que vous autres La» tins, qui avez été témoins de » notre constance, veniez ici » nous ordonner de recevoir » les tyrans & de lever le siege » de Fidenes? Comment osez-

» vous nous menacer de la » guerre, si nous refusons de » le faire? Cessez enfin de nous » apporter des raisons frivoles » pour rompre avec nous. Ces» sez de vous servir d'un pré» texte qui n'est pas même spé» cieux; & si vous avez dessein » de rompre absolument les » liens de la parenté pour nous » déclarer la guerre, ne diffé» rez pas davantage. « Le Consul renvoya les ambassadeurs avec cette réponse, & les conduisit hors de la ville.

Cependant, on apprit la réduction de Fidenes, & aussi-tôt toutes les villes Latines furent saisies de crainte, & accuserent les Magistrats d'avoir abandonné leurs alliés. On tint une nouvelle assemblée à Férente. Ceux qui étoient d'avis qu'on prît les armes, particulierement Tarquin, Octavius Mamilius son gendre, & les magistrats d'Aricie, déclamerent si vivement contre les autres qui ne vouloient point de guerre, qu'ayant gagné toute la nation des Latins, ils l'engagerent à lever l'étendard contre le peupele Romain. Mais, afin qu'aucune des villes de cette nation ne trahît la République en faisant sa paix sans la participation des autres, on s'engagea par un serment solemnel à garder l'alliance. En même-tems, on déclara que ceux qui manqueroient à leur parole, seroient regardés comme infracteurs du traité, comme l'objet de la haine publique, & comme les plus dangereux ennemis de l'État.

Les peuples qui signerent le traité, & qui s'engagerent dans la ligue, furent ceux d'Ardée, d'Aricie, de Bovilles, les Bubétains, les Corains, les Cornétains, ceux de Gabies, de Laurente, de Lavinium, de Nomente, de Préneste, de Tibur, de Tusculum, &c.

Octavius Mamilius & Sextus Tarquin qu'on avoit élu Généraux d'armée pour la présente guerre, leverent dans les villes liguées autant de troupes qu'ils jugerent à propos. Mais, afin d'avoir un honnête prétexte de prendre les armes, ils envoyerent à Rome une nombreuse ambassade composée des principaux citoyens de chaque ville. Ces députés, admis à l'audience du Sénat, se plaignirent au nom des Ariciens de ce que dans la guerre qu'ils avoient eu à soutenir contre les Tyrhéniens, la République Romaine non contente d'avoir donné aux ennemis un libre passage sur ses terres, leur avoit encore fourni tous les secours nécessaires pour cette guerre; qu'elle leur avoit donné un asyle après leur déroute; qu'elle avoit même pris un soin particulier de leurs blessés; que cependant les Romains n'ignoroient pas que les Tyrrhéniens en vouloient à toute la nation Latine, & que s'ils avoient une fois emporté d'assaut la ville d'Aricie, rien n'auroit pu les empêcher de réduire toutes les autres sous le

joug

joug de leur domination ; que ſi le peuple Romain vouloit terminer le différent avec les Ariciens au tribunal de toute la nation, & s'en tenir à ce qui ſeroit décidé par les Villes Latines, il n'étoit pas néceſſaire d'en venir à une guerre ouverte ; mais que ſi n'écoutant que ſa fierté ordinaire, il refuſoit les choſes les plus juſtes & les plus raiſonnables à une ville qui lui étoit unie par les liens de la parenté, il pouvoit s'attendre que les Latins réuniroient toutes leurs forces pour tomber ſur lui & pour tirer vengeance de ce refus.

Sur ces propoſitions des ambaſſadeurs Latins, le Sénat comprit que pour terminer le différent qu'il avoit avec les Ariciens, il ſeroit dangereux de s'en rapporter au jugement des ennemis du peuple Romain, & qu'étant juges & accuſateurs dans la même cauſe, ils pourroient paſſer les bornes de la juſtice pour lui impoſer des conditions trop onéreuſes. Ce fut ce qui le détermina à accepter la guerre.

On nomma alors pour la première fois un Dictateur. Le choix tomba ſur T. Largius. Dès que ce Général eut fait tous les préparatifs néceſſaires pour cette guerre, il ſe mit en campagne à la tête d'une nombreuſe armée qu'il poſta en trois différens endroits par où il croyoit que les Latins pouvoient paſſer.

Perſuadé que c'étoit le devoir d'un habile Général, non-ſeulement de ſe fortifier lui-même, mais encore d'affoiblir les ennemis, & de tendre à terminer les guerres ſans combat, quand il le peut faire, ou au moins avec très-peu de perte s'il eſt poſſible, & que les plus dangereuſes de toutes les guerres ſont celles qu'on eſt contraint de faire à ſes propres parens & à ſes amis, T. Largius crut qu'il valoit mieux terminer celle-ci à l'amiable qu'à la rigueur. Il députa ſecrétement vers les principaux des Latins quelques perſonnes non ſuſpectes, pour les engager à faire la paix. En même-tems, il envoya des Ambaſſadeurs tant aux villes en particulier qu'à toute la nation. Il n'eut pas grand'peine à les diviſer de ſentiment ; en ſorte que tous les Latins ne ſe portoient plus avec la même ardeur à faire la guerre. Voici les careſſes qu'il employa pour les gagner, & & les bons offices qui contribuerent le plus à les faire ſoulever contre leurs chefs. Octavius Mamilius & Sextus Tarquin, qui commandoient l'armée des Latins en qualité de Généraliſſimes, étoient alors à Tuſculum avec leurs troupes, & ſe diſpoſoient à venir aſſiéger Rome ; mais, comme ils tardoient fort long-tems à ſe mettre en marche, ſoit qu'ils attendiſſent des troupes auxiliaires qui n'étoient pas encore arrivées au camp, ſoit que les entrailles des victimes ne leur

fussent pas favorables, quelques compagnies de soldats se détacherent du corps de l'armée pour faire le dégât sur les terres des Romains. T. Largius qui en fut averti, envoya contr'eux l'élite de la cavalerie & de l'infanterie légere sous le commandement de Clœlius. Celui-ci les attaqua à l'improviste, en tua quelques-uns qui oserent lui tenir tête, & fit prisonniers de guerre tous ceux qui rendirent les armes. Le Dictateur les fit guérir de leurs blessures; il les traita avec toute la douceur possible afin de gagner leur cœur; & sans exiger de rançon il les renvoya tous à la ville de Tusculum, avec une ambassade composée des plus illustres Romains, qui firent si bien par leurs sollicitations, que l'armée des Latins se retira, & que leurs villes conclurent une treve d'un an.

Lorsque ce terme fut expiré, on fit de part & d'autre de grands préparatifs pour la guerre. Tous les Romains s'y portoient d'eux-mêmes avec beaucoup d'ardeur; mais, il n'en étoit pas de même des Latins, dont la plûpart y étoient contraints malgré eux. Car, Sextus Tarquin & Octavius Mamilius avoient gagné presque tous les Magistrats des villes par des présens & par de belles promesses. Ils avoient même exclu de l'administration des affaires de l'État tous les Plébeiens qui ne vouloient point de guerre, ensorte qu'on n'avoit plus la liberté de parler. Ainsi, il y en eut un grand nombre qui furent obligés d'abandonner leurs villes pour se réfugier chez les Romains, parce qu'ils ne pouvoient souffrir qu'on les traitât d'une façon si indigne. Les plus puissans des villes Latines, bien loin de les retenir, favorisoient leur retraite, & étoient fort aises que ceux qui leur étoient opposés, prissent parti chez leurs ennemis mêmes. Les Romains les reçurent à bras ouverts. Ils incorporerent dans les centuries de Rome & dans les troupes destinées pour garder la ville, tous ceux qui se réfugierent chez eux avec leurs femmes & leurs enfans. Pour les autres, ils les mirent dans les châteaux qui étoient aux environs de Rome, & les distribuerent dans différentes colonies; précaution nécessaire pour les empêcher d'exciter des révoltes.

Dans ces conjonctures, on fut d'avis de remettre l'autorité souveraine entre les mains d'un seul homme qui ne fût point comptable de sa conduite. A. Postumius, le plus jeune des Consuls, fut élu Dictateur par T. Virginius son collegue. Ce Général avoit à peine fait tous les préparatifs, que ses espions vinrent lui dire que les Latins s'étoient mis en campagne avec toutes leurs troupes. Peu de tems après, il en vint d'autres lui annoncer qu'ils avoient pris d'assaut une certaine place forte appellée Corbion. Il n'y avoit

qu'une médiocre garnison Romaine, qu'ils avoient toute taillée en pieces. Ils se servoient de cette place comme d'un lieu de refuge d'où ils sortoient pour faire des courses. Cependant, ils ne prirent pas beaucoup de bétail ni d'esclaves dans les campagnes, excepté ce qu'ils en trouverent dans Corbion. Les laboureurs avoient eu la précaution de se retirer long-tems auparavant dans les forts voisins avec tout ce qu'ils avoient pu emporter ou mener avec eux. Mais, en revanche, les ennemis brûlerent leurs maisons qu'ils trouverent désertes, & firent un dégât si affreux, qu'ils désolerent tout le plat-païs. Étant déjà en campagne, il leur étoit venu d'Antium, la plus célebre ville des Volsques, un renfort de nouvelles troupes, des armes, du bled & d'autres provisions pour la guerre. Ce puissant secours ranima leur courage, & leur fit espérer qu'à l'exemple d'Antium le reste des Volsques se joindroit bientôt à eux contre les Romains.

Sur cette nouvelle, A. Postumius se mit promptement en marche, avant que toute l'armée ennemie fût rassemblée. Il fit si grande diligence en une nuit, qu'il arriva auprès du camp des Latins situé dans un poste avantageux, près du lac appellé Régille. Il se campa sur une haute colline de difficile accès, qui commandoit le camp des Latins, & qui devoit lui donner un grand avantage sur eux s'il y fût resté. Leurs Généraux, Octavius Mamilius & Sextus Tarquin, qui étoient alors campés séparément, réunirent leurs troupes en un même endroit. Ils tinrent conseil avec les Colonels & les Capitaines pour voir de quelle maniere ils devoient faire la guerre, les sentimens furent fort partagés. Les uns pensoient que les troupes du Dictateur s'étant emparées du poste avantageux de la montagne, c'étoit moins une marque d'intrépidité que de crainte, & qu'il falloit promptement les attaquer pendant qu'elles étoient épouvantées. Les autres opinoient à les tenir assiégées avec une partie de l'armée Latine, tandis que le reste iroit assiéger la ville de Rome, qu'il auroit été facile de surprendre, parce que les meilleures troupes des Romains en étoient sorties. D'autres enfin vouloient qu'on attendît le secours des Volsques & des autres alliés, & qu'on préférât le parti le plus sûr au plus hardi. Ils disoient que pendant ce délai leurs affaires deviendroient meilleures, & qu'au contraire les Romains n'en retireroient aucune utilité. Tandis qu'ils tenoient le conseil de guerre, T. Virginius l'autre Consul, qui avoit fait une prompte marche la nuit précédente, parut tout à coup avec un corps de troupes, & vint se camper séparément du Dictateur, sur une autre croupe de montagne fort

escarpée. De cette maniere, les Latins qui avoient le Dictateur à leur droite, & le Consul à leur gauche, se voyoient assiégés de toutes parts, sans pouvoir sortir sur les terres de l'ennemi. Là-dessus, leurs Généraux qui n'avoient cherché que leurs sûretés, furent saisis de crainte, & commencerent à appréhender que la guerre tirant trop en longueur, ils ne fussent contraints de consumer toutes leurs provisions qui ne pouvoient pas aller bien loin.

A. Postumius, qui fut informé de l'embarras où ils étoient, & qui connoissoit d'ailleurs leur peu d'expérience dans la guerre, détacha son Lieutenant général T. Æbutius avec l'élite de la cavalerie & de l'infanterie légere. Il lui ordonna de s'emparer d'une montagne qui commandoit le chemin par où devoient passer les provisions qu'on apportoit aux Latins. Celui-ci se mit en marche pendant la nuit. Il passa avec ses troupes à travers une forêt où il n'y avoit aucun chemin frayé, & avant que les ennemis s'en apperçussent, il s'empara de la montagne. Quand les Généraux des Latins apprirent que l'ennemi s'étoit aussi rendu maître des postes qu'ils avoient laissés derriere eux, & qu'à la faveur de cette hauteur dont il s'étoit emparé, il leur ôtoit toute espérance de recevoir des vivres, parce qu'il fermoit tous les passages, ils résolurent de chasser les Romains de cette montagne, avant qu'ils eussent eu le tems de s'y fortifier. Sextus Tarquin, à la tête de la cavalerie, y courut à toute bride, très-persuadé que la cavalerie Romaine ne pourroit pas tenir contre lui. Cependant, les Romains l'attendirent de pied ferme. Il fut repoussé plusieurs fois, & retourna plusieurs fois à la charge. Enfin, voyant que l'avantage de ce poste rendoit les ennemis infiniment supérieurs, parce qu'ils combattoient du haut de la montagne, au lieu qu'il n'y avoit que des blessures à gagner pour ses troupes qui étoient obligées de livrer l'attaque de bas en haut, & que d'ailleurs les Romains venoient de recevoir un renfort de l'élite de l'infanterie, qu'A. Postumius leur avoit envoyé en diligence, il fut obligé de se retirer dans son camp, sans avoir rien fait. Les Romains entierement maîtres de la montagne, s'y fortifierent sans que personne les inquiétât, & y resterent comme en garnison. Mais, Sextus Tarquin & Octavius Mamilius résolurent de ne pas tarder davantage à décider l'affaire par un combat sanglant. En même-tems, le Dictateur des Romains qui d'abord avoit eu dessein de terminer la guerre sans combat, & qui s'étoit flatté de venir à bout des ennemis dont il connoissoit le peu d'expérience & qu'il avoit réduits dans une affreuse disette, changea entie-

-rement d'avis & prit le parti de livrer bataille pour la raison que nous allons dire.

La cavalerie qui gardoit les avenues, arrêta quelques couriers qui apportoient des lettres de la part des Volsques aux Généraux des Latins. Elles leur donnoient avis que dans trois jours au plus tard il leur viendroit un gros corps de troupes auxiliaires des Volsques & des Herniques. Cette nouvelle obligea les généraux Romains à se disposer promptement au combat & à changer leurs premières résolutions.

On donna de part & d'autre le signal de la bataille, & les armées s'avançant entre les deux camps se rangerent en cet ordre. Sextus Tarquin commandoit l'aîle gauche des Latins; Octavius Mamilius, la droite; & Titus, un des fils de Tarquin, étoit à la tête du corps de bataille, où étoient les transfuges & les exilés Romains. La cavalerie étoit divisée en trois escadrons, dont deux étoient distribués dans les deux aîles, & l'autre dans le corps de bataille. Du côté des Romains, T. Æbutius général de la cavalerie commandoit l'aîle gauche; il avoit en tête Octavius Mamilius, l'aîle droite avoit pour chef le consul T. Virginius, qui étoit opposé à Sextus Tarquin. Le dictateur A. Postumius commandoit en personne le corps de l'armée contre Titus Tarquin & les exilés qui étoient avec lui. Le nombre des soldats qui combattirent alors, étoit du côté des Romains de vingt-quatre mille hommes d'infanterie & de trois mille cavaliers; du côté des Latins, de quarante mille hommes de pied & de trois mille chevaux. Quand on fut sur le point d'en venir aux mains, les chefs de l'armée Latine employerent les discours & les prieres pour exhorter leurs soldats à combattre avec valeur. Le Dictateur, au contraire, voyant les siens épouvantés par la multitude des ennemis qui leur étoient de beaucoup supérieurs en nombre, s'efforça de les rassurer.

L'infanterie légere & la cavalerie, tant des Romains que des Latins, donna le premier assaut. Ensuite, marcha le corps de bataille, composé de l'infanterie pesamment armée. Tous étoient équipés & rangés de la même manière. Le premier choc fut sanglant, les deux armées se mêlerent & combattoient vigoureusement de main à main & corps à corps. Ni les uns ni les autres ne s'étoient attendus à un combat si acharné. Chacun s'étoit flatté d'épouvanter l'ennemi dès le premier choc. Les Latins, se fiant sur la multitude de leur cavalerie, espéroient que dès qu'elle donneroit, elle enfonceroit celle des Romains. Les Romains, de leur côté, croyoient que leur intrépidité à affronter les dangers jetteroit la terreur parmi les troupes Latines. Mais, les uns & les autres se voyant trompés dans

leur attente, & ne mettant plus l'espérance de leur salut & de la victoire dans l'épouvante des ennemis, mais dans leur propre valeur, se battirent avec une ardeur incroyable.

La fortune du combat fut long-tems douteuse ; elle se rangea tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. D'abord, le corps de l'armée Romaine, où combattoit le dictateur A. Postumius, escorté de l'élite de la cavalerie, repoussa vigoureusement les ennemis, après que Titus Tarquin eut été blessé si dangereusement d'un coup de dard à l'épaule droite, qu'il ne pouvoit plus se servir de sa main. Je sçais, dit Denys d'Halicarnasse, que Licinius, Gellius & les autres qui les ont copiés, prétendent que c'étoit le roi Tarquin qui fut blessé dans cette occasion, comme il combattoit à cheval. Mais, ajoute Denys d'Halicarnasse, ces Historiens n'ont pas fait réflexion que ce fait n'est ni probable, ni même possible, puisqu'au tems de cette bataille Tarquin n'avoit guere moins de quatre-vingt-dix ans. Titus Tarquin étant donc tombé de cheval par la violence du coup qu'il avoit reçu, ses troupes combattirent un peu de tems; ensuite, on l'emporta hors de la mêlée encore vivant. Cet accident fit perdre courage à ceux qui combattoient sous ses enseignes. L'épouvante les saisit, & ne pouvant plus résister aux Romains qui les enfonçoient, ils furent obligés de lâcher pied. Sextus, l'autre fils de Tarquin, s'en apperçut. Il accourt à leur secours avec l'élite de la cavalerie, soutenue des exilés de Rome. Les fuyards se rallient, leur courage s'anime, ils retournent à la charge, soutiennent l'effort des ennemis, & se battent avec une nouvelle vigueur.

Pendant que cela se passoit, les Généraux T. Æbutius & Octavius Mamilius combattoient avec une ardeur incroyable, animant & soûtenant leurs troupes, & renversant tout ce qui se présentoit devant eux. Après avoir long-tems disputé l'avantage, ils se provoquerent l'un l'autre à un combat singulier, où ils reçurent tous deux des coups violens, quoique leurs blessures ne fussent pas mortelles. Le Général de la cavalerie Romaine porta à Octavius Mamilius un coup de lance dans la poitrine à travers sa cuirasse, & Octavius Mamilius lui perça le bras droit par le milieu ; de sorte qu'étant tombé tous deux de cheval, on les emporta hors de la mêlée.

Le vieillard M. Valérius, qui étoit alors pour la seconde fois lieutenant-colonel, prit la place de T. Æbutius son commandant, & remena la cavalerie à la charge. Mais, la cavalerie des exilés de Rome & l'infanterie légere étant accourues au secours, il fut bientôt repoussé après avoir tenu ferme un peu de tems. Octavius Mamilius, déjà revenu de ses blessures,

retourna auſſi à la charge avec un gros de cavalerie & d'infanterie légere. Dans ce combat, le lieutenant-colonel M. Valérius, qui avoit le premier triomphé des Sabins, & ranimé les troupes Romaines abattues par l'échec qu'elles avoient reçu dans la bataille qui leur fut livrée par les Tyrrhéniens, fut percé d'un coup de pique, & tomba ſur le champ de bataille, avec un grand nombre de braves Romains. Le combat ſe renouvella plus que jamais autour de ſon corps. Ses neveux, Publius & Marcus, fils de Poplicola, le défendirent de toutes leurs forces pour empêcher qu'on ne le dépouillât. Ils ordonnerent à ſes écuyers de l'emporter dans le camp pendant qu'il avoit encore quelque ſouffle de vie. Pour eux, ils ſe jetterent avec ardeur au plus fort de la mêlée, où ayant été inveſtis par les exilés & atteints de pluſieurs coups, ils moururent tous deux ſur la place.

Après cette défaite, l'armée Romaine fut enfoncée depuis l'aîle gauche juſqu'au corps de bataille, avec tant de violence que les ſoldats gardoient à peine leurs rangs. Mais, le Dictateur qui s'apperçut de la fuite des ſiens, alla promptement à leur ſecours avec ſa cavalerie. En même-tems, il ordonna à T. Herminius, un des lieutenans, de ſe poſter derriere les fuyards pour les arrêter & pour paſſer au fil de l'épée tous ceux qui n'obéiroient pas. Il pouſſa lui-même ſon cheval à toutes jambes, & ſe jetta avec ſes plus brâves cavaliers à travers les ennemis. Le choc fut ſi violent que les Latins ne pouvant ſoûtenir ſa fureur, il en tua un grand nombre & mit le reſte en fuite.

Dans le même tems, T. Herminius, qui avoit raſſemblé les fuyards, tomba ſur le bataillon d'Octavius Mamilius, & étant aux priſes avec ce Général, un des plus grands & des plus forts hommes de ſon ſiecle, il le tua de ſa propre main; mais, tandis qu'il s'arrête à le dépouiller, il reçoit lui-même de quelque ſoldat un coup d'épée dans le côté, dont il tombe mort ſur la place. Cependant, Sextus Tarquin, qui commandoit l'aîle gauche des Latins, tenoit toujours bon & enfonçoit l'aîle droite de l'armée Romaine; mais, lorſqu'il vit paroître tout d'un coup A. Poſtumius avec ſes eſcadrons victorieux, perdant toute eſpérance, il ſe jette tête baiſſée au milieu des ennemis, où étant enveloppé par la cavalerie Romaine & par l'infanterie légere, attaqué de toutes parts comme une bête féroce au milieu des traits, il tomba mort ſur le champ de bataille après avoir ſacrifié beaucoup de monde à ſon déſeſpoir, & vendu ſa vie bien chérement.

Les Généraux des Latins ayant été tués dans ce combat, le reſte de l'armée prit la fuite,

& les Romains devenus maîtres de leur camp que la garnison avoit abandonné, y trouverent un gros butin. C'est ici un des plus terribles échecs que les Latins aient reçu. Aussi s'en ressentirent-ils fort long-tems. Ils n'avoient jamais perdu tant de monde dans aucun combat, puisque de quarante mille hommes d'infanterie & de trois mille chevaux qu'ils avoient, il ne s'en sauva que dix mille.

Peu de jours après, on vit arriver à Rome des Ambassadeurs de toutes les villes Latines, qui s'étoient opposées à la guerre. Ils portoient des couronnes & des branches d'olivier en qualité de supplians. Dès qu'on les eut introduits dans le Sénat, ils protesterent que les chefs de la nation étoient cause de la guerre; que le peuple n'y avoit point d'autre part que d'avoir obéi à de mauvais Magistrats, qui ne cherchoient que leur propre intérêt; que cette faute étant involontaire, elle ne méritoit point de reproche; mais que d'ailleurs chaque ville en avoit été assez punie par la défaite de ses meilleures troupes; perte si générale, qu'il n'y avoit pas une famille qui ne s'en ressentît.

Après cela, ils demanderent en grace qu'on eût égard à leurs soumissions, puisqu'ils se rendoient d'eux-mêmes. Ils protesterent en même-tems que loin de disputer l'empire aux Romains ou de prétendre à l'égalité, ils vouloient toujours être, & leurs alliés, & leurs sujets, n'attribuant qu'à la seule valeur des troupes Romaines tout l'avantage que la fortune leur avoit donné sur les Latins. Vers la fin de leur harangue, ils conjurerent les Romains d'avoir égard aux liens de la parenté & au zele ardent avec lequel ils étoient autrefois entrés dans leur alliance. Ils déplorerent la triste destinée de ceux qui n'avoient commis aucune faute, & qui étoient en bien plus grand nombre que les coupables. A chaque point de leur discours, ils répandoient des torrens de larmes, embrassoient les genoux de tous les Sénateurs & mettoient aux pieds d'A. Postumius les marques de supplians dont ils étoient revêtus; en sorte que toute l'assemblée ne put s'empêcher d'être sensible à leurs prieres & à leurs sanglots.

Lorsqu'ils furent sortis du Sénat, & que ceux qui avoient coûtume de dire leur avis, eurent obtenu permission de parler, T. Largius qui le premier avoit été nommé Dictateur l'année précédente, prit la parole, & fit voir entre autres choses, que l'Empire le mieux établi & le plus durable consiste à retenir les peuples dans les bornes du devoir plutôt par des bienfaits qui gagnent leur cœur que par des châtimens qui n'impriment que la crainte, parce que la nature nous force, pour ainsi dire, à haïr tout ce

que nous craignons. Enfin, il proposa aux Sénateurs les glorieux exemples de leurs ancêtres, qui s'étoient acquis tant de louanges. Il fit le détail de toutes les villes qu'ils avoient prises sans les raser, sans passer les jeunes gens au fil de l'épée, & sans les réduire en servitude; observant qu'ils avoient mieux aimé en faire des colonies Romaines, & que c'étoit en accordant le droit de bourgeoisie à tous les vaincus qui vouloient s'établir à Rome, qu'ils avoient si considérablement agrandi cette ville. Il conclut en disant qu'il falloit renouveller avec la république des Latins le traité fait les années précédentes, & oublier entierement toutes les fautes que leurs villes avoient commises.

Le Dictateur approuva le sentiment de T. Largius, & personne n'y ayant formé d'opposition, on rappella les Ambassadeurs pour leur donner réponse. Quand ils furent entrés, A. Postumius leur parla; & après leur avoir fait de vifs reproches sur leur méchanceté incorrigible, & sur la mauvaise foi dont il avoient donné tant de marques : » Vous mériteriez, » leur dit-il, qu'on vous traitât » avec la dernière dureté, & » qu'on vous fît ressentir tous » les maux que vous vouliez nous faire, si vous eussiez réussi dans les pernicieux » projets que vous avez formés » tant de fois contre nous. » Mais, les Romains ne sont » pas hommes à user rigoureusement de leurs droits, sans » avoir égard aux liens de la » parenté. Sensibles d'ailleurs » au repentir des Latins qui ont » eu recours à leur clémence, » ils sont portés à vous pardonner encore cette dernière » faute. Ils le font par respect » pour les Dieux, protecteurs » des droits de la parenté, & » pour ne se pas montrer ingrats » envers la fortune, qui, quoique toujours changeante & » incertaine, leur a accordé la » victoire. Retournez-vous-en » donc en toute liberté. Quand » vous aurez rendu les prisonniers, livré les déserteurs, & » chassé de vos terres les exilés, vous pourrez nous envoyer des Ambassadeurs pour » traiter de la paix & conclure » une alliance. Nous leur accorderons tout ce qui sera » juste & raisonnable. « Les Ambassadeurs s'en allerent avec cette réponse.

Quelques jours après, ils renvoyerent les prisonniers, & chasserent de toutes leurs villes Tarquin & les autres exilés; puis ils revinrent promptement à Rome, où ils amenerent les déserteurs chargés de chaînes. En récompense, ils obtinrent du Sénat de rentrer dans l'ancienne amitié & dans l'alliance des Romains; on renouvella les sermens qui avoient été faits autrefois par les hérauts d'armes. Le nouveau traité étoit conçu en des termes qui paroissent remarquables. » Que la paix entre

» les Romains & tous les peu- » ples Latins dure autant de » tems que le ciel & la terre » seront dans leur situation ; » que les uns ni les autres ne se » fassent jamais la guerre; qu'ils » n'appellent point d'ennemis » étrangers; que jamais l'un des » deux peuples ne donne pas- » sage sur ses terres à quicon- » que viendroit pour insulter » l'autre ; qu'ils se prêtent mu- » tuellement secours, & qu'ils » unissent toutes leurs forces » dans les guerres, que de part » ou d'autre ils auront à sou- » tenir; que les dépouilles qu'ils » prendront sur l'ennemi, en » combattant sous les mêmes » enseignes, soient partagées » également entr'eux ; que les » différens qui naîtront entre » les particuliers au sujet des » contrats qu'ils auront passés » ensemble, se terminent en » dix jours au tribunal de la » nation chez laquelle aura été » passé le contrat. Il ne sera » permis de rien ajouter aux » conditions de ce traité, ni » d'en rien retrancher, sans le » consentement unanime de » tous les Romains & de tous » les Latins. Les deux peuples » jureront par ce qu'il y a de » plus saint de garder religieu- » sement les conventions de ce » traité. »

Les Latins demeurerent cons-tamment attachés au peuple Ro-main pendant près de cent ans. Ils ne se souleverent que vers l'an de Rome 366, & 386 avant Jésus-Christ. On leur accorda la paix plusieurs années après. Mais, ils se souleverent de nouveau dans la suite, & voici à quelle occasion. L'an de Rome 414, & 338 avant Jesus-Christ, les Samnites ayant fait un traité d'alliance avec les Romains, allerent attaquer les Sidiciniens. Ceux-ci, pour se mettre en sûreté, eurent recours aux Romains, & leur offrirent de se soumettre à eux. Leur proposition ne fut point acceptée, sous prétexte qu'elle n'étoit l'effet que de l'extrême nécessité où ils étoient réduits. Sur ce refus, les Sidiciniens se tournerent du côté des Latins, qui avoient déjà pris les armes de leur propre chef. Les Campaniens se joignirent aussi aux Latins. Une armée considérable, formée de ces trois peuples, entra sur les terres des Samnites, & après les avoir ravagées par le fer & par le feu, en sortit.

Leur retraite laissa aux Samnites le tems d'envoyer à Rome des députés vers le Sénat, pour le prier de vouloir bien défendre aux Latins & aux Campaniens, puisqu'ils étoient sous leur domaine, d'attaquer les Samnites, & en cas de désobéissance, de les réduire à leur devoir par la force des armes. La réponse qui leur fut rendue étoit obscure & ambigue, parce que les Romains ne vouloient pas avouer clairement qu'ils ne disposoient plus des Latins comme autrefois, & qu'ils craignoient de les aliéner entiere-

ment en prenant un ton de hauteur. Ils déclarerent donc qu'ils pouvoient bien défendre aux Campaniens, qui étoient leurs sujets, toutes hostilités contre les Samnites ; mais que pour les Latins, il n'y avoit dans le traité fait avec eux aucune clause qui les empêchât de faire la guerre à qui il leur plairoit.

Cette réponse, qui effraya les Campaniens, leur fit lever le masque, & rendit les Latins, qui sentirent qu'on les craignoit, plus fiers que jamais. Ainsi, convoquant de fréquentes assemblées sous prétexte de la guerre contre les Samnites, les principaux de la nation prenoient entr'eux des mesures pour la faire aux Romains ; & les Campaniens entrerent dans leurs vues. Quelque soin qu'on eût pris de rendre ces délibérations secretes, afin de pouvoir surprendre les Romains, ceux-ci en furent avertis ; & pour se mettre en état de soutenir une guerre aussi considérable que celle dont ils étoient menacés, ils nommerent sur le champ de nouveaux Consuls, ayant pour cela avancé le tems de l'élection.

Quoique la défection des alliés & de tout le peuple Latin ne fût point douteuse, les Romains cependant, comme s'il ne se fût point agi de leurs propres intérêts, mais uniquement de ceux des Samnites, manderent dix des principaux d'entre les Latins, dont étoient les deux Préteurs en charge, L. Annius de Sétia & L. Numicius de Circeies, [ces deux villes étoient l'une & l'autre colonies Romaines] pour recevoir les ordres qu'on jugeroit à propos de leur donner. Les deux Préteurs, avant que de partir pour Rome, convoquerent l'assemblée pour sçavoir ce qu'ils auroient à répondre aux ordres qu'ils se doutoient bien qu'on leur signifieroit. Les avis étant fort partagés, L. Annius prit la parole, & dit : » Quoique moi-» même j'aie proposé de déli-» bérer sur la réponse qu'il » convient de faire aux Ro-» mains, je crois qu'il ne s'a-» git pas tant ici d'examiner ce » qu'il faut dire, que ce qu'il » faut faire. Quand nous au-» rons pris déterminément no-» tre parti, il sera aisé d'ajus-» ter les paroles aux actions. » Si nous sommes assez lâches » pour souffrir encore aujour-» d'hui, sous l'ombre & le nom » d'alliance, un honteux escla-» vage, il n'y a point a déli-» bérer, il faut répondre aux » Romains qu'au premier signal » de leur part nous mettrons » bas les armes. Mais, s'il nous » reste quelque sentiment d'hon-» neur & d'amour de la liber-» té, si nous nous souvenons » que le traité conclu avec eux » est un traité d'égal à égal, » si nous faisons réflexion que » nos troupes composent la » moitié de leurs armées, pour-» quoi, où il y a égalité de » forces, n'y auroit-il pas

» égalité d'autorité ? En un mot, » & c'est où je réduis tout mon » avis, pourquoi des deux » Consuls, l'un ne sera-t-il pas » pris des Latins, comme l'au- » tre des Romains? Si jamais il » y a eu une occasion favora- » ble de nous mettre en posses- » sion d'une parfaite égalité, » c'est la conjoncture où nous » nous trouvons. Vous avez » fait essai de leur patience » en plusieurs occasions, mais » sur-tout en leur refusant les » troupes que vous aviez coû- » tume de leur fournir depuis » près de deux cens ans. Ils » l'ont souffert tranquillement. » D'où pensez-vous que leur » vienne une telle modération, » sinon de la connoissance » qu'ils ont de leurs forces » & des nôtres ? Ils vous crai- » gnent, & la réponse que je » sçais qu'ils ont faite aux Sam- » nites, marque bien claire- » ment qu'ils ne comptent plus » que le Latium soit sous leur » dépendance. Si quelqu'un » craint ici d'être le porteur » de ce que je propose, je m'of- » fre moi-même pour aller le » leur signifier, non-seulement » en présence du peuple Ro- » main & du Sénat, mais en » présence & sous les yeux de » leur Jupiter Capitolin. Là, je » leur déclarerai en votre nom, » que, s'ils veulent nous avoir » pour amis & pour alliés, ils » nous cedent une des places de » Consuls, & composent un Sé- » nat mi-parti de Romains & de » Latins. « Ce discours fut généralement applaudi, & L. Annius chargé de faire & de dire tout ce qu'il trouveroit convenable à l'honneur & à l'intérêt du peuple Latin.

Quand les députés furent arrivés à Rome, le Sénat leur donna audience dans le Capitole. Le Consul T. Manlius leur déclara au nom de toute la compagnie, que les Samnites étoient alliés de Rome, & qu'ainsi ils eussent à ne leur point faire la guerre. Alors, L. Annius, parlant, non avec la gravité & la modération d'un député, mais du ton d'un vainqueur qui auroit pris de vive force le Capitole : » Vous de- » veriez bien, Romains, dit-il » en s'adressant à T. Manlius » & aux Sénateurs, au moins à » présent que vous voyez à quel » point de grandeur & de puis- » sance est parvenu le peuple » Latin, & par ses propres for- » ces, & par celles de ses al- » liés, ne plus prendre avec » nous un ton de maître. Puis- » que vous ne pouvez vous ré- » soudre à mettre fin à votre » impérieuse domination, nous » serions pleinement en droit » d'user de nos armes pour nous » mettre nous-mêmes en liberté. » Néanmoins, comme sortis » d'un même sang, nous vou- » lons bien, en considération » d'un lien toujours respecta- » ble, prendre des voies d'ac- » commodement, &, puisqu'il » a plu aux Dieux d'égaler les » forces des deux peuples, vous » proposer des conditions de

» paix qui égalent aussi leur » pouvoir & leur autorité. Il faut » donc que de vos deux Con- » suls, l'un soit tiré de Rome, » & l'autre du païs Latin ; & » que le nombre de vos Séna- » teurs soit également partagé » entre vous & nous, ensorte » que les Romains & les Latins » ne fassent plus désormais » qu'un seul peuple & une seu- » le République. Et afin qu'il » y ait un siege commun & uni- » que de l'Empire, & que les » deux peuples portent le mê- » me nom, comme il est abso- » lument nécessaire que l'un » cede cet honneur à l'autre, » nous consentons, pour le » bien de la paix, que Rome » devienne notre patrie commu- » ne, & que nous soyons tous » appellés Romains. «

Le Consul T. Manlius, qui n'étoit pas d'un caractère moins fier ni moins haut que le député Latin, entra en fureur à un tel discours, & déclara que si les Sénateurs étoient assez dépourvus de raison & de sens commun pour accepter de pareilles conditions, il viendroit au Sénat avec un poignard, & tueroit de sa propre main quiconque des Latins auroit osé y prendre place. Puis se tournant vers la statue de Jupiter : » Grand » Dieu, s'écria-t-il, écoutez » la proposition criminelle & » impie qu'on nous fait. Quoi! » Vous verrez dans votre saint » temple des Consuls étrangers! » Est-ce donc-là, Latins, le » traité que Tullus, roi de Ro- » me, a fait avec les Albains vos » peres, ou celui que Tarquin » a renouvellé avec vous? Ap- » paremment que le souvenir » de la bataille du lac de Ré- » gille s'est effacé de votre es- » prit. Avez-vous pu oublier » ainsi, & vos anciennes défai- » tes, & nos signalés bienfaits? «

Après que T. Manlius eut achevé de parler, le Sénat ne fit pas moins paroître d'indignation que son chef; & comme, tantôt les Consuls, tantôt les Sénateurs imploroient les Dieux témoins des traités & des alliances, on prétend qu'on entendit sortir de la bouche de L. Annius une parole de mépris & d'insulte contre Jupiter. Ce qui est certain, c'est que sortant du vestibule du temple brusquement & avec précipitation, il tomba du haut des degrés en bas & se heurta si violemment la tête contre les pierres, qu'il perdit connoissance, & même, selon quelques Auteurs, expira sur le champ. D'autres ajoutent que pendant que les Sénateurs imploroient la vengeance des Dieux, on entendit un coup de tonnerre, qui fut suivi d'un grand orage. Tout cela peut être vrai, dit Tite-Live, mais peut aussi avoir été accommodé au théatre pour embellir le récit, & pour rendre manifeste & comme présente sous les yeux la vengeance divine. En effet, c'est la coûtume des Anciens de jetter du merveilleux dans les évenemens singuliers & remarquables.

T. Manlius chargé par le Sénat de reconduire les députés, voyant par terre L. Annius, s'écria de maniere qu'il fut entendu & du peuple & du Sénat : » Nous sommes exaucés. » Le ciel se déclare pour nous. » Oui, il y a une Providence; » il y a un Jupiter sensible aux » prieres qu'on lui adresse. Ne » craignez point, Romains, » de prendre des armes, que » les Dieux mêmes vous mettent » en main. Je coucherai par » terre & traiterai les légions » des Latins, comme vous » voyez que les Dieux ont traité » leur chef. « Ce discours remplit le peuple d'une telle animosité contre les Latins que sans la présence des Magistrats qui avoient ordre d'accompagner les députés, le droit des gens ne les auroit pas mis en sûreté. La guerre contre les Latins fut ordonnée. Les Consuls ayant levé deux armées, auxquelles se joignit celle des Samnites, partirent sur le champ, & allerent camper près de Capoue, où étoit le rendez-vous des Latins & de leurs alliés.

La bataille se donna près du mont Vesuve. Dans le fort de l'action, le Consul P. Décius se dévoua pour le salut de l'armée; & dès qu'il fut tombé mort par terre, les Romains remplis de confiance, comme ayant mis les Dieux de leur côté, recommencerent le combat avec un nouveau courage & une nouvelle ardeur. Jusques-là il n'y avoit encore eu que les deux premières lignes, c'est-à-dire, les Hastaires & les Princes, qui eussent eu part à l'action. Les Triaires, qui formoient la troisieme ligne, appuyés sur leur genou droit, attendoient l'ordre du Consul pour agir. T. Manlius, ayant appris la mort de son Collegue, & voyant que les Latins avoient de l'avantage en quelques endroits par la supériorité du nombre, douta quelques momens s'il n'étoit pas tems de faire agir les Triaires; mais, bientôt après, jugeant qu'il valoit mieux les réserver pour la fin de l'action, il se contenta de faire avancer de la troisième ligne à la première, quelques troupes légerement armées. Les Latins, qui crurent que c'étoit le corps entier des Triaires, firent aussi marcher les leurs. Ceux-ci combattirent long-tems avec beaucoup d'ardeur, & quoique leurs lances fussent brisées, ou émoussées par la pointe, & eux-mêmes extrêmement fatigués, cependant, par des efforts redoublés, ils commençoient à enfoncer les Romains, & ils se crurent maîtres de la victoire, s'imaginant être parvenus jusqu'à la troisième ligne. Alors, le Consul fit avancer les Triaires, lesquels étant tout frais, & ayant affaire à des troupes déjà lasses & épuisées, les mirent bientôt en déroute, & en eurent bon marché. Le carnage fut horrible du côté des Latins, & à peine en resta-t-il la quatrième partie. Les Samnites, qui

étoient au pied de la montagne, contribuerent à jetter la terreur parmi les Latins.

C'est à juste titre que tout l'honneur de cette bataille fut attribué aux Consuls ; dont l'un, dit Tite-Live, détourna par sa mort la colere des Dieux de dessus les Romains, & la fit tomber sur les ennemis ; & l'autre montra dans cette action un courage & une prudence, qui ont fait dire à tous les écrivains qui ont transmis à la postérité le récit de ce combat, soit Romains, soit Latins, que de quelque côté que se fût trouvé T. Manlius, il auroit entraîné infailliblement avec lui la victoire. Les Latins, qui avoient pris la fuite, se retirerent à Minturnes un peu au-dessus de l'embouchure du Liris, & d'autres à Vescia. Les Romains se rendirent maîtres de leur camp après le combat, & y firent beaucoup de prisonniers.

Les Latins, ayant levé à la hâte de nouvelles troupes dans l'espérance de surprendre T. Manlius, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à se voir attaqué par des ennemis vaincus, furent défaits une seconde fois à Trifane, entre Sinuesse & Minturnes. La perte fut si considérable, que tous les Latins, & à leur exemple ceux de Capoue, se rendirent aux Romains. On leur ôta une partie de leurs terres, où l'on envoya des Romains en colonie.

Malgré toutes les pertes qu'ils avoient faites, les Latins en étoient venus au point de ne pouvoir souffrir, ni la guerre, ni la paix. Leur foiblesse les mettoit hors d'état de renouveller la guerre ; & le dépit qu'ils avoient de s'être vu enlever une partie de leurs terres, ne leur permettoit pas d'être contens de la paix. Ils crurent prendre un milieu, en se tenant renfermés dans leurs villes pour ne point attirer sur eux les armes Romaines, & se tenant prêts aussi, supposé que les Romains formassent le siege de quelque ville, à marcher tous ensemble à son secours. Ce plan ne leur réussit point, & ils l'exécuterent mal. La ville de Pédum ayant été assiégée, il n'y eut que ceux de Prénefte & de Tibur qui purent y pénétrer, comme en étant les plus voisins. Le Consul C. Ménius attaqua à propos & défit près de la riviere d'Asture, les Ariciens, les Laviniens, & les Véliterniens, qui s'étoient joints aux Volsques d'Antium, pour marcher au secours de la ville. L. Furius Camille, l'autre Consul, s'en rendit maître par escalade après une assez longue résistance. Lorsque Pédum fut pris, les deux Consuls s'étant réunis, conduisirent leurs troupes victorieuses par toutes les autres villes, & soumirent tout le païs Latin.

Lorsqu'ils furent de retour à Rome, L. Furius Camille fit dans le Sénat son rapport de l'état où étoient actuellement les Latins, afin qu'on pût déli-

bérer en connoissance de cause de ce qu'il conviendroit de statuer à leur égard. Quoique le Sénat prît sans hésiter le parti de la clémence, comme la conduite des peuples du Latium avoit été différente, il crut devoir mettre aussi quelque différence dans le traitement qu'on leur feroit. On accorda aux habitans de Lanuvium, le droit de bourgeoisie Romaine, on leur rendit l'usage de leurs cérémonies de religion, & l'on ordonna que le temple & le bois sacré de Junon Sospita leur seroient communs avec le peuple Romain. Ceux d'Aricie, de Nomente, & de Pédum, furent faits aussi citoyens Romains. On conserva aux Tusculans ce droit qu'ils avoient déjà, & l'on fit tomber la punition de leur révolte sur quelques particuliers seulement, qui en avoient été les principaux chefs. On sévit rudement contre ceux de Vélitre, qui étoient d'anciens citoyens Romains, parce qu'ils étoient retombés plusieurs fois dans la rebellion. Leurs murs furent abattus; les Sénateurs eurent ordre d'en sortir, & d'aller s'établir au-delà du Tibre, avec défense, sous de grieves peines, de jamais paroître en deçà. Leurs terres furent accordées à ceux qu'on y envoya en colonie; & comme le nombre en fut considérable, la ville se trouva à peu près aussi peuplée qu'elle l'étoit auparavant. On envoya aussi une nouvelle colonie à Antium, & l'on permit aux anciens habitans de s'y joindre s'ils le vouloient. On leur ôta tous leurs vaisseaux de guerre avec lesquels ils exerçoient la piraterie, & on leur interdit la mer. On leur accorda à tous le droit de bourgeoisie Romaine. Une partie de ces vaisseaux fut conduite à Rome, & retirée dans les arsenaux; l'autre partie fut brûlée, & les éperons de ces derniers servirent à orner la tribune aux harangues élevée dans la place publique; delà vient que cette tribune fut appellée Rostra. On confisqua sur ceux de Tibur & de Préneste une partie de leurs terres, non-seulement en punition de leur dernière révolte, qui leur étoit commune avec les autres Latins, mais parce qu'autrefois, pour secouer la domination Romaine, ils avoient joint leurs armes à celles des Gaulois. On ôta aux autres peuples du Latium le droit & l'usage où ils étoient de s'unir mutuellement par des mariages, de faire le commerce d'un canton à l'autre, & de se trouver dans des assemblées communes. On accorda la qualité de citoyens Romains, mais sans droit de suffrage, aux Campaniens en considération de leurs cavaliers, qui avoient refusé d'entrer dans la révolte des Latins, aussi-bien qu'à ceux de Fundi & de Formies, parce qu'ils avoient toujours laissé un passage libre sur leurs terres aux armées Romaines. Ceux de Cumes & de

Suessula

Suessula eurent le même privilege.

Rois du Latium.

Ce païs a eu des Rois particuliers pendant plus de cinq cens ans, depuis Pic ou Picus, fils de Saturne, jusqu'à Numitor, ayeul de Romulus.

Succession chronologique des Rois des Latins.

Ans du monde	*Avant J. C.*		*Durée de leur regne.*
2738	1297	Picus, fils de Saturne, ...	37.
2775	1260	Faune, ...	44.
2819	1216	Latinus, premier de ce nom, . .	46.
2855	1180	Énée, ...	4.
2869	1166	Ascanius, ...	38.
2907	1128	Sylvius, ...	30.
2937	1098	Énée Sylvius, ...	31.
2968	1067	Latinus II, ...	51.
3019	1016	Alba Sylvius, ...	39.
3058	977	Capétus I, ...	26.
3084	951	Capys, ...	28.
3112	923	Capétus II, ...	13.
3125	910	Tibérinus, ...	8.
3133	902	Agripppa Sylvius, ...	41.
3174	861	Allade ou Arémulus Sylvius, surnommé le Sacrilege, ...	19.
3193	842	Aventinus Sylvius, ...	37.
3230	805	Procas, ...	23.
3253	782	Amulius chasse Numitor, ...	28.
3287	754	Numitor fut rétabli sur le trône par son petit-fils Romulus, qui bâtit l'année suivante la ville de Rome, la quatrième année de la VI.e Olympiade, l'an du monde 3282 & 753 avant Jesus-Christ.	

LATIUS, *Latius*, (*a*) un de ceux qui recevoient les honneurs héroïques parmi les Grecs.

LATIUS, *Latius*, *autrement* LATIALIS. *Voyez* Latialis.

LATMIQUE [le Golfe], *Latmicus Sinus*, (*b*) Λατμικὸς Κόλπος, golfe de la mer Égée, sur les côtes de l'Asie mineure, aux confins de l'Ionie & de la Carie. Strabon place sur ce golfe Héraclée, surnommée *Héraclée sous le Latmus*. On le nomme à présent le golfe de Palatchia.

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 164.

(*b*) Strab. p. 635.

LATMIUS, *Latmius*. *Voyez* Latmus.

LATMUS, *Latmus*, Λάτμος, (*a*) montagne de l'Asie mineure, partie dans l'Ionie, partie dans la Carie. Pomponius-Mela dit qu'elle étoit fameuse par l'aventure fabuleuse d'Endymion, pour qui la Lune eut de l'amour. Il la met dans l'Ionie. Cicéron, au contraire, met la scène en Carie. Endymion, dit-il, si nous voulons écouter les fables, s'endormit, je ne sçais quand, dans le Latmus, qui est une montagne de la Carie, &c; delà vient qu'Endymion est nommé *Latmius Heros*, par Ovide, & *Latmius Venator* par Valérius Flaccus. Le Scholiaste d'Apollonius dit que le Latmus est une montagne de Carie, où Endymion logeoit dans une grotte.

Le nom moderne de cette montagne est Palatchia, selon Baudrand. Elle a à son extrêmité un promontoire qui s'appelloit Posidium, à cause d'un temple consacré à Neptune; & ce promontoire séparoit le golfe Latmique au nord, & le golfe d'Iassus au midi.

LATMUS, *Latmus*, Λάτμος, (*b*) fleuve, & village de l'Asie mineure dans la Cilicie, selon Strabon. C'est le Lamus de Ptolémée, lieu auquel appartenoit le Lamotide de cet Auteur, & la Lamusie d'Étienne de Byzance. Ce lieu, que Strabon ne traite que de village, fut, avec le tems, une ville épiscopale; & les Notices donnent cette ville à l'Isaurie, en la nommant Lamus; mais, elle est appellée Latmus dans les actes du Concile de Chalcédoine.

LATMUS, *Latmus*, Λάτμος, (*c*) isle dont il est fait mention dans Thucydide. C'étoit apparemment quelque isle située près de la montagne, ou du fleuve du même nom.

LATOBIUS, *Latobius*, (*d*) nom d'un Dieu des Noriques, qu'on suppose être le Dieu de la santé. Quoi qu'il en soit, il n'en est parlé que dans deux inscriptions de Gruter, trouvées en Carinthie; l'une de ces inscriptions est un vœu qu'une mere fait pour la santé de son fils & de sa fille en ces mots : *Latobio sac. pro salute nam. Sabiniani & Julitæ Babillæ vindona mater*, *V. S. L. L. M.* Nous n'avons aucun autre monument qui nous instruise du dieu Latobius, & nous ignorons si ce mot est Grec, Latin ou Esclavon.

LATOIS, *Latoïs*, surnom de Diane, ainsi appellée parce qu'elle étoit fille de Latone.

LATOMIES, *Latomiæ*, (*e*)

(*a*) Pomp. Mel. p. 77, 78. Strab. p. 635. Plin. Tom. I. pag. 278, 485. Pausf. p. 258.

(*b*) Strab. pag. 671. Ptolem. L. V. c. 8.

(*c*) Thucyd. p. 191.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 577. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. pag. 409.

(*e*) Cicer. in Verr. L. I. c. 14. L. V. c. 67, 68, 142.

terme que les Latins avoient emprunté des Grecs pour signifier un lieu où l'on coupoit les pierres. Ce nom ensuite est devenu commun à toutes les grandes carrières d'où l'on en tiroit. Ainsi, il n'est pas étonnant que les Anciens aient donné le nom de Latomies à divers endroits de l'Italie, de la Sicile, de l'Afrique, &c. Les Latomies de Sicile étoient très-fameuses.

Ce lieu, appellé aujourd'hui le Tagliate, est une caverne ou carrière, que Denys, tyran de Syracuse, fit creuser dans un rocher près de cette ville, pour servir de prison aux criminels. Elle a environ un stade de longueur, & deux cens pieds de largeur. Ce tyran y retenoit fort long-tems les prisonniers; de sorte qu'ils s'y marioient, & y avoient dès enfans. Il y avoit un endroit qui étoit appellé du nom de Philoxene, à cause que ce Poëte n'ayant pas voulu approuver quelques ouvrages que ce Roi avoit composé, y fut renfermé par son ordre. On croit que ce fut-là qu'il composa son poëme du Cyclope, où il raille ce Prince. Cicéron reproche aussi à Verrès d'avoir fait enfermer dans ces prisons plusieurs citoyens Romains.

Dans le tems de persécution, les Latomies furent souvent remplies de Chrétiens que l'on y envoyoit, pour leur y faire souffrir de longs travaux, quand on eut éprouvé que la mort, loin de les épouvanter, étoit l'objet de leur espérance.

LATONE, *Latona*, Λητὼ, (a) fille de Cœus & de Phœbé. Jupiter, dit-on, étant amoureux de Latone, Junon en conçut tant de jalousie, qu'elle persécuta sa rivale avec une fureur qui n'a point d'exemple. Elle fit sortir de terre un monstre nommé Python, à qui elle confia sa vengeance; & comme si l'univers entier avoit épousé le ressentiment de Junon, Latone ne trouva aucun lieu où elle pût accoucher. Neptune, touché du triste sort de cette amante infortunée, fit sortir d'un coup de trident, l'isle de Délos du fond de la mer; & Latone, que Jupiter métamorphosa en caille, s'y étant retirée, mit au monde Apollon & Diane. On publia à ce sujet que cette isle, flottante auparavant, s'étoit fixée à cette occasion; mais, Virgile a suivi une autre tradition, en disant que c'étoit Apollon qui l'avoit fixée dans la suite, l'attachant à Mycone & à Gyare, deux isles voisines, & du nombre des Cyclades, comme Délos.

La fiere Niobé, dit Ovide,

(a) Plut. T. I. p. 286. Juven. Satyr. 6. v. 175. Satyr. 10. v. 292, Tit. Liv. L. V. c. 13. Pauf. p. 124, 539. Ovid. Metam. L. VI. c. 5. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 91, 231. Herod. L. II. c. 59, 155. Virg. Æneid. L. I. v. 506. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom I. pag. 198, 201. Tom. II. p. 297. Tom. III. p. 281. Tom. IV. pag. 163 *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. pag 162. Tom. VII. p. 125. *& suiv.* T. X. p. 202.

piquée de ce qu'on rendoit à Latone un culte religieux, & qu'on ne lui avoit érigé à elle aucun autel, quoique par la naissance & le grand nombre de ses enfans, elle méritât à juste titre les honneurs divins, couroit à travers les rues de Thebes pour faire cesser les sacrifices qu'on offroit à cette Déesse. Latone, pour se venger, implora le secours d'Apollon & de Diane, qui ayant découvert dans les plaines voisines de cette ville, les enfans de Niobé qui y faisoient leurs exercices, les tuerent à coups de fleche.

Latone étoit Hyperboréenne selon Diodore de Sicile, & Égyptienne selon Hérodote. Ce dernier ajoute qu'elle avoit à Bute un oracle très-ancien, qu'il appelle le plus véritable de toute l'Égypte; & c'est de l'Égypte même qu'il raconte la fable de la prétendue isle flottante, fable que les Grecs ont attribuée par la suite à leur isle de Délos, où ils publioient que Latone étoit accouchée. Rapportons les paroles même d'Hérodote. » Après le temple de » Latone, ce qui m'a semblé » de plus admirable est l'isle » de Chemmis, qui est dans ce » grand lac, auprès du temple » de Bute; les Égyptiens disent » que c'est une isle flottante, » mais pour moi je ne l'ai vue » ni flotter, ni se mouvoir, & je » m'étonnai d'ouir dire qu'elle flottoit. Il y a dans cette » isle un grand temple d'Apollon, où l'on voit trois rangs » d'autels. La raison pourquoi » les Égyptiens disent que cette » isle est flottante, c'est que » comme Latone, qui est aujourd'hui au nombre des huit » Dieux que l'on a connus les » premiers, demeuroit dans la » ville de Bute au même lieu » où est son oracle, elle cacha » dans cette isle, qui ne flottoit » pas alors, Apollon, par les » ordres d'Isis, & fit si bien » qu'elle l'y sauva, lorsque » Typhon, qui faisoit tous ses » efforts pour trouver le fils » d'Osiris, arriva dans la ville » de Bute. « Latone, selon ce passage, ne fut que la mere nourrice d'Apollon; & ce même passage nous apprend encore ce qui a donné lieu aux Grecs qui vouloient que l'on crût que les Dieux tiroient leur origine de leur païs, de publier la fable des couches de Latone dans l'isle flottante de Délos, fondés sur ce que le culte d'Apollon s'étoit d'abord établi dans cette isle.

Cléarque de Soles raconte que Latone, étant partie de l'isle d'Eubée avec ses deux enfans, Apollon & Diane, passa auprès de l'antre, où se retiroit Python; que le monstre sortit pour les assaillir, & que Latone ayant pris Diane entre ses bras, monta sur une pierre, d'où elle cria à Apollon, ἵε παῖ; *frappe, mon fils*. Cette pierre se voyoit encore à Delphes, du tems de Cléarque, & y servoit de base à la statue de Latone. Les Poëtes, par le pri-

vilege qu'ils ont de jetter du merveilleux dans leurs narrations, ont ajouté à ce conte, que toutes les nymphes de l'antre Corycien, filles du fleuve Plistus, accoururent en foule pour assister à ce combat d'Apollon contre Python; qu'elles encouragerent ce Dieu par mille acclamations, & qu'elles crierent à l'imitation de Latone ἴε παῖ; & c'est delà que ces mots ἴε παῖ, ἴε παιήων, & d'autres semblables, ont servi de refrein à toutes les chansons qu'on a faites en l'honneur d'Apollon.

LATONE, *Latona*, Λητώ, (*a*) nom que porta une Reine de Chypre. C'étoit la femme d'Evagoras. Lucien rémarque que la déesse Latone ne se fâcha point de ce que cette Reine portoit ce nom, & qu'elle ne la changea point en rocher comme elle avoit fait Niobé.

LATONE, *Latona*, Λητώ, (*b*) dans un Dialogue de Lucien, s'entretient avec Junon.

LATONIUS, *Latonius*, surnom donné à Apollon, parce qu'il étoit fils de Latone.

LATOPOLIS, LATOPOLITE, *Latopolis*, *Latopolites*. *Voyez* Létopolis & Létopolite.

LATOPOLITAINS, *Latopolitani*, Λατοπολῖται, (*c*) les habitans de la ville de *Latorum*. *Voyez* Latorum.

LATORUM CIVITAS, Λάτων πόλις, (*d*) ville d'Égypte, dans la Thébaïde, & plus particulierement dans le nome Hermontithe.

Ptolémée fait mention de cette ville; ses interpretes disent *Latorum*, qui est un génitif pluriel. Le Grec Λάτων en est aussi un. La Notice de l'Empire en fait un substantif neutre, *Latum*, & dit: *Equites sagittarii indigenæ Lato.*

L'Itinéraire d'Antonin met cette ville à vingt-quatre mille pas d'Hermonthis, & à trente-deux mille de la ville d'Apollon. Elle avoit pris le nom du poisson Latos, pour lequel ses habitans avoient beaucoup de dévotion.

LATOS, *Latos*, (*e*) nom d'un poisson, qui étoit honoré en Égypte dans la ville de Latopolis. Le Latos étoit, selon la description qu'en fait Athénée, un très-gros poisson du Nil. Il s'en trouvoit qui pesoient plus de deux cens livres.

LATRÉE, *Latreus*, (*f*) fameux Centaure. Il étoit aussi monstrueux par sa grandeur que par sa forme. Il n'étoit ni jeune ni vieux; mais, il étoit entre deux âges, & avoit toute la vigueur d'un plus jeune, & outre cela il avoit pour arme un bouclier, une épée & une longue pique à la Macédonienne. *Voyez* Cénée.

(*a*) Lucian. T. II. p. 44.
(*b*) Lucian. T. I. p. 152. *& seq.*
(*c*) Strab. p. 812.
(*d*) Ptolem. L. IV. c. 5. Strab. p. 812.
(*e*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. Tom. V. pag. 35, 36.
(*f*) Ovid. Metam. L. XII. c. 11.

LATRO, terme qui s'emploie ordinairement pour s'ignifier un voleur. Mais, dans les bons Auteurs, il s'emploie aussi pour désigner un soldat, & même ce que nous appellons un garde du Roi. *Latrones*, dit Festus, *eos antiqui dicebant qui conducti militabant*, ἀπὸ τῆς λατ. ας *At nunc viarum obsessores dicuntur, quòd à latere adoriuntur, vel quòd latenter insidiantur.* Et Varron : *Latrones dicti ab latere, qui circum latera erant Regi, atque ad latera habebant ferrum, quos postea à stipatione stipatores appellarunt, & qui conducebantur mercede. Voyez* Larrons.

LATRUNCULI. (*a*) On nommoit *Latrunculi* un jeu des soldats, fort en vogue à Rome du tems des Empereurs, & qui ne dépendoit point du hazard, mais de la science des joueurs.

Le jeu des *Latrunculi* ou des larrons étoit à peu près, ce qu'on appelle aujourd'hui les échecs; c'étoient des marques & comme des dez de différente couleur pour marquer les deux partis. Il y avoit de chaque côté un Roi ou un Empereur, qui ne marchoit que dans les nécessités urgentes; ceux de chaque parti étoient appellés indifféremment soldats ou larrons. C'étoit une image de la guerre; il y avoit des combats & des attaques; celui-là étoit vainqueur, qui pouvoit prendre tous les soldats de son adversaire. Le Roi ne pouvoit jamais être pris, mais quand tous ses soldats étoient tombés entre les mains des ennemis, il étoit regardé comme vaincu. Selon Saumaise, la table sur laquelle on jouoit, étoit toute marquée par des lignes, ensorte que chaque échec avoit sa place marquée. Ces places étoient appellées par les Grecs *polis*, qui veut dire ville, ou *chora*, qui signifie une région ou un lieu. Celui-là étoit vaincu à qui il ne restoit plus qu'un lieu pour se mettre. Celui qui attaquoit le lieu d'un autre, étoit censé donner l'assaut à la ville ou à la place. Le Roi qui avoit tout perdu, étoit réduit *ad incitas*, c'est-à-dire, à un lieu où il ne pouvoit plus se remuer.

LATTAMYAS, *Lattamyas*, Λατταμύας, (*b*) chef des Thessaliens. » Un jour heureux pour » les Béotiens, dit Plutarque » dans la vie de Camille, c'é- » toit le cinquième du mois » d'Août, qu'ils appellent Hip- » podromion, & que les Athé- » niens nomment Hécatom- » bæon. Car, ce jour-là, ils » remporterent deux célebres » victoires qui toutes deux mi- » rent la Grece en liberté; » l'une, à la bataille de Leuc- » tres, & l'autre, plus de » deux cens ans auparavant, à » celle de Géræste, lorsqu'ils

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 336. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 251.

(*b*) Plut. T. I. p. 138.

» désirent Lattamyas & les » Thessaliens. «

M. Dacier fait sur ce passage la remarque suivante : » On a » fort bien vu qu'il y avoit ici » deux fautes considérables ; la » première pour le tems, car » cette défaite des Thessaliens » & de leur chef Lattamyas par » les Béotiens, n'arriva que » peu de tems avant le combat » des Thermopyles, quelque » cent ou cent dix ans avant la » bataille de Leuctres, comme » Plutarque même l'écrit dans » l'un de ses traités de morale; » & l'autre faute est pour le » lieu, car ce combat fut don- » né dans la Béotie, & Gé- » ræste est au fond de l'Eubée. » J'ai souvent remarqué que » lorsqu'un lieu peu célebre a » un nom qui approche de » celui d'un lieu plus connu & » plus renommé, ce dernier » prend ordinairement la place » de l'autre, comme cela est » arrivé ici, où les copistes » ont mis Géræste, qui est » le promontoire le plus méri- » dional de l'Eubée, & un » promontoire fort célebre, » pour Céresse, qui est un fort » de la Béotie, au-dessus de » Thespies. C'est à Céresse & » non à Géræste, que Latta- » myas & les Thessaliens furent » battus par les Béotiens, com- » me le sçavant Palmérius l'a » remarqué avant moi. Pausa- » nias en parle en ces termes » dans les Béotiques : Ἐστὶ » ἐχυρὸν χωρίον ὁ Κέρησσος ἐς τῶν » Θεσπιέων, ἐς ὃ καὶ παλαὶ ποτὲ » ἀνεσκευάσαντο [Βοιωτοὶ] κατὰ » τὴν ἐπιστρατείαν τῶν Θεσσαλῶν. » Céresse est un fort sur le che- » min de Thespies, où les Béo- » tiens se retirerent quand les » Thessaliens entrerent en ar- » mes dans leur païs. «

LATURUS [le Golfe], (a) *Laturus Sinus*, golfe de la mer Méditerranée, sur la côte de Numidie.

LATUS CLAVUS. *Voyez* Laticlave.

LATUSIM, *Latusim*, (b) Λατουσιεὶμ, fils de Dadan, petit-fils d'Abraham.

LAVARA, *Lavara*, (c) Λαυάρα, ville de la Lusitanie, dans les terres, dit Ptolémée. On croit que c'est présentement la ville d'Aveiro.

LAVATION, *ou* LAVEMENT DE LA GRAND'MERE DES DIEUX. *Lavatio Matris Deûm*, fête qui se célébroit le vingt-six de Mars. Elle fut instituée en mémoire du jour où cette Déesse fut apportée d'Asie, & lavée dans le fleuve Almon, à l'endroit où il se décharge dans le Tibre. Ses Prêtres, appellés *Galli Cybeles*, conduisoient la statue de la Déesse dans un chariot, accompagnés d'une grande foule de peuple, à l'endroit où elle avoit été lavée la première fois. Là ils la

(a) Pomp. Mel. p. 28.
(b) Genes. c. 25. v. 3.
(c) Ptolem. L. II. c. 5.

lavoient & frottoient soigneusement, comme le dit Ovide :

Est locus in Tiberim quà lubricus influit Almo,

Et magno nomen perdit in amne minor.

Illic purpurea canus cum veste sacerdos

Almonis Dominam sacraque lavit aqua.

Saint Augustin rapporte ainsi cette fête dans le livre XI de la cité de Dieu. » Le jour où » on lavoit solemnellement » Cybele, cette vierge & mere » de tous les Dieux, de mal- » heureux bouffons chantoient » devant son char des choses si » sales, qu'il n'eût pas été » bien séant, je ne dirai pas » que la mere des Dieux, mais » que la mere d'aucune per- » sonne de moindre qualité, » ni de ces bouffons même, les » eût entendues. Car, il y a une » certaine pudeur que la na- » ture nous a donnée pour nos » parens, que la malice mê- » me ne nous peut ôter; ainsi, » ces baladins auroient eux-mê- » mes eu honte de répéter chez » eux & devant leurs meres pour » s'exercer, toutes les paro- » les & les postures lascives » qu'ils faisoient en public de- » vant la Mere des Dieux, à » la vue d'une multitude de » personnes de l'un & l'autre » sexe, qui ayant été attirées à » ce spectacle par leur curiosi- » té, devoient au moins s'en » aller avec beaucoup de con- » fusion, d'avoir vu des choses » qui blessoient si fort la pu- » deur. «

LAUD, *Laud*, (*a*) fleuve de la Mauritanie Tingitane, selon Pline. Cet Auteur dit qu'il est navigable. Le P. Hardouin croit que le nom moderne est Gomera.

LAUDAMIE, *Laudamia*, (*b*) sœur de Néréis. Ces deux Princesses étoient tout ce qui restoit du sang royal en Epire. Néréis fut mariée à Gélon fils du roi de Sicile, & Laudamie tuée par le peuple auprès de l'autel de Diane où elle avoit cru trouver un asyle. Les dieux immortels, dit Justin, vengerent ce sacrilege par les disgraces continuelles dont ils affligerent ceux qui l'avoient commis, & par la ruine presque totale de la nation, laquelle, après avoir essuyé tous les malheurs de la famine causée par la stérilité de la terre, & toutes les horreurs des discordes intestines, ne fut pas bien loin de se voir entièrement exterminée par les armes des étrangers. Milon, l'assassin de Laudamie, étant devenu furieux, tourna sa fureur contre lui-même; & après s'être meurtri tantôt à coups d'épée, & tantôt à coups de pierre, il se déchira enfin les entrailles, & le douzième jour

(*a*) Plin. T. II. p. 243.
(*b*) Just. L. XXVIII. c. 3. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 426, 427.

de sa rage fut le dernier de sa vie.

LAUDICE, *Laudice*, autrement Laodice. *Voyez* Laodice.

LAVERNALE, *Lavernalis*, (*a*) nom d'une porte de Rome, pris de celui de Laverna.

LAVERNE, *Laverna*, (*b*) lieu d'Italie, selon Plutarque. Il dit, parlant de L. Cornélius Sylla : » Il raconte lui-même » que, lorsqu'il fut envoyé » avec l'armée contre les alliés, » il se fit tout d'un coup dans » la terre, près du lieu appellé » Laverne, une grande ouverture d'où il sortit un grand » feu & des tourbillons de flammes qui s'éleverent jusqu'aux » cieux; & que les devins, » consultés sur ce prodige, ré» pondirent qu'un vaillant homme d'une beauté singulière, » prenant en main l'autorité souveraine, appaiseroit » dans Rome les troubles & » les séditions qui l'agitoient. » Il ajoute que ce vaillant homme d'une excellente beauté, » c'étoit lui-même. »

Nous remarquerons que le texte Grec de Plutarque porte Λαβέρνις. *Labernis*.

LAVERNE, *Laverna*, (*c*) déesse des voleurs. On ne peut étudier la religion des Grecs & des Romains, sans s'étonner que l'homme formé avec des idées du vrai & quelques principes de vertu, que la raison seule paroissoit devoir développer, ait entrepris de justifier ses plus honteuses foiblesses, en reconnoissant pour l'objet de son culte des Divinités aussi foibles que lui, & capables des mêmes passions. Ce ne fut pas encore assez pour l'homme corrompu, d'avoir essayé d'autoriser ses penchans criminels par l'exemple de ses Dieux; il osa bien-tôt ériger les crimes en actes de religion. Chaque espèce de désordre fut mise sous la protection d'une Divinité particulière; & c'étoit honorer la Divinité, que de faire le mal auquel elle présidoit. Le vol même, de tous les crimes celui qui attaque le plus directement la société civile, le vol fut consacré dans la personne de Mercure; & l'on choisit le fils de Jupiter pour en faire le patron des voleurs.

Mais, il manquoit encore aux fastes sacrileges du Paganisme, une Divinité qui protégeât le vol public, le vol accompagné de violence; le choix en étoit réservé aux Romains qui lui devoient en effet une place dans leur calendrier. Le Héros qu'ils comptoient pour leur premier Roi, nous est peint par leurs Historiens même avec les traits d'un brigand; la ressemblance d'inclinations & de mœurs attira auprès de ce nouveau chef, les premiers sujets qui lui

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. pag. 344.
(*b*) Plut. T. I. p. 454.
(*c*) Horat. L. I. Epist. 16. v. 60. & *seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 344. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 50. & *suiv.*

obéïrent. La ville, qu'il nomma de son nom, fut la retraite des voleurs d'alentour, qui chercherent l'impunité dans l'enceinte de ses murailles. Les femmes, qui donnerent à cette ville ses premiers habitans, avoient été enlevées par Artifice à leur patrie & à leur famille. Les premières conquêtes de ce peuple naissant, furent le fruit d'une injuste violence. Une nation, qui devoit son établissement, ses alliances & ses accroissemens aux brigandages de ceux dont elle étoit descendue, ne pouvoit guère se dispenser de consacrer un crime qui lui avoit été si utile, & de reconnoître une Divinité tutélaire qui en eût favorisé le succès.

Les Romains s'acquiterent de cette obligation, en créant la déesse Laverne. Nous ne prétendons pas pour cela, qu'un peuple entier, le modele de tous les autres peuples par la sagesse de ses loix & par l'austérité de sa vertu, comme il s'en rendit le maître par la force de ses armes, se soit jamais mis sous la protection d'une Divinité si odieuse. Les Romains devenus vertueux pouvoient détester les crimes de leurs peres, & cependant par religion rapporter à une Divinité tout l'avantage qu'ils avoient retiré de ces mêmes crimes; d'ailleurs, ils avoient appris des Grecs à reconnoître des Dieux nuisibles, que l'on invoquoit pour être garanti du mal qu'ils pouvoient faire; ainsi, la mauvaise fortune & la fievre étoient au rang de leurs Dieux. Ils ont pu pour la même raison, faire le même honneur à Laverne. Mais, outre ce culte général qu'elle pouvoit recevoir de la nation, comme Déesse fâcheuse, elle avoit des adorateurs particuliers, qui la reconnoissoient pour Déesse bienfaisante, & qui en attendoient des graces. Laverne considérée dans cette seconde qualité, c'est-à-dire, comme protectrice des voleurs de toute espèce., fait le sujet de de cet article.

Il est assez vraisemblable que le nom de Laverne est tiré du mot *Laberna*, auquel les anciennes Gloses attachent des significations différentes, mais toutes également relatives au caractère & aux fonctions de la Déesse; l'une explique le mot *Laberna* par celui de *Latro*; une autre l'entend d'une espèce d'arme à l'usage des voleurs. Une troisième l'applique à ces hommes barbares, dont le métier étoit d'abuser de la simplicité des enfans, pour les enlever à leurs parens.

Quelques Sçavans ont pensé que *Laverna* pouvoit avoir été formé du Grec λάϐυρα, dépouilles, ou de λαϐεῖν & ἐρευνᾶν, *quasi scrutari ad capiendum*; d'autres, du Latin *latere*, conjecturant que *Laverna* étoit dit pour *laterna*; ou de *lavere* pris dans le sens de ce passage de Plaute, *elavi bonis*, pour *bonis nudatus sum*. On pourroit peut-être encore faire descendre *La-*

verna de *Larva;* & cette nouvelle étymologie a pour elle la justesse de l'allusion, le masque convenant parfaitement à une Divinité, que l'on prioit de dérober aux yeux des autres hommes, les actions qui se commettoient sous ses auspices. Entre ces diverses opinions, nous croyons devoir choisir celle qui tire *Laverna* de *laberna*, & *laberna* de λαβεῖν.

Du nom de la Déesse qui présidoit au vol, les voleurs furent appellés *Laverniores*, *quòd sub tutela Deæ Savernæ essent*, dit Festus Pompeius. *Laverniores* est le nom général de tous les dévots de Laverne; mais, il renferme un grand nombre d'espèces particulières. Tâchons de développer ses différentes applications, en recherchant les différentes classes de voleurs qui avoient droit à la protection de la Déesse.

L'étymologie de son nom, tirée du mot *laberna*, qui, selon les Gloses, répondoit à ceux-ci, *latro*, *ferramentum latronum*, *tutamentum grassatorum*, prouve assez qu'elle étoit regardée comme la divinité des voleurs publics, qui attaquent à force ouverte. Car, il doit s'ensuivre de la ressemblance de la dénomination, que tout ce qui étoit désigné par *laberna*, appartenoit à Laverne, & lui étoit consacré. Nonius Marcellus ne l'envisage que comme Patrone des filoux; & dans le même sens, Arnobe l'associe à Mercure, comme partageant avec lui l'honneur de présider aux larcins subtils. Selon un fragment de Lucilius, elle recevoit les vœux des marchands.

Ausone applique aux plagiaires le nom même de Laverne, pour nous apprendre qu'ils sont renfermés, comme espèce, sous le nom général de voleurs. Il n'est pas le seul qui ait rendu témoignage à la protection dont Laverne honoroit autrefois les plagiaires. Un Poëte du siecle passé a fait revivre cette Divinité, dans des vers Satyriques contre Ménage.

Nil mirum si sit culta Laverna tibi.

C'est la fin d'une Épigramme, dont tout le sel consiste dans une allusion assez froide, au nom de M.lle de la Vergne, depuis comtesse de la Fayette, que Ménage appelloit Laverna dans des vers qu'il lui avoit adressés.

Quelque nombreuses qu'on ait lieu de supposer les quatre classes que nous venons de parcourir, elles ne formoient cependant que la portion la moins étendue de l'empire de la Déesse. Ses droits de souveraineté n'étoient par bornés aux voleurs, aux filoux, aux marchands & aux plagiaires. Elle les exerçoit encore sur ces hommes artificieux, qui osent se parer des dehors de la vertu, pour surprendre les respects qui ne sont dûs qu'à la vertu elle-même; sur ces faux sages, dont les maximes feroient honneur à

l'école la plus févère, & dont les mœurs déshonorent l'humanité; fur ces faux Philofophes, qui n'écrivent du mépris de la gloire, que pour en acquérir, & du mépris des richeffes, que pour perfuader au public qu'ils étoient feuls dignes de les poffféder. Enfin, [car cette lifte deviendroit trop longue, fi nous entreprenions de nommer tous ceux qui méritent d'y avoir place] tous les impofteurs, de quelqu'ordre qu'ils fuffent, étoient foumis à Laverne, puifque, felon la penfée d'Horace, on s'adreffoit à elle pour apprendre l'art de tromper le public, & de conferver, en faifant le mal, la réputation d'homme de bien.

Pulchra Laverna,

Da mihi fallere; da jufto fanctoque videri.

Noctem peccatis, & fraudibus objice nubem.

Il eft aifé de conclure de ce détail, que jamais Divinité ne fut plus célébrée que Laverne, & ne vit à fes pieds un plus grand nombre d'adorateurs. Plaute femble avoir fait cette réflexion avant nous. Dans une de fes pieces, dont il ne refte que très-peu de fragmens, un Acteur voulant apparemment convoquer les États du reffort de la Déeffe, s'exprime ainfi. *Sequimini hâc, fultis, legiones omnes Lavernæ.* » Suivez-moi, le» gions de toute efpèce, qui êtes » confacrées à Laverne. » Tout autre mot que celui de légion eût été trop foible pour donner une idée jufte de la prodigieufe multitude de fujets qui lui obéiffoient.

Mais, quelle forte de culte rendoient-ils à leur Divinité? Les prieres qu'on lui adreffoit, femblent avoir été la partie principale de fon culte; on ofoit à peine les articuler du bout des levres, & jamais on ne les prononçoit à haute voix. Horace le dit expreffément en peignant un impofteur. *Labra movet, metuens audiri.* Elle ne recevoit donc que des hommages fecrets; le myftère eft la reffource de ceux qui craignent d'être vus à découvert. Pythagore, fçachant bien que l'on pouvoit abufer d'une chofe auffi fainte de fa nature, que l'étoit la priere faite aux Dieux, exigeoit de fes difciples qu'ils priaffent toujours à haute voix; non qu'il crût que le fon des paroles fût néceffaire pour réveiller les Dieux fur les befoins des hommes; il vouloit feulement ôter à l'impie l'occafion de former impunément des vœux criminels, ce qui eft conforme à cette leçon de Sénèque: *Vivez avec les hommes, comme fi les Dieux vous voyoient; parlez aux Dieux comme fi les hommes vous entendoient.* Les enfans de Laverne avoient de bonnes raifons pour fuivre d'autres maximes. Ainfi, la priere, que lui fait un voleur dans le feul vers qui nous foit refté de la comédie de Plaute intitulée *Cornicularia*, étoit fans

doute prononcée en secret & faisoit peut-être partie d'un Monologue : *Puissante Laverne, rendez mes mains agiles & adroites dans le vol.*

Quoique le voleur de Plaute semble implorer la protection de Laverne pour ses deux mains, il est cependant certain que la main gauche étoit spécialement regardée par les Anciens, comme la main du vol, & qu'elle devoit être en cette qualité plus particuliérement consacrée à la Déesse. Ainsi, le même Comique la caractérise par l'épithete *furtifica. Ubi illa altera est furtifica læva ?* Ainsi, Catulle, parlant d'un homme qui, pendant le repas, faisoit de petits vols à ceux qui étoient à table à ses côtés, lui dit : *Marrucine asinî, manu sinistra non bellè uteris.* Ainsi, Ajax disputant à Ulysse les armes d'Achille, dit au troisième livre des Métamorphoses :

Nec Clypeus vasti cælatus imagine mundi
Conveniet timidæ natæque ad furta sinistræ.

Aux prieres directes, qui étoient adressées à Laverne, nous pouvons joindre les sermens que l'on faisoit en son nom. Un cuisinier, dans Plaute, jure par Laverne, & menace par elle celui qui lui a volé les instrumens de son métier. Ce cuisinier jugeoit sans doute, que par sa profession même il appartenoit à la Déesse, & qu'il pouvoit à ce titre reclamer son secours. C'est le sens que Lambin donne au passage de Plaute.

Nous ne devons pas nous étonner de trouver dans l'Antiquité, si peu de monumens du culte que l'on rendoit à Laverne. Quand on voudroit supposer que ses adorateurs observoient quelques cérémonies réglées, ils avoient trop d'intérêt de cacher leurs odieux mystères, pour que le public pût être instruit de ce qui se pratiquoit entr'eux.

Il a plu à l'Auteur du Dictionnaire Historique, de lui donner un temple qui, selon lui, étoit bâti auprès d'une porte de Rome, laquelle fut delà appellée Lavernale. Ce temple [ce sont les termes de Moréri que nous citons, pour corriger en passant, dans le même article, quelques négligences qu'il étoit aisé d'éviter, & que l'Auteur a copiées d'après Charles Étienne], ce temple, dis-je, servoit d'une retraite commode aux voleurs, dans un lieu obscur & peu fréquenté, où ils pouvoient en assurance aller partager le butin de leur brigandage. Mais, est-il bien probable que les voleurs eussent un lieu marqué pour leurs assemblées, & qu'ils y eussent été en sûreté ? Ce qui auroit dû être leur asyle, rendoit leur perte plus facile & plus certaine ; ou bien, la police qui auroit souffert cet édifice scandaleux, auroit paru autoriser le crime qu'elle devoit punir. Il est vrai que Laverne avoit

un autel qui donnoit à une des des portes de Rome le nom de Lavernale. *Porta Lavernalis*, dit Varron, *ab ara Lavernæ*, *quòd ibi ara ejus Deæ*. Cet honneur lui étoit commun avec plusieurs autres Divinités malfaisantes, dont on croyoit détourner la colère par un culte public. Mais, il ne falloit pas convertir cet autel qui subsistoit réellement, en un temple qui, suivant les apparences, n'exista jamais, & qui certainement n'auroit pu être employé à l'usage auquel on le fait servir. Les voleurs, selon Festus, s'assembloient pour partager leur butin, non pas dans ce temple imaginaire, mais dans un bois, dont la situation & l'obscurité pouvoient, en cas de surprise, favoriser leur évasion.

Le commentateur Acron place le bois de Laverne sur la voie Salaria. Il ajoute que les voleurs venoient y rendre leurs hommages à une statue de la Déesse. Mais, il ne nous dit rien de la figure sous laquelle elle étoit représentée. L'épithete *pulcra*, dont Horace se sert pour la caractériser, nous invite à croire qu'on la représentoit avec un beau visage. Une Divinité, qui disposoit souverainement des masques, & qui sçavoit en prêter à ses enfans pour leurs différens besoins, auroit-elle négligé de s'en réserver un qui pût lui faire honneur.

Une ancienne inscription, recueillie par Dodwel, & qui, en suivant les fastes consulaires, doit être rapportée à l'an de Rome 585, nous donne la connoissance d'un autre monument public érigé alors en l'honneur de Laverne, & de l'occasion pour laquelle on le lui érigea :

IV. K. APRILEIS. FASCEIS PENES LICINIVM.... C. TITINIVS. ÆD. FL. MVLCAVIT. LANIOS. QVOD. CARNEM. VENDIDISSENT. POPVLO. NON. INSPECTAM. DE. PECVNIA. MVLCATITIA. CELLA. EXSTRVCTA. AD. TELLVRIS. LAVERNÆ.

C'est-à-dire, *cella exstructa Lavernæ ad ædem Telluris*. Cette explication nous paroît plus simple que celle de Dodwel, qui joint ces deux mots *Telluris Lavernæ*, en supposant sans preuve, que *Tellus Laverna* étoit une divinité des Romains, comme *Juno Lucina*. La construction, que nous adoptons, ne doit paroître ni dure, ni forcée, quoiqu'en la suivant, le mot *Lavernæ* se trouve un peu éloigné du verbe qui le gouverne. Cette inversion même est peut-être un arrangement nécessaire. *Lavernæ* étant le mot principal de l'inscription, on a dû le renvoyer à la fin & l'écrire au bas du monument, comme le centre auquel tout se rapporte.

Cicéron, écrivant à T. Pomponius Atticus, parle d'un Lavernium, qui ne pouvoit être qu'un lieu consacré à Laverne.

On juge par la suite de la lettre, qu'il étoit sur la route de Rome à Formies ; mais, on ne sçauroit déterminer si c'étoit un champ, un bois, un temple ou un autel. Bosius a voulu même le supprimer tout à fait, en lisant au lieu de. *Lavernium*, *L. Avernum*. Mais, il n'a que sa propre autorité pour appuyer cette correction ; & Gruter qui l'a adoptée, avoue que l'autre leçon se trouve dans les Manuscrits. Peut-être ce Lavernium n'est-il pas différent du Λαβέρνις ou Λαβέρνιν de Plutarque, dans la vie de L. Sylla, quoique Xylander paroisse confondre le Λαβέρνιν avec la porte Lavernale, dont parle Varron.

LAVERNIONES. (*a*) Les larrons ou voleurs étoient ainsi appellés de Laverna leur déesse.

LAVERNIUM, *Lavernium*, lieu consacré à la déesse Laverne. *Voyez* Laverne.

LAVICAINS, *Lavicani*, les habitans de Labicum. *Voyez* Labicum.

LAVICANE [la voie], *via Lavicana*. *Voyez* Labicum.

LAVICANUS AGER. *Voyez* Labicum.

LAVICI. *Voyez* Labicum.

LAVINALIS, *Lavinalis*, (*b*) non d'un flamine. Il n'en est fait mention dans aucun Écrivain, mais seulement dans quelques Épigrammes.

LAVINE, *Lavina*, la même que Lavinie. *Voyez* Lavinie.

LAVINE, *Lavina*, (*c*) fille d'Anius, roi de Délos. Ce fut, selon quelques Mythologues, du nom de cette Princesse que la ville de Lavinium fut ainsi appellée, parce qu'étant morte de maladie dans le tems de la fondation de cette ville, elle fut enterrée, disent-ils, dans le même endroit où elle avoit été malade ; en sorte que la ville lui servit de tombeau & de monument. Ils ajoutent qu'Énée l'avoit obtenue de son pere par ses instantes prieres ; qu'elle s'étoit embarquée avec les Troyens, & que c'étoit une habile Prophétesse.

LAVINIE, *Lavinia*, ville la même que celle de Lavinium. *Voyez* Lavinium.

LAVINIE, *Lavinia*, (*d*) fille unique de Latinus, roi des Latins, & d'Amate sa femme, n'eut pas plutôt atteint l'âge nubile, qu'elle devint l'objet des vœux de plusieurs Princes du païs. Le plus distingué de tous étoit Turnus son cousin-germain, jeune Prince d'une figure avantageuse. Lavinie lui fut promise en mariage. Mais, suivant l'oracle & la volonté du dieu Faune, elle devoit-être mariée à un étranger.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 344.
(*b*) Rosin. de Antiq. Rom. pag. 296.
(*c*) Dionys. d'Halicarn. L. I. c. 13.
(*d*) Tit. Liv. L. I. c. 1. *& seq.* Dionys. d'Halicarn. L. I. c. 13. *& seq.* Just. L. XLIII. c. 1. Virg. Æneid. L. VI. v 764. *& seq.* L. VII v. 52. *& seq.* L. XII. v. 17. *& seq.* Myth. par. M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 401. *& suiv.*

Énée étant arrivé en Italie, & ayant reconnu à une parole échappée à son fils Ascagne, que cette contrée étoit celle où les Dieux vouloient qu'il se fixât, commence par envoyer des Ambassadeurs au Roi des Latins, qui les reçoit favorablement, & accepte leurs présens. Il accepte aussi l'alliance de leur Prince, & ne doutant point qu'il ne fût l'étranger que le dieu Faune lui avoit annoncé, il lui offre sa fille en mariage. Cependant, Junon, désespérée de ce succès des Troyens, évoque Alecto des enfers. Par son ordre, cette Furie jette un serpent dans le sein d'Amate, qui s'efforce vainement de faire changer de résolution au Roi son époux. Bien-tôt, le serpent jette son venin dans le cœur de la Reine; la fureur s'empare de ses sens; elle sort du Palais, accompagnée de Lavinie, & contrefaisant la Bacchante, elle emmene sa fille dans les bois, en criant qu'elle la voue à Bacchus & qu'elle s'y voue elle-même. La Furie, après avoir troublé la maison de Latinus, passe à la Cour du roi Turnus, & inspire à ce jeune Prince la folle ardeur de la guerre. Elle est donc déclarée aux Troyens. Mais, les Latins étant découragés par la perte de plusieurs batailles, Turnus consent à un combat singulier contre Énée, qui en avoit proposé le défi. Il va donc trouver le roi Latinus, pour lui déclarer qu'il l'accepte, & le prier de dresser lui-même le traité, en vertu duquel le vainqueur sera son gendre & son successeur. Latinus lui donne de sages conseils & lui parle en pere & en ami. Turnus est intraitable. C'est avec aussi peu de succès qu'Amate tâche de le détourner de ce combat, en l'assurant que de son sort dépendra le sien, & qu'elle mourra plutôt que de consentir que le Prince Troyen épouse sa fille. Turnus s'apprête aussi-tôt au combat & essaie ses armes. Enfin, le combat commence entre Énée & Turnus. Celui-ci est blessé & demande la vie. Énée est sur le point de la lui accorder généreusement, lorsqu'il reconnoît le baudrier de Pallas, que Turnus avoit enlevé à ce jeune Prince après l'avoir tué. Il se rappelle en ce moment ce qu'il doit à Évandre & aux mânes de son fils. Il donne donc à Turnus le coup mortel, qui termine la guerre, & qui, selon les conditions du traité, le rend conséquemment possesseur de Lavinie, & héritier du trône de Latinus.

Énée, en mourant, laissa la Reine enceinte. Dans les premiers troubles que sa mort causa dans tout le Royaume, elle s'enfuit dans les bois, & confia sa destinée à la fidélité d'un certain Tyrrhénus, qui avoit été intendant des bergers de son pere, & qui prenoit toujours soin des troupeaux du Roi. Elle continua à y vivre après qu'Ascagne fut monté sur le trône, craignant la haine que

les beaux fils ont ordinairement pour leurs belles-meres. L'intendant des bergers la reçut, & en prit un soin particulier. Il lui bâtit une cabane connue de peu de personnes, & lui garda un secret inviolable. Dans sa retraite, elle se délivra d'un fils, qu'elle appella Sylvius, parce qu'il étoit né dans les bois, & Énée du nom de son pere. Tout cela n'étoit connu que de peu de personnes, qui garderent inviolablement le secret. Cependant, les Latins firent de grandes recherches de Lavinie; ils furent même assez injustes envers leur Roi pour l'accuser d'avoir fait mourir secrétement cette Princesse. Ses protestations les plus solemnelles furent une foible défense contre leurs soupçons. Ils le menaçoient de se soulever ouvertement, & sa vie même eût été en grand danger, si Tyrrhénus n'eût fait sortir la Reine de sa retraite pour la présenter au peuple. Ascagne traita honorablement Lavinie. Mais, voyant qu'elle étoit fort aimée du peuple, pour prévenir à coup sûr toute dispute, il lui abandonna la ville de Lavinium, & en bâtit une nouvelle beaucoup plus grande, qu'il appella Albe-la-longue. Après la mort d'Ascagne, le fils de Lavinie, Énée Sylvius, monta sur le trône de ses ancêtres.

LAVINIENS, *Lavinii*; c'étoient les habitans de Lavinium. *Voyez* Lavinium.

LAVINIUM, *Lavinium*, (*a*) ville d'Italie, dans le Latium, à dix milles de Rome, selon Appien, & à huit milles de la mer, selon Servius. Elle ne devoit pas être loin de *Laurens Castrum ou Laurentum*; car, Tibulle, qui devoit bien connoître ces lieux-là, les met sous un seul coup d'œil. Quelques-uns confondent ces deux places; la table de Peutinger les met à six mille pas l'une de l'autre. Énée trouva *Laurentum* bâti. C'étoit la résidence du Roi, dont il épousa la fille Lavinie. Il fonda une nouvelle ville pour ses Troyens, & la nomma Lavinium, du nom de sa femme. Sous son fils, les Laviniens bâtirent la ville d'Albe, qui fut la résidence de ses descendans jusqu'à la fondation de Rome.

Plusieurs ont confondu Lavinium & Lanuvium. Lorsque l'on ne distingue point les *v* des *u*, ces deux noms se ressemblent assez pour que l'on s'y trompe, sur-tout si les lettres sont mal formées.

On dit que pendant qu'on bâtissoit Lavinium, les Troyens virent le prodige suivant, rapporté par Denys d'Halicarnasse. » Le feu s'étant allumé de » lui-même dans la forêt, un

(*a*) Strab. pag. 229, 230. *& seq.* Plin. T. I. p. 155. Tit. Liv. L. I. c. 1, 3, 14, 23. L. II. c. 39. Just. L. XLIII. c. 2. Plut. T. I. p. 227. Appian. pag. 439. Virg. Æneid. L. I. v. 6, 262, 274. Diod. Sicul. pag. 333. Dionys. Halicarn. L. I. c. 13. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 65.

» loup y jetta, dit-il, du bois sec qu'il avoit ramassé avec sa gueule; il y vint en même-tems un aigle & un renard, dont le premier aidoit à l'allumer par l'agitation de ses aîles, l'autre au contraire tâchoit de l'éteindre en y jettant de l'eau avec sa queue qu'il avoit mouillée dans le fleuve. Tantôt ceux qui l'allumoient étoient les plus forts, tantôt celui qui vouloit l'éteindre sembloit l'emporter sur eux, jusqu'à ce qu'enfin l'aigle & le loup étant demeurés vainqueurs, le renard s'en alla sans avoir pu rien faire. On rapporte qu'Énée ayant vu ce prodige, dit que la colonie des Troyens deviendroit un jour très-fameuse; qu'elle seroit connue & admirée presque par toute la terre; mais qu'à mesure qu'elle augmenteroit en puissance, elle deviendroit à charge & odieuse aux peuples voisins; que cependant elle vaincroit ses ennemis, & que la faveur & la protection des Dieux l'emporteroient sur l'envie des hommes. Tels furent les présages évidens de ce qui devoit arriver à cette ville. On en voit des monumens dans la place publique de Lavinium; ce sont des figures de bronze de ces animaux, qu'on y conserve depuis long-tems. «

Les auteurs Grecs lisent différemment le nom de cette ville. On trouve Λαβίνιον, Λαβουίνια, Λαβουίνιον. Strabon, après avoir décrit les villes du Latium, ajoute qu'au milieu de ces villes est Lavinium, qui a un temple de Vénus, commun à tous les Latins. Il dit ailleurs qu'au dessus d'Aricie est situé Lavinium, ville des Romains, sur la droite de la voie Appia; d'où l'on peut voir & la mer & Antium.

T. Tatius, roi des Sabins, fut tué à Lavinium. C'étoit dans cette ville qu'étoient les Dieux Pénates des Romains. Elle fut la patrie de Milon. S'il en faut croire Solin, les habitans de Lavinium avoient treize mois à leur année.

On croit que c'est la place nommée à présent Citta Lavinia, dans la campagne de Rome, à dix-huit milles vers l'Orient. Holsténius croit qu'elle étoit où est à présent une colline appellée monte di Lavano, à quinze cens pas au-dessus de Patrica dans le même païs.

LAUMÉDON, *Laumedon*, selon Justin, & Laomédon, selon d'autres. *Voyez* Laomédon.

LAURÉA, *Laurea*, (a) Poëte Grec, dont il n'y a rien dans l'anthologie imprimée.

LAURÉA, nom d'une divinité payenne. Une inscription trouvée en Catalogne, & rapportée par Gruter, est conçue en ces termes:

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 265.

LAVREÆ AVGVSTÆ.
SACRVM
IN. HONOREM. ET. MEMORIAM.
ÆMILIÆ
L. ÆMILIUS. MATERNUS.
ET.
FABIA. FVSCA. PARENTES
S. P. F. C.

C'est-à-dire, *sepulcrum posuerunt filiæ charissimæ.*

LAUREA, nom d'une couronne de laurier, que les Grecs donnoient aux lutteurs qui avoient remporté la victoire, & les Romains à ceux qui avoient ménagé ou confirmé la paix avec les ennemis.

LAUREATÆ. (*a*) Les chefs d'armée, qui, pour quelques victoires ou quelques avantages signalés, avoient été nommés *imperatores* par l'armée, écrivoient au Sénat des lettres, qu'on appelloit *Laureatæ*, parce qu'elles étoient liées avec des branches de laurier, pour demander au Sénat, & la confirmation du nom d'*Imperator*, & la supplication.

LAURENS CASTRUM. *Voyez* Laurente.

LAURENS AGER. Le territoire de Laurente. *Voyez* Laurente.

LAURENS, *Laurens*. *Voyez* Laurentinum.

LAURENTALES, *Laurentalia*, fête des Romains, instituée à l'occasion d'Acca Laurentia ou Larentia; d'où vient qu'on appelle aussi cette fête Larentales. *Voyez* Larentales.

LAURENTANUS PORTUS. On appelloit ainsi le port de Laurente. *Voyez* Laurente.

LAURENTE, *Laurentum*; Λάυρεντον, (*b*) ville d'Italie, dans le Latium, située à peu de distance de la mer. Elle fut quelque tems la capitale du païs, & la résidence du roi Latinus. Pomponius-Méla la nomme entre Ardée & Ostie. Virgile dit:

Tectum Augustum, ingens, centum sublime columnis
Urbe fuit summa, Laurentis regia Pici.

Voilà un palais bien magnifique pour un petit Roi de ce tems-là.

On lit dans Tibulle:

Ante oculos Laurens castrum, murusque Lavini est.

Lavinium & *Laurens Castrum*, ou Laurente, ne devoient pas être fort loin l'un de l'autre. Il falloit que Laurente fût peu de chose sous Trajan, puisque Pline, parlant d'une métairie

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 237.

(*b*) Strab. p. 229, 232. Pomp. Mel. pag. 131. Virg. Æneid. L. VII. v. 170, 171. Tit. Liv. L. I. c. 1. L. VIII. c. 11. L. XXX. c. 39. Tibull. L. II. Eleg. 5. Plin. Tom. I. p. 152. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 325.

de ce quartier-là, dit qu'elle tiroit ce dont elle avoit besoin, non de Laurente, qui étoit fort proche, mais de la colonie d'Ostie. Commode, dans un tems de contagion, se retira à Laurente.

Ce lieu prenoit son nom des forêts de lauriers dont ce païs étoit couvert, selon Hérodien. Les habitans étoient nommés *Laurentes*, & le rivage *Laurentinum littus*. C'est dans ce petit canton qu'étoit la belle maison de campagne de Pline, qui en fait une description si belle & si détaillée, qu'un railleur a dit qu'il sembloit qu'il voulût la vendre.

» De tous les Latins, les » seuls Laurentins. . . . n'eu- » rent point de part à la puni- » tion, dit Tite-Live sous l'an » de Rome 415, parce qu'ils » n'en avoient point eu à la » révolte. On ordonna au Con- » sul de renouveller l'ancien » traité avec les Laurentins; » & depuis ce tems, on fait la » même cérémonie tous les ans » le dixième jour des féries » Latines. «

Virgile, qui, pour donner plus d'autorité à ce qui se pratiquoit de son tems, en fait toujours remonter l'origine jusqu'à l'antiquité la plus reculée, ne manque pas d'attribuer l'usage de la Gymnastique aux habitans de Laurente, dès l'arrivée des Troyens en Italie.

Cette ville a été épiscopale. Pterus *Laurensis* souscrivit au Concile tenu à Rome, l'an 487. On appelle aujourd'hui Laurente San-Lorenzo.

LAURENTIA [ACCA], *Acca Laurentia*, Ἄκκα Λαυρεντία, femme de Faustulus. *Voyez* Acca.

LAURENTINA [la Voie], *Via Laurentina*; on appelloit ainsi une route qui prenoit à la voie Ostiensis, & qui conduisoit à Laurente & à Lavinium.

LAURENTINS, *Laurentes*, les habitans de Laurente. *Voyez* Laurente.

LAURÉOLUM, *Laureolum*, (*a*) titre d'une pièce dont parle Juvénal. Cette pièce est attribuée par quelques-uns à Labérius, & par d'autres à Névius. On y représentoit un esclave, nommé Lauréole, qui, par ses grandes méchancetés, s'étoit pendu.

LAURIA, *Lauria*, Λαυρία, (*b*) contrée, dont Plutarque fait mention dans la vie de Marc-Antoine. M. Dacier, dans sa traduction Françoise de cette vie, change le nom de *Lauria*, qui est au pluriel, en celui d'Illyrie, & ajoute cette remarque: » Au lieu d'Illyrie, » il y a dans le texte *Laurium*, » [il falloit dire *Lauria*] qui » étoit une montagne de l'Atti- » que, célebre par ses mines » d'argent; mais, il n'y a pas » d'apparence que Plutarque » ait joint Laurium avec l'Ar-

(*a*) Juven. Satyr. 8. v. 187.

(*b*) Plut. T. I. p. 942.

» ménie, la Syrie, les Palus-
» Méotides. Il a voulu sans
» doute parler de l'Illyrie. Ces
» deux mots se ressemblent assez
» pour avoir donné lieu à la
» faute. «

LAURIER, *Laurus*, Δάφνη, (*a*) celui de tous les arbres qui fut le plus en honneur chez les Anciens. Ils tenoient pour prodige un Laurier frappé de la foudre. Admis dans leurs cérémonies religieuses, il entroit dans leurs mysteres, & ses feuilles étoient regardées comme un instrument de divination. Si jettées au feu elles rendoient beaucoup de bruit, c'étoit un bon présage; si au contraire elles ne pétilloient point du tout, c'étoit un signe funeste. Vouloit-on avoir des songes sur la vérité desquels on pût compter? Il falloit mettre des feuilles de cet arbre sous le chevet de son lit. Vouloit-on donner des protecteurs à sa maison? Il falloit planter des Lauriers devant son logis. Les laboureurs, intéressés à détruire ces sortes de mouches si redoutées des bœufs, pendant l'été, qu'elles les jettent quelquefois dans une espèce de fureur, ne connoissent point de meilleurs remedes que les feuilles de Laurier. Dans combien de graves maladies son suc préparé ou l'huile tirée de ses baies, passoient-ils pour des contre-poisons salutaires? On mettoit des branches de cet arbre à la porte des malades; on en couronnoit les statues d'Esculape. Tant de vertus, attribuées au Laurier, le firent envisager comme un arbre divin, & comme l'arbre du bon génie.

Personne n'ignore qu'il étoit particulierement consacré à Apollon, & que c'est pour cela qu'on en ornoit ses temples, ses autels, & le trépied de la Pythie. L'amour de ce dieu pour la nymphe Daphné, est la raison qu'en donnent les Mythologues; cependant, la véritable est la croyance où l'on étoit qu'il communiquoit l'esprit de prophétie, & l'enthousiasme poëtique. Délà vint qu'on couronnoit les Poëtes de Laurier, ainsi que ceux qui remportoient le prix aux jeux Pythiques. On prétend que sur la coupole du tombeau de Virgile, qui est près de Pouzzoles, il est né des Lauriers qui semblent couronner l'édifice, & que ceux qu'on a coupés sont revenus, comme si la nature même eût voulu célébrer la gloire de ce grand Poëte.

Les faisceaux des premiers magistrats de Rome, des Dictateurs & des Consuls, étoient entourés de Lauriers, lorsqu'ils s'en étoient rendu dignes par

(*a*) Plin. Tom. I. p. 754, 755. Ovid. Metam. L. I. c. 15. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 459. Tom. IV. pag. 201. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 56, 57. T. V. p. 4, 132. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 262, 263. T. III. pag. 147, 179. T. IV. p. 661. T. VII. p. 230, 231. Tom. X. p. 508. T. XXI. p. 388, 389.

leurs exploits. Plutarque, parlant de l'entrevue de Lucullus & de Pompée, nous apprend qu'on portoit devant tous les deux des faisceaux surmontés de Lauriers, en considération de leurs victoires.

Virgile fait remonter jusqu'au siecle de son Héros, la coûtume d'en ceindre le front des vainqueurs; il est du moins certain que les Romains l'adopterent de bonne heure, mais c'étoit dans les triomphes qu'ils en faisoient le plus noble usage. Là les Généraux le portoient non-seulement au tour de la tête, mais encore dans la main, comme le prouvent les médailles. On décoroit même de Lauriers ceux qui étoient morts en triomphant.

Parmi les Grecs, ceux qui venoient de consulter l'oracle d'Apollon, se couronnoient de Lauriers, s'ils avoient reçu du Dieu une réponse favorable; c'est pourquoi, dans Sophocle Œdipe voyant Oreste revenir de Delphes la tête ceinte de Laurier, conjecture qu'il rapporte une bonne nouvelle. Ainsi, chez les Romains, tous les messagers qui en étoient porteurs, ornoient de Laurier la pointe de leurs javelines. La mort de de Mithridate fut annoncée de cette manière à Pompée. On entouroit aussi de Laurier les lettres & les tablettes qui renfermoient le récit des bons succès. On faisoit la même chose pour les vaisseaux victorieux; ces ornemens se mettoient à la pouppe, parce que c'étoit-là que résidoient les dieux Pénates, tutélaires du vaisseau, & que c'étoit à ces Dieux que les matelots menacés du naufrage adressoient leurs vœux & leurs prieres. On peut ajouter encore que le Laurier étoit un signe de paix & d'amitié, car au milieu de la mêlée l'ennemi le tendoit à son ennemi, pour marquer qu'il se rendoit à lui.

Enfin, l'adulation pour les Empereurs introduisit l'usage de planter des branches de Laurier, aux portes de leurs demeures; voilà d'où vient que Pline appelle cet arbre, le portier des Césars, le seul ornement & le fidele gardien de leurs palais; *gratissima domibus Janitrix, quæ sola & domos exornat, & ante limina Cæsarum excubat.*

Que l'on parcoure tant que l'on voudra tout ce qu'on a pris soin de recueillir en littérature en l'honneur du Laurier, on ne trouvera rien au-dessus de l'éloge charmant qu'Ovide en a fait. On ne connoît point de morceau dans ses Ouvrages, qui soit plus joli, plus agréable & plus ingénieux. C'est dans l'endroit de ses Métamorphoses, où Apollon, ayant atteint Daphné déjà changée en Laurier, la sent encore palpiter sous la nouvelle écorce qui l'enveloppe. Voici cette peinture.

Complexusque suis Ramos, ut membra, lacertis,

Oscula dat ligno ; refugit tamen oscula lignum.

Cui Deus : At quoniam conjux mea non potes esse ,

Arbor eris certè , dixit , mea ; semper habebunt.

Te coma , te citharæ , te nostræ, Laure , pharetræ.

Tu ducibus Latiis aderis , cùm læta triumphum

Vox canet , & longas visent Capitolia pompas.

Postibus Augustis eadem fidissima custos ,

Ante fores stabis , mediamque tuebere quercum.

Utque meum intonsis caput est juvenile capillis ,

Tu quoque perpetuos semper gere frondis honores.

Finierat Pæan. Factis modò laurea ramis

Annuit , utque caput , visa est agitasse cacumen.

C'est-à-dire, » Apollon serre entre ses bras les rameaux du » Laurier comme si c'étoit encore la belle nymphe qu'il » vient de poursuivre. Il applique au bois des baisers que le » bois semble dédaigner. Ce » Dieu lui adresse alors ces paroles: Puisque tu ne peux être » mon épouse, tu seras du moins » mon arbre chéri ; Laurier , » tu seras à jamais l'ornement » de ma tête , de ma lyre & de » mon carquois. Tu seras l'ornement des Généraux qui » monteront triomphans au » Capitole , au milieu d'une » pompe magnifique , & des » chants de victoire & d'allégresse. Tu décoreras l'entrée » de ces demeures Augustes où » sont renfermées les couronnes » civiques que tu prendras » sous ta protection. Enfin , » comme la chevelure de ton » amant ne vieillit jamais , & » qu'elle n'est jamais coupée, » je veux que tes rameaux » soient toujours verds & toujours les mêmes. Ainsi parla » le Dieu. Le Laurier applaudit » à ce discours , & parut agiter » son sommet , comme si la » nymphe encore vivante eût » fait un signe de tête. «

Sur les médailles, une branche de Laurier à la main d'un Empereur , marque ses victoires , ses conquêtes & son triomphe.

LAURINA , *Laurina* , (*a*) fille de Latinus, fut mariée à Locrus , au rapport de Photius.

Selon Virgile & la tradition qu'il a suivie , Latinus avoit une fille unique nommée Lavinie , qu'Énée épousa. Voici une autre tradition toute différente ; la fille de Latinus étoit Laurina , & Locrus fut son gendre.

LAURIOTIQUE , *Lauriotica* , Λαυριωτική. *Voyez* Laurium.

LAURIUM , *Laurium* , (*b*)

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 184.

(*b*) Pauf. p. 1. Plut. Tom. I. p. 113, 525. Thucyd. pag. 134, 478. Herod. L. VII. c. 144.

Λαυρεῖον, Λαύριον, montagne de Grece, dans l'Attique, entre le promontoire de Sunium & le port du Pirée. Il y avoit là des mines d'argent qui appartenoient aux Athéniens. Comme ils avoient coûtume de distribuer entr'eux tous les revenus qu'ils en tiroient, Thémistocle eut seul le courage de proposer au peuple d'abolir ces distributions, & d'employer cet argent à bâtir des vaisseaux à trois rangs de rames pour faire la guerre aux Eginetes alors redoutables à toute la Grece, & les maîtres de la mer par le grand nombre de leurs vaisseaux.

Nicias avoit en ce lieu des mines particulières, dont il tiroit un grand profit, mais non pas sans un extrême danger de la part de ceux qu'il employoit à y travailler; car, il nourrissoit-là pour cet effet un grand nombre d'esclaves qui l'enrichissoient.

Plutarque appelle ce lieu, ou le païs situé aux environs du mont Laurium, du nom de Lauriotique.

Apollonius nomme Laurium un lieu de Scythie, vers les bouches du Danube.

LAURON, *Lauron*, Λαύρων, (a) ville de l'Espagne Tarragonoise.

Un jour que Sertorius assiégeoit cette place, Cn. Pompée s'en approcha dans le dessein de la secourir, & d'en faire lever le siege; & ayant remarqué une colline, propre à donner un grand avantage aux assiégeans, il voulut s'en emparer, mais Sertorius le prévint & s'y logea. Cn. Pompée resta derrière, & ne fut pas fâché de l'aventure, croyant tenir son ennemi enfermé entre la ville & son armée. Il s'en vanta même, & invita les Lauronites à jouir de dessus leurs murailles de la satisfaction de voir assiégés ceux qui les assiégeoient. Sertorius l'ayant sçu, ne fit qu'en rire, & dit qu'il apprendroit à l'écolier de L. Sylla, c'étoit ainsi qu'il appelloit Cn. Pompée, qu'un Général doit plus regarder derrière que devant lui. En effet, il avoit laissé dans le camp, d'où il étoit parti pour s'emparer de la colline, six mille hommes de bonnes troupes, qui tenoient Cn. Pompée en échec, & ne lui permettoient pas d'attaquer Sertorius, s'il ne vouloit s'exposer à avoir les ennemis en même-tems en tête & en queue. Le jeune Général s'apperçut trop tard qu'il s'étoit vanté mal-à-propos, & se trouva fort embarrassé, n'osant livrer combat à l'ennemi, & ayant honte d'abandonner ceux qu'il étoit venu secourir. Le mauvais succès d'un fourrage qu'il avoit entrepris, acheva de le déconcerter; car, ses fourrageurs étant tombés dans une embuscade que Sertorius leur avoit habilement préparée, la perte fut très-grande, parce qu'une légion qui vint au

(a) Plut. T. I. p. 577. Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 117.

secours de ces fourrageurs, fut elle-même enveloppée, & périt presque toute entiere avec son Commandant.

Les assiégés, voyant donc qu'il ne leur restoit aucune espérance, se rendirent à discrétion; & Sertorius, laissant la vie aux habitans, fit néanmoins brûler leur ville, non par cruauté, [jamais Général n'en fut plus éloigné], mais pour couvrir de honte Cn. Pompée, & ceux qui l'avoient si fort admiré; & afin qu'il fût dit par toute l'Espagne, qu'une ville qu'il avoit prétendu secourir, avoit été brûlée sous ses yeux, & si près de lui, qu'il avoit presque pu se chauffer au feu qui en consumoit les murailles. Dans la prise de Lauron, Sertorius fit une action de justice qui montre son zele pour la bonne discipline & pour les loix de la vertu. Car, ayant appris qu'un soldat avoit abusé brutalement d'une femme sa prisonnière, qui même pour se venger lui avoit crevé les yeux avec ses doigts, non-seulement il envoya le coupable au supplice; mais sçachant que toute la compagnie étoit sujette à de pareils excès, il la fit passer par les armes toute entiere, quoiqu'elle fût Romaine.

Cette ville est présentement ou le bourg de Liria, au royaume de Valence, à cinq lieues de la capitale, selon quelques-uns, ou Laurique qui n'en est pas loin, selon Moralès.

LAUS, *Laüs*, Λᾶος, (a) ville d'Italie, dans la Lucanie, étoit la dernière de cette province, selon Strabon. Ce Géographe ajoute qu'elle étoit un peu au-dessus de la mer, & à quatre cens stades de Vélie; qu'enfin c'étoit une colonie de Sibarites. Le fleuve qui baignoit ses murs, se nommoit aussi Laüs, ainsi que le golfe dans lequel il se déchargeoit.

Léandre se trompe, quand il assure que Strabon dit Talaüs. Ortélius a cru que son erreur venoit d'avoir confondu *τὰ*, article, avec *Laos*. Mais, Strabon ne met point d'article en cet endroit. Léandre prétend que cette rivière est présentement le Cocco; Cornélius dit le Sapri; & Niger, le Laino. C'est-à-dire, qu'on ne sçait aujourd'hui quelle est cette rivière. Barri veut que la ville soit Scalea.

D. Mattheo Egitio, dans sa lettre à l'abbé Lenglet du Fresnoy, prétend que le fleuve Laüs est aujourd'hui le Sapri, qui borde la Lucanie du côté de la mer Tyrrhénienne, & que le *Laüs Sinus* est le golfe de Poliscastro qui prenoit ce nom du fleuve Laüs.

LAUS, *Laüs*, Λάος, fleuve & golfe d'Italie. *Voyez* l'article précédent.

LAUS, *Laüs*, Λάος, (b)

(a) Strab. p. 253. Plin. T. I. p. 158. Herod. L. VI, c. 21. Ptolem. L. III. c. 1.

(b) Plin. T. I. p. 137. Ptolem. L. II. c. 4.

nom que porta la ville d'Ilipula en Espagne, selon Pline. Le P. Hardouin croit que c'est la grande Illipula de Ptolémée.

LAUSTOLES, *Laustolæ*, Λαυστόλαι. *Voyez* Lautules.

LAUSUS, *Lausus*, (*a*) le plus beau des Princes d'Ausonie après Turnus, étoit fils de Mézence, roi des Tyrrhéniens. Sçavant dans l'art de manier un cheval, & de faire la guerre aux farouches habitans des forêts, il avoit à ses ordres dans la guerre contre Énée, mille soldats de la ville d'Agylle. Virgile dit que ce jeune Prince étoit digne d'un autre Pere, & digne d'être le fils d'un Roi moins détesté de ses sujets.

Un jour, Lausus, voyant Halésus étendu par terre, ne voulut point permettre que la mort d'un si grand Capitaine décourageât les troupes Latines. Il s'avance contre Abas, dont la valeur mettoit obstacle à sa victoire, & l'étend à ses pieds. Il renverse ensuite & taille en pieces une foule d'Arcadiens & d'Étrusques. Les Troyens eux-mêmes succombent sous le bras de ce Prince. Quelque tems après, Mézence ayant été atteint d'un dard lancé par Énée, Lausus épris d'un tendre amour pour son pere, gémit de son sort, & ne peut s'empêcher de verser des larmes. Cependant, Mézence blessé, hors d'état de combattre & perdant son sang, se retiroit du champ de bataille, traînant avec son bouclier le dard ennemi qui l'avoit percé. Énée qui le suit, leve son bras pour lui porter un coup d'épée. Mais, dans le même tems, Lausus se jette entre les deux rivaux, pare le coup, & donne à Mézence qu'il avoit couvert de son bouclier, le tems de se mettre en sûreté. Les Latins poussent de grands cris, & commencent alors à lancer de loin mille traits contre Énée. Tout furieux qu'il est, il se couvre de ses armes, & demeure immobile. Mais, quand ces traits ont cessé de pleuvoir sur lui, alors il se tourne vers Lausus, & lui représente d'un air menaçant le péril où il s'expose. » Pourquoi cherches-tu » la mort, lui dit-il? Pourquoi » ton audace est-elle au-dessus » de tes forces? Jeune homme, » ton imprudent amour pour » ton pere t'aveugle. « Lausus ne rabat rien de sa présomptueuse confiance. Mais, déjà le feu du Prince Troyen se rallume, & les Parques commencent à filer les derniers momens du malheureux Lausus. Énée d'un bras vigoureux perce son bouclier, & sa tunique, que sa mere avoit tissue de fils d'or, & il lui plonge dans le corps son épée jusqu'à la garde. Tout son sein est inondé de sang, & son ame fugitive s'envole tristement dans le séjour des ombres.

(*a*) Virg. Æneid. L. VII. v. 649. & *seq.* L. X. v. 426. & *seq.*

A la vue de Lausus expirant, & de la pâleur de son visage défiguré tout à coup par les traits de la mort, Énée se sent vivement touché. Il se représente l'amour de ce Prince pour son pere, & lui tend la main. » Jeune guerrier, lui dit-il, dont » le sort est déplorable, que » peut faire maintenant Énée » pour honorer tant de vertu? » Je te laisse tes armes, que tu » aimois; & si cela est capable » de te toucher, je te renvoie » au tombeau de tes peres, » afin que tes cendres » soient réunies à celles de » ta famille. Console-toi cependant, » Prince malheureux, » de ta funeste mort. Tu n'as » succombé que sous la main » d'Énée. « En même-tems, il appelle les soldats de Lausus, dont les beaux cheveux dégouttoient de sang, & lui-même il aide à lever son corps.

LAUSUS, *Lausus*, fils de Numitor, & frere d'Ilia Sylvia. Son oncle Amulius le fit mourir, après avoir dépossédé son pere. C'est de ce Lausus qu'Ovide dit:

Ense cadit patruo Lausus.

LAUTIA, (*a*) terme, qui, dans Tite-Live, désigne la dépense de l'entretien que les Romains faisoient aux Ambassadeurs des nations étrangeres pendant leur résidence à Rome. Dès le premier jour de leur arrivée, on leur fournissoit un domicile, des vivres, & quelquefois des présens; c'est ainsi qu'on en usa vis-à-vis d'Attale, & c'est du mot *Lautia* que vint celui de *lautitia*, magnificence, somptuosité en habits, en tables & en meubles. Philostrate nomme *Lautitia* une des quatre especes de chaussure qu'il attribue aux Grecs.

LAUTULES, *Lautulæ*, (*b*) lieu d'Italie auprès d'Anxur, selon Tite-Live. Cet Auteur dit que les Romains y combattirent souvent contre les Samnites.

Tite-Live dans un autre endroit, nomme de même un lieu qu'il place chez les Samnites, & que Diodore de Sicile appelle Laustoles. Q. Catulus, Consul & Q. Ælius maître de la cavalerie, y perdirent la bataille contre les Samnites.

Festus appelle aussi Lautules un lieu hors de Rome, où il couloit une eau qui servoit à laver.

LAUTUMIES, *Lautumiæ*, autrement Latomies. *Voyez* Latomies.

LAZARE, *Lazarus*, (*c*) Λάζαρος, frere de Marie & de Marthe, demeuroit avec ses sœurs à Béthanie, près de Jérusalem; & Jesus lui faisoit l'honneur d'aller quelquefois loger chez lui, lorsqu'il venoit dans cette ville.

Un jour que Jesus étoit au

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 54.

(*b*) Tit. Liv. L. VII. c. 39. L. IX. c. 23. Diod. Sicul. p. 711.

(*c*) Joann. c. 11. v. 1. *& seq.* c. 12. v. 1. *& seq.*

delà du Jourdain avec ses Apôtres, Lazare tomba malade; & ses sœurs en donnerent avis au Sauveur, en lui faisant dire que celui qu'il aimoit étoit malade. Jesus répondit: » Cette maladie ne va point à la » mort; mais, elle n'est que » pour la gloire de Dieu & » de son Fils. « Il demeura encore deux jours au même endroit; & puis il dit à ses disciples que Lazare étoit endormi, & qu'il alloit l'éveiller. Il vouloit dire qu'il étoit mort, & qu'il ressusciteroit. Jesus étant arrivé, trouva qu'il y avoit déjà quatre jours que Lazare étoit dans le tombeau. Marthe, ayant appris son arrivée, vint au-devant de lui, & lui dit: » Seigneur, si vous eussiez été » ici, mon frere ne seroit pas » mort. Jesus lui répondit: Vo» tre frere ressuscitera. Marthe » lui repliqua: Je sçais qu'il » ressuscitera au dernier jour. » Jesus lui dit: Je suis la ré» surrection & la vie; celui » qui croit en moi, quand il » seroit mort, vivra. «

Peu de tems après, Marie vint aussi trouver Jesus, qui n'étoit pas encore entré dans le village; & Jesus, l'ayant vu pleurer, frémit en son esprit, & se troubla lui-même. Puis il demanda où on l'avoit mis. On le mena au tombeau; & lorsqu'il y fut arrivé, il dit: » Otez la pierre qui ferme » l'ouverture du tombeau. Mar» the lui répondit: Seigneur, » il sent déjà mauvais, car il y » a quatre jours qu'il est là; » Jesus repartit: Ne vous ai-je » pas dit que si vous croyiez, » vous verriez la gloire de » Dieu. « On ôta donc la pierre; & Jesus, ayant rendu graces à son pere de ce qu'il l'exauçoit toujours, cria à haute voix: *Lazare, sortez hors de ce sépulcre.* A l'heure même, le mort sortit, ayant les pieds & les mains liés de bandes, & le visage enveloppé d'un linge. Alors, Jesus leur dit: *Déliez-le, & laissez-le aller.* Ce miracle, qui s'étoit fait, pour ainsi dire, aux portes de Jérusalem, fit grand bruit; & les Prêtres résolurent de faire périr Jesus. Mais Jesus, sçachant leurs mauvaises dispositions, se retira à Éphrem, sur le Jourdain, en attendant les momens marqués dans les décrets du Pere céleste.

Six jours avant Pâque, Jesus vint de nouveau à Béthanie, où il avoit ressuscité Lazare; on lui prépara à souper. Marthe servoit. Lazare étoit un de ceux qui étoient à table avec Jesus. Marie oignoit les pieds du Sauveur avec un parfum précieux. Les Juifs, voyant que la résurrection de Lazare avoit fait une grande impression sur le peuple, prirent la folle résolution de le faire mourir, aussi-bien que Jesus; comme si le Sauveur, qui l'avoit ressuscité mort, ne pouvoit pas aussi le ressusciter tué. Ils exécuterent leur mauvais dessein contre le Sauveur; mais, à l'égard de Lazare,

l'Histoire Sainte ne nous apprend pas ce qu'il devint. Saint Épiphane dit que la tradition étoit que Lazare avoit trente ans, lorsque Jesus-Christ le ressuscita, & qu'il vécut encore trente ans; de sorte qu'il seroit mort l'an 63 de l'ere vulgaire. Les Grecs disent qu'il mourut à Citium, ville de Cypre, où l'on voyoit son tombeau près des murs de la ville; & qu'il y avoit dans la même isle quelques Eglises dédiées en son honneur. L'Empereur Léon le Sage, ayant fait bâtir à Constantinople une Église en l'honneur de Saint Lazare, vers l'an 890, envoya en Cypre, où l'on trouva son corps près de la ville de Citium, dans un tombeau de marbre, dont l'inscription portoit que c'étoit Lazare aimé de Jesus-Christ, & ressuscité par lui le quatrième jour.

D'autres veulent qu'après la mort de notre Seigneur, les Juifs aient pris Lazare, Marie & Marthe ses sœurs, Joseph d'Arimathie, & quelques autres; qu'ils les aient mis sur un vaisseau tout démâté, tout pourri, & près de faire naufrage; & qu'ils les aient exposés à la merci des flots, sur la Méditerranée; mais que par une conduite particuliere de la Providence, leur vaisseau vint aborder à Marseille; que Lazare & ses sœurs débarquerent dans cette ville, & commencerent à y répandre la lumière de l'Évangile; que Lazare, ayant été fait évêque de Marseille, y finit sa vie par le martyre, après avoir gouverné cinquante ans cette Église. Mais, les Sçavans rejettent cette Histoire, comme ayant été inconnue à tous les Anciens, & n'ayant aucun des caractères de vérité capables de la faire recevoir.

On a donné à Saint Lazare le nom de Saint Ladre, & on a invoqué ce Saint contre la lepre; d'où vient aussi qu'on a donné aux lépreux le nom de Ladres, & celui de Ladreries aux léproseries, ou hôpitaux où l'on recevoit & nourrissoit les lépreux. Il y avoit en France une infinité de ces léproseries dédiées à Saint Lazare, à Sainte Marthe & à Sainte Madelaine. Parmi nous, de même que parmi les Hébreux, on séparoit autrefois du reste des hommes ceux qui étoient attaqués de la lepre. Les causes des lépreux étoient commises au Tribunal ecclésiastique. Le Concile de Nougarot en Armagnac, tenu en 1290, défend par son cinquième canon de poursuivre les lépreux devant les Juges laics pour les actions personnelles; apparemment parce qu'il n'étoit pas permis aux lépreux de se mêler parmi les autres hommes, de peur qu'ils ne leur communiquassent leur mal; ou parce qu'ils étoient sous la protection de l'Église, qui les séparoit du reste du peuple, par une cérémonie que nous lisons encore dans les Rituels.

LAZARE, *Lazarus*, (*a*) Λάζαρος, nom que l'Évangile donne à un certain pauvre, tout couvert d'ulceres, qui demeuroit couché à la porte d'un riche, & qui désiroit de pouvoir se rassasier des miettes qui tomboient de sa table, sans qu'il se trouvât personne qui les lui donnât. Le riche étoit dans l'abondance, vêtu de pourpre & de lin, & se traitoit tous les jours magnifiquement. Lazare, étant mort, fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, & eut l'enfer pour sépulcre. Lorsqu'il étoit dans les tourmens, il vit de loin Lazare, qui étoit dans le sein d'Abraham, & il se mit à crier: » Pere Abraham, » ayez pitié de moi, & en» voyez Lazare, afin qu'il » trempe le bout de son doigt » dans l'eau, pour me rafraî» chir la langue. Mais, Abra» ham lui répondit: Mon fils » souvenez-vous que vous avez » reçu vos biens en votre vie, » & que Lazare n'y a eu que » des maux. C'est pourquoi, » il est maintenant dans la con» solation, & vous dans les » tourmens. «

Les anciens & les nouveaux Interpretes sont partagés sur la nature de ce que nous venons de raconter; sçavoir, si c'est une histoire, ou une parabole. Saint Irénée, Saint Ambroise, Saint Grégoire le Grand, Tertullien, Euthyme, Luc de Bruges & quelques autres, croyent que c'est une histoire. Le nom de Lazare, & les diverses particularités que Jesus-Christ a eu soin de marquer, insinuent quelque chose de plus qu'une parabole. Enfin, d'autres tiennent un milieu, & croyent que ce n'est ni une simple parabole, ni une histoire parfaite; mais que le fond est historique, & que le Sauveur l'a embelli par quelques circonstances, qui ne sont que paraboliques.

J'ai suivi la Vulgate, en disant que le riche mourut, & qu'il eut l'enfer pour sépulture. Mais, les Septante ne disent point du tout cela. Ils disent simplement que le riche mourut, & qu'il fut enterré. Ἀπέθανε δὲ καὶ ὁ πλούσιος, καὶ ἐτάφη. Cette expression est juste & naturelle, car on n'enterre pas un homme dans l'enfer. L'ame, suivant les principes de notre religion, peut bien être précipitée dans ce lieu de supplice, mais pour le corps il ne doit y être précipité qu'après le jugement général. D'où vient donc que la Vulgate porte: *Mortuus est autem & dives, & sepultus est in inferno?* La raison en est fort simple. Les Septante commencent le verset suivant: Καὶ ἐν τῷ ᾅδῃ ἐπάρας τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ, &c. *Et in inferno elevans oculos suos.* Quelque ignorant copiste des siecles peu éclairés, en passant la conjonction *&*

(*a*) [illegible] c. 16, v. 19. *& seq.*

aura mis *in inferno* à la fin du verſet précédent, & aura cru peut-être même préſenter au lecteur une très-belle image. Quoique cette image ne ſoit point naturelle, qu'elle ſoit au contraire très-fauſſe, & démentie par le ſens du texte original, elle n'a pas laiſſé d'être adoptée, & elle l'eſt encore tous les jours. Je me rappelle à ce ſujet, d'avoir aſſiſté un jour à un ſermon, dont les principaux points étoient appuyés ſur cette expreſſion, *& ſepultus eſt in inferno;* expreſſion qui fut répétée bien des fois par le prédicateur. Mais, s'il avoit eu quelque teinture de la langue Grecque, & qu'il eût lu le nouveau Teſtament dans cette langue, il ſe ſeroit apperçu que ſon principe étoit faux. Que penſer du reſte du ſermon?

Qu'il me ſoit permis de l'obſerver, & je prie le lecteur de ne pas prendre en mauvaiſe part ce que je vais dire, nous ſommes tous eſclaves des préjugés, & il y en a qui ſe feroient même un ſcrupule de travailler à les ſecouer. Combien n'y a-t-il pas de choſes que nous prenons pour des loix irréfragables, combien d'autres que nous regardons comme des vérités inconteſtables, leſquelles ſi on les approfondiſſoit, & qu'on les fit remonter juſqu'à l'origine, nous paroîtroient tout autres que nous ne les jugeons? C'eſt aujourd'hui uu point de foi que les ames qui ont eu le malheur d'encourir la diſgrace de Dieu, & d'être condamnées aux ſupplices de l'enfer, ſouffriront éternellement, ſans aucune eſpérance d'entrer jamais dans le ſéjour des bienheureux. Mais, il ne paroît pas que l'on ait toujours eu cette créance. Il y a eu du moins des lieux où l'on a penſé autrement en certains tems. J'ai vu à l'abbaye de Saint Corneille de Compiegne, un Miſſel manuſcrit, que l'on croit être du neuvième ſiecle, & dans lequel on lit immédiatement après ces mots du Canon de la Meſſe, *indulgeas deprecamur*, la priere ſuivante: *Ac ſi qui peccatorum meritis inferni tenebris & ſuppliciis detinentur, miſericordiæ tuæ oramus indulgentiam & clementiam, ut eos ad requiem tranſire præcipias, & portio eorum ſit in terra viventium. Per Chriſtum, &c.* Ce Miſſel eſt fort uſé, ce qui prouve que l'on s'en eſt long-tems ſervi; & ceux qui en faiſoient uſage, croyoient certainement que l'on peut paſſer de l'enfer dans la terre des vivans.

LAZES, *Lazæ*, *Lazi*, Λαζοὶ, Λαζοὶ, les habitans de la Lazique. *Voyez* Lazique.

LAZIQUE, *Lazica*, (a) Λαζική, province d'Aſie dans la Colchide. Elle étoit ſituée ſur les bords du Pont-Euxin,

(a) Plin. T. I. p. 304. Ptolem. L. V. c. X. Lucian. T. II. p. 90. Crév. Hiſt. des Emp. T. IV. p. 358.

aux environs de l'embouchure du Phase.

Procope parle ainsi de la Lazique. » Le fleuve Boas prend » sa source dans le païs des » Arméniens, qui habitent Pharangion, proche les frontieres » des Tzaniens. Il est toujours » étroit & guéable jusqu'aux » extrêmités de l'Ibérie & au » bout du mont Caucase. Ce » fleuve reçoit divers ruisseaux ; & quittant le nom de » Boas, il prend celui de » Phase, & porte de grands » vaisseaux jusqu'au Pont-Euxin où il se décharge. C'est » sur ses deux bords qu'est la » Lazique. Le côté droit est » fort peuplé jusqu'aux frontieres de l'Ibérie, & rempli de » diverses villes. Les principales sont Archæopolis, qui » est très-forte, Sébastopolis, » Rhodopolis & Mororisis, » outre les forts de Pition, » de Scands & de Serapane. » Il n'y a, du côté gauche, » que l'espace d'une journée » de chemin ; mais, cet espace » est désert & n'est habité que » par quelques Romains qui » ont été surnommés Pontiques. C'est en cette partie » de la Lazique que Justinien » bâtit la ville de Pétrée. En » allant de cette ville vers le » nord, on rencontre aussi-tôt » les frontieres de l'Empire, » où sont plusieurs villes fort » peuplées, comme Résée, » Athenes & Trébisonde. Les » Laziens, dit le même Procope, habitoient autrefois dans » la Colchide, & obéissoient » aux Romains. Ce n'est pas » qu'ils leur payassent ni tribut » ni redevance ; mais, quand » leur Roi étoit mort, son successeur recevoit de la main » de l'Empereur les marques » de la dignité Royale, & s'obligeoit de garder à ses dépens, & avec ses troupes, les » forteresses du païs, & de » s'opposer à l'inondation des » Huns, qui, descendant du » Caucase, se répandoient au » travers de la Lazique, sur » les terres de l'Empire. Les » Laziens entretenoient commerce avec les Romains du » Pont, & leur donnoient des » peaux & des esclaves en » échange du bled & du sel » qu'ils recevoient d'eux. Cavade, Roi de Perse, ayant » voulu forcer l'Empereur Justin à lui céder la Lazique, & » ce Prince l'ayant refusé, attaqua les Ibériens dont il crut » la conquête plus aisée. Girgène, roi d'Ibérie, implora » le secours de Justin, qui lui » envoya Probus, neveu de » l'empereur Anastase, qui envoya quelques troupes de » Huns dans la Lazique, & revint sans avoir rien fait. Girgène, vivement attaqué par » les Perses, & si peu secouru » par l'empire, se réfugia dans la » Lazique. Comme les Laziens » refusoient de garder eux-mêmes leurs frontières, Justin » y envoya des troupes sous » la conduite d'Irénée.

» Quand on a passé les limites

„ limites

» mites de l'Ibérie, on trouve » sur les terres des Laziens » deux forts, dont on avoit » toujours confié la garde à des » habitans du païs, qui vivent » dans une extrême misere. » L'Empereur y mit une gar- » nison, à qui d'abord les La- » ziens porterent des vivres ; » mais, dans la suite, ils s'en » lasserent. Ainsi, les deux » forts furent abandonnés par » les Romains, & occupés par » les ennemis. Les soldats Ro- » mains s'étant établis dans la » Lazique, pour la défendre » contre les Perses, se rendi- » rent fort à charge aux habi- » tans. Pierre, leur Comman- » dant, n'y contribua pas peu » par son humeur fiere, avare » & violente. Les successeurs, » que l'Empereur lui donna, » ne se comporterent guere » mieux. Jean Tzibès, homme » de basse naissance, ruina en- » tièrement les affaires par sa » mauvaise conduite. Il per- » suada à l'Empereur de bâtir, » dans la Lazique, une place » forte, qu'il nomma Pétrée, » où il pût demeurer comme » dans une citadelle, & y amas- » ser comme dans un magasin » tout ce qu'il enlevoit des » biens de ce misérable peu- » ple. Il ne permettoit point » aux marchands d'acheter ail- » leurs du sel & d'autres pro- » visions pour les porter en » Colchide. Il s'étoit rendu » seul arbitre du commerce, » achetant tout, & le reven- » dant au prix qu'il vouloit. » En un mot, le peuple fut » tellement réduit au déses- » poir, qu'il eut recours à » Cosroës, qui regnoit alors » en Perse, pour le délivrer » du joug des Romains. Ce » Prince reçut leur proposi- » tion avec plaisir, & deman- » da s'il pouvoit traverser la » Colchide avec une grande » armée, parce qu'il avoit oui » dire que les forêts rendoient » les chemins si étroits, qu'un » homme vêtu à la légere n'y » passoit qu'à peine. Ils ré- » pondirent qu'il y avoit moyen » de faire un passage, pourvu » que l'on eût des hommes pour » couper les arbres & combler » les précipices. Ils se charge- » rent de servir de guides. « Procope observe que lorsqu'ils menerent ce Prince à Pétrée, ils lui firent traverser le fleuve Boas, afin, disoient-ils, d'épargner le tems & la peine de passer le Phase ; mais, c'étoit en effet pour ne pas faire voir aux Perses leur païs & leurs villes. » La Lazique, poursuit-il, » est toute pleine de rochers » escarpés, & dont les avenues » que les Romains appellent » des pas, sont impénétrables ; » mais, à cause qu'il n'y avoit » point de troupes qui gardas- » sent les passages, & que les » Laziens servoient de guides, » les Perses surmonterent les » difficultés des chemins. « Ce que Procope dit de la perfidie de Cosroës qui voulut assujettir les Laziens & se défaire de Gubaze, leur Roi, & de la

prudence avec laquelle celui-ci échappa au péril, sont des choses qui appartiennent à l'histoire. Ce que nous avons dit, suffit pour faire connoître ce qu'étoit en ce tems-là la Lazique, ainsi que le peuple qui l'habitoit.

La Lazique fut aussi une province ecclésiastique, où étoient cinq Evêchés, dont voici les titres selon la Notice de Léon le Sage : *Phasidis*, *Rhodopolis*, *Abisenorum*, *Petrarum* & *Tzinganeorum*. Phasidis étoit la métropole, & tenoit le vingt-huitieme rang entre celles du Patriarchat de Constantinople. Cependant, il se trouve une autre Notice, qui marque Trébizonde pour métropole de la Lazique; & le métropolitain de Trébisonde prenoit la qualité d'Exarque.

L E

LÉANDRE, *Leander*, jeune homme de la ville d'Abyde, aima passionnément Héro, prêtresse de Vénus. *Voyez* Héro.

LÉANDRE, *Leander*, (*a*) historien Grec, né à Milet, est cité par divers Auteurs qui ne nous apprennent point en quel tems il a vécu.

LÉANDRE, *Leander*, surnommé Nicanor, natif de Cyrène, & Grammairien d'Alexandrie, florissoit sous le regne de l'empereur Adrien, & composa divers ouvrages, comme une histoire d'Alexandrie, un traité des changemens de noms arrivés, tant aux païs & aux villes, qu'aux hommes illustres.

LÉANG, (*b*) nom d'une dynastie Chinoise. Elle subsista pendant cinquante-cinq ans.

LÉARQUE, *Learchus*, (*c*) Λέαρχος, fils d'Athamas & d'Ino, fut tué par son pere qui le prit pour un lionceau, & sa mere pour une lionne; ce qui irrita si fort Ino, qu'elle se précipita avec son fils Mélicerte dans la mer, où Neptune la reçut au nombre des nymphes marines. Ovide dit qu'Athamas arracha d'entre les mains d'Ino le petit Léarque qui lui tendoit les bras, & lui sourioit comme un enfant à son pere; & que lui ayant fait faire trois ou quatre tours en l'air, comme si c'eût été une fronde, il brisa contre les murailles le foible corps de cet enfant.

LÉAS, *Leas*, petit-fils d'Égée, selon quelques Auteurs.

LÉBADÉE, *ou* LÉBADIE, *Lebadea*, *Lebadia*, Λεβαδεία, Λεβαδία. (*d*) ville de Grece dans la Béotie, dans le voisinage de Chéronée, selon Pausanias. Strabon dit plus précisément qu'elle étoit entre l'Hé-

(*a*) Diog. Laërt. p. 19.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XV. p. 501.
(*c*) Ovid. Metam. L. IV. c. 6. Pauf. pag. 83, 594. Lucian. Tom. II. p. 954 Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 355.
(*d*) Strab. p. 413, 414. Pauf. p. 64, 601, 602. Plin. T. I. p. 197, 484. Tit. Liv. L. XLV. c. 27. Plut. T. I. p. 449, 462. Herod. L. VIII. c. 134.

licon & Chéronée auprès de Coronée. Aulu-Gelle, décrivant la route d'Athènes à Delphes par Lébadie, dit que c'étoit un ancien bourg, dans la Béotie.

Cette ville étoit autrefois sur une hauteur, & s'appelloit Midée du nom de la mere d'Aspledon. Un Athénien, nommé Lébadus, étant venu en cette ville, persuada aux habitans de descendre dans la plaine, & leur bâtit une ville à laquelle il donna son nom. Du reste, on ne dit point qui étoit son pere, ni pourquoi il étoit venu dans ce païs. On sçait seulement que sa femme s'appelloit Nicé. Lébadée étoit une ville aussi ornée qu'il y en eût dans toute la Grece. Le bois sacré de Trophonius n'en étoit que fort peu éloigné. Il y avoit là un oracle célebre. Strabon dit que pour le consulter on descendoit dans une ouverture qui s'étoit faite sous terre. Pline, parlant de Lébadie, dit qu'il n'y avoit point de taupes, & que quand on y en portoit elles fuyoient la terre.

Ce lieu n'a presque point changé de nom, & s'appelle encore aujourd'hui Livadia ; nom qu'il donne à toute la contrée.

LÉBADÉENS, *Lebadæi*, Λεβαδαῖοι, les habitans de Lébadée. *Voyez* Lébadée.

LEBAHIM, *Lebahim*, nom que l'on prétend que les Hébreux donnent à la ville de Cyrène.

LÉBANA, *Lebana*, (*a*) Λαβανὰ, dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone avec Zorobabel

LÉBAOTH, *Lebaoth*, (*b*) ville de Palestine, dans la tribu de Juda, selon Josué.

LEBECII. *Voyez* Libices.

LÉBÉDIENS, *Lebedii*, Λεβέδιοι, les habitans de Lébédus. *Voyez* Lébédus.

LÉBÉDUS, *Lebedus*, (*c*) Λέβεδος, ville de l'Asie mineure, dans l'Ionie, étoit située sur le bord de la mer, entre Smyrne & Colophon, selon la table de Peutinger. Elle fut fondée par les Ioniens, au rapport de Velleius Patercule. Strabon parle des jeux que l'on y célébroit tous les ans, en l'honneur de Bacchus ; c'est à quoi se rapporte une médaille de Géta avec une figure de Bacchus, & ce mot ΛΕΒΕΔΙΩΝ.

Lysimachus ruina Lébédus, uniquement afin d'en transférer les habitans à Ephèse. » Le » terroir de Lébédus, dit Pau» sanias, est très fertile. Quoi» que sur le bord de la mer, » il abonde en sources d'eau » douce, & ces mêmes eaux » sont fort salutaires. Ce can» ton étoit anciennement occu» pé par les Cariens ; André» mon, fils de Codrus & chef » d'une colonie Ionienne, les » en chassa. » Pausanias parle

(*a*) Esdr. L. II. c. 7. v. 48.
(*b*) Josu. c. 15. v. 32.
(*c*) Strab. pag. 633, 643. Plin. T. I. p. 279. Vell. Paterc. L. I. c. 4. Pauf. p. 401, 406. Horat. L. I. Epist. 11. v. 6, 7. Herod. L. I. c. 142.

ailleurs des bains également salutaires & magnifiques, que l'on voyoit à Lébédus.

Cette ville ne put jamais se relever, depuis Lysimachus, & demeura moins un bourg, qu'un village. Horace, dit à ce sujet : » Souhaiteriez-vous de » faire votre séjour dans quelqu'une des villes d'Attale ? » Ou vous arrêteriez-vous à » Lébédus, à cause de l'aversion que vous avez pour la » mer & pour les incommodités » du voyage ? Sçavez-vous que » Lébédus est un village plus » désert que Gabies & que Fidènes ? Cependant, j'y voudrois passer ma vie, &c. » Surquoi M. Dacier fait cette remarque : » On sçait par » Strabon que Lébédus étoit un » lieu assez désert, plus des » trois quarts de l'année, & » qu'il n'étoit fréquenté que » pendant que les Comédiens y » séjournoient pour jouer leurs » pièces & célébrer les fêtes » de Bacchus. C'est pourquoi, » les Lébédiens les recevoient » avec tant de joie. »

Hérodote, Strabon & Pomponius Méla parlent de Lébédus, comme étant l'une des douze anciennes villes d'Ionie. Ortelius observe que quelques interprêtes d'Horace se sont trompés, en disant que Lébédus dont parle ce Poëte, n'étoit pas l'ancienne ville d'Ionie, mais quelque village maritime d'Italie, où quelques-uns alloient goûter la fraîcheur pendant l'été.

LÉBÉE, *Lebæa*, Λεβαίη, (a) ville de la haute Macédoine, selon Hérodote. Cet Auteur nous apprend que trois freres, de la race de Téménus, sçavoir Gauvanès, Æropus & Perdiccas, s'étant enfuis d'Argos, se retirerent d'abord en Illyrie; & qu'étant passés ensuite dans la haute Macédoine, ils vinrent à Lébée, où ils se louerent au Roi, pour avoir soin l'un des chevaux, l'autre des bœufs, & le plus jeune du menu bétail.

LÉBÉNA, *Lebena*, Λεβῆνα, (b) ville de l'isle de Crete, sur la côte Méridionale, selon Ptolémée. Elle étoit voisine du promontoire de Léon. C'étoit une ville marchande qui servoit de port à la ville de Gortyne dont elle étoit à quatre-vingt-dix stades, selon Strabon. Leucocomas & Euxynthete, son amant dont parle Théophraste dans son discours de l'amour, étoient de Lébéna.

Pausanias dit qu'il y avoit dans cette ville un temple d'Esculape, bâti sur le modele de celui qui étoit à Cyrène; & Philostrate, dans la vie d'Apollonius, dit que toute la Crete se rendoit à ce temple, de même que toute l'Asie se rendoit à Pergame. Ce temple étoit nommé Lebénéum, selon Or-

(a) Herod. L. VIII. c. 137.

(b) Ptolem. L. V. c. 17. Strab. p. 478. Pauf. p. 134.

telius. Ce mot ne veut dire que le temple des Lébéniens.

LÉBÉNÉUM, *Lebeneum*. *Voyez* Lébéna.

LÉBÉNIENS, *Lebenii*. *Voyez* Lébéna.

LÉBIDON, *Lebidon*, lieu où sacrifioient les Arabes Moabites, selon Hésychius.

LÉBINTHUS, *Lebinthus*, Λέϐινθος, (a) isle de la mer Égée, l'une des Sporades. Elle étoit située entre celles de Léros, de Patmos, de Naxos & d'Amorgus. Pomponius Méla, Pline, Strabon, & Ovide font mention de cette isle; mais, ils ne nous fournissent aucun détail sur ce qui la concerne. C'est aujourd'hui Lévita dans l'Archipel.

LEBNA, *Lebna*, Λεβωνᾶ, (b) un des campemens des Israëlites dans le désert, entre Remnon-Pharez & Ressa. On croit que ce campement étoit dans le territoire, &, comme parle l'Écriture, dans le désert de la ville de Lebna ou Lebona, au midi de la terre de Chanaan. Lebna fut dans la suite donnée à la tribu de Juda, & cédée aux Prêtres; & elle devint par-là ville de refuge.

Il y avoit le campement de Lebna & la ville de Lebna. Le campement, nommé Lebna dans notre Vulgate à l'endroit cité, est appellé par saint Jérôme Lebona. *Lebona*, dit-il, *in deserto, castra filiorum Israël*.

Ce Pere dit que Josué se rendit maître de Lebna, après en avoir tué le Roi. Cette ville est comptée entre les villes Sacerdotales dans Josué, ainsi que dans le premier livre des Paralipomènes. Sennachérib, roi d'Assyrie, l'assiégeoit, lorsqu'en une seule nuit l'ange du Seigneur tua quatre-vingt-cinq mille hommes de son armée. Il est parlé, dans Isaïe, de la ville de Lebna.

LEBNI, *Lebni*, Λοϐενι, (c) un des fils de Gerson, selon le livre des Nombres.

LÉBONA, *Lebona*, Λεϐωνᾶ, (d) ville de Judée, dont il est fait mention au livre des Juges. Il y est dit que Silo est au septentrion de Béthel, & au midi de Lébona. Maundrel, dans son voyage d'Alep à Jérusalem, croit que c'est un lieu nommé Chan-Leban, à quatre lieues de Sichem vers le midi, & à deux lieues de Béthel.

LÉCANIUS [C.] BASSUS. *Voyez* Bassus.

LÉCANOMANTIE, *Lecanomantia*, sorte de divination, qui se pratiquoit ainsi. On mettoit dans un poëlon, ou plutôt dans un bassin plein d'eau, des pierres précieuses, & des lames d'or & d'argent gravées

(a) Pomp. Mel. pag. 147. Plin. T. I. p. 213. Strab. p. 487. Ovid. Metam. L. VIII. c. 4.

(b) Numer. c. 33. v. 20, 21. c. 15. v. 42. Josu. c. 21. v. 13. Reg. L. IV. c. 19. v. 8. Paral. L. I. c. 6. v. 57. Isai. c. 37. v. 8.

(c) Numer. c. 3. v. 18.

(d) Judic. c. 21. v. 19.

(*a*) peuple de l'Arabie heureuse, selon Pline.

LÉCI, *Leci*, Λακὶμ, (*b*) étoit le troisième des fils de Sémida.

LEÇON, *Lectio*, instruction d'un maître à ses écoliers, action qu'on fait pour enseigner & pour instruire. Le P. Louis Gonçalez de Camara, précepteur du Roi de Portugal, D. Sébastien, avoit trouvé le moyen de faire aimer à ce Prince l'étude, dont presque tous les enfans, & ceux principalement qui en ont plus de besoin, à cause du rang qu'ils doivent tenir dans le monde, ont d'ordinaire beaucoup d'aversion. Il mêloit, pour cela, à toutes les Leçons qu'il lui faisoit deux fois le jour, quelque chose qui piquoit sa curiosité, qui aidoit sa mémoire, & qui réjouissoit son imagination, en remplissant son esprit des connoissances les plus utiles, & en formant son cœur à toutes les vertus les plus dignes d'un Prince Chrétien & d'un grand Roi. Toutes ces Leçons commençoient par quelque grande maxime de morale & de politique, & finissoient par quelque histoire, où l'on lui faisoit remarquer ce qu'il y avoit de plus louable dans les actions des plus grands Princes, & sur-tout de ceux de sa maison, si féconde en hommes illustres.

Les maîtres de la jeunesse, en s'écartant trop de la manière dont la nature nous instruit, donnent des leçons qui fatiguent l'entendement & la mémoire sans les enrichir & sans les perfectionner.

La plupart des leçons ne sont qu'un assemblage de mots & de raisonnemens, & les mots sur quelque matière que ce soit, ne nous rendent qu'imparfaitement les idées des choses. L'écriture hiéroglyfique des anciens Égyptiens étoit beaucoup plus propre à enrichir promptement l'esprit de connoissances réelles, que nos signes de convention. Il faudroit traiter l'homme comme un être organisé & sensible, & se souvenir que c'est par ses organes qu'il reçoit ses idées, & que le sentiment seul les fixe dans sa mémoire. En métaphysique, morale, politique, principes des arts, &c., il faut que le fait ou l'exemple suive la leçon, si l'on veut rendre la leçon utile. On formeroit mieux la raison, en faisant observer la liaison naturelle des choses & des idées, qu'en donnant l'habitude de faire des argumens ; il faut mêler l'histoire naturelle & civile, la fable, les emblêmes, les allégories, à ce qu'il peut y avoir d'abstrait dans les leçons qu'on donne à la jeunesse ; on pourroit imaginer d'exécuter une suite de tableaux, dont l'ensemble instruiroit des devoirs des citoyens.

Quand les abstractions de-

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 339.

(*b*) Paral. L. I. c. 7. v. 19.

viennent néceſſaires, & que le maître n'a pu parler aux ſens & à l'imagination pour inſinuer & pour graver un précepte important, il devroit le lier dans l'eſprit de ſon éleve à un ſentiment de peine ou de plaiſir, & le fixer ainſi dans ſa mémoire; enfin, dans toutes les inſtructions, il faudroit avoir plus d'égard qu'on n'en a eu juſqu'à préſent au méchaniſme de l'homme.

LÉCORIS. *Lecoris*, (*a*) nom d'une des Graces, ſuivant un ancien monument. Ce nom ne ſe trouve point ailleurs.

LECTEUR, *Lector*, quelquefois à *ſtudiis*, & en Grec ἀναγνώστης, Anagnoſte; c'étoit, chez les Latins & les Grecs, un domeſtique dans les grandes maiſons, deſtiné à lire pendant les repas. Il y avoit même un domeſtique lecteur dans les maiſons bourgeoiſes, où l'on ſe piquoit de goût & d'amour pour les lettres. Servius, dans ſes Commentaires ſur Virgile, parle d'une Lectrice, *Lextrix*.

Quelquefois, le maître de la maiſon prenoit l'emploi de Lecteur; l'empereur Sévere, par exemple, liſoit ſouvent lui-même aux repas de ſa famille.

Les Grecs établirent des Anagnoſtes qu'ils conſacrerent à leurs théatres, pour y lire publiquement les ouvrages des Poëtes. Les Anagnoſtes des Grecs & les Lecteurs des Romains avoient des maîtres exprès qui leur apprenoient à lire, & on les appelloit en Latin *Prælectores*.

Le tems de la lecture étoit principalement à ſouper, dans les heures des vacations, au milieu même de la nuit, ſi l'on étoit réveillé & diſpoſé à ne pas dormir davantage; c'étoit du moins la pratique de Caton, dont il ne faut pas s'étonner, car il étoit affamé de cette nourriture. Je l'ai rencontré, dit Cicéron, dans la bibliotheque de Lucullus, aſſis au milieu d'un tas de livres de Stoïciens qu'il dévoroit des yeux.

T. Pompon. Atticus ne mangeoit jamais chez lui en famille, ou avec des étrangers, que ſon Lecteur n'eût quelque choſe de beau, d'agréable, & d'intéreſſant à lire à la compagnie; de ſorte, dit Cornélius Népos, qu'on trouvoit toujours à ſa table le plaiſir de l'eſprit réuni à celui de la bonne chere. Les Hiſtoriens, les Orateurs, & ſur-tout les Poëtes étoient les livres de choix pendant le repas, chez les Romains comme chez les Grecs.

Juvénal promet à l'ami qu'il invite à venir manger le ſoir chez lui, qu'il entendra lire les vers d'Homère & de Virgile durant le repas, comme on promet aujourd'hui aux convives une repriſe de brelan après le ſouper.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 177.

Si mon Lecteur, dit-il, n'eſt pas des plus habiles dans ſa profeſſion, les vers qu'il nous lira ſont ſi beaux, qu'ils ne laiſſeront pas de nous faire plaiſir.

LECTICAIRE, *Lecticarius*, porteur de litiere. Les Romains avoient deux ſortes de Lecticaires, les uns qui étoient de leur train, de leur maiſon, qu'ils avoient à leurs gages, comme nos grands-Seigneurs ont à Verſailles des porteurs de chaiſe à eux. Les autres Lecticaires étoient au public; on les louoit quand on vouloit ſe faire porter en litiere, comme on prend à Paris des porteurs de chaiſe qu'on trouve ſur la place, & qu'on paye pour ſe faire porter où l'on veut. Ces Lecticaires publics étoient à Rome dans la douzième région au-delà du Tibre.

Le nom de Lecticaires fut enſuite appliqué dans l'égliſe Grecque à ceux qui portoient les morts en terre pour les enterrer, parce qu'on portoit quelquefois le corps mort au bûcher dans des litieres chez les Romains.

Les Grecs avoient auſſi des Lecticaires. Il eſt parlé de ceux d'Alexandrie dans la vie de Saint Alexandre l'Acémete.

LECTIQUE, *Lectica*, (*a*) ſorte de petits lits, dont on voit un aſſez grand nombre ſur les monumens. C'étoit ſur ces lits qu'on portoit les morts de quelque qualité. Les Lectiques étoient appellés Hexaphores, du nombre des ſix hommes qui les portoient, ou Octaphores, du nombre de huit.

LECTISTERNE, *Lectiſternium*, (*b*) cérémonie religieuſe chez les Romains dans des tems de calamités publiques, afin d'en obtenir la ceſſation.

Cette cérémonie étoit au commencement préparée pour trois Divinités, Jupiter, Junon, & Minerve. On mettoit la ſtatue de Jupiter couchée ſur le lit; celles de Junon & de Minerve y étoient aſſiſes. Selon Valere Maxime, Jupiter ſeul étoit dans le lit, Junon & Minerve étoient aſſiſes ſur des ſieges.

Tite-Live ſemble rapporter l'inſtitution du Lectiſterne à l'an de Rome 354, à l'occaſion de la peſte qui ravageoit cette ville. Le Lectiſterne, que l'on fit alors, dura huit jours, & fut célébré en l'honneur d'Apollon, de Latone, de Diane, d'Hercule, de Mercure & de Neptune. Valere Maxime, à la vérité, fait mention d'un autre plus ancien, puiſque, ſelon lui, il fut célébré ſous le conſu-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 11.

(*b*) Tit. Liv. L. V. c. 13. L. VII. c. 2. Valer. Maxim. L. II c. 1, 4. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 550. *& ſuiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 238, 239. Roll. Hiſt. Rom. Tom. II. pag. 20, 21. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. I. p. 364.

lat de L. Junius Brutus & de P. Valérius Poplicola ; mais, apparemment qu'il fut moins solemnel, ou que Tite-Live ne l'a pas connu.

Quoi qu'il en soit, pour dire quelque chose de général sur les Lectisternes, on descendoit pendant cette cérémonie les statues des Dieux de leurs niches ; on les couchoit sur des lits autour des tables dressées dans leurs temples ; on leur servoit alors pendant huit jours, aux dépens de la République, des repas magnifiques, comme s'ils eussent été en état d'en profiter. Les citoyens, chacun selon leurs facultés, tenoient table ouverte ; ils y invitoient indifféremment toutes sortes de gens, connus, ou inconnus, les ennemis mêmes avec lesquels on se réconcilioit. On mettoit en liberté les prisonniers, & on se feroit fait un scrupule de les faire arrêter de nouveau, après que la fête étoit finie.

Ces lits, dressés pour les statues des Dieux, étoient ornés de branches d'arbres, de fleurs & d'herbes de senteur qu'on mettoit aussi devant le temple. On faisoit ces jours-là des festins des viandes immolées. Les Sénateurs avec leurs femmes & leurs enfans, & quelquefois toutes les tribus & les ordres avec le souverain Pontife à la tête, les jeunes garçons, les apprentifs, les jeunes filles, tous y alloient couronnés, portant des branches de laurier ; ils portoient avec pompe des chars & des brancards appellés *Thensæ* & *Fercula*, & chantoient des chansons sacrées pour supplier les Dieux, & se les rendre propices.

Le soin & l'ordonnance de cette fête furent confiés aux Duumvirs Sibyllins jusquà l'an de Rome 558 qu'on créa les Épulons, à qui l'on attribua l'intendance de tous les festins sacrés. Tite-Live, en nous apprenant ce détail, ne dit point si le célebre Lectisterne de l'an de Rome 354 produisit l'effet qu'on en espéroit ; mais, le troisième Lectisterne qu'on dressa environ trente-six ans après, l'an 390, pour obtenir des Dieux la fin d'une peste cruelle, eut si peu d'efficace, que l'on recourut à un autre genre bien singulier de dévotion ; ce fut à l'institution des jeux Scéniques; on se flatta que ces jeux, n'ayant point encore paru à Rome, en seroient plus agréables aux Dieux.

Jusqu'au tems de Casaubon, on avoit cru que le Lectisterne étoit d'institution Romaine, & qu'il n'étoit pas connu hors de l'Italie ; mais, ce sçavant Critique examinant un endroit du Scholiaste de Pindare, & trouvant qu'il y étoit parlé de ces oreillers qu'on mettoit sous les statues des Dieux, en a conclu avec raison, que le Lectisterne étoit en usage dans la Grece. Les Auteurs sont venus

au secours de cette découverte, & c'est une vérité qui n'est plus aujourd'hui contestée. En effet, Pausanias parle en plusieurs endroits de ces sortes de coussins, & rapporte, dans son voyage d'Arcadie, qu'on en mettoit sous les statues de la Paix ; & dans celui de la Phocide, il parle de ceux sur lesquels on plaçoit celle d'Esculape. Valere Maxime en dit autant des statues d'Harmodius, & d'Aristogiton. » Les statues » de ces deux Héros, dit-il, » qui avoient tant travaillé à » délivrer Athènes de la tyrannie qui les opprimoit, » ayant été enlevées par Xerxès, Séleucus les rendit » dans la suite ; & lorsque le » vaisseau qui les portoit arriva à Rhodes, les chefs de » la ville vinrent les prier d'accepter l'hospitalité, & les » placerent sur l'oreiller. «

Suétone met ces oreillers, que les Latins nommoient *pulvinaria*, & les Grecs κλίνας, au nombre des choses qui n'étoient employées que pour les Dieux, lorsque parlant de Jule César, il dit : *Sed & ampliora humano fastigio decerni sibi passus est..... Templa, aras, simulachra juxta Deos, pulvinar, Flamen, Lupercos*, &c. C'est-à-dire, » il » souffrit même qu'on lui décernât des honneurs au-dessus de ceux qu'on rend aux » hommes, des temples, des » autels, des statues auprès » de celles des Dieux, l'oreiller, un Prêtre, des Luperces, &c. «

Arnobe s'exprime de même, en parlant aux payens de quelques-uns de leurs Dieux : » Il » faut bien, dit-il, que vous » les ayiez reconnus pour tels, » puisque vous leur consacrez » des temples, des oreillers, » &c.

M. Spon a vu à Athènes un bas-relief de marbre, qu'il croit être la figure d'un Lectisterne. Ce bas-relief représente un lit élevé d'un pied, & long de deux, sur lequel est le dieu Sérapis, tenant une corne d'abondance. Il a des fruits devant lui, & son boisseau sur la tête ; plus bas est Isis, & autour d'elle quatre ou cinq figures d'hommes.

Lectisterne est un mot purement Latin, qui signifie l'action de dresser, de préparer des lits, *à lectis sternendis* ; ces lits étoient ainsi préparés dans les fêtes, ou pour inviter les Dieux à s'y rendre pendant la nuit, ou pour y placer leurs statues & leurs images. Quant à la desserte des mets qu'on leur offroit pendant la durée du Lectisterne, comme ils n'y touchoient pas, les Prêtres de leurs temples en faisoient leur profit.

Il est remarquable que les payens mêmes n'auroient pas cru célébrer dignement leurs fêtes, ni espéré de se rendre la Divinité favorable, s'ils avoient

conservé dans le cœur des haines & des inimitiés.

LECTON, *Lecton*, ou LECTUM. *Voyez* Lectum.

LECTUM, *Lectum*, Λεκτὸν, (*a*) promontoire de l'Asie mineure dans la Troade. Il étoit situé à l'extrêmité du mont Ida, entre l'isle de Ténédos & celle de Lesbos. Il y avoit sur ce promontoire un autel consacré aux douze Dieux. On croyoit que c'étoit Agamemnon qui avoit dressé cet autel.

Le promontoire de Lectum, selon Pline, faisoit la séparation de la Troade & de l'Éolide. Il étoit fort célebre, à en juger par le nombre des Auteurs qui en parlent. Strabon en fait souvent mention dans sa Géographie. C'est présentement le cap Scorpiata de Sophien.

Ortélius trouve en Afrique une place de ce nom, au bord de la Méditerranée, & cite le premier livre de la guerre contre les Vandales par Procope.

LECTURE, l'action de lire, opération que l'on apprend par le secours de l'art.

Cette opération une fois apprise, on la fait des yeux, ou à haute voix. La première requiert seulement la connoissance des lettres, de leur son, & de leur assemblage; elle devient prompte par l'exercice, & suffit à l'homme de cabinet. L'autre demande, pour flatter l'oreille des auditeurs, beaucoup plus que de sçavoir lire pour soi-même; elle exige, pour plaire à ceux qui nous écoutent, une parfaite intelligence des choses qu'on leur lit, un son harmonieux, une prononciation distincte, une heureuse flexibilité dans les organes de la voix, tant pour le changement des tons, que pour les pauses nécessaires.

Mais, quel que soit le talent du Lecteur, il ne produit jamais un sentiment de plaisir, aussi vif que celui qui naît de la déclamation. Lorsqu'un Acteur parle, il vous anime, il vous remplit de ses pensées, il vous transmet ses passions; il vous présente, non une image, mais une figure, mais l'objet même. Dans l'action tout est vivant, tout se meut; le son de la voix, la beauté du geste, en un mot, tout conspire à donner de la grace ou de la force au discours. La Lecture est toute dénuée de ce qui frappe les sens; elle n'emprunte rien d'eux qui puisse ébranler l'esprit; elle manque d'ame & de vie.

D'un autre côté, on juge plus sainement par la Lecture; ce qu'on écoute passe rapide-

(*a*) Homer. Iliad. L. XIV. v. 284. Strab. pag. 581. *& seq.* Tit. Liv. L. XXXVII. c. 37. Plin. T. I. p. 281, 289. Ptolem. L. V. c. 2. Plut. T. I. p. 493. Herod. L. IX. c. 113. Teucyd. p. 626.

ment, ce qu'on lit se digere à loisir. On peut à son aise revenir sur les mêmes endroits, & discuter, pour ainsi dire, chaque phrase.

Nous sçavons si bien que la déclamation, la récitation, en imposent à notre jugement, que nous remettons à prononcer sur le mérite d'un ouvrage jusqu'à la Lecture que nous ferons, comme on dit, l'œil sur le papier. L'expérience que nous avons de nos propres sens, nous enseigne donc que l'œil est un censeur plus sévere & un scrutateur bien plus exact que l'oreille. Or, l'ouvrage qu'on entend réciter, qu'on entend lire agréablement, séduit plus que l'ouvrage qu'on lit soi-même & de sens froid dans son cabinet. C'est aussi de cette dernière manière que la Lecture est la plus utile; car, pour en recueillir le fruit tout entier, il faut du silence, du repos & de la méditation.

Nous n'étalerons point les avantages qui naissent en foule de la Lecture. Il suffit de dire qu'elle est indispensable pour orner l'esprit & former le jugement; sans elle, le plus beau naturel se desseche & se fane.

Cependant, la Lecture est une peine pour la plûpart des hommes; les militaires, qui l'ont négligée dans leur jeunesse, sont incapables de s'y plaire dans un âge mûr. Les joueurs veulent des coups de cartes & de dez qui occupent leur ame, sans qu'il soit besoin qu'elle contribue à son plaisir par une attention suivie. Les financiers, toujours agités par l'amour de l'intérêt, sont insensibles à la culture de leur esprit. Les Ministres, les gens chargés d'affaires, n'ont pas le tems de lire; ou s'ils lisent quelquefois, ce n'est, pour nous servir d'une image de Platon, que comme des esclaves fugitifs qui craignent leur maître.

LECTUS CUBICULARIS. *Voyez* Lit.

LECTUS GENIALIS. *Voyez* Lit Nuptial.

LECTUS TRICLINARIS. *Voyez* Lit de table.

LECUM, *Lecum*, (*a*) ville de Palestine, dans la tribu de Nephthali. Elle étoit sur la frontière de cette tribu.

LÉCYTHE, *Lecythus*, nom d'un vase fait en forme d'une grosse bouteille.

LÉCYTHION, *Lecythio*, (*b*) Ληκυθίων, certain personnage que Lucien introduit dans son dialogue des Fugitifs.

LÉCYTHUS, *Lecythus*, (*c*) Λήκυθος, ville de l'isle d'Eubée,

(*a*) Josu. c. 19. v. 33.
(*b*) Lucian. T. II. p. 805.
(*c*) Thucyd. p. 327. *& seq.*

selon Thucydide, fut prise de force par Brasidas.

LÉDA, *Leda*, Λήδα, (a) fille de Thestius, fut mariée à Tyndare, roi de Sparte. On dit que cette Princesse fut aimée de Jupiter; que ce Dieu l'ayant trouvée sur les bords de l'Eurotas, fleuve de Laconie, fit changer Vénus en aigle, & prit lui même la figure d'un cygne, qui étant poursuivi par cet aigle, alla se jetter entre les bras de Léda; qu'au bout de neuf mois elle accoucha de deux œufs, de l'un desquels sortirent Pollux & Hélene, & de l'autre, Castor & Clytemnestre. Les deux premiers furent regardés comme les enfans de Jupiter, & les deux autres reconnurent Tyndare pour leur pere. Quoique cette tradition soit la plus générale, cependant Apollodore raconte la chose autrement; il dit que Jupiter étant amoureux de Némésis, se changea en cygne, & métamorphosa sa maîtresse en canard, & il ajoute que ce fut elle qui donna à Léda l'œuf qu'elle avoit conçu, & que par conséquent elle étoit la véritable mere des deux freres jumeaux.

Quelques Auteurs, pour expliquer cette fable, disent qu'elle n'a d'autre fondement que la beauté d'Hélene, & sur tout la longueur & la blancheur de son col, semblable à celui des cygnes. D'autres prétendent que cette Princesse avoit eu quelque galanterie sur le bord de l'Eurotas, où il y avoit peut-être beaucoup de cygnes, & qu'on publia pour sauver son honneur, que Jupiter lui-même en étoit devenu amoureux, & s'étoit changé en cygne. On peut dire que lorsque la fable donne lieu à de pareils dénouemens, ils en sont la véritable clef.

Cependant, nous ne méprisons pas la conjecture de ceux qui prétendent que Léda avoit introduit son amant dans le lieu le plus élevé de son palais; ces lieux pour l'ordinaire étoient de figure ovale, & étoient appellés chez les Lacédémoniens ὠὸν, ce qui donna lieu à la fiction de l'œuf. Quoi qu'il en soit, Castor & Pollux se signalerent par tant de belles actions, qu'ils mériterent à juste titre de passer pour les fils de Jupiter, ce que signifie le nom de Dioscures, qui leur fut donné, & qu'ils porterent toujours dans la suite.

On trouve assez fréquemment sur les monumens, Léda représentée avec un cygne, ou avec un Jupiter sous la forme de cet oiseau. On en voit plusieurs images de différentes manières.

(a) Virg. Æneid. L. I. v. 656. Pauf. pag. 63, 185. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 126. & *suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 295. & *suiv.*

LÉDA, *Leda*, (*a*) nom d'une sorte de danse. Juvénal en fait mention dans sa sixième Satyre. Cette danse s'exécutoit avec des postures lascives.

LÉDAN, *ou* LÉÉDAN, (*b*) *Ledan*, *Leedan*, Ἐδάν, Λαδάν, un des fils de Gerson.

LÉDAN, *Ledan*, (*c*) fils du précédent.

LÉDON, *Ledon*, Λέδων, (*d*) ville de Grece, dans la Phocide. » De Tithorée il y a » un chemin, dit Pausanias, qui » mene à Lédon. C'étoit au- » trefois une ville; présente- » ment elle est abandonnée à » cause du petit nombre de ses » habitans qui sont allés de- » meurer plus loin vers le » Céphise au nombre de soi- » xante-dix seulement, & ils » ont donné aussi le nom de » Lédon au village qu'ils habi- » tent. Mais, de même que les » Panopéens, ils ne laissent pas » d'avoir droit de suffrage à » l'assemblée des États généraux » de la Phocide. Leur village » est à quarante stades des rui- » nes de l'ancienne ville de » Lédon, qui avoit été ainsi » appellée, disent-ils, du nom » d'un des fils de la Terre mê- » me. Les mauvais citoyens » ont de tout tems attiré de » grandes calamités à leur pa- » trie. Mais, deux villes en- » tr'autres, nous en fournis- » sent un exemple mémorable, » Troie dont la ruine entiere » fut la suite de l'injure faite » à Ménélaüs par Alexandre, » fils de Priam, & Milet dont » le désastre ne peut être im- » puté qu'à la légereté d'Hes- » tiæus, qui par la fantaisie de » vouloir tantôt bâtir une ville » dans le païs des Edons, tantôt » gouverner l'esprit de Darius, » & tantôt revenir en Ionie » pour y exciter de nouveaux » troubles, jetta enfin ses con- » citoyens dans les derniers » malheurs. C'est ainsi que la » ville de Lédon a été la vic- » time de l'avarice & de l'im- » piété de Philomélus. «

LEDRINS, *Ledrini*, (*e*) Λεδρῖνοι, peuple du Péloponnèse, selon Xénophon. Il y en a qui, au lieu de Λεδρῖνοι, lisent Λεπρῖνοι, *Leprini*. Ortélius doute si ce ne seroient pas les *Letrini* de Pausanias.

LÉE, *Lea*, (*f*) ville d'Éthiopie, sous l'Égypte; Pline en fait mention.

LÉE, *Lea*, (*g*) isle de la mer Égée. Pline en fait aussi mention. C'est présentement l'isle de Piana ou Pianosa, voisine de Namfio, dans l'Archipel.

LÉÉENS, *Leæi*, Λεαῖοι, (*h*)

(*a*) Juven. Satyr. 6. v. 63, 64.
(*b*) Paral. L. I. c. 23. v. 7, 8. c. 26. v. 21.
(*c*) Paral. L. I. c. 26, v. 21.
(*d*) Pausf. p. 611, 613, 674, 675.
(*e*) Xenoph. p. 491, 515.
(*f*) Plin. T. I. p. 343.
(*g*) Plin. T. I. p. 213.
(*h*) Thucyd. p. 166.

peuple

peuple de la Péonie, aux confins de la Macédoine & de la Thrace, sur le Strymon. Thucydide dit que ce fleuve couloit au travers du païs des Lééens.

LÉÉNA, *Leæna*, Λέαινα, (a) nom d'une courtisanne, que Lucien introduit dans un de ses Dialogues. Elle s'entretient avec Cléonarium, ou plutôt Clonarium.

LÉÉNA, *Leæna*, Λέαινα, *autrement* Lionne. *Voyez* Lionne.

LÉES, *Leæ*, (b) ville de l'Afrique propre, selon Ptolémée.

LEG. Il ne sera pas hors de propos d'observer que les mots *Leg. Lega*, & *Leuga*, désignent dans Antonin, une lieue de quinze cens pas. Cependant quelquefois, & non pas toujours, [comme l'a imaginé Zurita], le mot *Leg.* signifie dans l'Itinéraire de ce Géographe, *legio*, légion, & cela est clair. Quand après le mot *Leg.* est ajouté le mot *ala*, ou des nombres, comme I. IX. XI. XIV. &c., suivis des noms *Italica*, *Ionia*, *Gemina*, & autres semblables, qui sont certainement des noms de légions, le bon sens, aidé d'un peu de sçavoir, fera sans peine ce discernement, & distinguera sans erreur les passages d'Antonin, où il s'agit de légions, de ceux qui désignent les distances par lieues.

LEGATUS, terme qui signifioit parmi les Romains un Officier militaire qui commandoit en qualité de député du Général. Il y en avoit de plusieurs espèces, sçavoir le *Legatus* à l'armée sous l'Empereur ou sous un Général, cette première espèce répondoit à nos Lieutenans-Généraux d'armée; & le *Legatus* dans les provinces, sous le Proconsul ou le Gouverneur, c'étoit comme nos Lieutenans de Roi au gouvernement d'une Province.

Lorsqu'une personne de marque parmi les citoyens Romains avoit occasion de voyager dans quelque province, le Sénat lui donnoit le titre de *Legatus*, c'est-à-dire, d'envoyé du Sénat, pour lui attirer plus de respect, & en même-tems afin qu'il fût défrayé par les villes & places qui se trouvoient sur son passage; c'est ce qu'ils appellerent *libera legatio*, ambassade libre, parce que la personne qu'elle regardoit n'étoit chargée de rien, & pouvoit se dépouiller de ce titre aussi-tôt qu'elle le vouloit.

LEGATUS CONSULARIS, LEGATUS PRÆTORIUS. Ces deux titres ne se prêtent point à une traduction élégante. Il suffit de sçavoir que *Legatus Consularis* étoit ou le Commandant d'une armée, ou le Gouverneur d'une ville impériale. Ces deux fonctions se

(a) Lucian T. II. p. 713. & seq.

(b) Ptolem. L. IV. c. 3.